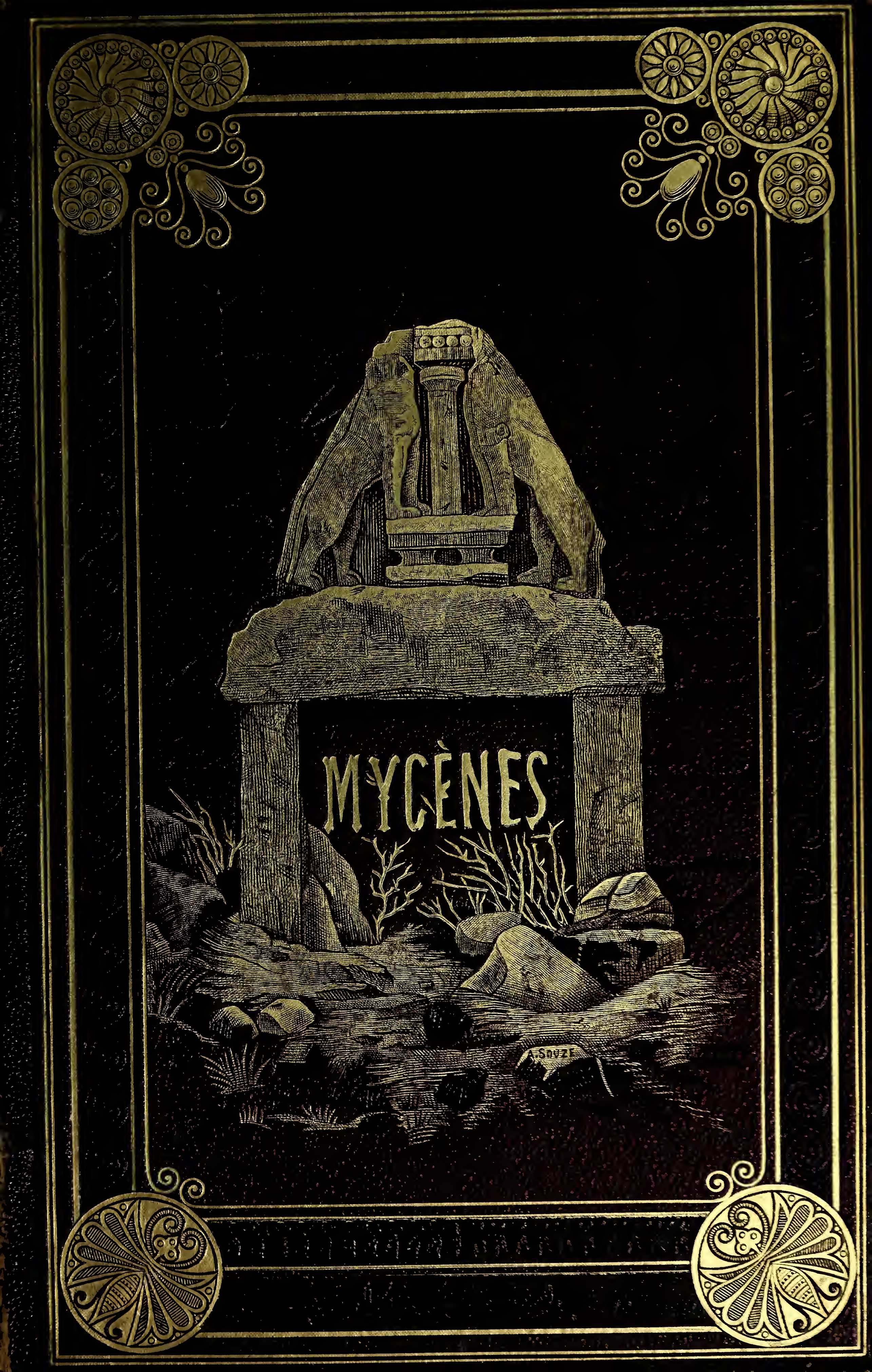

MYCÈNES
A.SOUZE

Kraus '79 $165 – 1st Am. Ed.
$175 – 1st Ger. Ed.
Blackwell's '80 $265 (Engl. Ed.)

185

I. B. A. Jr. F. F. A.

Pau & Paris 16 & 17 March,

In Memoriam — 1869. & 1884.

Mentone

&

In Memory of Greece. 1883.

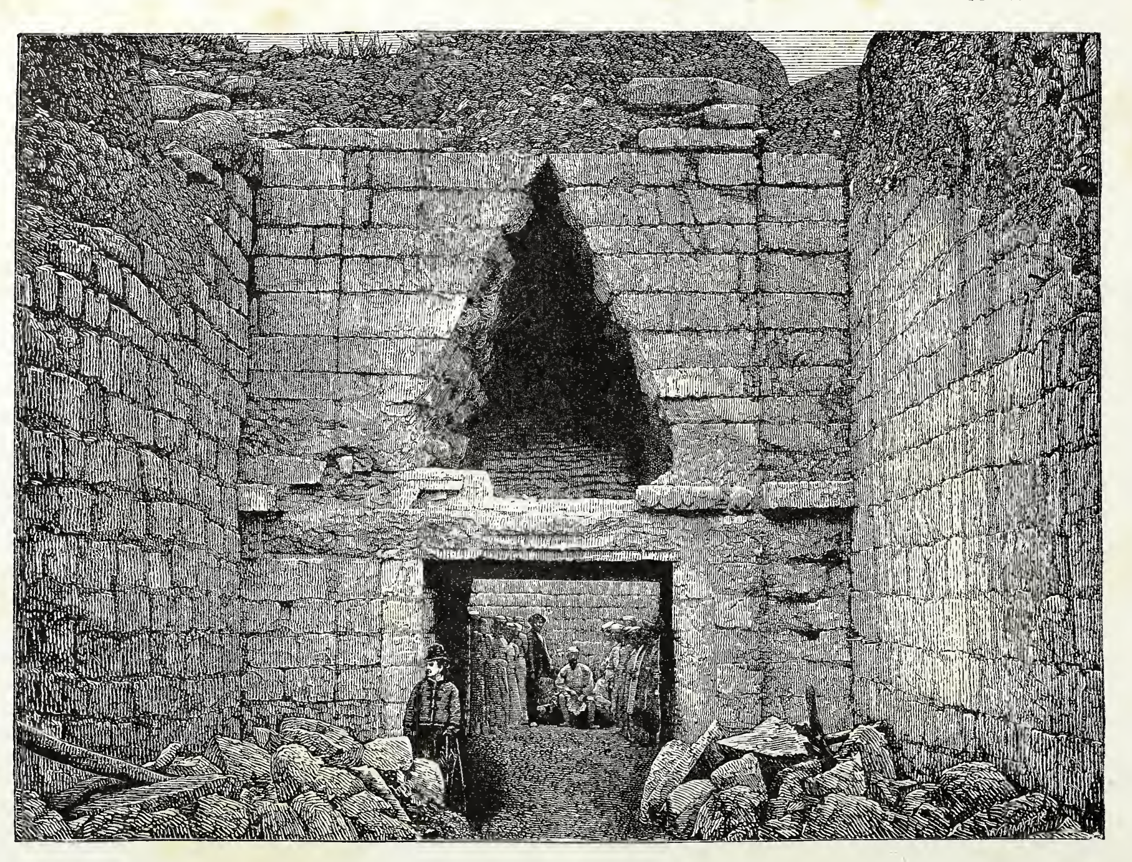
MYCÈNES

Ἐπὶ δ' ἐγδούπησαν Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη,
τιμῶσαι βασιλῆα πολυχρύσοιο Μυκήνης.
HOMÈRE, *Iliade*, XI, 45-46

Πρὸς ἡμῶν
κάππεσε, κάτθανε, καὶ καταθάψομεν
οὐχ ὑπὸ κλαυθμῶν τῶν ἐξ οἴκων.
ESCHYLE, *Agamemnon*, 1552-1554.

Ὦ τοῦ στρατηγήσαντος ἐν Τροίᾳ ποτὲ
Ἀγαμέμνονος παῖ, νῦν ἐκεῖν' ἔξεστί σοι
παρόντι λεύσσειν, ὧν πρόθυμος ἦσθ' ἀεί.
Τὸ γὰρ παλαιὸν Ἄργος οὑπόθεις τόδε,
τῆς οἰστροπλῆγος ἄλσος Ἰνάχου κόρης·
αὕτη δ', Ὀρέστα, τοῦ λυκοκτόνου θεοῦ
ἀγορὰ Λύκειος· οὑξ ἀριστερᾶς δ' ὅδε
Ἥρας ὁ κλεινὸς ναός· οἷ δ' ἱκάνομεν,
φάσκειν Μυκήνας τὰς πολυχρύσους ὁρᾶν·
πολύφθορόν τε δῶμα Πελοπιδῶν τόδε.
SOPHOCLE, *Électre*, 1-10.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



Le Trésor près de la porte des Lions.

HENRY SCHLIEMANN

MYCÈNES

RÉCIT

DES RECHERCHES ET DÉCOUVERTES FAITES A MYCÈNES ET A TIRYNTHE

Avec une Préface de M. GLADSTONE

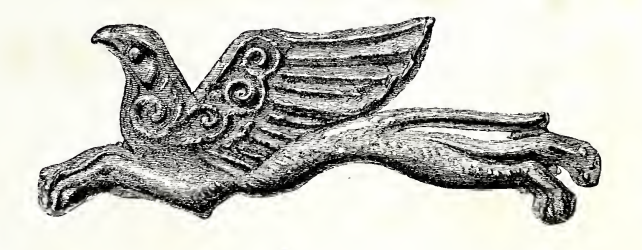
OUVRAGE

TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR J. GIRARDIN

Professeur au Lycée de Versailles

ACCOMPAGNÉ DE 8 CARTES ET PLANS, ET ILLUSTRÉ DE GRAVURES SUR BOIS REPRÉSENTANT PLUS DE 700 OBJETS TROUVÉS PENDANT LES FOUILLES



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1879

JE DÉDIE A MA FEMME

SOPHIE

Ce récit de nos travaux communs à Mycènes et à Tirynthe comme une faible preuve de mon admiration pour ses études homériques, de ma reconnaissance pour son dévouement et son zèle, et pour l'énergie avec laquelle elle a su soutenir mon courage dans les temps de nos rudes épreuves.

H. SCHLIEMANN.

PRÉFACE

C'est à mon corps défendant et sur les pressantes instances du Dr Schliemann que j'ai entrepris d'écrire une Préface pour ce volume consacré à Mycènes. Peut-être ai-je réussi, malgré les longues interruptions qu'a dû subir un commerce plein de charmes, à ne point me sentir trop dépaysé au milieu du texte d'Homère; et le but principal d'un commentaire sur l'ouvrage du Dr Schliemann est, sans contredit, d'établir nettement les points de contact entre le texte d'Homère et les découvertes faites à Mycènes. Mais j'ai en horreur tout spécialisme qui se hasarde à voyager en dehors de son domaine légitime ; or, en cette matière, je ne suis, à tout prendre, rien de plus qu'un spécialiste; peut-être même un spécialiste sans grande autorité. Ce qui me manque, c'est cette habileté que donne la pratique, c'est ce coup d'œil qui embrasse dans son ensemble toute l'archéologie hellénique et qui même s'étend bien au delà des limites de l'archéologie hellénique, ce sont en un mot les qualités qui ont valu à M. Newton une réputation si bien méritée. Comme conclusion logique de ces prémisses, j'aurais dû, ce semble, me dérober au fardeau *quod ferre recusent humeri* [1]. Mais il y avait, dans la poésie antique, une

1. Hor., *Ars poet.*, 39.

destinée plus forte que la volonté des dieux. Pour moi, dans la circonstance présente, le Dr Schliemann est le représentant et le ministre de cette destinée. Quand je considère les services éclatants qu'il a rendus à la science classique, une puissance contre laquelle il n'y a point de recours me force à comprendre que je ne puis me dispenser de céder à son désir. Voilà le lecteur bien prévenu ; il sait où et pourquoi il se doit tenir sur ses gardes ; autant que possible, je me servirai, pour me guider, des jalons qu'ont déjà plantés MM. Newton et Gardner; le premier, dans un compte rendu qu'il a publié dans le *Times* du 20 avril 1877, après avoir vu de ses yeux les ruines de Mycènes ; le second, dans de remarquables articles insérés dans l'*Académie* (21 et 28 avril). Je crois que les savants adonnés à la lecture des classiques ne sont pas les seuls chez qui les découvertes du Dr Schliemann aient excité de l'intérêt. Aussi j'essayerai d'être aussi peu technique que possible et d'écrire, autant qu'il sera en moi, pour un cercle plus étendu que le cercle des personnes qui, chez nous, sont en état de lire le grec.

Quand les découvertes de Tirynthe et de Mycènes furent annoncées en Angleterre, ma première impression fut celle d'une admiration extraordinaire qui allait jusqu'au ravissement ; j'étais porté à croire et, malgré moi, plus porté à ne pas croire que l'auteur pût avoir raison dans la question capitale qui domine toutes les autres, celle des tombeaux de l'Agora. Il est de mon devoir de dire que la réflexion et une connaissance plus complète du sujet ont eu bien vite raison de mon scepticisme. Certes, il y a non-seulement des lacunes à combler, mais encore des difficultés à attaquer, soit pour les expliquer, soit pour laisser à l'avenir le soin de les résoudre. En mettant dans la balance, je ne dis pas l'évidence, mais au moins une présomption raisonnable, il semble qu'on pourra finir par incliner à croire que cet éminent explorateur a exposé à la lumière du jour, après trois mille ans, les monuments et les restes d'Agamemnon et de ceux qui l'accompagnaient à son retour de Troie. Nous allons tâter le terrain pas à pas pour trouver le chemin qui doit nous conduire à aborder la question ;

avançons-nous graduellement, avec précaution, comme un bon général pousse ses approches vers une forteresse formidable.

En lisant le volume du Dr Schliemann, je trouve les preuves qui rattachent d'une manière générale ses découvertes aux poëmes homériques plus nombreuses que je ne l'avais soupçonné d'après la rapide esquisse dont il nous avait donné connaissance lorsqu'il visita l'Angleterre au printemps.

1. Il met sous nos yeux de grossières figures de vache et, sur une bague à cachet (fig. 531) et ailleurs encore, des têtes de vache qu'il est impossible de ne pas reconnaître pour ce qu'elles sont réellement. Alors il nous montre le culte, traditionnel dès la plus haute antiquité, de Hèra en Argolide, et il nous demande de rapprocher ces deux faits de l'emploi de *boôpis* (aux yeux de vache) comme épithète ordinaire de cette déesse dans les Poëmes ; il pourrait ajouter : et de son rôle de protectrice spéciale d'Agamemnon, qu'il s'agisse de ses intérêts ou de sa sûreté personnelle (*Il.*, I, 194-222).

Cette demande me paraît raisonnable. Nous savons que sur quelques monuments égyptiens la déesse Isis, la compagne d'Osiris, est représentée sous la forme humaine avec une tête de vache. C'était une manière de représenter la divinité conforme à l'esprit d'une immigration égyptienne[1] et compatible avec le texte d'Homère; cette immigration pourrait avoir eu lieu quelques générations avant les *Troïka*. D'autre part, c'était un mode de représentation contre lequel protestait le génie tout entier de l'hellénisme, si l'on se reporte au type authentique de ce génie, tel que nous le représentent les Poëmes. Nous trouvons dans ces Poëmes une Hèra qui portait, pour ainsi dire, le manteau d'Isis, sans compter qu'elle se parait des dépouilles d'un ou même de plusieurs des personnages inscrits au Livre d'or des vieilles dynasties pélasgiques. Rien de plus naturel pour des Grecs que de décapiter Isis, non pour la punir, mais pour lui faire honneur. Elle pouvait donc apparaître

1. Depuis que cette Préface a été mise sous presse, on a analysé les fragments d'un œuf d'autruche qui avait été considéré à tort comme un vase d'albâtre, et on en a constaté la nature; l'extérieur de cet œuf est orné de six dauphins en porcelaine égyptienne de couleur verte. La présence de cet objet semble fournir de nouvelles indications sur les relations préhistoriques entre Mycènes et l'Égypte. Je rappelle ici que, selon Pausanias (III, 16), dans le temple d'Hilaïra et de Phœbè à Sparte était suspendu un des œufs de Léda. Probablement c'était aussi un œuf d'autruche.

chez eux avec une tête humaine ; seulement, pour ne pas rompre brusquement avec les traditions populaires, la tête de vache et même la forme complète de la vache pouvaient être conservées comme des symboles religieux. Et le grand poëte, qui tient toujours ces symboles à distance, pour les empêcher de déshonorer la foi dont il était le grand docteur, pouvait cependant choisir, entre les traits caractéristiques de la vache, celui qui convenait le mieux à son dessein et donner à sa Hèra, qui n'a jamais passé pour une divinité bien intelligente, le grand œil tranquille de la vache. Il est certain que, dans Homère, l'emploi de cette épithète appliquée à Hèra n'a rien d'exclusif, et j'admets qu'Homère n'en soit pas l'inventeur et qu'il l'ait reçue de quelque devancier. Mais, sans être exclusive, l'épithète est très-spéciale, et cela seul suffit pour donner une certaine autorité à la doctrine de notre célèbre explorateur.

2. Il y a longtemps que l'on connaît plus ou moins l'existence dans l'Argolide des constructions appelées improprement cyclopéennes et encore plus improprement pélasgiques, en faisant de cette seconde épithète un synonyme de la première ; mais le Dr Schliemann a jeté quelque lumière sur ce qu'il me sera peut-être permis d'appeler la distinction des styles. Il a trouvé et il admet trois types de ce genre de constructions. J'ai fait des objections contre les noms généralement en usage : contre le premier, parce qu'il n'apprend rien ; contre le second, parce qu'il enseigne une erreur, car ces constructions n'ont aucun rapport réel avec les tribus pélasgiques. Ce qu'ils désignent, c'est la main-d'œuvre de la race des constructeurs par excellence, de cette race composée de plusieurs éléments, qui, venant du Sud et de l'Est, émigra en Grèce et sur d'autres points du littoral méditerranéen.

Cette race paraît, non pas invariablement, mais le plus ordinairement, associée au culte de Poseïdon. Or ce culte, dans l'*Odyssée*, a des rapports très-faciles à saisir avec le nom des Cyclopes, et il est, comme j'en suis depuis longtemps persuadé, une des principales clefs pour l'éclaircissement futur des mystères de l'antiquité dans les régions helléniques et homériques. Les murs de Troie furent bâtis par Poseïdon, c'est-à-dire par une race qui pratiquait

le culte de ce dieu. Jusqu'à quel point ces murs sont-ils conformes à quelques-uns des détails minutieux de la description que fait le Dr Schliemann de l'architecture cyclopéenne (ch. II et V), c'est ce que je ne puis dire. Mais, s'il a raison, comme cela semble probable, de placer Troie à Hissarlik, il importe de remarquer que cette œuvre de Poseïdon était assez solide pour avoir peu souffert de la rage de l'incendie et pour être demeurée inébranlable au milieu de tous les changements qui l'ont ensevelie sous une colline de décombres et de ruines de toute espèce. Naturellement, le mode de construction, chez la même race, devait changer avec les circonstances particulières et surtout avec les matériaux que l'on avait sous la main. Je suis tenté, du moins jusqu'à ce que l'on ait imaginé un meilleur nom, d'appeler ce mode de construction architecture poseïdonienne. Dans tous les cas, et quelque nom qu'on lui donne, je note cette architecture comme un nouveau lien entre les Poëmes et les découvertes; j'admets en même temps que le sujet n'est pas assez développé pour que je me croie autorisé à y attacher une trop grande importance.

3. L'édifice en forme de ruche désigné, sans raisons bien valables, sous le nom de Trésor d'Atrée, nous montre, au-dessus de la porte (pl. IV), un linteau composé de deux énormes blocs, dont l'un pèse, à ce que l'on suppose, de 130 à 135 tonnes. Si je parle de ce linteau, c'est uniquement pour rappeler au lecteur que, selon moi, nous devons être prêts à reconnaître franchement, dans ce cas comme dans bien d'autres, la main et le travail d'une population d'étrangers qui ont apporté avec eux, en Grèce, des éléments de civilisation matérielle qui ne sont pas à mépriser. Je désire plus particulièrement insister sur ce fait que, dans l'intérieur du Trésor, à partir de la quatrième assise de pierres, en remontant, on voit encore (p. 100) deux trous percés dans chaque pierre et, dans beaucoup de ces trous, des restes de clous en « bronze ». On trouve (p. 101), paraît-il, des trous semblables dans le Trésor de Minyas, à Orchomène. Selon notre auteur, ces clous ne pouvaient servir qu'à fixer le long du mur des plaques d'un métal qu'il appelle tantôt de « l'airain » et tantôt du « bronze », et dont toute la paroi

intérieure aurait été autrefois décorée. Sur la question secondaire, à savoir quel était exactement le métal employé à la décoration, je ferai observer qu'à cette époque on ne connaissait pas l'airain, et que le bronze, particulièrement au point où en était alors le développement matériel, était tout à fait impropre à faire des revêtements. Mais, si l'on se borne à la question d'architecture, on trouve ici un remarquable rapprochement avec le texte homérique. En effet, dans le palais d'Alkinoos, roi des Phaïakès, l'œil était ébloui d'un éclat comparable à celui du soleil et de la lune, parce que les murs étaient en *khalkos* (*Od.*, VII, 86), mot que je crois désormais pouvoir traduire hardiment par *cuivre*, car : 1° il s'agit d'un métal qui, à la différence du bronze, est facilement malléable; 2° tout le long des Poëmes, on parle habituellement de son éclat, et c'est un caractère que je ne crois pas qu'on puisse assigner au bronze. D'un autre côté, justement parce que le cuivre était comparativement doux et malléable, on ne pouvait en fabriquer des clous, et voilà pourquoi les clous étaient en bronze. D'ailleurs, la réunion des deux métaux, cuivre pur et bronze formé d'un alliage de cuivre, dans la même œuvre d'art, ne nous éloigne pas du texte d'Homère. Car, à Skhériè, le revêtement des plaques de cuivre est surmonté d'une corniche faite du sombre *kuanos*, qui, selon moi, est le bronze. Ce revêtement de plaques de cuivre est un des caractères du palais suprême, celui de l'Olympe (*Il.*, I, 426; *Od.*, VIII, 321) construit par Hèphaïstos, l'habile artiste. Je crois que je pourrais montrer aussi que le cuivre ornait également les palais de Ménélaos et d'Odysseus; je pourrais faire voir, de plus, pourquoi toutes ces circonstances concordent avec le caractère manifestement étranger et oriental de ce genre de décoration. Mais je m'attarderais trop à déduire mes preuves; je note seulement, en vue du but que je me propose aujourd'hui, la remarquable concordance de l'archéologie et des Poëmes.

4. Passant de l'architecture aux objets meubles, je remarque que le Dr Schliemann a trouvé à Mycènes des couteaux et des clefs en fer, mais que, d'après leur forme, il les rapporte à une époque postérieure et strictement historique. Ainsi donc, l'ancienne

Mycènes, en cela semblable à Hissarlik, ne nous a fourni jusqu'ici aucun débris de fer. Les Poëmes en parlent couramment, mais comme d'un métal rare et précieux, employé seulement pour les objets qui exigent une grande dureté et qui sont comparativement petits et faciles à transporter; il n'y a qu'une exception à cette règle, c'est quand il s'agit des portes du Tartaros (*Il.*, VIII, 15), pour lesquelles le poëte pouvait disposer, dans sa fiction, d'autant de fer qu'il lui plaisait. Il ne pouvait donc y avoir qu'une petite quantité de fer, et il est vraisemblable que l'on emportait les instruments de fer avec soi quand on abandonnait une cité ou qu'elle venait à être détruite. L'absence du fer s'explique donc en partie par la valeur même de ce métal, ensuite, plus particulièrement, par la facilité avec laquelle il se corrode[1]. Par conséquent, sans pouvoir établir ici une concordance positive, nous n'avons pas lieu non plus d'admettre un désaccord.

5. Nous n'avons pas non plus, je crois, à supposer un désaccord entre le char que notre auteur a trouvé sur la seconde *stèle* de l'Acropole (fig. 140) et la description homérique. La roue, il est vrai, n'a que quatre rayons dans le char de Mycènes, et la roue du char olympien de Hèra en avait huit (*Il.*, V, 723) ; mais le poëte a probablement introduit cette différence dans la construction, comme il en avait introduit une dans les matériaux, uniquement pour distinguer les dieux des hommes et pour montrer que le char de la déesse était travaillé avec plus de soin et de solidité[2].

6. L'*Agora* ou lieu d'assemblée de Mycènes est en concordance parfaite avec les Poëmes sur deux points : d'abord, elle est circulaire (ch. x) ; ensuite, le banc circulaire sur lequel siégeaient

1. Dans le remarquable musée de l'Académie royale d'Irlande, il y a deux épées que l'on fait remonter à la période danoise et qui ont été retirées d'un lit de boue. Après y avoir été enfouies pendant peut-être un millier d'années, elles ne présentent à l'œil aucune trace de corrosion. Mais on est ici en présence d'un cas exceptionnel, du moins en ce qui concerne le métal ; et l'Irlande, dans ses marais et ailleurs, fournit de remarquables exemples de propriétés antiseptiques.

2. Je ne regarde pas comme démontré, comme le Dr Schliemann semble le croire (ch. III *ad fin.*), que l'on enlevait le coffre du char et qu'on le remettait chaque fois qu'on avait à s'en servir. Les passages de l'*Iliade* (XXIV, 190 et 267) se rapportent au *peïrins* de la charrette. Dans l'*Odyssée* (XV, 131), on en parle seulement comme de l'une des parties du char, sans dire qu'il fût d'usage de le détacher.

les Anciens est maintenu par des dalles horizontales et lisses. Je ne m'arrête pas sur ces deux points qui sont l'objet d'un développement complet dans le texte ; mais je reviendrai sur ce sujet à propos de l'emplacement choisi pour les tombeaux et des conséquences que l'on peut tirer de cette importante circonstance.

Je hasarderai maintenant, avant de poursuivre mon énumération, une ou deux remarques générales sur les objets d'art et d'ornementation, en me reportant encore aux comptes rendus de MM. Newton et Gardner, qui sont les commentaires les plus autorisés de la partie du texte de l'auteur qui est consacrée à ces objets.

J'ai d'abord à présenter quelques réflexions sur le caractère général des découvertes et sur sa relation avec l'état de l'art tel que nous le montrent les Poëmes. Il semble raisonnable de penser, surtout après ce qu'a démontré M. Gardner à propos des quatre stèles funéraires, que ces stèles étaient comme le sceau de l'époque même apposé sur un grand dépôt. Il résulte, je crois, des témoignages que nous avons sous les yeux qu'il est impossible de rapporter à une seule école, à un même style ou à une même période de l'art tous les objets qui ont été exhumés. Mais, sur ce point, je voudrais faire observer d'abord que, déposés simultanément dans les tombeaux, en l'honneur des morts, ils pouvaient être cependant les productions de plus d'une génération ; ensuite que, bien loin d'être forcés de les rapporter dans leur ensemble à une origine nationale, nous y serons à peine autorisés si nous étudions la question à la lumière des poëmes homériques.

Je conclus du compte rendu de M. Gardner que l'art qui apparaît dans la décoration de la poterie est généralement moins avancé que celui que l'on constate sur les objets de métal. Faite au tour ou modelée à la main, cette poterie, où l'on reconnaît une fabrication d'une période primitive, était beaucoup plus vraisemblablement nationale ; tandis que les objets d'art en métaux précieux pouvaient être d'importation étrangère, ou bien encore ils pouvaient être les œuvres d'artistes étrangers attirés à la cour d'Agamemnon. C'est ainsi que nous voyons Daïdalos, dont le nom, tout mythologique qu'il est, représente une influence étrangère, exécuter en Crète

pour Ariadne la représentation d'une danse, sur métal. Étudions ce sujet un peu plus à fond.

La découverte ou l'examen des ouvrages doit, sans aucun doute, suggérer tout d'abord l'idée de les rapporter à une école locale d'orfévres. Mais, considérant les nombreux points de contact qu'il y a entre les découvertes du D[r] Schliemann et les Poëmes homériques, il est important de savoir si les Poëmes sont favorables à l'hypothèse d'une école locale et dans quelle mesure ils y sont réellement favorables. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner en détail toutes les œuvres d'art mentionnées par Homère. Je doute qu'il y en ait une seule dont on puisse prouver l'origine purement grecque par des preuves tirées du texte, tandis qu'il y est souvent fait mention d'objets fabriqués au dehors et importés. En même temps, il y a certaines considérations qui tendent à prouver que s'il y avait quelque part en Grèce des artistes indigènes capables de produire des œuvres comme celles qui viennent d'être exhumées, c'est à Mycènes que l'on devrait s'attendre à les trouver. Premièrement, à cause de l'opulence de cette cité et de sa situation comme capitale du pays; deuxièmement, à cause de la richesse personnelle d'Agamemnon, de cette ardeur à acquérir, pour ne pas dire cette avarice, qui le rendait toujours si empressé à dépouiller ceux qu'avait tués sa lance, trait de caractère auquel il est fait plusieurs fois allusion dans l'*Iliade*. Il faut se souvenir qu'à cette époque les œuvres d'art n'étaient pas de purs ornements, mais, comme l'indique leur nom (*keïmèlia*), la forme sous laquelle on se plaisait à accumuler la richesse; Agamemnon, même dans la Troade, possédait une grande quantité de ces œuvres d'art (*Il.*, IX, 330); troisièmement, on peut tirer une indication peut-être plus significative du remarquable passage du onzième livre (15-46) où Homère décrit l'armement d'Agamemnon au moment où il va partir pour le champ de bataille. La première partie de l'armure qui attire l'attention, c'est la cuirasse artistement travaillée; or cette cuirasse a été importée de Cypre, qui est une colonie phénicienne. Vient ensuite l'épée, que je décrirai plus loin. Elle est suivie du bouclier, orné de plusieurs bosses de métal, de l'image de la Gorgone et des têtes

ou figures de la Peur et de la Panique. Ce bouclier doit être considéré comme une véritable œuvre d'art; on en peut dire autant de sa bande ou courroie, qui portait la figure d'un serpent à trois têtes. Homère ne dit rien qui puisse faire attribuer ces objets à des artistes étrangers. La famille d'Agamemnon était certainement d'origine étrangère, et son apparition en Grèce était comparativement récente; mais on peut laisser pendante la question de savoir si, par présomption, ces armes doivent être attribuées, oui ou non, à un artiste indigène.

Les objets contenus dans les dépôts semblent, je le répète, d'une valeur artistique très-différente. Je mets à part les objets purement symboliques, parce que partout où la religion ou l'idolâtrie est en jeu le mérite artistique n'est que secondaire, et l'on cesse même d'y tenir. Parmi les autres objets, je mets en fait que pas un seul ne montre des qualités techniques d'un ordre bien relevé. Mais, autant qu'on en peut juger d'après des images photographiques, on y découvre de la vie, de la force, du mouvement, même quelques éléments de noblesse et de beauté, et une certaine fertilité d'invention; cela est particulièrement vrai de l'ornementation, en tant qu'on la distingue de la représentation de la vie, soit animale, soit végétale. Cette différence de mérite doit tenir en partie à une différence de dates, en partie aussi, et beaucoup peut-être, à la supériorité de l'artiste immigrant ou des ouvrages importés. Qu'il y ait eu des étrangers fixés en Grèce à l'époque des *Troïka*, nous avons toutes sortes de raisons de le croire d'après un exemple frappant, celui d'Ékhépôlos, fils d'Ankhisès, lequel fut autorisé à présenter à Agamemnon la jument Aïthè, pour se racheter de l'obligation de servir contre Troie (*Il.*, XXIII, 296). S'il y a quelque part dans les Poëmes une œuvre d'art qui ait été exécutée en Grèce ou par un Grec, c'est le lit d'Odysseus[1], qu'il façonna lui-même (*Od.*, XXIII, 190-201); or, après mûre réflexion, je suis porté à croire qu'Odysseus se rattachait de très-près à la

1. Il est fait mention dans l'*Odyssée* (XIX, 57) d'un Ikmalios qui avait fabriqué un siége incrusté d'or et d'ivoire. Je ne puis douter que ce siége n'eût été fabriqué à l'étranger, car il est indiqué comme l'œuvre d'un autre âge : ἥν ποτε τέκτων ποίησ' Ἰκμάλιος, « fabriqué autrefois par Ikmalios à la main artistique. »

souche immigrante ou phénicienne. D'ailleurs, on pourrait lui avoir attribué ce genre de talent, uniquement à cause de son incomparable habileté et de l'universalité de ses connaissances. Il y avait certainement un *khrysokhoos* ou doreur à la cour de Nestor (*Od.*, III, 425); mais on retrouve le même personnage désigné sous le nom de *khalkeus* ou chaudronnier (*ibid.*, III, 432). Il semblerait même que le travail des métaux n'ait pas été un art bien relevé ni bien considéré dans une société achéenne ; en effet, aucun artiste en ce genre n'est nommé dans le remarquable passage de l'*Odyssée* (XVII, 384) qui contient une espèce de catalogue où l'on trouve l'ouvrier en bois ou charpentier.

Le catalogue de ces objets précieux de Mycènes et de leurs ornements est, dans son ensemble, plus riche et plus varié que les Poëmes, en mettant à part le fameux bouclier d'Achille, ne nous auraient donné lieu de nous y attendre. Il se peut que la connaissance des trésors de Mycènes ait aidé et excité une vigoureuse imagination et lui ait fait deviner, par une merveilleuse intuition, des perfections qui n'avaient pas encore été atteintes dans la pratique. Le trait le plus remarquable, à mon avis, de toutes les descriptions homériques d'œuvres d'art, c'est de donner la vie aux choses inanimées avec une force et une réalité incomparables. Et peut-être serat-on frappé, en examinant les illustrations du livre du D[r] Schliemann, de l'intensité de vie et de mouvement qui se manifeste dans un très-grand nombre des œuvres mycéniennes, alors même que le dessin est le plus imparfait au point de vue technique. Mais nous ne pouvons pas nous contenter de mettre le texte en regard de ces objets seulement; nous sommes tenus aussi de nous éclairer de toutes les lumières que nous pourrons tirer des fouilles d'Hissarlik, quelque influence qu'elles puissent exercer sur nos préoccupations et sur nos arguments. Quant à moi, je suis frappé de la richesse de Mycènes et de la pauvreté relative de la ville que nous pouvons raisonnablement supposer avoir été Troie ; je ne veux pas parler seulement du petit nombre d'objets précieux qu'on a retrouvés, car c'est peut-être simplement un effet du hasard, quoique, en vérité, la fortune, renonçant pour une fois à ses caprices, semble,

dans les deux cas, avoir obéi aux arrêts de la justice archéologique et avoir traité en enfants gâtés le D[r] et M[me] Schliemann. Ce que je veux dire, c'est qu'il y a beaucoup moins de *luxe* dans l'ornementation des ouvrages d'Hissarlik; je pourrais même ajouter qu'ils n'offrent aucune représentation de la vie, sinon sous la forme la plus rude et la plus barbare. Les formes des objets d'or et d'argent d'Hissarlik sont souvent très-bonnes, mais les objets eux-mêmes sont toujours d'un travail tout uni; on n'y trouve aucune représentation d'animaux ou de plantes qui mérite d'être citée au point de vue où nous nous plaçons; point d'objets au *repoussé*, rien qui ressemble au cylindre qui paraît si beau (fig. 451), ou encore aux anneaux d'un travail si soigné, reproduits dans le volume d'après des photographies. Comment expliquer cette infériorité? Y trouverons-nous la preuve que les ruines d'Hissarlik appartiennent à une époque qui diffère de celle des ouvrages de Mycènes et qui l'a précédée? Pour rendre aussi péremptoire que possible la réponse négative à cette question, souvenons-nous qu'Homère, pendant qu'il indique Orchomène et surtout Thèbes d'Égypte comme les plus riches cités de son petit univers, semble assigner à dessein à Troie exactement le même degré d'opulence qu'à Mycènes, car il applique une seule et même épithète, celle de *polykhrysos*, qui signifie « abondante en or », à ces deux cités, et à elles seules. Il la donne à Troie dans l'*Iliade* (XVIII, 289). Pour Mycènes, c'est presque une formule (voy. *Il.*, VII, 180; XI, 46; *Od.*, III, 305).

Nous avons maintenant sous les yeux, c'est assez probable, les objets de premier choix parmi les trésors dont les deux cités pouvaient s'enorgueillir; la question est de savoir si nous sommes en mesure d'expliquer en quoi elles différaient pour la richesse et le degré de perfection dans l'art? J'ai dans l'idée que nous le pouvons, du moins dans une très-large mesure; seulement il faut admettre, ce que bien des gens ne sont pas encore disposés à faire, qu'il y a une large veine de réalité historique dans les peintures de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Trois passages de l'*Iliade*, en particulier, nous montrent la ville

de Troie considérablement appauvrie par la guerre. A coup sûr, s'il y a un grain de vérité dans la légende de cette guerre, il n'en pouvait être autrement. Pour trouver moyen de résister à l'attaque vraiment nationale des Achéens, elle ne pouvait compter ni sur la justice de sa cause ni sur une force militaire comparable à la leur. Il lui fallait chercher des appuis au dehors, d'abord dans l'alliance de la Dardanie, jalouse de sa puissance, ensuite parmi les tribus voisines d'Europe et d'Asie. On pourrait même inférer du texte que les neuf dixièmes de ses défenseurs (*Il.*, II, 123-33) ne faisaient point strictement partie de sa population. Mais cet appui du dehors, elle ne pouvait se l'assurer qu'à prix d'argent. Aussi, Hector, dans le dix-septième livre, parle-t-il avec l'autorité (220-32) d'un général qui s'adresse à des alliés dont les services sont convenablement rétribués. De même aussi, nous savons que le grand Eurypylos, et ses Kèteïens [1] ou Hittites (*Od.*, XI, 520) succombent dans les plaines de Troie « en se battant pour des présents ». « J'épuise les Troyens, dit Hector, pour vous faire des présents et vous procurer des vivres. » D'un autre côté, dans le vingt-quatrième livre, Achille, adressant à Priam des paroles de compassion, lui dit : « Nous savons que vous étiez autrefois prospères et que vous surpassiez toutes les contrées voisines par vos richesses et par le nombre de vos fils (543-6). » La conclusion est évidente : c'est que, à cette époque, bien que la ville ne fût pas encore prise, elle devenait relativement pauvre. Mais le témoignage le plus formel est celui qu'on trouve dans l'*Iliade* (XVIII, 288-92), quand Hector excite ses concitoyens à faire une sortie en leur rappelant qu'ils sont déjà presque ruinés. Autrefois, dit-il, tous les hommes avaient l'habitude de célébrer la richesse de Troie, « mais maintenant les beaux trésors ont entièrement disparu de nos maisons. »

Νῦν δὲ δὴ ἐξαπόλωλε δόμων κειμήλια καλά·

Puis, pendant toute la durée de la colère de Zeus, une grande quantité de leurs biens avaient été échangés en Phrygie et en

1. *Synchronisme homérique*, p. 171 et suivantes. Je n'aborde pas ici la curieuse question de savoir quel est le sens exact de l'expression γύναια δῶρα.

Méonie ; je suppose qu'on les avait échangés contre des objets de première nécessité. Le grand dépôt mycénien, au contraire, si le Dr Schliemann ne se trompe pas, avait été fait avant que la cité fût mise à sac et dépeuplée. Dans un cas de vie ou de mort comme celui où se trouvaient les Troyens, ils devaient tout naturellement se séparer de leurs objets les plus précieux, puisque c'étaient ceux dont ils pouvaient tirer le plus de ressources dans leur pressant besoin (voy. *Iliade*, XXIV, 234-7) ; de sorte que si nous voulons absolument comparer Troie à Mycènes, nous comparons Troie ruinée à Mycènes en pleine prospérité.

Parmi les métaux précieux qui proviennent d'Hissarlik, nous ne trouvons, je crois, la représentation d'aucun animal, soit gravée, soit en ronde bosse. Mais les Poëmes nous offrent plusieurs exemples d'ouvrages de ce genre qui étaient en la possession des Grecs; cependant, d'une manière générale, il y a lieu de présumer que c'étaient des productions étrangères, comme il serait facile de le montrer.

Troie, il est vrai, en contact immédiat avec les régions vastes et fertiles de l'Asie Mineure, pouvait accroître sa richesse matérielle par le commerce de terre ; la Grèce ne le pouvait pas, divisée qu'elle était par ses chaînes de montagnes en districts étroits où il y avait peu de terres à cultiver. En revanche, il semble que, même à cette époque, le commerce maritime, stimulé par les navires et les établissements des Phéniciens, peut avoir compensé, et plus que compensé, ce désavantage. Les Poëmes nous donnent des renseignements très-précis sur le commerce des métaux et du blé auquel se livrait la race phénicienne (*Od.*, I, 183-4 ; XIV, 333-5). Il est très-vraisemblable que les Grecs avaient suivi les Phéniciens dans cette voie. Le voyage du navire *Argo* semble avoir eu un caractère mixte. Les vaisseaux de l'expédition contre Troie n'auraient guère pu être fournis par un peuple qui n'aurait pas eu déjà fait un apprentissage sérieux du commerce maritime. La navigation le long des côtes, à des fins autres que celles de la guerre, est évidemment une idée familière dans l'*Odyssée*. Dans l'*Iliade*, au contraire, la construction des navires de Pâris est citée comme l'œuvre

remarquable d'un homme qui était remarquable lui-même (*Il.*, V, 59-64); excepté dans cette occasion, qui devint si fatale à Troie, nous n'entendons jamais parler d'une marine troyenne.

Voici un autre point de comparaison. On nous donne à entendre[1] qu'on a découvert à Hissarlik des traces de l'art d'écrire, tandis que le nouveau volume ne nous offre rien de semblable à propos de Mycènes. Mais j'ai bien peur que l'on ne puisse affirmer que cet art ait existé, soit en Grèce, soit dans la Troade, à l'époque homérique, sinon comme le secret de quelques initiés. En Grèce, l'art d'écrire était évidemment d'importation étrangère, et peut-être en a-t-il été de même à Troie. Tant que les témoignages demeurent aussi indécis, nous n'en pouvons tirer avec confiance aucune conclusion importante pour comparer entre elles les deux civilisations.

Je reprends l'énumération des points de contact entre les découvertes faites à Mycènes et le texte des Poëmes, en notant ceux que l'on trouve dans les objets autres que les monuments d'architecture.

1. Le premier de ces points, c'est l'usage courant du cuivre pour les ustensiles de grande dimension (fig. 436-440). Nous avons aussi l'analyse qu'a faite le docteur Percy d'une épée et d'une anse de vase en bronze[2]. A mon avis, rien dans les Poëmes ne nous signale l'art de fondre ensemble les métaux comme une industrie indigène, tandis que nous y trouvons des preuves abondantes que les œuvres d'art et les ustensiles de bronze se fabriquaient au dehors et étaient d'importation étrangère. Le vase en question, par exemple, peut avoir été importé du dehors. Il en est vraisemblablement de même pour l'épée. Nous savons qu'il y avait importation et exportation d'épées entre différents pays. La Thrace était un centre de fabrication tout à la fois pour les objets d'art proprement dits (*Il.*, XXIV, 234) et pour les armes (*Il.*, XXIII, 808); nous trouvons une épée « longue et belle », de fabrication thrace, en la possession du prince troyen Hélénos (*Il.*, XIII, 577). D'ailleurs, si le

1. *Troie et ses Ruines*, p. 369, 371.
2. Voyez, à la fin du volume, les n°s IV et V des *Analyses* du Dr Percy.

cuivre était alors un métal abondant, l'étain était rare : il en résulte que les armes de bronze devaient coûter très-cher. Par conséquent, les épées de bronze trouvées dans les tombeaux, avec tant d'autres objets précieux, sont juste à l'endroit où nous devions nous attendre à les trouver. Il en est de même de deux haches d'armes trouvées à Hissarlik dans le Trésor; elles devaient probablement avoir appartenu à des personnages d'un rang élevé, et elles étaient en bronze [1]. Mais on peut voir au musée de l'Académie irlandaise des haches en cuivre pur, et la couche épaisse de scories de cuivre sans aucun mélange d'étain qui a été découverte à Hissarlik est, ce semble, une preuve matérielle que le cuivre était le métal ordinaire de la période héroïque. Peut-être un jour nos archéologues auront-ils à intercaler dans leur liste un âge de cuivre entre leur âge de pierre et leur âge de bronze. Si l'on venait à constater la présence d'armes de cuivre dans les tombeaux de Mycènes, rien ne pourrait donner plus d'autorité aux passages des Poëmes où l'on voit que l'usage du cuivre était général; car les armes trouvées dans les tombeaux ont appartenu aux personnages vraisemblablement les mieux en état de se permettre l'usage du bronze. J'espère que l'analyse déjà commencée portera sur un nombre d'objets beaucoup plus grand. En attendant, je trouve déjà un lien étroit entre les découvertes et les Poëmes, pour tout ce qui concerne les ustensiles de grande dimension.

2. Parmi les objets trouvés à Hissarlik, les plus remarquables par eux-mêmes sont peut-être les deux coiffures en or, d'un travail très-soigné, qui nous ont permis d'expliquer pour la première fois dans son entier avec quelque confiance le passage de l'*Iliade* (XXII, 468-72) où Homère décrit la coiffure que rejette Andromakhè dans l'excès de sa douleur. On n'a pas oublié la gravure qui reproduit la *plektè anadesmè* [2]. C'était une série de tresses d'or qui pendaient sur le front et sur les oreilles, attachées à une large bande (ἄμπυξ) qui faisait le tour de la tête et qui formait comme la base de l'orne-

1. *Troie et ses Ruines*, p. 361. Une de ces haches ne contenait que quatre pour cent environ d'étain. Ne se pourrait-il pas que le métal fût tout simplement un mélange naturel?
2. *Troie et ses Ruines*, p. 335.

ment. Le Dr Schliemann rapproche, avec raison selon toute apparence, ces objets de l'ornement représenté figure 357; cet objet est un bandeau ou diadème, «décoré de rosaces et de croix. Il a deux trous dans le bord, à quelque distance de chacune des deux extrémités; de chacun de ces trous pend encore le fragment d'une chaîne très-fine ». La seule différence de forme qu'il y ait entre ce dernier objet et les précédents, c'est que la série de tresses (ou chaînes) n'a pas été continuée jusqu'au-dessus du front.

3. Les fouilles d'Hissarlik n'avaient jeté aucune lumière, pour nous, sur l'ornement appelé *krédemnon;* c'était une parure que portaient sur la tête beaucoup de femmes, ou du moins un certain nombre de femmes de l'âge héroïque, qui ne pouvaient pas y ajouter les magnifiques ornements alors réservés aux princesses. Nous trouvons dans les Poëmes des descriptions de cette parure ; il est vrai que les détails en sont épars çà et là; néanmoins, nous en pouvons tirer une idée assez nette. D'abord cette parure couronnait la tête, comme les créneaux couronnent les murs d'une place fortifiée, car Homère dit de la destruction des murs de Troie que c'est comme la ruine de ses *krédemna* sacrés (*Il.*, XVI, 100). Ce n'était pas cependant un objet métallique ou solide, car Ino, devenue déesse, pour sauver Odysseus de la fureur de la tempête, lui jette son propre *krédemnon* et lui recommande de se l'attacher autour de la poitrine (*Od.*, V, 346). Il était fait habituellement d'une matière délicate et brillante (*Od.*, I, 334), et il était assez précieux pour qu'Aphroditè l'offrît comme présent nuptial à la fiancée d'Hector (*Il.*, XXII, 470). Enfin il avait en plus un ornement que j'appellerai une aile allongée, ou une queue, ou une barbe, faute de connaître assez à fond ce vocabulaire spécial pour être sûr de l'expression propre; cette aile, queue ou barbe, descendait par derrière; il se peut même qu'il y en eût plus d'une. Le fait est prouvé, sinon directement, du moins d'une façon concluante, par un détail de l'*Odyssée* (VI, 100) : les suivantes de Nausicaa, au moment de jouer à la balle, commencent par ôter leurs *krédemna*, évidemment pour avoir les mouvements des bras plus libres et ne point se les embarrasser dans les longues barbes des

krédemna. Voici une autre preuve : lorsque Pénélopè se sert de ses *krédemna* pour se couvrir la face, elle doit ramener les barbes en avant pour s'en faire un voile ; toute autre interprétation rendrait l'emploi du pluriel à peu près inexplicable (*Od.*, I, 334). Voilà donc cette partie de la toilette de la dame préhistorique aussi complète qu'il m'est possible de la reconstituer d'après le texte des Poëmes.

Je reviens au volume du Dr Schliemann et j'appelle l'attention du lecteur sur la bague à cachet représentée figure 530. Si elle n'est pas le produit d'un art bien avancé, elle est intéressante pour bien d'autres raisons. A l'extrémité gauche du tableau se tient un personnage, enfant ou petite femme, qui cueille des fruits aux branches d'un arbre. Derrière son dos pendent deux ornements qui ressemblent à de longues tresses de cheveux. Et si, par hasard, ces prétendues tresses, après un examen approfondi, se trouvaient être les barbes d'une coiffure que le personnage semble porter sur la tête? A la droite de l'arbre, nous trouvons une grande femme assise, coiffée d'un turban; cette femme, selon notre auteur, porte un diadème sur le front et, par derrière, « une tresse de cheveux » qui descend de la pointe du turban. Je ne puis m'empêcher de supposer que cette « tresse de cheveux » est la barbe du *krédemnon*. La femme offre des pavots à une autre grande femme, coiffée également d'un turban qui se termine aussi en une pointe « d'où un long ornement lui pend derrière le dos » ; c'est encore cette fois, selon toute vraisemblance, la barbe du *krédemnon*. Sous son bras droit étendu nous voyons encore une petite figure, probablement celle d'une petite fille, encore coiffée d'un turban « avec une longue tresse de cheveux ou un ornement qui lui pend derrière le dos ».

C'est, je conjecture, un quatrième exemple de la barbe du *krédemnon* indiqué par Homère. Il y en a un cinquième : en effet, nous avons encore la figure qui est à la droite du tableau ; elle aussi, elle porte un turban qui se termine en pointe, et de cette pointe descend un long ornement en forme de ruban qui lui pend aussi derrière le dos. Remontons dans le champ du tableau, et nous y remarquerons une petite figure sur la droite. Cette figure, le

Dr Schliemann la décrit comme une figure de femme, à cause des deux mamelles qui sont marquées sur le buste; et encore ici « du dos se projettent deux longues bandes ». Ainsi, dans ces six exemples, il semble que nous retrouvions, comme partie principale de la coiffure féminine, le même objet d'une forme si remarquable, qui nous est aussi donné par Homère.

Cependant, si l'on considère le caractère et le costume des six figures de femme de cet anneau, on peut dire qu'elles sont étrangères bien plutôt qu'helléniques. Mais justement, d'après le témoignage même des Poëmes, il est surabondamment prouvé que le *krédemnon* était plus usité chez les étrangers que chez les Grecs. Sans doute Homère nous parle des *krédemna* de Pénélopè ; et Hèra, quand elle songe à séduire Zeus, se pare du *krédemnon* (*Il.*, XIV, 184). Mais, comme nous l'avons vu, le *krédemnon* est porté par Andromakhè à Troie, par Ino, une divinité d'origine phénicienne, et par les suivantes de Nausicaa à Skhériè.

4. Dans la région supérieure, dans le ciel du tableau pour ainsi dire, il y a une esquisse assez grossière du soleil et du mince croissant de la lune[1]. Au-dessous des deux astres, il y a une bande ondulée qui forme un grossier arc de cercle. Cette bande, tout me porte à le supposer, est une indication de la terre, avec son sol inégal et sa mer à la surface ondulée, représentée à sa vraie place, c'est-à-dire au-dessous du soleil et de la lune. S'il en est ainsi, la conjecture de M. Newton, à propos des six objets qui sont sur le bord du tableau à droite, se trouve justifiée. M. Newton, en effet, se demande si ce ne seraient pas là les *teïréa* (*Il.*, XVIII, 485), les étoiles du ciel, qui, dans la description d'Homère, se trouvent

1. Voici un point sur lequel je désire appeler l'attention : sur cet anneau, comme sur tous les monuments égyptiens et assyriens (du moins à ce que je crois), la lune se distingue du soleil non pas par sa dimension, mais par sa forme, qui est celle d'un croissant. En réalité, à l'œil nu, la différence de grandeur entre le soleil et la lune est variable, et parfois la lune paraît plus grande que le soleil. Deux globes d'un égal diamètre auraient présenté un tableau dont la composition eût été défectueuse et le sens obscur ; et l'art ancien, bien loin d'accepter ce mode de représentation, s'est emparé, avec un sentiment plus poétique, à mon sens, du caractère individuel de chacun des deux astres. Homère, je le soutiens, s'est servi de ce mode de représentation, quand il a dit : σελήνην τε πλήθουσαν. J'ose espérer que désormais on ne traduira plus, comme on a fait jusqu'à présent, « la lune dans son plein », mais « la lune dans la période où elle grandit, se remplit, s'accroît » ; en un mot, « le croissant de la lune ». (*Il.*, XVIII, 484.)

placées sur le bouclier d'Achille, avec le soleil, la lune, le ciel, la terre et la mer. Le Dr Schliemann attribue à ces six objets des têtes et des yeux. M. Newton dit qu'on pense que ce sont des têtes de lion. L'hypothèse qui en fait des êtres animés n'est pas, j'imagine, en contradiction avec la conjecture qui les représente comme des étoiles. L'esprit de l'hellénisme avait transformé l'ancien culte de la nature et avait tout personnifié ; nous avons dans Homère un exemple de cette transformation : c'est Orion, qui est à la fois une personne et un astre (*Il.*, XVIII, 486 ; *Od.*, XI, 572). Si ces conjectures se confirmaient, le sujet qui nous occupe offrirait un intérêt tout particulier, car alors nous aurions sous les yeux, réunis non dans une description mais dans une reproduction réelle, les objets mêmes qui remplissent le premier compartiment du bouclier d'Achille, cette œuvre d'un dieu : la terre, comprenant la terre proprement dite et la mer, le soleil, la lune et toutes les étoiles du ciel. L'*ouranos*, le ciel lui-même, que le poëte comprend dans sa description, est très-vraisemblablement représenté ici par la courbure du tableau.

5. La coupe représentée dans le volume, figure 346, a, nous dit-on, une colombe d'or ciselée sur chacune de ses deux anses. Le Dr Schliemann fait remarquer que cette coupe ressemble à celle de Nestor (*Il.*, XI, 632-635). Il n'est pas dit que cette dernière fût en or, il est même probable qu'elle était d'une autre matière, puisque Homère ne fait mention de l'or que pour les ornements de détail. Mais la coupe de Nestor avait quatre anses et sur chacune de ces anses deux colombes. Nous savons aussi que ce n'est pas à Troie que Nestor se l'était procurée ; ce qui fait tout de suite penser à l'argument que nous avons déjà présenté. Il l'avait apportée de son pays ; c'était probablement une œuvre d'art d'origine étrangère, car Nestor devait avoir du sang phénicien dans les veines, puisqu'il descendait de Poseïdon (*Od.*, XI, 254). C'est un point qu'on a le droit de noter ; c'est un exemple par où l'on voit que les découvertes et les Poëmes nous montrent l'art arrivé au même degré de développement.

6. Nous entendons souvent parler dans les Poëmes des objets

d'or en forme de boutons qu'on employait comme ornements. En maint passage, nous trouvons l'épée aux boutons d'argent, *xiphos* (ou *phasganon*) *argyroèlon* (*Il.*, II, 45; III, 334 et ailleurs). C'est, je le répète, une chose ordinaire. Nous voyons aussi des boutons ou bosses d'or sur le sceptre d'Achille (*Il.*, I, 246), sur la coupe de Nestor (*Il.*, XI, 632-635) et sur une épée ; il est vrai que pour l'épée l'exemple est unique, mais il faut dire aussi qu'il s'agit de l'épée d'Agamemnon, roi de Mycènes, la ville où l'or abondait (*Il.*, XI, 29). Sur cette épée, dit le poëte, il y avait des bosses en or ou dorées; l'expression (*pamphaïnon*) dont il se sert pour les désigner vaut la peine d'être notée. Il nous serait difficile de la traduire par un seul mot : elle ne signifie pas seulement « qui brille d'un vif éclat », mais « qui brille de partout », c'est-à-dire, probablement, tout le long du fourreau sur lequel ces bosses étaient fixées et de manière que ce fourreau parût former une seule masse brillante. N'est-ce pas précisément l'effet que devait produire la rangée de boutons d'or qui a été trouvée le long de l'épée représentée figure 460? En effet, très-rapprochés l'un de l'autre, ils sont plus larges que la lame de l'épée et couvraient probablement d'un bout à l'autre toute la surface du fourreau de bois qui est tombé en poussière. N'est-ce pas aujourd'hui une sensation solennelle, que de descendre au fond des tombeaux avec le Dr Schliemann et d'y trouver, dans le silence de la mort, encore disposés par rangées, ces boutons ou bosses d'or, quand les fourreaux de bois auxquels ils étaient fixés sont presque entièrement tombés en poussière; mais, à côté même des épées dont ils formaient la parure, comme la reliure fait celle du livre, à côté aussi de la cendre légère des guerriers dont la main avait manié ces épées?

> Expende Annibalem : quot libras in duce summo
> Invenies[1]?

Ces boutons ou bosses se retrouvent encore sur les pommeaux d'épée. Généralement on traduit le *hèlos* d'Homère par clou ou bouton à petite tête ; mais il est probable que le même mot désigne encore les boutons plus larges et les bosses que l'on retrouve en

1. Juvénal, *Sat.*, X, 147.

lignes le long de quelques épées (voyez, à ce sujet, les figures 445, 446, 460, 462 et 466).

Je n'essayerai pas de poursuivre plus loin une énumération qui deviendrait fastidieuse à force de minutie. Si l'on a trouvé des objets en verre ou en porcelaine, je devrais leur assigner tout de suite une origine étrangère. L'art de mouler des objets et de les polir, dont les exemples sont fort rares, d'après notre auteur et d'après M. Newton, devrait probablement aussi être rapporté à une source semblable. Les seuls outils que semble connaître Homère, pour la manipulation des métaux, sont le marteau et les pinces (*Il.*, XVIII, 477; *Od.*, III, 434-5). Pour ce qui regarde la poterie mentionnée par notre auteur, si quelques-uns des gobelets d'argile étaient d'un vert clair, c'est une couleur dont Homère n'avait certainement pas une idée bien nette, parce qu'elle est le résultat d'un progrès (postérieur à lui) dans la fabrication. Encore peut-on supposer, sans invraisemblance, que, dans des œuvres d'art aussi bien que dans des objets naturels, cette couleur a pu frapper ses regards.

A propos des balances recueillies dans le troisième tombeau, il n'y a aucune raison plausible de douter que nous ne trouvions l'interprétation de ce symbole en nous reportant aux idées et aux doctrines égyptiennes sur la vie future (fig. 301 et 302). Dans les Livres des Morts, nous avons une représentation détaillée de la salle du Jugement, où est citée à comparaître l'âme qui vient de quitter le corps. Ici la balance forme un objet très-important[1], et il paraît très-possible que le poëte, qui, sur la vie future, avait les idées d'un Grec et non pas d'un Égyptien, ait emprunté à l'Égypte et transplanté du Hadès (égyptien) au Ciel (grec) l'image de la balance, dont il tire de si beaux effets dans quelques circonstances décisives de l'*Iliade*.

En ce qui concerne l'emblème de la double hache ou hache à deux tranchants, j'oserai me dispenser de la réserve et de la circonspection du Dr Schliemann. Sur la forme ordinaire d'une arme en usage à l'époque, il ne semble pas qu'il y ait lieu de donner une

1. Voyez, par exemple, dans *la Terre des Pharaons* de Manning, la gravure de la page 129.

explication spéciale (fig. 368). Mais, lorsque nous la trouvons jointe à la tête de vache (fig. 329 et 330), ou bien, comme sur la grande bague à cachet, rapprochée d'une figure qui représente évidemment une divinité, je n'hésite pas à la regarder comme un symbole de sacrifice. Nous n'avons qu'à nous rappeler le passage du troisième livre de l'*Odyssée*, où est décrit l'appareil du sacrifice; Thrasymédès, qui devait frapper la victime, apportait la hache (III, 442) :

Πέλεκυν δὲ μενεπτόλεμος Θρασυμήδης
ὀξὺν ἔχων ἐν χερσὶ παρίστατο, βοῦν ἐπικόψων.

Les dents de sanglier offrent un point de concordance clair et significatif, encore qu'il ne soit que d'une importance secondaire : nous pouvons donc l'ajouter à notre liste (*Il.*, X, 263-264). Il y en a un autre à noter dans la manière d'attacher avec un fil de métal les couvercles des vases et des boîtes ou coffres. Sur ces deux points, je renvoie le lecteur au texte même du volume.

Si je suis entré dans le détail qui précède, c'est pour essayer de montrer qu'aucun obstacle préliminaire ne nous interdit d'aborder la thèse capitale du livre : les tombeaux récemment découverts et les restes exposés à nos regards, avec des masques d'or qui leur voilent la face et des plastrons d'or qui couvrent la poitrine d'un ou de plusieurs des morts, sont-ils réellement les tombeaux et les restes du grand Agamemnon et de ses compagnons qui, grâce à l'intervention d'Homère, ont joui d'une gloire si durable.

A propos du caractère général des trésors de Mycènes, je m'en tiens provisoirement aux conclusions de M. Newton (appuyées par M. Gardner), à savoir que, dans son opinion, ces trésors remontent à l'âge préhistorique ou héroïque, époque qui précède sa période gréco-phénicienne; et, dans d'importantes esquisses de détail, j'ai essayé de montrer que ces trésors ont beaucoup de points de concordance avec les Poëmes homériques et avec les découvertes d'Hissarlik. Mais cette Préface n'a nullement la prétention de donner un catalogue complet des objets ou d'accompagner chacun d'entre eux d'une interprétation. Nous rencontrons, en effet, un certain nombre de faits embarrassants : par exemple, la présence de

plusieurs objets qui ressemblent à des visières. Nous désirerions à ce sujet des explications plus satisfaisantes que celles du Dr Schliemann, qui les représente comme analogues aux masques des tombeaux et croit pouvoir prouver non-seulement que ces objets étaient portés par les vivants, mais qu'ils étaient aussi imposés aux morts (ch. XI).

Sans aucun doute, à mon avis, ces masques sont pour nous une grande énigme, quand nous avons à nous demander quels sont les personnages qui occupaient les tombeaux maintenant ouverts? Peut-être M. Newton a-t-il raison; peut-être, en somme, devons-nous nous en tenir « sagement à présumer » que les quatre tombeaux contenaient des personnages royaux et laisser pendante la question de savoir si ce sont bien là les tombeaux que la tradition locale signalait à Pausanias, du moins jusqu'à ce que les ruines de Mycènes aient été plus complétement explorées, conformément à l'intention que l'on prête au gouvernement de la Grèce.

D'un autre côté, le cas qui nous occupe est tel, que, s'il est hasardeux de creuser le problème, il est en même temps difficile de le laisser de côté.

Il est évidemment difficile de trouver une explication simple, claire et logique de l'étrange inhumation que nous ont révélée les fouilles du Dr Schliemann. On pourra peut-être la trouver plus tard : pour le moment, elle ne semble pas s'offrir d'elle-même. Le chemin pour y arriver ne peut être frayé que par une soigneuse et minutieuse exposition des faits et par une comparaison circonspecte de ces faits avec tous les faits analogues fournis par d'autres époques et par d'autres pays, et qui pourraient sembler de nature à les éclaircir. Quant à moi, comme j'ai abordé la question sans aucune prédisposition à croire, j'éprouve d'autant moins de scrupules à avouer que l'évidence me porte, me force même à tirer certaines conclusions et m'amène à certaines conjectures qui me sont suggérées par ces conclusions. La première conclusion, c'est que nous ne pouvons rapporter les cinq sépultures de l'agora de Mycènes à aucune période de l'âge historique. La deuxième, c'est que ce sont là des sépultures de grands personnages et presque certaine-

ment, en partie du moins, de personnes royales. La troisième, c'est qu'on reconnaît à des signes certains que les rites de l'ensevelissement ont été pratiqués dans des conditions anormales, à raison de circonstances qui leur ont imprimé un caractère irrégulier et inusité. La conjecture, c'est que ces tombeaux pourraient très-bien être ceux d'Agamemnon et de ses compagnons. Cette conjecture a pour elle d'abord un certain nombre de présomptions, mais principalement la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, de trouver une autre hypothèse aussi plausible que celle-là.

Les principaux faits que nous avons à noter sont les suivants :

1° L'emplacement choisi pour les sépultures;

2° Le nombre des personnes enterrées simultanément;

3° Les dimensions et le caractère des tombeaux;

4° L'application partielle du feu aux corps;

5° L'emploi des masques et aussi des plaques métalliques, pour orner ou protéger les corps, ou peut-être pour servir aux deux usages à la fois;

6° Le dépôt considérable d'objets caractéristiques et précieux sur les corps et auprès d'eux.

1. Sur la question d'emplacement, le Dr Schliemann pense que les tombeaux n'étaient pas primitivement dans l'agora, mais que l'agora a été construite postérieurement autour des tombeaux (ch. x). Voici les raisons qu'il donne : le mur sur lequel se dressent, sur une double rangée, les dalles qui sont debout, autrefois recouvertes de dalles horizontales qui formaient des siéges pour les Anciens, et dont six encore sont en place, est d'un travail négligé et inférieur sous ce rapport au mur d'enceinte de l'acropole. Mais si c'était un simple mur de soutènement, quel motif avait-on pour prendre la peine de lui donner la solidité nécessaire à un ouvrage de défense militaire? De plus, le docteur trouve dans l'entre-deux des rangées de dalles, aux endroits où elles ne sont plus couvertes, des fragments de poterie de la période préhistorique postérieure à celle des tombeaux. Mais cette poterie n'aurait jamais pu être placée là au temps de la construction; avec les autres décombres auxquels elle se trouve mêlée, elle aurait compromis la solidité de la

clôture au lieu de l'accroître. Et, d'un autre côté, on se figure malaisément comment elle aurait pu y venir avant que la construction eût été ruinée par la disparition des dalles supérieures. Dans ce cas, elle serait naturellement d'une date postérieure à celle des dalles.

Un puissant argument contre l'hypothèse que l'agora aurait été construite autour des tombes après avoir eu précédemment un autre emplacement, c'est que le fait n'est pas probable. L'espace semble très-limité dans l'intérieur de l'acropole. Tout autour des clôtures de l'agora se trouvent des maisons et des citernes cyclopéennes; quand des ouvrages de cette nature ont été une fois construits, ce serait un travail très-difficile que de les changer de place; et, dans le cas qui nous occupe, les architectes primitifs ont eu pour successeurs des hommes dont les constructions étaient en décadence plutôt qu'en progrès sous le rapport de la solidité. Outre ces raisons, il y avait un lien entre l'agora et la religion du pays, et elle se trouvait, comme on le montrera, dans le voisinage immédiat du palais. Mais, à côté de ces avantages et de ces attraits matériels, toutes sortes d'associations d'idées d'un ordre plus élevé devaient naître et prendre racine autour de l'agora.

On peut montrer clairement que l'agora, chez les anciens, était fixée à la place qu'elle occupait par des liens de toute espèce, en dehors de la question de la solidité de sa construction. A Mycènes, dit notre auteur (ch. x), l'agora est à l'endroit le plus beau et le plus imposant de la cité, d'où l'on apercevait la ville tout entière. C'était sur les hauts lieux que les hommes des âges préhistoriques érigeaient des édifices d'un caractère simple, dans bien des cas probablement sans toit, et qui, avec les autels, servaient au culte des dieux. A Skhériè, l'agora avait été construite autour de ce que l'on pourrait appeler le temple de Poseïdon (*Od.*, VI, 266). Dans le camp des Grecs, sous les murs de Troie, l'agora était au milieu de la ligne des vaisseaux (*Il.*, XI, 5-9, 806-8). C'est là que l'on administrait la justice, et c'est là qu' « avaient été construits les autels des dieux ». De plus, il ressort clairement d'un grand nombre de passages d'Homère que la place des assemblées

était toujours voisine du palais des rois. A propos de Troie, par exemple, il est dit expressément que l'assemblée se tenait aux portes de Priam (*Il.*, II, 788; VII, 345-6). A Skhériè, le palais d'Alkinoos était près du bois sacré d'Athènè (*Od.*, VI, 291-3); et nous ne pouvons guère douter que ce bois sacré ne fût dans le voisinage immédiat du Posideïon, qui était lui-même dans l'enceinte de l'agora. A Ithaque (*Od.*, XXIV, 415 et suiv.), le peuple s'assemblait devant le palais d'Odysseus et ensuite se rendait en masse à l'agora. L'agora était donc matériellement attachée aux points de la cité qui avaient au plus haut degré le caractère de l'immobilité et de la stabilité. En effet, quand on considère la vie politique de la Grèce primitive, l'agora, ce n'est pas trop dire, a dû devenir, dans le cours naturel des choses, un centre auquel se rattachaient les souvenirs les plus chers et les traditions historiques du peuple. Je ne me crois pas tenu d'aborder la question secondaire de savoir si les dalles du pourtour sont ou ne sont pas une partie originale de la construction primitive.

Mon opinion est que l'agora n'a pas changé de place; l'opinion contraire fût-elle vraie, l'honneur qu'on a rendu aux morts qui reposent dans son enceinte n'en serait pas diminué, il n'y aurait de changé que l'époque où on leur a rendu cet honneur. Si nous avons bien sous les yeux l'agora primitive, on les a honorés en les y ensevelissant; si elle est d'une époque postérieure à leur ensevelissement, on les a honorés en la déplaçant pour la reconstruire autour de leurs tombeaux. Reste à savoir si on l'a fait en connaissance de cause. Comment en pourrait-il être autrement, lorsque nous constatons que les cinq tombeaux occupent plus de la moitié de la superficie totale? Nous savons, par des témoignages de l'âge historique, que c'était rendre un hommage public aux morts que de les enterrer dans l'agora; nous ne pouvons douter, ayant ces cinq tombeaux sous les yeux, qu'il n'en ait été de même dans les temps préhistoriques.

Si donc ces personnages ont été enterrés tout d'abord dans l'agora, c'est un hommage public qu'on leur rendait. Si nous admettons l'hypothèse, bien moins probable, que l'agora a été

transférée et construite autour d'eux, par la raison qu'ils étaient déjà en cet endroit, l'hommage public prend, ce me semble, un caractère encore plus solennel.

2. Le nombre des personnes enterrées simultanément, si l'on rapproche de ce fait les autres particularités de l'inhumation, est un nouveau problème à creuser. L'argumentation du docteur (ch. x), pour prouver que les inhumations ont eu lieu simultanément, semble absolument irréfutable. Le nombre des personnes inhumées (*ibid.*) était de seize ou dix-sept. Parmi les corps, il y en a un qui semble désigné, avec une probabilité qui approche de la certitude, comme celui du principal personnage. Ce personnage a deux compagnons reposant avec lui dans le tombeau qui porte le nº 1. Or Agamemnon avait deux maréchaux ou hérauts (*Il.*, I, 320) à qui leur charge conférait un caractère sacré. Il n'y aurait donc rien d'étonnant qu'on les eût déposés, en supposant qu'il s'agisse ici de ces deux personnages, côte à côte avec leur maître. Des trois corps, celui qui attire le plus l'attention c'est celui qui est au nord des deux autres, tous les trois ayant la tête à l'est et les pieds à l'ouest. Il était en meilleur état de conservation : cela peut tenir, et cette supposition n'a rien d'invraisemblable, à ce qu'on aurait pris, au moment de l'enterrement, des précautions pour le préserver de la corruption. Outre un masque d'or, il portait un grand plastron d'or de 15 pouces $\frac{3}{5}$ (0^m,39) sur 9 pouces $\frac{1}{2}$ (0^m,23 $\frac{3}{4}$); et on a retrouvé des feuilles d'or sur différentes parties de sa personne ; un bandeau d'or de 4 pieds (1^m,20) de long sur 1 pouce $\frac{3}{4}$ (0^m,04 $\frac{3}{5}$) de large, lui entourait les reins. A côté de lui il y avait deux épées qui, selon la constatation du Dr Schliemann, étaient en bronze (fig. 460) ; la décoration de l'une de ces épées rappelle d'une manière frappante la description de l'épée d'Agamemnon dans l'*Iliade* (*Il.*, XI, 29-31). A 1 pied (0^m,30) du corps, il y avait onze autres épées; mais ce dernier détail ne serait pas caractéristique, car le corps du côté sud avait quinze épées, dont dix gisaient à ses pieds; et l'on trouva un grand amas d'épées à l'extrémité ouest, entre ce corps et celui du milieu.

Le nombre total des corps dans les cinq tombeaux, qui est

évalué à seize ou dix-sept, semble avoir compris trois femmes et deux ou trois enfants. La tradition locale, rappelée par Pausanias (II, XVI, 6), parle d'une escorte d'hommes qui accompagnaient Agamemnon, et de Cassandra, avec deux enfants, dont elle aurait été, dit-on, la mère. Cette tradition n'a pas grande valeur, cependant elle témoigne que l'on croyait très-anciennement qu'il y avait des enfants enterrés dans ces tombeaux; car Cassandra ne peut être devenue captive qu'au moment de la prise et du sac de Troie, et le meurtre suivit immédiatement l'arrivée en Grèce d'Agamemnon et de son escorte. Mais il est aussi probable que ces enfants pouvaient être nés d'une autre concubine, mise par Agamemnon à la place qu'avait dù occuper Briséis. Naturellement ce ne sont là que de pures suppositions; mais ce que je veux dire, c'est qu'il n'y a rien dans ces indications qui soit de nature à amoindrir la valeur des présomptions légitimes que les découvertes peuvent faire naître sous d'autres rapports.

3. De même que le choix de l'agora comme emplacement, le caractère des stèles funéraires qui concorde si bien avec le style de beaucoup des ornements[1], et la profondeur même des fosses, témoignent unanimement que l'on a voulu rendre un hommage aux morts. Si je comprends bien les plans, ils accusent une profondeur maxima de 25 à 33 pieds (7^{m},50 à 10^{m}) au-dessous de la surface, dont la plus grande partie a été creusée dans le roc vif. Mais voici que nous nous trouvons en face d'un fait de nature à ébranler quelque peu l'opinion que nous avions pu nous former jusque-là : des cadavres d'hommes faits, et qui semblent avoir été d'une grande taille, ont été introduits de force dans un espace qui n'a que 5 pieds 6 pouces (1^{m},65) de long; car il a fallu recourir à une violence telle, qu'il en est résulté une sorte de mutilation.

Nous voici donc, ce semble, en présence de circonstances qui se contredisent. L'emplacement des tombeaux, leur profondeur, les stèles qui les recouvrent, nous conduisent dans une direction ;

1. M. Percy Gardner, dans l'*Academy*, 21 avril 1877.

l'emploi de la violence et la mutilation des cadavres nous ramènent dans une direction opposée. Mais, en outre, ce qu'il y a de bien plus étrange, c'est qu'on ne voit pas qu'il y ait eu la moindre nécessité de soumettre les cadavres à cette compression indécente et révoltante. Les dimensions premières de la tombe étaient de 21 pieds 6 pouces (6^m,45) sur 11 pieds 6 pouces (3^m,45). Elles ont été réduites dans tous les sens, d'abord par un mur intérieur de 2 pieds (0^m,60) d'épaisseur et, en second lieu, par une saillie oblique de 1 pied (0^m,30) d'épaisseur (au fond du tombeau), de sorte que le tombeau n'a plus que 5 pieds 6 pouces (1^m,65) sur 15 pieds 6 pouces (4^m,65). Pourquoi alors n'avoir pas déposé les corps dans le sens de la longueur, au lieu de les avoir placés en travers? Le parti auquel on s'est arrêté n'est-il pas aussi inutile que barbare? Quel motif donc peut-on assigner à une barbarie qui semble aussi évidente qu'inutile? Il y a un fait que j'ose à peine mentionner et sur lequel j'ose encore moins insister, parce que la preuve à en tirer est trop insignifiante; ce fait, c'est que les corps sont orientés à l'ouest, et que c'est aussi dans cette direction qu'était orienté le Hadès des Égyptiens [1]. Le conflit d'apparences où nous sommes arrivés semble indiquer, ou bien que ceux qui ont procédé à l'enterrement obéissaient à deux mobiles différents, ou bien qu'il y avait eu dans la façon de procéder quelque chose d'incomplet et d'incohérent que l'on s'était plus tard efforcé de corriger, ou bien encore que ces deux suppositions pourraient être vraies à la fois. Mais jetons un coup d'œil sur les autres particularités de ces découvertes.

4. Nous avons à remarquer ensuite : 1° que ces restes humains ont été soumis à l'action du feu; 2° que la crémation n'a été que partielle; 3° que les objets de métal déposés portent, dit-on, des traces [2] de ce feu; il en est de même pour les cailloux. Nous voyons donc que les objets furent déposés au moment même où l'on allumait le feu, ou plus probablement, je suppose, avant qu'il fût complétement éteint.

1. *Synchronisme homérique*, p. 240.
2. Le Dr Schliemann me fait savoir que ces traces se retrouvent sur tous les objets.

Ce fait, que la crémation ne fut que partielle, mérite un examen plus détaillé. Dans les cérémonies funèbres d'Homère, la crémation est d'un usage général. C'était, d'après les Poëmes, la coutume alors régnante chez les Achéens toutes les fois qu'une inhumation se faisait dans des conditions régulières. Quant à la cérémonie de l'inhumation, il y avait, pour qu'on l'accomplît, une raison d'une importance particulière; car, lorsqu'elle n'avait pas lieu, l'ombre du mort ne pouvait se mêler aux autres ombres. Aussi Elpénor, qui n'avait pas reçu les honneurs de la sépulture, fut-il le premier à venir à la rencontre d'Odysseus (*Od.*, XI, 51), quand le héros pénétra dans le monde souterrain; l'ombre de Patroklos supplie Achille d'inhumer son corps le plus tôt possible, pour lui permettre de franchir les portes d'Aïdès (*Il.*, XXIII, 71). Je regarde comme prouvé d'une façon décisive qu'à cette époque on brûlait toujours les morts dans les funérailles célébrées selon les rites. Cela se passe ainsi non-seulement dans les grandes funérailles du septième livre (429-32), dans celles de Patroklos (XXIII, 177) et d'Hector (XXIV, 785-800), mais encore dans le cas particulier d'Elpénor (*Od.*, XII, 11-13). Ses compagnons l'avaient d'abord laissé sans sépulture; quand ils le brûlèrent enfin sur un bûcher, nous devons supposer qu'ils ne firent rien de plus que ce que demandait impérieusement l'usage établi. Une comparaison d'Homère rendra peut-être la preuve encore plus concluante. Achille, nous dit-il, pleura pendant que le bûcher qu'il avait fait dresser consumait, tant que dura la nuit, les os de Patroklos, « comme pleure un père quand il brûle les os de son jeune fils » (XXIII, 222-5). Cette comparaison témoigne d'une coutume générale.

Quand les morts étaient des personnages distingués, la crémation n'était pas complète; car on recueillait avec soin, non pas seulement les cendres, mais encore les os. Ceux de Patroklos, par exemple, sont enveloppés de graisse et placés dans un vase ou coupe découverte (*phialè*); on les y garde provisoirement (XXIII, 239-44) jusqu'aux funérailles d'Achille; alors, avec ceux d'Achille lui-même, enveloppés aussi de graisse et lavés dans le vin, ils sont déposés dans une urne d'or (*Od.*, XXIV, 73-7). Les os d'Hector

sont pareillement recueillis et placés dans une cassette d'or, la cassette est déposée dans une fosse, et l'on entasse par-dessus une masse de pierres (*Il.*, XXIV, 793-8). Nous trouvons donc des exemples de crémation incomplète à la fois dans Homère et dans les tombeaux de Mycènes. Seulement, dans le premier tombeau de Mycènes, non-seulement on n'avait pas recueilli les os pour les déposer dans une urne, mais on n'y avait même pas touché ; il faut excepter les os du corps du milieu ; encore les avait-on simplement déplacés, probablement pour voler les objets précieux, puisque, avec le corps, on n'a presque rien trouvé qui eût quelque valeur. Quant au corps du côté du nord, la chair de la face n'avait même pas été consumée.

Mais, si l'usage du feu était universel pour les funérailles, les funérailles elles-mêmes n'étaient pas un honneur que l'on accordât à tout le monde. Généralement on le refusait à ses ennemis. Aussi voyons-nous dès le début de l'*Iliade* que beaucoup de héros devinrent la proie des chiens et des oiseaux (*Il.*, I, 4). Ce traitement, Priam, avant la lutte d'Achille et d'Hector, déclare qu'il le ferait subir à Achille si cela était en son pouvoir (*Il.*, XXII, 42), et il prévoit pour lui-même une destinée aussi cruelle (XXII, 66 et suiv.). Dans l'*Odyssée*, on laisse aux amis des prétendants le soin d'enlever leurs cadavres (XXII, 448 ; XXIV, 417). Achille, il est vrai, ensevelit Èétion, roi de la Thèbes d'Asie, avec ses armes, en accomplissant les cérémonies habituelles. « Une crainte religieuse l'empêcha d'enlever ses dépouilles » (*Il.*, VI, 417); et sa conduite n'a rien qui doive nous surprendre. En effet Èétion, roi des Kilikès, n'était pas un ennemi, car le nom des Kilikès n'est pas mentionné dans le catalogue des alliés de Troie. On voit donc que la coutume n'était pas toujours strictement observée, et il a pu se présenter tel cas exceptionnel où l'on aura choisi une sorte de traitement intermédiaire entre les deux extrêmes, qui consistent, d'une part, à accorder au mort tous les honneurs de la sépulture, de l'autre, à l'abandonner aux chiens.

5. Quant à l'habitude de recouvrir de masques d'or les visages des morts, j'espère que les découvertes de Mycènes jetteront un jour

complet sur cet usage rare et curieux. Pour le moment, je me borne aux observations suivantes :

1° Puisque le Dr Schliemann a découvert jusqu'à sept masques d'or à Mycènes, l'usage des masques dans ces sépultures n'était pas limité aux personnes de sang royal; car il est impossible de prouver que ces tombeaux en contiennent un si grand nombre.

2° Je ne sache pas que nous ayons pour le moment aucune preuve que l'usage de masques semblables pour les morts ait été, je ne dis pas général, mais simplement connu en Grèce. La littérature grecque, dans les œuvres d'Homère et dans celles des écrivains postérieurs, est pleine de renseignements sur les rites funéraires; néanmoins, pendant une période de plus de douze cents ans, nous ne trouvons pas une seule allusion à la coutume de mettre des masques aux morts. Il y a un passage sur les masques dans les œuvres de Lucien, qui, comme on le sait, florissait dans la seconde moitié du deuxième siècle; mais on semble s'accorder à penser que ce passage n'a aucun rapport avec les masques de cette espèce. Nous pourrions donc être amenés à formuler la conjecture suivante : partout où cet usage a pu être constaté, c'était un reste de coutumes étrangères, un souvenir d'immigration.

3° On a trouvé des masques dans les tombeaux, non pas en Grèce, mais en Crimée, en Campanie, en Mésopotamie. Le dernier renseignement, je crois, que nous ayons sur cette question se trouve dans un compte rendu du Dr Schliemann, daté d'Athènes, et où il nous parle (p. 45) d'un masque d'or trouvé sur la côte de Phénicie, juste en face de l'île d'Arados; ce masque est si petit, qu'il n'a pu s'appliquer que sur la figure d'un enfant nouveau-né. Il est bon de se souvenir que la Grèce héroïque porte des traces nombreuses de ce que je me permettrai d'appeler le phénicianisme; beaucoup d'usages phéniciens devinrent ceux du pays et contribuèrent à former comme la base de la vie hellénique. Il n'est pas improbable que l'usage des masques de métal ait été une simple appropriation phénicienne de l'habitude égyptienne de reproduire sur l'enveloppe de la momie les traits du mort; et, encore une fois,

nous ne devons jamais perdre de vue que Mycènes avait reçu de fréquentes immigrations étrangères.

4° Dans le cas qui nous occupe, ce ne sont pas seulement les masques qui doivent solliciter notre attention, mais encore le plastron d'or, qui évidemment n'avait jamais été destiné à servir à la guerre. Enfin nous avons à tenir compte des autres feuilles ou plaques d'or destinées à parer certaines autres parties du corps, soit qu'on les ait trouvées sur ces parties, soit qu'on les ait recueillies ailleurs.

6. Enfin, à propos du dépôt d'objets si caractéristiques pour l'archéologue et d'une si grande valeur intrinsèque, je me bornerai à faire observer combien ce dépôt est considérable. Il est, j'imagine, de nature à donner à ces objets, et surtout à ceux du premier tombeau, un rang exceptionnel parmi les dépôts funéraires de l'antiquité. J'apprends que le poids de l'or s'élève à 100 livres environ, ce qui est presque le poids de cinq mille souverains anglais. On se figure difficilement qu'il ait été d'usage de faire des dépôts aussi considérables, même dans le tombeau d'un roi; aussi, sur ce point, je suis forcé, pour ma part, de rejeter décidément et absolument l'hypothèse en vertu de laquelle cette grande sépulture, dans l'état où l'a trouvée le Dr Schliemann, serait celle d'Agamemnon et de sa suite, telle que l'auraient fait établir Égisthe et Clytemnestre, leurs meurtriers.

Jusqu'ici je me suis borné, presque sans discuter, à établir nettement les faits. Je veux maintenant réunir en un faisceau les fils épars du sujet et aborder la question capitale: Oui ou non, ces débris, à moitié mutilés, à moitié brûlés, sont-ils les cendres d'Agamemnon et de ses compagnons? Véritablement, c'est le cas de dire à l'investigateur, au propre comme au figuré,

> Incedis per ignes
> Suppositos cineri doloso [1].

Relisons avec soin le passage du onzième livre de l'*Odyssée*

1. Hor., *Od.*, II, I, 8.

(405-434), où l'ombre d'Agamemnon raconte comment ce prince a été mis à mort. Il est impossible d'imaginer une peinture plus sombre. On y voit à la fois tous les raffinements de la cruauté et tous ceux de la perfidie : à la table hospitalière, parmi les coupes écumantes, Agamemnon fut tué comme un bœuf devant sa crèche, et ses compagnons furent assassinés comme les pourceaux que l'on égorge pour le banquet d'un homme riche; ce sont des morts plus tragiques qu'il n'en avait jamais vu dans les combats singuliers ou dans le choc des armées. La mort la plus lamentable de toutes est celle de Kassandra, que la cruelle Clytemnestre acheva de sa propre main, pendant qu'elle s'attachait à Agamemnon ; Clytemnestre ne rendit même pas à son mari le dernier devoir que lui imposaient la pitié et la compassion ; elle ne lui ferma ni les yeux ni la bouche quand il fut mort.

Voici un détail assez singulier. Le D[r] Schliemann m'affirme que l'œil droit, le seul que l'on pût clairement distinguer, n'était pas complétement fermé (voy. fig. 454), et que les dents de la mâchoire supérieure ne touchaient pas complétement celles de la mâchoire inférieure (*ibid.*). Cette dernière circonstance, selon lui, peut tenir au poids de la masse qui a pesé sur le cadavre. Mais, si c'était le poids qui eût fait ouvrir les mâchoires, ne seraient-elles pas alors plus largement ouvertes ?

Maintenant, comme nous savons qu'Égisthe régna jusqu'à l'époque où Oreste atteignit l'âge viril, nous pouvons présumer que le massacre fut de tous points un triomphe pour les meurtriers. Cependant on ne peut guère admettre qu'il n'y eût pas dans le peuple un parti favorable au roi qui revenait après avoir couvert sa patrie d'une gloire sans égale. On pourrait donc trouver dans les circonstances un certain antagonisme, une raison suffisante pour un compromis, ce qui pourrait contribuer singulièrement à expliquer le désaccord des tendances que nous trouvons dans les inhumations.

Cette division de sentiments existait parmi les citoyens dans le seul cas où, à notre connaissance, le retour d'un prince qui revenait de Troie fut le signal d'une crise ou conflit, je veux parler de

ce qui se passa à Ithaque. Les assassins accomplirent leur crime dans des circonstances telles, que, pour être jusqu'au bout d'accord avec eux-mêmes, ils auraient dû jeter à la voirie, comme des cadavres d'ennemis, les corps de leurs victimes. Mais la prudence peut le leur avoir interdit. Dans le *Jules César* de Shakespeare, Brutus dit (III, I) : « Nous sommes contents que César soit inhumé avec les rites consacrés et les cérémonies légitimes. Nous y pouvons plutôt gagner que perdre. »

Égisthe n'était pas un Brutus. Aussi bien les moindres incidents du meurtre témoignent-ils d'une sorte de fureur. Mais il peut se faire qu'après coup on ait désiré sauver les apparences, en accordant aux victimes un semblant d'inhumation décente. Si nous admettons l'idée d'un double procédé, notre hypothèse sera corroborée par une circonstance toute spéciale, c'est qu'il est facile ici de trouver les auteurs des deux manières de procéder : en premier lieu, les meurtriers, contraints par la nécessité et par la prudence à maîtriser leur haine ; en second lieu, Oreste, qui, à son retour, était poussé par des motifs de piété filiale et de vengeance.

Nous sommes maintenant dans le chemin non pas de l'histoire, mais d'une conjecture raisonnable. Je cherche à expliquer une inhumation qui, selon les présomptions les plus raisonnables, appartient à l'époque héroïque et concerne des personnages royaux et célèbres, mais une inhumation qui présente des caractères contradictoires d'honneur et d'infamie. L'absence d'une autre hypothèse plausible n'est pas une raison suffisante pour déterminer une adhésion précipitée à l'hypothèse que nous pouvons appeler « Agamemnonienne ».

Toute conjecture, pour être admissible, doit ne pas se démentir elle-même ; elle doit concourir, sur les points principaux, avec les faits connus et n'offrir aucun trait qui soit en contradiction flagrante avec eux. C'est en conformité avec ces exigences que je présente l'hypothèse d'un double procédé suivi par des auteurs différents, et je fais observer qu'il n'y a rien de déraisonnable dans la chaîne de suppositions qui suit, à propos du premier tombeau, tandis que le même argument peut probablement s'appliquer à tous les autres.

Les assassins usurpateurs, par déférence pour l'opinion publique, auraient accordé à leurs victimes l'honneur d'être ensevelies dans l'Agora ; ils auraient fait tailler dans le roc une fosse large et profonde, et auraient bâti tout autour le mur intérieur. En fait d'honneurs, ils s'en seraient tenus à la préparation de la fosse ; le reste, qui échappait aux regards du public, aurait été abandonné à la rancune et accompli avec précipitation. En conséquence, les corps auraient été déposés probablement de la façon étrange et indécente que l'on a constatée en ouvrant le tombeau. Protégés par les parois de rocher et par la profondeur du tombeau, ou par d'autres causes physiques, les corps ne se seraient décomposés que lentement. Oreste, à son retour, n'aurait pas manqué d'être instruit de ces circonstances et, pour accomplir la mission qu'il avait reçue des dieux, il aurait décidé de faire réparation aux morts. Il aurait fait ouvrir les tombeaux et disposer des bûchers pour la crémation des corps.

A cause de la profondeur des fosses, la crémation aurait été incomplète, faute d'une ventilation suffisante ; rappelons-nous en effet que, quand il s'agit de brûler le corps de Patroklos, les vents personnifiés sont particulièrement priés de favoriser l'opération (*Il.*, XXIII, 192-218). Quand je dis que la crémation fut imparfaite, j'entends que l'opération s'arrêta avant que les os fussent brûlés, aussi demeurèrent-ils en place. Les masques, les plastrons et les autres feuilles d'or auraient probablement servi à deux fins : d'abord, peut-être, les avait-on employés pour se conformer à la coutume; ensuite, tous les autres ornements, à l'exception des masques, comme moyens de rendre aux cadavres la bienséance et la majesté de la nature et pour en déguiser l'altération. Les armes et les objets précieux déposés à profusion auraient été une marque de piété filiale. Le même sentiment aurait présidé à l'œuvre de réparation tout entière, même au soin que l'on mit à sculpter les quatre stèles (on en a trouvé d'autres (fig. 143 à 150), mais sans sculptures) ; on aurait cherché, en érigeant ces stèles, à désigner à l'admiration et au respect le lieu où reposaient les morts et à le mettre à l'abri d'une rapacité sacrilége.

Voilà sans doute une solution bien complexe ; du moins a-t-elle le mérite d'expliquer des faits complexes et de reposer sur ces faits mêmes. Si je l'offre, pour contribuer à faire la lumière dans une enquête très-intéressante, je n'ai nullement la prétention de la soutenir contre toute autre solution qui semblerait avoir plus de titres à remplir la place vacante.

W.-E. Gladstone.

Hawarden, novembre 1877.

Depuis que cette Préface a été mise sous presse, le Dr Schliemann m'a donné communication d'une lettre qu'il a reçue de M. Léonidas Deligeorges, frère de M. Épaminondas Deligeorges, ancien premier ministre de Grèce. Dans cette lettre, M. Deligeorges informe le docteur qu'il a passé, l'année dernière, deux mois dans l'île de Kythnos, une des Cyclades, et que les femmes du pays y portent, de nos jours, des masques et des gants pour préserver la blancheur de leur visage et de leurs mains des atteintes du soleil. Masques et gants sont d'une grosse étoffe ; les masques se composent de deux parties : une partie supérieure, avec des trous pour les yeux, qui couvre le haut du visage jusqu'au nez ; cette partie rappelle la visière de la grande femme qui est debout à la droite du spectateur sur la bague à cachet de la figure 530 ; l'autre partie du masque protége le bas du visage et le cou.

W.-E. G.

DESCRIPTION FAITE PAR LE DOCTEUR SCHLIEMANN

D'UN TOMBEAU DÉCOUVERT A SPATA, EN ATTIQUE

Athènes, 1er octobre 1877.

Depuis plusieurs mois, des voyageurs ont souvent répété dans les journaux qu'il y a une grande ressemblance entre les antiquités de Mycènes et celles que l'on a découvertes récemment dans un tombeau à Spata, en Attique. Après avoir visité ce tombeau avec mon honorable ami le professeur Castorches, de l'université d'Athènes, et avec son intelligente fille Hélène, après avoir examiné avec soin les objets qu'on y a découverts, je crois agir dans l'intérêt de la science en présentant les observations suivantes. Le village de Spata, exclusivement habité par des Albanais, est situé à l'est d'Athènes, sur l'autre versant du mont Hymette, à environ 9 milles de la capitale, sur la route de Marathon. Près de ce village, il y a un monticule dont le sommet circulaire a été évidemment nivelé de main d'homme ; il est recouvert d'une couche de décombres d'environ 3 pieds ($0^m,90$) ; on trouve çà et là, dans ces décombres, des fragments de vases archaïques, où sont peintes des bandes horizontales parallèles. Les gens du village affirment qu'il n'y a pas encore bien longtemps le sommet du monticule était entouré de murs en ruines, débris d'une forteresse ; mais ces ruines, aujourd'hui, ont absolument disparu, parce qu'on en a pris les pierres pour bâtir le nouveau village. Quel était le nom de l'établissement qui existait en cet endroit dans l'antiquité ? On n'en sait absolument rien. Le colonel Leake[1] regarde le nom actuel, Spata, comme

1. *Les Dèmes de l'Attique*, p. 125.

une corruption du nom de l'ancien *dèmos* de Sphettos (Σφῆττος ou Σφηττός), mentionné par Aristophane [1], Strabon [2], Pausanias [3], Étienne de Byzance [4] et autres auteurs.

Sur le côté S.-O. de ce monticule, dont la pente forme un angle de 52 degrés, il s'est produit sur un point, l'hiver dernier, un éboulement; dans le creux qui en est résulté, on a découvert un tombeau taillé dans le rocher de grès. La Société archéologique a fait explorer le terrain, et l'on a constaté qu'un chemin en pente de 74 pieds (22^{m},20) de long, taillé dans le roc, donnait accès au tombeau. Ce chemin a 8 pieds $\frac{1}{4}$ (2^{m},48) de large jusqu'à l'entrée du tombeau; l'entrée a 10 pieds (3 mètres) de long sur 3 pieds $\frac{1}{2}$ (1^{m},05) de large. Cette sépulture se compose de trois chambres quadrangulaires, reliées entre elles par deux passages qui ont 6 pieds $\frac{1}{2}$ (1^{m},95) de long sur 3 pieds $\frac{1}{3}$ (1 mètre) de large; les plafonds de ces chambres, taillés dans le roc, affectent la forme de toits à double pente. L'architecte primitif avait évidemment l'intention de donner à chacune de ces trois chambres la forme exacte d'une maison; en effet, les deux pentes du plafond, au lieu de se terminer au mur vertical, plongent au delà dans le roc et y forment un enfoncement à angle aigu qui présente la figure d'un larmier en creux; l'ouverture de l'angle est de 8 pouces (0^{m},20) au-dessus du mur vertical. La première chambre a 16 pieds $\frac{1}{2}$ (4^{m},95) de haut, 15 pieds (4^{m},50) de large et 20 pieds (6 mètres) de long; les deux autres ont 12 pieds $\frac{1}{2}$ (3^{m},75) de haut, 12 pieds (3^{m},60) de long et 11 pieds $\frac{1}{2}$ (3^{m},45) de large. Il n'y a pas trace de portes en bois, excepté dans le passage qui mène de la première chambre à la seconde. Vue de l'extrémité du *dromos*, cette tombe nous rappelle les sépultures égyptiennes [5].

Dans chacune des trois chambres on a trouvé un squelette humain avec une grande quantité de cendres et de charbon, ce qui semble prouver que chacun des corps a été brûlé sur son bûcher à

1. *Plutus*, 720.
2. IX, p. 397.
3. II, xxx, 8.
4. Page 627.
5. *Si parva licet componere magnis.*

l'endroit même où on l'a trouvé, mais si superficiellement, que les os se sont conservés. Ces corps brûlés imparfaitement, et brûlés dans le tombeau même, rappellent aussitôt le mode d'inhumation qui a été employé dans les cinq tombes royales de Mycènes. Mais, à Spata, les os sont tombés en poussière au contact de l'air. Ce tombeau évidemment avait été déjà pillé dans l'antiquité, car on n'a retrouvé que fort peu d'objets avec les corps; la plupart même de ces objets étaient dispersés au milieu des décombres, soit dans le passage d'entrée, soit devant l'entrée. C'étaient des objets en os ou en ivoire, en verre, en bronze, en pierre et en terre cuite. Comme on n'a recueilli que quelques fleurs formées de feuilles d'or très-minces, dont le poids total ne doit pas dépasser un huitième de livre, il est évident que les pilleurs de tombeaux n'en voulaient qu'aux ornements d'or et qu'ils ont jeté tout le reste.

Les quelques vases de terre cuite trouvés à Spata sont tous faits au tour. Dans le nombre, il y en a un qui ressemble tout à fait au vase que représente la figure 25; il est décoré de bandes circulaires rouges et noires, il a la forme d'un globe et repose sur un pied plat; la partie supérieure se termine par un cou très-étroit et très-élégant. Ce cou n'est pas percé, et deux anses d'une belle forme, l'une à droite et l'autre à gauche, le relient au corps du vase. L'orifice véritable du vase, qui est en forme d'entonnoir, se trouve tout près du cou non percé. On a trouvé aussi la partie supérieure d'un second vase semblable au premier. Je rappelle au lecteur que quarante-trois vases exactement de la même forme ont été trouvés dans un tombeau à Ialysos (île de Rhodes) et sont maintenant au Musée Britannique; que quelquefois, mais rarement, on en rencontre de pareils en Attique et qu'on en a trouvé quelques spécimens dans les tombeaux égyptiens et à Chypre.

Un autre vase, trouvé dans le tombeau de Spata, est décoré de spirales noires.

Je mentionnerai aussi parmi les objets découverts à Spata une grande quantité de petits ornements qui sont composés, comme l'a prouvé l'analyse du professeur Landerer, d'une pâte de verre mélangée de beaucoup de protoxyde de plomb; or, cette dernière

substance ayant la propriété de briser les rayons de la lumière, les ornements ont un éclat argenté et miroitant. Landerer fait observer que c'est du verre de soude (en allemand *Natrum-Glas*), et que cette substance a la propriété de se diviser en petites feuilles ou éclats. Circonstance très-digne de remarque : tous ces ornements de verre ont été évidemment moulés ; beaucoup d'entre eux ressemblent plus ou moins aux types que nous voyons gravés dans les moules mycéniens (fig. 162 et 163). Au revers de la plupart de ces objets, il y a un, deux ou trois petits trous, ou des anneaux tubulaires, pour les fixer sur d'autres objets, probablement sur des vêtements.

Un objet qui revient fréquemment à Spata est celui que nous retrouvons dans le dessin gravé au bas de la figure 162. On rencontre enfin de petits cônes d'un verre très-altéré ; ils se rapprochent considérablement du type que nous voyons sur le côté de la figure 163, dans la rangée supérieure, à la droite du spectateur ; ils ressemblent aussi beaucoup au petit cône de la figure 164, dont un grand nombre d'exemplaires ont été recueillis à Mycènes ; la seule différence consiste en ce que, sur les cônes de Spata, c'est une ligne spirale qui est imprimée, tandis que ce sont des cercles concentriques sur les cônes de Mycènes. Cependant il est à remarquer que le moule de la figure 163 offre l'empreinte d'un cône de cette nature avec une ligne spirale. Mais, d'un autre côté, la différence est grande entre les substances qui entrent dans la composition de ces cônes ; tandis qu'à Spata les petits ornements sont en verre, les cônes et les autres objets de Mycènes (voy. fig. 164, 165, 166 et 167) sont d'une argile très-cuite et enduite d'un vernis de plomb ; on n'a pas trouvé trace de verre à Mycènes, sauf quelques petites perles de verre, le petit objet représenté figure 177 et les tubes presque microscopiques de verre de cobalt décrits dans les pages suivantes. Comme, d'un autre côté, on a recueilli une grande quantité de petits ornements en argile très-cuite, enduits d'un vernis de plomb, nous pouvons être sûrs qu'à Mycènes la fabrication du verre était dans l'enfance ; que jusqu'à la prise de la ville (468 av. J.-C.) elle n'y fit aucun progrès, et que tous les

types gravés dans les moules de Mycènes servaient uniquement à mouler des ornements semblables en argile cuite, enduits d'un vernis de plomb.

Mais on rencontre aussi dans la tombe de Spata des objets en verre de cobalt bleu, dont quelques-uns ont la même forme que l'objet de pierre représenté par la figure 172.

La présence de tous ces objets de verre nous mène à la conclusion que le tombeau de Spata est de beaucoup postérieur aux tombes royales de Mycènes. Nous en trouvons une preuve encore bien plus frappante dans les objets sculptés découverts dans le tombeau de Spata ; on pense généralement qu'ils sont en ivoire, mais les recherches du professeur Landerer démontrent qu'ils sont en os ordinaire. Tous ces objets semblent appartenir à une période relativement récente de l'art assyrien. Le plus remarquable de ces objets est peut-être une tête d'homme sans barbe, coiffée d'une mitre assyrienne très-élevée ; la partie inférieure de cette mitre est décorée d'un diadème qui en fait le tour ; la partie supérieure est divisée par trois doubles bandes en quatre compartiments. Comme il est d'usage dans les coiffures assyriennes, la chevelure pend sur la nuque en trois tresses qui se recouvrent l'une l'autre. Je citerai aussi un peigne de 5 pouces $\frac{8}{10}$ (0^m, 14 $\frac{1}{2}$) de long et de 3 pouces $\frac{4}{10}$ (0^m,08 $\frac{1}{2}$) de large ; la partie supérieure est divisée par des bandes étroites en deux compartiments ; le compartiment supérieur contient au milieu une fleur accostée de deux sphinx femelles ; le compartiment inférieur contient trois sphinx femelles. Il y a aussi deux plaques en os portant des sphinx femelles. Tous ces sphinx ont les ailes longues et larges et d'un excellent style d'art assyrien. Si on les compare aux sphinx d'or des tombeaux de Mycènes (voyez un de ces sphinx à la figure 277), on verra que ces derniers sont d'un style tout à fait archaïque et dénotent un art très-primitif.

Parmi les objets sculptés recueillis à Spata, il y en a un qui mérite une attention particulière : c'est une plaque d'os où l'on voit un lion dévorant un bœuf ; le corps tout entier du lion semble planer en l'air et ses jambes de derrière étendues dans toute leur longueur nous rappellent très-nettement les lions représentés sur les

coupes et sur les plaques d'or de Mycènes. D'un autre côté, la tête du lion et le bœuf qu'il dévore rappellent très-certainement le style de l'art assyrien.

Je n'ai trouvé à Mycènes aucun objet semblable soit en ivoire, soit en os.

On remarquera encore parmi les objets provenant du tombeau de Spata un disque en os de 4 pouces $\frac{6}{10}$ ($0^{m},11\frac{1}{2}$) de diamètre; avec une bordure formée par deux lignes doubles; tout l'espace intérieur présente l'apparence d'un réseau dont les mailles seraient de petits triangles formés par de triples lignes ondulées.

Selon l'opinion formelle du professeur Landerer, ces grandes plaques d'os et les disques prouvent jusqu'à l'évidence que l'art d'amollir les os dans l'eau et de les mettre ensuite en presse, pour obtenir de larges surfaces, était connu en Attique dans une antiquité reculée.

Remarquons encore, parmi les objets trouvés à Spata, les petits disques de pierre qui ont un petit tube au centre d'une des faces et ont peut-être servi d'ornement pour les portes des maisons. Ils ressemblent beaucoup aux objets que j'ai découverts à Mycènes [1]; d'ailleurs, on en a trouvé de pareils dans le tombeau d'Ialysos, qui sont visibles au Musée Britannique.

On a trouvé à Spata différents modèles de pointes de flèche en bronze, tandis qu'il n'y en avait pas trace dans les tombeaux de Mycènes. Au contraire, dans un de ces derniers tombeaux, j'ai recueilli les trente-cinq pointes de flèche en obsidienne représentées figure 435, et des pointes de flèche de la même pierre dans les décombres qui recouvraient les tombeaux; c'est seulement dans les couches supérieures des décombres, à Mycènes, que j'ai trouvé quelques pointes de flèche en bronze.

Il faut citer encore le fragment d'un vase de granit noir recueilli à Spata; ce fragment est percé de deux trous qui servaient pour suspendre le vase; on a rencontré des vases semblables à Mycènes.

Tout près de ce tombeau, on en a découvert un second, composé

1. Voyez la figure 126, dans la rangée supérieure, à droite et à gauche.

d'une seule chambre ; on y accède par un *dromos* qui n'a que la moitié de la longueur de celui du grand tombeau. Dans ce petit tombeau on a trouvé le squelette d'un homme qui avait été brûlé sur un bûcher, évidemment à l'endroit même où il reposait. On y a trouvé aussi le squelette d'un cerf, mais pas autre chose.

Selon toute probabilité, le colonel Leake a raison de voir dans Spata l'ancien *dème* de Sphettos (Σφῆττος ou Σφηττός). Or, selon Plutarque [1], les cinquante Pallantides, fils de Pallas, le frère d'Égée, partirent de Sphettos pour marcher contre Athènes ; d'un autre côté, le colonel Leake, s'autorisant d'une inscription publiée par Finlay, place le *dème* de Pallenæ, habité par les Pallantides, sur un éperon du mont Hymette, qui ferme la route de Probalinthos et de Marathon, par conséquent dans le voisinage immédiat de Sphettos; toutes ces raisons ont fait supposer que les tombeaux de Spata pourraient être ceux des Pallantides mis à mort par Thésée. Mais cette opinion est contredite par les objets mêmes que l'on a découverts ; en les étudiant avec soin, il nous est impossible de faire remonter le grand tombeau plus haut que le huitième siècle avant J.-C., tandis que les rois d'Athènes appartiennent à une antiquité très-reculée et doivent être contemporains des rois de Mycènes.

La question des masques dans l'antiquité est si importante pour l'archéologie, que je ne puis terminer sans dire que mon honorable ami le professeur A. Rhousopoulos, de l'université d'Athènes, me rappelle un tout petit masque d'or, trouvé au printemps dernier dans un tombeau, sur la côte de Phénicie, juste en face de l'île d'Arados. Il avait été acheté dans le pays par un marchand d'antiquités, qui le porta d'abord à Athènes ; il me l'a montré depuis à Boulogne-sur-Mer, en se rendant à Londres, où il avait l'intention de le vendre. Il est fait d'une mince plaque d'or, et si petit, qu'on ne pourrait l'appliquer que sur le visage d'un nouveau-né. Il représente une figure humaine qui a les yeux clos ; il est travaillé au *repoussé*, mais d'une façon grossière.

1. *Thésée*, 13.

LA CHUTE DE MYCÈNES

RACONTÉE PAR DIODORE DE SICILE

Je donne ici une traduction littérale du récit de Diodore de Sicile (XI, 65) touchant la fin tragique de Mycènes.

« La soixante-dix-huitième Olympiade (468 avant J.-C.) éclata entre les Argiens et les Mycéniens une guerre dont voici la cause. Les Mycéniens, fiers de l'ancienne gloire de leur patrie, refusaient de se soumettre aux Argiens comme les autres cités de l'Argolide ; ils se gouvernaient par leurs propres lois sans dépendre en rien des Argiens. Ils avaient avec eux des disputes sur le service du culte de la déesse Hèra et prétendaient aussi revendiquer pour eux la direction et l'administration des jeux Néméens. De plus, ils étaient en dissentiment avec eux, parce que, quand les Argiens décrétèrent de ne pas envoyer de secours aux Lacédémoniens campés aux Thermopyles, à moins de partager le commandement, les Mycéniens, seuls de tous les habitants de l'Argolide, avaient envoyé des troupes aux Lacédémoniens. En outre, les Argiens craignaient d'une manière générale de voir leurs rivaux devenir un jour trop puissants et leur disputer l'hégémonie, en faisant valoir la grandeur passée de leur cité. Voilà ce qui poussa les Argiens à commencer les hostilités ; aussi depuis longtemps cherchaient-ils une occasion de prendre et de raser Mycènes ; ils crurent que le moment était enfin arrivé ; en effet les Lacédémoniens, à la suite de leurs malheurs, étaient hors d'état de secourir la ville. Ils rassemblèrent donc une armée considérable, composée d'Argiens et d'alliés, et la conduisirent contre Mycènes. Les Mycéniens furent battus, contraints de se réfugier derrière leurs remparts, et assiégés.

Pendant quelque temps, les Mycéniens se défendirent avec énergie; mais à la longue, affaiblie par ses défaites précédentes, ne pouvant compter sur les Lacédémoniens, qui avaient à faire la guerre pour leur propre compte, éprouvée par plusieurs tremblements de terre et n'ayant pas d'autres alliés, Mycènes fut prise d'assaut, faute d'avoir été secourue du dehors. Les Mycéniens furent réduits en esclavage par les Argiens; la dîme du butin fut consacrée au service du culte religieux, et la ville fut rasée. Ainsi périt à jamais une ville qui avait été autrefois riche et puissante, qui avait produit quantité d'hommes illustres et accompli tant de glorieux exploits. Depuis lors elle est demeurée déserte jusqu'à notre époque » (c'est-à-dire jusqu'à l'époque d'Auguste).

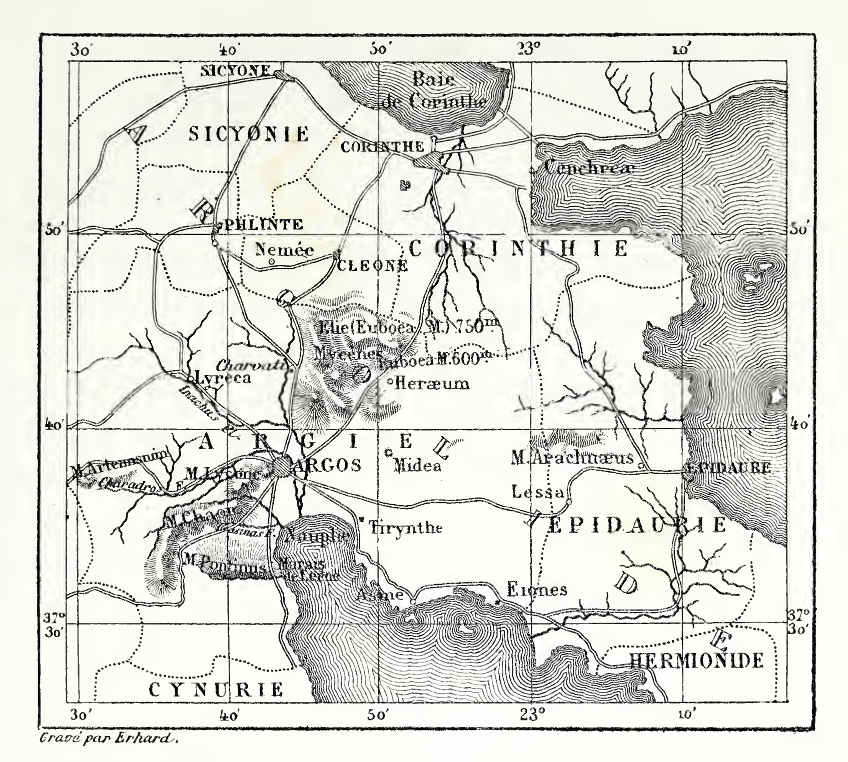


Fig. 1. — Carte de l'Argolide.

CHAPITRE PREMIER

FOUILLES A TIRYNTHE

Position de Tirynthe. — Description de Pausanias. — Murs cyclopéens ; ce que signifie cette épithète. — La carrière. — Le rocher de Tirynthe et le mur qui l'entoure. — Galeries, porte et tour. — Murs et terrasses de l'acropole. — Traditions mythologiques et histoire de Tirynthe. — Tirynthe détruite par les Argiens. — Rôle que joue dans son histoire le mythe d'Hercule. — Marécages de la plaine d'Argos. — Les murs de Tirynthe sont le plus ancien monument de la Grèce. — Poterie, preuve d'antiquité. Commencement des fouilles. — Murs de maisons et conduites d'eau de construction cyclopéenne. — Objets découverts. — Vaches de terre cuite, et idoles féminines à cornes de vache ; ce sont des représentations de la déesse Hèra Boôpis. — Idole à tête d'oiseau. — Figure de bronze ; c'est le seul objet qui soit d'un métal autre que le plomb, à Tirynthe. — On n'y trouve aucun ustensile de pierre. — Poterie. — Débris helléniques en dehors de la citadelle, qui était la cité primitive. — Preuves que la ville a été habitée à différentes époques. — La dernière cité de Tirynthe. — La poterie archaïque de Tirynthe ressemble à celle de Mycènes. — Comme formes et comme décoration, elle dénote une civilisation plus avancée qu'on ne s'y attendrait en considérant la grossièreté des murs. — Poterie plus ancienne sur le sol vierge, mais on n'y trouve ni

vaches ni idoles. — Date probable de l'époque où la seconde nation habita Tirynthe, environ 1000 ou 800 avant J.-C. — Date probable de la construction des murs cyclopéens environ 1800 ou 1600 avant J.-C. — Rien qui ressemble à la poterie des *strata* d'Hissarlik, excepté les coupes. — Découverte d'un squelette humain. — Fusaïoles. — Quantité de terrain qu'il faudra remuer à Tirynthe. — Importance supérieure de Mycènes.

Tirynthe, 6 août 1876.

Dans l'angle S.-E. de la plaine d'Argos, un groupe de collines pierreuses se dressent comme des îles au milieu du pays marécageux. C'est sur la plus basse et la plus plate de ces collines, à 8 stades (1 mille) seulement du golfe d'Argos, qu'était située l'ancienne citadelle de Tirynthe, appelée aujourd'hui *Palæocastron*[1]. Tirynthe était célèbre comme patrie d'Hercule et renommée à cause de ses gigantesques murailles cyclopéennes. Voici ce qu'en dit Pausanias[2] : « Le mur d'enceinte, seul débris qui reste (de Tirynthe), fut construit par les Cyclopes. Il se compose de pierres non taillées ; ces pierres sont si grosses, qu'un attelage de mules ne suffirait pas pour faire bouger seulement la plus petite d'entre elles ; on a intercalé de petites pierres entre les grosses pour les consolider. »

Le plus ordinairement les grosses pierres mesurent 7 pieds

1. Voyez le plan A et la planche I. Il est difficile d'expliquer l'étymologie du nom de Tirynthe, qui est probablement un mot pélasgique. Il est très-probable qu'à l'origine cette cité s'appelait Likymna ; Strabon (VIII, p. 373) dit qu'il y avait une citadelle de ce nom à douze stades de Nauplie ; c'est bien la distance qui sépare Tirynthe de Nauplie. Il est vrai qu'il ne dit pas expressément que c'est à Tirynthe qu'il fait allusion ; c'est cependant très-probable, puisque Pindare dit (*Olymp.*, VII, 47) :

> καὶ γὰρ Ἀλκμήνας κασίγνητον νόθον σκάπτῳ θενὼν,
> σκληρᾶς ἐλαίας ἔκταν' ἐν Τί-
> ρυνθι Λικύμνιον, ἐλθόντ' ἐκ θαλάμων Μιδέας,
> τᾶσδέ ποτε χθονὸς οἰκιστὴρ χολωθείς.

« Jadis, dans sa colère, le fondateur de ce peuple (Tlépolème), armé d'un rameau de noueux olivier, fit périr dans Tirynthe Likymnios, frère bâtard d'Alcmène, sorti de la couche de Midée. » (Trad. Sommer). Apollodore (II, VIII, 2) confirme le fait, mais il dit que Likymnios fut tué par accident : Τληπόλεμος οὖν, κτείνας οὐχ ἑκὼν Λικύμνιον τῇ βακτηρίᾳ γὰρ αὐτοῦ θεραπεύοντα πλήσσοντος ὑπέδραμε. « Tlépolème tua involontairement Likymnios, qui s'était approché de lui pendant qu'il châtiait un esclave à coups de bâton. »

Eustathe (*ad loc.*) dit que le nom primitif de Tirynthe était Haliis ou Haleis, parce que les premiers habitants de ce rocher avaient été des pêcheurs. Le fait est confirmé par Étienne de Byzance (v. Τίρυνς). Pausanias (II, XXV, 8) dit que la cité reçut son nom du héros Tiryns, fils d'Argos.

2. Pausanias (II, XXV, 8) : Τὸ δὴ τεῖχος, ὃ δὴ μόνον τῶν ἐρειπίων λείπεται, Κυκλώπων μέν ἐστιν ἔργον, πεποίηται δὲ ἀογῶν λίθων, μέγεθος ἔχων ἕκαστος λίθος ὡς ἀπ' αὐτῶν μηδ' ἂν ἀρχὴν κινηθῆναι τὸν μικρότατον ὑπὸ ζεύγους ἡμιόνων· λίθια δὲ ἐνήρμοσται πάλαι ὡς μάλιστα αὐτῶν ἕκαστον ἁρμονίαν τοῖς μεγάλοις λίθοις εἶναι.

environ ($2^m,10$) de long sur 3 pieds ($0^m,90$) d'épaisseur. J'en ai cependant mesuré un certain nombre qui ont 10 pieds (3 mètres) de long sur 4 pieds ($1^m,20$) d'épaisseur. A en juger par la quantité des pierres qui sont tombées, il est probable que les murs, quand ils étaient dans leur entier, ne devaient pas avoir moins de 60 pieds (18 mètres) de hauteur. Si l'appareil du mur d'enceinte avait été composé de pierres taillées, il est certain qu'il aurait disparu depuis longtemps : on se serait servi des pierres dans les constructions des villes voisines, Nauplie et Argos. Ce qui a sauvé la muraille d'une entière destruction, c'est justement que les blocs qui la composent sont énormes ; les populations qui ont eu à construire à des époques plus récentes ont trouvé plus aisé et plus commode d'extraire les matériaux dont elles avaient besoin du pied même des rochers, que de renverser la muraille et d'en débiter les pierres.

Je dois faire observer ici que l'expression de murs « cyclopéens » repose sur une erreur ; son seul fondement est la légende fabuleuse qui représente les Cyclopes comme d'excellents architectes. Selon Strabon (VIII, VI), les Cyclopes, au nombre de sept, vinrent de la Lycie et élevèrent en Argolide des murs et autres constructions qui reçurent la dénomination de « murs cyclopéens ». Selon Apollodore (II, II, 1) et Pausanias (II, XVI, 4), ce sont eux qui ont bâti les murs de Tirynthe et de Mycènes. C'est probablement pour cela que l'Argolide tout entière est appelée « terre cyclopéenne » [1]. Il n'y a, bien entendu, aucune raison historique d'appeler « cyclopéens » ces murs de pierres non taillées, du nom de la race fabuleuse des géants nommés Cyclopes. Mais, comme le mot est devenu d'un usage général, je ne puis me dispenser de l'employer.

Il est bien entendu, d'ailleurs, que l'on ne peut donner le nom de cyclopéens à tous les murs construits en pierres sans mortier et sans ciment. Sous cette dénomination ne peuvent être compris que les suivants : 1° les murs formés d'énormes blocs non taillés, dont les interstices sont remplis de pierres plus petites ; 2° les murs composés d'énormes pierres polygonales bien ajustées ensemble ;

1. Γᾶ κυκλωπία (Euripide, *Oreste*, 965).

3° les murs très-anciens (comme nous les voyons à côté de la porte aux Lions de Mycènes) composés d'énormes blocs quadrangulaires, grossièrement taillés, posés par assises horizontales, mais dont les joints ne sont pas tout à fait droits, de sorte qu'il reste de petits interstices entre les pierres. Les murs de maisons ou de forteresses construits de pierres quadrangulaires bien taillées et ajustées avec précision, sans mortier, ne peuvent être appelés « cyclopéens ». Par exemple, les grands trésors souterrains de Mycènes et d'Orchomène n'ont aucun titre à cette dénomination, encore qu'ils puissent remonter à la plus haute antiquité[1].

On reconnaît facilement, à 1 mille de là, au pied d'un rocher surmonté d'une chapelle dédiée au prophète Élie, la carrière d'où ont été tirés les matériaux de ces murailles. Mais cette carrière ne forme pas un grand creux, comme celles que l'on voit à Syracuse, à Baalbek ou à Corinthe. A Tirynthe et à Mycènes, les constructeurs cyclopéens se sont contentés de détacher les blocs à fleur de rocher.

Le rocher à plate-forme de Tirynthe a 900 pieds (270 mètres) de long, sur 200 ou 250 pieds (60 ou 75 mètres) de large, et de 30 à 50 pieds (9 à 15 mètres) de hauteur. Il s'étend en droite ligne du nord au sud ; il est bordé par le mur d'enceinte cyclopéen dont nous avons parlé. Ce mur a de 25 à 50 pieds (de 7^{m},50 à 15 mètres) d'épaisseur ; il est dans un très-bon état de conservation. Seulement il n'est pas plein dans toutes ses parties ; mais il est traversé par des passages intérieurs ou galeries à voûtes ogivales ; il y en a quatre que l'on distingue facilement. Dans une de ces galeries, longue de 90 pieds (27 mètres), haute et large de 7 pieds 10 pouces (2^{m},35), et qui n'est point obstruée de décombres,

1. Cf. ch. II, p. 79. Il faut observer aussi que l'emploi de ces différents modes de construction ne correspond pas toujours à une suite régulière dans l'ordre des temps ni à un progrès continu dans l'art de bâtir. Des constructeurs très-capables de mettre en œuvre des blocs quadrangulaires ont souvent employé, pour leur convenance, des fragments de rocher, des pierres telles qu'elles sortaient de la carrière, sans être dégrossies, et d'autres pierres qui présentaient naturellement une forme polygonale ; on peut citer comme exemples des murs où le plus ancien appareil se trouve employé *par-dessus* l'appareil le plus récent. Voyez *Les Débris cyclopéens de l'Italie centrale*, de M. E. H. Bunbury, dans le *Musée classique*, 1845, vol. II, p. 147 et suivantes. Voyez aussi l'article MURUS, dans le *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* du Dr Smith.

la paroi extérieure est percée de six enfoncements que l'on peut comparer soit à des portes, soit à des fenêtres qui descendent jusqu'au niveau du sol de la galerie. Les voûtes de ces baies sont ogivales comme celles de la galerie elle-même et construites par le même procédé, chaque assise de pierres s'avançant en encorbellement au-dessus de l'assise inférieure[1].

Très-probablement ces niches étaient destinées aux archers; quant aux galeries, elles doivent avoir servi de communications couvertes avec les arsenaux, les salles de gardes ou les tours. Deux des trois autres galeries sont dans l'angle S.-E. et suivent une direction parallèle ; la troisième, qui traverse le mur de l'ouest semble avoir servi de porte de sortie ; elle était probablement dissimulée d'une manière ou d'une autre[2].

Du côté de l'est est la seule porte, qui a 15 pieds (4^m,50) de large. On y accède par une rampe de 20 pieds (6 mètres) de large, soutenue par un mur de construction cyclopéenne[3]. A droite, cette porte est flanquée d'une tour de 43 pieds (12^m,90) de haut et de 33 pieds (11 mètres) de large ; c'est peut-être cette tour qui a valu aux Tirynthiens la réputation d'avoir été les premiers à construire des tours[4]. C'est à cet endroit que les murs sont le mieux conservés. Ils s'élèvent de beaucoup au-dessus de la plate-forme de la colline, à l'intérieur de l'acropole ou citadelle.

La citadelle se compose d'une enceinte supérieure, au sud, et d'une enceinte inférieure, au nord. Ces deux enceintes sont à peu près d'égale dimension et séparées par une pente abrupte de 14 pieds (4^m,20) de haut, qui était fortifiée d'un mur cyclopéen de moindres dimensions. Dans ce mur je distingue des pierres

1. Voyez la marge du plan A.

2. Dodwell (*Voyage classique et archéologique à travers la Grèce*) et Ernst Curtius (*Péloponnèse*) considèrent cette galerie comme une seconde porte; je crois que c'est impossible, par la raison qu'elle débouche directement dans la plaine.

3. W. M. Leake dit (*Voyages en Morée*, vol. II, p. 351) que la principale entrée de Tirynthe est du côté sud, tout près de l'angle S.-E. Il a raison, s'il ne parle que de l'état présent des choses ; en effet, dans les temps modernes, on a pratiqué dans cet endroit une route en lacet, qui conduit au sommet de cette pente escarpée ; mais, dans l'antiquité, il n'y avait certainement ni porte ni entrée d'aucune espèce en cet endroit.

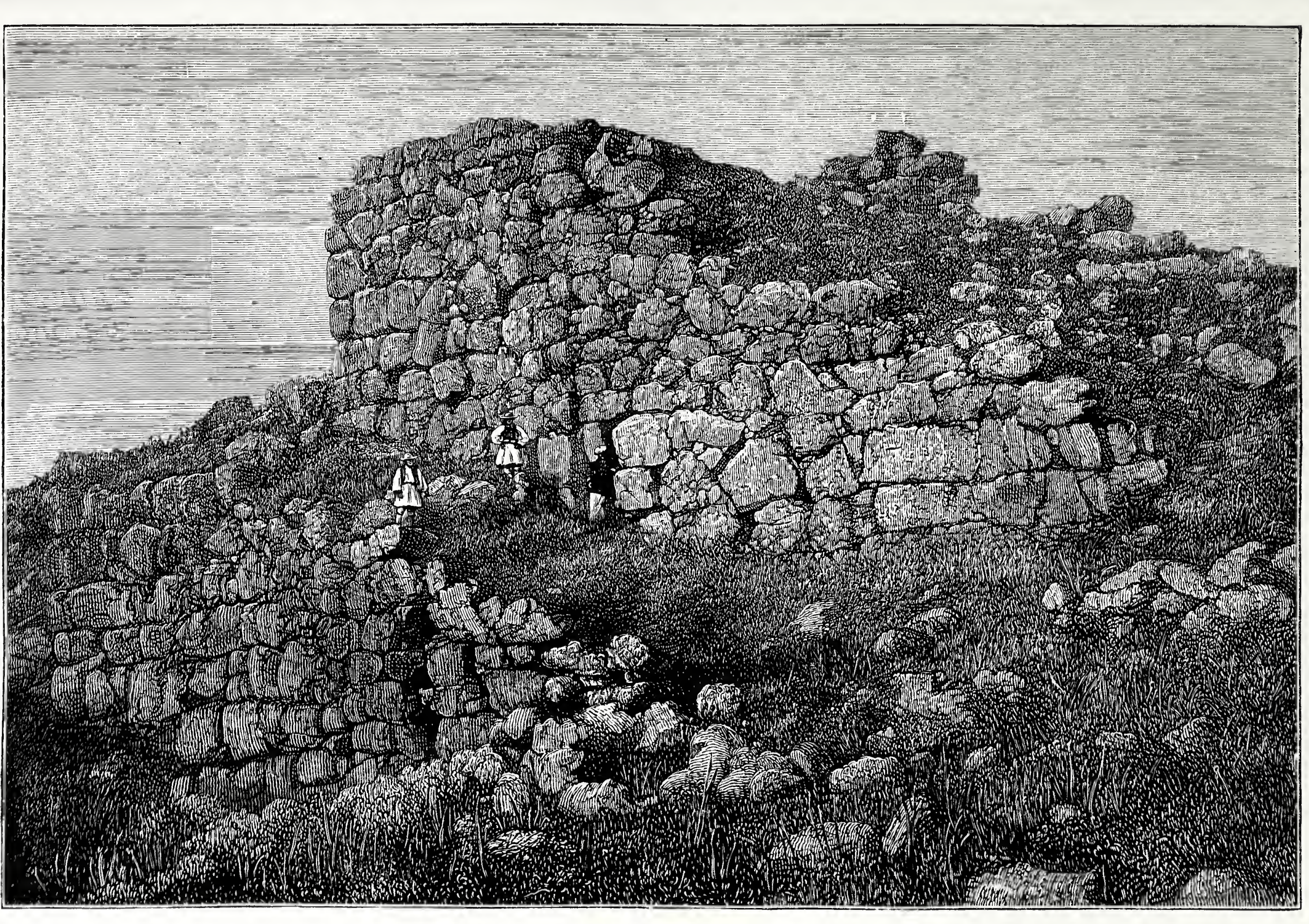
4. Aristote et Théophraste, dans Pline, *Hist. nat.*, VII, 56. Selon Pline, Aristote fait remonter l'art de construire des tours aux Cyclopes, et Théophraste aux Tirynthiens.

travaillées, quelques-unes sont même rectangulaires. Cette circonstance me porte à croire que ce mur est d'une époque postérieure aux murs cyclopéens de l'enceinte. L'enceinte supérieure contient un certain nombre de terrasses, soutenues par des murs cyclopéens.

A travers toute l'antiquité, les Grecs eux-mêmes ont regardé les murs de Tirynthe comme l'œuvre des démons. Pausanias[1] les regarde comme une œuvre d'architecture aussi étonnante que les pyramides d'Égypte. Homère exprime toute l'admiration qu'ils lui inspirent en appliquant à Tirynthe l'épithète de *τειχιόεσσα*[2].

Selon l'antique tradition, Tirynthe fut fondée (environ 1400 avant J.-C.) par Prœtos, qui en fut le premier roi, et dont le fils Mégapenthès céda la ville à Persée, le fondateur de Mycènes. Persée la donna à Électryon. Alcmène, fille d'Électryon et mère d'Hercule, épousa Amphitryon qui fut chassé par Sthénélos, roi de Mycènes et d'Argos. Hercule conquit Tirynthe et habita longtemps cette ville, ce qui fait qu'on l'appelle souvent le Tirynthien[3]. Au retour des Héraclides (80 ans après la guerre de Troie), Mycènes elle-même, aussi bien que Tirynthe, Hysiæ, Mideïa et plusieurs autres cités, fut forcée de concourir à l'agrandissement du pouvoir d'Argos et réduite à la condition de ville dépendante. Tirynthe, néanmoins, demeura aux mains de sa population achéenne, et, de concert avec Mycènes, prit part à la bataille de Platées, où ces deux villes envoyèrent quatre cents combattants[4]. En souvenir de cet événement, le nom de Tirynthe avec celui des autres cités grecques qui avaient pris part à la bataille fut gravé sur la colonne de bronze que les Spartiates consacrèrent, en même temps que le trépied d'or, à Apollon Pythien de Delphes, comme dîme du butin. La gloire que Tirynthe venait d'acquérir excita la jalousie des Argiens, qui n'avaient pas pris part à la guerre médique, et qui commencèrent à trouver que cette ville était une voisine dangereuse, surtout quand elle tomba aux mains des

1. Pausan., IX, XXXVI.
2. *Iliade*, II, 559 : Οἵ δ' Ἄργος τ' εἶχον Τίρυνθά τε τειχιόεσσαν.
3. Pind., *Ol.*, XI, 40 ; Ovid., *Mét.*, VII, 410 ; Virg., *Énéide*, VII, 662.
4. Hérodote, IX, 28.



Acropole de Tirynthe.

esclaves insurgés d'Argos (Γυμνήσιοι), qui se maintinrent longtemps derrière ses murailles cyclopéennes et furent pendant tout ce temps maîtres du pays[1]. Les insurgés furent enfin forcés de se soumettre; mais, peu de temps après (Ol. 78, 1 ; 468 avant J.-C.), les Argiens détruisirent la cité, démolirent une partie de ses murailles cyclopéennes et forcèrent les Tirynthiens à émigrer à Argos[2]. Mais, d'après Strabon[3], ils s'enfuirent à Épidaure. Pausanias[4] signale, entre Tirynthe et le golfe, les « θάλαμοι » des filles insensées de Prœtos; on n'en trouve plus trace aujourd'hui ; on ne peut supposer que ces « θάλαμοι » aient été des constructions souterraines, le terrain est trop marécageux pour cela. Théophraste[5] parle des Tirynthiens comme d'un peuple si porté à rire, qu'il était incapable de s'attacher à aucun ouvrage sérieux[6].

Le mythe de la naissance d'Hercule à Tirynthe et des douze travaux qu'il accomplit pour Eurysthée, roi de Mycènes, qui était voisine, peut, je crois, s'expliquer facilement par sa double nature de héros et de dieu-soleil[7]: N'est-il pas naturel que la fable fasse naître le plus puissant des héros derrière les plus puissantes murailles du monde, que l'on considérait comme l'œuvre d'une race de géants surnaturels? Comme dieu-soleil, il devait nécessairement avoir de nombreux sanctuaires dans la plaine d'Argos et un culte célèbre à Tirynthe. En effet, les plaines marécageuses qui entourent Tirynthe et qui, même aujourd'hui, sont à peu près improductives faute d'être desséchées, n'étaient, dans une haute antiquité, que des marais et des bourbiers profonds. Comme ces

1. Hérod., VI, 83.
2. Paus., II, xvii, 5 ; VIII, xxvii, 1.
3. VI, p. 373.
4. II, xv, 9.
5. Dans Athénée, VI, 261.
6. Théophraste ajoute que, voulant se délivrer de leur propension à rire, les Tirynthiens consultèrent l'oracle de Delphes. Le dieu leur répondit que s'ils pouvaient sacrifier un taureau à Neptune et le jeter à la mer sans rire, ils seraient immédiatement guéris de leur maladie. Craignant d'échouer dans l'accomplissement des prescriptions du dieu, les Tirynthiens décidèrent qu'aucun enfant ne pourrait assister au sacrifice. Un enfant qui avait entendu parler de cette défense se mêla à la foule. On se mit à crier après lui pour le renvoyer. « Comment! s'écria l'enfant, craignez-vous que je renverse votre sacrifice ? » Cette réponse excita un rire universel, et les Tirynthiens furent convaincus que le dieu avait voulu leur montrer par expérience que, quand une mauvaise habitude est aussi invétérée, il n'y a pas de remède.
7. Max Müller, *Essais*, II, 79.

bourbiers et ces marais s'étendaient jusque dans l'intérieur des terres, ils engendraient des fièvres pestilentielles; or ils ne pouvaient disparaître que graduellement sous l'effort incessant du travail de l'homme et la bienfaisante influence du soleil.

L'existence de marécages immenses dans la plaine d'Argos nous est attestée par Aristote lui-même, qui dit[1] : « A l'époque de la guerre de Troie, le sol d'Argos, qui était marécageux, ne pouvait nourrir qu'une population restreinte; au contraire, le sol de Mycènes était fertile et, par conséquent, très-estimé. C'est aujourd'hui le contraire : le sol de Mycènes est devenu trop sec et demeure sans culture, tandis que le sol d'Argos, autrefois marécageux et par conséquent inculte, est devenu une bonne terre arable. » Il paraîtra donc tout naturel que la fable ait attribué à Hercule dieu-soleil les douze travaux qu'il accomplit au profit d'Eurysthée, roi de Mycènes et possesseur de toute la plaine d'Argos; pendant longtemps, ces douze travaux ont été considérés uniquement comme le symbole des douze signes du zodiaque, que semble traverser le soleil dans la révolution annuelle de notre globe.

Il ne semble pas que la topographie de la plaine qui est au sud de Tirynthe ait changé depuis l'époque d'Aristote : le rivage, au nord du golfe, se compose de profonds marécages qui s'étendent, même aujourd'hui, à plus d'un mille dans l'intérieur des terres.

Je partage complétement l'opinion généralement admise qui considère les murs cyclopéens de Tirynthe comme le plus ancien monument de la Grèce. D'un autre côté, convaincu qu'aucun mur de cité ou de forteresse ne peut être antérieur aux plus anciennes poteries du lieu qu'il entoure, j'avais un très-vif désir de contrôler la chronologie des murs de Tirynthe par des fouilles systématiques. Je me rendis donc à Tirynthe le 31 juillet dernier, en compagnie de M[me] Schliemann et de mes honorables amis, MM. Kastorkhès, Phendiklès et Pappadakès, professeurs d'archéologie à l'université d'Athènes.

1. Aristote, *Météorol.*, I, 14.

Arrivé à Tirynthe, j'engageai cinquante et un travailleurs, et je fis ouvrir, dans la partie la plus élevée de la citadelle, une longue tranchée, à la fois large et profonde; de plus, j'y fis percer treize puits de 6 pieds (1^{m},80) de diamètre[1]. Je fis percer en outre trois puits dans la partie basse de la forteresse, et quatre autres puits à une distance de 100 pieds (33 mètres) en dehors des murs. Dans la partie haute de la citadelle, j'atteignis le roc vif à une profondeur qui varie entre 11 pieds $\frac{1}{2}$ (3^{m},45) et 16 pieds $\frac{1}{2}$ (4^{m},95); dans la

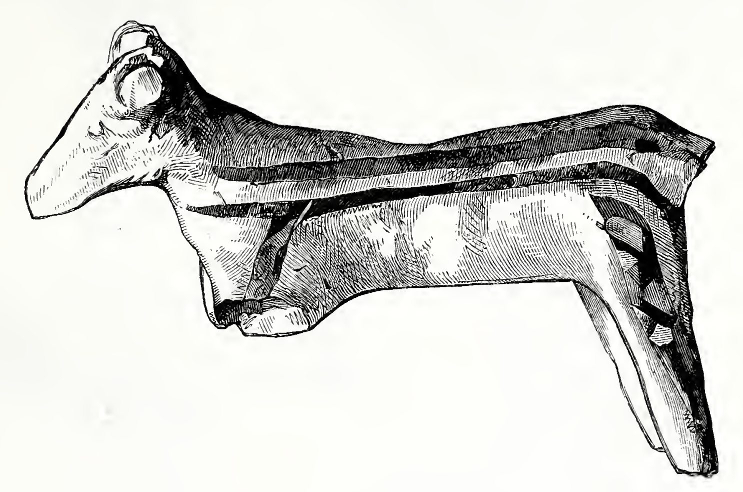


Fig. 2. — Vache de terre cuite, trouvée à Tirynthe (à 1^{m},50), grandeur réelle.

partie basse, à une profondeur qui varie entre 5 et 8 pieds (1^{m},50 et 2^{m},40); à l'extérieur de la citadelle, je touchai le sol vierge à une profondeur qui va de 3 à 4 pieds (0^{m},90 à 1^{m},20).

Dans sept ou huit puits de la partie haute de la citadelle, je découvris des murs de maisons cyclopéens bâtis sur le roc vif; dans trois autres puits, je trouvai des conduites d'eau cyclopéennes d'un travail primitif, composées de pierres non travaillées, sans aucun lien de ciment ou de mortier. Quoique ces conduites reposent sur le roc, je ne puis néanmoins me figurer comment l'eau a pu les suivre sans se perdre à travers les interstices des pierres.

Je ne trouvai pas une seule pierre, soit dans la grande tranchée,

1. Les profondeurs exactes sont indiquées par des nombres proportionnels annexés aux coupes des fouilles, à la marge du plan A.

soit dans les douze ou treize autres puits, malgré leur profondeur.

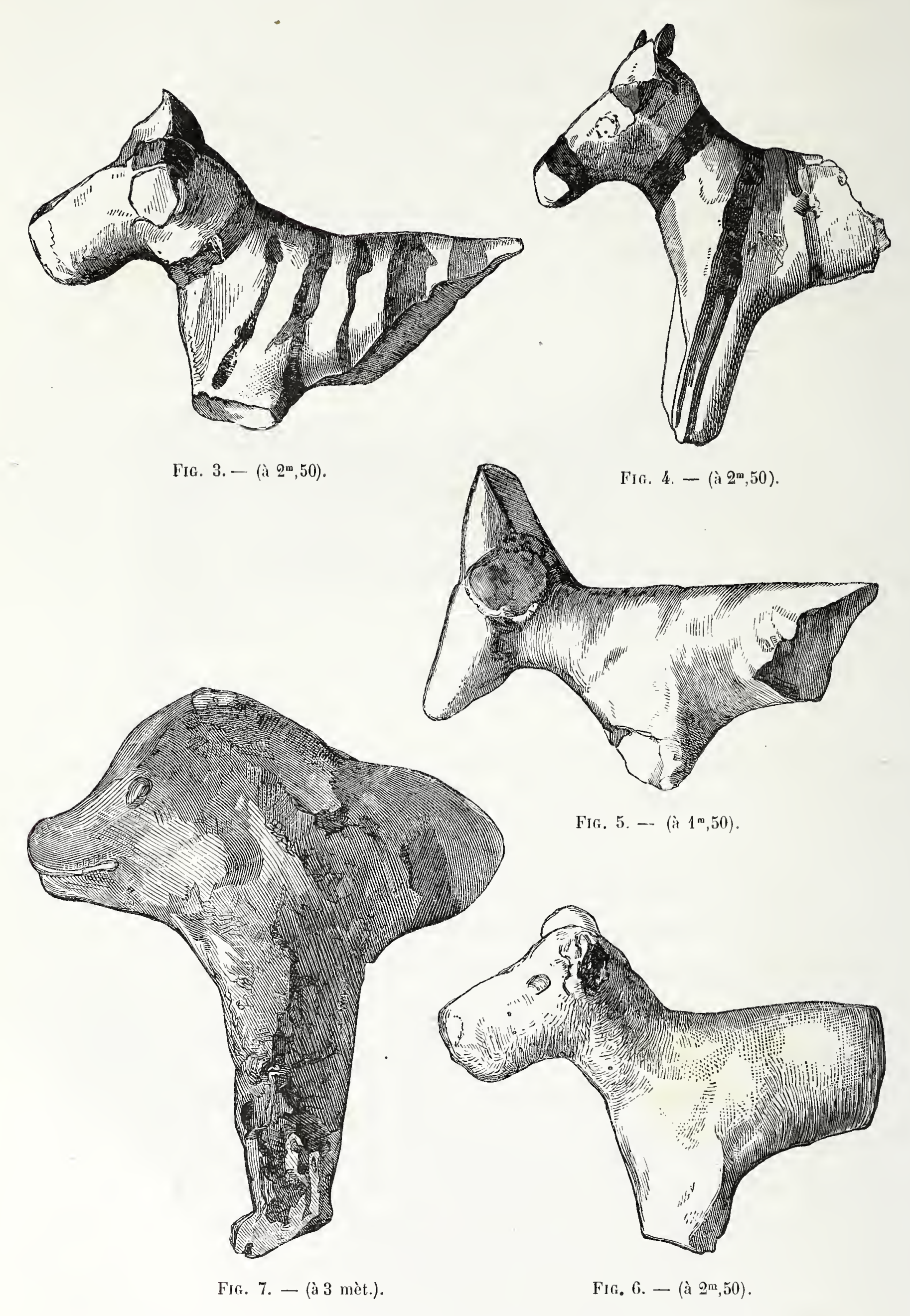


Fig. 3. — (à 2m,50).

Fig. 4. — (à 2m,50).

Fig. 5. — (à 1m,50).

Fig. 7. — (à 3 mèt.).

Fig. 6. — (à 2m,50).

Fig. 3, 4, 5, 6, 7. — Vaches de terre cuite, trouvées à Tirynthe. Grandeur réelle.

J'en conclus qu'une partie des maisons étaient bâties en briques

crues, comme le sont encore aujourd'hui la plupart des villages de l'Argolide. Vu les énormes masses de cendres de bois, je suppose qu'il y a eu ici aussi beaucoup de maisons en bois, et que même

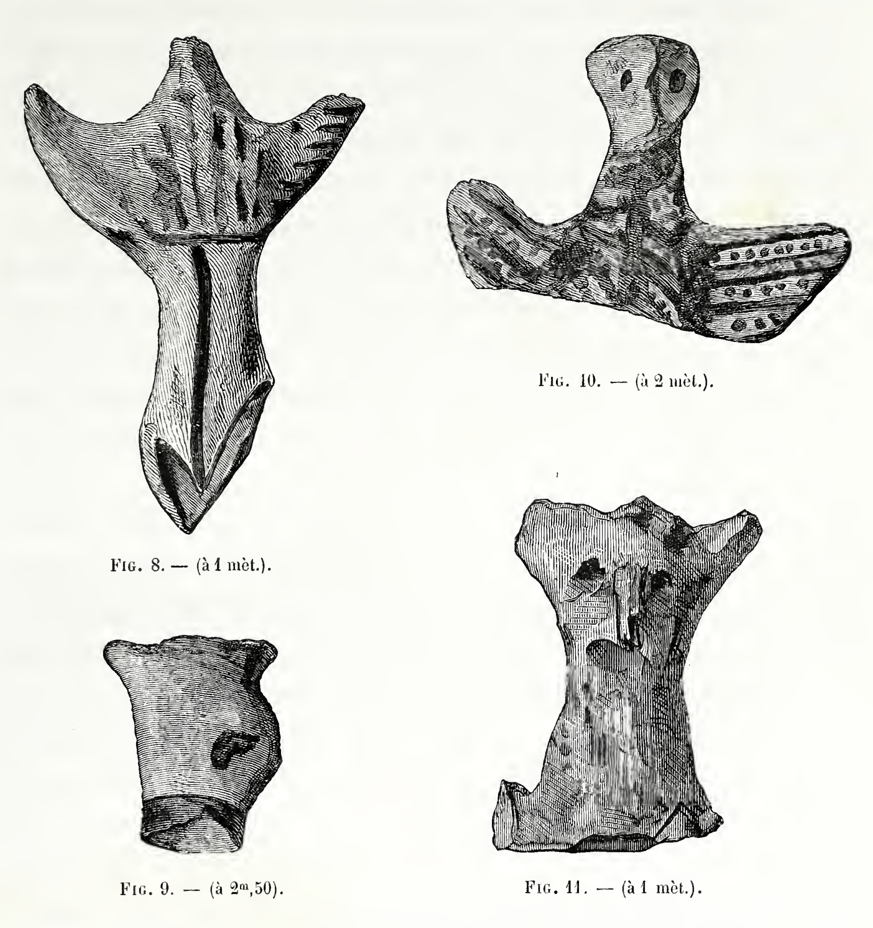


Fig. 8. — (à 1 mèt.).

Fig. 9. — (à 2m,50).

Fig. 10. — (à 2 mèt.).

Fig. 11. — (à 1 mèt.).

Fig. 8, 9, 10, 11. — Idoles de terre cuite, trouvées à Tirynthe. Grandeur réelle.

les murs de maisons cyclopéens n'étaient que des substructions d'édifices en bois. Toutes mes fouilles à Tyrinthe demeurent, bien entendu, ouvertes, et les visiteurs sont invités à les inspecter.

Parmi les objets découverts, je dois mentionner d'abord les petites vaches de terre cuite, parce qu'elles semblent résoudre un grand problème et sont, dans tous les cas, d'une importance capitale pour la science. J'en ai recueilli onze[1]. Presque toutes sont

1. Voyez les figures 2, 3, 4, 5, 6 et 7.

couvertes d'ornements peints de couleur rouge ; une seule a des ornements noirs.

En même temps je trouvai neuf idoles féminines ; sept de ces idoles sont peintes en rouge et deux ont des ornements de couleur noire ou d'un jaune foncé[1]. La face en est très-comprimée ; elles n'ont pas de bouche et portent un *polos* sur la tête. La tête de l'idole de la figure 8 manque. L'idole de la figure 10 a la face moins comprimée et la tête nue. Les mamelles de toutes ces idoles sont d'un haut relief ; au-dessous et de chaque côté il y a une longue corne en saillie. L'ensemble de ces deux cornes était peut-être destiné à représenter le croissant de la lune, ou des cornes de vache, ou les deux choses à la fois. J'ai trouvé, il y a trois ans, dans les trente-quatre puits que je fis percer dans l'Acropole de Mycènes, des vaches et des idoles qui offrent avec celles-ci une frappante analogie. Or Mycènes se trouvait tout près du grand Hèræon et était renommée pour son culte de Hèra. J'ai déjà suffisamment prouvé[2] que la vache est la représentation symbolique de Hèra, et que cette divinité est identiquement la même que la déesse lunaire pélasgique Io sous forme de vache, que la déesse béotienne Dèmèter Mykalessia et que la déesse lunaire des Égyptiens, Isis[3]. Mon opinion est aussi celle d'une haute autorité, l'honorable W.-E. Gladstone, qui dit dans son célèbre ouvrage intitulé *Synchronisme homérique* (p. 249) : « La déesse Isis, la compagne d'Osiris, est représentée avec une tête de vache sur quelques monuments égyptiens[4]. Hérodote établit son identité avec Dèmèter ; mais il y a bien des rapports entre Dèmèter et Hèrè, et Hèrè semble être dans Homère la forme hellénique qui avait largement dépouillé Dèmèter de beaucoup de ses traditions et l'avait réduite à l'état d'insignifiance où nous la voyons dans les Poëmes. Il est par conséquent

1. Voyez les figures 8, 9, 10 et 11.
2. Voyez la note A, « Hèra Boôpis, » à la fin du chapitre.
3. On peut ajouter à cette énumération l'Ashtoreth des Syriens et des Phéniciens :

> « Astarté, *reine des cieux, aux cornes en croissant*,
> A son image brillante, la nuit, *au clair de lune*,
> Les vierges Phéniciennes offraient l'hommage de leurs vœux et de leurs chants. »
> (Milton, *Paradis perdu*, livre I, vers 439-441.)

4. Voyez l'*Égypte* de Bunsen, vol. I, p. 420. (Trad.)

possible que l'épithète *boôpis* indique une manière de représenter Hèrè, empruntée aux Égyptiens et raffinée par le goût hellénique.

« Il faut cependant se bien pénétrer de l'idée que la représentation égyptienne de cette divinité consistait à lui donner, non pas seulement les yeux, mais toute la physionomie et la tête d'un bœuf ou d'une vache; de plus, que l'épithète homérique ne s'applique pas seulement à Hèrè, mais aussi à Klymènè, une des suivantes d'Hélène[1], et à Philomédousa, femme d'Areïthoos[2]. On la donne aussi à Haliè, l'une des nymphes néréides[3]. On pourrait, ce semble, en s'appuyant sur la probabilité à défaut de démonstration positive, inférer de là que, du temps d'Homère, cette épithète de *boôpis* avait fini par prendre sa signification postérieure d'une extension plus générale qui avait supprimé le souvenir de la vache. »

En conséquence, je n'hésite pas à déclarer que les vaches et les figures féminines à cornes de vache trouvées à Mycènes et à Tirynthe doivent être nécessairement des idoles de Hèra, divinité tutélaire des deux cités.

Tous les objets mentionnés plus haut, soit vaches, soit idoles féminines à cornes de vache, ont été découverts à une profondeur qui varie de 3 pieds à 11 pieds $\frac{1}{2}$ (de $0^{m},90$ à $3^{m},45$) au-dessous de la surface du sol, aucun à une plus grande profondeur.

J'ai trouvé plusieurs idoles de terre cuite d'une forme différente : l'une d'elles à 8 pieds ($2^{m},40$) au-dessous du sol. Celle-là aussi semble être du sexe féminin ; elle a les deux mains jointes sur la poitrine, peut-être comme symbole d'abondance. La tête, qui est nue, ressemble exactement à une tête d'oiseau. Au premier coup d'œil, on est involontairement frappé de la ressemblance de cette idole avec une des nombreuses figures peintes sur les vases attiques à dessins géométriques que l'on conserve dans la petite collection d'antiquités du Ministère de l'instruction publique, à Athènes[4], et que l'on a considérés jusqu'ici comme la plus

1. *Iliade*, III, 144.
2. *Iliade*, VII, 10.
3. *Iliade*, XVIII, 40.
4. Publiée par le Dr G. Hirschfeld (*Vasi arcaici Ateniesi*, estratto dagli Annali dell' *Istituto di Corr. Archeol.*, 1872. Roma).

ancienne poterie de la Grèce. Mais j'espère prouver, dans les pages qui vont suivre, que c'est là une grande erreur et que ces vases doivent appartenir à une période plus récente.

De l'idole (fig. 11) il ne reste que le cou et la tête, qui ressemble beaucoup à une tête de chouette.

Si l'on en excepte le plomb, le seul objet de métal trouvé à Tirynthe est une belle figure d'homme en bronze, d'un travail archaïque. Elle porte le bonnet phrygien et semble dans l'attitude de brandir une lance (fig. 12). Néanmoins, on ne peut douter que le cuivre ou le bronze, sinon le fer, n'aient été d'un usage très-répandu à Tirynthe, puisque je n'y ai pas trouvé un seul ustensile de pierre.

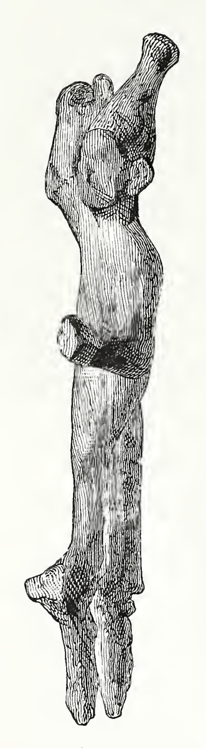


Fig. 12. — Figure de bronze. Tirynthe (à 3 mèt.). Grandeur réelle.

De rares tessons du moyen âge jonchent la surface de la citadelle. Ces débris remontent probablement à l'époque de la domination franque; cette période semble, en effet, indiquée par les aires de terre battue et de chaux d'une villa et de ses dépendances. Ces tessons, aussi bien que des vases entiers de même fabrication, se trouvent quelquefois jusqu'à 3 pieds (0^m,90) de profondeur; mais immédiatement au-dessous viennent des tessons archaïques, qui d'ordinaire se rencontrent à quelques pouces au-dessous de la surface; il est donc évident que l'emplacement de la citadelle de Tirynthe n'a jamais été habité depuis la prise de la ville par les Argiens (468 av. J.-C.) jusqu'à l'an 1200 environ après Jésus-Christ.

Mais, dans les quatre puits que j'ai fait creuser en dehors de la citadelle, je n'ai rien trouvé que des débris helléniques de vaisselle domestique; à en juger par les tessons, j'incline à faire remonter cette vaisselle aux deuxième, troisième et quatrième siècles avant Jésus-Christ. Ce qui me confirme dans cette conjecture, c'est qu'on

a trouvé, il y a quelques années, au pied de la citadelle, un véritable trésor de petites monnaies tirynthiennes en cuivre, qui sont évidemment de l'époque macédonienne. Ces médailles, qui sont d'un très-beau travail, portent d'un côté la tête d'Apollon avec un diadème, et, de l'autre, un palmier, avec l'exergue ΤΙΡΥΝΣ. Ainsi, il est hors de doute que la plus ancienne cité de Tirynthe était renfermée dans le petit espace compris entre les murs de la citadelle, et qu'une nouvelle cité, portant le même nom, fut bâtie en dehors de la citadelle quelque temps après que les Argiens s'en furent emparés, probablement au commencement du quatrième siècle avant Jésus-Christ. Cette cité nouvelle semble s'être étendue principalement à l'est et encore plus au nord de la citadelle ; car on y peut voir un certain nombre de murs de maisons, sur la route de Mycènes. Comme on n'y trouve point de poteries d'une époque postérieure, j'en conclus que la nouvelle ville était déjà abandonnée avant l'époque de la domination romaine en Grèce. Elle paraît avoir été absolument insignifiante, car aucun auteur ancien n'en fait mention.

La poterie archaïque de Tirynthe est absolument de la même fabrication que celle de Mycènes, et elle est décorée de peintures qui représentent la même ornementation. Ce sont les mêmes trépieds, avec des trous dont le nombre varie de un à cinq à chaque pied ; les mêmes grands vases, avec des anses percées et des trous au rebord du fond, où l'on passait une ficelle pour les suspendre ; les mêmes petits vases, aux formes fantastiques, cruches, pots, plats et coupes. Tous faits au tour, généralement, sur un fond rouge clair, ils présentent l'ornementation la plus variée, peinte d'un rouge vif, et qui semble absolument inaltérable. Les milliers de tessons dont est jonché le sol de Mycènes n'ont rien perdu de la fraîcheur de leur coloris, et pourtant ils ont été exposés au soleil et à la pluie pendant plus de deux mille trois cents ans.

J'ai déterré à Tirynthe une grande quantité de fragments de coupes en terre cuite. Comme celles que j'ai trouvées à Mycènes, elles sont d'une argile blanche, sans aucune ornementation peinte[1] ;

1. Par exemple, la coupe représentée figure 83.

mais on ne les trouve pas à plus de 8 pieds (2^m,40) au-dessous de la surface. Entre 8 et 10 pieds (2^m,40 et 3 mètres) de profondeur, je n'ai plus trouvé que des coupes verdâtres ou d'un rouge foncé. Elles ont toutes la forme de nos grands verres à bordeaux.

La beauté de cette poterie dénote un degré de civilisation auquel ont pu difficilement atteindre les hommes qui ont construit les murailles cyclopéennes de la cité. En conséquence, ou bien toute cette belle poterie a été importée du dehors, ou bien (ce qui semble plus vraisemblable), elle a été fabriquée par la nation qui a succédé aux constructeurs cyclopéens. On peut attribuer à ces derniers toute la poterie monochrome, fabriquée à la main, que j'ai trouvée à Tirynthe sur le sol vierge ou un peu au-dessus. La couleur de cette poterie est celle de l'argile même. Cette argile, dans la plupart des vases de petite dimension, a été polie à la main, et la surface en est luisante; presque tous les vases noirs ont été polis aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur et sont très-jolis. Toutes les grandes jarres sont grossièrement faites, comme aussi la plupart des autres vases de grande dimension. Beaucoup de ces vases ont, de chaque côté, une poignée très-courte, placée horizontalement et percée d'un large trou, où l'on passait probablement une ficelle pour les suspendre. Dans cette couche de terrain, je n'ai pas trouvé d'idoles sous forme de vache ou de femme. Outre des centaines de fragments de cette poterie fabriquée à la main, j'ai été assez heureux pour recueillir deux vases entiers (voy. fig. 13 et 14) [1].

Quant à la chronologie de la poterie de Tirynthe, si la date approximative de 1400-1200 avant Jésus-Christ, généralement attribuée aux vases attiques les plus anciens, était exacte, nous pourrions peut-être assigner une date analogue à l'établissement de la seconde nation dans les murs de Tirynthe; car on doit rapporter à la même période l'idole à tête d'oiseau précédemment

1. *Sous chaque dessin, on trouvera un chiffre qui indique, en mètres, avec une scrupuleuse exactitude, à quelle profondeur l'objet a été découvert; ainsi, par exemple,* $3^m\frac{1}{2}$ *signifie* 3^m,50 *de profondeur; le mètre a 3 pieds* $\frac{1}{3}$. *J'appelle avec insistance l'attention du lecteur sur ce point.* Pour conserver aux nombres toute leur précision, pour épargner au lecteur toute peine et toute chance de se tromper en convertissant les mètres en pieds et en pouces, nous avons placé en tête de ce livre un tableau comparatif des mesures anglaises et françaises.

décrite (p. 63) et une grande quantité de fragments de très-anciens vases peints dont les dessins sont semblables. Mais, pour plusieurs



Fig. 13. — Vase de terre cuite, Tirynthe (à 3 mèt.). A la moitié environ de la grandeur réelle.

raisons qui seront déduites plus loin, il m'est impossible de faire remonter ces vases plus haut que huit cents ou mille ans avant

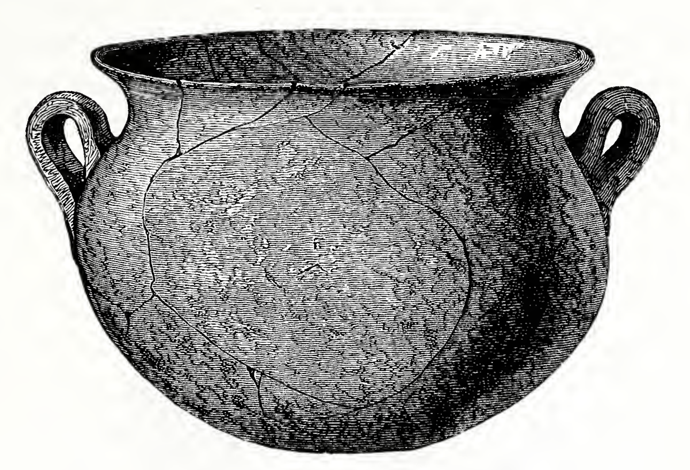


Fig. 14. — Vase de terre cuite, Tirynthe (à 3m,50). Aux deux tiers environ de la grandeur réelle.

Jésus-Christ ; je ne puis donc admettre que la seconde nation se soit établie à Tirynthe à une époque antérieure. Il est probable qu'on en sera toujours réduit aux conjectures quant à la date de la couche de poteries fabriquées à la main que l'on trouve sur le sol vierge ou très-peu au-dessus. Mais si nous supposons que les

plus anciens échantillons de cette poterie sont de 800 ans antérieurs aux plus anciens vases peints de la seconde nation, et que, par conséquentt, les murs cyclopéens de Tirynthe furent bâtis entre 1800 ou 1600 avant Jésus-Christ, je crois que nous nous rapprocherons beaucoup de la vraie date. J'ai vainement essayé de constater une affinité entre la poterie tirynthienne primitive et celle d'une des quatre cités préhistoriques de Troie. Après mûre réflexion, je trouve qu'il n'y a absolument aucune ressemblance, excepté pour les coupes dont la forme se retrouve dans la plus ancienne cité préhistorique du mont Hissarlik.

Un des objets les plus intéressants que j'aie découverts à Tirynthe, c'est le squelette d'un homme, à une profondeur de 5 mètres. Les os sont pétrifiés, mais j'attribue ce phénomène uniquement à la nature du sol dans lequel le squelette s'est trouvé incrusté. Quelques-uns des os se sont considérablement gonflés sous l'action de l'humidité: c'est probablement ce qui est arrivé à la mâchoire inférieure, qui est d'une épaisseur énorme. Malheureusement je n'ai pu conserver qu'une partie du crâne.

Je dois ajouter que, dans la couche préhistorique, j'ai trouvé de très-petits couteaux d'obsidienne; mais, comme je l'ai déjà dit, pas une arme ou un ustensile de pierre. Dans la couche qui correspond à l'existence de la seconde nation, il y avait une grande quantité de petites fusaïoles en pierre bleue ou verte[1] et deux seulement, d'un travail très-grossier, en argile cuite.

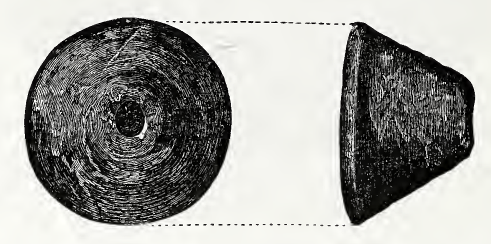


FIG. 15. — Fusaïole en pierre, trouvée à Mycènes (à 5 mèt.). Grandeur réelle.

En admettant que la profondeur moyenne du sol vierge, dans la haute et dans la basse citadelle, comme je l'ai constaté en perçant

1. Elles sont absolument semblables aux fusaïoles trouvées à Mycènes.

les seize puits, soit de $\frac{66}{100}$ pieds ($3^m,50$), je trouve, par les calculs les plus exacts, qu'il faudra déblayer à Tirynthe bien près de 36 000 mètres cubes de débris. Il en faut déduire cependant la capacité cubique des murs de maisons de construction cyclopéenne, des curieuses conduites d'eaux et d'une couple de citernes. (Je n'ai pu encore en découvrir qu'une seule du côté sud.) J'espère bien accomplir quelque jour ce travail; mais il me faut d'abord mener à bonne fin les fouilles plus importantes de l'acropole de Mycènes et du trésor qui est près de la porte des Lions. J'ai l'intention de les commencer tout de suite. Je sais qu'après avoir exploré Troie, je ne saurais rendre de plus grand service à la science que de pratiquer des fouilles à Mycènes. En effet, si, comme cela est probable, les murs cyclopéens de son acropole remontent à une antiquité aussi reculée que les murs de Tirynthe, l'architecture de ses trésors est certainement plus moderne ; et l'on ne peut douter que ce ne fut l'architecture généralement en usage du temps d'Homère, qui la caractérise par l'expression *θάλαμοι ξεστοῖο λίθοιο* (chambres de pierre taillée et polie).

Mes honorables amis, les professeurs Kastorkhès, Phendiklès et Pappadakès retournent aujourd'hui à Athènes.

NOTE A. — « HÈRA BOOPIS »,

J'extrais ce qui suit de mon discours sur Troie, prononcé le 24 juin 1875 devant la Société des Antiquaires de Londres :

« Un grand savant[1] a dit que, quel que soit le sens que l'on attache à l'épithète homérique *γλαυκῶπις*, elle ne peut pas signifier : « à tête de chouette »; si l'on admettait ce sens, il faudrait admettre aussi que *Ἥρη βοῶπις* était représentée sous la forme d'un monstre à tête de vache. J'ai trouvé dans mes fouilles à Troie trois magnifiques têtes de vache, à longues cornes, en terre cuite[2]; je crois qu'elles proviennent d'idoles de Hèra ; seulement je n'en ai

1. Le professeur Max Müller, dans le journal *The Academy* du 10 janvier 1874.
2. Voyez *Troie et ses ruines*, p. 291.

pas la preuve. Mais il n'est pas difficile de prouver que cette déesse avait, dans l'origine, une figure de vache; c'est ce fait qui a donné naissance à l'épithète βοῶπις. Lorsque, dans la bataille entre les dieux et les géants, les dieux se métamorphosèrent en animaux, Hèra prit la forme d'une vache blanche, *nivea Saturnia vacca*[1]. Nous voyons une tête de vache sur les monnaies de l'île de Samos; or Samos possédait le plus ancien temple de Hèra et était célèbre pour le culte qu'elle rendait à cette déesse[2]. Nous trouvons encore la tête de vache sur les monnaies de Messène, colonie de Samos, en Sicile[3]. Les rapports entre Hèra et la vache sont encore démontrés par le mot Εὔϐοια, qui était tout à la fois une des épithètes de Hèra[4], le nom d'une de ses nourrices[5], celui de l'île où elle fut élevée[6], et le nom de la montagne au pied de laquelle était situé son temple le plus célèbre, le Hèræon[7]. Or βοῦς entre dans la composition du mot Εὔϐοια. Hèra portait à Corinthe l'épithète de βουναία[8], où l'on retrouve également le mot βοῦς. On sacrifiait des vaches blanches à Hèra[9]. La prêtresse montait dans un char traîné par des taureaux blancs pour se rendre au temple de Hèra l'Argienne[10]. Io, fille d'Inakhos, premier roi d'Argos, fut changée en vache par Hèra[11]. Io était prêtresse de Hèra[12], et elle est représentée comme la déesse-vache Hèra[13]. Eschyle confirme ce fait qu'Io avait la forme d'une vache[14]. La déesse égyptienne Isis était née à Argos, et on la confondait avec Io, représentée sous la forme d'une vache[15].

1. Ovid., *Métam.*, V, 330.
2. Mionnet, *Descript. des méd. ant.*, pl. LXI, 6.
3. Millingen, *Anc. monnaies des cités grecques*, tab. II, 12
4. Pausanias, II, XXII, 1, 2.
5. Plut., *Quæst. conviv.*, III, 9, 2; *Etym. mag.*, 388, 56.
6. Plut., Fr. *Dædal.*, 3.
7. Paus., II, XVII, 1.
8. Paus., II. IV, 7.
9. Paus., IX, III, 4; Hesych, s. v. ἄγαν χαλκεῖος.
10. Hérod., I, 31.
11. Lucien, Θεῶν Διάλ., 3; Diod. de Sic., I, 24, 25; Hérod., II, 41.
12. Esch., *Suppl.*, 299; Apollod., II, I, 3:

Κληδοῦχον Ἥρας φασὶ δωμάτων ποτὲ
Ἰὼ γενέσθαι τῇδ' ἐν Ἀργείᾳ χθονί....

13. Creuzer, *Symbolique*, II, 576.
14. *Prom.*, 573 et suivants, et Hygin., *Fab.*, 145.
15. Diod. de Sic., I, 24, 25; Apollod., II, I, 3; Hygin., 145

En Égypte, on représentait Isis comme une femme à cornes de vache, de même qu'Io en Grèce[1].

» Io, sous la forme d'une vache, était gardée dans le bosquet sacré de Hèra, à Mycènes, par Argus aux cent yeux, qui fut tué par Hermès sur l'ordre de Zeus; ensuite Hèra fit tourmenter Io par un taon, qui la força d'errer de place en place[2]. Ainsi Prométhée dit : « Comment n'entendrais-je pas la fille d'Inakhos pourchassée par le taon ? » Mais les courses errantes d'Io ne sont pas autre chose que le symbole du cours de la lune qui se meut dans son orbite sans jamais se reposer. Cette interprétation est confirmée par le nom même d'Io (Ἰώ), qui est dérivé de la racine *i* (dans *εἶμι*, *je vais*). Même dans l'antiquité classique, Io est fréquemment représentée comme une vache, par exemple à Amyclæ[3]. On continua à donner à la lune le nom d'Io dans les mystères religieux à Argos[4]. Apis, roi du royaume Argien, était fils de Phorôneus, par conséquent petit-fils d'Inakhos et neveu d'Io. Du nom d'Apis, le Peloponnèse et aussi Argos furent appelés *Apia* ; après sa mort, Apis fut adoré sous le nom de Sérapis[5]. Suivant une autre tradition, Apis céda à son frère sa souveraineté en Grèce et devint roi d'Égypte[6]; là, il fut adoré sous le nom de Sérapis et sous la forme d'un bœuf. Eschyle fait cesser en Égypte les courses errantes d'Io ; c'est là que Jupiter lui rend sa forme première: elle met au monde Épaphos ; Épaphos est un second nom du dieu-bœuf Apis. Les cornes de vache d'Io, la déesse-lune pélasgique, qui devint plus tard l'Argienne Hèra et ne forme qu'un avec elle, ainsi que les cornes de vache d'Isis, proviennent des cornes symboliques du croissant qui représente la lune[7]. Sans aucun doute, Io, devenue plus tard Hèra, avait primitivement,

1. Hérod., II, 41.

2. Apollod., II, I, 3 ; Eschyle, *Prom.*, 585 : πῶς δ'οὐ κλύω τῆς οἰστροδινήτου κόρης τῆς Ἰναχείας.

3. Pausan., III, XVIII, 13.

4. Eustathe, *dans* Denys Périég., 92, 94: Ἰὼ γὰρ ἡ σελήνη κατὰ τὴν τῶν Ἀργείων διάλεκτον ; à propos de ce passage Heyne, *sur* Apollod., p. 100, dit : « Je soupçonne que ce nom et que cette tête de femme à cornes de vache a dû être un symbole très-ancien de la lune, chez les Argiens. » Voyez aussi Jablonsky, *Panth.*, II, p. 4, ff.

5. Apollod., II, I, 1 ; Schol. Lykophr., 177 ; Schol. Apoll. Rhod., IV, 263 ; Étienne de Byzance.

6. Eusèbe, *Chron.*, Pars I, pp. 96, 127, 130, éd. Aucher ; Saint Augustin, *de Civit. Dei*, XVIII, 5.

7. Diod. de Sicile, I, II ; Plut., *de Is. et Os.*, 52, comparez, c. 39 ; Macrob., *Sat.*, I, XIX ; Élien, *Hist. des anim.*, X, 27.

non pas seulement les cornes, mais encore la figure d'une vache. Hèra, sous son nom d'Io ou déesse-lune, avait un temple célèbre à Byzance, et l'on disait que cette cité avait été fondée par sa fille Kéroessa, autrement dit « celle qui porte des cornes »[1]. Le croissant, symbole de Byzance dans l'antiquité et pendant tout le moyen âge et qui est maintenant le symbole de l'empire turc, est un héritage direct du personnage mythique qui fonda Byzance, Kéroessa, fille de la déesse-lune Io (Hèra); car il est certain que les Turcs n'ont pas apporté le croissant d'Asie, mais qu'ils l'ont trouvé déjà existant comme emblème de Byzance. Hèra, Io et Isis doivent, dans tous les cas, être identifiées aussi avec Dèmèter-Mycalessia. Cette épithète, qui signifie « beuglante », provient de ce qu'elle était représentée sous la forme d'une vache; son temple était à Mycalessos, en Béotie. Elle avait pour gardien de sa porte Hercule, dont la fonction était de fermer son temple le soir et de le rouvrir le matin[2]. Sa fonction est donc la même que celle d'Argus, qui le matin détachait la vache Io, et le soir la rattachait à l'olivier[3] qui était dans le bosquet sacré de Mycènes, tout près du Ἥραιον[4]. L'Argienne Hèra avait, comme symbole de fertilité, une grenade; cette grenade, avec les fleurs dont sa couronne était ornée, lui donnait le caractère d'une déesse protectrice de la terre[5].

» De même qu'en Béotie, l'épithète *Mycalessia* « la beuglante », dérivée de μυκᾶσθαι, était appliquée à Dèmèter, parce qu'elle était représentée sous la forme d'une vache; de même, dans la plaine d'Argos, le nom de Μυκῆναι, dérivé du même verbe, était donné à la cité la plus célèbre pour son culte de Hèra; et cela ne peut s'expliquer que parce qu'on lui attribuait la forme d'une vache. Je puis ajouter ce fait, c'est que Μυκάλη était le nom de la montagne et du promontoire qui faisaient directement face à l'île de Samos, et qui en étaient très-rapprochés. Or l'île de Samos était célèbre pour son culte de Hèra.

1. O. Müller, *Dorier*, I, 121 ; Ét. de Byz., s.v. Βυζάντιον.
2. Pausan., IX, XIX, 4.
3. Ovide, *Métam.*, I, 630.
4. Apollod., II, I, 3.
5. Panofka, *Argos Panoptes*, tab. II, 4; Cadalvène, *Recueil de Méd. gr.*, pl. III, 1 ; Müller, *Denkmäler*, XXX. 132; duc de Luynes, *Études numismat.*, p. 22-25.

» En tenant compte de ce long enchaînement de preuves, on ne pourra pas douter un instant que l'épithète homérique βοῶπις, appliquée à Hèra, ne prouve que la déesse a été représentée à une certaine époque avec une figure de vache ; de même que l'épithète homérique γλαυκῶπις, appliquée à Athènè, montre que cette déesse fut à une certaine époque représentée avec une figure de chouette. Mais, dans l'histoire de ces épithètes, il y eut évidemment trois périodes différentes où elles ont eu des sens également différents.

» Dans la première période se placent la conception idéale et la désignation de la déesse par un nom, et, dans cette désignation, comme me l'a fait justement observer mon honorable ami le professeur Max Müller, les épithètes étaient figuratives ou idéales, c'est-à-dire naturelles. Hèra (Io), comme divinité de la lune, recevait l'épithète de βοῶπις, à cause des cornes symboliques du croissant de la lune et des taches sombres de cet astre qui le font ressembler à une figure avec de grands yeux ; de même, il est hors de doute que c'est comme déesse de l'aube qu'Athènè a reçu l'épithète de γλαυκῶπις, qui indique la lumière du jour naissant.

» Dans la seconde période de l'histoire de ces épithètes, les divinités étaient représentées par des idoles dans lesquelles la première intention figurative avait été oubliée, et les épithètes étaient traduites par des formes matérielles, la figure d'une vache pour représenter Hèra et celle d'une chouette pour représenter Athènè. J'affirme sans la moindre hésitation qu'il n'est pas possible de décrire de semblables personnages féminins à figures de vache ou de chouette en se servant d'une autre épithète que βοῶπις et γλαυκῶπις. Le mot πρόσωπον, dans le sens de figure, si souvent employé dans Homère, et probablement antérieur au poëte de plusieurs milliers d'années, ne se retrouve jamais dans aucun composé, tandis que les mots terminés par le suffixe ειδης marquent l'expression ou la ressemblance en général ; de sorte que si nous avions trouvé l'épithète de βοοειδής appliquée à Hèra et celle de γλαυκοειδής à Athènè, nous n'aurions pu comprendre autre chose, sinon que la première avait la forme et la figure d'une vache, et la seconde celles d'une chouette.

» A cette deuxième période se rattachent toutes les ruines préhistoriques d'Hissarlik, de Tirynthe et de Mycènes.

» Troisième période de l'histoire des deux épithètes : Hèra et Athènè ne sont plus représentées avec des figures de vache ou de chouette, on leur a donné des figures de femme ; la vache et la chouette sont devenues des attributs de ces déesses, et comme telles, placées à leurs côtés ; βοῶπις et γλαυκῶπις continuent à être employés comme des épithètes consacrées par l'usage des siècles, et probablement avec le sens : « déesse aux grands yeux » et « déesse aux yeux de chouette ». A cette troisième période appartiennent les rhapsodies homériques. »

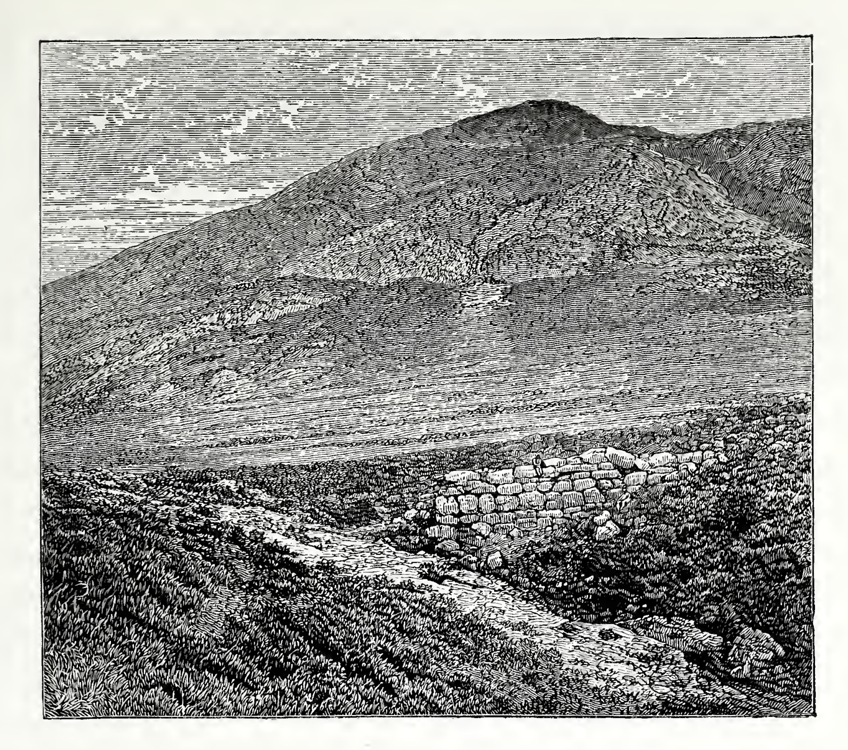


FIG. 16. — Ruines du pont cyclopéen, à Mycènes[1].

CHAPITRE II

TOPOGRAPHIE DE MYCÈNES.

PORTE DES LIONS ET TRÉSOR D'ATRÉE.

La route d'Argos à Mycènes. — La plaine d'Argos ; rivières et collines, chevaux et végétation. — Mythe relatif à l'aridité de son sol. — Marais dans le sud et fable de l'hydre de Lerne. — Le développement social y commence de bonne heure. — Légende de Phorôneus. — L'Argos pélasgique. — Les États achéens d'Argos et de Mycènes. — Situation de Mycènes. — La *citadelle* et ses murs cyclopéens. — Définition de ce terme. — « Porte des Lions ». — La poterne. — Citernes. — Confusion poétique entre Argos et Mycènes.

La *basse ville :* murs de maisons, pont, trésors et poterie. — Mur qui ne l'entoure qu'en partie. — Le faubourg non fortifié et ses grands édifices. — Son étendue. — Les deux seuls puits de

1. A l'arrière-plan se trouve le second pic du mont Eubœa, 2000 pieds (600 mètres de haut), qui s'élève immédiatement au sud de l'acropole de Mycènes.

Mycènes. — Trois trésors dans le faubourg. — Trésors dans la basse ville. — Description du « trésor d'Atrée ». — Argumentation de Dodwell pour prouver que cet édifice doit être regardé comme un trésor. — Ces édifices sont d'une construction dont on ne retrouve pas d'exemple. — Fouilles exécutées dans le trésor par Véli-Pacha.

Mycènes, 19 août 1876.

Je suis arrivé ici le 7 courant par la même route que décrit Pausanias[1]. La ville est seulement à 50 stades d'Argos, ou 5 milles $\frac{8}{10}$, mesure anglaise. Pausanias vit, du côté d'Argos qui regardait vers Mycènes, le temple de Lucine (Εἰλειθυια) et, tout près, un autel du Soleil, qui semble avoir été sur la rive de l'Inakhos. Après avoir passé cette rivière, il vit, à sa droite, le temple de la Dèmèter Mysienne, et plus loin, à sa gauche, le mausolée de Thyeste, frère d'Atrée et oncle d'Agamemnon. Ce monument était surmonté d'un bélier de pierre, en commémoration de l'adultère de Thyeste avec la femme de son frère. Plus loin encore, il vit, à sa droite, le temple (ἡρῷον) de Persée, fondateur de Mycènes. Mais de tous ces monuments, il ne reste pas un vestige.

La première rivière que je traversai, en venant d'Argos, fut l'ancien Χαράδρος, aujourd'hui *Rema*, un des affluents de l'Inakhos, sur les bords duquel, comme nous l'apprend Thucydide[2], les Argiens avaient l'habitude de tenir une cour martiale, quand leurs troupes revenaient du dehors, avant de leur permettre d'entrer dans la cité. Bientôt après, je passai le fameux Inakhos (aujourd'hui *Bonitza*), dont le lit est très-large et qui traverse la plaine d'Argos dans toute sa longueur. Les lits de ces deux rivières sont à sec, excepté quand il tombe de grosses pluies dans les montagnes ; il en était probablement de même du temps de Pausianas[3], qui dit avoir trouvé les sources de l'Inakhos sur le mont Artémision, en ajoutant que l'eau était en quantité insignifiante et que le cours en était tari à peu de distance de la source. Ce fait prouve clairement que déjà, à cette époque, les montagnes de l'Arcadie étaient aussi complétement dépouillées d'arbres qu'elles le sont aujourd'hui.

1 II, XVIII. Voyez la carte-croquis, p. 49.
2. V, 60.
3. II, XXV, 3.

Il est hors de doute que, dans les temps préhistoriques, l'Inakhos a été une rivière de quelque importance, si l'on considère le rôle qu'il joue dans les légendes mythiques de l'Argolide ; car les légendes font de lui l'époux de Mélia, le père de Phorôneus, premier roi d'Argos, et de la déesse-lune Io (plus tard Hèra). Mais, pour admettre cette importance, il faut supposer que les montagnes de l'Arcadie étaient alors couvertes de forêts. Que l'Inakhos ait été autrefois et pendant des siècles une rivière considérable, c'est ce qui est encore prouvé par ce fait que toute la plaine d'Argos a été formée par les alluvions de ses rivières, et principalement par celles de l'Inakhos.

Plus loin, sur la route d'Argos à Mycènes, je traversai le lit d'une autre rivière plus petite, qui semble être le Céphise, mentionné par Pausanias[1]. Puisque je parle des rivières de la plaine d'Argos, je dois mentionner encore deux cours d'eau, l'Éleuthérion et l'Astérion, entre lesquels était situé le célèbre Hèræon, sur les dernières pentes du mont Eubœa. Tous les deux sont maintenant à sec et n'ont d'eau que quand les pluies sont abondantes et prolongées ; mais il semblerait que tous les deux, dans l'antiquité classique, avaient encore de l'eau en abondance tout le long de l'année, car c'est dans l'Éleuthérion que l'on puisait l'eau sacrée, employée dans le temple, pour les cérémonies religieuses ; quant à l'eau de l'Astérion, elle nourrissait l'*astérion* (espèce d'*aster*), plante consacrée à Hèra. Avec les feuilles de cette plante, on tressait des couronnes et des festons pour la déesse. Le nom même du mont Eubœa semble indiquer qu'il abondait autrefois en pâturages, tandis que de nos jours il est absolument dépouillé de toute végétation, comme les lits et les bords des deux rivières.

La plaine d'Argos est fermée à l'ouest et au nord par les hauteurs de l'Artémision ; à l'est, par celles de l'Arachnæon. Partant de l'Artémision, plusieurs chaînes de collines parallèles s'avancent à une certaine distance dans la plaine ; la plus septentrionale est le mont Lycônè, qui se termine par le mont Larissa (900 pieds,

1. Κηφισός, II, XV, 5 ; la carte-croquis de la page 49 ne reproduit pas les petits cours d'eau.

270 mètres d'élévation), surmonté de l'acropole d'Argos; la ville elle-même est située au pied de la montagne, en plaine. La seconde chaîne est le Khaon, du pied de laquelle sort l'Érasinos, cours d'eau abondant qui se jette dans le golfe Argolique, après avoir mis en mouvement un grand nombre de moulins. Dans toute l'antiquité, on a fait une seule et même rivière de l'Érasinos et du Stymphale, qui disparaît par deux canaux souterrains sous le mont Apélauros, en Arcadie. La troisième chaîne parallèle est le Pontinos. A l'est, des collines beaucoup moins importantes et plus détachées viennent, par des pentes douces, se confondre avec la plaine. Au nord, les montagnes sont très-rudes et très-abruptes. Au nord et au sud-est de l'acropole de Mycènes sont les deux pics les plus élevés du mont Eubœa[1] : celui du nord, couronné par une chapelle ouverte du prophète Élie, a 2500 pieds de haut (750 mètres).

Dans toute l'antiquité, la plaine d'Argos fut renommée pour les chevaux qu'on y élevait, et Homère[2], sept fois dans l'*Iliade*, fait l'éloge de ses magnifiques pâturages en lui appliquant l'épithète *ἱππόϐοτος*.

La terre y est aujourd'hui si sèche, qu'on ne récolte du vin et du coton que dans les parties basses et fertiles de la plaine ; les terrains plus élevés ne produisent qu'un peu de blé et de tabac. Sans remonter plus haut que la guerre de l'Indépendance de la Grèce (1821), le pays devait être plus humide. En effet, à cette époque, la plaine tout entière et même une grande partie des hauteurs étaient couvertes d'abondantes plantations de mûriers, d'orangers et d'oliviers, qui ont aujourd'hui complétement disparu.

L'épithète *πολυδίψιον*, « très-altérée », qu'Homère applique à la plaine d'Argos, concorde parfaitement avec son état présent et aussi avec le mythe raconté par Pausanias[3] : « Poseidon et Hèra se disputaient la possession de cette terre (la plaine d'Argos) ; Phorô-

1. Pausanias confirme la justesse de ce nom (II, XXII, 2).

2. *Il.*, II, 287 ; III, 75 et 258 ; VI, 152 ; IX, 246 ; XV, 30, et XIX, 329. Cf. Horace, *Carm.* I, VII, 8, 9 :

« Plurimus, in Junonis honorem
Aptum dicet equis Argos, ditesque Mycenas. »

3. II, XV.

neus, fils du fleuve Inakhos, Céphise, Astérion et Inakhòs lui-même, étaient chargés de décider entre eux; ils adjugèrent la plaine à Hèra; là-dessus Poseidon fit disparaître toutes les eaux. Depuis lors, l'Inakhos et les autres rivières dont nous venons de parler n'ont plus d'eau que quand Jupiter envoie de la pluie (Ζεὺς ὕει); en été, toutes les rivières sont à sec, excepté (les sources de) Lerne. » Cependant, l'épithète *πολυδίψιον* est en contradiction avec le passage précédemment cité d'Aristote[1], qui affirme qu'au temps de la guerre de Troie la terre d'Argos était marécageuse, tandis que celle de Mycènes était bonne.

La partie la plus méridionale de la plaine d'Argos a toujours eu de l'eau en grande abondance, mais l'agriculture en tire peu ou point de profit. La côte est bordée de vastes marécages presque impraticables, et la rivière Érasinos, qui descend du mont Khaon, se jette presque tout de suite dans le golfe de Nauplie. En outre, les sources qui sortent du pied du mont Pontinos forment les fameux marais de Lerne, où, selon la fable, Hercule tua l'hydre. Probablement ce mythe est un souvenir symbolique de quelque tentative faite anciennement pour dessécher les marais et les transformer en terres labourables.

Grâce à son exubérante fertilité et à sa situation exceptionnelle sur ce golfe magnifique, cette plaine a été le centre naturel et le point de départ de tout le développement politique et social de la contrée, et mérite pour cette raison d'être appelée « l'antique Argos »[2]. C'est là que Phorôneus, fils du fleuve Inakhos et de la nymphe Mélia, avec son épouse Niobè, réunit, dit-on, dans une seule communauté les habitants jusque-là dispersés et fonda une ville qu'il appela *ἄστυ Φορωνικόν*[3]; Argos, son petit-fils, donna son nom à cette ville, qui devint le centre d'un puissant État pélasgique[4]. On trouve des preuves irréfutables de cet établissement pélasgique dans les deux noms d'Argos et de Larissa, qui sont pélasgiques, et signifient le premier « plaine » et le second « forte-

1. *Météorol.*, I, 14.
2. Sophocle, *Électre*, 4.
3. Paus., II, xv, 5; cf. Platon, *Timée*.
4. Cf. Eschyle, *Suppl.*, 250.

resse »; en outre, dans le mythe de l'ancienne lune et déesse-vache pélasgique Io, qui, comme nous l'avons dit plus haut, était née du fleuve Inakhos, dans cette plaine même. Cet État pélasgique passe ensuite sous la domination des Pélopides, sous lesquels le pays se partage en deux États, et c'est ainsi que nous le trouvons encore dans l'*Iliade;* la partie nord, avec Mycènes pour capitale, est sous la sceptre d'Agamemnon; la partie sud, dont la capitale est Argos, est sous la domination de Diomède, qui n'était d'ailleurs qu'un vassal du premier. Quoi qu'il en soit, à l'époque de l'invasion des Doriens dans le Péloponnèse, Argos était le plus puissant État de la péninsule ; aussi la tradition rapporte-t-elle que ce fut le lot de l'héraclide Téménos, fils aîné d'Aristomakhos.

Homère donne une description exacte de la situation de Mycènes[1], « dans l'enfoncement d'Argos où l'on élève des chevaux »; en effet, elle est dans l'angle nord de la plaine d'Argos, dans un enfoncement entre les deux pics majestueux du mont Eubœa, d'où elle commandait la partie supérieure de la grande plaine et ce passage resserré qui avait tant d'importance parce qu'il était traversé par les routes de Phlionte, de Kléônès et de Corinthe. L'acropole occupait une forte position sur un rocher élevé, qui se détache du pied de la montagne, derrière elle. Ce rocher a la forme d'un triangle irrégulier qui descend en pente vers l'ouest[2]. La partie escarpée domine une gorge profonde, qui défend tout le flanc sud de la citadelle. A travers cet abîme serpente le lit d'un torrent, généralement presque à sec, car il n'est alimenté que par l'eau de l'abondante fontaine Perseia, qui est à environ un demi-mille au sud de la forteresse. Cette gorge s'étend d'abord de l'est à l'ouest, et prend ensuite la direction du sud-ouest. Du côté nord aussi le rocher tombe presque à pic dans un vallon qui s'étend en droite ligne de l'est à l'ouest. C'est entre ces deux gorges que s'étendait la basse ville. Le rocher de la citadelle est aussi plus ou moins escarpé du côté de l'est et de l'ouest, où il forme cinq ou six terrasses naturelles ou artificielles.

1. *Od.*, III, 263 : μυχῷ Ἄργεος ἱπποβότοιο.
2. Voyez la grande planche II, et les plans B, C, D de l'acropole.



Acropole de Mycènes (côte ouest).

L'acropole est entourée de murs cyclopéens, dont la hauteur varie de 13 à 35 pieds (3^m,90 à 10^m,50), et qui ont en moyenne 16 pieds (4^m,80) d'épaisseur. Ils existent encore dans tout le pourtour, mais il est évident qu'ils ont perdu beaucoup de leur élévation. Ils sont formés d'une belle brèche dure, qui abonde dans les montagnes voisines. Ils suivent les sinuosités du roc, et on y

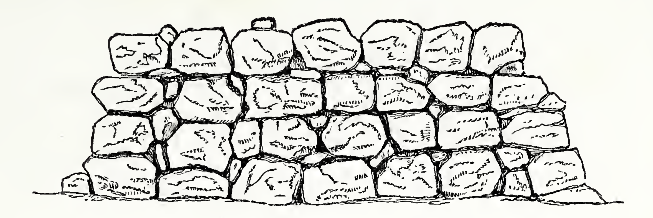


Fig. 17. — Murs de la première période.

remarque trois modes de construction différents. La partie de beaucoup la plus considérable est d'une architecture exactement semblable à celle des murs de Tirynthe, mais moins massive. Comme l'opinion générale est que ce mode de construction est le plus ancien, je l'ai désigné dans la figure 17 sous le nom de « murs

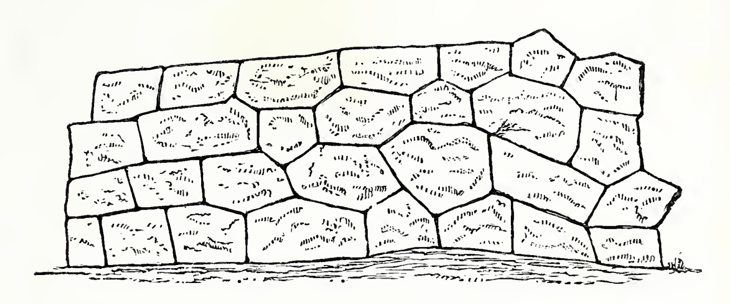


Fig. 18. — Murs de la seconde période.

de la première période ». Dans la figure 18, j'ai reproduit un pan considérable du mur de l'ouest sous la désignation de « murs de la deuxième période », parce que ce pan de muraille se compose de polygones ajustés avec un si grand art, qu'en dépit de la variété des joints, ces polygones formaient, pour ainsi dire, une paroi de rocher parfaitement unie et lisse; or ce mode de construction, dont on peut voir de nombreux échantillons en beaucoup d'en-

droits de la Grèce et de l'Italie méridionale, est considéré universellement comme appartenant en général à une période plus récente que le premier. J'ai appelé (fig. 19) « murs de la troisième période » les murs qui se trouvent à droite et à gauche de la grande porte ; ils se composent de blocs à peu près quadrangulaires, disposés par assises horizontales ; mais les joints ne sont pas tout à fait verticaux et présentent des lignes plus ou moins obliques.

Si j'ai établi cette division en trois périodes, c'est uniquement pour montrer les différents modes de construction des murailles ; mais je n'ai nullement l'intention d'établir que l'un de ces modes

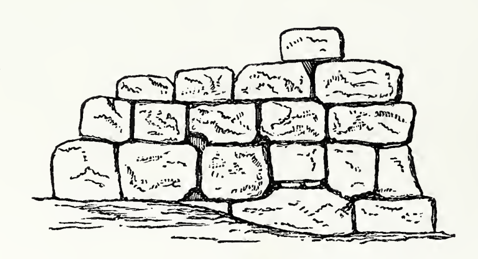


Fig. 19. — Murs de la troisième période.

de construction soit plus ancien que l'autre. Au contraire, après mûre réflexion, je ne puis penser qu'un des genres d'architecture soit plus ancien que l'autre ; une fois les murs d'enceinte bâtis en énormes pierres brutes, il n'est guère possible que, dans la suite, on en eût détruit une partie pour la remplacer par des murs d'un autre type. Ou bien, à supposer qu'une partie des murs primitifs eût été rasée par l'ennemi, il n'y aurait pas eu de raison de ne pas les reconstruire dans le même style, car il était aussi solide que l'autre ; il était, en outre, beaucoup plus commode et moins coûteux. En effet, en détruisant les murs, l'ennemi n'aurait pas détruit les pierres, que l'on aurait eues toutes prêtes sous la main pour refaire le mur. On remarque aussi que les constructeurs primitifs avaient l'habitude de se préoccuper un peu plus de la symétrie et de la régularité dans les parties les plus monumentales de leur œuvre. En conséquence, et comme conclusion, les trois modes de construction ont existé simultanément à l'époque reculée où furent

bâtis les murs de Mycènes; mais, plus tard, le style d'architecture, dit « style de la première période », tomba en désuétude, et les deux autres seuls demeurèrent en usage. On continua, en Grèce, à élever des murs de pierres polygonales jusqu'à l'époque de la domination macédonienne; on en peut citer comme preuves, par exemple, la maçonnerie des sépulcres qui sont près de la Sainte-Trinité à Athènes, aussi bien que les fortifications que l'on voit dans l'île de Salamine; or nous savons avec certitude que ces constructions sont du quatrième et du cinquième siècle avant Jésus-Christ[1]. Depuis les seize dernières années, les murs de pierres polygonales sont devenus d'un usage très-fréquent en Suède et en Norwége, particulièrement pour les substructions des ponts de chemins de fer.

La première terrasse de l'ouest est bordée, sur son côté ouest, sur une longueur de 166 pieds (50 mètres), d'un mur cyclopéen de 30 pieds (9 mètres) de haut. Ce mur est couronné par les ruines d'une tour et suit une direction parallèle à celle du grand mur d'enceinte ; il n'est pas douteux qu'il n'appartienne à une seconde enceinte[2]. On voit encore les restes de plusieurs autres enceintes, un peu plus haut sur la montagne, à gauche, et aussi du côté de l'est. Il semble qu'il y a eu une seconde tour intérieure à l'angle sud-ouest du sommet.

Près de l'angle nord-ouest, le mur d'enceinte est traversé par un passage voûté en ogive, de 16 pieds $\frac{1}{2}$ (5 mètres) de long, semblable à ceux de Tirynthe (voy. fig. 20). On peut voir des traces de murs de maisons cyclopéens et des fondations de même nature sur toutes les terrasses, excepté les premières de l'est et de l'ouest.

Malgré la haute antiquité de Mycènes, ses ruines sont en bien meilleur état de conservation que celles de toutes les villes grecques visitées par Pausanias au moment où elles étaient florissantes, et dont il décrit les somptueux monuments (environ vers 170 après Jésus-Christ). Si l'on considère que Mycènes est dans

1. Voyez Émile Burnouf, *la Ville et l'acropole d'Athènes*.
2. On a une bonne vue de ce mur admirable à l'arrière-plan de la planche VI, qui reproduit l'ichnographie des tombes découvertes dans l'acropole (voyez au chapitre V).

un site retiré et solitaire, si l'on tient compte de la dureté, de la grandeur et de la solidité de ses ruines, on se figure malaisément qu'il ait pu se produire des changements dans l'aspect de cette ville, depuis la visite de Pausanias.

Dans l'angle nord-ouest du mur d'enceinte est la grande «porte

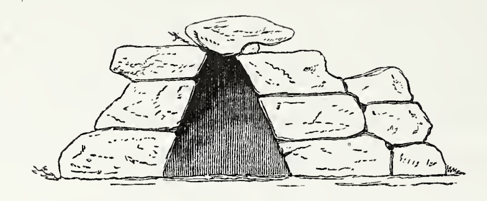


Fig. 20. — Entrée de la galerie pratiquée dans les murs de la citadelle de Mycènes.

des Lions », qui est construite en belle brèche dure[1]. L'ouverture, qui va en s'élargissant à partir du linteau jusqu'au seuil, a 10 pieds 8 pouces (3^{m},20) de haut, 9 pieds 6 pouces (2^{m},85) de large au

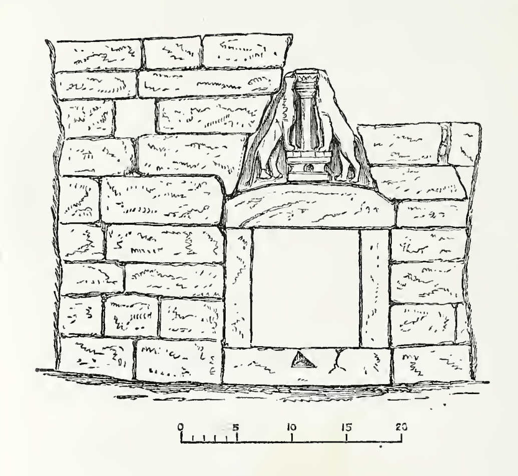


Fig. 21. — Porte des Lions.

sommet et 10 pieds 3 pouces (3^{m},07) à la base. Dans le linteau (15 pieds (4^{m},50) de long sur 8 pieds (2^{m},40) de large), il y a des trous ronds de 6 pouces (0^{m},15) de profondeur pour les gonds, et, dans les deux montants qu'il recouvre, il y a quatre trous quadrangulaires pour les verrous. Au-dessus du linteau de la porte,

1. Voyez le plan C, planche III, et les figures 21, 22.



Porte des Lions. — Entrée principale de l'Acropole de Mycènes.

il y a dans la maçonnerie du mur une niche triangulaire formée par les assises de pierres qui se recouvrent en encorbellement. Cette disposition architecturale avait pour objet de détourner du linteau plat la pression de la partie de la muraille qui est au-dessus.

Cette niche est remplie par une plaque triangulaire d'un beau basalte; elle a 10 pieds (3 mètres) de haut, 12 pieds (3^{m},60) de long à la base, et 2 pieds (0^{m},60) d'épaisseur. Sur cette plaque sont représentés deux lions en relief, debout, en face l'un de l'autre, sur leurs jambes de derrière étendues dans toute leur longueur; ils appuient leurs pattes de devant sur les deux côtés de la table d'un autel. Du milieu de l'autel s'élève une colonne, dont le chapiteau se compose de quatre cercles séparés par des filets horizontaux. On croit généralement, et c'est à tort, que si les têtes des lions ont disparu, c'est parce qu'elles ont *été brisées;* en y regardant de près, je remarque qu'elles n'étaient pas taillées dans la même pierre que le reste du corps; elles avaient été exécutées à part, et ajustées sur le cou avec des chevilles. En effet, les cous étant coupés net et percés de trous, il ne peut rester aucun doute sur ce point. Comme l'espace est très-étroit, ces têtes devaient être très-petites; elles étaient probablement en saillie, faisant face au spectateur. Je suis porté à croire qu'elles étaient en bronze doré. Les queues des lions, au lieu d'être grosses et terminées par des touffes de poil, sont minces comme celles que l'on rencontre dans les plus anciennes sculptures égyptiennes.

On pense généralement que cette sculpture a un sens symbolique; mais quel est ce sens? On a fait sur ce point bien des conjectures. Les uns pensent que la colonne fait allusion au culte que les Perses rendaient au Soleil; les autres y voient le symbole du feu sacré, un *pyrathеïon* ou Sutel du feu, dont les lions sont les gardiens; d'autres conjecturent qu'elle représente Apollon Agyieus, c'est-à-dire Apollon « gardien de la porte ». Je partage cette dernière opinion, et je crois fermement que c'est là justement le symbole qu'invoquent, dans Sophocle, Oreste et Électre, quand

ils entrent dans la maison de leur père[1]. En ce qui concerne les lions, l'explication est encore plus simple. Pélops, fils du roi phrygien Tantale[2], quand il émigra à Mycènes, venait de la Phrygie, où l'on rendait un culte célèbre à la mère des dieux, Rhéa, dont l'animal sacré est le lion. Donc, selon toute probabilité, Pélops apporta avec lui le culte de la divinité protectrice de sa première patrie, et fit de son animal sacré le symbole des Pélopides. Eschyle

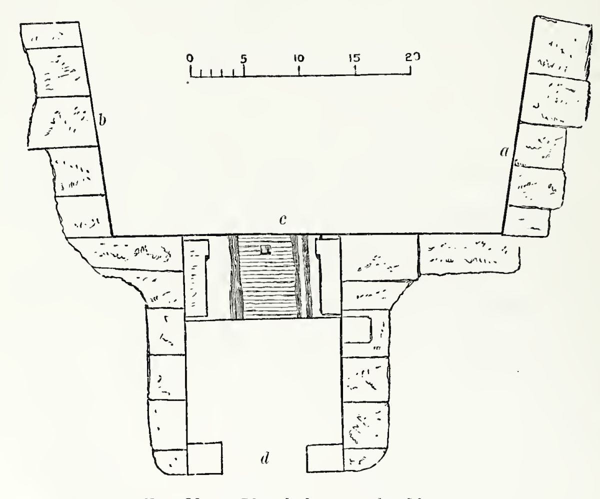


Fig. 22. — Plan de la porte des Lions.

(*a*) Mur de l'acropole (côté de l'est). — (*b*) Façade de maçonnerie en saillie (côté de l'ouest). (*c*) Entrée et loge du gardien. — (*d*) Porte intérieure.

compare Agamemnon lui-même à un lion[3]; dans un autre endroit, il compare encore Agamemnon à un lion et Égisthe à un loup[4]. Ainsi, au-dessus de la porte, les deux lions, qu'on les considère comme les animaux sacrés de Rhéa ou comme le symbole de la puissante dynastie des Pélopides, ont été unis au symbole d'Apollon Agyieus, gardien de la porte. A gauche des deux lions sculptés, il y a dans la muraille une grande fenêtre quadrangulaire.

La grande porte est à angle droit avec le mur de la citadelle qui y est attenant; on y accède par un passage de 50 pieds (15 mètres)

1. Sophocle, *Électre*, 1374.
2. Schol. d'Eurip., *Oreste*, 5; Apollod., III, v, 6; Soph., *Antig.*, 818.
3. *Agam.*, 1259 : λέοντος εὐγενοῦς ἀπουσίᾳ.
4. *Ibid.*, 1258.

de long sur 30 pieds (9 mètres) de large, formé par ce premier mur et par un autre mur extérieur, presque parallèle au premier. Ce mur extérieur appartient lui-même à une grande tour quadrangulaire, élevée pour défendre l'entrée[1]. Entre ces deux murs, les ennemis ne pouvaient guère s'avancer plus de sept de front, et ils étaient exposés de trois côtés aux flèches et aux pierres des assiégés. Une route en zigzag, soutenue par d'énormes substructions cyclopéennes, donnait accès à l'entrée de la porte; elle est maintenant couverte de gros blocs qui se sont détachés du mur. Leake dit avec raison que les premiers constructeurs de citadelles prodiguaient, plus que ne l'ont fait leurs successeurs, les travaux aux approches des portes, et s'ingéniaient à trouver des moyens de prolonger la défense à l'intérieur, en multipliant les clôtures et en compliquant les communications.

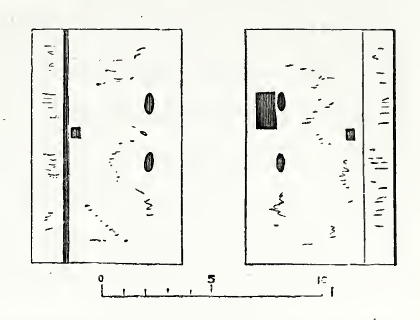


Fig. 22 *a*. — Les deux montants de droite et de gauche de la porte des Lions.

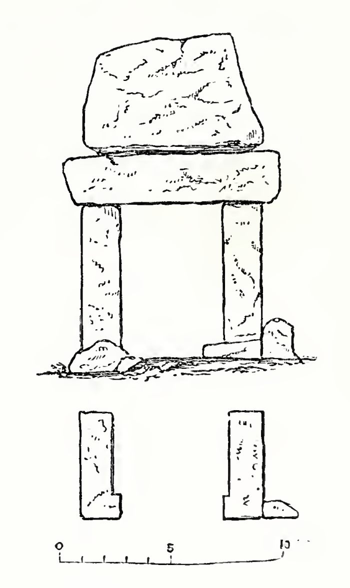


Fig. 23. — Élévation et plan de la poterne.

La poterne[2] se compose également de trois grandes dalles, deux qui servent de montants et une troisième qui les couvre et forme le linteau (fig. 23). La baie de cette poterne s'élargit de même de haut en bas; au linteau, la largeur est de 5 pieds 4 pouces ($1^{m},60$) et de 5 pieds 11 pouces ($1^{m},78$) à la base. Sur le linteau, il y a une pierre triangulaire; en la compre-

1. Voyez, au chapitre V, le compte rendu des travaux exécutés pour mettre à découvert la base et l'énorme seuil de la porte des Lions.

2. Voyez le plan C et la figure 23.

nant dans la mesure, la porte a 14 pieds (4^{m},20) de haut. Les trous pratiqués pour les verrous dans les jambages sont carrés et de grande dimension. Cette porte était mal placée, car les ennemis qui l'auraient attaquée auraient eu le côté gauche, celui que couvre le bouclier, tourné du côté de l'acropole. Sur la pente ouest, il y a plusieurs citernes souterraines.

Selon Plutarque, le premier nom de la montagne où est située la citadelle fut Argion[1]. C'est un fait significatif que cette citadelle n'ait jamais été désignée sous le nom d'*acropole* par aucun auteur de l'antiquité. Sophocle (*Électre*, 10) l'appelle δῶμα Πελοπιδῶν ou « résidence des Pélopides », et ailleurs *οὐράνια τείχεα*, « murailles célestes ». Euripide l'appelle aussi « murailles de pierre cyclopéennes, élevées jusqu'aux cieux »[2], et encore « murailles cyclopéennes célestes »[3]; ces expressions font sans doute allusion à l'énorme hauteur des murs et des tours. Strabon[4] fait justement observer qu'à cause du voisinage des deux villes, les poëtes tragiques ont très-souvent confondu les noms d'Argos et de Mycènes, et les ont continuellement employés l'un pour l'autre. Mais cette confusion est excusable, parce que dans l'antiquité les voyages étaient à la fois difficiles et très-dangereux. D'ailleurs les anciens n'étaient point archéologues, et quoique chaque Grec prît un très-sérieux intérêt à l'histoire de son pays, aucun d'eux n'était disposé à subir des dérangements et des difficultés, ou à affronter des dangers, pour visiter même les lieux qui avaient été le théâtre des exploits les plus glorieux pour la Grèce. Rien ne le prouve mieux que ce fait que pas un seul auteur ancien ne mentionne la reconstruction de Mycènes, après qu'elle eut été prise et détruite en 468 avant Jésus-Christ.

Homère lui-même semble s'être rendu coupable d'une pareille confusion, relativement aux noms d'Argos et de Mycènes, lorsqu'il place dans la bouche d'Agamemnon les paroles suivantes au sujet de Chryséis : « Je ne te rendrai point ta fille qu'elle n'ait

1. *De Fluv.* : τὸ Ἄργιον ὄρος, 18, 7.
2. *Troyennes*, 1088 : τείχεα λάϊνα Κυκλώπι' οὐράνια.
3. *Électre*, 1158 : Κυκλώπειά τ' οὐράνια τείχεα.
4. VIII, p. 377.

vieilli loin de sa patrie, dans mon palais en Argos, où elle tissera ma toile et partagera ma couche [1]. »

Mais, par le mot Argos, Homère entend ici le territoire de l'Argolide, peut-être même le Péloponnèse tout entier ; c'est un sens sur lequel le passage suivant ne peut laisser aucune hésitation [2] : « Afin qu'il gouvernât de nombreuses îles et l'Argolide entière. »

Les tragiques qui vinrent après lui peuvent se trouver plus ou moins dans le même cas ; cela ne fait pas l'ombre d'un doute pour Euripide : il connaissait trop bien Mycènes pour la confondre avec Argos. Ainsi il appelle Mycènes [3] « les autels des Cyclopes », « Mycènes la Cyclopéenne [4] » et « l'œuvre des Cyclopes [5] » : « Appelles-tu la cité de Persée l'œuvre des Cyclopes ? »

Dans d'autres passages, il dit : « O demeures des Cyclopes, ô mon pays, ô ma chère Mycènes ! [6] » Ailleurs : « Debout, *sur* les degrés de pierre (ou *près* des degrés de pierre), le héraut crie à haute voix : « *A l'agora ! à l'agora !* vous, peuple de Mycènes, pour voir les présages et les signes effrayants des rois bienheureux [7]. » Ailleurs : « O ma patrie, ô Pélasgie, ô ma demeure, Mycènes [8] ! » Ailleurs : « Chères femmes de Mycènes, vous qui occupez le premier

1. *Iliade*, I, 29-31.

Τὴν δ' ἐγὼ οὐ λύσω· πρίν μιν κα γῆρας ἔπεισιν
ἡμετέρῳ ἐνὶ οἴκῳ ἐν Ἄργεϊ τηλόθι πάτρης,
ἱστὸν ἐποιχομένην καὶ ἐμὸν λέχος ἀντιόωσαν.

2. *Il.*, II, 108 : πολλῇσιν νήσοισι καὶ Ἄργεϊ παντὶ ἀνάσσειν.
3. *Iphigénie à Aulis*, 152 : Κυκλώπων θυμέλαι.
4. *Ibid.*, 265 : Μυκήνας .. τᾶς Κυκλωπίας.
5. *Ibid.*, 1500-1501 :

Καλεῖς πόλισμα Περσέως,
Κυκλωπίων πόνον χερῶν ;

6. *Iphig. en Tauride*, 845 :

Ὦ Κυκλωπίδες ἑστίαι, ὦ πατρίς,
Μυκήνα φίλα.

7. *Électre*, 710 :

Πετρίνοις δ' ἐπιστὰς
κᾶρυξ ἴαχεν βάθροις·
ἀγορὰν ἀγοράν, Μυκηναῖοι,
στείχετε, μακαρίων ὀψόμενοι τυράννω
φάσματα δείματα.

8. *Iph. à Aulis*, 1498-99.

Ἰὼ γᾶ μᾶτερ ὦ Πελασγία,
Μυκηναῖαί τ' ἐμαὶ θεράπναι

rang dans l'établissement pélasgique des Argiens[1]. » Ailleurs : « Je vais à Mycènes ; il faut que je prenne des leviers et des pioches pour détruire avec le fer recourbé la ville, les constructions des Cyclopes si bien ajustées ensemble avec la règle rouge et le ciseau[2]. »

Cette description ne peut se rapporter qu'aux murailles cyclopéennes construites avec des polygones bien ajustés, appareil que nous voyons dans la partie ouest des grands murs d'enceinte[3]. D'ailleurs Euripide savait parfaitement bien que l'agora, avec les tombes royales, était dans l'acropole ; il paraît donc certain qu'il avait visité Mycènes, et que les grands murs cyclopéens de l'acropole, aussi bien que l'enceinte sacrée de l'agora circulaire, avec les tombeaux mystérieux des plus glorieux héros de l'antiquité, avaient produit sur son esprit une profonde impression. Autrement nous ne pourrions nous expliquer qu'il parle si souvent des gigantesques murailles cyclopéennes, qu'il en décrive jusqu'à la structure et qu'il fasse même mention de l'agora située dans l'acropole (voyez chapitre V).

Sénèque dit des murs de Mycènes :

Majus mihi
Bellum Mycenis restat, ut cyclopea
Eversa manibus saxa nostra concidant.

Et ailleurs :

Cerno Cyclopum sacras
Turres, labore majus humano decus.

Et dans un autre passage[4] :

Ulixes ad Ithacæ suæ saxa sic properat, quemadmodum Agamemnon ad Mycenarum nobiles muros.

Sur un espace d'environ un mille carré à l'ouest-sud-ouest et au

1. *Oreste*, 1246-1247 :

Μυκηνίδες ὦ φίλιαι,
τὰ πρῶτα κατὰ Πελασγὸν ἕδος Ἀργείων.

2. *Hercule furieux*, 943-946 :

Πρὸς τὰς Μυκήνας εἶμι· λάζυσθαι χρεὼν
μοχλοὺς δικέλλας θ', ὡς τὰ Κυκλώπων βάθρα
φοίνικι κανόνι καὶ τύκοις ἡρμοσμένα
στρεπτῷ σιδήρῳ συντριαινώσω πάλιν

3. Voyez planche II.

4. *Epistol. mor.*, LXVI, 26.

sud de l'acropole, juste entre les deux ravins profonds dont nous avons parlé plus haut, s'étendait la ville basse[1]. L'emplacement en est distinctement marqué par les restes d'un grand nombre de substructions de maisons de construction cyclopéenne, par un pont cyclopéen, par cinq trésors, et enfin par les fragments d'une poterie archaïque ornée de belles peintures dont le sol est jonché. L'emplacement de la basse ville est traversé dans toute sa longueur par une colline qui, du côté droit, s'abaisse graduellement jusqu'au niveau de la plaine, et, du côté gauche, plonge plus brusquement dans la profonde ravine qui prend naissance entre l'extrémité sud du rocher à pic de la citadelle et le second pic du mont Eubœa. Il est certain que le sommet de cette colline a été nivelé artificiellement et cela à deux fins : premièrement, pour l'établissement de la principale rue de la ville, qui commençait à la porte des Lions et finissait au pont cyclopéen que reproduit la fignre placée en tête de ce chapitre; et, en second lieu, pour la construction du mur de la cité, qui, à droite de la rue, suivait la même direction et aboutissait, comme elle, au pont cyclopéen, qu'il reliait certainement avec l'acropole, à son angle nord-ouest, près de la porte des Lions.

Un autre embranchement de ce mur s'étendait tout le long de la rive ouest du torrent que traversait le pont et reliait ce pont à l'angle sud-ouest de l'acropole. Il reste des traces nombreuses de ces deux embranchements, quoiqu'il soit assez difficile de les apercevoir. Ainsi, une partie de la ville basse, le tiers à peine, était close par un mur d'enceinte. Ce mur était insignifiant, car il n'avait que 6 pieds (1m,80) d'épaisseur sur la colline et encore moins sur la rive du torrent. Vu son peu d'épaisseur, il n'a pas pu être bien élevé ; il n'avait probablement pas d'autre destination que de renforcer les grands murs cyclopéens de l'acropole et d'empêcher que la porte des Lions ne débouchât directement en pleine campagne. Après avoir examiné avec soin les restes de ce mur en beaucoup d'endroits et en tenant compte de sa faiblesse, je ne vois pas d'ob-

1. Voyez le plan D.

jection sérieuse à admettre qu'il est d'une date plus récente que les murailles de la citadelle.

Le reste de la ville, comme le montrent les ruines des murs des maisons, a été un vaste faubourg bien bâti. Les habitants, quand ils étaient attaqués par un ennemi contre lequel leurs propres moyens de défense étaient insuffisants, pouvaient se retirer dans la partie fortifiée de la ville et dans la citadelle. Quelques-uns des édifices de ce faubourg sont très-grands et d'une très-belle construction cyclopéenne. J'appelle tout particulièrement l'attention sur le bâtiment qui est sur le bord même de la profonde ravine, à l'ouest de la porte des Lions, et dont les quatre murs sont encore visibles. Il a 93 pieds (27^{m},90) de long sur 60 (18 mètres) de large; c'était peut-être un temple. J'appelle aussi l'attention sur les fondations d'un grand édifice cyclopéen qui fut peut-être aussi un temple; il est sur la crête d'une colline, au sud-sud-ouest de l'acropole et au nord du village de Charvati. Cette colline semble avoir été, dans cette direction, à la limite du faubourg; car, au delà, on ne trouve plus de tessons de poterie mycénienne. J'y ai trouvé deux haches de diorite d'un beau poli.

Dans deux vallons à proximité de cette colline sont les deux seuls puits de Mycènes. Les ruines d'édifices cyclopéens qui les avoisinent et les tessons de poterie mycénienne que l'on rencontre au delà de ces puits prouvent clairement qu'ils étaient dans l'enceinte du faubourg. Chose étrange, le professeur E. Curtius a pris l'ancienne carrière de Charvati pour des ruines du mur de la cité, et, en conséquence, a placé ce village sur sa carte, dans l'enceinte de Mycènes; or c'est une grave erreur : jamais la ville ne s'est étendue aussi loin.

Mais tous les murs cyclopéens du faubourg ne sont pas des murs de maisons; un grand nombre sont des murs de soutènement pour les terrasses.

De tous les édifices du faubourg, les plus intéressants sont les *trésors*. Comme ils ressemblent singulièrement à des fours, les paysans d'aujourd'hui les appellent *φοῦρνοι*. L'un d'entre eux est juste en dehors de la ligne du mur d'enceinte, sur la pente

de la colline, près de la porte des Lions. L'entrée en est visible, mais presque entièrement obstruée ; le plafond du passage d'entrée est formé de trois grandes dalles d'une épaisseur considérable ; ce passage a 18 pieds (5^{m},40) de long sur 7 pieds 9 pouces (2^{m},33) de de large. Dans cet édifice, bâti en forme de dôme, on ne peut plus voir aujourd'hui que la partie inférieure du mur circulaire, qui est peu de chose ; la partie supérieure s'est écroulée il y a probablement des siècles[1].

En descendant la pente dans la direction du sud-ouest, nous arrivons à un trésor plus petit ; le passage de l'entrée a 15 pieds et demi (4^{m},65) de long ; il est, comme le précédent, couvert par trois grandes dalles. Largeur de la porte, 7 pieds et demi (2^{m},25) ; l'édifice est aussi bâti en forme de dôme ; comme dans le précédent, la partie inférieure du mur circulaire est au-dessus du sol ; à la hauteur du linteau de l'entrée, le cercle qu'il forme a un diamètre de 25 pieds (7^{m},50), de sorte que le diamètre doit être de 32 pieds (9^{m},60) au plancher. En prenant vers le sud et en montant la pente, nous arrivons, près de la crête de la colline, à un troisième trésor, dont il ne reste plus que le passage d'entrée. Ce passage a 20 pieds (6 mètres) de long, et seulement 5 pieds 3 pouces (1^{m},57) de large ; le plafond est formé de cinq grandes dalles.

Comme l'emplacement de ce vaste faubourg comprend surtout des terrains en pente, et que les habitations y ont été clair-semées à cause de son étendue considérable, les décombres ne s'y sont pas accumulés en grande abondance ; la couche ne dépasse pas l'épaisseur de 1 pied et demi (45 centimètres). L'épaisseur ne devient beaucoup plus considérable que sur les terrasses, immédiatement à l'ouest et au nord-ouest de la porte des Lions.

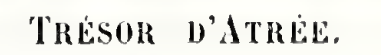
Quoique l'emplacement de la cité fortifiée se compose aussi de pentes ; néanmoins, comme il ne présente pas une surface très-étendue, et que les habitations ont dû de tout temps y être plus serrées, l'accumulation de décombres y est en général plus grande, et principalement du côté ouest et sud-ouest de l'acropole. Mais, sur les points plus éloignés de l'acropole, particulièrement

1. Tous ces trésors sont indiqués sur le plan D.

sur les pentes rapides d'où les décombres des maisons ont été balayés par les pluies, l'épaisseur de la couche de débris ne dépasse pas celle que l'on rencontre en général dans le faubourg. Voici un fait qui mérite une attention particulière : excepté près du mur d'enceinte ouest de la citadelle, l'emplacement de la cité fortifiée est beaucoup moins riche que le faubourg en substructions cyclopéennes et en restes de murs de maisons. Mais, immédiatement après le pont cyclopéen, sur le bord opposé du ravin, on trouve les ruines de deux vastes édifices qui peuvent avoir été des forts et avoir servi à la défense du pont. Je puis mentionner ici ce fait, que des traces de l'ancienne route cyclopéenne de Mycènes à Tirynthe sont encore visibles jusqu'à une certaine distance au delà du pont.

C'est sur l'emplacement de la cité fortifiée que se trouvent les deux plus grands trésors. L'un des deux est le fameux trésor que la tradition attribue à Atrée ; l'autre, qui est près de la porte des Lions, semble avoir été entièrement souterrain, et fut par conséquent inconnu dans les temps historiques ; la partie supérieure du dôme s'est écroulée dans l'édifice, mais je n'ai pas pu savoir au juste si, comme quelques habitants de l'Argolide l'affirment, cet écroulement a été accidentel, ou si, comme d'autres le soutiennent, c'est l'œuvre sacrilége de Véli-Pacha, fils du fameux Ali-Pacha, qui, vers la fin de l'année 1820, essaya de pénétrer par ce moyen dans le trésor, et qui aurait été empêché de pousser plus loin son entreprise par l'explosion de la révolution grecque.

Le *trésor d'Atrée*, qui est à environ 400 yards (360 mètres) plus au sud, était entièrement souterrain, puisqu'il était construit sous la pente est de la colline qui traverse la cité, et du côté de la ravine du même torrent qui passe devant la partie sud du rocher escarpé de la citadelle. Sur la pente, au-dessous du trésor, il y a une grande plate-forme de construction cyclopéenne qui forme un carré de 36 mètres de côté. De cette plate-forme, le *dromos* ou chemin d'approche, qui a 20 pieds 7 pouces (6^m,18) de large et 36 mètres de long, et qui est bordé de murs en pierre taillée, conduit à l'entrée de l'édifice. Cette entrée a 8 pieds 6 pouces (2^m,55)



Trésor d'Atrée.

de largeur en haut et 9 pieds 2 pouces (2^m,76) en bas; sa hauteur est de 18 pieds (5^m,40); le plafond se compose de deux énormes dalles, bien travaillées et polies; la dalle intérieure mesure 3 pieds 9 pouces (1^m,13) d'épaisseur; la face inférieure est longue de 27 pieds ½ (8^m,25), la face supérieure de 29 (8^m,70); elle a 17 pieds (5^m,10) de large, et l'on a constaté par un calcul approximatif qu'elle doit peser 300 000 livres anglaises[1].

La grande chambre, qui a la forme d'un dôme ou d'une ruche immense, a 50 pieds (15 mètres) de haut et 50 pieds (15 mètres) de diamètre. Elle est bâtie en blocs de brèche dure bien travaillés, placés par assises régulières et jointes avec la plus grande précision sans ciment ni mortier. Les pierres, dont la face intérieure est lisse et bien ajustée, sont très-irrégulières à l'extérieur; contrairement à l'opinion généralement reçue, elles ne sont pas immédiatement couvertes de terre, mais d'énormes masses de pierres, dont le poids a pour effet de maintenir en place toutes les pierres des assises circulaires. Ainsi, selon la remarque judicieuse du colonel Leake, le principe de cette construction est celui d'un mur en voûte, qui a à supporter le poids d'une grande masse superposée, et qui doit sa force et sa cohésion à l'énormité même de ce poids. Le même principe qui suggéra à l'architecte cyclopéen l'idée de la forme circulaire le conduisit aussi à courber les côtés verticalement, parce que ce mode de construction augmentait la force de résistance des côtés contre la pression latérale.

Les blocs des assises inférieures ont 1 pied 10 pouces (55 centimètres) de haut sur 4 à 7 pieds (1^m,20 à 2^m,10) de long; mais, vers le haut du dôme, les assises deviennent graduellement plus étroites. Le plancher de la grande chambre, qui est entièrement déblayé, est formé par le roc vif. Comme il est resté dans le trésor une certaine quantité de grosses pierres, les voyageurs s'imaginent à tort qu'il y a encore une grande quantité de décombres à enlever.

A partir de la quatrième assise, en remontant, on voit dans chaque pierre deux trous forés; dans beaucoup de ces trous

1. Voyez planche IV, *Trésor d'Atrée.*

on distingue encore des restes de clous de bronze, qui, selon sir W. Gell (*Argolide*), contiennent 88 pour 100 de cuivre et 12 pour 100 d'étain. Ces clous, dont quelques-uns ont été retrouvés entiers, avaient de larges têtes plates, et ils ne pouvaient avoir d'autre destination que de maintenir les plaques de bronze, dont tout l'intérieur de l'édifice était autrefois décoré. Nous savons par le témoignage des auteurs anciens que les Grecs, dans une antiquité reculée, avaient l'habitude d'appliquer à leurs édifices ce genre de décoration ; car nous ne saurions expliquer autrement les maisons et les chambres de bronze dont ils font mention[1].

1. Ainsi, nous lisons dans Homère (*Od.*, VII, 84-87) :

Ὥσ τε γὰρ ἠελίου αἴγλη πέλεν ἠὲ σελήνης
δῶμα καθ' ὑψερεφὲς μεγαλήτορος Ἀλκινόοιο.
Χάλκεοι μὲν γὰρ τοῖχοι ἐληλέδατ' ἔνθα καὶ ἔνθα,
ἐς μυχὸν ἐξ οὐδοῦ, περὶ δὲ θριγκὸς κυάνοιο.

« De même que le soleil et la lune brillent d'un vif éclat, ainsi brillait le palais élevé du magnanime Alcinoüs; car les murs d'airain s'étendaient depuis le seuil de la porte jusqu'au fond de l'édifice ; l'entablement était d'acier bleuâtre. »

En outre, il faut qu'on se soit figuré aussi les palais des dieux immortels sur l'Olympe ornés de plaques de bronze, puisque Homère dit (*Iliade*, I, 426) : Διὸς ποτὶ χαλκοβατὲς δῶ, « vers le palais d'airain de Jupiter. »

Nous lisons aussi dans Pausanias (II, XXIII) :

Ἄλλα δέ ἐστιν Ἀργείοις θέας ἄξια· κατάγεων οἰκοδόμημα, ἐπ' αὐτῷ δὲ ἦν ὁ χαλκοῦς θάλαμος, ὃν Ἀκρίσιός ποτε ἐπὶ φρουρᾷ τῆς θυγατρὸς ἐποίησε· Περίλαος δὲ καθεῖλεν αὐτὸν τυραννήσας· τοῦτό τε οὖν τὸ οἰκοδόμημά ἐστι. « A Argos, il y a encore d'autres objets remarquables : une voûte souterraine, au-dessus de laquelle était la chambre d'airain dont Acrisius fit une prison pour sa fille (Danaé) ; elle fut détruite sous la domination de Perilaüs, mais l'édifice subsiste encore. »

En outre, dans Horace (*Carm.*, III:, XVI, 1-4) :

Inclusam Danaën turris ahenea
Robustæque fores et vigilum canum
Tristes excubiæ munierant satis
Nocturnis ab adulteris.

« Une tour de bronze, des portes solides, et la sévère surveillance des chiens vigilants, avaient été pour Danaé emprisonnée une protection suffisante contre les amants nocturnes. »

Autre exemple : le temple d'*Athena Chalciœces* à Sparte, où le roi Pausanias fut mis à mort. Naturellement, le nom de ce sanctuaire ne peut faire allusion qu'aux plaques d'airain dont les murs étaient décorés.

Mon honorable ami, M. Chas. T. Newton, du British Museum, appelle mon attention sur un article du colonel Mure, publié dans le *Rheinisches Museum*, VIII, 272. L'auteur y déclare tenir du général Gordon qu'il avait dans sa collection, en Écosse, des fragments non-seulement des clous de bronze, mais encore des plaques d'airain du trésor d'Atrée. En même temps le colonel Mure cite le passage suivant de Sophocle (*Antigone*, 944-947) :

Ἔτλα καὶ Δανάας οὐράνιον φῶς
ἀλλάξαι δέμας ἐν χαλκοδέτοις αὐλαῖς·
κρυπτομένα δ' ἐν τυμβήρει θαλάμῳ κατεζεύχθη.

« Le corps de Danaé aussi endura le supplice d'échanger la lumière du ciel contre les ténèbres dans une chambre couverte de plaques d'airain ; cachée dans une chambre sépulcrale, elle fut chargée de chaînes. »

Le seul autre exemple qui subsiste de murs qui aient reçu autrefois ce genre de décoration, c'est le trésor de Minyas à Orchomène. Il est bâti d'un beau marbre blanc; mais, sous d'autres rapports, il a une très-grande ressemblance avec le trésor d'Atrée. Il est construit d'après le même principe; il semble être de la même époque et avoir été bâti pour le même usage. Chaque pierre de ce trésor montre également deux ou plusieurs trous avec des restes nombreux des clous de bronze qui décoraient la paroi intérieure de l'édifice[1]. Ainsi il est certain que dans une antiquité reculée, quand la sculpture et la peinture n'étaient pas encore en usage pour la décoration des murs, on employait des plaques de métal poli pour donner à la fois de la splendeur et de la dignité aux habitations des riches.

Dans le trésor d'Atrée, le linteau de la porte est orné à l'extérieur de deux moulures parallèles qui descendent ensuite jusqu'au bas des jambages. Au-dessus du linteau on peut discerner des trous nombreux qui ont dû servir à fixer des ornements de bronze. Il y a encore beaucoup de ces trous sur le mur plat, au-dessus de l'entrée, preuve du soin particulier que l'on avait mis à la décoration extérieure de l'édifice. Au-dessus de l'entrée il y a une niche en forme de triangle équilatéral; chacun des côtés de ce triangle a 10 pieds (3 mètres). Cette niche est construite comme la niche triangulaire qui surmonte la porte des Lions. C'est la disposition des assises en encorbellement qui forme la niche, et cette disposition ne peut avoir été adoptée que pour opposer une résistance à la masse du mur et l'empêcher de peser sur le linteau.

A l'extérieur, devant chacun des deux jambages, il y avait autrefois une demi-colonne, dont la base et le chapiteau étaient ornés de sculptures fantastiques dans le style persépolitain. Au milieu de la baie on peut voir les trous destinés à recevoir les gonds et les verrous des portes; sur la même ligne il y a une certaine quantité de trous ronds de 2 pouces ($0^m,05$) de diamètre et de $\frac{1}{2}$ pouce ($0^m,\frac{1}{4}$)

1. Pausanias (IX, XXXVIII) dit de ce trésor : « Le trésor de Minyas est le plus merveilleux édifice de la Grèce, et ne le cède à aucune œuvre d'art d'aucun autre pays. Voici comment il est construit : il est en pierre et il a une forme circulaire ; l'ouverture de la voûte n'est pas très-allongée ; on dit que la clef de voûte maintient ensemble toutes les parties de l'édifice. »

de profondeur. Dans chacun de ces trous il y en a deux autres petits destinés à recevoir des clous de bronze, dont il existe encore des fragments, et qui fixaient des ornements de forme circulaire.

A droite de la grande salle circulaire, une porte de 9 pieds $\frac{1}{2}$ (2^{m},85) de haut sur 4 pieds 7 pouces (1^{m},38) de large conduit à une seconde chambre obscure, qui forme à peu près le carré; elle a 27 pieds (8^{m},10) de long sur 27 pieds (8^{m},10) de large et 19 pieds (5^{m},7) de haut. Cette chambre est entièrement taillée dans le roc. Au-dessus de la porte il y a une niche triangulaire destinée, comme les autres, à empêcher la maçonnerie de peser de tout son poids sur le linteau. Il y a dans cette chambre une accumulation d'immondices de 3 pieds $\frac{1}{2}$ (1^{m},05) à 4 pieds (1^{m},20) d'épaisseur, composée surtout du détritus des fientes de chauves-souris. En pratiquant, il y a trois ans, deux tranchées dans cette chambre, j'ai découvert au centre une dépression circulaire, en forme de grande cuvette, de 1 pied 9 pouces (0^{m},53) de profondeur et de 3 pieds 4 pouces (1 mètre) de diamètre.

Près de cette cuvette je trouvai quelques grosses pierres calcaires travaillées, ce qui semble indiquer qu'il y avait autrefois un monument dans cette chambre; s'il en était autrement, la présence de ces pierres serait inexplicable.

Ce trésor est le monument le plus important et le seul complet des temps préhistoriques de la Grèce, et l'intérêt qui s'y attache est d'autant plus grand, que la tradition l'attribue à Atrée, père d'Agamemnon, le roi des hommes.

Dodwell[1], en parlant de ce trésor et des autres qui sont plus petits, dit : « Il est en outre parfaitement évident que ces constructions s'appelaient *Θησαυροί*, et appartiennent à une époque antérieure à ce genre d'architecture qui a eu pour couronnement l'invention du temple dorique en Europe et du temple ionique en Asie. A mesure que cette dernière architecture fit des progrès, ce furent les temples qui servirent de trésors; ou bien, si l'on élevait des édifices spéciaux pour servir de trésors, ils empruntaient leurs

1. *Voyage classique et topographique à travers la Grèce.*

formés au nouveau style d'architecture, comme nous l'apprenons par la description que fait Pausanias des trésors d'Olympie et de Delphes[1]. Néanmoins les édifices souterrains d'une construction analogue à celle des trésors des âges héroïques continuaient à servir pour conserver l'huile, le blé ou l'eau, et quand ils dépendaient d'une maison particulière, ils devaient servir de lieu de dépôt pour toutes sortes d'objets de valeur. Ils sont très-nombreux en Grèce ; mais, dans aucun cas, l'entrée n'est placée sur le côté. Le plus grand que je connaisse est celui de l'acropole de Pharsale. Mais la meilleure raison pour désigner ces constructions de Mycènes comme des trésors, c'est le témoignage de Pausanias[2]; à moins que l'on ne conteste que ce soient bien ces édifices qu'il désigne par l'expression *ὑπόγαια οἰκοδομήματα*, et ce serait bien difficile, car sa description s'applique trop bien à ces ruines pour que l'on puisse raisonnablement admettre une telle supposition.

« Donc, il y a dix-sept cents ans, ces édifices étaient considérés comme les trésors d'Atrée et de ses fils. Rien, à cette époque, n'était venu rompre le fil de la tradition mythologique ou historique de la Grèce telle qu'elle avait été transmise aux Grecs par leurs ancêtres. Il est vrai que dans bien des cas les renseignements fournis à Pausanias par les *ἐξηγηταί* ont pu être des inventions de date comparativement récente ; mais on ne peut rien soupçonner de pareil quand il s'agit des principales traditions de Mycènes, car elles sont conformes à tout ce que les poëtes et les prosateurs nous ont transmis concernant cette cité. L'édifice qui reste était le plus grand de ces trésors ; tout, même dans son état actuel, prouve que c'était un somptueux édifice, avec de magnifiques décorations à l'entrée et une ornementation de plaques métalliques à l'intérieur. Donc, selon toute probabilité, c'est à Atrée lui-même, le plus riche et le plus puissant des rois de la *πολύχρυσος Μυκήνη*, que l'on peut attribuer le plus grand des trésors qui subsistent, et non pas à l'un ou à l'autre de ses fils. Agamemnon dissipa les richesses d'Atrée dans son expédition en Asie et passa la plus grande partie de son règne

1. Pausanias, VI, xix, 1 ; X, xi, 1.
2. II, xvi, 6. Voyez le passage cité dans son entier, chap. III, p. 115, n° 6.

en pays étranger. Quand il revint dans sa patrie, il n'avait plus ni richesses ni puissance; et Mycènes, après lui, descendit au second rang parmi les cités de l'Argolide. Aussi n'est-il guère vraisemblable que, dans de pareilles conditions, le tombeau d'Agamemnon ait pu être un monument d'une grande magnificence. Pausanias, qui l'a vu, n'en parle pas en ce sens; mais il nous donne clairement à entendre que le trésor et la porte de la citadelle étaient les deux plus remarquables antiquités de Mycènes. »

Selon moi, rien ne pourrait mieux prouver la haute antiquité de ce majestueux trésor souterrain et des autres trésors de Mycènes que leur caractère absolument original qui les distingue de toutes les autres constructions antiques de la Grèce et de l'Asie Mineure; d'ailleurs la méthode barbare qui consiste à enfouir les trésors pour les mettre en sûreté témoigne d'un état social tout à fait primitif.

Ce qui prouve une fois de plus que ces constructions souterraines servaient de trésors, c'est que Mycènes et Orchomène sont les seules cités de la Grèce qui puissent se vanter de posséder de pareils édifices; et ce sont en même temps les seules auxquelles Homère applique l'épithète *πολύχρυσος*, ou auxquelles il attribue de grandes richesses.

M. Johannes P. Pyrlas, professeur de médecine à Athènes, a eu l'obligeance d'appeler mon attention sur un article qu'il a publié dans le journal de Tripolis (Βελτίωσις du 19 novembre 1857), sur les premières fouilles du trésor d'Atrée (communément appelé en Argolide le *Tombeau d'Agamemnon*). Voici, sous toutes réserves, la traduction de cet article :

« LE TOMBEAU D'AGAMEMNON, A MYCÈNES.

« En 1808, au dire des anciens du pays, au mois d'avril, un mahométan de Nauplie se présenta devant Véli-Pacha, alors gouverneur du Péloponnèse, et lui dit qu'il y avait, à sa connaissance, plusieurs statues cachées dans le tombeau d'Agamemnon. Véli-Pacha, qui était énergique et ambitieux, commença immédiate-

ment à faire déblayer le terrain devant l'entrée du tombeau, en employant à ce travail des hommes de corvée. Après avoir creusé jusqu'à une profondeur de 3 toises, les travailleurs descendirent par une échelle dans l'intérieur du dôme ; ils y trouvèrent une grande quantité de tombes anciennes ; après les avoir ouvertes, ils y découvrirent des ossements couverts d'or : cet or provenait, sans nul doute, des broderies d'or des draperies. Ils y trouvèrent enfin d'autres ornements d'or et d'argent, et de plus des pierres précieuses ayant la forme de celles qu'on appelle *antiques* (gemmes) ; mais aucune de ces pierres n'était gravée. En dehors des tombes, ils trouvèrent vingt-cinq statues colossales et une table de marbre. Véli-Pacha fit transporter le tout au lac de Lerne (les Moulins) ; il fit laver et nettoyer les statues, les fit envelopper dans des nattes et les envoya à Tripolis, où il les vendit à des voyageurs ; il en tira environ 80 000 gros (qui équivalaient alors à 20 000 francs). Ayant fait ramasser les ossements et tous les décombres contenus dans les tombes, il les fit transporter aussi à Tripolis et les confia aux orfèvres les plus en renom, D. Kontonikolakos et P. Skouras. Après avoir nettoyé les décombres et gratté les os, les orfèvres recueillirent environ 4 okes (4800 grammes) d'or et d'argent. Les os et les gemmes furent jetés. J'ai eu ces renseignements des deux orfèvres, que j'ai connus de leur vivant, et de mon père, qui vit les statues aux Moulins. »

Maintenant, non-seulement il est improbable qu'on ait découvert des statues de l'âge héroïque, mais encore le récit qui précède n'est nullement confirmé par les vieillards de Kharvati, le village le plus voisin de l'emplacement de Mycènes, ni par ceux des autres villages de la plaine d'Argos. Tous s'accordent à dire que les fouilles eurent lieu en 1810, et que les seuls objets découverts dans le trésor étaient quelques demi-colonnes et des frises, une table de marbre et une longue chaîne de bronze qui descendait du sommet du dôme, et à laquelle était suspendu un candélabre de bronze [1].

1. Il ne faut pas confondre ces fouilles avec la tentative que fit Véli-Pacha pour piller l'autre trésor en 1820. Il en a été parlé p. 96.

J'ai entendu répéter si souvent ce récit aux vieillards de l'Argolide, que je le crois très-exact, excepté cependant en ce qui concerne le candélabre. En effet, les chandelles et les lampes étaient absolument inconnues d'Homère. Je n'en ai jamais rencontré, soit à Troie, soit à Tirynthe ou à Mycènes, dans les décombres des maisons préhistoriques. Il ne semble pas qu'il y ait eu de lampes à Tirynthe ou à Mycènes avant la prise de ces deux villes par les Argiens en 468 avant Jésus-Christ ; car, à Mycènes, je n'en ai trouvé que dans les décombres de la cité plus moderne, et pas une seule à Tirynthe. Il faut donc de toute nécessité que ce qui est désigné par les villageois comme un candélabre ait été quelque autre objet. En outre tout ce récit des fouilles de Véli-Pacha paraît se rapporter à une spoliation de ce trésor qui doit avoir eu lieu à une époque beaucoup plus reculée ; car déjà Dodwell, qui commença ses voyages en Grèce en 1801 et les termina dans tous les cas avant 1806, nous donne la description et les dessins de la grande chambre, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Gell (*Argolide*) aussi, qui visita Mycènes vers l'année 1805, nous donne des dessins exacts du trésor, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Clarke (*Voyages*), qui visita Mycènes à la même époque, dit, à propos du trésor d'Atrée (VI, 492) : « Évidemment cette chambre a été ouverte depuis sa construction, et ainsi l'intérieur en a été mis à jour ; mais on ne sait absolument rien de certain sur l'époque où cet événement pourrait avoir eu lieu. A en juger d'après l'apparence actuelle de l'édifice, l'événement doit avoir eu lieu à une époque très-reculée. » Dodwell, le colonel Leake et Ernest Curtius parlent aussi des fouilles faites par lord Elgin dans le trésor d'Atrée. Mais, dans la collection de dessins de lord Elgin, que l'on conserve au British Museum, on ne trouve rien qui se rapporte à ces fouilles ou au trésor d'Atrée.

Selon le professeur E. Curtius[1], les fragments d'ornements dont l'énumération suit furent trouvés devant l'entrée du trésor : — « La base d'une demi-colonne de marbre verdâtre, avec bandes

1. *Péloponnèse*, II, p. 408.

entrelacées en relief; le fragment d'une demi-colonne ronde, avec décoration en zigzag; des tables de pierre, l'une verdâtre, l'autre d'un rouge brillant, la troisième de marbre blanc; toutes ces tables portaient une ornementation en relief, en forme de coquilles, d'éventail ou en lignes spirales, vivement indiquées par des contours ciselés avec une grande vigueur et une grande netteté; enfin une dalle de marbre rouge, que Gell trouva dans une chapelle voisine. »

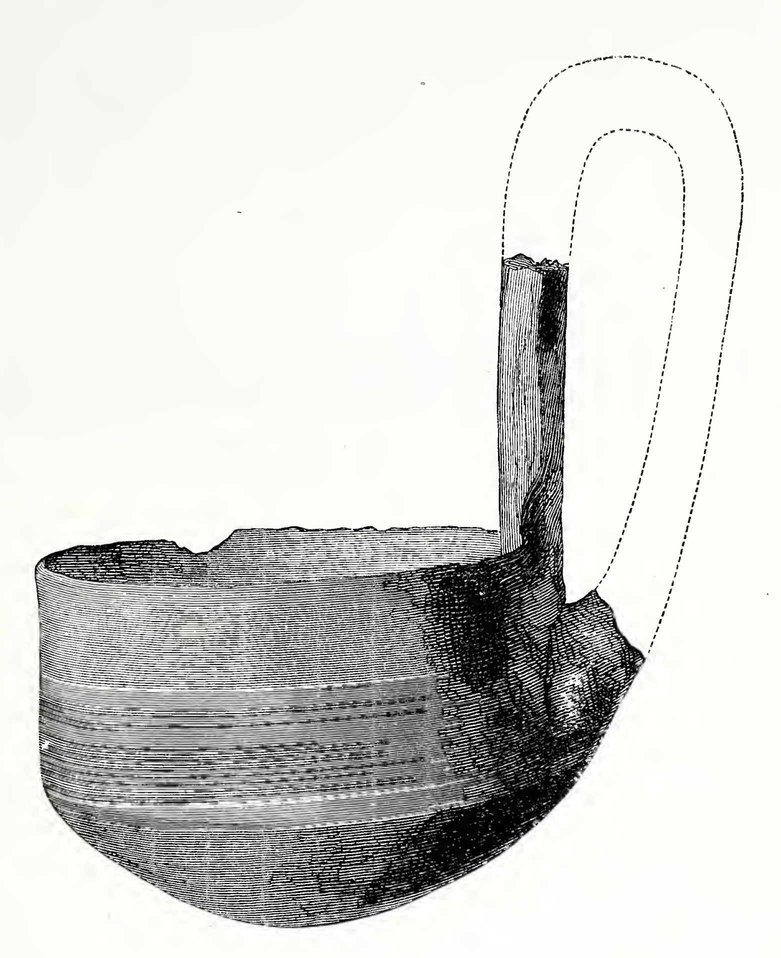


Fig. 23 *a*. — Vase de terre cuite (à 3 mèt.). Grandeur réelle.



Fig. 24. — La première des stèles funéraires trouvées sur les tombeaux de l'acropole. Aux 8/100 de la grandeur réelle.

CHAPITRE III

HISTOIRE DE MYCÈNES ET DE LA FAMILLE DE PÉLOPS.

LES TOMBEAUX D'AGAMEMNON ET DE SES COMPAGNONS.

La tradition attribue à Persée la fondation de Mycènes. — Sa dynastie remplacée par celle des Pélopides. — La légende de leurs crimes inconnue d'Homère et d'Hésiode. — Histoire homérique du meurtre d'Agamemnon par Égisthe et par Clytemnestre et de la vengeance qu'en tire Oreste. — Cycle de crimes imaginé par les aèdes postérieurs. — Empire d'Agamemnon. — Fin de la dynastie des Pélopides à Mycènes avec Égisthe. — Oreste et ses fils. — L'invasion dorienne. — Part que prit Mycènes aux guerres médiques. — Les Argiens assiégent et prennent Mycènes. — Les murs de la citadelle épargnés par respect religieux. — Épithètes homériques de Mycènes. — Sa « richesse en or », confirmée par Thucydide. — Les trésors des Pélopides mentionnés par Pausanias. — Trésor du Hèræon près de Mycènes. — Existence probable d'un autre trésor à Mycènes.

Les *tombes royales* décrites par Pausanias. — Ce passage est généralement mal interprété. — Puits d'essai creusés à Mycènes en février 1874. — Commencement des fouilles, 7 août 1876. — Loge de gardien à la porte des Lions. — La cité habitée de nouveau après l'an 468 av. J.-C. — On ne connaît pas de monnaies mycéniennes. — Ce qu'on trouve au-dessous de la première couche. — Vases archaïques peints comme ceux de Tirynthe. — Les vases sont presque tous faits au tour. — Idoles féminines et vaches en terre cuite. — Autres idoles et animaux. — Couteaux de fer et clefs curieuses d'une période postérieure. — Couteaux et pointes de flèche en bronze. — Ustensiles de pierre et autres objets. — Découverte d'un peu d'or et d'une grande quantité de plomb. — Fragments d'une lyre et d'une flûte. — Plaques de terre cuite ornementée, destinées à la décoration des parois des murs. — Murs de maisons de construction cyclopéenne. — Une remarquable conduite d'eau. — Douze réservoirs en forme de tombe. — Deux stèles funéraires avec bas-reliefs, probablement contemporains du bas-relief qui est au-dessus de la porte des Lions.

Mycènes, 19 août 1876.

La tradition attribue la fondation de Mycènes à Persée, fils de Danaé et de Jupiter. Persée eut d'Andromède un fils, Sthénélos, à qui il laissa son royaume. Sthénélos épousa Nikippè, fille de Pélops, dont il eut un fils, Eurysthée, qui lui succéda. La dynastie de Persée finit avec Eurysthée, qui eut pour successeur son oncle Atrée, fils de Pélops. Atrée laissa son royaume à son frère Thyeste, qui le laissa à Agamemnon, fils d'Atrée.

Selon la tradition, Atrée et son frère Thyeste se disputèrent la domination de Mycènes. Atrée avait pour femme Aéropè, qui fut séduite par son frère Thyeste. Atrée, dans sa fureur, pour se venger de cet affront, massacra les deux (ou trois) fils de Thyeste, et les fit servir à leur père dans un banquet. Lorsque Thyeste le sut, dans son horreur il renversa la table, vomit l'horrible repas et s'enfuit au loin, en maudissant la race tout entière des Pélopides[1]. Aéropé est jetée à la mer. Thyeste demande à l'oracle les moyens de se venger de son frère ; l'oracle lui répond que s'il a un fils de sa propre fille, Pélopia, ce fils sera son vengeur. Pour éviter l'inceste, il forma le projet de quitter la Grèce et de se retirer en Lydie ; mais, une nuit qu'il faisait, à Sicyone, un sacrifice en l'honneur d'Athènè, sa fille le rejoignit. Il eut d'elle, ou à son insu ou en connaissance de cause, son futur vengeur, Égisthe. Exposé par sa mère immédiatement après sa naissance, Égisthe fut trouvé par des bergers et nourri par une chèvre ; c'est de là que lui vient son

1. Hor., *Epod.*, v, 86.

nom[1]. Dans la suite, Atrée le fit chercher et l'éleva comme son fils; car Atrée avait épousé Pélopia au début même de sa grossesse, et il crut que l'enfant était de lui. Mais Égisthe tua Atrée, un jour qu'il sacrifiait sur le bord de la mer, parce qu'Atrée, se figurant qu'il était son fils, lui avait donné l'ordre de tuer son frère Thyeste. Alors Égisthe prit, avec Thyeste, possession du royaume.

Mais Homère ne connaît pas le premier mot de ces sanglantes querelles de la maison des Pélopides ; car, selon lui[2], Jupiter envoya, par Hermès, le sceptre royal à Pélops, comme symbole de domination. Pélops le donna à Atrée, qui, en mourant, le laissa à Thyeste ; Thyeste le laissa à Agamemnon ; et dans tout cela il n'y a pas même une allusion à la moindre dispute ou à la moindre violence. Hésiode parle de la richesse proverbiale et de la royale majesté des Atrides, mais il ne connaît rien de leurs crimes. Homère ne connaît que le crime d'Égisthe et de Clytemnestre. Pendant qu'Agamemnon était absent, sous les murs de Troie, Égisthe avait réussi à séduire sa femme Clytemnestre, et il eut l'insolence de faire aux dieux des offrandes d'actions de grâces pour avoir réussi[3]. Afin de n'être pas pris au dépourvu par le retour d'Agamemnon, il établit un homme de garde sur le bord de la mer ; lorsque enfin il apprit l'arrivée du roi, il l'invita à un banquet et le tua à table, de concert avec Clytemnestre[4]. Égisthe alors régna sept ans sur Mycènes. La huitième année, comme les dieux le lui avaient prédit[5], Oreste apparut et vengea son père en tuant Égisthe et sa propre mère Clytemnestre[6].

Selon toute apparence, ce sont les poëtes homériques postérieurs, suivis par les tragiques, qui ont inventé les mythes des crimes affreux d'Atrée et de Thyeste, en faisant remonter d'une génération les horreurs de la maison d'Agamemnon. Mettant en œuvre d'autres traditions, et particulièrement l'histoire de Thèbes,

1. Du mot αἴξ (racine αἰγ), *chèvre.*
2. *Il*, II, 101.
3. Hom., *Od.*, III, 263-275.
4. *Od.*, IV, 524-535 ; cf. I, 35 ; III, 234 ; IV, 91 ; IX, 387 ; XXIV, 20, 97.
5. *Od.*, I, 36.
6. *Od.*, III, 305-310.

ils imaginèrent un enchaînement de crimes et de scélératesses, qui avait son origine dans le meurtre de Myrtile ou dans celui de Chrysippe[1].

Il paraît, d'après le témoignage d'Homère[2], qu'Agamemnon avait réuni sous son sceptre presque tout le Péloponnèse. Mais, si l'on s'en rapporte à un autre passage[3], il semblerait qu'il régna seulement sur toute la partie septentrionale du Péloponnèse. La dynastie des Pélopides semble avoir pris fin à Mycènes, à la mort d'Égisthe; car la tradition dit qu'Oreste, fils d'Agamemnon, régna en Arcadie et à Sparte, mais non qu'il succéda à son père. Selon Strabon[4], il mourut en Arcadie. Pausanias rapporte[5] que son tombeau était d'abord sur la route de Sparte, à Tégée; plus tard ses os furent ensevelis à Sparte[6]. Il ne semble pas qu'aucun des deux fils d'Oreste, Penthilos et Tisamène, ait régné à Mycènes. Strabon[7] dit qu'ils restèrent dans les colonies éoliennes d'Asie Mineure fondées par leur père. Selon Pausanias[8], l'invasion des Doriens avait déjà eu lieu au temps d'Oreste; Thucydide la place[9] quatre-vingts ans après la guerre de Troie.

Il est probable que c'est Pausanias qui est dans le vrai; en effet, il n'y a qu'une terrible révolution politique et une grande catastrophe qui aient pu empêcher Oreste de devenir roi de Mycènes, l'État le plus riche et le plus puissant de la Grèce, et qui lui revenait de droit, comme fils unique du glorieux Agamemnon, objet de regrets universels.

Strabon[10] confirme ce fait, que le point de départ de la décadence de Mycènes est la mort d'Agamemnon et principalement le retour des Héraclides. Mais, quoique la cité eût beaucoup perdu en puissance et en population, quoiqu'elle fût tombée au rang d'une

1. Welcker, *Gr. Trag.*, I, 358.
2. *Il.*, IX, 149-154.
3. *Il.*, II, 569.
4. XIII, p. 582.
5. III, III, 6.
6. Paus., III, XI, 10.
7. IX, p. 401.
8. VIII, V, 1.
9. I, 12.
10. VIII, p. 372

petite ville de province, cependant elle conservait encore une certaine indépendance. Inspirée par le souvenir de son glorieux passé, elle équipa quatre-vingts hommes, qui furent son contingent aux Thermopyles[1]; un an plus tard, de concert avec Tirynthe, elle envoya quatre cents hommes à Platées[2]. Le nom de Mycènes fut gravé, avec ceux des autres cités qui avaient pris part à cette glorieuse campagne, sur la colonne d'airain où étaient représentés trois serpents soutenant un trépied d'or, que les Spartiates dédièrent à Apollon delphien, comme la dîme du butin enlevé aux Perses. Cette colonne d'airain est aujourd'hui dans l'ancien hippodrome (le Maidan) à Constantinople, où elle fut probablement apportée par Constantin le Grand. Les Argiens, qui étaient restés neutres, envièrent aux Mycéniens l'honneur d'avoir pris part à ces batailles; ils craignirent en outre, en considérant l'ancienne gloire de cette cité, de voir Mycènes usurper la domination de toute l'Argolide.

Pour ces raisons, ligués avec les habitants de Cléonée et de Tégée, ils assiégèrent Mycènes dans la 78e olympiade (468 av. J.-C.). Les puissantes murailles de la citadelle, derrière lesquelles les habitants s'étaient retirés, résistèrent à tous les assauts de l'ennemi; mais, à la fin, la famine força les Mycéniens à se rendre. Il paraît qu'en considération de la gloire passée de la cité, les vainqueurs traitèrent les Mycéniens avec clémence, car ils leur permirent d'émigrer où ils voudraient; les uns s'établirent à Cléonée, les autres à Kérynia en Achaïe, la plus grande partie en Macédoine[3]. Mais ce récit n'est pas confirmé de tout point par Diodore de Sicile[4], qui dit que, lorsque Mycènes se rendit, les Argiens réduisirent tous les habitants en esclavage. Si cette tradition est vraie, il est à supposer que les Argiens forcèrent les Mycéniens à s'établir à Argos, car il était très-important pour eux, à cette époque, d'accroître la population de leur ville. Quoi qu'il en soit, comme le dit Dodwell, il semble qu'une crainte religieuse ait empêché les Argiens de détruire

1. Hérod., VII, 202.
2. Hérod., IX, 28.
3. Paus., VII, xxv, 6.
4. XI, 65.

les énormes murailles cyclopéennes de Tirynthe et de Mycènes, parce qu'elles étaient considérées comme des enceintes sacrées, et révérées comme des sanctuaires de Hèra ; or Hèra était adorée avec une ferveur égale par tous les habitants de l'Argolide. Les Argiens se contentèrent donc de démanteler une très-petite partie des murs de la citadelle, tandis qu'ils rasèrent à fleur de terre ceux de la basse ville.

Homère applique à Mycènes les épithètes de « cité bien bâtie [1], cité aux larges rues [2], cité riche en or [3] ». La seconde de ces épithètes ne peut s'appliquer qu'à la large rue qui conduisait de la porte des Lions, tout le long de la colline, à travers la ville close de murs, au pont qui était jeté sur le torrent de la ravine ; en effet, comme tout le reste de la ville, aussi bien que le faubourg, était bâti sur des pentes, les autres rues doivent avoir été plus ou moins montantes, et ce n'est pas à elles que pouvait faire allusion l'épithète *εὐρυάγυια*. En ce qui concerne l'épithète *πολύχρυσος*, une autorité importante, Thucydide [4], nous apprend que Mycènes avait de grandes richesses sous la domination des Pélopides; voici ce qu'il dit : « Pélops, ayant apporté d'Asie de grands trésors aux populations pauvres (de la péninsule), établit son autorité parmi elles, et, quoiqu'il ne fût qu'un étranger, donna son nom à la contrée ; ses descendants (les Pélopides, Atrée et Agamemnon) devinrent encore plus puissants. » Thucydide ajoute qu'il lui semble « que les autres Grecs se joignirent à Agamemnon dans son expédition contre Troie, moins par dévouement que par crainte de sa puissance ; car non-seulement c'est lui qui arma le plus grand nombre de vaisseaux, mais encore il fournit des navires aux Arcadiens, comme le dit Homère, si Homère peut être considéré comme une autorité digne de foi. Mais en parlant du sceptre qu'Agamemnon reçoit en héritage, il dit que ce prince régnait sur beaucoup d'îles et sur l'Argolide tout entière (*πολλῇσιν νήσοισι καὶ Ἄργει παντὶ ἀνάσσειν*) ; comme il habitait sur le continent, à moins d'avoir une flotte, il ne pou-

1. *Il.*, II, 569 : ἐϋκτίμενον πτολίεθρον.
2. *Il.*, IV, 52 : εὐρυάγυια Μυκήνη.
3. *Il.*, VII, 180 ; *Od.*, III, 305 : πολυχρύσοιο Μυκήνης.
4. I, 9.

vait avoir régné sur des îles, excepté sur celles qui étaient dans le voisinage de la côte et qui ne pouvaient être nombreuses. D'après cette expédition (celle de Troie), nous pouvons donc nous imaginer ce que durent être celles qui la précédèrent. Si Mycènes était petite, et si plusieurs autres cités de cette époque nous paraissent aujourd'hui peu considérables, nous ne pourrions déduire de ce fait une raison suffisante de douter que l'expédition n'ait été aussi importante que les poëtes nous la représentent et que la tradition le confirme. »

Le port de Mycènes n'était pas Nauplie, mais Eïones (Ἠϊόνες), qui était située également sur le golfe Argolique, au sud-est de Nauplie. Il y a apparence que la destruction de cette ville remonte à l'invasion dorienne. Strabon[1] dit qu'elle avait été entièrement détruite, et que, de son temps, ce n'était plus un port. Selon Homère[2], Ἠϊόνες prit part à la guerre de Troie ; elle appartenait à Diomède, roi d'Argos et vassal d'Agamemnon.

De la puissance et de la richesse des Pélopides, nous avons autant de preuves palpables et certaines dans cette quantité de vastes constructions souterraines que Pausanias[3], appuyé sur la tradition, appelle leurs trésors, et qui ne peuvent avoir servi à autre chose qu'à entasser les richesses royales.

Je dois faire remarquer ici qu'outre les trésors précédemment décrits qui sont dans la ville de Mycènes proprement dite ou dans son faubourg, il y a encore un autre trésor près du grand Hèræon, qui est à 10 stades de Mycènes suivant Strabon[4], à 15 selon Pausanias[5]. En outre la conformation des pentes entre le trésor d'Atrée et la porte des Lions me fait croire qu'il y a encore un trésor plus considérable caché à mi-chemin, à peu près, entre ces deux points.

Pausanias dit[6] : « Parmi d'autres restes de la muraille est la porte au-dessus de laquelle il y a des lions. Ce sont (les murs et la porte)

1. VIII, p. 373.
2. *Il.*, II, 561.
3. II, XVI, 6.
4. VIII, p. 368.
5. II, XVII.
6. II, XVI, 5-7 : Λείπεται δὲ ὅμως ἔτι καὶ ἄλλα τοῦ περιβόλου καὶ ἡ πύλη· λέοντες δὲ ἐφεστήκασιν αὐτῇ· Κυκλώπων δὲ καὶ ταῦτα ἔργα εἶναι λέγουσιν, οἳ Προίτῳ τὸ τεῖχος ἐποίησαν τὸ ἐν

des ouvrages des Cyclopes, qui bâtirent pour Prœtos la muraille de Tirynthe. Dans les ruines de Mycènes se trouvent la fontaine nommée Perséia et les constructions souterraines d'Atrée et de ses fils dans lesquelles ils accumulaient leurs trésors. Il y a le tombeau d'Atrée et ceux des compagnons d'Agamemnon, qui furent tués dans un banquet par Égisthe, à leur retour d'Ilion. Les Lacédémoniens d'Amyclées mettent en question l'authenticité du tombeau de Cassandre. Il y a le tombeau d'Agamemnon, celui d'Eurymédon, conducteur de son char, et celui d'Électre. Télédamus et Pélops furent ensevelis dans le même tombeau ; car on dit que Cassandre était la mère de ces deux jumeaux, et que, quand ils étaient encore enfants, ils furent tués par Égisthe avec leurs parents. Hellanikos (495-411 av. J.-C.) écrit que Pylade ayant épousé Électre, du consentement d'Oreste, eut d'elle deux fils, Médon et Strophios. Clytemnestre et Égisthe furent enterrés à une petite distance en dehors du mur, parce qu'on les jugea indignes d'avoir leurs tombeaux dans son enceinte, où reposaient Agamemnon et ceux qui avaient été tués avec lui. »

Il est étrange que le colonel Leake[1], Dodwell[2], Prokesch[3], Ernest Curtius[4] et tous les autres auteurs qui ont écrit sur le Péloponnèse se soient trompés dans l'interprétation de ce passage de Pausanias; en effet, ils ont pensé qu'en parlant du mur, il désignait le mur de la cité et non pas la grande muraille de l'acropole. Ils ont donc compris que Pausanias fixait l'emplacement des cinq tombeaux dans la basse ville et celui des tombeaux d'Égisthe et de Clytem-

Τίρυνθι. Μυκηνῶν δὲ ἐν τοῖς ἐρειπίοις κρήνη τέ ἐστι καλουμένη Περσεία, καὶ Ἀτρέως καὶ τῶν παίδων ὑπόγαια οἰκοδομήματα, ἔνθα οἱ θησαυροί σφισι τῶν χρημάτων ἦσαν. Τάφος δέ ἐστι μὲν Ἀτρέως·, εἰσὶ δὲ καὶ ὅσους σὺν Ἀγαμέμνονι ἐπανήκοντας ἐξ Ἰλίου δειπνίσας κατεφόνευσεν Αἴγισθος. Τοῦ μὲν δὴ Κασσάνδρας μνήματος ἀμφισβητοῦσι Λακεδαιμονίων οἱ περὶ Ἀμύκλας οἰκοῦντες· ἕτερον δέ ἐστιν Ἀγαμέμνονος, τὸ δὲ Εὐρυμέδοντος τοῦ ἡνιόχου, καὶ Τελεδάμου, τὸ αὐτὸ καὶ Πέλοπος, τούτους γὰρ τεκεῖν διδύμους Κασσάνδραν φασί, νηπίους δὲ ἔτι ὄντας ἐπικατέσφαξε τοῖς γονεῦσιν Αἴγισθος, καὶ Ἠλέκτρας· Πυλάδῃ γὰρ συνῴκησεν Ὀρέστου δόντος. Ἑλλάνικος δὲ καὶ τάδε ἔγραψε, Μέδοντα καὶ Στρόφιον γενέσθαι Πυλάδῃ παῖδας ἐξ Ἠλέκτρας. Κλυταιμνήστρα δὲ ἐτάφη καὶ Αἴγισθος ὀλίγον ἀπωτέρω τοῦ τείχους ἐντὸς δὲ ἀπηξιώθησαν, ἔνθα Ἀγαμέμνων τε αὐτὸς ἔκειτο καὶ οἱ σὺν ἐκείνῳ φονευθέντες.

1. *Peloponnesiaca*, t. II, p. 365.
2. *Voyage classique et topographique en Grèce*, t. II, p. 236.
3. *Denkwürdigkeiten und Erinnerungen*, t. II, p. 276.
4. *Péloponnèse*, t. II, pp 411-413.

nestre en dehors de son enceinte. Mais ce qui prouve bien que telle n'était pas son intention et qu'il avait seulement en vue les murs de la citadelle, c'est qu'il dit que la porte des Lions est pratiquée dans ce mur. Il est vrai qu'il parle plus loin des ruines de Mycènes, parmi lesquelles il vit la fontaine Perséia et les trésors d'Atrée et de ses fils, ce qui ne peut s'appliquer qu'au grand trésor décrit ci-dessus, lequel se trouve en effet dans la basse ville et peut-être à quelques-uns des petits trésors du faubourg. Mais, quand il dit ensuite que les tombeaux d'Égisthe et de Clytemnestre sont à une petite distance en dehors du mur, parce que ces personnages étaient jugés indignes d'être ensevelis dans son enceinte, où reposaient Agamemnon et ses compagnons, il n'est pas douteux qu'il n'ait eu uniquement en vue que les énormes murs cyclopéens de la citadelle. D'ailleurs Pausanias ne pouvait parler que des murs qu'il avait *vus* et non de ceux qu'il n'avait *pas vus*. Il vit les énormes murailles de la citadelle, parce qu'elles subsistaient de son temps dans le même état où nous les voyons aujourd'hui; mais il ne put voir le mur de la basse ville, parce que ce mur, qui avait toujours été de peu d'épaisseur, avait été démoli six cent trente-huit ans auparavant. Pausanias n'était pas un archéologue curieux de rechercher les traces de ce mur et encore moins de faire des fouilles pour les retrouver.

Du temps de Pausanias, l'emplacement de Mycènes présentait juste la même solitude, la même nudité et la même âpreté d'aspect, les mêmes pâturages entremêlés de pentes douces et de rochers abrupts qu'il présente aujourd'hui. Il est impossible qu'il s'y soit produit le moindre changement, et les restes de la basse ville devaient être alors aussi insignifiants qu'ils le sont aujourd'hui. Cette insignifiance est telle, que les voyageurs semblent n'avoir remarqué que les traces du mur construit sur la colline; personne, avant moi, ne paraît avoir reconnu les traces du mur situé à l'opposite, qui court le long du bord de la ravine du torrent.

Pour toutes ces raisons, j'ai toujours interprété le passage de Pausanias en ce sens que les cinq tombes étaient dans l'acropole. J'ai démontré ce point dans mon ouvrage intitulé *Ithaque, le Pélo-*

ponnèse et Troie (p. 97), que j'ai publié au commencement de 1869. En février 1874 donc, j'y creusai trente-quatre puits en différents endroits, afin de sonder le terrain et de découvrir l'endroit où je devais fouiller. Les six puits que je pratiquai sur la première terrasse ouest et sud-ouest donnèrent des résultats très-encourageants, surtout les deux que je perçai à 100 yards (88 mètres) au sud de la porte des Lions. Non-seulement j'atteignis deux murs de maisons de construction cyclopéenne, mais encore je découvris une dalle sans sculptures qui ressemblait à une stèle funéraire, et quantité d'idoles féminines et de petites vaches en terre cuite. Je résolus donc de faire immédiatement des fouilles considérables en cet endroit; mais j'en fus empêché par diverses circonstances qu'il est inutile d'expliquer ici; ce n'est que récemment qu'il m'a été possible d'exécuter mon plan.

Je commençai ce grand travail le 7 août 1876, avec soixante-trois travailleurs que je partageai en trois escouades. Je mis douze hommes à la porte des Lions pour ouvrir le passage qui mène dans l'acropole; quarante-trois autres eurent à creuser, à une distance de 40 pieds (12 mètres) de la porte, une tranchée de 113 pieds (33^{m},90) de long sur autant de large; les huit qui restaient reçurent l'ordre de creuser une tranchée au sud du trésor de la basse ville, près de la porte des Lions, pour en chercher l'entrée. Mais le sol en cet endroit était dur comme de la pierre et si encombré d'énormes blocs, qu'il me fallut deux semaines pour arriver seulement à la partie supérieure de l'espace ouvert, de forme triangulaire, qui est au-dessus de la porte : je pus dès lors calculer que le seuil de la porte du trésor serait à 33 pieds (10 mètres) plus bas.

J'eus aussi beaucoup de peine à la porte des Lions, parce que le passage était obstrué d'énormes blocs, qui semblent avoir été lancés du haut des murs voisins sur les assaillants, quand la citadelle fut prise par les Argiens en 468 avant Jésus-Christ. L'encombrement de l'entrée doit dater de cette époque, car les décombres sous lesquels les blocs sont enfouis n'ont pas été formés par une série d'habitations successives; ce sont évidemment les pluies qui les ont apportés graduellement du haut des terrasses supérieures.

Immédiatement à gauche de l'entrée, je découvris une petite chambre qui avait servi certainement d'habitation à l'ancien gardien de la porte ; le plafond est formé d'une grande dalle. La pièce n'a que 4 pieds ½ (1m,35) de haut; elle ne serait guère du goût de nos portiers d'aujourd'hui. Mais, dans les



Fig. 25. — Vase de terre cuite (à 3 mèt.). Aux trois-quarts environ de la grandeur réelle.

temps héroïques, le comfort était inconnu, particulièrement des esclaves, et partant l'on n'en sentait pas la privation.

Aucun écrivain ancien ne mentionne ce fait que Mycènes fut de nouveau habitée après qu'elle eût été prise par les Argiens et que les habitants en eurent été chassés. Au contraire, Diodore de Sicile, qui vécut du temps de Jules César et d'Auguste, après avoir décrit le sort tragique de Mycènes, ajoute : « Cette ville, qui, dans l'antiquité, possédait à la fois puissance et richesse, qui avait produit de si grands hommes et accompli des exploits si importants,

fut alors détruite et demeura inhabitée jusqu'à nos jours [1]. » Que Mycènes ait été inhabitée du temps de Strabon (c'est-à-dire sous Auguste), nous devons le conclure de la remarque suivante : « De sorte qu'aujourd'hui *il est impossible de trouver même un vestige de la cité des Mycéniens* [2]. » Pour sûr, elle était également



Fig. 26. — Cruche de terre cuite. Fond jaune, lignes noires (à 3 mèt.). Aux sept-neuvièmes de la grandeur réelle.

inhabitée du temps de Pausanias (170 apr. J.-C.), qui en décrit les ruines [3].

Mais j'ai mis en lumière des faits qui prouvent très-positivement que Mycènes avait été habitée de nouveau, et que la nouvelle ville

1. XI, 65 : Καὶ διέμεινεν ἀοίκητος μέχρι τῶν καθ' ἡμᾶς χρόνων.
2. Strabon, VIII, p. 372 : Ὥστε νῦν μηδ' ἴχνος εὑρίσκεσθαι τῆς Μυκηναίων πόλεως.
3. Il nous paraît vraiment fabuleux qu'un géographe comme Strabon, qui était à Corinthe, c'est-à-dire à 5 lieues seulement de Mycènes, qu'un géographe dont tous les efforts tendaient à faire des investigations profondes sur la géographie homérique, n'ait jamais entendu parler des ruines gigantesques de Mycènes, et qu'il ait cru sur ouï-dire que cette ville avait disparu sans laisser de traces. Le fait nous paraît d'autant plus surprenant que dans l'antiquité le passé glorieux de Mycènes excitait un enthousiasme universel.

avait même existé pendant une longue période, probablement plus de deux cents ans; en effet, il y a à la surface de l'acropole une couche de décombres de l'époque hellénique, qui a une épaisseur moyenne de 1 mètre. Quoiqu'il me soit impossible de fixer, en me servant des fragments de poterie, l'époque précise où la ville fut occupée de nouveau, néanmoins, comme la poterie peinte de la meilleure période hellénique y fait défaut, comme les nombreuses figures de terre cuite et les vases cannelés que j'y découvre



Fig. 27. — Vase de terre jaune clair, orné de lignes noires et jaunes (à 3 mèt.). Grandeur réelle.

sont évidemment de l'époque macédonienne, en descendant jusqu'au deuxième siècle avant Jésus-Christ, je présume que la nouvelle colonie peut avoir été fondée au commencement du quatrième siècle avant Jésus-Christ, et peut avoir été abandonnée au commencement du second. L'exactitude de ces deux dates extrêmes semble être prouvée par la découverte de médailles de bronze, qui, presque toutes, portent d'un côté une tête de Hèra couronnée, de l'autre une colonne, à gauche de laquelle il y a un casque et à droite un 日. On suppose généralement que ce caractère est un Θ, et l'on attribue en conséquence ces monnaies à la cité argolique de Thyréa. Mais mes honorables amis A. Postolakkas et P. Lampros, dont je

partage l'opinion, pensent que H est le *spiritus asper*, et appar-



Fig. 28. — Vase de terre noire et jaune (à 6 mèt.). Aux quatre-cinquièmes environ de la grandeur réelle.

tient au mot encore inconnu qui désigne la valeur de la monnaie.



Fig. 29. — Vase de terre cuite. Bandes jaunes et rougeâtres ; lignes noires (à 1^{m}, 15). Grandeur réelle.

Cette monnaie appartient à la cité d'Argos, elle est de l'époque

macédonienne, ce qui détruit l'hypothèse qui fait du signe en

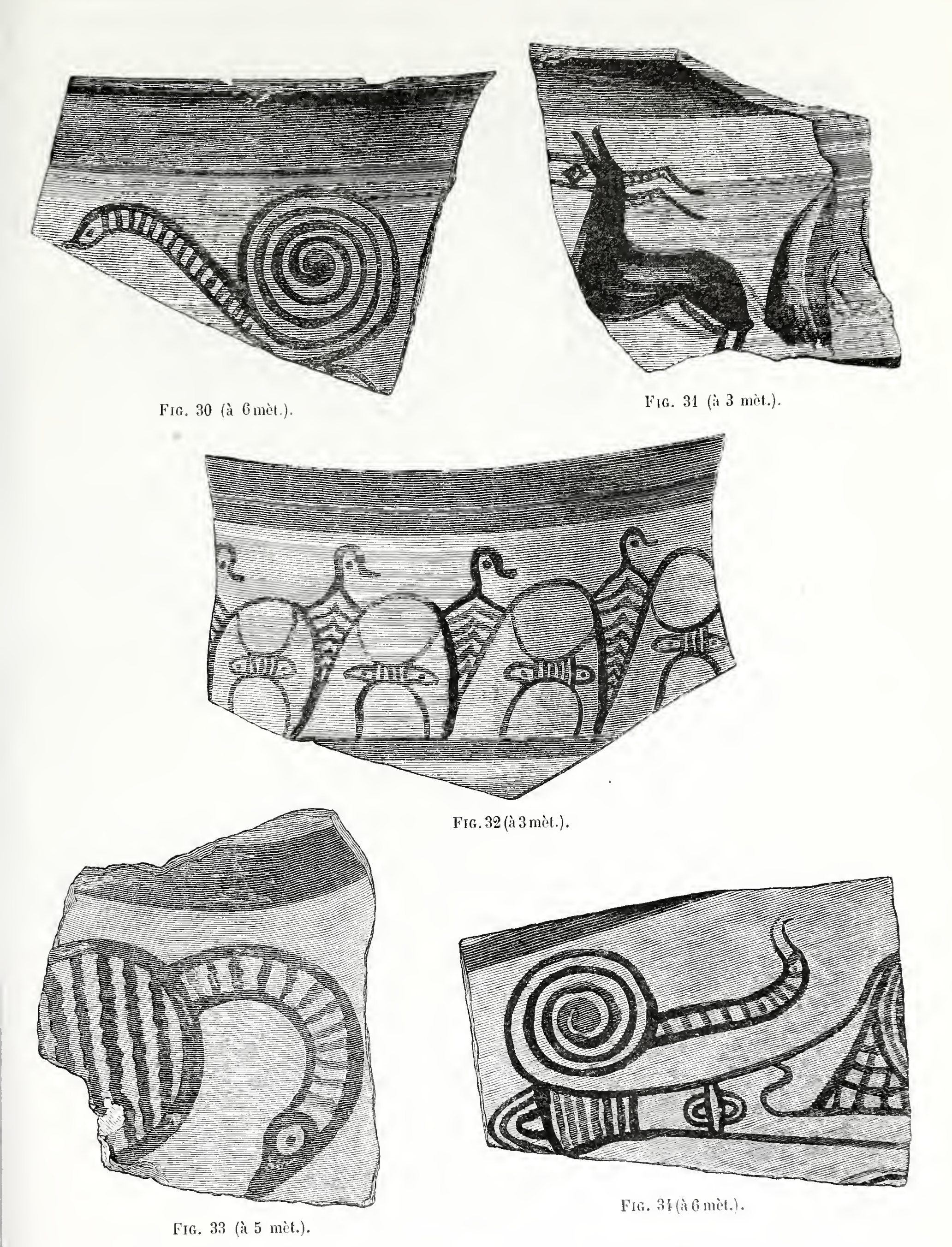


Fig. 30 (à 6 mèt.).

Fig. 31 (à 3 mèt.).

Fig. 32 (à 3 mèt.).

Fig. 33 (à 5 mèt.).

Fig. 34 (à 6 mèt.).

Fig. 30 à 34. — Fragments de vases peints de Mycènes. Dimensions réelles et dimensions réduites.

question un ⊖, l'usage de donner au 𐌇 cette valeur ne s'étant

établi qu'à l'époque de la conquête romaine. Je n'ai trouvé absolument aucune monnaie romaine ou byzantine. Je puis faire obser-

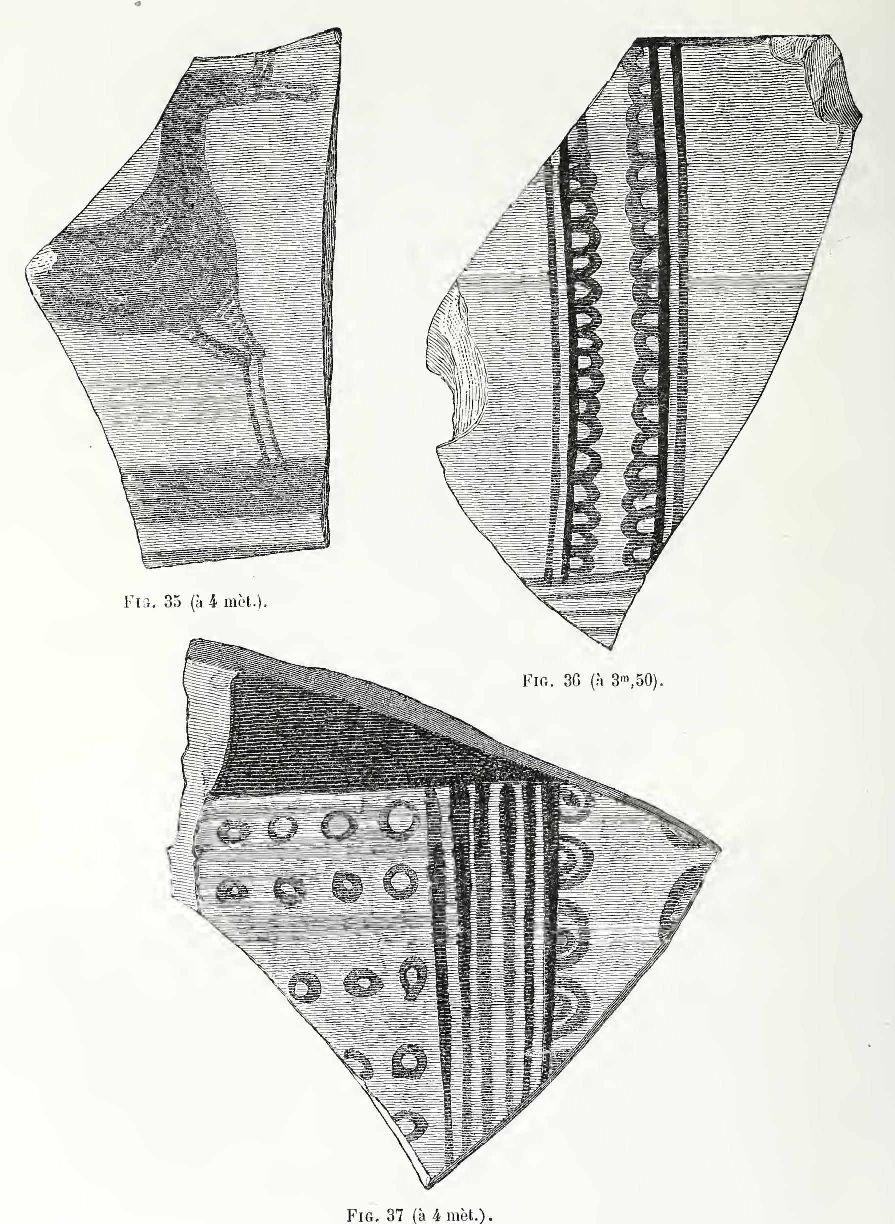


Fig. 35 (à 4 mèt.).

Fig. 36 (à 3^m,50).

Fig. 37 (à 4 mèt.).

Fig. 35 à 37. — Fragments de vases peints de Mycènes. Dimensions réelles et dimensions réduites.

ver que Mycènes semble n'avoir jamais de son chef frappé aucune monnaie; du moins on n'en a pas encore trouvé une seule pièce.

Au-dessous de la cité hellénique, qui est comparativement

moderne, je trouve par milliers des fragments de ces vases archaïques si magnifiquement peints, dont j'ai déjà fait mention en parlant

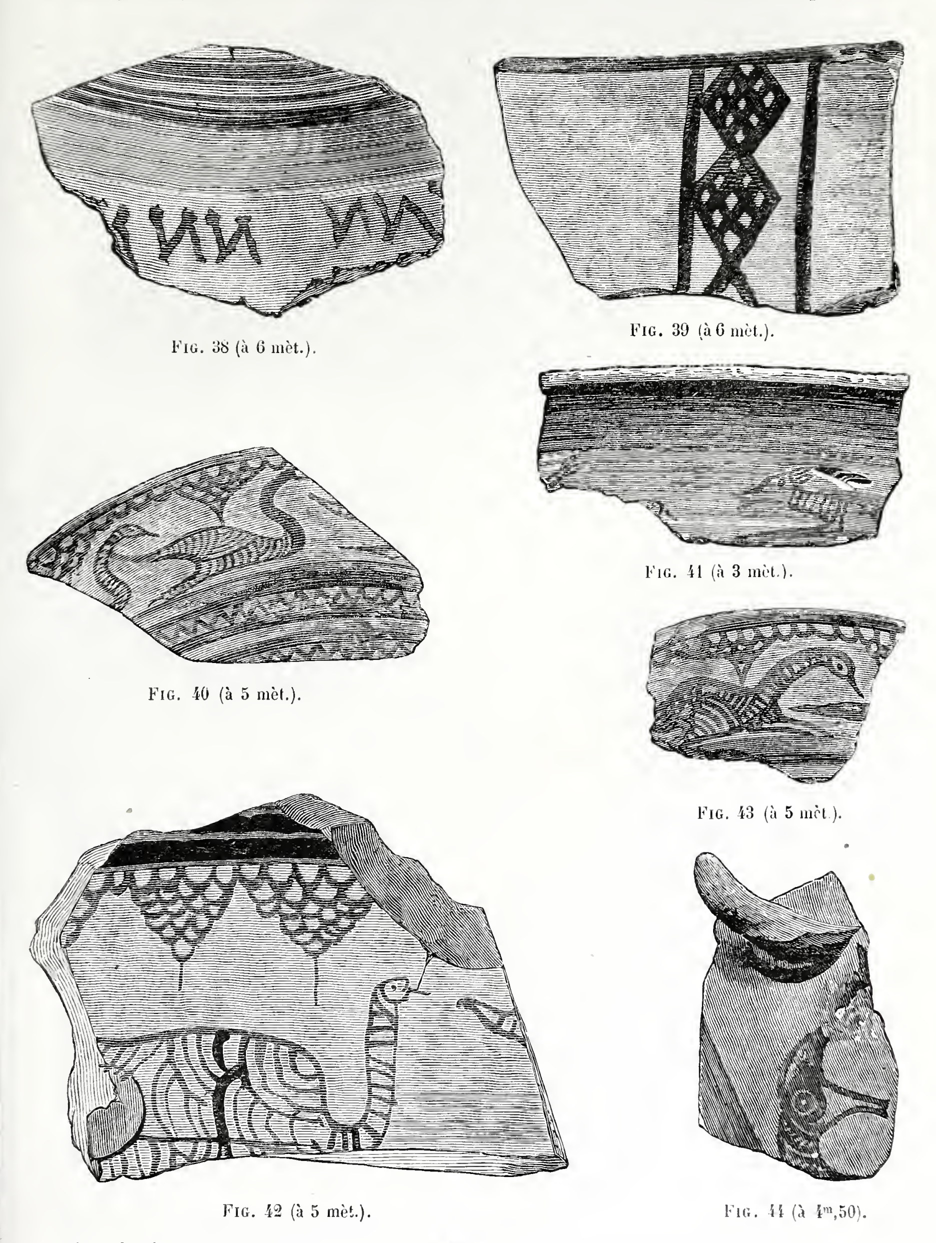


Fig. 38 (à 6 mèt.).

Fig. 39 (à 6 mèt.).

Fig. 40 (à 5 mèt.).

Fig. 41 (à 3 mèt.).

Fig. 43 (à 5 mèt.).

Fig. 42 (à 5 mèt.).

Fig. 44 (à 4m,50).

Fig. 38 à 44. — Fragments de vases peints de Mycènes. Dimensions réelles et dimensions réduites.

de Tirynthe. Le type de vase que je rencontre le plus fréquemment a la forme d'un globe, soutenu par un support plat, surmonté d'un cou étroit et très-élégant qui n'est pas percé ; l'extrémité supérieure

de ce cou est reliée, des deux côtés, à la partie supérieure du corps

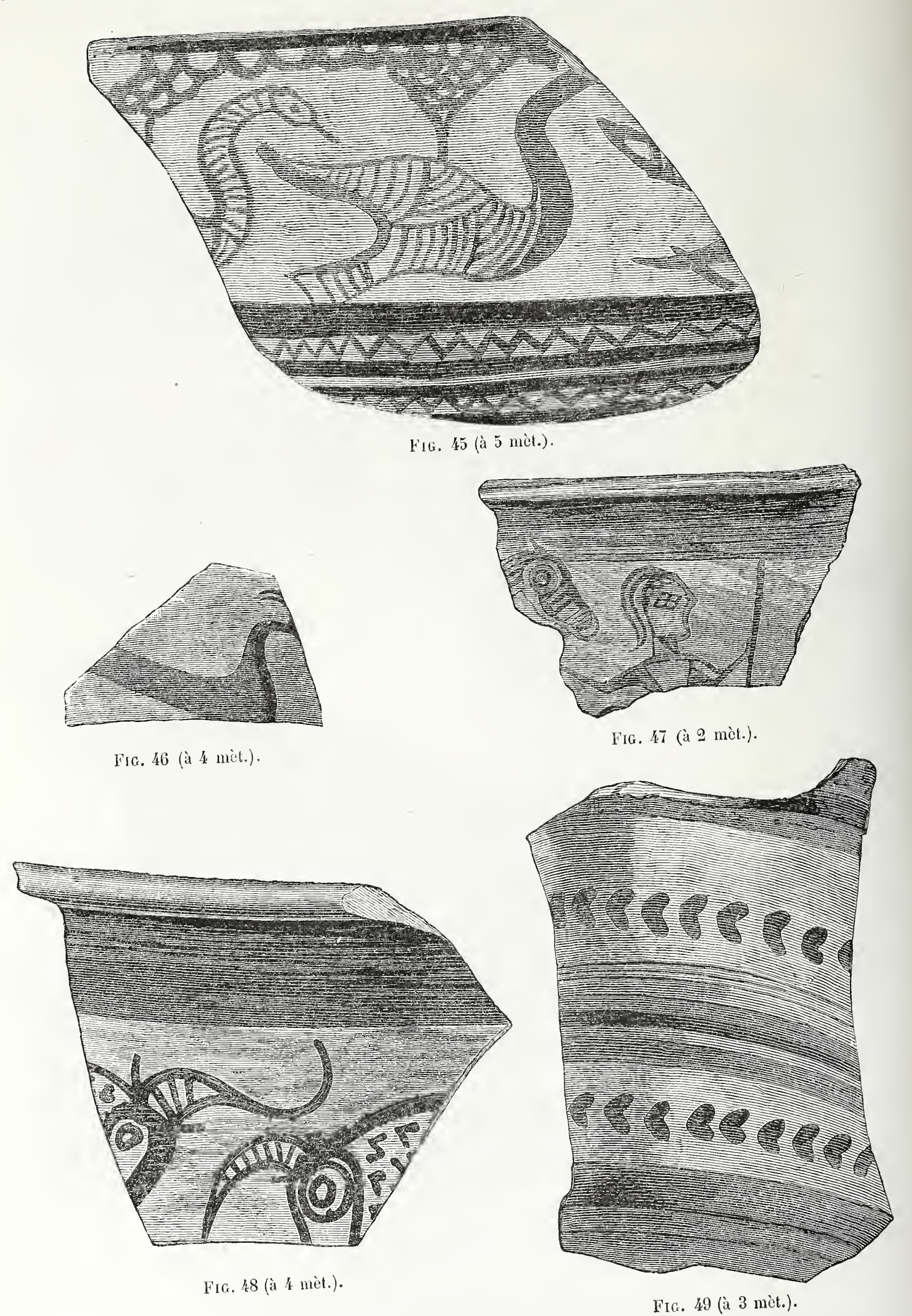


Fig. 45 (à 5 mèt.).

Fig. 46 (à 4 mèt.).

Fig. 47 (à 2 mèt.).

Fig. 48 (à 4 mèt.).

Fig. 49 (à 3 mèt.).

Fig. 45 à 49. — Fragments de vases peints de Mycènes. Dimensions réelles et dimensions réduites.

par une anse d'un beau dessin. L'ouverture véritable du vase est

en forme de tuyau, et toujours voisine du cou non percé [1]. Ces vases présentent toujours une ornementation peinte très-variée, qui consiste en bandes circulaires horizontales, en spirales et autres décorations de fantaisie qui varient d'un vase à l'autre. Le cou non

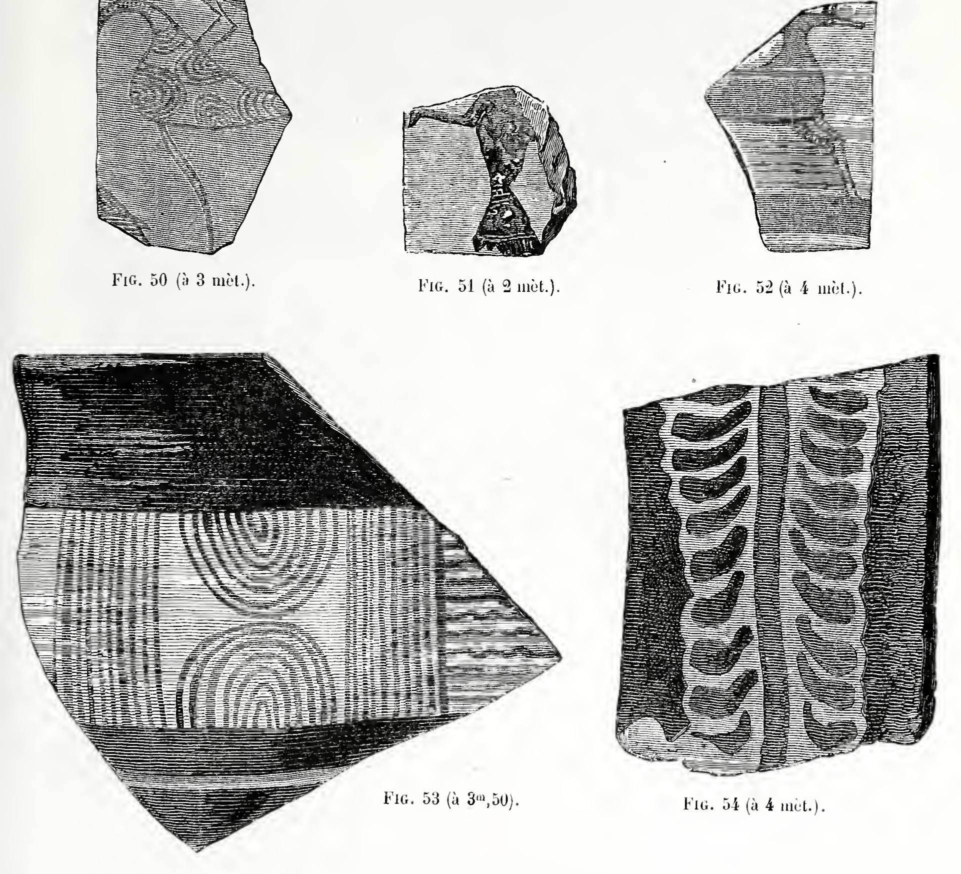


Fig. 50 (à 3 mèt.). Fig. 51 (à 2 mèt.). Fig. 52 (à 4 mèt.).

Fig. 53 (à 3m,50). Fig. 54 (à 4 mèt.).

Fig. 50 à 54. — Fragments de vases peints de Mycènes. Dimensions réelles et dimensions réduites.

percé de ces vases se termine par une surface plane ; au centre de cette surface, il y a généralement un point blanc, entouré de trois, quatre, six cercles rouges, ou même davantage ; quelquefois c'est une croix qui est peinte au milieu de ces cercles.

On rencontre quelquefois des vases de la même forme en Attique ; on en a même découvert quelques spécimens à Chypre, aussi bien

1. Dans la figure 25, le goulot est en partie caché par une des anses.

que dans des tombes égyptiennes. M. Charles T. Newton a appelé

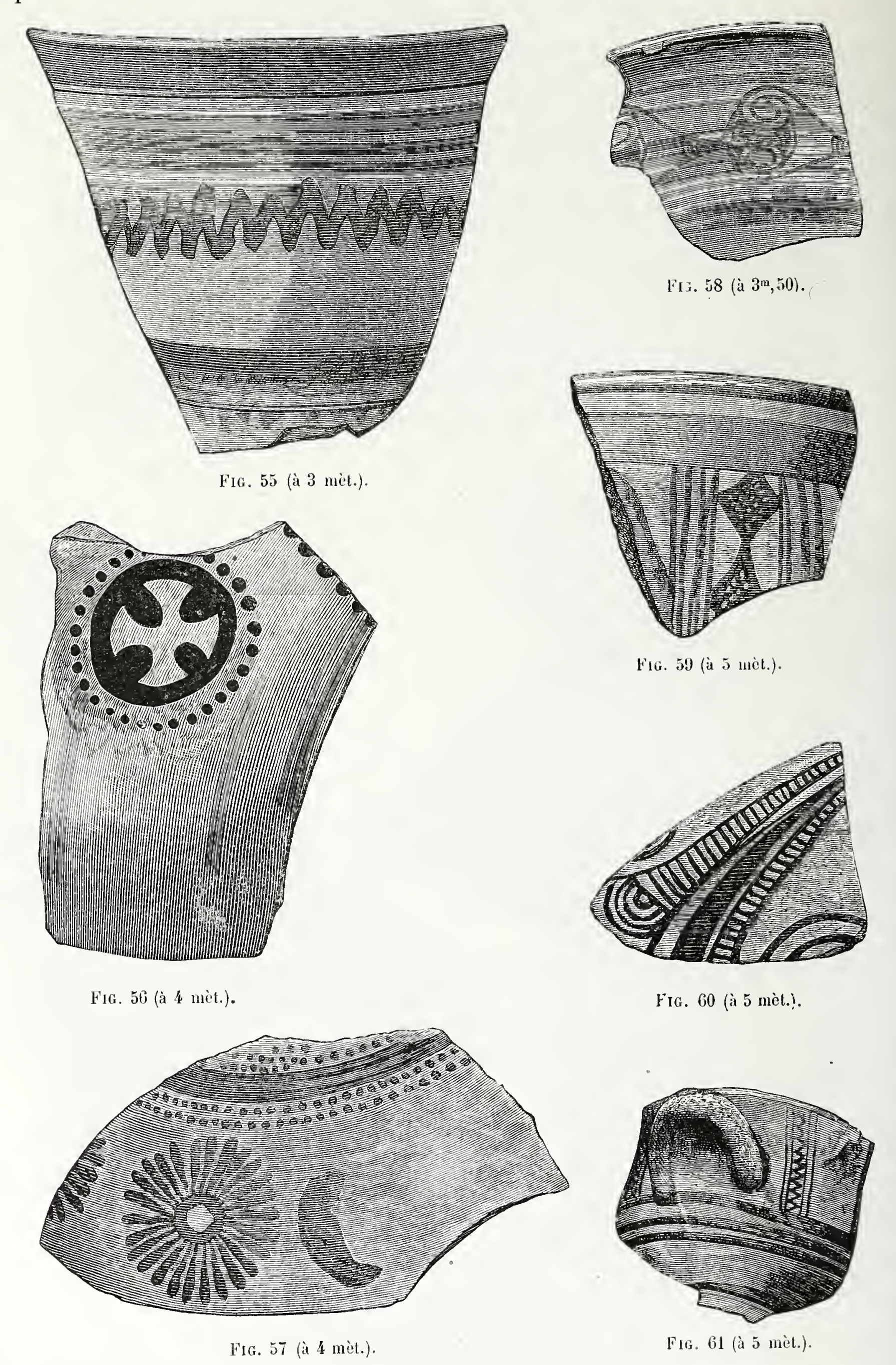


Fig. 55 (à 3 mèt.).

Fig. 56 (à 4 mèt.).

Fig. 57 (à 4 mèt.).

Fig. 58 (à 3m,50).

Fig. 59 (à 5 mèt.).

Fig. 60 (à 5 mèt.).

Fig. 61 (à 5 mèt.).

Fig. 55 à 61. — Fragments de vases peints de Mycènes. Dimensions réelles et dimensions réduites.

mon attention sur quarante-trois vases de la même forme absolu-

ment, que l'on a trouvés dans un tombeau à Ialysos, dans l'île de

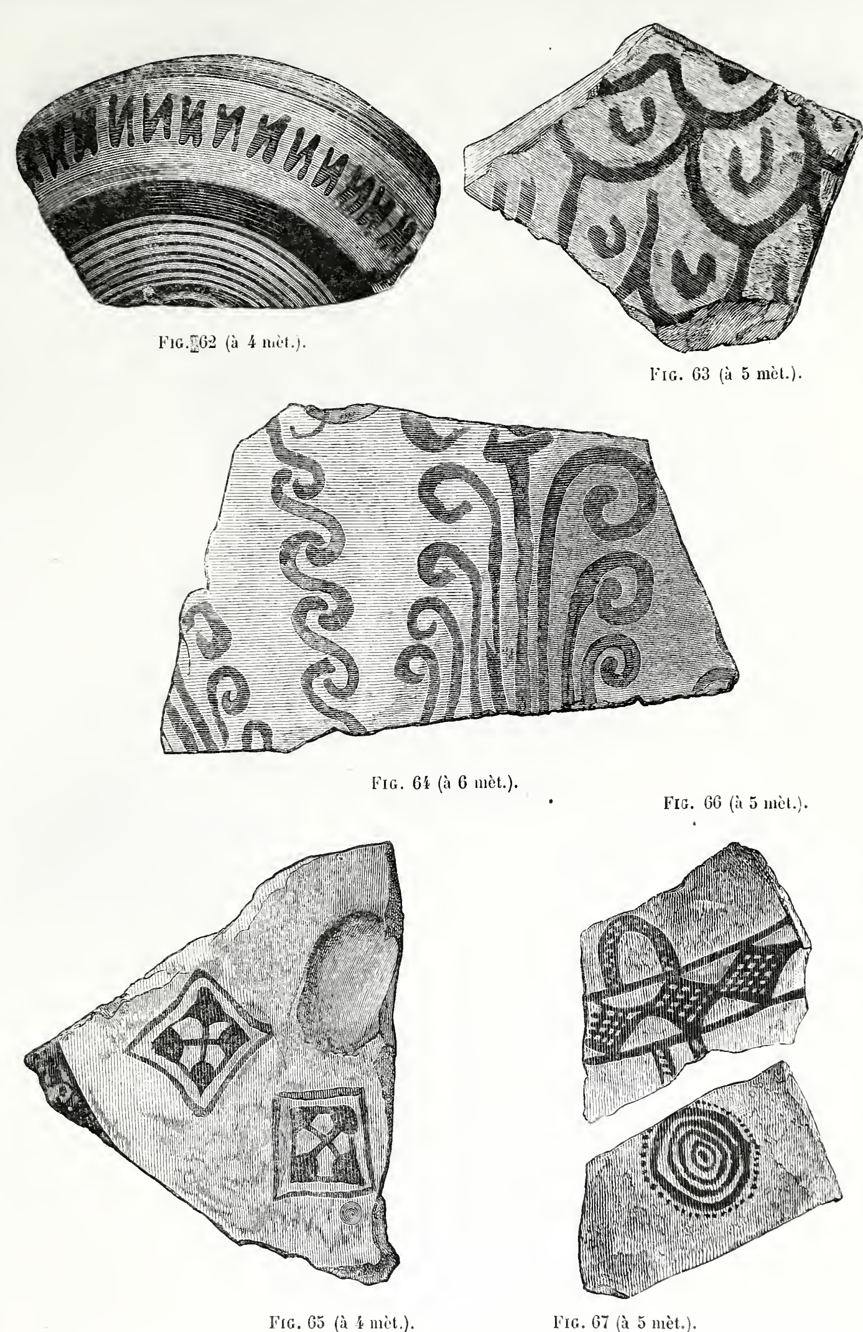


Fig. 62 (à 4 mèt.).

Fig. 63 (à 5 mèt.).

Fig. 64 (à 6 mèt.).

Fig. 66 (à 5 mèt.).

Fig. 65 (à 4 mèt.).

Fig. 67 (à 5 mèt.).

Fig. 62 à 67. — Fragments de vases peints de Mycènes. Dimensions réelles et dimensions réduites.

Rhodes, en même temps que d'autres objets que l'on rencontre

aussi à Mycènes ; mais on a trouvé aussi dans le même tombeau un



Fig. 68 (à 2 mèt.).



Fig. 69 (à 6 mèt.).



Fig. 70 (à 5 mèt.).

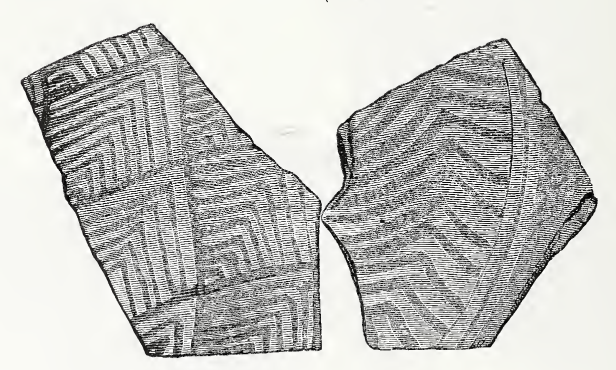


Fig. 71 et 72 (à 5 mèt.).

Fig. 68 à 72 — Fragments de vases peints de Mycènes. Dimensions réelles et dimensions réduites.

scarabée égyptien, avec le cartouche d'Amounof ou d'Aménophis III,

dont le règne, selon les égyptologues, remonte au moins à 1400

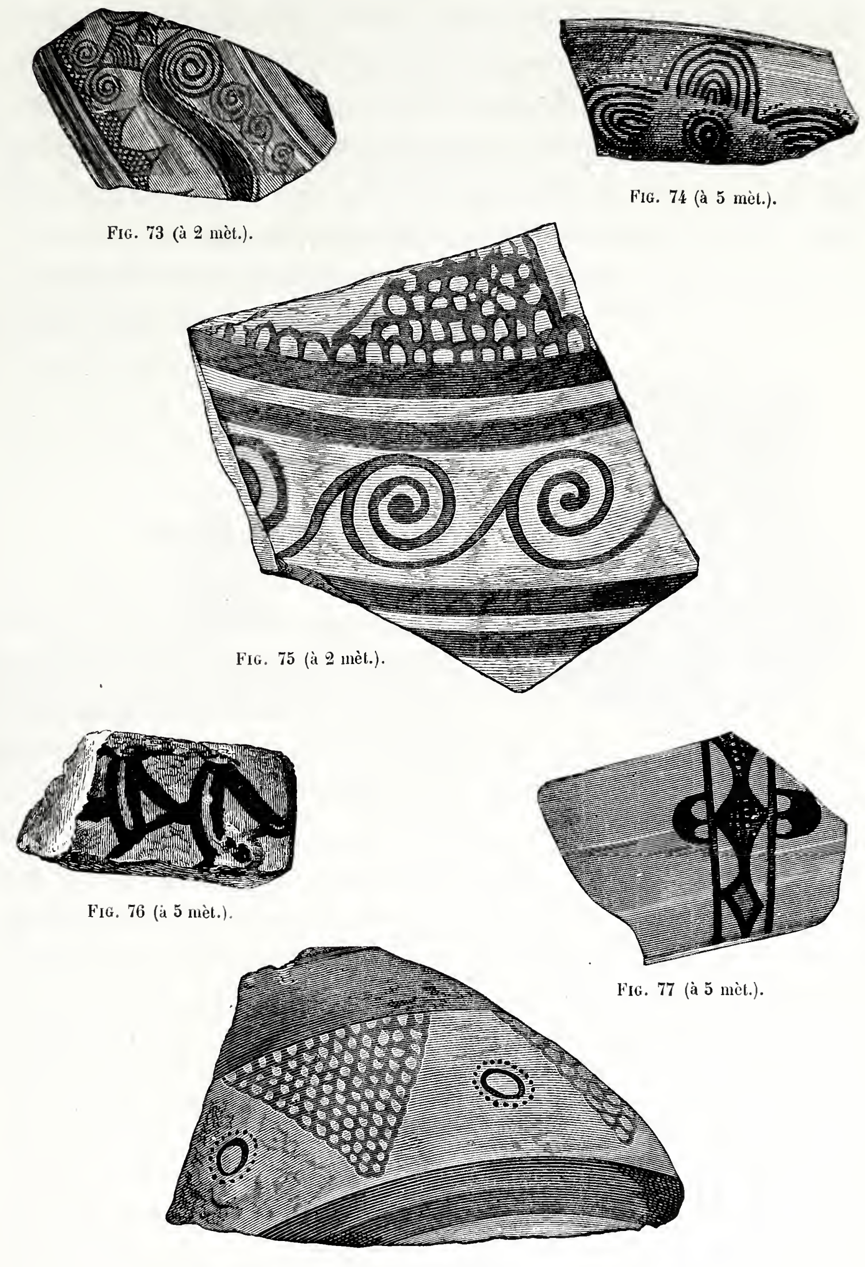


Fig. 73 (à 2 mèt.).

Fig. 74 (à 5 mèt.).

Fig. 75 (à 2 mèt.).

Fig. 76 (à 5 mèt.).

Fig. 77 (à 5 mèt.).

Fig. 78 (à 5 mèt.).

Fig. 73 à 78. — Fragments de vases peints de Mycènes. Dimensions réelles et dimensions réduites.

avant Jésus-Christ. Comme à Mycènes, la décoration peinte varie avec

chaque vase ; vu que, dans la plupart des cas, elle est des plus compliquées et n'a jamais été rencontrée ailleurs, j'essayerais vainement de la décrire ; je renvoie donc tout simplement le lecteur aux figures. Mais je puis faire observer d'une manière générale que les spirales sont l'élément principal de cette décoration ; que les fragments des vases dits vases attiques, à dessins géométriques, sont en grand nombre ; que l'on rencontre par occasion des fleurs, des branches et des feuilles ; que les bandes composées de signes cunéiformes, qui peuvent être imités des arêtes du poisson, sont fréquentes, ainsi que les lignes en zigzag et les bandes circulaires qui entourent le vase. On voit souvent la croix avec les marques de quatre clous, ainsi que le signe 卍, qui est généralement représenté avec quatre points, indiquant les quatre clous 卍. Ces signes ne peuvent représenter que le *suastika*, formé de deux morceaux de bois mis en croix et fixés avec quatre clous, et au point de jonction desquels on produisait par frottement le feu sacré à l'aide d'un troisième morceau de bois[1]. Mais la croix et le signe 卍 ne se rencontrent le plus souvent que sur des vases à dessins géométriques.



FIG. 80. — Vase peint. Fond jaune, lignes noires, boucliers rougeâtres (à 2 mèt.). Grandeur réelle.

On voit quelquefois sur ces vases des représentations d'oiseaux et de quadrupèdes ; toutes ces images sont très-archaïques, particulièrement celles des quadrupèdes ; il est quelquefois difficile de découvrir quel animal l'artiste a eu l'intention de représenter[2]. Ainsi l'on rencontre souvent des animaux avec des jambes très-longues, un corps semblable à celui d'un cheval, une tête terminée en bec de cigogne, mais avec deux cornes semblables à celles de la gazelle[3]. D'habitude, ces animaux sont d'une couleur rouge unie ;

1. Voyez *Troie et ses ruines*, chap. VI, p. 103-104.
2. Voyez les figures 31, 35, 41, 46, 50 et 52.
. Voyez les figures 31, 35, 50 et 52.

quelquefois ils sont ornés de spirales. Dans certains cas, les animaux représentés ressemblent beaucoup à des gazelles ou à des boucs[1]. L'oiseau que l'artiste mycénien a le mieux réussi à représenter est le cygne[2]. Il est difficile de distinguer à quelle espèce appartiennent les autres oiseaux[3]. On peut dire que l'artiste a également réussi dans ses représentations de figures humaines; mais les vases sont brisés en tant de morceaux, qu'il y a très-peu de ces figures qui soient complètes. Le petit vase (fig. 80) montre des guerriers armés de grands boucliers ronds; et sur un fragment (fig. 47) est représenté un homme coiffé d'un casque, conduisant un



Fig. 81. — Tête humaine sur l'orifice d'une cruche (à 5 mèt.). Grandeur réelle.

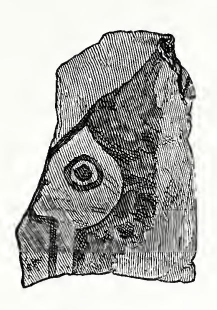


Fig. 82. — Tête humaine sur un fragment de poterie (à 6 mèt.). Demi-grandeur.

cheval de la main droite et portant une lance dans la main gauche. Sur d'autres fragments, il n'y a que des corps sans tête. La figure 81 est l'orifice d'une cruche qui porte une tête humaine modelée. Il y a aussi une tête humaine peinte sur un fragment de poterie (fig. 82); l'œil est démesuré, et la coiffure a la forme d'un bonnet phrygien. Toutes ces images sont très-archaïques.

La plupart des vases à large orifice sont peints à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur; et, dans bien des cas, les peintures intérieures sont de beaucoup supérieures aux autres par l'originalité et la profusion des couleurs. Ainsi, par exemple, j'ai trouvé un fragment de vase qui était orné à l'extérieur de dessins représentant des daims, et à l'intérieur d'images d'hommes et de femmes.

1. Voyez les figures 41 et 48.
2. Voyez les figures 33, 40, 42 et 45.
3. Voyez les figures 30, 43 et 44.

Je trouve souvent des fragments de trépieds en terre cuite avec deux grandes anses; les trois pieds, comme les anses, sont percés de deux, trois, quatre et même cinq trous, qui ne peuvent avoir servi qu'à suspendre les trépieds avec des attaches. Dans beaucoup de vases sans pied, le rebord de la base est percé des deux côtés d'autant de trous que les anses.

Je n'ai pas trouvé de couvercles percés de trous, mais je ne doute pas qu'il n'en ait existé et que, comme dans presque tous ceux que



Fig. 83. — Coupe de terre cuite (à 3 mèt.). Aux 5/8es environ de la grandeur réelle.

j'ai trouvés à Troie, les trous des vases n'aient servi non-seulement pour les suspendre, mais encore pour fixer les couvercles, afin de mettre en sûreté le contenu des vases.

Tous les vases trouvés jusqu'ici ont été façonnés au tour, excepté les petits, qui ont été évidemment modelés à la main. J'ai trouvé, il est vrai, deux fragments d'une grossière poterie façonnée à la main, que l'on ne peut comparer qu'à la plus grossière poterie des *Kitchen-middens* danois (*Kjökkenmöddinge*) ; mais il est évident qu'ils avaient été apportés d'ailleurs[1].

1. Pendant les quatre mois qu'ont duré les fouilles de Mycènes, je n'ai trouvé aucun autre fragment d'une poterie aussi grossière.

Comme à Tirynthe, les coupes sont pour la plupart d'une argile blanche en forme de grands verres à bordeaux; presque toutes ont une anse (voy. fig. 83). Mais il y a une grande quantité d'autres coupes de même forme qui sont d'un rouge uni brillant, et d'autres qui, sur un fond uni d'un rouge clair, sont décorées d'un grand nombre de bandes d'un rouge foncé, circulaires et parallèles (voy. fig. 84, 88).

Ce qui mérite d'attirer particulièrement l'attention, c'est que j'ai



Fig. 84 (à 4 mèt.), 85 (à 8 mèt.), 86 (à 5 mèt.), 87, 88 (à 4 mèt.), 89 (à 8 mèt.).

Fig. 84-89. — Fragments de poterie peinte. Demi-grandeur.

trouvé à Troie des coupes qui ont absolument la même forme, à une profondeur de 50 pieds (15 mètres) (voy. mon *Atlas des Antiquités troyennes*, pl. 105, n° 2311); ensuite, que quatorze coupes de la même forme exactement ont été trouvées à Rhodes, dans le tombeau d'Ialysos déjà mentionné; elles sont maintenant au

Musée Britannique. Il n'y a de différent dans ces dernières coupes que les peintures ; la plupart représentent la seiche (*sepia*), ou bien des spirales, ou bien ce curieux animal marin que l'on rencontre si fréquemment sur les poteries de Mycènes (voy. fig. 213, *a*, *b*), mais jamais sur les coupes mycéniennes.

Depuis le 7 août, j'ai pu recueillir plus de deux cents idoles



Fig. 90 (à 4^{m},50). Fig. 91 (à 6 mèt.).

Fig. 92 (à 6 mèt.). Fig. 93 (à 3^{m},50).

Fig. 90 à 93. — Idoles de terre cuite. Dimensions réelles.

de Hèra en terre cuite, plus ou moins endommagées, ayant la forme d'une femme ou celle d'une vache.

La plupart des idoles à figure de femme portent des ornements

peints en rouge vif sur un fond uni, rouge clair, deux mamelles en relief, au-dessous desquelles se dresse de chaque côté une longue

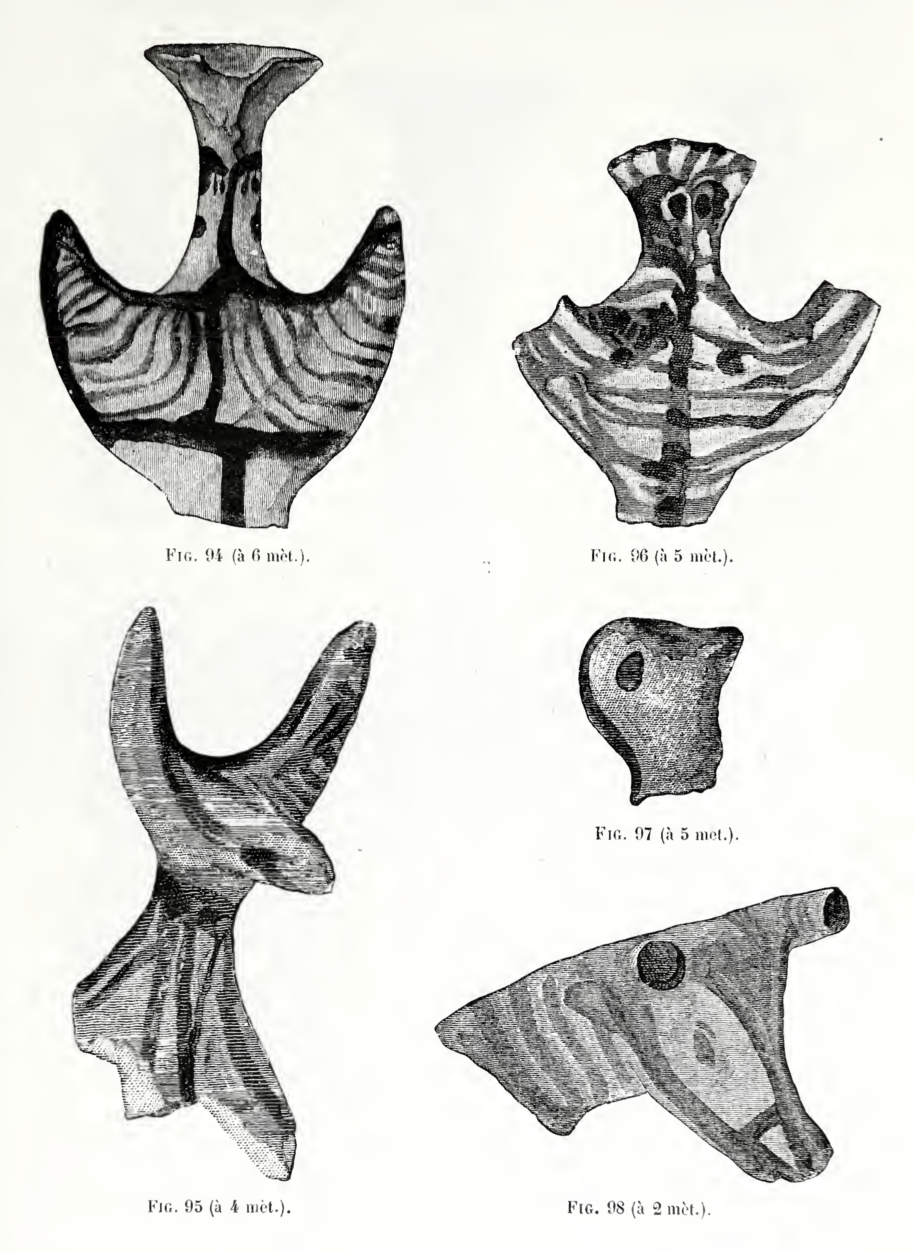


Fig. 94 (à 6 mèt.).

Fig. 96 (à 5 mèt.).

Fig. 97 (à 5 mèt.).

Fig. 95 (à 4 mèt.).

Fig. 98 (à 2 mèt.).

Fig. 94 à 98. — Idoles de terre cuite. Dimensions réelles.

corne; l'ensemble des deux cornes donne la figure d'un demi-cercle; comme je l'ai dit relativement aux idoles de Tirynthe, elles doivent

avoir pour objet de représenter ou des cornes de vache, ou les cornes symboliques du croissant de la lune, ou les deux choses à la fois. La tête de ces idoles est d'une forme très-comprimée et

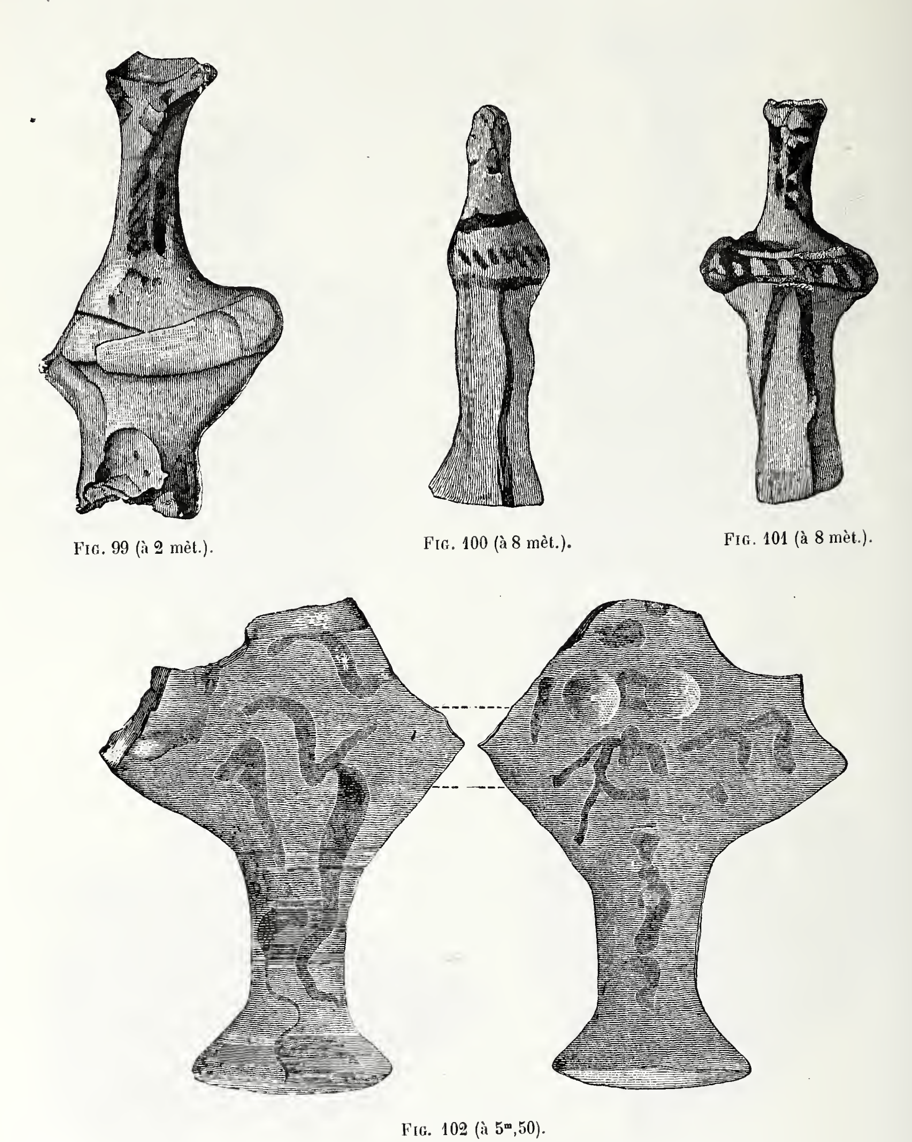


Fig. 99 (à 2 mèt.). Fig. 100 (à 8 mèt.). Fig. 101 (à 8 mèt.).

Fig. 102 (à 5^{m},50).

Fig. 99 à 102. — Idoles de terre cuite. Dimensions réelles.

généralement coiffée d'un grand *polos*. La partie inférieure a la forme d'un tube qui s'élargirait graduellement. Il est à remarquer qu'une idole en terre cuite, de la même forme exactement,

a été trouvée dans le tombeau d'Ialysos, déjà mentionné; elle est maintenant au Musée Britannique.

J'ai aussi trouvé des idoles de cette espèce avec un *polos* très-



Fig. 103 (à 2 mèt.). Fig. 104 (à 7 mèt.). Fig. 105 (à 7 mèt.).

Fig. 106 (à 3 mèt.). Fig. 107 (à 2 mèt.). Fig. 108 (à 7 mèt.).

Fig. 103 à 108. — Idoles de terre cuite. Dimensions réelles.

bas (fig. 111), et peut-être une douzaine qui n'ont point de cornes; toute la partie supérieure du corps jusqu'au cou présente la figure d'un disque (fig. 90, 91, 92, 93, 112); la tête est nue, et la chevelure est souvent indiquée par une longue tresse qui pend sur le dos. J'ai encore rencontré quelques idoles à tête d'oiseau, avec ou sans coiffure; leurs yeux sont grands, elles

n'ont pas de cornes, mais deux mains bien indiquées et croisées sur la poitrine (fig. 99, 100, 101). J'ai recueilli aussi la figure

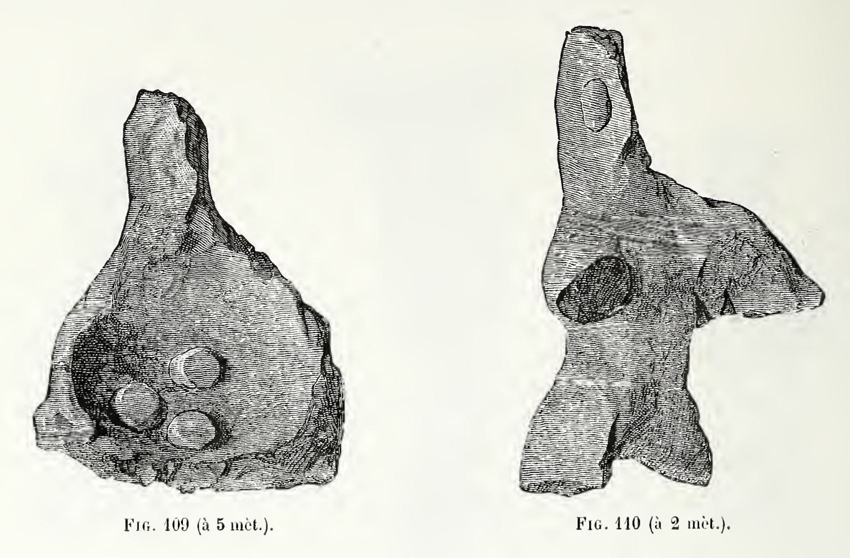


Fig. 109 (à 5 mèt.). Fig. 110 (à 2 mèt.).

Fig. 109 et 110. — Idoles de terre cuite. Dimensions réelles.

en terre cuite, haute de 6 pouces (0^{m},15), d'une femme vieille

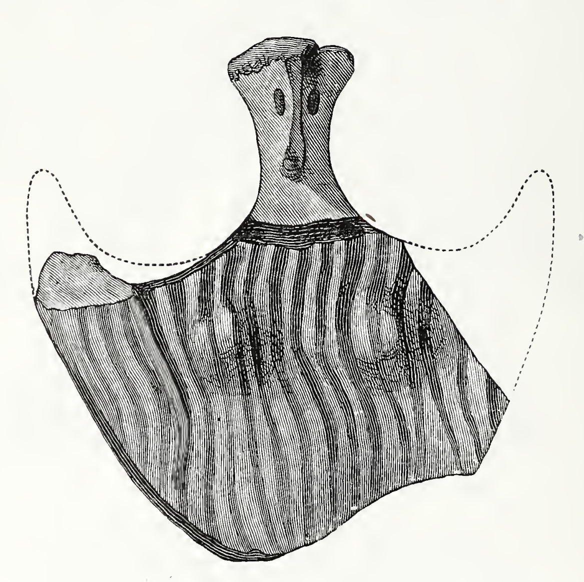


Fig. 111. — Idole de terre cuite (à 4 mèt.). Grandeur réelle.

et laide, probablement une prêtresse (fig. 113); les traits ne sont certainement ni égyptiens ni assyriens; les mains ont été brisées,

mais elles étaient évidemment en saillie; la figure a une très-grossière ornementation de lignes noires sur un fond uni, rouge foncé; la poitrine est ornée d'une certaine quantité de lignes en zigzag, qui représentent peut-être le feu. Le fragment de la

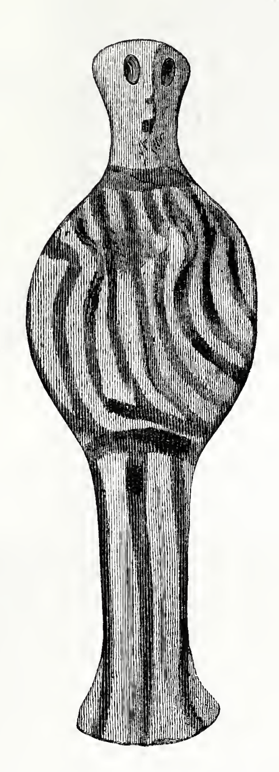


Fig. 112. — Idole de terre cuite. Grandeur réelle.

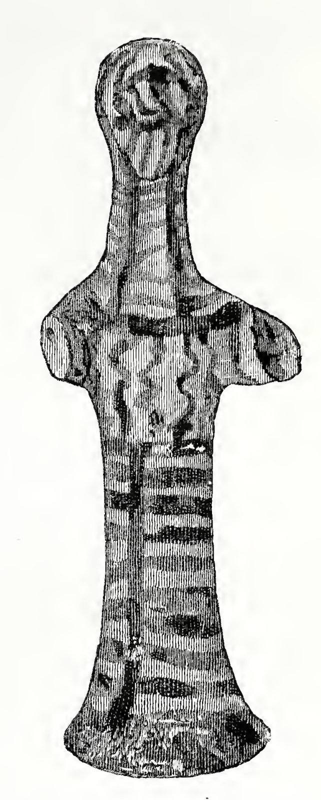


Fig. 113. — Figure de terre cuite (à 1 mèt.). Aux 5/6es de la grandeur réelle.

figure 110, d'après son attitude, semble avoir représenté un cavalier à cheval.

Quant aux idoles à forme de vache, il en a été trouvé des centaines, mais toutes plus ou moins brisées. C'est un fait très-digne de remarque que dans le tombeau d'Ialysos on a trouvé encore deux idoles pareilles, qui sont maintenant au Musée Britannique; elles sont très-bien conservées, et portent la même ornementation peinte que les idoles à forme de vache de Mycènes.

Le fer était déjà connu des Mycéniens, car j'ai trouvé plusieurs couteaux de fer; de plus quelques clefs curieuses; l'une de ces

clefs est très-épaisse, elle a 5 pouces $\frac{1}{2}$ (0^m,14) de long, quatre dents, ayant chacune 1 pouce $\frac{1}{2}$ (0^m,03 $\frac{3}{4}$) de long, et un anneau de

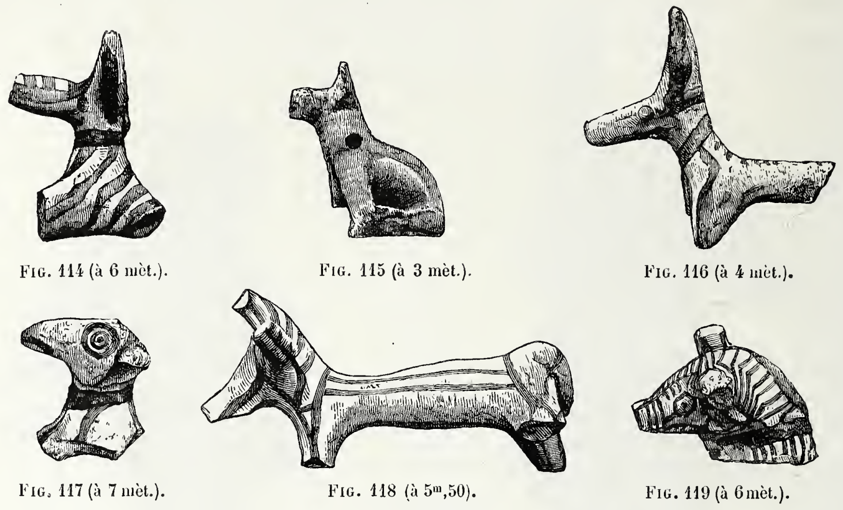


Fig. 114 (à 6 mèt.). Fig. 115 (à 3 mèt.). Fig. 116 (à 4 mèt.).

Fig. 117 (à 7 mèt.). Fig. 118 (à 5^m,50). Fig. 119 (à 6 mèt.).

Fig. 114 à 119. — Figures d'animaux en terre cuite.

suspension à l'autre extrémité (voy. fig. 120). Mais, à en juger

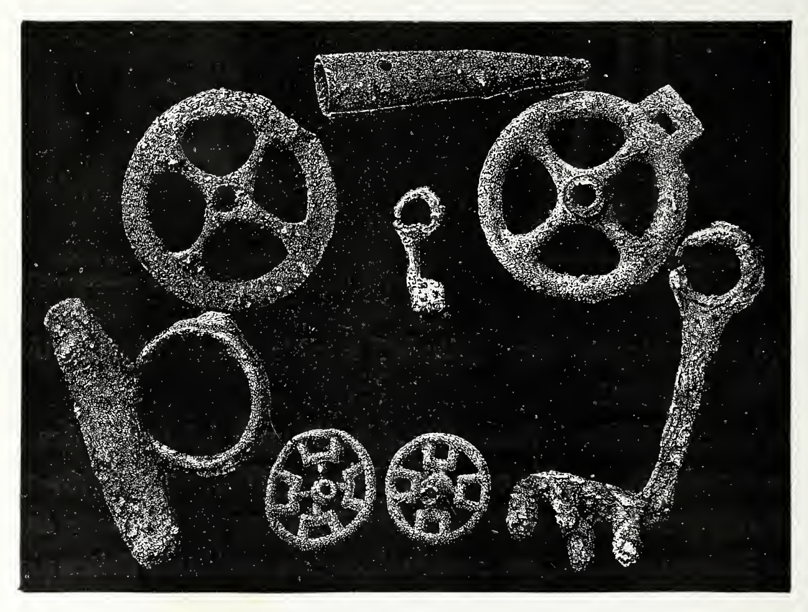


Fig. 120. — Objets en bronze, en plomb et en fer, à un tiers de la grandeur réelle.

par la forme de ces couteaux et de ces clefs, je n'hésite pas à exprimer l'opinion que ces objets appartiennent à une époque

postérieure de l'histoire de Mycènes, et même qu'ils datent du commencement du cinquième siècle avant Jésus-Christ. Pourtant je dois faire remarquer qu'une clef en fer, de forme parfaite-

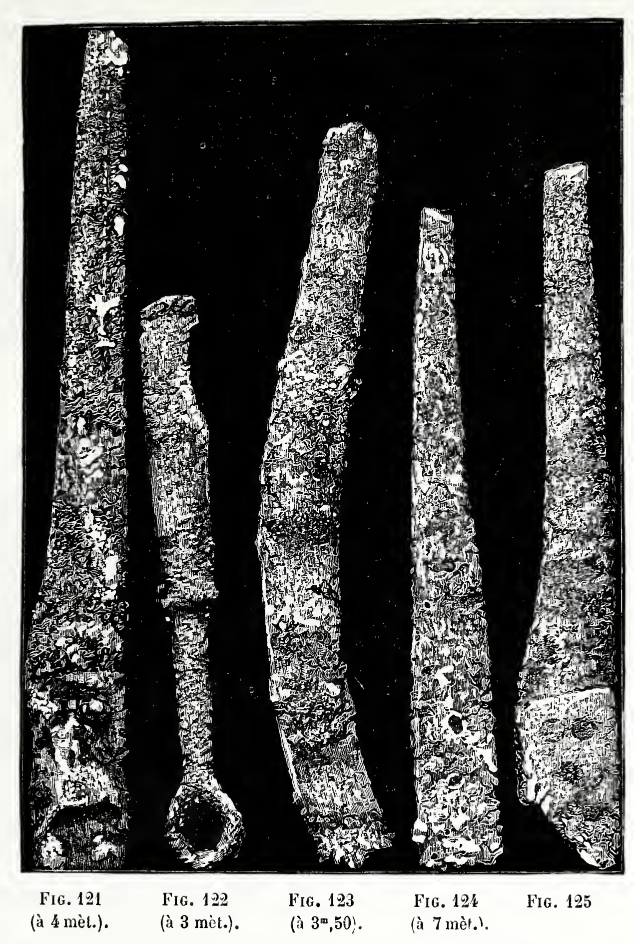


Fig. 121 (à 4 mèt.). Fig. 122 (à 3 mèt.). Fig. 123 (à 3m,50). Fig. 124 (à 7 mèt.). Fig. 125

Fig. 121 à 125. — Couteaux de bronze. Grandeur réelle.

ment identique avec la grande clef à quatre dents, se trouve dans la salle V de la collection égyptienne du Louvre.

J'ai trouvé aussi un grand nombre d'objets en forme de boutons, qui semblent avoir servi d'ornements soit sur les portes des maisons, soit ailleurs[1]. Ces objets sont d'une couleur noirâtre et brillante. D'après l'analyse de mon honorable ami M. Xavier

1. Ces objets ressemblent à ceux qui sont représentés aux figures 137, 139 et 165.

Landerer, professeur de chimie à Athènes, ils sont d'une argile très-cuite et couverts d'un vernis de plomb. En fait d'objets de bronze, j'ai découvert plusieurs couteaux bien conservés; l'un de ces couteaux (fig. 125) a encore une partie de son manche, qui est en os; deux pointes de flèche, qui n'ont pas de barbes



Fig. 126. — Pointes de flèche, hachettes et autres objets de pierre (a 3 mèt). Grandeur réelle.

(γλωχῖνες), comme les têtes de flèches carthaginoises que j'ai recueillies l'an dernier dans mes fouilles à Motyè, en Sicile.

En fait d'ustensiles de pierre, j'ai trouvé deux hachettes de serpentine, d'un beau poli (voy. fig. 126, à la seconde rangée); quantité de poids de diorite et de meules à main pour moudre le blé, en trachyte; elles ont 8 pouces (0^m,20) de long et 5 pouces $\frac{1}{4}$ (0^m,13) de large, et ressemblent pour la forme à des œufs coupés par la moitié, dans le sens de la longueur. On broyait le grain entre les faces planes de deux de ces meules;

mais ce procédé de mouture ne pouvait donner qu'une sorte de gruau et non pas de la farine; le grain ainsi broyé n'aurait pu servir à faire du pain. Dans Homère[1], nous le voyons employé à faire une sorte de potage et aussi à saupoudrer la viande[2]. Nous n'avons découvert qu'une petite parcelle d'or; pas encore d'argent, mais du plomb en grande quantité.

J'ai trouvé aussi un disque de terre cuite, petit et épais, avec une rainure tout autour pour qu'on pût le suspendre par un fil; un des côtés, qui est bien poli et semble avoir été couvert de cire, porte gravé un certain nombre de fois le signe 卐, que l'on rencontre si fréquemment dans les ruines de Troie. On y trouve les fusaïoles par centaines; presque toutes sont d'une belle pierre bleue, sans aucun ornement (voy. fig. 15). Le tombeau d'Ialysos contenait des fusaïoles absolument du même genre. Jusqu'ici, je n'ai rencontré que cinq fusaïoles de terre cuite et sans ornements.

Il semble que les Mycéniens aient été musiciens, car j'ai trouvé le fragment d'une lyre en os, avec des ornements élégants

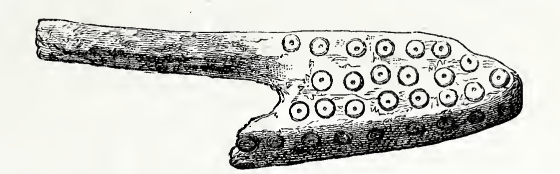


Fig. 127. — Fragment d'une lyre en os (à 3m,50), aux 7/8es environ de la grandeur réelle.

(fig. 127), et une flûte, dont nous avons les trois morceaux (fig. 128, 129, 130 *a*), qui ont été découverts au même endroit, quoique à des

1. *Il.*, XVIII, 558-560 :

> Κήρυκες δ' ἀπάνευθεν ὑπὸ δρυΐ δαῖτα πένοντο,
> βοῦν δ' ἱερεύσαντες μέγαν ἄμφεπον, αἱ δὲ γυναῖκες
> δεῖπνον ἐρίθοισιν, λεύκ' ἄλφιτα πολλὰ πάλυνον.

« A l'écart, des hérauts préparent sous un chêne un abondant repas ; ils ont sacrifié un énorme taureau qu'ils apprêtent; les emmes les secondent en préparant pour le repas des travailleurs un potage de gruau blanc. »

2. *Od.*, XIV, 76-77 :

> Ὀπτήσας δ' ἄρα πάντα φέρων παρέθηκ' Ὀδυσῆϊ
> θέρμ' αὐτοῖς ὀβελοῖσιν· ὁ δ' ἄλφιτα λευκὰ πάλυνεν.

« Lorsqu'elles (les chairs de porc) sont rôties, sans les retirer des broches, il les pose brûlantes devant Ulysse et les saupoudre de farine blanche...»

profondeurs différentes, et qui évidemment appartiennent tous les

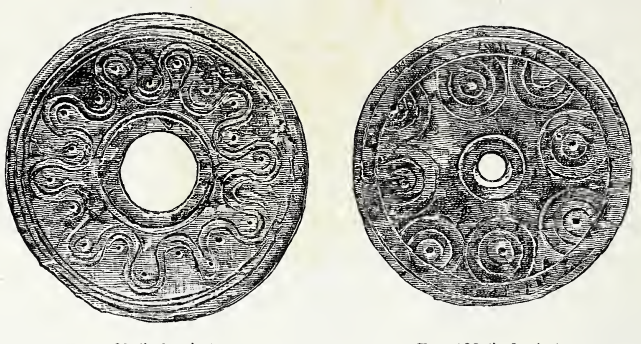
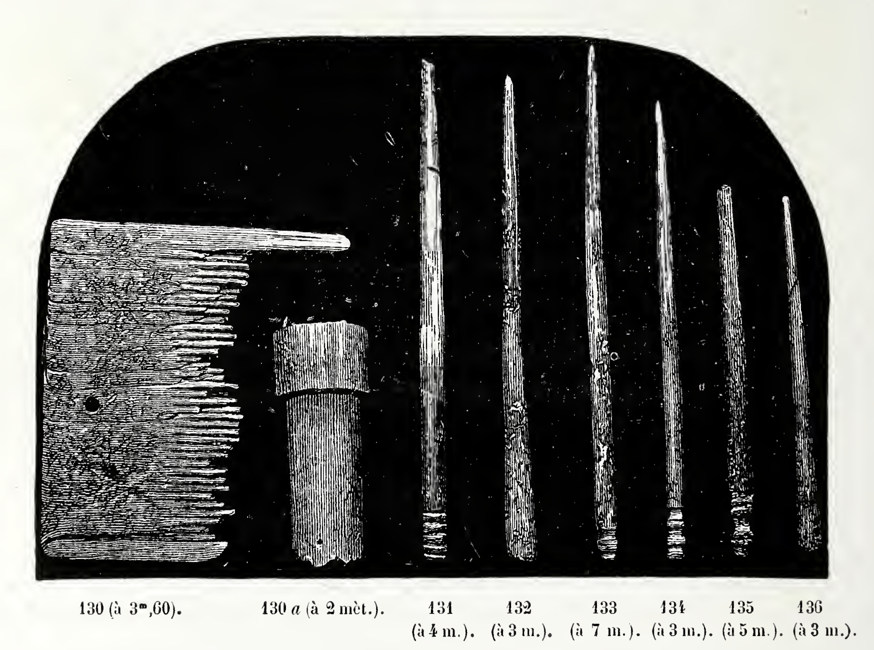


Fig. 128 (à 3 mèt.). Fig. 129 (à 6 mèt.)

Fig. 128 et 129. — Extrémités supérieure et inférieure d'une flûte. Grandeur réelle.

trois au même instrument. La figure 129, ou pièce supérieure de la flûte, ainsi que la figure 128, ou pièce inférieure, est en ivoire : ces deux pièces portent une ornementation très-symétrique, gravée en creux. Le fragment du cylindre de la flûte (fig. 130 *a*) est en pierre ollaire, le *lapis ollaris* de Pline ; nous avons donc au complet



130 (à 3m,60). 130 *a* (à 2 mèt.). 131 (à 4 m.). 132 (à 3 m.). 133 (à 7 m.). 134 (à 3 m.). 135 (à 5 m.). 136 (à 3 m.).

Fig. 130-136. — Peigne et aiguilles d'ivoire aux 5/8es environ de la grandeur réelle.

Nota. — La figure 130 *a* est un morceau de la flûte dont font partie aussi les figures 128 et 129.

une merveilleuse flûte mycénienne, composée d'ivoire et de pierre.

Mais la pierre ollaire semble avoir été fréquemment employée chez les anciens dans la fabrication des flûtes, car je possède moi-même une flûte en *lapis ollaris* trouvée dans un tombeau à Ithaque ; elle porte l'inscription ΗΙΑΡΟΣ (forme archaïque d'ἱερός)[1], et semble remonter au sixième ou au septième siècle avant Jésus-Christ. J'ai recueilli encore un fragment de vase en cristal et un peigne (fig. 130) ; ce peigne est en ivoire. Il a été trouvé à 12 pieds (3^{m},60) de profondeur ; il porte au milieu un trou qui servait à le suspendre par un fil.

Inscription de la flûte d'Ithaque.

Je trouve fréquemment ici des morceaux de terre cuite plats avec des ornements peints ou imprimés en creux ; ces objets ont dû servir à revêtir les murs intérieurs des maisons (fig. 137 et 139).

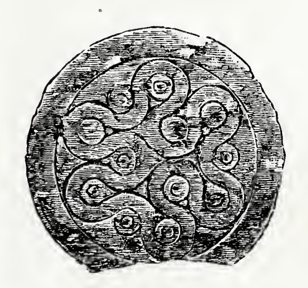


Fig. 137 (à 5 mèt.).



Fig. 138.



Fig. 139 (à 3 mèt.).

Fig. 137 à 139. — Ornements en terre cuite, grandeur réelle. La figure 138 est un bouton d'or.

A une profondeur qui varie entre 10 et 11 pieds (3 mètres ou 3^{m},30), quelquefois à 6 pieds ½ (1^{m},95) seulement au-dessous de la surface, je mets au jour des murs de maisons cyclopéens, bâtis de pierres non travaillées, ajustées sans mortier ni ciment, et dont les fondations reposent sur le roc même, à une profondeur au-dessous de la surface, qui varie entre 20 et 24 pieds (6 mètres à 7^{m},20). Les pierres angulaires de ces maisons sont remarquables par leur grosseur.

A l'extrémité nord de ma tranchée, j'ai mis à découvert une partie d'une conduite d'eau de construction cyclopéenne, qui est encore plus remarquable que celles de Tirynthe ; car ces der-

1. Voyez mon ouvrage : *Ithaque, le Péloponnèse, Troie.*

nières, au moins, reposent sur le roc vif, tandis qu'ici la conduite est enterrée dans les décombres, et les pierres, non taillées, sont ajustées sans ciment ni mortier : on se demande avec étonnement comment une eau courante a pu traverser ce conduit sans se perdre à travers les interstices.

Tout près de cette conduite cyclopéenne, il y a douze récipients formés de grandes dalles de pierre sablonneuse et recouvertes de pierres plus petites; dans mon opinion, ces récipients ne peuvent avoir été autre chose que douze petites citernes.

A quelques mètres au sud de ces réservoirs, j'ai découvert deux stèles funéraires de pierre sablonneuse, orientées en droite ligne du nord au sud et décorées de bas-reliefs du plus haut intérêt. Malheureusement celle du nord est d'une pierre sablonneuse peu résistante, ce qui fait qu'elle est brisée en plusieurs endroits et que la partie supérieure ne s'est pas conservée. Elle a 6 pouces ($0^m,15$) d'épaisseur, 4 pieds ($1^m,20$) de haut, 4 pieds 2 pouces ($1^m,25$) de large à la partie inférieure et 3 pieds 8 pouces $\frac{1}{2}$ ($1^m,11$) à la partie supérieure. La décoration se compose d'un sujet unique, entouré en dessous et sur les côtés d'une large bordure, qui forme un encadrement très-simple, composé de filets parallèles. Elle représente un sujet de chasse [1]. Sur un char, traîné par un seul cheval, le chasseur est debout, il tient les rênes dans sa main gauche, et dans sa main droite une épée longue et large. A cause des fractures de la pierre, on ne voit pas distinctement la partie supérieure du char; mais on distingue bien la roue, dont les quatre rayons forment une croix. La manière dont le cheval allonge les jambes de devant et celles de derrière semble indiquer qu'il est lancé à toute vitesse. Au-dessous, à gauche, un lion passablement dessiné, avec une queue recourbée, donne la chasse à un animal sauvage qui fuit, probablement un chevreuil, mais dont la queue est beaucoup trop longue. Juste au-dessus du dos du chevreuil, entre les jambes du cheval, est étendu un objet que l'on ne peut reconnaître ; cet objet peut être aussi bien un homme

1. Voyez la figure 24 en tête de ce chapitre.

renversé qu'un char à deux roues. De chaque côté, dans la large

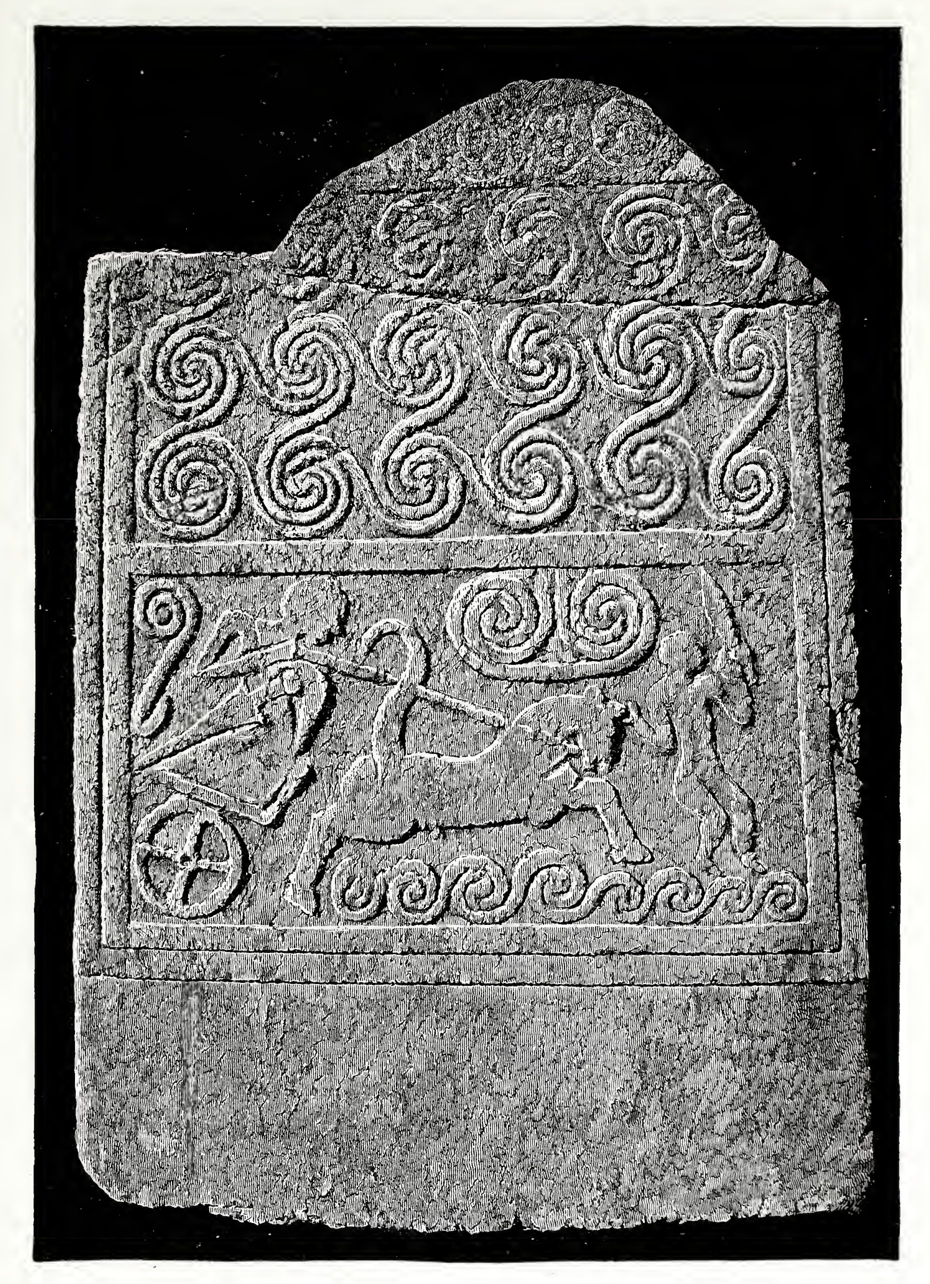


Fig. 140. — Seconde stèle funéraire trouvée au-dessus des tombeaux de l'acropole (à 4 mètres). Environ à 1/12e de la grandeur réelle.

bordure formée par deux filets parallèles, sont trois ovales ou cartouches, contenant une ornementation très-curieuse, qui, à

première vue, semble avoir une signification symbolique ; mais, en y regardant de près, on trouve que ce n'est pas autre chose qu'une belle décoration composée de spirales. A la base, il y a trois filets horizontaux. Derrière le char, on voit une rangée de signes qui ressemblent à des lettres ; mais ces signes aussi ne sont probablement pas autre chose qu'une ornementation.

A 1 pied (0m,30) seulement de cette stèle funéraire, et sur la même ligne, se dresse l'autre (fig. 140), qui est d'une pierre sablonneuse plus dure que la première, et par conséquent beaucoup mieux conservée. Elle n'est endommagée qu'au sommet, où il peut manquer un morceau d'environ 6 ou 8 pouces (0m,15 à 0m,20) de haut ; à la base, elle a 3 pieds 10 pouces (1m,15) de large et 3 pieds 7 pouces (1m,08) au sommet ; sa hauteur est de 6 pieds (1m,80). Elle est divisée en deux compartiments superposés et séparés par un filet horizontal et encadrés sur trois côtés par deux bandes parallèles. Le compartiment supérieur représente quatre rangées horizontales et parallèles, chacune de six spirales, dont deux sont complètes et les deux autres incomplètes ; il y a donc en tout vingt-quatre spirales unies les unes aux autres et représentant une bande en relief qui couvre le champ tout entier d'une sorte de réseau. Selon la remarque judicieuse du Dr Fr. Schlie, ce dessin est le même, en principe, que celui que l'on obtiendrait en menant des tangentes horizontales et verticales, et qui formerait la figure appelée méandre (voy. fig. 140 *a*).

Dans le compartiment inférieur est représenté un guerrier sur son char ; il semble plutôt assis que debout, car la partie inférieure du corps n'est pas visible ; tandis que, selon les procédés de l'art le plus primitif, sa tête est représentée de profil, sa poitrine est vue de face, sans aucune préoccupation des lois de la perspective. Il touche de sa main gauche une épée qui est encore au fourreau et dont la garde se termine par un pommeau volumineux. Dans la main droite, il tient un objet de forme allongée qui se termine à la bouche du cheval. Cet objet, assez épais à la hauteur de la main, va en s'amincissant graduellement et ressemble beaucoup plus à une lance qu'à des rênes ; il est difficile de dire lequel de ces deux

objets l'artiste a eu l'intention de représenter. Le char est tiré par un étalon, le mouvement de ses jambes semble indiquer qu'il est lancé au galop [1]. La queue de l'animal est dressée et ne se recourbe qu'à l'extrémité. Les jambes sont si trapues et la queue si épaisse en proportion du corps, que, sans la forme de la tête, on pourrait croire que le sculpteur a voulu représenter un lion; d'autre part, les oreilles de cet étalon ressemblent plutôt à des cornes qu'à des

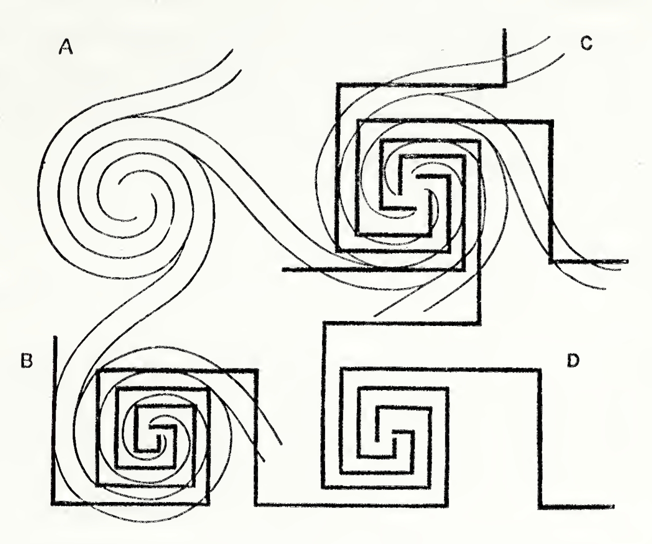


Fig. 140 *a*. — Dessins de méandres à lignes droites et à lignes courbes.

oreilles de cheval. Juste devant le cheval un guerrier est debout ; de sa main droite il saisit la tête du cheval ; dans sa main gauche, qui est levée, il tient une épée à double tranchant ; il semble plein d'angoisse ; sa tête est représentée de profil, tandis que le corps est vu de face, sans aucun souci des règles de la perspective.

Pour remplir l'espace vide, l'artiste, au-dessous de cette figure et de celle du cheval, a sculpté des dessins de volutes, dont la deuxième, la troisième et la quatrième spirale sont plus développées que les cinq autres, parce qu'en cet endroit l'artiste avait plus d'espace.

1. Comme on n'entend jamais parler de chars de l'âge héroïque attelés d'un seul cheval, peut-être celui-ci, dans l'intention de l'artiste inexpérimenté, est-il destiné à en représenter deux, l'un cachant l'autre. La même remarque s'applique aux deux stèles (fig. 24 et 141).

M. Postolakkas me fait remarquer que le curieux ruban en relief qui est au-dessus du cheval ressemble à la *pelta lunata* des Amazones, telle qu'elle est représentée sur les anciens vases. Ce ruban en relief se compose de deux spirales horizontales opposées l'une à l'autre.

Le char nous offre un spécimen unique et très-précieux du char homérique, dont on n'avait jusqu'ici qu'une idée confuse. La caisse du char (*πείρινς*) ne forme pas un demi-cercle, comme on avait l'habitude de se l'imaginer d'après les sculptures de l'antiquité classique et d'après le char antique conservé au musée de Munich, mais elle est quadrangulaire. D'après l'*Iliade*[1] (XXIV, 190 et 267), on voit que l'habitude était d'attacher la caisse sur le char toutes les fois que l'on voulait s'en servir. Sur trois côtés de la caisse nous voyons une bande ou filet ; c'est sans aucun doute ce qu'Homère[2] désigne par le mot *ἄντυξ*, que le comte de Derby a traduit par *rail* (barre).

Différent du char homérique des dieux, dont les roues (*κύκλα*) avaient huit rayons, les roues du nôtre n'en avaient que quatre, disposés en croix autour de l'essieu (*ἄξονι ἀμφίς*)[3]. Juste derrière le guerrier qui est sur le char, il y a un signe très-curieux, dont la partie inférieure se termine par un long crochet et la partie supérieure par une volute. M. Postolakkas me rappelle que ce même signe se rencontre fréquemment sur les médailles des familles romaines, par exemple, sur celles de Jules César, de

1. Homère se sert aussi du mot πείρινθα (qui ne se rencontre qu'à l'accusatif) pour désigner la corbeille d'osier qui servait à assujettir la charge sur la charrette (ἅμαξα) ; ce sens du mot, qui est le sens primitif, peut servir à nous faire comprendre par induction quelle était aussi la forme du πείρινς dans le char (cf. *Od.*, XV, 131).

2. *Il.*, V, 727-728 :

Δίφρος δὲ χρυσέοισι καὶ ἀργυρέοισιν ἱμᾶσιν
ἐντέταται · δοιαὶ δὲ περίδρομοι ἄντυγές εἰσιν.

« Le char était suspendu sur des bandes d'or et d'argent, et tout autour courait une double bande ou filet. »

3. Mon ami, M. W.-S.-W. Vaux, appelle mon attention sur ce fait que cette roue à quatre rayons, ainsi que les roues à quatre rayons que nous voyons dans les figures 24 et 120 et dans celles des intailles mycéniennes décrites plus loin, est un caractère particulier aux monnaies grecques primitives. Les roues primitives ont six rayons chez les Égyptiens, les Éthiopiens et les Assyriens. Dans les sculptures persanes Akhéménides , on voit des chars dont les roues ont huit rayons.

Marc Antoine, etc.; dans son opinion, ce n'est pas autre chose que le bâton des augures, en latin *lituus*.

En examinant avec soin les sculptures de ces stèles funéraires, je trouve une symétrie et un soin si merveilleux dans le travail des ornements en spirales, que je suis presque tenté de croire qu'un pareil travail a pu être produit seulement par une école de sculpteurs qui avaient depuis des siècles travaillé dans un style analogue. D'un autre côté, les figures d'hommes et d'animaux sont traitées d'une façon aussi grossière et aussi enfantine que si elles étaient le premier essai d'un artiste primitif pour représenter la nature vivante. Mais pourtant il y a une grande ressemblance entre les corps des animaux et ceux des lions qui sont au-dessus de la grande porte; ils représentent le même style artistique, et si les animaux des stèles funéraires sont plus grossiers, cela tient peut-être à la qualité inférieure de la pierre sablonneuse. Probablement l'artiste primitif qui les a sculptés aurait produit quelque chose de meilleur s'il avait eu à travailler le beau basalte dur où sont taillées les sculptures de la porte des Lions. Je n'ai donc pas la moindre raison de ne pas admettre que les stèles funéraires sculptées peuvent être à peu près de la même époque que les lions qui sont au-dessus de la porte.



Fig. 141. — Troisième stèle funéraire trouvée au-dessus des tombeaux de l'acropole (à 4 mètres). Environ à 1/10ᵉ de la grandeur réelle.

CHAPITRE IV

FOUILLES DANS LA CITADELLE DE MYCÈNES (*suite*)

Salaires et prix du travail à Mycènes.— Le double cercle de dalles.— Encore deux stèles sculptées — Stèles sans sculptures. — Cendres et ossements près des stèles, provenant sans doute de sacrifices.— Fragments d'autres stèles funéraires. — Le style de ces stèles est unique en son genre. — Leur date probable : environ 1500 avant J.-C. — Maison cyclopéenne remplie de cendres d'os, etc. — Objets trouvés en cet endroit et dans les douze réservoirs. — Importance significative des stèles trouvées dans l'acropole. — Elles désignent les tombes royales que Pausa-

nias n'a mentionnées que d'après la tradition. — Fouilles dans le trésor voisin de la porte des Lions ; il est à peu près aussi grand que celui d'Atrée. — Les vases, idoles antiques, etc., que l'on rencontre dans les décombres qui le recouvrent montrent qu'il est enfoui depuis une haute antiquité. — Idoles de Hèra et autres trouvées dans le *dromos* et dans l'acropole en grande quantité. — Têtes de vache sur des anses de vases, comme à Troie. — Moules pour boucles d'oreilles et autres ornements d'or et d'argent, et curieux cônes d'argile. — Autres ornements d'argile vernie, pierre ollaire, etc. — Nombreux objets de bronze. — Roues curieuses. — Coulants de diverses pierres pour colliers, avec des intailles d'animaux, et autres objets analogues de formes différentes. — Coupes à deux anses ; le δέπας ἀμφικύπελλον d'Homère. — Profondeur des décombres. — Brèche dans le mur cyclopéen ; elle est bouchée avec un mur antique de petites pierres. — La carrière de Mycènes.

Mycènes, 9 septembre 1876.

Depuis le 19 août j'ai continué les fouilles avec un nombre moyen de cent vingt-cinq travailleurs et quatre tombereaux attelés de chevaux, et j'ai obtenu de bons résultats. Je dirai, pour le lecteur curieux de connaître le prix des salaires à Mycènes, que la journée d'un travailleur ordinaire est de 2 drachmes et demie[1], celle des surveillants, de 5 ou 6 drachmes, et je paye chaque tombereau 8 drachmes. Les gens de ce pays, il est vrai, travaillent beaucoup mieux et sont beaucoup plus honnêtes que ceux de la Troade.

Dans la tranchée voisine de la porte des Lions, j'ai été obligé d'interrompre le travail pendant un certain temps, la Société archéologique d'Athènes ayant promis d'envoyer un ingénieur pour réparer le mur cyclopéen au-dessus et à côté de la porte et assujettir avec des crampons de fer la sculpture des deux lions, qui ne serait pas en sûreté, en cas de tremblement de terre.

Dans la seconde grande tranchée, j'ai découvert un second mur de 12 pieds (3^{m},60) de haut, construit en pierres calcaires plus petites, jointes sans ciment ; il court parallèlement au grand mur d'enceinte et forme ainsi une courbe d'environ un tiers de cercle. Il pénètre dans le champ voisin, que l'on fouille en ce moment ; il semble que c'est accidentellement qu'on lui a fait suivre une direction parallèle à celle du grand mur. Il n'est pas vertical, mais sa paroi ouest a une inclinaison de 75 degrés sur l'horizon, comme la grande tour d'Ilion. Il est à remarquer que ce mur est mal bâti et qu'on y trouve par intervalles des dalles plates travaillées, de la

1. La drachme grecque vaut 89 centimes en monnaie française.

même pierre sablonneuse que les stèles, ce qui donnerait à penser que le mur est d'une époque postérieure à celle du grand mur d'enceinte cyclopéen. Sur ce mur, il y a deux rangées parallèles de grandes dalles qui sont encore de la même espèce de pierre sablonneuse, étroitement jointes ; elles ont la même inclinaison que le mur et paraissent former, en comprenant la partie qui est encore enfouie dans le champ voisin, un cercle complet. Si cette supposition est exacte, le mur sur lequel sont dressées ces dalles n'aurait été bâti que pour les exhausser dans la partie basse de l'acropole et les mettre au niveau de celles dont les rangées se prolongent sur le terrain voisin qui est beaucoup plus élevé. Un fait particulièrement digne d'attention, c'est qu'à l'intérieur du cercle, dont nous ne faisons que supposer l'existence, et du côté vers lequel s'inclinent les rangées de dalles parallèles, l'espace vide a été évidemment comblé avec des décombres jusqu'à la crête même du mur, aussitôt après qu'il a été terminé[1].

En cet endroit, j'ai souvent trouvé, à une profondeur de 3 ou 4 pieds ($0^{m},90$ à $1^{m},20$), des cendres provenant de la combustion de matières animales et des quantités d'os d'animaux ; mais je n'ai pu constater s'il y avait parmi eux des os humains, aucun crâne n'ayant été découvert. L'espace compris entre les deux rangées de dalles inclinées était rempli de décombres mélangés d'innombrables fragments d'une belle poterie archaïque et d'une grande quantité d'idoles de Hèra ; mais on n'y a point trouvé d'os. Dans l'intérieur de la courbe et tout près des deux rangées de dalles parallèles, j'ai trouvé encore deux stèles sculptées, en pierre sablonneuse dure (voy. fig. 141, 142). L'une de ces pierres est sur la même ligne que les deux stèles sculptées déjà décrites, et elle n'est que de 1 pied 5 pouces ($0^{m},43$) plus au sud. Elle a 3 pieds 8 pouces $\frac{3}{4}$ ($1^{m},12$) de largeur à la base, et 3 pieds 7 pouces $\frac{1}{4}$ ($1^{m},08$) au sommet ; 6 pouces ($0^{m},15$) d'épaisseur et 4 pieds 2 pouces ($1^{m},25$) de hauteur. La longueur de la rangée des trois stèles est

1. Cette enceinte si curieuse sera décrite plus en détail dans le chapitre V. On y trouvera une discussion sur l'importante question de savoir à quoi elle était destinée.

donc de 13 pieds 8 pouces (4m,10). Semblable aux deux autres stèles, cette troisième pierre tombale que je viens de découvrir (voy. fig. 141) porte sur son côté ouest une sculpture en bas relief, divisée par un filet en deux compartiments et encadrée des quatre côtés par deux filets parallèles. Il manque à la partie supérieure un morceau que j'évalue à 1 pied (0m,30) de hauteur. Dans le compartiment supérieur est représenté un guerrier, dont la tête et le cou ont disparu avec la partie de la pierre qui a été brisée. Il est représenté debout sur un char tiré, en apparence, par un seul cheval, mais, je le répète, il se pourrait que ce cheval fût destiné à en représenter deux, l'un cachant l'autre. Le mouvement des jambes et celui de la queue du cheval, qui est levée en l'air, semblent indiquer qu'il court avec une grande rapidité, absolument comme sur les deux stèles précédentes. Les deux jambes de devant ne sont pas séparées, non plus que celles de derrière; on dirait de part et d'autre une seule jambe très-large. Dans cette sculpture, les rênes avec lesquelles le guerrier guide le cheval sont nettement indiquées par une large bande. La queue du cheval aussi est moins touffue et mieux proportionnée, mais le corps même de l'animal est une reproduction exacte de celui du bas-relief précédent. La caisse du char est excessivement basse et très-petite, en comparaison de celle du char de l'autre stèle; mais elle n'est pas moins remarquable, en ce qu'elle est entourée d'un filet ou listel (ἄντυξ) qui est double à la partie inférieure. Immédiatement derrière la caisse du char on voit un couteau à deux tranchants, d'une largeur énorme et dont le manche se termine par un très-gros pommeau. Comme il ne peut pas avoir existé de couteaux de cette dimension, je présume que l'artiste a voulu représenter une épée à deux tranchants avec une garde terminée par un gros pommeau; mais que, n'ayant pas la place nécessaire, il a fait son épée très-courte, sans rien diminuer toutefois de sa largeur, parce que, dans ce sens, la place ne lui faisait pas défaut. La seule roue qui soit visible est analogue à celles des chars représentés dans les autres bas-reliefs; elle n'a également que quatre rayons formant la croix autour de l'essieu.

L'adversaire à pied, visible à droite, et dont la partie supérieure a également disparu par suite de l'accident arrivé à la pierre, n'est pas au même niveau que le cheval et le char; il a l'air de planer en l'air, sur le même niveau que l'homme du char. Il l'attaque avec une longue lance sur laquelle on peut voir un objet d'une forme particulière, qui ressemble beaucoup à une des idoles rudimentaires de Troie[1] et devait servir à accrocher la lance sur l'épaule.

Dans le compartiment inférieur, nous voyons deux grands cercles dont la réunion forme comme un *huit* couché horizontalement, et dans chacun des deux cercles six spirales, dont les parties adjacentes sont reliées ensemble alternativement à l'extérieur et à l'intérieur par des bandes en relief. Au-dessous de la sculpture, au pied de la stèle, nous voyons deux spirales imparfaitement taillées dans la pierre. On dirait que l'artiste avait fait une esquisse d'essai du sujet qu'il allait sculpter sur la tablette. Les artistes de nos jours font leurs esquisses sur papier, mais le sculpteur mycénien primitif n'avait ni papier, ni crayon, ni plume, ni encre à sa disposition: aussi faisait-il son esquisse d'essai sur la pierre même, mais dans la partie inférieure qui devait être enfoncée sous terre et par conséquent cachée aux regards.

A une distance de 10 pieds (3 mètres) seulement de cette dernière stèle, et presque en ligne droite avec les trois précédentes est une quatrième stèle funéraire de la même pierre (fig. 142) décorée d'un bas-relief également sur la face qui regarde l'ouest. Cette stèle est aussi un trapèze qui a 6 pouces ($0^{m},15$) d'épaisseur, 6 pieds ($1^{m},80$) de hauteur, 4 pieds ($1^{m},20$) de largeur à la base et 3 pieds 10 pouces $\frac{1}{2}$ ($1^{m},16$) au sommet. Il manque à la partie supérieure un morceau qui avait probablement un pied ($0^{m},30$) de haut. Le côté de cette stèle qui regarde l'ouest porte une large bordure à droite et à gauche; l'espace compris entre ces deux bordures se divise en trois compartiments verticaux de largeur égale, qui descendent plus bas que la moitié de la pierre. A l'exception de deux lignes verticales, qui forment une bordure à sa droite et à sa gauche, le

1. Voyez mon *Atlas des antiquités troyennes*, pl. 126, n° 2560.

compartiment du milieu n'offre aucune sculpture; il était proba-



Fig. 142. — Quatrième stèle funéraire trouvée au-dessus des tombeaux de l'acropole (à 4 mètres). A 1/9e à peu près de la grandeur réelle.

blement destiné à figurer une colonne. Les deux compartiments de

droite et de gauche contiennent un dessin ondulé très-large, qui représente les replis d'un serpent, et court du sommet à la base du compartiment en suivant la direction des filets. Quoique ce dessin ne soit qu'en bas-relief, il est vigoureusement sculpté. Si, comme me le fait observer le Dr Fr. Schlie, nous avions à représenter le dessin *a* par des lignes droites brisées, il produirait l'effet indiqué par le dessin *b*.

Immédiatement au sud de cette stèle, sur la même ligne qu'elle, à 1 pied (0m,30) seulement de distance, il y en a une autre qui n'est pas sculptée. Deux autres stèles non sculptées se dressent l'une près de l'autre à 23 pieds (6m,90) vers

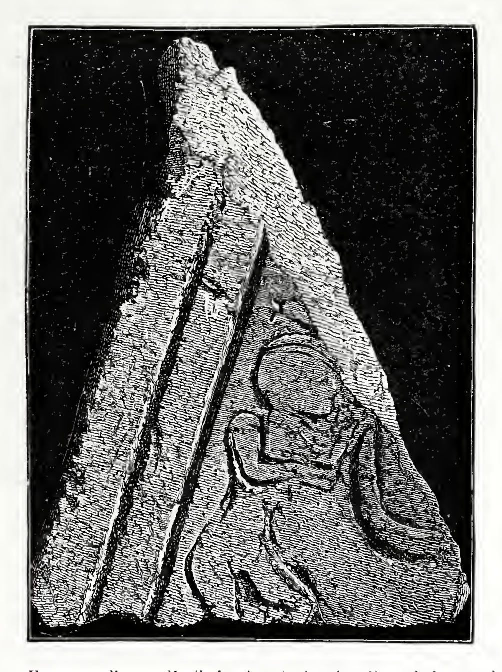


Fig. 143. — Fragment d'une stèle (à 4 mètres). Au cinquième de la grandeur réelle.

l'est des trois premières stèles sculptées; enfin à 40 pieds (12 mètres) directement au sud des deux stèles non sculptées, il y a encore deux stèles non sculptées, séparées l'une de l'autre par une distance de 4 pieds (1m,20). Toutes ces stèles non sculptées sont également debout et font face à l'ouest; elles sont de la même pierre sablon-

neuse que les autres stèles et les dalles du cercle, et toutes ces pierres proviennent évidemment des anciennes carrières qu'on voit sur la route du Tréton, environ à moitié chemin entre Mycènes et Némée.

Au pied de la stèle décrite la première, j'ai trouvé une poignée



Fig. 144. — Fragment d'une stèle funéraire (à 4 mètres). Au septième environ de la grandeur réelle.

de cendres noires, et au milieu de ces cendres un grand bouton d'os recouvert d'un épaisse feuille d'or, sur laquelle est gravé un cercle, dans ce cercle un triangle, et dans ce triangle un dessin représentant trois larges couteaux dont les manches sont formés de belles spirales. Je découvris également au pied de la plupart des pierres tombales des cendres grises provenant de la combustion de matières animales ; je crus d'abord que c'étaient des cendres humaines; mais comme j'y rencontrais des os que je reconnus, en

y regardant de plus près, pour des os d'animaux, j'en conclus que ces cendres devaient provenir de sacrifices. Il a dû y avoir certainement en cet endroit encore d'autres stèles sculptées, car j'y trouve, ainsi que dans le champ voisin, à une profondeur de 10 à 13 pieds

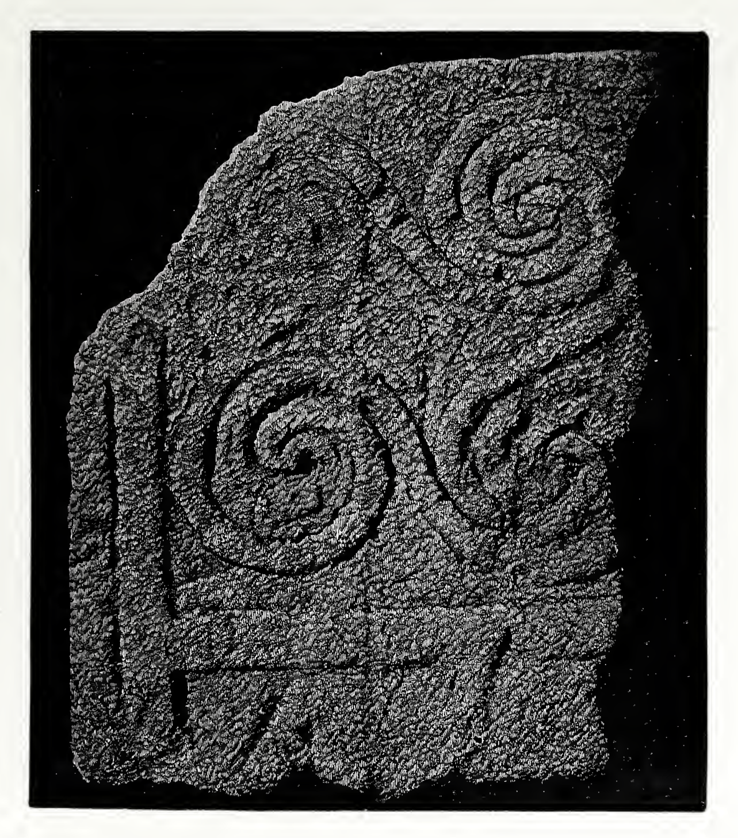


FIG. 145. — Fragment d'une pierre tombale (à 3m,75). Au cinquième environ de la grandeur réelle.

(3 mètres à 3m,90) au-dessous de la surface, quantité de fragments de stèles funéraires.

Le plus intéressant de ces fragments (fig. 143) est d'une pierre sablonneuse dure : il a 15 pouces (0m,375) de longueur, 11 pouces (0m,275) de largeur et 6 pouces ½ (0m,16) d'épaisseur. On y voit un jeune garçon qui semble nu ; sans aucun doute il était représenté debout sur un char, car il tient dans sa main gauche les rênes indiquées par une large bande ; sa main droite est aussi étendue, mais elle ne tient rien ; sa coiffure est indiquée par deux lignes

courbes tracées sur la tête ; les deux lignes verticales qui sont à gauche faisaient partie de la bordure de la stèle. Un second fragment de 22 pouces (0m,55) de longueur, sur 17 (0m,43) de



Fig. 146. 147, 148.— Trois fragments de pierres tombales (3 à 4 mètres). Au sixième environ de la grandeur réelle

largeur et 6 (0m,15) d'épaisseur provient d'une pierre sablonneuse tendre ; aussi la sculpture en est détériorée et difficile à distinguer.

Le troisième fragment (fig. 144) a 2 pieds 6 pouces (0m,75) de longueur, 2 pieds (0m,60) de largeur, et 6 pouces (0m,15) d'épaisseur ; c'est évidemment la partie supérieure de droite d'une stèle. C'est également une pierre sablonneuse tendre, aussi la sculpture en est-elle très-détériorée. Cette pierre est divisée par deux filets en trois compartiments : le compartiment supérieur et celui de droite contiennent des spirales, tandis qu'on aperçoit la partie antérieure de deux chevaux dans le compartiment inférieur.

Un autre fragment (fig. 145) est, selon toute apparence, la partie supérieure de gauche d'une stèle ; il a 1 pied 8 pouces (0^m,50) de largeur, 2 pieds 2 pouces (0^m,65) de hauteur et 4 pouces (0^m,10) d'épaisseur ; il provient encore d'une pierre sablonneuse tendre. Il porte à gauche une bordure composée de deux filets ; à la partie supérieure quelques faibles traces d'un filet unique ; un filet horizontal la divise en deux compartiments ; le compartiment supérieur contient de belles spirales dont le dessin est le même que celui de la figure 140 ; il ne reste du compartiment inférieur qu'une petite partie où la sculpture est effacée.

Voici encore trois fragments de stèles ; ils sont d'une pierre

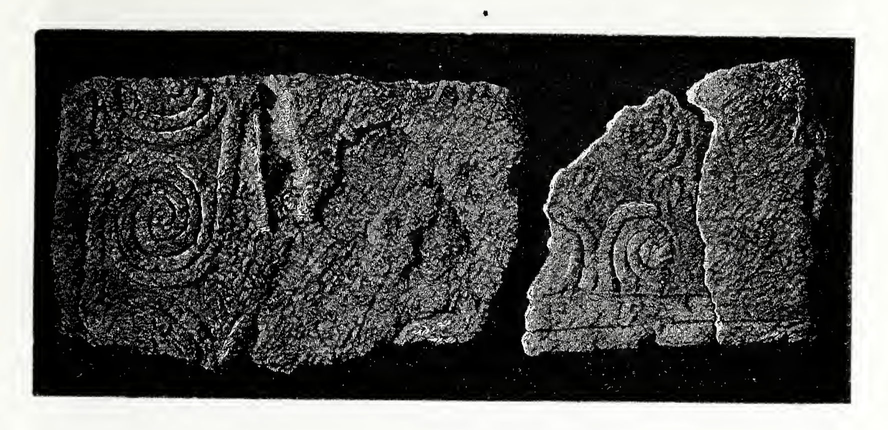


Fig. 149-150. — Fragment de stèles funéraires (3 à 4 mètres). Au douzième environ de la grandeur réelle.

sablonneuse dure, par conséquent mieux conservés. Le fragment de la figure 146 a 1 pied (0^m,30) de hauteur, 10 pouces $\frac{3}{4}$ (0^m,27) de largeur et 4 pouces $\frac{3}{4}$ (0^m,12) d'épaisseur ; il a une bordure formée de deux bandes larges et de trois autres plus étroites ; au-dessus de cette bordure il n'y a de visible que le pied d'un cheval. Les fragments inférieurs (fig. 147, 148) sont ornés de spirales ; le premier a 10 pouces $\frac{3}{4}$ (0^m,27) de longueur sur 10 pouces $\frac{3}{4}$ (0^m,27) de largeur et 4 pouces $\frac{3}{4}$ (0^m,12) d'épaisseur ; l'autre a 10 pouces $\frac{3}{4}$ (0^m,27) de longueur sur 10 pouces (0^m,25) de largeur et 4 pouces $\frac{3}{4}$ (0^m,12) d'épaisseur. Voici encore deux autres fragments de stèles (fig. 149, 150), tous deux de pierre sablonneuse tendre ; le premier présente à gauche des spirales, à droite un cheval ; le second n'a que des

spirales, il a 1 pied 6 pouces ($0^{m},45$) de hauteur, 16 pouces ($0^{m},40$) de largeur et 4 pouces ($0^{m},10$) d'épaisseur.

J'ai été assez heureux aussi pour découvrir, à 3 pieds ($0^{m},90$) seulement au-dessous de la surface, un fragment de colonne quadrangulaire de porphyre rouge, de 22 pouces $\frac{2}{3}$ de longueur ($0^{m},567$) sur 8 pouces ($0^{m},20$) de largeur et 10 pouces ($0^{m},25$) d'épaisseur, décoré d'un magnifique bas-relief de palmettes, disposées dans le sens horizontal (fig. 151). Deux de ces palmettes sont opposées l'une



Fig. 151. — Fragment d'une colonne quadrangulaire de porphyre rouge (à 1 mètre). Au cinquième environ de la grandeur réelle.

à l'autre et réunies par une pièce intermédiaire, de forme rectangulaire. Cette pièce a en haut et en bas une bordure horizontale, le reste étant divisé des deux côtés, à droite et à gauche, par trois entailles verticales qui ont la forme de filets et qui partagent le champ en sept rectangles allongés dans le sens de la hauteur. Le rectangle du milieu est aussi large, à lui tout seul, que les trois qui sont de chaque côté. Cette sculpture du milieu fait songer aux triglyphes doriques.

A droite et à gauche des palmettes, nous voyons des restes d'ornements de même nature, et il semble que la colonne tout entière ait été décorée de la même manière. Au-dessus des palmettes, il y a une rangée de denticules, et il n'est pas douteux qu'il n'y en ait eu une autre au-dessous. L'ensemble des deux palmettes du milieu

donne l'idée d'un salon meublé de siéges dans tout son pourtour. J'ai encore trouvé, à une profondeur d'environ 11 pieds 6 pouces ($3^{m},45$) le fragment d'une autre colonne ou frise de porphyre rouge, de 8 pouces $\frac{3}{4}$ ($0^{m},22$) de longueur sur 10 pouces ($0^{m},25$) de largeur et 4 pouces $\frac{1}{4}$ ($0^{m},105$) d'épaisseur, décoré d'une belle spirale (voyez fig. 152).

Bien que les procédés techniques employés pour les bas-reliefs

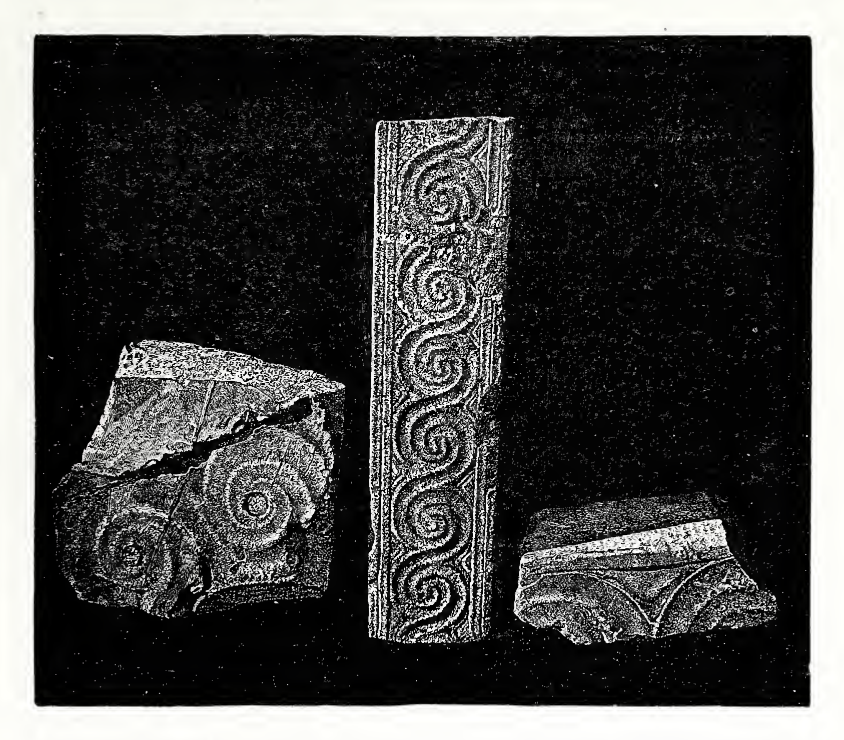


Fig. 152, 153, 154. — Fragments de frises[1] ; au cinquième environ de la grandeur réelle.

de toutes ces stèles et frises puissent ne pas différer beaucoup de ceux que l'on constate sur toute une série de bas-reliefs archaïques de l'ancien art grec, néanmoins on n'avait jamais jusqu'ici rencontré de pareilles figures ni une pareille ornementation dans aucune sculpture grecque. Les stèles de Mycènes sont donc uniques dans leur genre. Il est vrai que cette manière de remplir avec de belles spirales multiples l'espace non couvert par des formes d'hommes

1. La frise (fig. 153) est décrite plus loin, et la figure 216 la montre dans le sens de la largeur ; le fragment de la figure 154 est aussi décrit plus loin.

ou d'animaux nous rappelle les principes de la peinture que l'on voit sur les vases dits *orientalisants*. Mais nulle part on ne rencontre dans les sculptures de Mycènes l'ornementation de plantes, qui est si caractéristique dans cette classe d'anciennes décorations grecques. L'ensemble de ce style est plutôt une ornementation linéaire, avec des formes d'un relief puissant, et nous y trouvons une indication intéressante de cette époque du développement de l'art grec qui précéda la période désignée sous le nom de gréco-phénicienne, période où sa marche fut déterminée par des influences orientales. M. Newton fait remonter avec certitude jusqu'à l'an 800 avant Jésus-Christ le commencement de cette dernière période. Mais ces représentations mycéniennes, exclusivement décorées d'une ornementation linéaire en relief, offrent encore un autre intérêt. Nous y voyons des êtres vivants, tels que l'homme, le cheval, le lion, le chevreuil, non plus réduits plus ou moins à un simple dessin linéaire, comme sur les fusaïoles de Troie [1], mais rendus, quoique d'une manière grossière et enfantine, dans la plénitude de leurs formes et précisément comme l'exige la nature du relief.

Ces réflexions nous conduisent à la conclusion, qu'il faut établir une corrélation entre ces bas-reliefs mycéniens et l'ancienne architecture de Mycènes. Comparons-les seulement à ce qui reste de l'ornementation de la porte du trésor d'Atrée et à sa demi-colonne, telle qu'elle a été restaurée par le professeur Donaldson [2]. En conséquence, il ne semble pas qu'il y ait témérité de notre part à rapporter ces monuments à l'an 1500 environ avant Jésus-Christ et à les considérer à l'avenir comme un anneau important dans la chaîne de l'histoire de l'art. L'ornementation avec des spirales ne prouve pas le moins du monde une influence *orientalisante;* car un fil de métal a dû donner à l'artiste primitif l'idée de l'ornementation spirale; en effet, nous retrouvons ce genre d'ornementation même sur les anciens monuments du Mexique et du Pérou.

Tout près des douze petits réservoirs, du côté nord de ma seconde tranchée, il y a une maison cyclopéenne sans toit; même dans

1. Voyez mon *Atlas des antiquités troyennes*, pl. 2, fig. 34 à 36.
2. Voyez le volume supplémentaire de l'*Athènes*, de Stuart.

l'état où elle est maintenant réduite, elle a 24 pieds (7m,20) de haut du côté sud. Elle ne contient qu'une chambre de 17 pieds (5m,10) de longueur sur 9 pieds ½ (2m,85) de largeur; le mur de l'est a 3 pieds 4 pouces (1 mètre) d'épaisseur, et le mur de l'ouest 3 pieds (0m,90). Du côté sud, elle a deux murs; le mur intérieur est épais de 3 pieds 4 pouces (1 mètre), le mur extérieur de 3 pieds 8 pouces (1m,10); contre le mur du nord, qui a 3 pieds (0m,90)



Fig. 155.— Poids de jaspe, avec un trou pour le suspendre (à 5m,50). Grandeur réelle.

d'épaisseur, s'appuie un autre mur épais de 6 pieds ½ (1m,95); ainsi le passage de la porte, qui est de ce côté, n'a pas moins de 9 pieds ½ (2m,85) de long. J'ai fait des fouilles dans cette maison et j'y ai trouvé des cendres de bois et de matières animales, mélangées d'os, particulièrement d'os de porc, avec des milliers de fragments de vases archaïques décorés de peintures. Mais je n'ai rien découvert qui mérite d'être mentionné, sauf une certaine quantité de grains de froment et de vesce, grillés, un poids de jaspe avec un trou pour le suspendre (fig. 155), quelques vases archaïques bien conservés, le fragment (fig. 156) d'un vase percé de trous semblables à ceux d'un crible, et un certain nombre de fusaïoles de pierre bleue. Un de

ces vases est particulièrement intéressant à cause des peintures qui le décorent; elles représentent deux cygnes dont les têtes sont réunies, comme celles des deux aigles dans les armes de la Russie.

Je n'ai pas été plus heureux avec les douze petits réservoirs formés chacun de quatre grandes dalles; car ils ne contiennent rien autre chose que des restes d'ustensiles domestiques et en particulier des fragments de vases archaïques.

Les quatre stèles funéraires sculptées et les cinq stèles funéraires

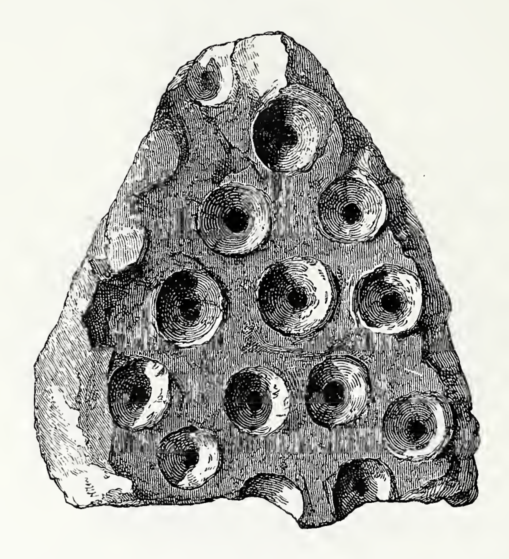


Fig. 156. — Fragment d'un vase percé de trous (à 2m,50). Grandeur réelle.

non sculptées marquent sans aucun doute l'emplacement de tombes creusées profondément dans le roc. Cependant je suis contraint d'en remettre l'exploration jusqu'au moment où j'aurai terminé toutes mes fouilles dans la partie nord de l'acropole.

C'est un fait significatif que la présence de ces nombreux tombeaux près de la porte des Lions, c'est-à-dire dans la partie la plus imposante et la plus en vue de la citadelle, à l'endroit même où on se serait attendu à trouver le palais du roi; le fait est d'autant plus significatif que les dalles des deux rangées parallèles sont semblables de tout point aux cinq stèles non sculptées et aux dalles des douze réservoirs, et que tous ces monuments semblent avoir été érigés en même temps.

Je ne connais pas d'exemple dans l'histoire d'une acropole qui ait servi de lieu de sépulture, excepté le petit édifice des Caryatides dans l'acropole d'Athènes, que l'on appelait le tombeau de Cécrops, premier roi d'Athènes. Mais nous sommes sûrs aujourd'hui que Cécrops n'est pas autre chose que Kacyapa ou Cacyapa, qui était un dieu-soleil; par conséquent l'histoire de Cécrops enseveli dans la citadelle n'est qu'un mythe. Mais ici, dans la citadelle de Mycènes, les tombes ne sont pas des mythes, ce sont des réalités tangibles. Quels étaient donc ces grands personnages, et quels immenses services avaient-ils rendus pour qu'on leur fît l'honneur insigne de les ensevelir dans un pareil endroit?

Je n'hésite pas un moment à proclamer que j'ai trouvé là les tombeaux attribués par Pausanias, d'après la tradition, à Atrée, à Agamemnon, le *roi des hommes*, au conducteur de son char, Eurymédon, à Cassandre et à leurs compagnons. Mais il est absolument impossible que Pausanias ait pu voir ces tombeaux, parce qu'à l'époque où il visita Mycènes (environ 170 ap. J.-C.) tous ces monuments funéraires étaient recouverts depuis des siècles d'une couche de décombres préhistoriques de 8 ou 10 pieds ($2^{m},40$ à 3 mètres) d'épaisseur. Sur cette première couche, une cité hellénique avait été bâtie, puis abandonnée environ quatre siècles avant l'époque de Pausanias, après avoir ajouté une couche de ruines helléniques de 3 pieds ($0^{m},90$) à la couche épaisse de décombres préhistoriques. Ce n'est donc que par la tradition qu'il peut avoir connu l'existence de ces tombeaux.

Au trésor qui est proche de la porte des Lions, le travail avance très-lentement, parce que le sol est dur comme la pierre. Aujourd'hui seulement ma tranchée a atteint une profondeur suffisante pour me permettre de commencer à fouiller la niche triangulaire qui est au-dessus de la porte. J'avais supposé que ce trésor se trouverait être à peu près de la même dimension que le trésor d'Atrée; mes conjectures semblent être justifiées par la largeur du chemin d'approche, *dromos*, qui a 20 pieds 7 pouces ($6^{m},18$) de largeur dans le trésor d'Atrée et 19 pieds 8 pouces ($5^{m},90$) dans l'autre.

Ces édifices coniques, de 50 pieds (15 mètres) d'élévation, étaient construits sous la pente même de la colline et destinés à demeurer souterrains ; car, comme il a été constaté plus haut, la surface des pierres est absolument irrégulière à l'extérieur; l'édifice tout entier est enveloppé d'une couche épaisse de pierres dont le poids sert à consolider la maçonnerie. Je suis sûr que la tradition a raison quand elle dit que ces édifices mystérieux servaient à mettre en sûreté les richesses des anciens rois. Mais ce qui est hors de doute, c'est qu'aussi longtemps qu'ils ont servi de trésors, le *dromos* et la porte n'étaient pas obstrués; ici se présente donc la grande question: pourquoi et quand le *dromos* et la porte ont-ils été enfouis sous cette effrayante masse de décombres?

On a affirmé qu'ils avaient été enfouis à l'époque de l'invasion dorienne. Mais les fouilles faites dans le trésor d'Atrée ont-elles donné autre chose qu'une table de pierre, quelques dalles sculptées et des fragments de plaques d'airain? Eût-on pris la peine d'enfouir des trésors vides? Il demeure pourtant établi qu'ils furent enfouis, mais à quelle date? Heureusement, pour répondre à cette question nous avons des données fournies par la poterie de la couche de décombres qui recouvre le *dromos*. En effet, j'y découvre continuellement une très-ancienne poterie peinte, ornée de dessins géométriques, semblables aux vases attiques que l'on a considérés jusqu'ici comme les plus anciennes terres cuites de la Grèce; j'y trouve aussi de très-grossières idoles de Hèra, en terre cuite, où elle est représentée tantôt sous la forme d'une femme, tantôt sous celle d'une vache. On peut voir le style de cette poterie dans la pièce qui porte la figure 157. A la droite de l'anse se trouve le 卐, signe dont une partie seulement est visible; vient ensuite une rangée d'animaux appartenant à une espèce que l'on trouve fréquemment sur les vases; cet animal a la forme d'une grue, mais peut-être était-ce un cheval dans l'intention de l'artiste ; ensuite, on y voit un beau méandre. Sur un autre fragment (fig. 158) il y a seulement une rangée de ces animaux, grues ou chevaux, placés entre deux bandes, chacune formée de trois lignes parallèles qui font le tour du vase. En haut, on voit une rangée d'autres oiseaux.

Il a été trouvé au même endroit une petite cruche ornée de lignes verticales. Tout naturellement il est bien certain que les décombres qui cachent l'entrée ont été apportés d'ailleurs, mais comme on n'y trouve que des fragments de très-anciennes terres cuites presque tous décorés de dessins géométriques, il faut que l'entrée ait été enfouie à une époque reculée, et le trésor lui-même est, sans aucun doute, plus ancien que le trésor d'Atrée.

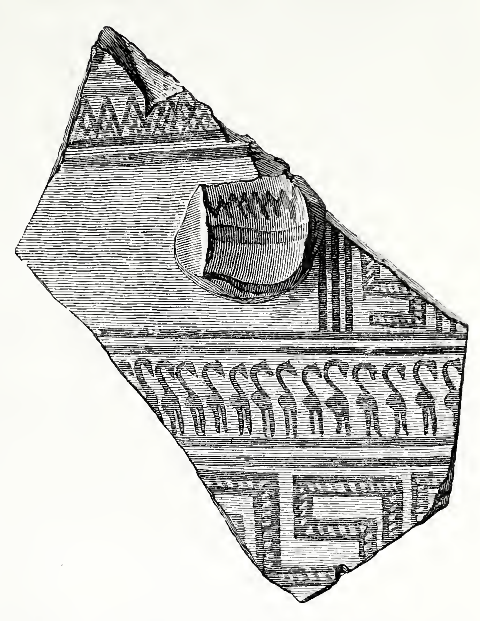


Fig. 157. — Fragment d'un vase peint, provenant du *dromos* du trésor qui est près de la porte des Lions (à 2^{m},50). A la moitié de la grandeur réelle.

Parmi les idoles trouvées dans le *dromos* devant le trésor en question, les plus anciennes idoles de Hèra représentée sous forme de femme sont très-grossièrement façonnées ; quelquefois elles n'ont pas d'ornements peints, leur tête est oblongue ou ronde, avec ou sans diadème ; les yeux sont grands. Quelques-unes ont des mamelles, d'autres n'en ont pas ; les mains sont tantôt saillantes, tantôt croisées sur la poitrine. A la même époque, sans aucun doute, appartiennent les idoles féminines qui ont la tête nue et fortement comprimée, les yeux grands, les mains étendues et pas de mamelles ; ou bien elles ont deux mamelles, au-dessous et de chaque côté desquelles une corne fait saillie ; l'ensemble des deux cornes donne la figure d'un demi-cercle (voy. fig. 94) ; on doit aussi rapporter à la même

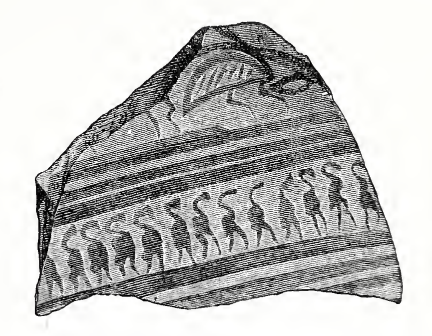


Fig. 158. — Fragment de la même poterie, provenant du *dromos* (à 5 mètres). A la moitié de la grandeur réelle.

époque l'idole masculine à tête nue dont le front a pour ornement un diadème décoré d'une étoile ; elle a un long nez aquilin, de grands yeux et une longue barbe en saillie (voy. fig. 106) ; toujours à la même époque se rapportent quelques idoles à forme de



Fig. 159. — Idole de terre cuite, à tête de vache, ayant formé l'anse d'un vase (à 4 mètres). Grandeur réelle.

vache, décorées de peintures rouges ou noires (voy. fig. 118), le fragment d'un vase de granit et une petite figure de femme, en argent, qui porte une longue chevelure.

Dans l'acropole, les idoles les plus communes sont celles de Hèra représentée sous la forme d'une femme avec des cornes ou sous celle d'une vache. Et de fait, elles sont en si grand nombre que jusqu'à aujourd'hui j'ai pu en recueillir plus de sept cents ; mais elles sont toutes plus ou moins mutilées. Parmi les formes d'idoles rencontrées fréquemment dans l'acropole, je dois encore citer les suivantes :

idoles à tête d'oiseau, ronde et sans coiffure[1]; idoles à tête comprimée, avec de grands yeux et la tête couverte d'un *polos* en forme de bol, sur lequel on trouve souvent une croix peinte ; ces deux espèces d'idoles tiennent leurs mains sur leur poitrine, elles n'ont aucun des caractères de l'idole-vache[2]. Je dois citer encore l'idole assez commune, dont le milieu, dans son ensemble, a la forme d'un disque ou à peu de chose près[3]; peut-être primitivement a-t-on eu l'intention d'en faire l'image de la pleine lune, parce que, je le répète, Hèra était dans l'origine la déesse-lune, et que si on lui a donné les cornes d'une vache et dans la suite la forme même de cet animal, ce ne peut être que par une allusion symbolique aux cornes du croissant de la lune.

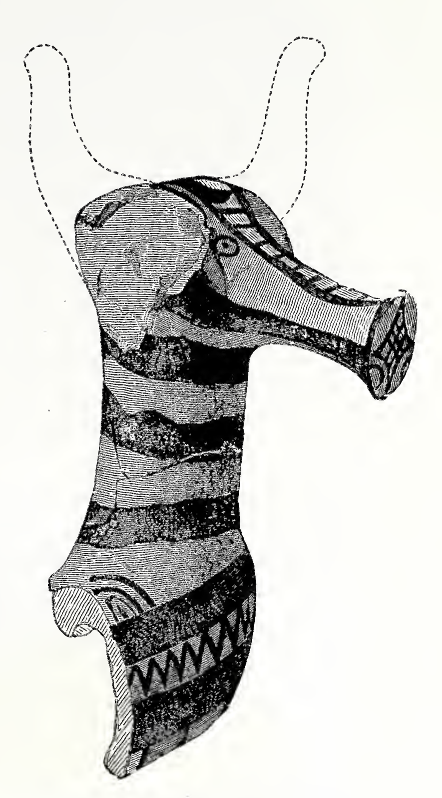


Fig. 160. — Idole de terre cuite, à tête de vache (à 2 mètres). Grandeur réelle.

Enfin j'ai à mentionner une idole qui se rencontre moins fréquemment : c'est une idole féminine à tête de vache parfaitement modelée ; ce type ne se rencontre que sur les anses de vases ; le corps de la femme est toujours incomplet, il ne descend jamais plus bas que la poitrine et finit même souvent au cou, dont le collier n'est jamais oublié[4]. Par une étrange coïncidence les trois ou quatre têtes de vache en terre cuite trouvées à Troie étaient pareillement sur des anses de vases[5]. J'ai trouvé une idole de Hèra, sans tête, avec deux

1. Voyez la figure 100.
2. Voyez la figure 101.
3. Voyez les figures 90-93.
4. Voyez les figures 159-160.
5. Voyez mon *Atlas des antiquités troyennes*, pl. 149, n° 2952.

cornes bien conservées et deux mamelles. Si la tête manque, ce n'est pas qu'elle ait été brisée; car l'idole n'a jamais été destinée à avoir une tête. J'ai recueilli encore des idoles parfaitement plates; elles avaient de chaque côté un long mufle, de grands



Fig. 161. — Idoles à tête de vache de Hèra (1 à 5 mètres). A la moitié de la grandeur réelle.

yeux dessinés de profil, mais sans la moindre indication de cornes (voyez fig. 161[1]).

Excepté le bouton plaqué d'or, dont j'ai déjà parlé, je n'ai encore découvert aucun objet d'or ou d'argent; mais il est certain que ces deux métaux ont été, à Mycènes, d'un usage très-répandu. J'ai recueilli un moule taillé dans une pierre qui, selon le professeur Xavier Landerer, est un beau granit d'un rouge foncé. Sur les deux faces, il y a en tout quatorze différents modèles de fantaisie pour boucles d'oreilles et autres ornements, que l'on moulait pro-

1. J'appelle particulièrement l'attention du lecteur sur les peintures funéraires égyptiennes, publiées par M. G.-A. Hoskins, *Voyages en Éthiopie et dans l'Égypte supérieure*. Dans la peinture murale d'un sépulcre à Thèbes, on voit parmi les offrandes quelques vases d'où sortent des têtes semblables.

bablement en or, en argent ou en verre (voy. fig. 162). J'ai trouvé aussi un moule plus petit, que le même professeur a déclaré être

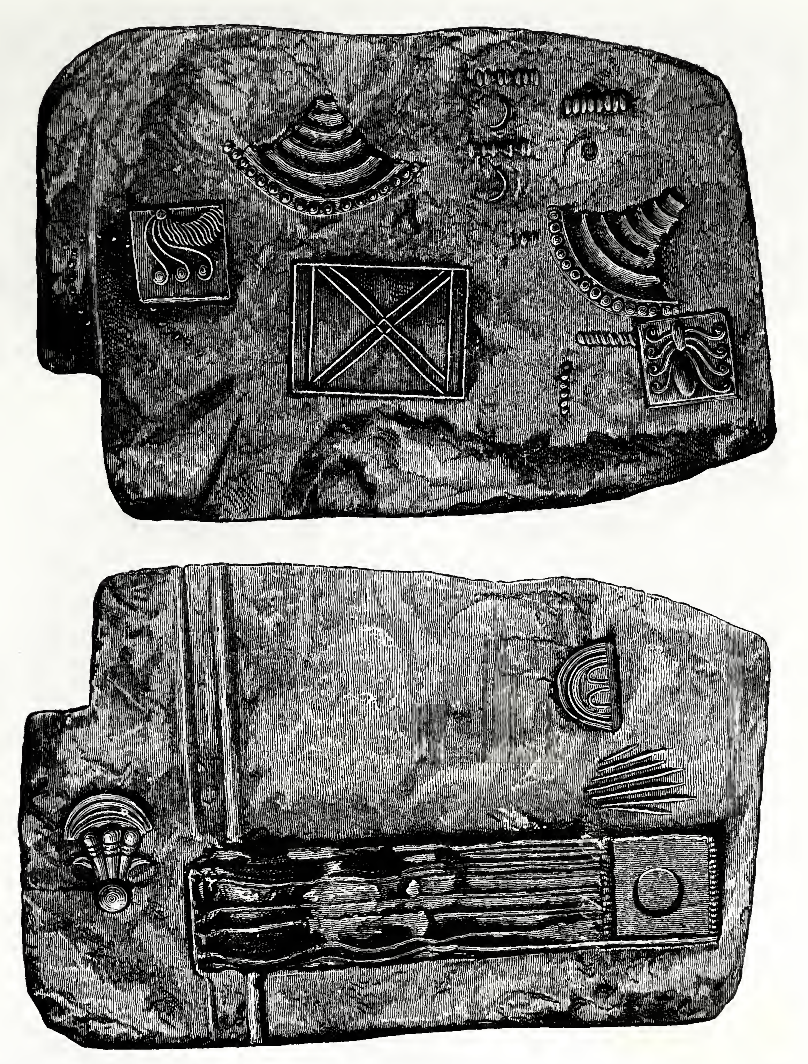


Fig. 162.— Les deux aces d'un moule de granit destiné au moulage d'ornements variés (à 4 m,). Grandeur réelle.

en basalte, il a la forme d'un cube (voy. fig. 163) ; sur les six faces, il y a des creux pour mouler des ornements ; on peut voir ces modèles dans nos gravures ; entre autres, il y a un creux pour mouler de petits cônes ornés de cercles horizontaux parallèles ; j'ai trouvé une grande quantité de ces petits cônes (voy. fig. 164). Ils sont composés d'une substance noirâtre et brillante, que le professeur

Landerer, après en avoir fait l'analyse, déclare être une argile cuite à grand feu et enduite d'un vernis de plomb. M. Newton a eu l'obli-



Fig. 163. — Quatre faces d'un moule en basalte, à six côtés (à 5 mètres). Grandeur réelle.

geance de me montrer, parmi les objets recueillis dans le tombeau d'Ialysos, de très-petits cônes également ornés de cercles horizon-







Fig. 164, 165, 166. — Ornements d'argile vernie (3 à 4 mètres). Grandeur réelle.

taux parallèles, de la même composition que les cônes mycéniens. J'ai aussi trouvé souvent de petits disques de la même composition, avec des fleurs et autres décorations imprimées. Ces disques doivent

avoir servi d'ornements sur les portes ou ailleurs (fig. 165); les pareils figurent aussi au Musée Britannique parmi les objets provenant du tombeau d'Ialysos. L'objet quadrangulaire (fig. 166) où l'on voit une seiche très-bien représentée, entre deux bordures verticales formées d'entailles denticulées, est percé de quatre trous, pour qu'on puisse l'attacher avec de petites chevilles. L'objet que représente la figure 167, qui a la forme d'un champignon percé d'un trou dans toute sa longueur, est de la même composition ; il doit aussi avoir servi d'ornement ; la queue était enfoncée dans l'objet à décorer, la tête seule ressortait ; on pouvait y mettre soit une fleur, soit quelque autre chose. J'ai trouvé aussi une grosse





Fig. 167, 168, 169. — Ornements d'argile vernie (à 3m,40). Grandeur réelle.

perle percée, également en argile cuite recouverte d'un vernis de plomb (fig. 168).

Je trouve fréquemment aussi de petits objets en forme de cônes ou bien avec des pointes plus émoussées et, dans ce dernier cas, percés de trous; ils sont tournés dans un minéral qui, selon le professeur Landerer, est la pierre de Siphnos (*lapis ollaris*), communément appelée pierre ollaire. Le même savant appelle mon attention sur le passage suivant de Pline : « Dans l'île de Siphnos, il y a une pierre que l'on creuse et que l'on tourne pour en faire des vases ; ces vases sont très-utiles pour cuire les aliments et pour conserver les comestibles, propriété que cette pierre partage avec la pierre de Comnes en Italie. La pierre de Siphnos a une propriété particulière : naturellement tendre, elle noircit et durcit au contact de l'huile quand elle a été chauffée. On peut la tourner pour en faire des ornements. » Les petits cônes tournés dans cette pierre ont deux petits trous de chaque côté du bord inférieur; ces trous ont dû être pratiqués pour y passer les petites chevilles destinées à fixer

les objets. La figure 172 donne la reproduction d'un de ces objets, et la figure 169 celle d'un autre objet tourné dans la même pierre. Le curieux objet (fig. 171) qui a presque la forme d'une idole troyenne est en verre et fort altéré; je ne puis m'en expliquer l'usage. Il est percé, à la partie inférieure, d'un trou tubulaire destiné à le fixer sur quelque autre chose et peut avoir servi d'ornement. La petite boule (fig. 170) sur laquelle on voit de curieux dessins gravés en creux est d'une argile cuite très-dure.

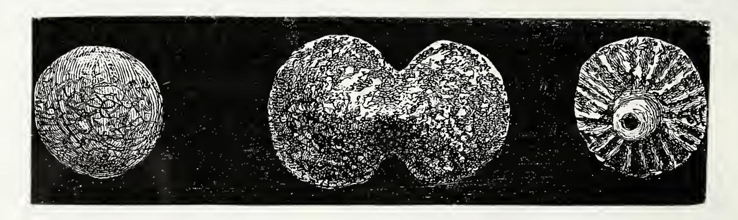


Fig. 170, 171, 172. — Ornements d'argile vernie, etc. (3 à 4 mètres). Grandeur réelle.

Je rencontre aussi fréquemment des objets en forme de boutons, semblables à ceux que j'ai déjà montrés (fig. 126), et qui, selon le professeur Landerer, sont tournés dans la pierre nommée *lapis serpentinus*. Je ne puis en expliquer l'usage qu'en supposant qu'ils ont servi d'ornements sur les portes et sur les murs, comme l'objet de la figure 167. On a trouvé aussi une grosse perle de verre blanc percée et un gros bloc de diorite, avec des creux circulaires pour mouler différents objets.

Un trésor d'objets de bronze a été découvert à une profondeur de 13 pieds (3^{m},90). Il comprend cinq couteaux (semblables à ceux des figures 121-125), deux petites roues et un objet avec un anneau dont je ne puis m'expliquer l'usage[1], deux lances, deux haches à deux tranchants (fig. 173), des épingles à cheveux, deux vases avec les débris de quatre autres et un trépied. Je ne saurais comprendre à quel usage ont pu servir les deux roues ; on n'a jamais dû songer à les faire tourner, puisque, comme on peut le voir sur la gravure[2], elles ont une anse quadrangulaire qui montre qu'elles n'ont jamais

1. Voyez la figure 120.
2. Voyez la figure 120.

pu rouler. Une des roues[1] a perdu cet appendice ; pour tout le reste, ces roues ressemblent parfaitement à celles des chariots sculptés sur les stèles ; elles ont quatre rayons qui forment la croix autour du moyeu. Je citerai encore deux petites roues très-curieuses, en plomb, qui ont été trouvées l'une à 11 pieds 8 pouces ($3^{m},50$) de profondeur, l'autre à 16 pieds ½ ($4^{m},95$)[2].

On a découvert aussi un certain nombre de gemmes lentoïdes de stéatite, d'onyx, d'agate, polies, presque rondes, un peu convexes, avec des intailles d'animaux; ces intailles sont très-archaïques,

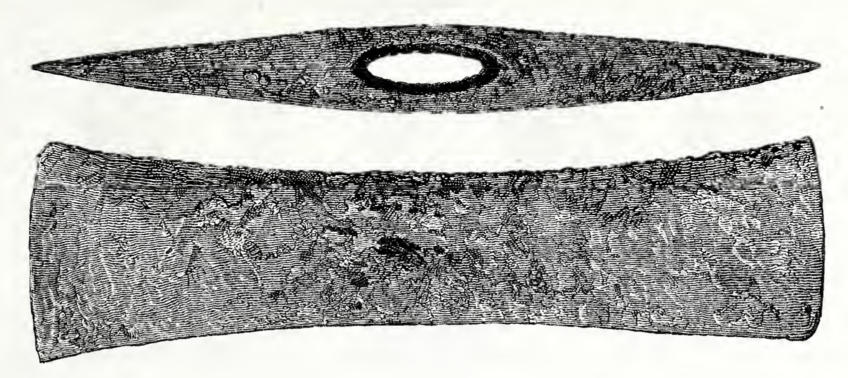


Fig. 173. — Hache en bronze, à deux tranchants (à 4 mètres). A la moitié de la grandeur réelle.

mais plusieurs d'entre elles dénotent un art avancé; toutes ces gemmes servaient évidemment à former des colliers. L'objet de la figure 176 est en stéatite (*lapis ollaris*) ; il nous donne la représentation primitive et grossière d'un animal à très-longue queue ; les jambes sont longues, la tête est effilée en pointe, tournée en arrière et surmontée d'une corne qui se dresse verticalement; nous devons comprendre sans doute que cette corne cache la seconde ; le corps de l'animal ressemble à celui d'un cheval, et la tête à celle d'une antilope. La figure 178 est en agate rouge ; elle offre aussi la représentation grossière d'un animal qui tourne la tête en arrière ; au-dessus de la partie postérieure il y a un trident; ce trident représente-t-il, dans l'intention de l'artiste, la queue levée de l'ani-

1. Voyez la figure 120.
2. Représentées aussi à la figure 120. Je rappelle au lecteur *que la profondeur à laquelle les objets ont été découverts est toujours indiquée en mètres au-dessous de chacun d'eux dans les figures.*

mal ou tout autre objet? c'est ce qu'il est difficile de discerner. La plus belle de ces intailles est en onyx rouge (fig. 174); elle représente une antilope d'un dessin très-naturel. Les deux cornes sont bien indiquées, la tête et le corps ont de la beauté; l'animal semble s'agenouiller; la queue est levée obliquement au-dessus du dos.

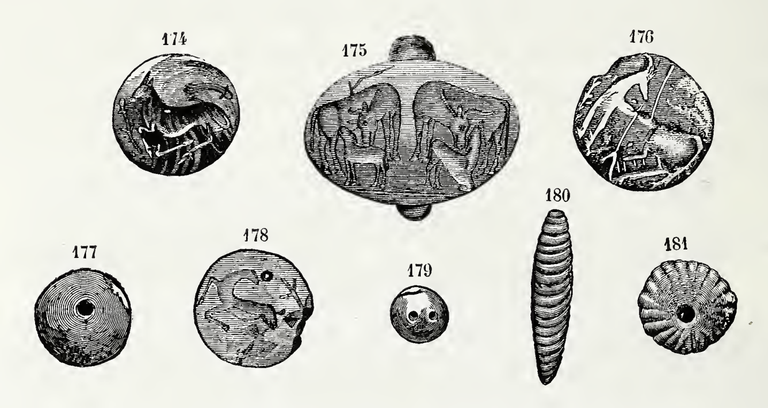


Fig. 174 à 181. — Gemmes lentoïdes (4 à 7 mètres). Grandeur réelle.

J'appelle particulièrement l'attention sur l'objet qui est au-dessus du dos de l'animal; il ressemble à un pot de fleurs renversé avec une plante à longue tige couchée horizontalement. Il est impossible de reconnaître l'objet représenté sur la gemme (fig. 183); cette gemme est en serpentine. Dans la figure 184, qui est en agate noire,



Fig. 182 à 185. — Gemmes lentoïdes et perle (3 à 6 mètres). Aux trois quarts de la grandeur réelle.

nous retrouvons un animal très-grossièrement gravé, qui tourne la tête en arrière, mais qui n'a pas de cornes. La figure 185 est une perle.

Une autre belle intaille (fig. 186), sur serpentine noire, représente un animal qui tourne la tête en arrière; ses yeux sont grands, et il a l'air de courir avec une grande rapidité. La figure 189 est aussi en serpentine noire, mais elle n'a pas d'intailles. Des gemmes lentoïdes analogues, avec des animaux grossièrement gravés, trouvées dans

les îles de la Grèce, sont conservées dans la salle des objets précieux du Musée Britannique. J'appelle une attention particulière sur ces objets, de même que sur la gemme lentoïde en cristal de roche, dont l'intaille représente une chèvre qui tourne la tête. Cette gemme aussi a été trouvée dans le tombeau d'Ialysos, si fréquemment cité ici; elle est aussi au Musée Britannique, mais dans la salle où sont exposés les vases d'Ialysos. C'est un très-joli morceau que le parallélipipède de la figure 182; il est en serpentine, décoré sur deux de ses faces de quatorze lignes qui se croisent, sur deux autres faces de deux carrés gravés en creux, dans chacun desquels on voit un petit cercle avec un point au centre. La figure 187 est un petit cylindre en opale d'un vert clair sur lequel



Fig. 186 à 189.— Gemme lentoïde, cylindre et perles (3 à 6 mètres). Aux trois quarts de la grandeur réelle.

est grossièrement sculptée une tête humaine qui a les yeux fermés, le nez très-large, la bouche fendue ; cette figure porte un collier; elle est tout à fait dans l'ancien style égyptien. Cet objet est cylindrique et n'a pas de trou ; il semble donc qu'il n'a pas pu servir de poignée pour un bâton. La figure 188 est une perle de verre blanc. La figure 180 est un objet en verre bleu, moulé en forme de coquille de moule étroite et allongée, et entourée d'entailles horizontales parallèles; le verre est coloré avec du cobalt. La figure 179 est une petite perle de verre bleu, percée de deux trous. Il y a aussi un onyx brun d'un beau poli, sans intailles ; il est à remarquer qu'on en a trouvé un tout pareil dans le tombeau d'Ialysos. La figure 181 est formée d'une pâte de verre artificielle. Encore une fois, tous ces objets, excepté les figures 175, 180, 187, sont percés de trous ; ce sont des perles ou des gemmes lentoïdes pour colliers.

Je n'ai trouvé jusqu'ici que trois ou quatre combinaisons de

signes ayant l'apparence d'inscriptions ; l'une de ces combinaisons occupe les deux côtés d'une idole mutilée de Hèra, représentée sous la forme d'une femme (voy. fig. 102) ; une autre sur une idole-vache mutilée ; une troisième sur un disque (fig. 190). J'ai



FIG. 190. — Disque de terre cuite avec une apparence douteuse d'inscription (5 mètres). Grandeur réelle.

envoyé des copies de toutes ces combinaisons de signes à mon honorable ami le célèbre orientaliste Max Müller, professeur à Oxford ; il les trouve trop indistinctes et trop mutilées, et réserve son opinion pour le moment.

J'ai trouvé à une profondeur de 6 pieds ($1^{m},80$) cette courte inscription grecque :

T o B E R o o {] E M

Je ne puis pas, il est vrai, la faire remonter plus haut que le sixième siècle avant Jésus-Christ. En réalité, le fragment de vase sur lequel elle se trouve appartient à la poterie hellénique noire ordinaire, si complétement différente de la poterie archaïque de Mycènes, que je n'oserais me risquer à faire remonter le fragment plus haut que le cinquième siècle avant Jésus-Christ, si les caractères archaïques de l'inscription ne prouvaient qu'elle est certainement du sixième siècle. Mais ce fragment de poterie noire sert encore à nous donner une idée de la date de l'ancienne poterie mycénienne. En effet, il y a une si grande différence entre le tesson

qui porte l'inscription et la poterie archaïque de Mycènes, même la plus moderne, même celle qui doit avoir été en usage à l'époque où la ville fut détruite, que cette dernière semblerait être de plusieurs siècles plus ancienne. Si nous n'avions une autorité aussi considérable que celle d'Hérodote pour nous confirmer que Mycènes a envoyé quatre-vingts hommes aux Thermopyles et qu'une petite armée de quatre cents Mycéniens et de Tirynthiens a pris part à la bataille de Platées, je jurerais que le récit de Pausanias et de Diodore de Sicile (d'après lequel la ville a été prise et abandonnée dans la 79e olympiade) est faux, et je fixerais la date de la grande destruction de Mycènes à plus de mille ans avant Jésus-Christ.

D'après une lettre de mon honorable ami le célèbre orientaliste, M. A. H. Sayce, professeur à l'université d'Oxford (*Queen's College*), M. Fouqué a constaté par un examen fait au microscope que l'argile de la poterie préhistorique gris jaune de Mycènes était importée de Théra (Santorin).

Pour revenir à l'inscription, je suppose que le premier O est mis pour OY, le second pour Ω, et que le signe) est tout simplement une virgule. Voici alors comment je lis cette inscription : τοῦ ἥρωός εἰμ(ι). « Je suis consacré au héros. » Il faut en conclure qu'il y avait dans l'agora un *hèrôon* ou chapelle, dans laquelle des vases étaient consacrés au service d'un héros local.

Outre les coupes déjà mentionnées, celles qui ont la forme d'un grand verre à bordeaux, avec une anse[1], et que je continue à trouver en très-grande quantité, j'ai découvert aussi des coupes de la même forme avec deux anses. Sans avoir la moindre ressemblance avec les magnifiques coupes troyennes[2], pourtant celles qui ont deux anses peuvent parfaitement avoir la prétention de représenter le δέπας ἀμφικύπελλον d'Homère. Je crois qu'Aristote se trompe[3] quand il prétend que l'ἀμφικύπελλον avait la forme d'une cellule d'abeille. Le meilleur juge, la plus sûre autorité, quand il s'agit de déterminer la forme du δέπας ἀμφικύπελλον homérique, c'est néces-

1. Voyez les figures 83, 84, 88.
2. Voyez *Atlas des antiquités troyennes*, pl. 84, fig. 1763-1770, et pl. 92, fig. 1901-1904
3. *Histoire des Animaux*, IX, 40.

sairement Homère lui-même ; or, selon lui, δέπας ἀμφικύπελλον est toujours synonyme de ἄλεισον ἄμφωτον [1] ; cette dernière expression ne peut désigner autre chose qu'une simple coupe avec une grande anse de chaque côté. En parlant de la forme du δέπας ἀμφικύπελλον d'Homère, Athénée [2] ne mentionne même pas l'opinion d'Aristote ; mais, en revanche, il cite celle d'Asclépiade de Myrléa. Asclépiade dit que ἀμφικύπελλον signifie tout simplement que le gobelet est ἀμφίκυρτον. Or la phrase suivante montre clairement que ἀμφίκυρτον signifie « à deux anses ». Ce sens est confirmé par le lexique grec de Passow (éd. Rost et Palm).

Si profondément que j'aie fouillé, jamais l'accumulation des décombres n'a dépassé une épaisseur de 26 pieds (7m,80), et encore on ne trouve cette épaisseur que près du grand mur d'enceinte. A partir de ce point, le rocher s'élève rapidement, et plus loin l'épaisseur des décombres n'est pas de plus de 13 à 20 pieds (3m,90 à 6 mètres). Du côté ouest, le mur cyclopéen de ceinture a été démoli sur une longueur de 46 pieds (13m,80), et du côté intérieur on a bâti pour en soutenir les ruines un mur de petites pierres cimentées avec de la terre. On ne peut émettre absolument que des conjectures quant à l'époque où fut détruit le mur cyclopéen et à celle où fut bâti le mur de petites pierres ; mais, dans tous les cas, ces deux faits doivent s'être passés des siècles avant la prise de Mycènes par les Argiens en 468 avant Jésus-Christ, car le petit mur était profondément enfoui dans les décombres préhistoriques. Sans aucun doute, la destruction de la muraille cyclopéenne, c'est-à-dire l'énorme brèche qu'on y voit, doit remonter au temps de la grande catastrophe de Mycènes, après laquelle la ville dut descendre au rang de petit bourg ou village. S'il en eût été autrement, l'on aurait certainement réparé la grande brèche d'une manière convenable.

La grande carrière d'où l'on a tiré les pierres des murs cyclopéens, des trésors et autres édifices, est sur l'emplacement du petit village de Charvati, situé à un peu plus d'un mille de Mycènes, et elle s'étend tout autour. Mais, dans aucun cas, le

1. Voyez *Od.*, III, 41, 46, 50 et 63, et XXII, 9, 10, 86.
2. *Deipnosoph.*, XI, p. 783.

rocher n'a été entamé plus loin que la surface. Je donne de ce village une vue où l'on découvre la plus grande partie de l'ancienne carrière[1]. Le nom de Charvati est dérivé sans aucun doute du mot arabe خراب (ruines), qui a passé de la langue arabe dans la langue turque.

Mme Schliemann et moi nous surveillons les fouilles du matin au soir, et nous souffrons beaucoup de la chaleur d'un soleil brûlant et d'un vent qui, soufflant continuellement en tempête, remplit les yeux de poussière et y provoque l'inflammation. Mais, malgré ces inconvénients, on ne peut rien imaginer de plus intéressant que de fouiller une cité préhistorique d'un renom immortel, où presque chaque objet, jusqu'aux fragments de poterie, révèle une nouvelle page d'histoire.

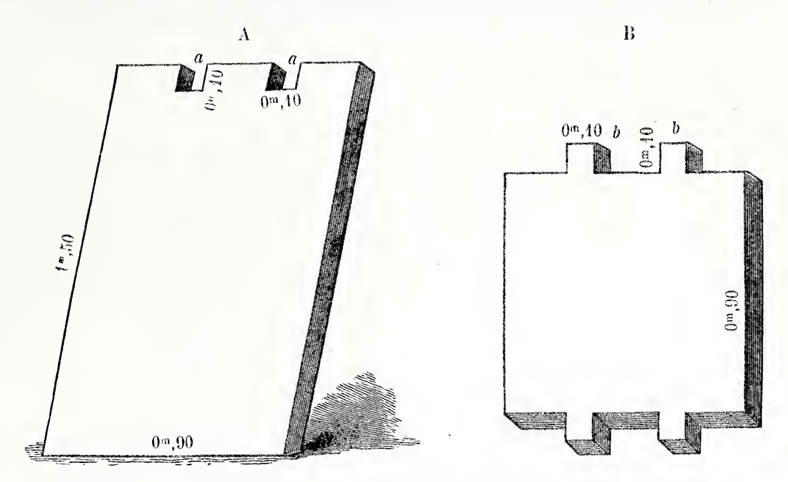


FIG. 190 *a*. — Dessin des dalles formant le double cercle parallèle qui entoure l'agora.

A. Une des dalles verticales intérieures et extérieures ; ces deux espèces de dalles ont une inclinaison de 75 degrés vers l'*intérieur*, c'est-à-dire vers la partie close de l'agora.

B. Une des pierres transversales, avec des tenons *b*, *b*, destinés à entrer dans les mortaises *a*, *a*.

NOTE. — Toutes les dalles n'ont pas les dimensions indiquées ici, mais ces dimensions varient dans différentes parties du cercle.

Les dalles du double cercle qui clôt l'agora et forme tout autour un banc continu sont disposées obliquement depuis l'entrée (côté nord), tout le long du côté est, jusqu'à quelques mètres avant l'endroit (sud) où le double cercle passe du rocher sur le mur qui le soutient dans la partie basse de l'acropole. C'est à ce point que les dalles ont leur grandeur maximum ; il semble que cette dimension ait été la même pour toutes les dalles dressées sur le mur d'appui, et qui sont aujourd'hui presque toutes renversées. Quant à l'inclinaison qu'elles devaient avoir, elle est indiquée par celle des dalles qui sont encore en place, du côté nord-ouest du cercle. Au nord, des deux côtés de l'entrée, où l'agora est bordée par ces récipients que l'on prendrait pour des tombeaux et que nous avons reconnu être de petits réservoirs, les dalles qui forment les parois de ces réservoirs sont forcément verticales ; si elles avaient été inclinées, elles n'auraient pas résisté à la pression de l'eau.

1. Voyez la vignette du chapitre V, page 189.

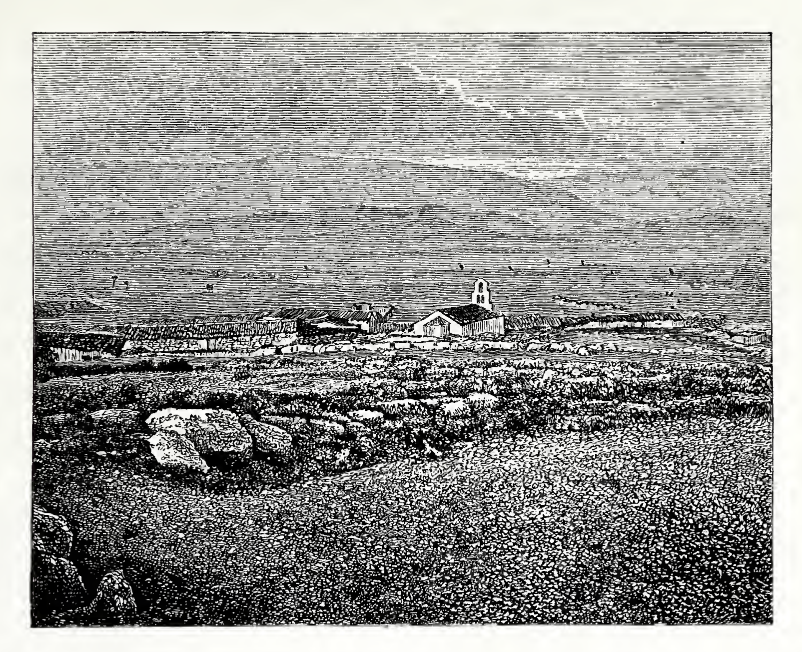


Fig. 191. — Le village de Charvati, avec l'ancienne carrière de Mycènes.

CHAPITRE V

FOUILLES DANS L'ACROPOLE ET LE TRÉSOR (*suite*)

LA PORTE DES LIONS ET L'AGORA.

Le trésor exploré par Mme Schliemann. — Il est plus ancien et moins somptueux que le trésor d'Atrée. — L'entrée, ses ornements. — Poterie archaïque trouvée dans le passage. — Perles de colliers. — Fragment d'une frise de marbre. — Le seuil de la porte des Lions. — Le double cercle parallèle de dalles n'est probablement pas d'une antiquité reculée. — L'acropole seulement en partie accessible aux chars. — Double entrée comme à la porte Scée à Troie. — Corridors et murs de maisons cyclopéennes. — Idoles de Hèra et pointes de flèche en bronze et en fer. — Loge du gardien de la porte. — Murs de soutènement. — Tour de l'acropole reposant sur un mur massif. — Le double cercle de dalles formait la clôture des tombes royales et de l'agora. — Arguments à l'appui de cette assertion. — Objets intéressants trouvés en cet endroit. — Vaste maison cyclopéenne avec citernes et conduites d'eau ; c'est très-probablement l'ancien palais royal. — La fontaine Perséia. — La maison n'a pas de fenêtres. — Objets d'art et de luxe trouvés en cet endroit. — Un cachet d'onyx. — Peintures de vases représentant des guerriers vêtus de cottes de mailles. — Poterie façonnée à la main, dans l'acropole.

Mycènes, 30 septembre 1876.

Depuis le 9 courant, j'ai continué les fouilles avec la plus grande activité, employant constamment cent vingt-cinq travailleurs et cinq chariots ; comme le temps a été beau, j'ai obtenu d'excellents résultats. Dans le trésor que fouille Mme Schliemann, nous travaillons avec trente hommes et deux voitures, et nous éprouvons la plus grande difficulté à déblayer des centaines de grosses pierres taillées qui sont tombées de la voûte.

Les parois intérieures de ce trésor n'ont jamais été revêtues de plaques de cuivre comme celles du trésor d'Atrée et du trésor de Minyas à Orchomène ; du moins, je ne vois nulle part dans les pierres les trous des clous de bronze qui auraient servi à fixer ces plaques ; je dois dire cependant que, sur le côté est de la paroi intérieure du trésor, sort d'entre les pierres un fragment de plaque de bronze si solidement fixé, que l'on ne peut l'arracher. Je suppose donc que cette plaque a été placée là au moment même de la construction du trésor. Il ne semble guère possible que la présence de cette plaque soit purement accidentelle ; d'un autre côté il me paraît difficile de croire que cette plaque soit le seul reste d'un ancien revêtement de plaques de bronze, qui auraient été non pas attachées aux pierres par des clous, mais fixées entre les joints des pierres. Dans ce cas, en effet, je présume, nous devrions trouver des restes de ces plaques en différents endroits.

Ce trésor est moins somptueux et semble plus ancien que le trésor d'Atrée, ou que le trésor de Minyas à Orchomène.

L'entrée, qui a 13 pieds (3^{m},90) de long et 8 pieds (2^{m},40) de large, est couverte de quatre dalles de 18 pieds $\frac{1}{2}$ (5^{m},55) de long ; les trous pour les gonds supérieurs ont 5 pouces (0^{m}, 125) de profondeur. D'après certains indices que l'on distingue sur les murs, il semble que l'entrée ait été décorée à droite et à gauche de demi-colonnes, que j'espère retrouver en creusant plus profondément. Sur la dalle qui est au-dessus de l'entrée, il y a un reste d'ornementation composée de demi-cercles ; on peut la distinguer aisé-

ment dans la gravure qui représente le trésor [1]. Après avoir été ensevelies pendant des siècles dans les décombres humides, les grandes pierres de taille des murs de l'approche (*dromos*) et de la façade du trésor une fois exposées au soleil se sont contrac-

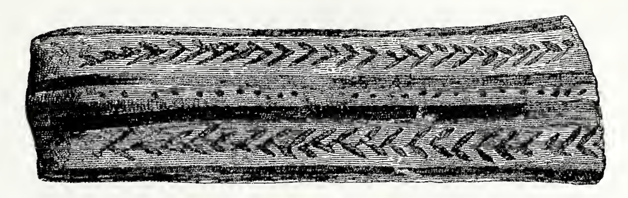


Fig. 192. — (à 5 mèt.)

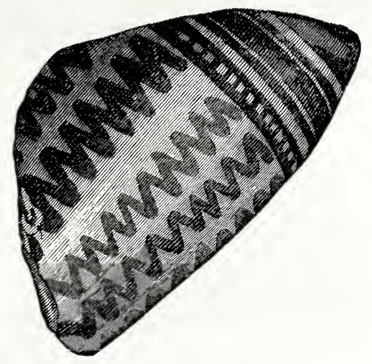


Fig. 193. — (à 5 mèt.)

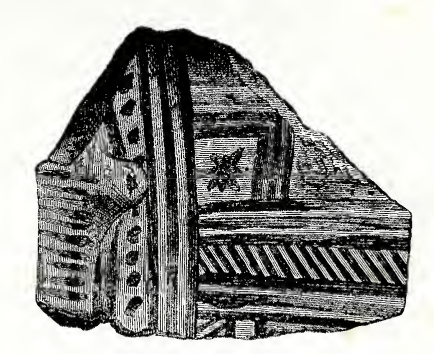


Fig. 194. — (à 5 mèt.)



Fig. 195. — (à 5 mèt.)

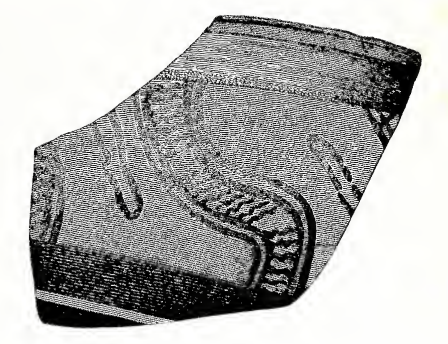


Fig. 196. — (à 6 mèt.)

Fig. 192 à 196. — Fragments de poteries peintes trouvées aux approches du trésor près de la porte des Lions. Demi-grandeur.

tées, et, comme on peut le voir par la gravure, un grand nombre d'entre elles ont des crevasses.

Comme dans le trésor d'Atrée et dans la porte des Lions, la

1. Voyez le Frontispice, planche V.

niche triangulaire qui est au-dessus de l'entrée est formée par encorbellement des assises de pierre. Sur les trois côtés de ce triangle on peut voir des entailles ; d'où l'on peut conclure avec



Fig. 197. — (à 3 mèt.)

Fig. 198. — (à 2 mèt.)

Fig. 200. — (à 5 mèt.

Fig. 199. — (à 5 mèt.)

Fig. 201. — (à 2 mèt.)

Fig. 197 à 201. — Fragments de poteries peintes trouvées aux approches du trésor, près de la porte des Lions. Demi-grandeur.

une très-grande probabilité que la niche a été autrefois remplie par un morceau de sculpture semblable à celui qui est au-dessus de la porte des Lions[1].

1. Voyez le plan E qui montre le plan et les coupes de ce trésor.

Parmi les spécimens de poterie archaïque trouvés dans le *dromos*, devant le trésor, ceux qui méritent de fixer plus particulièrement l'attention représentent des hommes à cheval grossièrement modelés, qui tiennent le cou de leur cheval à deux mains ; quelques spécimens analogues ont été trouvés dans le tombeau d'Ialysos ;

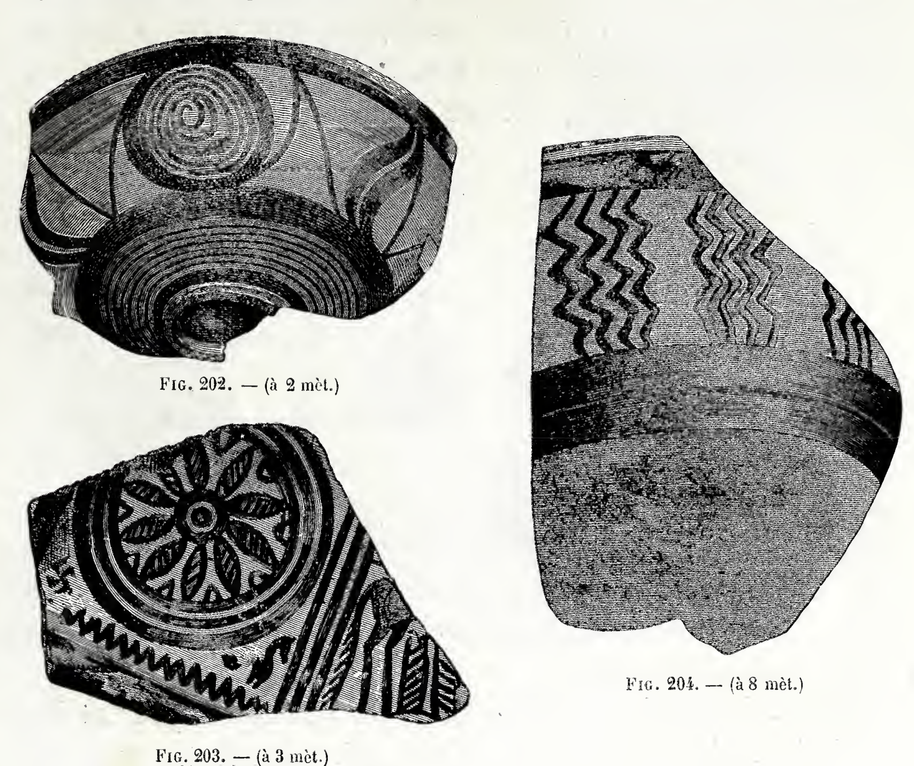


Fig. 202. — (à 2 mèt.)

Fig. 203. — (à 3 mèt.)

Fig. 204. — (à 8 mèt.)

Fig. 202 à 204. — Fragments de poterie peinte trouvés dans le *dromos* du trésor, près de la porte des Lions. Demi-grandeur.

on doit remarquer aussi les fragments de grands vases peints, couverts à profusion d'une ornementation de méandres, de lignes en zigzag, de bandes d'ornements en arêtes de poissons, des bandes portant des images primitives de grues ou de cygnes, des cercles avec des fleurs, et quelquefois le signe 卍. On trouve parfois à Athènes de ces vases à dessins géométriques ; jusqu'ici on les a considérés comme la plus ancienne poterie de l'Attique ; mais je partage complétement l'opinion de mon savant ami M. Ch. T. Newton, et je crois avec lui que les vases à dessins géométriques sont postérieurs à toutes les différentes espèces de terres cuites trouvées dans les

cinq tombes royales et qui seront décrites plus loin. Je n'ai trouvé que très-peu de fragments de vases portant d'autres dessins. Avec ces fragments de poterie, on a découvert une partie de collier avec une grosse perle de verre blanc (fig. 205) ; deux perles de spath-fluor d'une couleur bleuâtre et transparente, et trois de spath-fluor d'un bleu tirant sur le rouge, toutes percées de trous et enfilées dans un mince fil de cuivre (fig. 206, 207, 208, 209) ; un fragment de frise en marbre blanc, avec une ornementation (voy. la fig. 154).

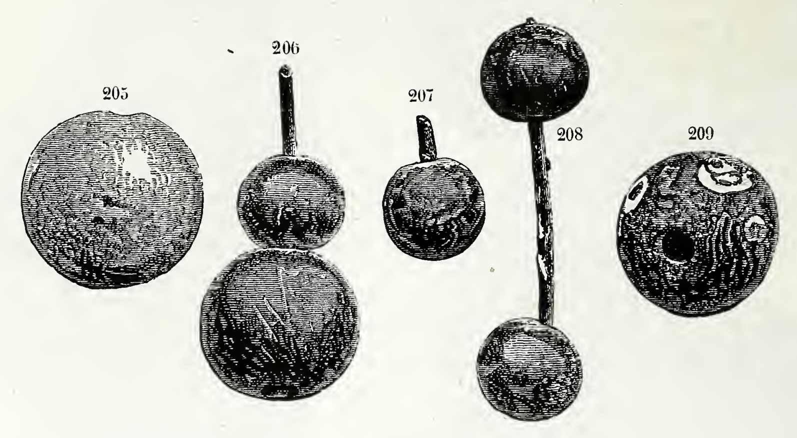


Fig. 205 à 209. — Perles de verre et de spath-fluor (à 4 mèt.). Grandeur réelle.

Juste au-dessus de la partie basse du *dromos* se trouvent les fondations d'une maison hellénique, qui, selon toute apparence appartient à la période macédonienne.

La Société archéologique d'Athènes n'a pas encore envoyé d'ingénieur pour consolider la sculpture qui est au-dessus de la porte des Lions et pour réparer le mur cyclopéen, dans la partie avoisinante ; mais on a toujours l'intention de le faire. Néanmoins on m'a autorisé à continuer les fouilles à la porte des Lions, à condition de laisser à droite et à gauche une masse considérable de décombres *in situ*, pour qu'on puisse plus facilement hisser les blocs destinés à restaurer le mur. Il m'a donc été possible de reprendre les fouilles à la porte des Lions, et j'en ai découvert le seuil, qui est énorme. Les deux dessins ci-contre en donnent une idée exacte (fig. 210). C'est un bloc de brèche très-dure de 15 pieds (4^{m},50) de long sur

8 pieds (2m,40) de large. Les ornières qu'y auraient creusées les roues des chars, et dont parlent tous les *guides*, n'existent que dans l'imagination des voyageurs enthousiastes, mais nullement dans la réalité. Les deux immenses rangées parallèles de dalles étroitement unies que j'ai découvertes interdiraient aujourd'hui absolument aux chars l'accès de l'acropole. Mais comme je ne puis pas assigner une très-haute antiquité au mur qui soutient la double rangée de dalles dans la partie basse de l'acropole, il en résulte que je ne puis pas non plus assigner une très-haute antiquité au cercle de dalles lui-même, et avant qu'il fût construit, les chars pouvaient certainement avoir accès dans l'acropole. Mais, vu l'escarpement des pentes du rocher, il est impossible que les chars aient jamais pu pénétrer plus loin que la première des six terrasses naturelles ou artificielles, qui est la plus basse. Il est donc évident que l'on ne devait pas faire grand usage de chars en cet endroit, et qu'on les remplaçait par des bêtes de somme, chevaux, ânes ou mulets. Sans nul doute, les quinze petits sillons tracés parallèlement en ligne droite, dans le seuil, pour empêcher les bêtes de somme de glisser, ont causé la méprise, et on les a pris pour des ornières creusées par les roues. D'autre part, comme le seuil a été profondément enfoui sous les décombres pendant des siècles, à tout le moins depuis la prise de l'acropole par les Argiens (468 av. J.-C.), nul œil mortel n'a pu le voir depuis plus de deux mille trois cents ans.

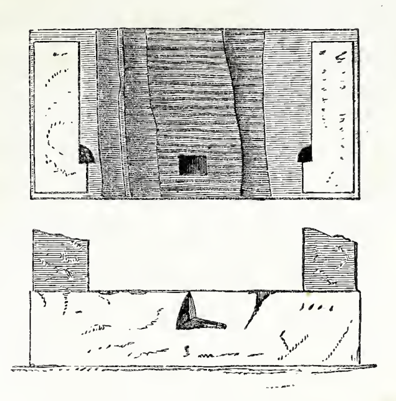


Fig. 210. — Seuil de la porte des Lions.

Il y a un trou quadrangulaire, de 1 pied 3 pouces (0m,375) de long et de 1 pied (0m,30) de large, au milieu du seuil, à l'endroit où les battants se rejoignaient. De plus, le seuil offre sur son côté est un sillon droit, nettement tracé, de 1 pied (0m,30) de large, et sur son côté ouest un autre sillon qui décrit une ligne courbe. Ces deux sillons semblent avoir servi de canaux pour l'écoulement

de l'eau de pluie qui devait se précipiter avec violence, car le seuil est plus bas que le roc vif formant l'aire du passage, qui va en montant graduellement. Sur le côté du seuil qui regarde le nord, il y a un trou artificiel allongé et d'une forme particulière qui doit avoir quelque rapport, difficile à déterminer, avec la porte ; car il y a un trou de la même forme au milieu de la porte de Troie. A une distance de 11 pieds ½ (3^{m},45) à partir du seuil, des deux côtés, on voit, comme à Troie[1], une masse quadrangulaire de maçonnerie cyclopéenne, haute et large de 2 pieds (0^{m},60), et longue de 3 (0^{m},90), qui marque la place d'une seconde porte de bois.

Plus loin, à droite, j'ai découvert, au-dessous des fondations d'une maison hellénique, un véritable labyrinthe de murs de maisons cyclopéens, formant une quantité de corridors parallèles de 4 à 6 pieds ½ (1^{m},20 à 1^{m},95) de large, remplis de pierres et de décombres, que je suis en train de déblayer. Un de ces corridors mène directement à la maison cyclopéenne déjà décrite [2]. En quelques endroits les murs conservent des traces de leur enduit d'argile. J'y ai trouvé beaucoup d'idoles de Hèra, trois pointes de flèches toutes en bronze ; deux ont des barbes (γλωχῖνες) ; la troisième a la forme d'une pyramide, comme les flèches carthaginoises que j'ai découvertes l'année dernière dans mes fouilles à Motyë en Sicile.

A gauche de l'entrée, il y a d'abord la petite chambre du gardien, ensuite un mur de grosses pierres, destiné tout simplement à soutenir les masses de débris de 24 à 26 pieds (7^{m},20 à 7^{m},80) d'épaisseur, que la pluie avait précipitées de la colline pendant des siècles. Plus loin, sur la même ligne, se présente le mur cyclopéen, de 166 pieds (49^{m},80) de long sur 30 pieds (9 mètres) de haut, dont j'ai fait mention dans le deuxième chapitre ; il est fait de pierres énormes reliées entre elles par des pierres plus petites. Ce mur, comme il a été dit, est couronné par les ruines d'une tour et donne à l'acropole un caractère de grandeur tout particulier [3]. Ce mur était enfoncé à une profondeur de 10 à 12 pieds (3 mètres

1. Voyez le plan de la porte des Lions, fig. 22, Comp. *Atlas des Antiquités troyennes*, pl. 211 et 212.
2. Chapitre IV.
3. Voyez les planches VI et VII.

à 3^{m},60) dans les décombres ; il est maintenant déblayé jusqu'au roc sur lequel il est bâti.

La suite des fouilles a prouvé que j'avais raison de supposer que les deux rangées parallèles de grandes dalles formaient un cercle complet. En effet, une moitié du cercle repose sur le mur destiné à le soutenir dans la partie basse de l'acropole ; l'autre moitié est établie sur la plate-forme de rocher qui dominait cette partie basse. Cette seconde moitié aboutit au pied du mur cyclopéen dont je viens de parler, l'entrée est du côté nord [1].

J'avais pensé d'abord que l'espace contenu entre les deux rangées de dalles pouvait avoir servi pour des libations ou des offrandes de fleurs en l'honneur des illustres morts ; mais je reconnais maintenant que c'est impossible, parce que les deux rangées étaient dans l'origine reliées entre elles et recouvertes par des dalles transversales, dont six sont encore en position. Voici par quel procédé elles ont été ajustées et solidement assujetties. La partie supérieure des dalles qui sont debout, sur les deux rangs, ont des entailles de 1 pouce $\frac{1}{4}$ à 3 pouces $\frac{1}{3}$ (0^{m},03 à 0^{m}, 085) de profondeur, et de 4 pouces (0^{m},10) de large ; ce sont comme des mortaises, dans lesquelles s'emboîtent des tenons de même dimension, ménagés sur les deux côtés des dalles transversales [2]. Comme ces entailles se retrouvent sur toutes les dalles, on ne peut pas douter que le cercle tout entier n'ait été couvert de la même façon : les dalles verticales ont de 4 pieds 2 pouces (1^{m},25) à 8 pieds 2 pouces (2^{m},45) de long, et de 1 pied 8 pouces (0^{m},50) à 4 pieds (1^{m},20) de large ; les plus grandes sont aux deux endroits où le double cercle passe du rocher au mur de soutènement. Entre les deux rangées il y a d'abord une couche de pierres de 1 pied 4 pouces (0^{m},40) d'épaisseur, destinées à maintenir les dalles en position ; l'espace qui reste est comblé tout simplement avec de la terre mélangée de coquilles longues et minces de surdons, dans les endroits où le couvercle primitif est resté à sa place. Quand le couvercle manque, l'espace vide est rempli de détritus domestiques, mélangés d'un très-grand nombre de fragments

1. Voyez le plan C et les planches VI-VII.
2. Voyez la figure 190 *a*.

de poterie archaïque. Cette circonstance prouve clairement que les dalles transversales formant couvercle ne furent enlevées qu'après que la ville eût été prise et abandonnée; en effet, il faut nécessairement que les fragments de poterie archaïque aient été amenés, par les pluies, des cinq terrasses supérieures, naturelles ou artificielles de l'acropole ; or ce fait n'a pu se produire que quand Mycènes fut abandonnée par ses habitants.

Il faut insister particulièrement sur le point suivant : l'ensemble des dalles est incliné à un angle de 75 degrés vers l'intérieur du cercle, excepté du côté nord et dans les endroits où les rangées de dalles passent du rocher sur la muraille. L'aire intérieure est artificiellement exhaussée jusqu'à un niveau assez élevé pour que les dalles horizontales ou couvercles aient formé un banc circulaire continu, sur lequel les citoyens s'asseyaient le visage tourné vers l'intérieur du cercle. L'inclinaison des dalles verticales laissait au bas du banc un espace commode pour ramener les pieds. On peut constater que la même disposition a été observée dans la construction des siéges de marbre destinés aux prêtres dans le théâtre de Dionysos à Athènes.



Fig. 210 *a*. — Banc de l'agora.

Mon honorable ami le professeur F. A. Paley a, le premier, avancé une opinion que M. Ch. T. Newton a acceptée et que j'ai adoptée moi-même. Selon lui, le double cercle de dalles parallèles, recouvertes très-solidement de dalles transversales, avait deux destinations : c'était nécessairement un banc servant de siége, et il formait en même temps la clôture de l'agora de Mycènes. Il pense que l'idée première de donner à une agora la forme circulaire vient des danses en cercles (*κύκλιοι χοροί*) et du chant des dithyrambes [1]. L'assem-

1. Le dithyrambe faisait partie d'une ancienne cérémonie en l'honneur de Bacchus; elle remonte au moins au temps d'Archiloque, qui dit « qu'il sait conduire le dithyrambe, le beau chant en l'honneur de Dionysos, quand son esprit est enflammé par le vin ». (Fragm. dans Athén., livr. XIV, p. 628). Il semble que le dithyrambe ait été une hymne, chantée avec accom-

blée se tenait assise en cercle et l'orateur se levait de son siége pour haranguer l'assemblée, comme on le voit dans Homère[1] et dans Sophocle[2]. Au centre de l'agora de Mycènes, j'ai trouvé un rocher un peu plus élevé que le reste du terrain et qui pourrait bien avoir été une tribune (*βῆμα*) d'où l'orateur parlait à l'auditoire assis sur le banc circulaire[3]. Mais nous ne trouvons rien dans Homère de nature à justifier la supposition qu'il y ait eu une tribune dans l'âge héroïque.

Nous savons donc avec certitude, d'abord que l'agora était circulaire et ensuite que le peuple avait l'habitude de s'y asseoir. Un passage d'Euripide[4] prouve aussi que telle était la forme de l'agora, puisqu'il dit « le cercle de l'agora » (*ἀγορᾶς κύκλον*). D'un autre passage d'Euripide déjà cité (*Électre*, 710), le professeur Paley conclut que le poète connaissait l'agora de Mycènes pour l'avoir vue de ses yeux. L'expression *πέτρινα βάθρα* désignerait alors l'énorme banc de pierre circulaire qui forme l'enceinte de l'agora ; c'est sur ce banc que serait monté le héraut, lorsqu'il appelait à haute voix les citoyens de Mycènes à l'agora ; le professeur Paley pense aussi qu'Euripide pouvait avoir eu en vue le *βῆμα* de la Pnyx à Athènes. Je n'hésiterais pas à adopter l'opinion du docteur Paley, si je n'avais pas trouvé l'agora profondément enfouie sous les décombres préhistoriques. Cependant, il est possible que du temps d'Euripide l'agora ne fût pas encore entièrement enfouie, et que la plus grande partie des décombres préhistoriques dont je l'ai trouvée couverte y eût été amenée depuis par les grandes pluies d'hiver, du haut des cinq autres terrasses naturelles et artificielles de l'acropole. Quoi qu'il en soit, la poterie de la cité hellénique postérieure

pagnement de flûte, par un ou plusieurs membres d'un κῶμος, ou réunion dans laquelle on célébrait les orgies. Arion, à Corinthe, est le premier qui donna au dithyrambe le chœur régulier, la forme antistrophique (Hérod., I, 24 ; Pindare, *Olymp.*, XIII, 18-25). Les chœurs, qui se composaient ordinairement de cinquante hommes ou jeunes gens, dansaient en cercle autour de l'autel de Dionysos. C'est pour cela qu'on les appela *chœurs cycliques* (κύκλιοι χοροί), et l'on désignait les poètes dithyrambiques par le nom de κυκλιοδιδάσκαλοι.

1. *Il.*, I, 58, 68, 101 ; II, 53, 96, 99 ; *Od.*, XVI, 362 ; XVII, 70.

2. *Œdipe Roi*, 161 : Ἄρτεμιν ἃ κυκλόεντ' ἀγορᾶς θρόνον εὐκλέα θάσσει. « Artémis, qui est assise sur le glorieux siége circulaire de l'agora. »

3. Ce rocher s'est écroulé en partie, à cause des travaux nécessités par les fouilles du deuxième et du troisième tombeau, qu'il surplombe.

4. *Oreste*, 919.

prouve que cette cité n'a pu être bâtie qu'après l'époque d'Euripide.

En relisant attentivement Pausanias et Hérodote, j'ai trouvé bon nombre de passages qui prouvent que l'agora servait souvent de lieu de sépulture aux personnages les plus distingués : par exemple, le sépulcre d'Oreste était dans l'agora de Sparte, près du sanctuaire des Destinées (*Μοῖραι*) ; tout près de ce tombeau étaient, dans la même agora, les sépulcres d'Épiménidès de Crète et d'Aphareus de Périèrès[1]. Le tombeau de Talthybios, héraut d'Agamemnon, fut montré à Pausanias dans l'agora d'Ægion, en Achaïe[2]; le sépulcre d'Oxylos dans l'agora d'Élis[3]. Dans l'agora de Phigalie était l'immense tombeau commun (*πολυάνδριον*) des Orestasiens élus, auxquels on faisait des sacrifices funéraires[4]; le tombeau de Podarès était dans l'agora de Mantinée[5]. Dans celle de Tégée, on montra à Pausanias les sépulcres de Lycaon et de sa femme Mæra[6]; dans celle d'Élæa, le tombeau de Thersandros[7]. Il est fort intéressant d'observer qu'on a fait le même honneur à Hérodote, car il fut enterré dans l'agora de Thurium (*Θουρία*), où son sépulcre a été conservé pendant de longs siècles[8]. L'agora de Sicyone contenait le hèrôon d'Adrastos[9], et celle de Thèbes, le mausolée d'Euphron[10].

M. Charles T. Newton appelle mon attention sur le passage où Thucydide dit, en parlant de Corcyre : « Les maisons qui sont en cercle autour de l'agora[11] » ; puis, sur les passages suivants de Pausanias, qui prouvent que les tombes des héros étaient dans l'agora de Mégare : « Là , ils construisirent la place du *βουλευτήριον* (chambre du conseil), afin d'avoir les tombes des héros dans l'intérieur de la place du *βουλευτήριον*[12] ; » car on ne peut douter que ce

1. Pausanias, III, XI, 10-11.
2. *Ibid.*, III, XII, 7, et VII, XXIV, 1.
3. *Ibid.*, VI, XXIV, 10.
4. *Ibid.*, VIII, XLI, 1.
5. *Ibid.*, VIII, IX, 9.
6. *Ibid.*, VIII, XLVIII, 6.
7. *Ibid.*, IX, V, 14.
8. Hérodote, éd. Rawlinson, t. I[er], p. 30.
9. *Ibid.*, V, 67.
10. Xénophon, *Hellenica*, VII, III, 12.
11. Thucydide, III, 74 : τὰς οἰκίας τὰς ἐν κύκλῳ τῆς ἀγορᾶς.
12. Pausan., I, XLIII, 3-4 : βουλευτήριον ἐνταῦθα ᾠκοδόμησαν, ἵνα σφίσιν ὁ τάφος τῶν ἡρώων ἐντὸς τοῦ βουλευτηρίου γένηται.

βουλευτήριον ne fût dans l'agora. (Il ne faut pas perdre de vue que cette disposition fut prise à Mégare sur l'avis de l'oracle de Delphes.) Il dit encore : « Le tombeau de Korœbos est dans l'agora des Mégariens[1]. »

Un autre de mes amis appelle aussi mon attention sur le passage suivant de Pausanias : « Là se trouve le tombeau d'Opheltès, avec une enceinte de pierre et des autels dans l'enceinte des murs ; il y a (là) aussi un tumulus qui est le tombeau de Lycurgue, père d'Opheltès[2]. » Mais voici une objection. Opheltès, fils du roi de Némée, Lycurgue, et d'Eurydice, fut étouffé par un serpent, tandis que sa nourrice Hypsipyle montrait une source aux sept héros qui s'en allaient assiéger Thèbes ; et, à cause de cet événement, les habitants de Némée instituèrent en son honneur les jeux néméens ; l'enfant avec son père fut enterré dans le bois sacré de Jupiter néméen, où leurs tombeaux furent visités par Pausanias, qui ne parle pas le moins du monde d'une agora[3].

Mais, avant tout, il faut que je cite ici le passage important de l'*Iliade*, où Homère décrit expressément l'agora de l'âge héroïque comme un *cercle sacré* autour duquel étaient assis les *anciens sur des pierres bien taillées* ou — comme nous pouvons nous risquer à traduire maintenant, — sur des *dalles à la surface unie*, semblables à celles que nous voyons dans l'agora de l'acropole de Mycènes. Dans ce passage décisif, Homère dépeint le jugement d'un procès représenté sur le bouclier d'Achille[4] : « A l'agora une grande foule est

1. Paus., I, XLIII, 8 : Κοροίβῳ δέ ἐστι τάφος ἐν τῇ Μεγαρέων ἀγορᾷ.

2. *Ibid.*, II, XV, 4 : ἐνταῦθα ἔστι μὲν 'Οφέλτου τάφος, περὶ δὲ αὐτὸν θριγκὸς λίθων, καὶ ἐντὸς τοῦ περιβόλου βωμοί · ἔστι δὲ χῶμα γῆς Λυκούργου μνῆμα τοῦ 'Οφέλτου πατρός.

3. Pausan., II, XV, 2; Apollod., I, IX, 14 ; III, VI, 4; Hyg., *Fab.*, 74 ; Stace, *Théb.*, V, 296.

4. *Iliade*, XVIII, 497-508.

Λαοὶ δ' εἰν ἀγορῇ ἔσαν ἀθρόοι · ἔνθα δὲ νεῖκος
ὠρώρει · δύο δ' ἄνδρες ἐνείκεον εἵνεκα ποινῆς
ἀνδρὸς ἀποφθιμένου · ὁ μὲν εὔχετο πάντ' ἀποδοῦναι,
δήμῳ πιφαύσκων, ὁ δ' ἀναίνετο μηδὲν ἑλέσθαι.
Ἄμφω δ' ἱέσθην ἐπὶ ἵστορι πεῖραρ ἑλέσθαι.
Λαοὶ δ' ἀμφοτέροισιν ἐπήπυον, ἀμφὶς ἀρωγοί ·
κήρυκες δ' ἄρα λαὸν ἐρήτυον · οἱ δὲ γέροντες
εἵατ' ἐπὶ ξεστοῖσι λίθοις, ἱερῷ ἐνὶ κύκλῳ ·
σκῆπτρα δὲ κηρύκων ἐν χέρσ' ἔχον ἠεροφώνων ·
τοῖσιν ἔπειτ' ἤϊσσον, ἀμοιβηδὶς δὲ δίκαζον.
κεῖτο δ' ἄρ' ἐν μέσσοισι δύω χρυσοῖο τάλαντα
τῷ δόμεν, ὃς μετὰ τοῖσι δίκην ἰθύντατα εἴποι.

rassemblée; de violents débats s'élèvent: il s'agit du rachat d'un meurtre; l'un des plaideurs affirme l'avoir entièrement payé et le déclare aux citoyens; l'autre nie l'avoir reçu. Tous deux désirent que les juges en décident. Le peuple, prenant parti pour l'un ou pour l'autre, applaudit celui qu'il favorise. Les hérauts réclament le silence, et les anciens, *assis dans l'enceinte sacrée*, *sur des dalles à la surface unie*, empruntent les sceptres des hérauts à la voix retentissante. Ils s'appuient sur ces sceptres lorsqu'ils se lèvent et prononcent tour à tour leur sentence. Devant eux sont deux talents d'or destinés à celui qui a le mieux prouvé la justice de sa cause. »

Quel lecteur, éclairé par la découverte que j'ai faite de l'agora de Mycènes, pourra suivre cette description si animée, sans penser que le poète a dû être souvent témoin de la scène qu'il raconte, peut-être même sur l'agora de Mycènes ?

Dans Homère, l'agora troyenne ou assemblée de *tous les citoyens*, vieux et jeunes, avec les *anciens* a lieu dans la citadelle d'Ilion (la Pergamos), aux portes de Priam[1].

Dans plusieurs passages de l'*Odyssée*, Homère décrit l'agora des Phéaciens, qui est aussi dans la citadelle, près du port[2]. C'est là que les habitants furent conduits par Alcinoüs, pour entendre les merveilleuses aventures d'Ulysse ; eux aussi « ils entrent *et se placent l'un à côté de l'autre, sur des pierres polies* (autrement dit sur des *dalles à la surface unie*); *et l'enceinte* de l'*agora*, *et les siéges se remplissent rapidement de citoyens assemblés*[3] ».

1. *Iliade*, II, 788-9 ; VII, 345-6 ; dans ce passage, l'ἀγορά c'est l'*assemblée*, d'où le *lieu de l'assemblée* a tiré son nom ; ἀγορά, du verbe ἀγείρω, *assembler*.

2. *Odyssée*, VI, 262, 263,

Αὐτὰρ ἐπὴν πόλιος ἐπιβείομεν, ἣν πέρι πύργος
ὑψηλὸς, καλὸς δὲ λιμὴν ἑκάτερθε πόληος.

« Mais aussitôt que nous monterons à la ville qui est entourée d'une haute muraille ; des deux côtés de la ville il y a un excellent port. »

3. *Odyssée*, VIII, 4-7, et 16, 17 :

Τοῖσιν δ' ἡγεμόνευ' ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο
Φαιήκων ἀγορήνδ', ἥ σφιν παρὰ νηυσὶ τέτυκτο.
Ἐλθόντες δὲ καθῖζον ἐπὶ ξεστοῖσι λίθοισιν
πλησίον. . . . .
Καρπαλίμως δ' ἔμπληντο βροτῶν ἀγοραί τε καὶ ἕδραι
ἀγρομένων.

Pour compléter le parallèle, cette agora phéacienne (c'est-à-dire cette enceinte circulaire) était *formée de pierres énormes, habilement ajustées et enfoncées dans le sol*, comme les dalles de l'agora de Mycènes, « et elle entourait un beau Posidéion », que l'on peut supposer avoir été un sanctuaire ouvert, placé au centre de l'agora[1].

J'ajouterai, comme preuve du rôle important que jouait l'agora dans la vie civile des temps héroïques, qu'Homère en signale l'absence chez les Cyclopes, comme preuve de leur état de barbarie[2].

Le professeur Paley me rappelle le passage suivant de la cinquième pythique de Pindare (vers 69-98) : « Et c'est de là qu'il (Apollon) a envoyé à Lacédémone, à Argos et dans la divine Pylos les enfants robustes d'Hercule et d'Égimios. De Sparte me vient, dit-on, une gloire qui m'est chère ; à Sparte naquirent ceux des Égéides, mes pères, que la faveur des dieux conduisit à Théra ; le destin y transporta aussi le festin aux nombreuses victimes ; c'est de là que nous avons reçu, ô Apollon ! tes fêtes carnéennes, et, dans le banquet sacré, nous chantons la belle Cyrène, qu'habitent de belliqueux étrangers, les Troyens, fils d'Anténor. Ils y abordèrent à la suite d'Hélène, après avoir vu leur patrie réduite en cendres, au milieu des horreurs de la guerre. Ils viennent honorer de leurs sacrifices et de leurs offrandes pieuses la tombe de ce peuple, ami des coursiers, les hommes qu'Aristotélès (ou Battos) amena sur ses vaisseaux rapides, ouvrant les routes profondes des mers. Il consacra aux dieux des bois plus vastes, et construisit, pour les pompes d'Apollon, si secourable aux mortels, une route directe et unie, qu'un roc solide fait retentir sous les pas des coursiers. C'est là que lui-même, depuis sa mort, repose seul à l'extrémité de la place publique (agora). Heureux tant qu'il habita parmi les hommes, il est devenu pour le peuple un héros vénéré.

1. *Odyssée*, VI, 266, 7 .

Ἔνθα δέ τε σφ' ἀγορὴ, καλὸν Ποσιδήϊον ἀμφίς,
ῥυτοῖσιν λάεσσι κατωρυχέεσσ' ἀραρυῖα.

2. *Odyss.*, IX, 112 : τοῖσιν δ' οὔτ' ἀγοραὶ βουληφόροι οὔτε θέμιστες.
« Mais ils n'ont ni assemblées pour le conseil ni lois. » Chacun règne à part dans sa propre famille.

Les autres rois consacrés, descendus chez les mânes, sont honorés chacun devant son palais » (mais, naturellement, dans l'agora aussi). Trad. Sommer.

D'après ce passage de Pindare, on voit que Battos, appelé aussi Aristotélès, fondateur et premier roi de Cyrène (640 av. J.-C.), descendait d'Hercule, et que ses ancêtres, les Héraclides ou Doriens, avaient émigré de Sparte à Théra. De ce que Pindare vit son tombeau, ainsi que ceux d'autres rois consacrés (probablement successeurs de Battos) dans l'agora de Cyrène, le professeur Paley conclut que l'habitude d'enterrer les rois dans l'agora était dorienne et non pas achéenne. Mais cette conclusion est contredite par le passage de Pausanias, cité plus haut (I, XLIII, 4, 8), où il est dit que les Mégariens avaient placé les tombeaux de Korœbos et d'autres héros dans l'agora, parce que Korœbos avait été vainqueur aux jeux olympiques, à Élis, dans la course du stade (*Ol.*, I), et que, selon la tradition, il avait tué Ποινή, envoyée par Apollon aux Argiens[1]. D'ailleurs, les Mégariens n'avaient rien à démêler avec les coutumes doriennes.

Ce qui s'est fait à Mégare, à Thèbes, à Thurium, à Sparte, à Cyrène, etc., a eu lieu également dans l'acropole de Mycènes; pour honorer les personnages illustres qui y étaient ensevelis, l'agora fut construite en cercle autour de leurs tombeaux. Si le cercle de dalles n'avait eu d'autre destination que de former une clôture autour des cinq tombes royales, il n'y avait aucune raison sérieuse pour que le cercle fût double, pour que les dalles fussent disposées obliquement et recouvertes de dalles transversales; il n'eût pas été nécessaire de construire un gros mur, à seule fin de porter la double rangée de dalles, pour la mettre au niveau de l'autre partie du cercle qui reposait sur le rocher, à une plus grande élévation que le terrain sur lequel fut bâti le gros mur. Une seule enceinte circulaire, suivant les sinuosités du rocher, aurait, selon moi, fait autant d'honneur aux cinq tombes royales qu'une rangée double, nivelée artificiellement et couverte.

1. Pausanias, V, VIII, 3; VIII, XXVI, 2; Strabon, VIII, p. 355.

Il est à remarquer qu'entre les deux rangées de dalles, et aussi de chaque côté, il a été découvert beaucoup d'objets intéressants ; par exemple : un poisson de bois (fig. 211) ; — beaucoup d'idoles de Hèra des différents modèles déjà décrits, quelques-unes sous la forme d'une vache sans cornes, debout ou couchée, portant une coiffure de femme, ou avec le cou percé d'un trou pour faciliter la suspension[1] ; ce détail semblerait indiquer que l'on portait ces idoles comme des amulettes ; — une idole féminine qui a 2 pieds, au lieu de finir en cylindre comme d'habitude ; elle a la tête nue, en forme de tête d'oiseau, pas de bouche, de très-grands yeux, des mains saillantes et un collier ; la chevelure est bien représentée par derrière, et le vêtement indiqué par une couleur rouge[2] ; — une figure d'homme en argile non peinte, avec de grands yeux, un nez aquilin et pas de bouche ; la tête est couverte d'un bonnet en forme de turban ; je ne saurais décider si c'est une idole ; — une idole tout à fait primitive, avec une tête d'oiseau nue et deux oreilles ; les mains sont posées sur la poitrine, mais sans être jointes ; la tête est levée vers le ciel (fig. 212) ; j'appelle l'attention du lecteur sur la grande quantité d'idoles d'Aphroditè que possède le Musée Britannique, et qui, comme la figure 212, se touchent les deux mamelles avec les mains : ce sont probablement des symboles de fécondité ; — deux couteaux en opale brune et trois flèches en obsidienne[3] ; ces flèches se rencontrent rarement ici ; — quantité de petites perles en verre, percées pour y passer le fil d'un collier ; — et trois fusaïoles de terre cuite.



FIG. 211. — Poisson de bois (à 3m,50) Grandeur réelle.



FIG. 212. — Curieuse idole (à 4 mètres). Grandeur réelle.

Je rencontre fréquemment ici, dans les décombres préhisto-

1. Voyez la figure 115.
2. Voyez la figure 107.
3. Voyez la figure 126.

riques, des fragments d'enduits de muraille, en chaux, avec une ornementation archaïque, composée de spirales bleues, vertes ou jaunes. Comme on ne trouve pas la moindre trace de chaux dans les maisons cyclopéennes, je ne puis faire remonter ces enduits à une antiquité bien reculée; ils proviennent peut-être des maisons en bois du siècle qui précéda la prise de Mycènes par les Argiens.

Au sud de la double rangée circulaire de dalles, j'ai trouvé, en fouillant, une vaste maison cyclopéenne. Cette maison, du moins ce qu'on en a déblayé jusqu'ici, contient sept chambres formées par l'intersection de quatre corridors, dont chacun a 4 pieds de large (voy. les plans B et C). Par endroits, les murs conservent encore quelques vestiges de leur enduit d'argile; mais on n'y voit pas trace de peintures. Les murs ont de 2 à 4 pieds ½ (0^{m},60 à 1^{m},35) d'épaisseur; du reste, il arrive que le même mur se trouve, en certains endroits, dépasser de 6 ou 8 pouces (0^{m},15 ou 0^{m},20) son épaisseur ordinaire. La plus grande chambre a 18 pieds ½ (5^{m},55) de long sur 13 pieds ½ (4^{m},05) de large; son côté sud est taillé dans le roc vif, où elle pénètre à une profondeur de 16 pouces (0^{m},40).

Au-dessous de cette chambre et de la chambre voisine, il y a une profonde citerne creusée dans le roc. Une conduite d'eau cyclopéenne y débouche, venant du haut de la colline; elle amenait probablement dans la citerne l'eau de la fontaine Perséia, qui est située à un demi-mille à l'est de l'acropole, et jouit, dans la plaine d'Argos, d'une réputation bien méritée pour la pureté et la salubrité de ses eaux. Pausanias (II, xvi) dit qu'il vit cette source dans l'intérieur des ruines de Mycènes; mais la ville ne s'étendit jamais aussi loin à l'est. Je suppose donc que ce que Pausanias vit de l'eau de la source Perséia n'était que la décharge d'un conduit artificiel qui amenait l'eau de la source naturelle. Cette explication aurait pour elle le sens du mot κρήνη, que Pausanias emploie continuellement en opposition avec le mot πηγή, qui signifie *source naturelle*.

La maison cyclopéenne n'a pas de fenêtres; de même, deux seulement des salles intérieures ou chambres ont une entrée ou

une porte. Mais, à supposer même que tous les murs latéraux eussent été des vitrages, les chambres néanmoins eussent été très-obscures, car l'édifice est situé dans le creux profond qui est devant le côté ouest de la muraille d'enceinte, dont il n'est séparé que par un corridor de 4 pieds (1^{m},20) de large; cette muraille aurait nécessairement caché aux habitants de la maison la vue de la ville basse, de la plaine et de la mer. C'est ici l'endroit le plus imposant de toute l'acropole, il avoisine l'agora; il devait nécessairement servir d'emplacement à la maison de la famille la plus distinguée de Mycènes, et il est impossible d'admettre que cette famille se soit contentée d'un sombre cachot. Nous n'hésitons donc pas à déclarer que cet édifice cyclopéen s'élevait jadis jusqu'au niveau de la muraille d'enceinte, et qu'il n'était que la substruction d'une grande maison de bois maintes fois renouvelée; en effet, en présence des masses énormes de cendres de bois, dont toutes les chambres de l'édifice cyclopéen sont remplies, on ne peut douter un instant qu'il n'en ait été ainsi, ni admettre aucune autre hypothèse. Aussi j'oserai soutenir, à cette occasion, que toutes les maisons cyclopéennes, bâties de pierres non taillées jointes sans ciment et sans mortier, que j'ai découvertes à Tirynthe et à Mycènes, n'ont pu également servir que comme substructions pour des maisons en bois ou en briques crues. J'hésite d'autant moins que, dans une maçonnerie cyclopéenne de cette espèce, on ne pouvait pratiquer que des portes et des fenêtres très-petites et très-étroites. Mais les objets, produits de l'industrie humaine, que j'ai découverts ici, ne nous permettent pas de supposer logiquement qu'un peuple, arrivé à un pareil degré de civilisation, ait pu se contenter de ces cages obscures comme maisons d'habitation.

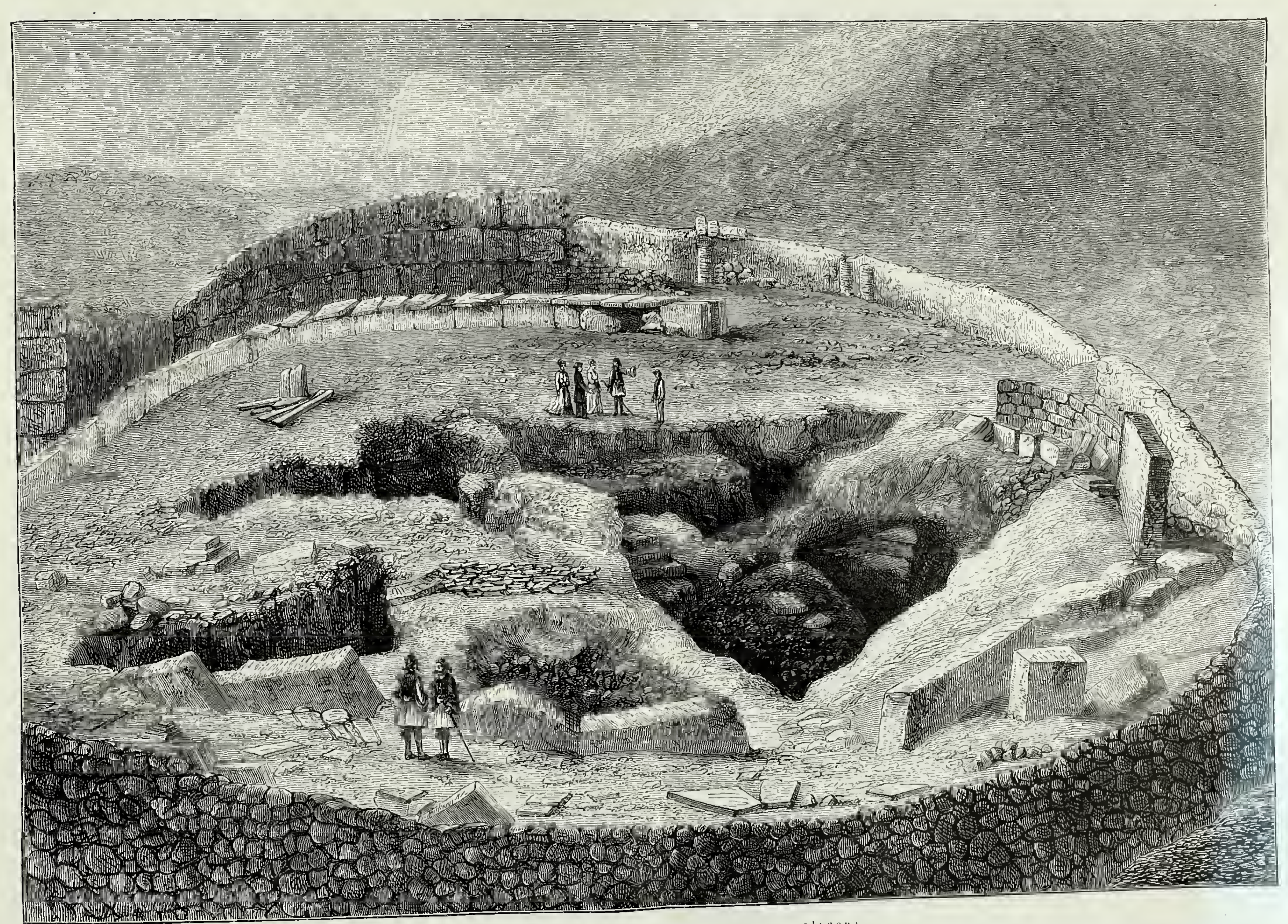
Le professeur Paley, s'appuyant sur le passage d'Euripide, déjà si souvent cité (*Électre*, 710), regarde comme parfaitement démontré que cette maison devait être le palais royal, parce que le peuple de Mycènes est appelé *à l'agora pour voir le merveilleux agneau à la toison d'or*. Mais cet agneau (qui était un présage et un symbole de la monarchie) avait été apporté au palais par Aéropè, femme d'Atrée. C'est là que Thyeste dit alors au peuple qu'il l'*avait dans*

sa demeure (ἔχειν κατὰ δῶμα) ; il en faut conclure que le palais était tout près de l'agora.

Cette théorie est aussi acceptée par le savant français M. George Cogordan, qui a visité Mycènes et qui dit à ce sujet[1] :

« L'idée de Schliemann, que cette demeure ne pouvait avoir appartenu à un simple particulier, mais qu'elle devait avoir été la résidence des anciens dynastes pélopides, le propre palais d'Agamemnon, est une hypothèse, mais pas trop invraisemblable. Si le palais du roi doit être quelque part, c'est bien dans cette partie de l'acropole, dominant toute la plaine et à proximité de l'agora. On ne peut nier, en outre, que la situation ne cadre au juste avec certaines scènes des tragédies consacrées par Sophocle et Euripide aux forfaits de la maison de Pélops. C'est là qu'il faut lire l'*Électre* de Sophocle, un des plus admirables chefs-d'œuvre de la muse grecque. Il semble que le poète ait visité lui-même les lieux, tant il les décrit exactement. La scène se passe sur l'agora. « Tu vois d'ici l'antique Argos, dit le pédagogue au jeune Oreste ; ici le bois sacré de la fille d'Inakhos, harcelée par les taons ; plus loin la place consacrée à Apollon Lycien, destructeur des loups ; à gauche s'élève le temple de Junon. La ville où nous sommes, c'est Mycènes, abondante en or ; et ce palais est le séjour sanglant des Pélopides. » De l'agora mycénienne, on voit en effet Argos en face de soi : dans la plaine coule l'Inakhos, où se trouvait le bois sacré d'Io, la fille du fleuve, changée en génisse et aimée de Jupiter métamorphosé en taureau, » — et c'est bien à gauche que l'on aperçoit les ruines du temple de Junon, l'Hèræon célèbre de la plaine argienne. De jeunes Mycéniennes qui forment le chœur emplissent l'agora, où la vaillante Électre rencontre son frère Oreste, envoyé par les dieux pour venger sur sa mère le meurtre d'Agamemnon. Ils ne se reconnaissent pas de prime abord ; pour mieux tromper les soupçons, Oreste feint d'apporter la nouvelle de sa propre mort. Tout le monde est rempli de joie dans le palais, pendant qu'Électre exhale, en des

1. Article *Mycenes et ses tresors* dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1878.



Vue des tombeaux royaux et du cercle de l'Agora

vers célèbres, de touchantes plaintes. Enfin le frère et la sœur se reconnaissent et concertent la vengeance. Clytemnestre meurt la première : elle est frappée dans son propre palais, et ses derniers cris parviennent à l'oreille des jeunes filles sur l'agora. Mais la vengeance n'est pas complète tant qu'Égisthe vit encore, Égisthe, le pervers conseiller, l'amant, puis l'époux de la reine. Il avait passé la journée en dehors de l'acropole ; il arrive du faubourg. On le voit entrant par la porte des Lions ; il rencontre sur l'agora Électre et ses jeunes compagnes, tout en se dirigeant vers son palais, où l'attend l'épée vengeresse du fils d'Agamemnon. »

Si au temps d'Euripide une partie de l'agora était encore visible au-dessus des décombres, à plus forte raison les ruines de la maison cyclopéenne devaient l'être aussi ; et il est plus que probable que la tradition la signalait comme le palais des Atrides, où avaient été assassinés Agamemnon et ses compagnons, et que c'est sous ce nom qu'elle fut montrée à Euripide. On voit, par la nature des objets découverts dans cette maison, que ses habitants poussaient leurs prétentions jusqu'au luxe. Dans une des chambres, en effet, à 20 pieds (6^{m}) au-dessous de la surface du sol, j'ai découvert une bague taillée dans un magnifique onyx blanc. Cette bague porte un sceau où sont représentés en intaille deux animaux sans cornes. A première vue, on les prendrait pour des biches ; mais, en y regardant de plus près, on voit que l'artiste a voulu représenter des vaches. Toutes les deux tournent la tête pour regarder leurs veaux qu'elles allaitent[1]. Quoique le style de cette intaille soit très-archaïque, le travail en est passable ; l'anatomie des animaux est un peu grossière, mais assez bien rendue. On se demande avec surprise comment ce travail a pu être exécuté sans l'aide de la loupe. Quand on voit cette intaille, quand on réfléchit qu'elle remonte à une époque antérieure de plusieurs siècles à Homère, on est porté à croire que les objets d'art dont ce poète parle existaient de son temps et qu'il les décrivait pour les avoir vus de ses propres yeux ; par exemple, le bouclier d'Achille[2], le chien et le daim qui formaient

1. Voyez la figure 175.
2. *Iliade*, XVIII, 478-608.

l'agrafe du manteau d'Ulysse[1], la coupe de Nestor[2] et tant d'autres. M. Achille Postolaccas appelle mon attention sur les plus anciennes didrachmes de Corcyre (VIIe siècle av. J.-C.), qui représentent une vache allaitant son veau; le sujet y est traité dans un style analogue à celui des animaux représentés sur la bague d'onyx.

Il a été trouvé en outre dans la maison cyclopéenne plusieurs belles haches en diorite et en serpentine[3]; beaucoup de fusaïoles en pierre bleue et de terres cuites peintes; parmi ces terres cuites, on remarquera tout particulièrement les fragments d'un grand vase à deux ou à trois anses, aux extrémités desquelles ont été modelées des têtes de vache. La réunion de plusieurs de ces fragments que j'ai pu rajuster représente six guerriers complétement armés, peints en rouge foncé, sur fond jaune clair; ils partent évidemment pour une expédition militaire; tous portent des cottes de mailles qui descendent du cou au-dessous des hanches (fig. 213).

Ces cottes de mailles se composent de deux parties distinctes; elles sont assujetties à la taille par un ceinturon; la bordure inférieure est ornée d'une frange de glands allongés.

Chacun de ces guerriers porte sur le dos un grand bouclier rond qui semble assujetti à l'épaule gauche, car, tout en débordant des deux côtés, le bouclier fait une saillie plus marquée du côté gauche que du côté droit. Le bas du bouclier est échancré en croissant. Dans leurs mains droites, les guerriers portent de longues lances, à la hampe desquelles est attaché cet objet curieux, pareil à une idole troyenne, et dont j'ai déjà parlé en décrivant un des bas-reliefs. Il est évident pour nous que cet objet curieux était destiné à accrocher la lance à l'épaule gauche; néanmoins il faut remarquer que l'artiste mycénien primitif a pris soin de le représenter un peu au-dessus de l'épaule, afin que l'œil puisse le distinguer nettement; car, s'il l'avait représenté reposant sur l'épaule même, il aurait pu se confondre avec le bouclier, qui l'aurait même recouvert en partie; dès lors, il eût été impossible d'en reconnaître

1. *Od.*, XIX, 224-231.
2. *Iliade*, XI, 632-635.
3. Semblables aux objets représentés figure 126.

la forme. Du reste, les lances sont bien telles que nous les



Fig. 213. — Fragments d'un vase peint représentant des guerriers armés (à 5 mèt.). Au tiers environ de la grandeur réelle.

représente l'expression homérique δολιχόσκιον ἔγχος[1], car elles sont très-longues. Nous voyons de plus que la pointe de la lance

1. Littéralement : « lance qui projette une ombre très-allongée. »

est percée d'une douille où s'enfonce la hampe; il semble bien qu'il en était de même dans les lances homériques[1].

Les jambières (*κνημῖδες*) ont ceci de particulier, qu'elles semblent être en étoffe; elles prennent un peu au-dessus du genou et descendent presque jusqu'aux chevilles; la partie supérieure est attachée par un cordon qui est serré trois fois autour de la partie inférieure de la cuisse. J'estime que la seule présence de ce lien suffit à prouver que les jambières sont en étoffe. Tous les guerriers portent des sandales assujetties par des courroies qui montent jusqu'aux jambières. Les casques sont du plus haut intérêt; ils sont constellés d'un grand nombre de points clairs, destinés peut-être à représenter l'éclat du bronze. La partie inférieure du casque offre à peu près la forme d'un croissant et fait saillie par devant et par derrière; la partie supérieure du casque représente évidemment le *φάλος* homérique[2]. Au-dessus de ce *φάλος* était le *λόφος* ou tube dans lequel était assujetti le panache, fait d'une queue de cheval (*ἵππουρις*)[3]. Malheureusement ici il n'y avait pas de place pour le *λόφος*; l'artiste a été obligé de le supprimer et de représenter le panache attaché au *φάλος* même. On ne voit pas clairement quelle est la nature de ce panache; mais, comme l'artiste lui a donné la

1. Voyez, par exemple, *Il.*, XVII, 297 :

Ἐγκέφαλος δὲ παρ' αὐλὸν ἀνέδραμεν ἐξ ὠτειλῆς.

« La cervelle jaillit de la blessure jusque sur la douille de la lance. »

2. *Il.*, III, 361-362 :

Ἀτρείδης δὲ ἐρυσσάμενος ξίφος ἀργυρόηλον,
πλῆξεν ἀνασχόμενος κόρυθος φάλον.

« Ayant tiré son épée ornée de clous d'argent, le fils d'Atrée leva le bras et détacha du coup le φάλος du casque. »

3. Le passage suivant de l'*Iliade* (XIX, 379-383) ne peut laisser aucun doute sur ce point :

Ὣς ἀπ' Ἀχιλλῆος σάκεος σέλας αἰθέρ' ἵκανεν
καλοῦ, δαιδαλέου. Περὶ δὲ τρυφάλειαν ἀείρας
κρατὶ θέτο βριαρήν· ἡ δ' ἀστὴρ ὣς ἀπέλαμπεν
ἵππουρις τρυφάλεια, περισσείοντο δ' ἔθειραι
χρύσεαι, ἃς Ἥφαιστος ἵει λόφον ἀμφὶ θαμειάς.

« Ainsi brilla jusqu'au ciel l'éclair du bouclier d'Achille, cette magnifique œuvre d'art. Levant alors son casque puissant, il le posa sur sa tête, et le casque empanaché brilla comme une étoile, et l'on vit ondoyer l'abondante crinière d'or qu'Hèphaïstos avait fixée autour du cône (λόφον). »

Voyez ces parties du casque homérique dans mon ouvrage, *Antiquités troyennes*, p. 247 et p. 296, et aussi dans l'*Atlas* qui en fait partie, planche 194, n°s 3496, 3497, 3504, *i* et *l*.

forme d'une feuille allongée, il est très-probable qu'il a eu l'intention d'en faire une queue de cheval.

Sur la partie antérieure du casque s'élève un curieux objet de forme allongée et recourbée, et qui donnerait tout à fait l'idée d'une corne. Je ne puis en aucune façon m'expliquer quel en pouvait être l'usage, et l'on ne trouve dans Homère aucun mot dont l'interprétation puisse indiquer sa présence sur les casques homériques. Mon honorable ami M. A.-H. Sayce, célèbre orientaliste et professeur à l'université d'Oxford, me rappelle, à propos de ces cornes, que la coiffure des personnages représentés sur les pierres gravées babyloniennes est ornée de deux cornes. J'appelle l'attention du lecteur sur les gravures de l'*Hérodote* de Rawlinson, tome I, page 319.

Quant à la physionomie des six guerriers, elle n'est bien certainement ni assyrienne ni égyptienne. Tous ont exactement le même type idéal, le nez très-long, les yeux grands, les oreilles petites, une longue barbe bien soignée qui se termine en pointe. Ainsi, à part la barbe, il n'y a rien d'asiatique en eux. Cinq de ces guerriers ont à leur suite une femme, qui paraît être une prêtresse; elle est vêtue d'une longue robe retenue à la taille par une ceinture; son front est orné d'un diadème, et elle semble porter une sorte de coiffure. Il ne reste que son bras droit qui est levé; à en juger par la courbe qu'il forme, on peut croire que cette femme a levé ses deux mains jointes, et qu'elle prie les dieux d'être propices aux guerriers qui partent et de leur assurer un heureux retour. Cette habitude de lever les mains en priant se retrouve continuellement dans Homère[1].

Sur d'autres fragments du même vase (fig. 214)[2] sont représentés deux guerriers qui couvrent leur côté gauche de leurs boucliers; leur main droite levée tient une lance qu'ils brandissent contre leurs ennemis; une partie seulement de la figure de l'un de

1. Par exemple, *Il.*, I, 450:

Τοῖσιν δὲ Χρύσης μεγάλ' εὔχετο χεῖρας ἀνασχών.
« Chrysès pria tout haut pour eux en levant les deux mains. »

2. Voyez la vignette du chapitre VI.

ces ennemis s'est conservée. L'armure des deux guerriers et celle de leur adversaire sont de tout point semblables à celle des six guerriers que nous venons de décrire, mais la coiffure est différente. Au lieu de casques de bronze, ils portent une sorte de casque, bas de forme, fait, à ce qu'il semble, d'une peau de sanglier avec les soies en dehors. En réalité, ces casques nous remettent tout de suite en mémoire le casque bas de forme, en peau de taureau, dont Ulysse se couvrit la tête lorsque Diomède et lui s'en allèrent de nuit, comme espions, au camp troyen[1]. Il n'est pas hors de propos de rappeler ici que le mot *κυνέη* signifie « peau de chien », d'où l'on peut conclure que les premiers casques furent faits en peau de chien. Mais déjà au temps d'Homère le sens primitif du mot avait depuis longtemps disparu ; aussi le poète emploie-t-il le mot *κυνέη* pour désigner non-seulement le casque de forme basse, mais encore le grand casque de bronze. Derrière le guerrier de gauche on voit une partie de la cotte de mailles et le bouclier d'un autre combattant, et derrière l'autre guerrier on voit un bouclier. Il est donc à supposer que l'artiste avait représenté plusieurs guerriers combattant les uns contre les autres. Au-dessous de la première anse est représenté un oiseau volant. Sur les deux têtes de vache qui terminent les anses, les cornes ne sont qu'indiquées, l'artiste ayant bien pensé que, s'il les modelait en saillie, elles se briseraient tout de suite quand on voudrait se servir du vase. Ce vase a été fabriqué au tour ; l'argile en est particulièrement défectueuse et mélangée d'un sable grossier ; le travail en est aussi très-primitif ; l'intérieur est peint en rouge.

On a trouvé encore dans la maison cyclopéenne d'autres vases d'une fabrication très-soignée ; ils sont décorés de rangées de cercles, contenant des signes nombreux que l'on prendrait à première vue pour des caractères d'écriture ; mais, comme les mêmes

1. *Il.*, X, 257-259 :

.... Ἀμφὶ δέ οἱ κυνέην κεφαλῆφιν ἔθηκεν
ταυρείην, ἄφαλόν τε καὶ ἄλλοφον, ἥτε καταῖτυξ
κέκληται, ῥύεται δὲ κάρη θαλερῶν αἰζηῶν.

« Sur sa tête il plaça un casque, fait en peau de taureau, sans panache, sans cône, et appelé καταῖτυξ, comme celui qui protége la tête de la florissante jeunesse. »

signes reviennent continuellement, on reconnaît bientôt qu'on s'était trompé. Parmi les objets découverts dans la même maison, il y a deux vases de cuivre, dont l'un est un trépied de très-grande dimension.

Je trouve maintenant ici dans l'acropole de nombreux fragments de poterie façonnée à la main; mais ils ne sont pas disposés par couches distinctes, comme à Tirynthe. Il est évident que la couche de poterie préhistorique façonnée à la main (car il devait nécessairement y en avoir une) a été dérangée, ce qui a dû probablement

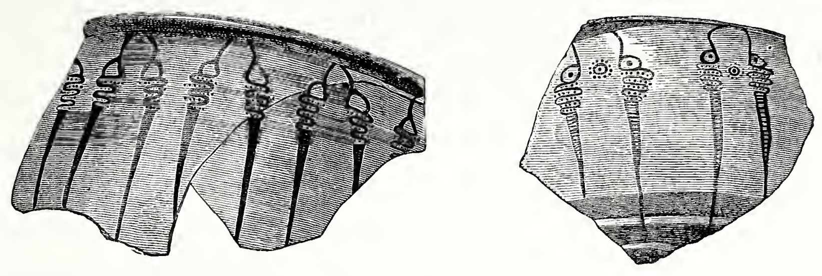


FIG. 213 *a*, *b*. — Type très-fréquent de poterie mycénienne peinte, à la moitié de la grandeur réelle.

avoir lieu quand on a bâti le gros mur qui soutient la double clôture parallèle de l'agora, dans la partie basse de la citadelle, parce que ce mur est, dans tous les cas, postérieur à la poterie façonnée à la main. Les fragments de cette poterie sont ordinairement décorés de bandes horizontales ou de spirales tracées en noir sur un fond vert clair; mais je rencontre aussi des fragments de vases monochromes d'un noir brillant.

J'ai expliqué plus haut que le nom de *murs cyclopéens* est fondé sur une erreur, puisqu'il vient de la légende fabuleuse qui fait des Cyclopes des architectes distingués; mais, comme cette appellation a passé dans l'usage, on ne peut plus éviter de l'employer pour désigner les différentes espèces de murs bâtis de gros blocs, dont j'ai indiqué les caractères. Mais à Tirynthe comme ici à Mycènes, où je suis entouré des plus grandes murailles cyclopéennes qui soient au monde, je suis obligé, pour éviter l'emploi des périphrases et les malentendus, de me servir du mot *cyclopéen*, même pour désigner les moindres murs de maison et les moindres

conduites d'eau où a été employé le même appareil de construction. Mais il est bien évident que je ne penserais même pas à me servir de cette expression, si je trouvais ces constructions dans des endroits où il n'y aurait pas déjà de grandes murailles de cette espèce, car le mot *cyclopéen* ne peut être appliqué proprement qu'à ce qui est gigantesque.

Le dessin des deux fragments ci-dessus (fig. 213, *a b*), qui représente évidemment un coquillage, de l'espèce du sourdon, est celui qui se rencontre le plus fréquemment à Mycènes; cependant on ne le trouve ni dans les cinq tombes royales, ni dans le *dromos* qui est devant le trésor. De cette circonstance, je conclus qu'il ne se répandit à Mycènes qu'après l'époque où les tombes furent construites et après celle où le *dromos* du trésor se trouva enfoui sous les décombres. La poterie décorée de ce dessin présente presque toujours un fond jaune clair, rarement un fond rouge clair; quant au dessin lui-même, il est toujours noir ou rouge foncé. C'est un fait digne de remarque, que ce dessin, qu'on n'a jamais encore rencontré ailleurs, se voit, présentant exactement la même forme, sur presque toutes les coupes et sur plusieurs vases de terre cuite tirés du tombeau d'Ialysos et conservés aujourd'hui au Musée Britannique. En même temps je rappelle au lecteur que ces coupes d'Ialysos ont exactement la même forme que toutes les coupes de terre cuite de Mycènes, et que cette forme ne s'est encore rencontrée nulle part ailleurs que dans la première et la plus ancienne des quatre cités préhistoriques d'Hissarlik. Mais j'insisterai encore tout particulièrement sur ce fait que ce dessin n'apparaît jamais sur les coupes mycéniennes, et qu'à Mycènes on ne le voit que sur les vases.

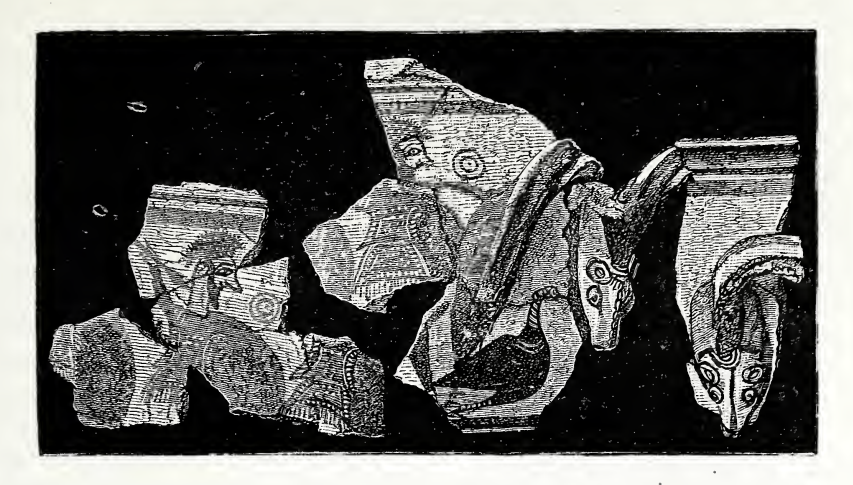


Fig. 214. — Autres fragments du vase de la figure 213 (à 5 mèt.). Au sixième de la grandeur réelle.

CHAPITRE VI

LE SECOND GRAND TRÉSOR; ACROPOLE ET RUINES CYCLOPÉENNES DES ENVIRONS DE MYCÈNES.

Suite des fouilles dans le trésor exploré par Mme Schliemann. — Le *dromos*, la porte et le seuil. — Objets trouvés en cet endroit. — Idoles de Hèra. — Conduites d'eau et citernes cyclopéennes dans l'acropole. — Anneaux de bronze. — Poterie portant des marques qui ressemblent à des lettres. — Boucles d'oreilles semblables à celles qui ont été trouvées à Troie. — Poterie peinte, façonnée à la main. — Nouvelles formes d'idoles de Hèra. — Trépieds et berceaux en terre cuite ; ce sont probablement des offrandes votives. — Poinçons d'ivoire, perles et boutons. — Épée de bronze. — Pinces de fer d'une date plus récente. — État des décombres amoncelés à la porte des Lions. — L'empereur du Brésil visite les fouilles. — Ascension au mont Eubœa. — Enceinte cyclopéenne au sommet de cette montagne : c'était probablement un très-ancien sanctuaire. — Autres ruines cyclopéennes près de Mycènes. — État des fouilles

Mycènes, 30 octobre 1876.

Depuis le 30 septembre j'ai continué les fouilles avec la plus grande activité, employant constamment cent vingt-cinq travailleurs et cinq voitures. A propos du trésor, j'ai éprouvé plus de difficultés que je ne m'y étais attendu, parce que le délégué du

gouvernement grec s'opposait à l'enlèvement des fondations de la maison hellénique, bâtie juste au-dessus de la partie inférieure du *dromos*, et dont j'ai déjà parlé. Nous n'avons donc pu déblayer le *dromos* des 9 pieds de décombres qui en recouvrent encore le pavé. Tout ce que nous avons pu faire a été de déblayer le passage de l'entrée, qui a 13 pieds (3^{m},90) de long sur 8 (2^{m},40) de large, et aussi la partie centrale du trésor ; mais nous avons laissé le long des murs une bordure de grosses pierres et de décombres qui a de 7 à 10 pieds (2^{m},10 à 3 mètres) de haut et de 10 à 15 pieds (3 à 5 mètres) de large.



FIG. 214 *a*. — Demi-colonne cannelée du trésor exploré par Mme Schliemann. (Dessin de Mlle Louise Burnouf.)

Les deux demi-colonnes à droite et à gauche de l'entrée étaient cannelées ; l'une d'elles, de 4 pieds 3 pouces (1^{m},27) de haut sur 4 pouces (0^{m},40) de large (fig. 214 *a*), a été trouvée dans le passage, près de la porte. A 9 pieds ½ (2^{m},85) en avant de la porte, le *dromos* est barré par un mur formé de blocs carrés d'une pierre calcaire, de 5 pieds (1^{m},50) de haut. La porte du trésor s'élève à la hauteur énorme de 18 pieds 5 pouces (5^{m},53) ; elle est large de 8 pieds 4 pouces (2^{m},50). Sur le seuil, qui est d'une brèche très-dure et qui a 2 pieds 5 pouces (0^{m},73) de large, nous avons trouvé une feuille d'or ronde et très-mince. L'aire du trésor est formée par le roc nivelé, couvert d'un revêtement de sable et de chaux, dont on voit des traces en beaucoup d'endroits ; il va en descendant vers le centre, qui est à 1 pied (0^{m},30) au-dessous du niveau du seuil.

Nous avons trouvé dans le trésor un fragment considérable provenant d'une frise de marbre bleu, décorée d'un cercle et de deux bandes d'ornements en arêtes de poissons ; ce fragment a 9 pouces (0^{m},225) de haut, 10 (0^{m},25) de large, et 2 (0^{m},05) d'épaisseur (fig. 215). Nous avons recueilli au même endroit un fragment pro-

venant d'une belle frise de marbre blanc, qui a 1 pied 4 pouces ($0^m,40$) de long, 8 pouces ($0^m,20$) de large et 3 pouces ½ ($0^m,0875$) d'épaisseur. La figure 216 représente le grand côté de cette frise, avec une ornementation de spirales entre deux petites bordures. Nous avons déjà donné le petit côté ; on y voit entre deux filets, de chaque côté, une ornementation composée de spirales de la même espèce, qui sont cependant sculptées plus profondément et mieux conservées[1]. Il faut ajouter à la liste des objets recueillis dans le trésor cinq lames de cuivre ou de bronze sans orne-

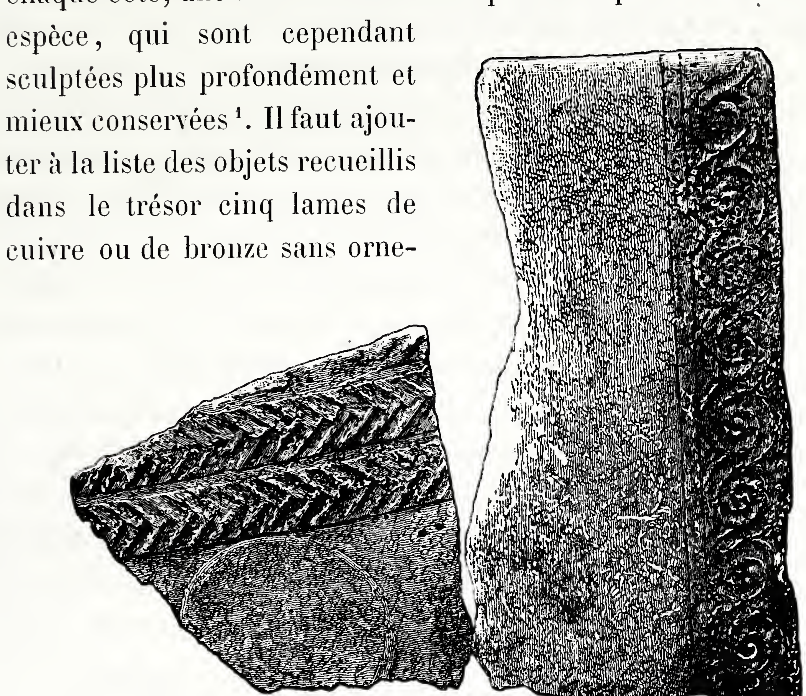


Fig. 215, 216. — Fragments de frises en marbre blanc et en marbre bleu, trouvés dans le trésor, près de la porte des Lions. Au quart environ de la grandeur réelle.

ments, de 5 pouces à 6 pouces ½ ($0^m,125$ à $0^m,1625$) de long, et une idole de Hèra de la forme habituelle, avec deux cornes.

Il peut se faire qu'il y ait un trésor caché dans la grosse bordure de pierres et de décombres que nous avons été forcés de laisser derrière nous, mais j'ai de la peine à le croire.

Considérant d'une part qu'au *dromos* nous avons trouvé de très-anciens fragments de poterie à dessins géométriques, et d'autre part que le trésor contient un mélange de poteries de différentes

1. Voyez la figure 153.

époques, je suis convaincu que le *dromos* seulement et l'entrée sont demeurés enfouis depuis une antiquité reculée. Dans mon opinion, le trésor était resté vide, et les fragments de vases trouvés aujourd'hui dans l'intérieur proviennent de la couche épaisse de débris qui couvrait la voûte lorsque, il y a cinquante-six ans, Véli-Pacha y fit faire une brèche pour pénétrer dans le trésor.

Dans l'acropole, j'ai découvert, à quelques mètres de la seconde porte, une conduite d'eau cyclopéenne très-curieuse qui débouche dans l'un des corridors qui est long et étroit. Je suppose donc qu'un et peut-être même deux de ces corridors ne sont autre chose que des citernes. Immédiatement au sud de ces deux corridors, il y a une autre conduite cyclopéenne et une autre citerne; cette dernière semble communiquer avec les douze récipients que je considère également comme de petites citernes. Ces conduites d'eau, comme celle qui aboutit aux deux citernes situées au-dessous de la maison cyclopéenne, amenaient, sans doute, l'eau de l'abondante source Perséia, qui tire probablement son nom de Persée, fondateur de Mycènes.

En déblayant les masses de décombres, de 13 à 20 pieds (3^{m},90 à

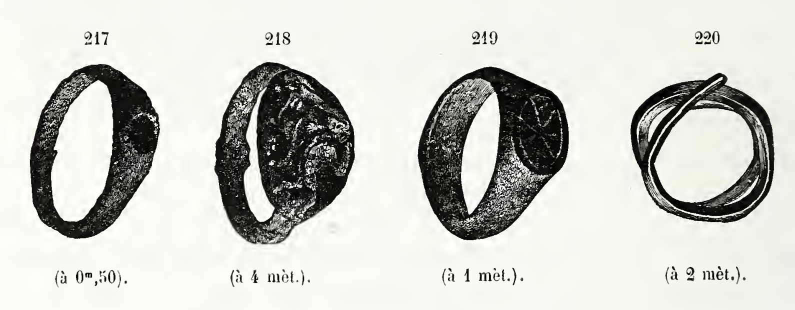


Fig. 217 à 220. — Bagues de bronze (deux sont gravées en intaille) et fil d'or enroulé. Grandeur réelle.

6 mètres) d'épaisseur, qui obstruaient le passage de la porte, j'ai découvert trois bagues de bronze. Deux de ces bagues (fig. 217 et 219), trouvées tout près de la surface, peuvent appartenir à l'époque hellénique, sans qu'il soit possible de l'affirmer avec certitude. La première (fig. 217), comme on le voit par la cavité qui s'y trouve, était ornée d'une pierre qui a disparu. La troisième porte un cachet,

et l'intaille en est trop archaïque pour n'être pas d'une époque antérieure à la conquête de la ville (468 av. J.-C.). On y voit une jeune femme assise, les bras étendus ; sa tête, tournée de côté, est ornée d'une abondante chevelure ; à droite, un peu plus bas, un homme à large poitrine étend aussi les bras.

Autres découvertes faites au même endroit : quantité d'idoles de Hèra sous la forme d'une vache ou d'une femme qui porte des cornes ; parmi les premières se trouve un fragment qui montre sur un fond jaune clair un grand nombre de signes d'un rouge foncé, qui sont peut-être des lettres ; une grande quantité de plomb fondu ; une boucle d'oreille tout à fait primitive (fig. 220), formée d'un fil d'or quadrangulaire enroulé deux fois. De ce que les arêtes en sont vives, comme celles des autres fils d'or quadrangulaires dont j'aurai à parler plus tard, M. Ch. T. Newton en conclut que ces fils sont tout simplement de petites bandes découpées dans une plaque.

Mais il m'est absolument impossible de comprendre comment l'orfévre de cette époque primitive a pu s'y prendre pour accomplir cette opération, puisqu'il n'avait à sa disposition que des outils en bronze. On rencontre aussi des boucles d'oreilles de la même forme dans la première des quatre cités primitives de Troie[1]; la seule différence, c'est que le fil de métal est cylindrique au lieu d'être quadrangulaire.

On a trouvé aussi dans un enfoncement du rocher une grande quantité de fragments de vases façonnés à la main, revêtus d'une couleur unie noire ou rouge à l'intérieur et à l'extérieur ; quelquefois cependant l'extérieur seulement est d'un vert clair, avec une ornementation de spirales en noir. A 6 pieds (1^{m},80) seulement derrière le mur cyclopéen, du côté est du passage, j'ai retrouvé les restes d'un mur de gros blocs qui est évidemment beaucoup plus ancien.

Dans la grande maison cyclopéenne, que la tradition semble avoir désignée comme le palais des Atrides, immédiatement au sud

1. Voyez l'*Atlas* des *Antiquités troyennes*, pl. 98, n° 2073

de l'agora circulaire, nous avons découvert des idoles de Hèra d'une forme nouvelle : par exemple, une vache complétement plate ; elle a encore ses deux jambes de devant et seulement une jambe de derrière, qui est très-grosse[1] ; — une idole féminine, avec une tête d'oiseau très-comprimée, coiffée du bonnet phrygien au lieu du *polos* habituel ; — une corne de vache en terre cuite, longue de 3 pouces ½ (0m,875), ce qui prouve qu'il a dû y avoir des idoles beaucoup plus grandes que celles que l'on a trouvées jusqu'ici. J'ai recueilli encore au même endroit une quantité de petits trépieds en terre cuite, en forme de fauteuils ou de berceaux ; un ou deux de ces berceaux contiennent même des figures d'enfants ; tous ces trépieds sont peints de couleurs bigarrées et peuvent avoir été des offrandes votives. Parmi les objets trouvés en cet endroit, je citerai deux parallélipipèdes de couleurs variées et percés de trous ; ils ont 4 pouces de long ; je ne puis m'en expliquer l'usage ; — plusieurs poinçons (*stilettos*) d'ivoire, qui ont pu servir d'aiguilles pour les ouvrages de femmes[2] ; — six petites perles rondes un peu aplaties, d'une pierre blanche et transparente, percées de trous, ayant fait partie d'un collier ; — un gros bouton d'albâtre qui provient peut-être de la garde d'une épée ; — une épée de bronze (fig. 221) ; — une paire de pinces en fer trouvée près de la porte des Lions, très-peu au-dessous de la surface, et qui peut être de l'époque macédonienne.



Fig. 221. — Épée de bronze. Au sixième de la grandeur réelle.

J'ai eu le vif regret et le chagrin, pour faire droit à une demande urgente de la Société grecque d'archéologie d'Athènes, de laisser dans l'acropole, de chaque côté de la porte des Lions, une énorme

1. Voyez la figure 161.
2. Voyez les figures 131-136.

masse de décombres en l'état, parce que cette institution n'a pas encore envoyé, comme elle en avait l'intention, un ingénieur pour consolider la sculpture des deux lions avec des crampons de fer, et pour réparer les murs cyclopéens à droite et à gauche de cette sculpture. Mais la Société songe toujours à faire faire ce travail tôt ou tard, et elle pense que les deux masses de décombres seront commodes pour hisser les blocs de pierre et pour en faciliter l'introduction dans les brèches des murs. J'espère que ce travail se fera promptement, et que l'on n'aura pas trop longtemps à attendre pour enlever les deux masses de décombres. Elles donnent à mes fouilles un aspect misérable, surtout la masse qui est à droite de l'entrée ; en effet elle se compose de cendres mouvantes ; et, si elle devait rester là seulement pendant plusieurs années, les pluies entraîneraient les cendres et les répandraient sur mes travaux. J'insiste sur ce point, parce que les visiteurs seraient naturellement portés à croire que, si j'ai laissé derrière moi ces deux masses de décombres, c'est par négligence.

Hier et aujourd'hui, j'ai eu l'honneur de guider à travers mes travaux S. M. don Pedro II, empereur du Brésil, qui venait les visiter. A son arrivée de Corinthe, Sa Majesté se rendit à cheval tout droit à l'acropole ; elle demeura deux heures dans mes fouilles et les examina à plusieurs reprises avec la plus grande attention. L'empereur sembla s'intéresser très-vivement surtout à l'immense cercle double et parallèle de plaques obliques qui entoure les trois rangées de stèles funéraires, et particulièrement aux quatre stèles sculptées, et il me pria de lui en envoyer les photographies au Caire. Sa Majesté sembla encore s'intéresser beaucoup à la grande porte des Lions, que franchit le roi des hommes (ἄναξ ἀνδρῶν) quand il partit pour la plus glorieuse expédition des âges héroïques, à l'admirable seuil de cette porte, à la grande maison cyclopéenne, aux trois conduites d'eau cyclopéennes, à l'immense mur d'enceinte cyclopéen et à tous les autres monuments des temps préhistoriques. De là l'empereur se rendit au trésor que nous venons d'explorer et ensuite au trésor d'Atrée, où le dîner fut servi. Sa Majesté sembla prendre un extrême plaisir à

ce repas, servi sous le dôme de ce mystérieux édifice souterrain, qui a presque quarante siècles d'existence. L'empereur examina ensuite avec le plus profond intérêt, au village de Charvati, la nombreuse collection des antiquités préhistoriques de Mycènes, formée du résultat de mes fouilles ; il admira particulièrement l'énorme masse des idoles de Hèra de différents types, les intailles, la merveilleuse poterie mycénienne et les sculptures archaïques. Il examina ensuite avec attention, à Charvati même et autour du village, les carrières d'où sont sorties toutes les pierres destinées à construire les murs cyclopéens, les trésors et autres édifices, et il partit ensuite pour Argos et Nauplie. Sa Majesté nous fit le lendemain une seconde visite pour revoir le musée mycénien et les fouilles ; elle repartit ensuite pour Athènes, en passant par Corinthe et Calamaki [1].

Après le départ de Sa Majesté, Mme Schliemann et moi nous fîmes, non sans éprouver les plus grandes difficultés, l'ascension du pic nord du mont Eubœa, qui est très-escarpé et haut de 2500 pieds (750 mètres). Le mont Eubœa, qui s'appelle maintenant Hagios Elias (Saint-Élie), est situé immédiatement au nord de l'acropole, et il est couronné par une chapelle ouverte dédiée au prophète Élie (pl. II). Le sommet forme un très-petit triangle, dont le côté est a 35 pieds (10^{m},50), et les deux autres, qui vont se rencontrer juste à l'ouest, chacun 100 pieds. Ce triangle est hérissé de rochers raboteux et pointus, entre lesquels on a de la peine même à se mouvoir ; aussi est-il évident qu'il n'a jamais pu être habité par des hommes, d'autant plus qu'il n'y a pas d'eau. Le seul endroit uni et nivelé de ce sommet est à l'angle sud-est ; il n'a que 10 pieds (3 mètres) de large sur 23 pieds (6^{m},90) de long ; il est occupé par la petite chapelle dédiée au prophète Élie. Quoique les dimensions en soient si restreintes, le sommet est entouré de murailles cyclo-

1. Le 22 juin 1877, j'ai eu de nouveau l'honneur de recevoir, dans mon domicile, n° 15, Keppel-Street, à Londres, la visite de S. M. don Pedro II, empereur du Brésil, qui examina pendant deux heures avec le plus profond intérêt mon album de photographies des trésors mycéniens et des autres antiquités découvertes dans la capitale des Atrides, en me félicitant à plusieurs reprises sur le résultat de mes fouilles.

Pl. VII.



Acropole de Mycènes. — Vue panoramique des fouilles.

péennes, qui ont en moyenne 4 pieds 2 pouces (1^{m},25) d'épaisseur, et de 3 pieds à 6 pieds ½ (0^{m},90 à 1^{m},95) de hauteur; mais les masses de pierre qui gisent au pied de ces murs prouvent jusqu'à l'évidence qu'ils étaient autrefois beaucoup plus élevés.

L'entrée, qui est à l'est, conduit à un passage de peu de longueur. Dans la grosse pierre qui forme le seuil, on voit encore le trou où tournait le pivot inférieur. En contre-bas, à une distance qui varie de 16 à 53 pieds (4^{m},80 à 15^{m},90), il y a, sur les trois côtés par où l'on peut arriver au sommet, des murs cyclopéens dont la longueur varie de 133 à 266 pieds (40 à 80 mètres) sur 5 pieds (1^{m},50) d'épaisseur; ils ont encore aujourd'hui une hauteur moyenne de 10 pieds (3 mètres), et il y a apparence qu'ils étaient autrefois beaucoup plus élevés. Entre les pierres mêmes de ces murs, j'ai pu recueillir en grande quantité des fragments de vases façonnés à la main, d'un vert clair avec des ornements noirs. J'attribue à ces vases la même antiquité qu'aux murs de Tyrinthe et de Mycènes, parce qu'à Tirynthe je les ai trouvés *in situ* sur le sol vierge ou peu au-dessus, et à Mycènes *in situ* seulement sur le roc vif, dans les enfoncements du passage de la porte et dans les tombeaux. Je conclus de ces faits que les fortifications du mont Eubœa (Hagios Elias) doivent être de la même époque que les murs de ces deux cités, et remontent peut-être même à une antiquité plus reculée.

Maintenant on se demande à quelle intention ces fortifications furent construites. La montagne est si élevée et si escarpée, le sommet est si étroit et si encombré d'aspérités de rochers, qu'il ne peut, à aucune époque, avoir servi de forteresse. Voici donc la seule explication que je me risque à suggérer sur l'origine de ces murs cyclopéens : il doit avoir existé sur le sommet de la montagne un petit temple, qui aurait été un sanctuaire très-important et l'objet d'une vénération toute particulière; et, par une curieuse coïncidence, nous pouvons trouver, dans la nature même du culte auquel le sommet de la montagne est consacré dans les temps modernes, le nom de la divinité qui y était adorée dans l'antiquité. Dans les temps de grande sécheresse, les habitants des villages

voisins ont l'habitude de s'y rendre en pèlerinage par bandes nombreuses, sous la conduite des prêtres, pour prier le prophète Élie de faire tomber la pluie. Il paraît vraisemblable que l'emplacement même de la petite chapelle du prophète Élie était occupé autrefois par un sanctuaire du dieu-Soleil, qui était l'objet d'un culte célèbre en cet endroit et qui aurait fait place à Élie, sans qu'il y eût presque rien de changé, soit dans l'orthographe, soit dans la prononciation des deux noms propres, le dieu-Soleil ayant été dans l'origine appelé Ἠέλιος, qui se prononce *Eëlios*. C'est une étonnante coïncidence, car, bien qu'Élie, qui monta au ciel dans un char enflammé (char de flammes), ne puisse avoir été autre chose qu'un dieu-Soleil, son nom est pourtant exclusivement hébreu (אֵלִיָּה ou אֵלִיָּהוּ, ce qui signifie *celui auquel Jéhovah est Dieu*). Il ne peut avoir aucune affinité avec le nom homérique du dieu-Soleil, Ἠέλιος, qui est probablement dérivé lui-même du nom primitif de l'époux de la Lune (peut-être Σείριος), et est, dans tous les cas, exclusivement grec.

A une demi-heure de marche de la porte des Lions environ, dans la direction de l'ouest, et tout près du village de Phichtia, sont les ruines d'un petit édifice cyclopéen, du même style d'architecture que les murs à droite et à gauche de cette porte, et probablement de la même époque. Cet édifice aussi semble avoir été un temple. Nous voyons également, à une heure de distance de la porte des Lions, dans la direction du nord-ouest, dans une vallée retirée, au bord d'un ravin profond, les ruines bien conservées d'une tour cyclopéenne quadrangulaire, dont chacun des côtés a 40 pieds (12 mètres) de longueur. La hauteur des murs varie entre 10 et 11 pieds (3 mètres à $3^{m},30$). A l'angle sud-ouest s'ouvre la porte, qui donne accès à un petit corridor et à deux chambres. Sur le mur extérieur, on voit deux gouttières. L'architecture de cette tour est également semblable à celle de la muraille qui est à côté de la porte des Lions. Très-probablement les Mycéniens se servaient de cette tour pour dominer l'étroit passage que traverse la route d'Argos à Corinthe.

La planche VII donne l'état actuel des fouilles. On voit d'abord,

à la gauche du spectateur, le côté intérieur du grand mur d'enceinte cyclopéen, qui se termine dans le lointain par la porte des Lions ; on n'aperçoit de cette porte que le côté intérieur, et par conséquent l'envers de la dalle triangulaire où est sculpté extérieurement le bas-relief des lions. Le mur cyclopéen, que l'on voit à droite, dans le fond, faisait partie d'une enceinte intérieure.

Plus loin, en descendant, juste derrière le dernier homme, il y a un mur cyclopéen, dont une partie seulement, celle qui avoisine la porte des Lions, avec la chambre de l'ancien gardien de la porte, est aussi ancienne que le mur d'enceinte ; le reste est beaucoup plus moderne, mais antérieur cependant à la prise de la ville par les Argiens (468 av. J.-C.).

En avant de ce mur se trouve le labyrinthe des corridors, dont deux au moins sont des citernes. A gauche, tout près du mur d'enceinte, est la petite maison cyclopéenne si souvent citée, et qui ne contient qu'une seule chambre.

Au premier plan, sous les pieds des travailleurs, qui s'en font comme une estrade, on peut voir les deux grandes rangées parallèles et circulaires de dalles plantées obliquement, inclinées vers le centre du cercle et recouvertes de dalles transversales, qui servaient à la fois de bancs pour le peuple et d'enceinte pour l'agora. En ligne avec ces deux rangées circulaires et parallèles sont les douze petites citernes en forme de tombeaux, que nous voyons dans la direction de la porte des Lions, et entre lesquelles est pratiquée l'entrée de l'agora, qui a 7 pieds (2^{m},10) de large. A partir de ce point, le cercle de dalles descend à la gauche du spectateur, du rocher sur le mur cyclopéen, haut de 12 pieds (3^{m},60) ; ce mur n'a été bâti que pour servir de support aux dalles, et pour les mettre de niveau avec la partie du cercle qui est construite sur le roc ; mais, comme on peut le remarquer, presque toutes les dalles de cette partie du cercle sont tombées ; il n'en reste plus qu'un petit nombre dans la position première. On aperçoit très-bien, à la gauche du spectateur, le mur qui supporte les dalles, s'abaissant en perspective selon une ligne qui forme un angle de 15 degrés avec la perpendiculaire. Les quatre stèles sculptées sont cachées

par la grande dalle qui se dresse sur le premier plan; on peut voir deux des stèles non sculptées, à droite, du côté de l'entrée de l'agora, et deux autres du côté des deux chevaux. Ainsi l'ancienne agora de Mycènes comprend tout l'espace que nous voyons renfermé dans le grand cercle de dalles. La gravuve montre qu'à l'endroit (côté sud) où le cercle passe du rocher sur le mur cyclopéen, les dalles sont beaucoup plus grandes et plus épaisses; sur une distance d'environ 2 mètres, elles sont tout à fait droites; du côté nord, l'enceinte de l'agora est formée par les réservoirs, dont les plaques sont également placées perpendiculairement, parce que, dans la position oblique, elles n'auraient pas supporté la pression de l'eau. A gauche, c'est-à-dire à l'ouest de ces réservoirs, on retrouve la continuation de l'enceinte double de plaques inclinées jusqu'au mur cyclopéen.

Au milieu, on aperçoit, dans le fond à gauche, une partie de la croupe escarpée du mont Eubœa, sur le sommet duquel est bâtie la chapelle ouverte du prophète Élie. Sur le devant, plus à droite, est le grand mur intérieur cyclopéen, couronné des ruines d'une tour, qui donne à l'acropole un aspect de grandeur tout particulier; ce mur fait partie d'une seconde enceinte. A droite on a une bonne vue du mont de l'acropole, sur les flancs duquel on peut apercevoir, en plusieurs endroits, des restes d'enceintes intérieures. Tous les murs que l'on voit en contre-bas sont des murs de maisons cyclopéennes, excepté le grand mur d'appui du double cercle de dalles, dont on voit une petite partie dans l'angle inférieur de gauche. En bas, à droite, sont les ruines de la grande maison cyclopéenne. Quoique nous ne puissions nous faire, à ce sujet, une opinion bien arrêtée, elle peut bien représenter, pour une imagination éclairée par les descriptions pleines de vie et de couleur d'Homère et des tragiques, la royale demeure d'Agamemnon et de ses ancêtres.

J'appelle l'attention du lecteur sur les coupes (plan BB) qui montrent la profondeur de chacun des cinq tombeaux au-dessous du sol, telle qu'elle était avant mes fouilles.



Fig. 222. — Fragments d'une boîte en ivoire (νάρθηξ), (à 5 mèt.).
Au six-septième de la grandeur réelle.

CHAPITRE VII

PREMIER, SECOND ET TROISIÈME TOMBEAU DANS L'ACROPOLE

Découverte du *tombeau* indiqué par les trois stèles sculptées. — Curieux boutons plaqués d'or, objets d'ivoire, d'argile cuite, d'or, de verre, de bronze, etc. — Poterie fabriquée au tour. — Poterie façonnée à la main. — *Second tombeau* au-dessous des stèles sculptées. — Découverte de trois corps humains, qui ont été brûlés en partie à l'endroit même où ils reposent. Quinze diadèmes en plaques d'or minces, trouvés sur les corps. — Croix formées de feuilles de laurier en or trouvées aussi sur les corps. — Autres objets curieux, prouvant une certaine connaissance de l'art de travailler et de colorer le verre. — Couteaux en obsidienne. — Vase d'argent avec orifice en bronze, plaqué d'or, et autres objets. — Vases de terre cuite, avec tuyaux doubles de chaque côté pour la suspension, et trépieds dans le genre des poteries troyennes. — La présence dans ce tombeau d'un certain nombre d'idoles de Hèra avec cornes prouve que le culte symbolique de Hèra sous cette forme existait dans l'antiquité la plus reculée à Mycènes. — Ce culte a duré jusqu'à la fin de l'existence de cette cité. — Vases primitifs en terre cuite, fabriqués au tour. — Découverte de nouvelles stèles funéraires. — Différents objets trouvés avec elles. — Le *troisième tombeau*. — Plusieurs squelettes d'hommes, non brûlés, et objets découverts avec eux. — Curieux poignard en bronze à double lame. — Sur le point d'être écrasés par la chute d'un rocher. — Murs intérieurs du tombeau. — Trois squelettes de femmes, évidemment brûlés à l'endroit où ils reposent. — Ils sont chargés de joyaux en or. — Plaques rondes en or avec ornementation au repoussé, trouvées sur les corps et dessous. — Description de leurs différents types. — Description des autres joyaux. — Bijoux pour colliers, avec intailles. — Griffons d'or. — La légende des griffons vient de l'Inde. — Ornements d'or en forme de cœurs, en forme de lions, pour parer les draperies. — Broches curieuses formées de palmiers, de cerfs, de lions. — Femmes avec des

pigeons. — Cinquante-trois seiches d'or. — Papillons, cygnes, *hippocampes*, aigles, sphinx, arbres et oiseaux en or. — Magnifique couronne d'or sur la tête d'un des morts. — Signes curieux à la partie supérieure de cette couronne. — La seconde couronne d'or. — Encore cinq diadèmes en or. — Croix formées de doubles feuilles d'or. — Étoiles d'or. — Broche d'or et autres ornements. — Colliers et bracelets. — Deux balances en or. — Plaques d'or. — Masque d'enfant, en or. — Autres ornements. — Boules, etc., en cristal de roche, en argent, en bronze, provenant sans doute de poignées de sceptres. — Gemmes lentoïdes en agate, en sardoine, etc., avec intailles. — Gemme lentoïde en améthyste, sur laquelle est gravée une vache allaitant son veau, comme sur les monnaies de Corcyre. — Roues en or. — Peigne d'or avec dents en ivoire, etc. — Perles d'ambre. — Autres ornements. — Morceaux de feuilles d'or répandus sous les corps et tout autour. — Coupe d'or. — Curieuse boîte en or, et vases d'or dont les couvercles sont retenus par des fils d'or. — Vase d'argent et manche de sceptre en or. — Boîtes en plaques de cuivre, dont l'intérieur est rempli de bois; c'étaient peut-être des oreillers pour les morts. — Autres objets trouvés dans le troisième tombeau. — Poterie façonnée à la main et très-ancienne poterie travaillée au tour.

Mycènes, 6 décembre 1876.

Les quatre stèles sculptées ayant été extraites et transportées au village de Charvati pour être envoyées de là à Athènes, je commençai des fouilles sur l'emplacement des trois stèles dont les bas-reliefs représentent des guerriers et une scène de chasse[1]. J'y trouvai une tombe quadrangulaire de 21 pieds 5 pouces (6^m,43) de long sur 10 pieds 4 pouces (3^m,10) de large, taillée dans le flanc du rocher. La terre qui remplissait cette tombe consistait en détritus domestiques mêlés à un sol naturel apporté d'ailleurs. A 3 pieds 3 pouces (0^m,975) au-dessous de l'endroit où avaient été les stèles, je trouvai une singulière espèce de monument, qui se composait de deux dalles longues et étroites, de 5 pieds (1^m,50) de long, 7 pouces (0^m,175) d'épaisseur et 12 pouces (0^m,30) de large, placées l'une sur l'autre, et d'une troisième dalle plus petite, de 2 pieds et demi (0^m,75 de long), placée obliquement à leur extrémité sud, comme pour servir d'oreiller à un mort couché sur la dalle horizontale supérieure (fig. 223). Cette dernière avait une bordure et appartient évidemment à un autre monument dont les deux autres dalles peuvent avoir fait partie. Très-probablement il y a eu autrefois sur ce tombeau un monument considérable, orné des trois dalles sculptées qui maintenant en marquaient l'emplacement.

1. Voyez es chapitres III et IV.

En enfonçant plus avant, j'ai trouvé de temps à autre de petites quantités de cendres noires, et parmi ces cendres, très-souvent, des objets curieux; par exemple : un bouton d'os recouvert d'une plaque d'or ornée de belles intailles; — une imitation de corne de bélier sculptée en ivoire, avec un des côtés plat, percé de deux trous, qui ont dû servir à attacher cet objet; —d'autres ornements en os, et de petites plaques d'or; j'ai recueilli de cette manière douze boutons d'os recouverts de plaques d'or ornées d'intailles; l'un de ces boutons est de la grandeur d'une pièce de cinq

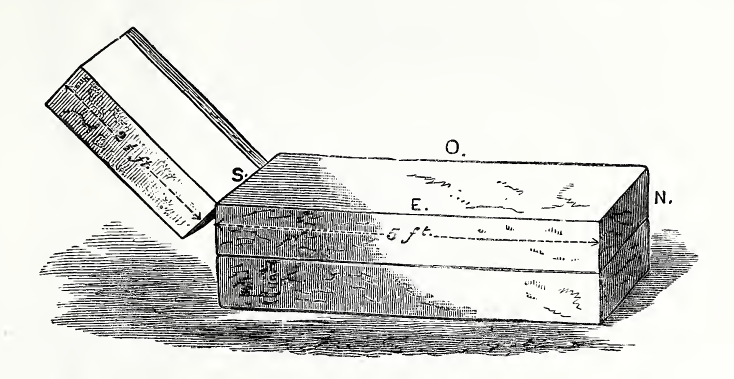


FIG. 223. — Plan de stèles trouvées en fouillant le premier tombeau. (*Ft* = pied anglais.)

francs; l'ornementation se compose soit de spirales, soit de la curieuse croix 卐 avec les marques des quatre clous, qui se retrouve si fréquemment sur les fusaïoles d'Ilion, et que je considère comme le symbole du feu sacré; mais les bras de ces croix sont toujours tournés en spirale[1]; tous ces boutons ressemblent à nos boutons de chemise, mais ils sont plus grands, et tout à fait semblables à ceux que l'on rencontrera dans la suite de cet ouvrage; — deux objets d'ivoire, en forme de cornes de bélier (fig. 225); — quatre morceaux d'ivoire en forme de croissant, ayant un côté convexe et l'autre plat, ce dernier percé de quatre trous pour attacher l'objet (fig. 224); — six morceaux d'ivoire longs et étroits, semblables à la figure 227, ayant comme ornementation cinq incisions verticales et à l'envers deux profondes

1. Voyez *Antiquités troyennes*, p. 69-72.

entailles verticales pour attacher l'objet; il est très-probable que tous ces objets ont servi à orner des harnais de chevaux; — une aiguille d'ivoire (fig. 229); — six boutons d'une pierre blanche très-dure, avec un trou au milieu et une petite pierre bleue enfoncée dans ce trou (fig. 226); je ne puis m'expliquer ni le trou rond ni les petites pierres qui y sont; — un autre petit bouton de la même espèce; — la tête d'un clou de bronze, plaquée d'or, huit morceaux

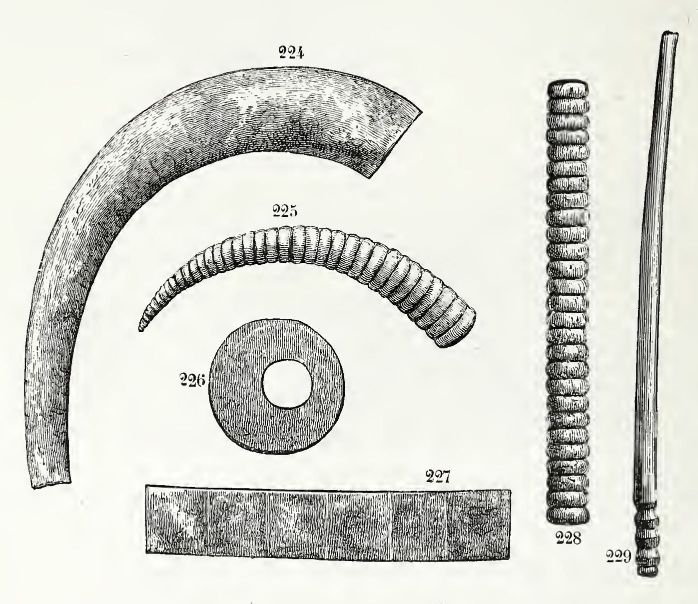


Fig. 224 à 229. — Objets en ivoire, en pierre, en pâte artificielle.

minces et allongés de plaques d'or, et quatre grands disques formés de minces plaques d'or; — deux morceaux d'une substance vitreuse, en forme de tubes, dans l'intérieur desquels il y a un petit tube de véritable verre bleu; j'aurai occasion d'en reparler; — l'objet vert (fig. 228), orné dans toute sa longueur de cannelures horizontales, d'après l'analyse du professeur Landerer, est une composition artificielle dans laquelle il entre de l'oxyde de cuivre et que l'on a comprimée dans un moule pour lui donner la forme qu'elle a.

La terre était mélangée de nombreux fragments d'une poterie très-ancienne, travaillée au tour, avec une ornementation de diverses couleurs, et d'autres fragments d'une poterie façonnée à la main, monochrome, d'un noir brillant, ou rouge, ou d'un vert clair avec

ornementation de spirales en noir; mais, à ma grande surprise, j'ai trouvé aussi de temps en temps des fragments de vases peints travaillés au tour, appartenant aux espèces que l'on trouve même dans les couches préhistoriques supérieures, et qui très-certainement appartiennent à une époque de beaucoup postérieure, mais pourtant antérieure à la prise de Mycènes par les Argiens (468 av. J.-C.).

Parmi les plus intéressantes poteries façonnées à la main, il faut

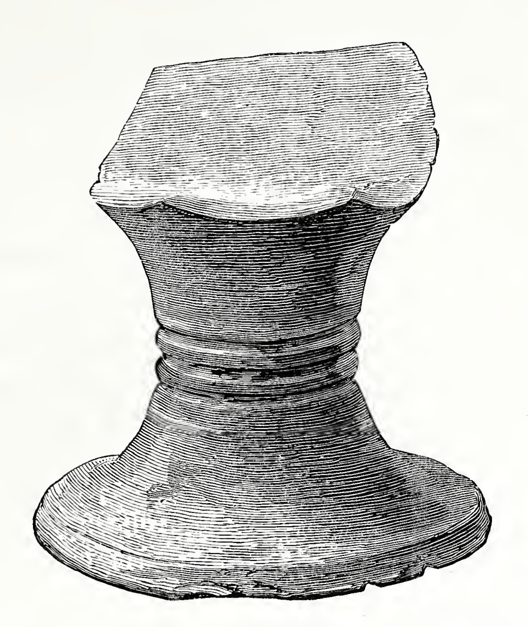


Fig. 230. — Pied d'un gobelet noir, façonné à la main. Premier tombeau. Au six-septième de la grandeur réelle.

citer les grandes coupes d'un noir brillant, dont le pied est creux et orné au milieu de cannelures horizontales (fig. 230); on les rencontre fréquemment dans la première cité préhistorique de Troie; — ceux qui sont d'un vert clair ou d'un jaune clair, avec une ornementation noire tout à fait fantastique, — et les vases d'une plus grande dimension peints en rouge clair, avec des cercles d'un rouge foncé, ou bien ornés de deux mamelles de femme en relief au milieu de cercles formés par de petits traits de pinceau noirs.

Arrivé dans mes fouilles à une profondeur de 10 pieds $\frac{1}{2}$ ($3^{m},15$), je fus arrêté par une pluie violente qui transforma en boue la

terre molle du tombeau. Je fis donc enlever les deux stèles non sculptées de la seconde ligne, qui étaient à l'est des trois stèles sculptées, à une distance de 20 pieds (6 mètres). Une de ces stèles avait 5 pieds (1^m,50) de long, et l'autre 5 pieds 4 pouces (1^m,60). En fouillant l'endroit marqué par ces stèles, je trouvai un autre tombeau taillé dans le roc; il avait 11 pieds 8 pouces (3^m,50) de large, 21 pieds 3 pouces (6^m,375) de long sur l'un des côtés et 19 pieds 8 pouces (5^m,90) sur l'autre. Il était entièrement rempli d'une terre naturelle, sans mélange, apportée d'ailleurs. A 2 pieds (0^m,60) ou 2 pieds $\frac{1}{2}$ (0^m,75) environ au-dessous des deux stèles, j'en ai trouvé deux autres qui n'avaient pas non plus de sculptures et qui paraissaient plus anciennes.

A une profondeur de 15 pieds (4^m,50) au-dessous du niveau du rocher et de 25 pieds (7^m,50) au-dessous de la surface du sol tel qu'il était avant les fouilles, j'arrivai à une couche de cailloux sous laquelle je découvris, à 3 pieds (0^m,90) de distance l'un de l'autre, les restes de trois corps humains; tous les trois avaient la tête tournée vers l'est et les pieds vers l'ouest. Ils n'étaient séparés de la surface nivelée du rocher formant le fond du tombeau que par une autre couche de cailloux sur laquelle ils reposaient; ils avaient été évidemment brûlés tous les trois en même temps, à la place même où je les ai trouvés. Ce fait est prouvé jusqu'à l'évidence par les masses de cendres provenant des étoffes qui les avaient couverts, par les débris du bois qui avait consumé leur chair en totalité ou en partie, par la couleur des cailloux de la couche inférieure, par les traces du feu et de la fumée sur le mur de pierre qui bordait le fond du tombeau des quatre côtés. D'ailleurs il y avait des traces très-visibles de trois bûchers différents.

Le mur qui bordait les quatre côtés du fond de la tombe était construit en pierres assez grosses, agencées sans ciment ni mortier; il avait 5 pieds (1^m,50) de haut et 1 pied 8 pouces (0^m,50) d'épaisseur. Les petites pierres dont le sol était jonché n'avaient pas d'autre destination, à mon avis, que d'assurer la ventilation des bûchers funéraires. Il y a apparence que ces bûchers n'étaient pas considérables, et évidemment ils n'avaient pas d'autre objet

que de consumer tout simplement les draperies et les chairs des morts, en partie ou en totalité; mais leur œuvre de destruction ne devait pas aller plus loin, parce que les os et même les crânes ont été épargnés; seulement les crânes avaient trop souffert de l'humidité, et aucun d'eux n'a pu être recueilli en entier.

Sur chacun de ces trois corps, j'ai trouvé cinq diadèmes formés de plaques minces en or, semblables à ceux des autres tombeaux et dont je donnerai des gravures[1]; chacun de ces diadèmes a 19 pouces ½ (0^m,4875) de long sur 4 (0^m,10) de large à la partie centrale; ils diminuent graduellement à partir de là et se terminent en pointe aux deux extrémités. Ces pointes ont été brisées; mais, comme elles se retrouvent dans plusieurs diadèmes, on peut en induire que tous se terminaient de la même façon. Les bords de tous ces diadèmes étaient pliés autour de fils de cuivre, destinés à leur donner plus de solidité, et on a trouvé un grand nombre de fragments de ces fils. Ces quinze diadèmes, sans exception, présentent la même ornementation au repoussé; cette ornementation se compose d'une bordure de deux lignes de chaque côté; entre ces bordures se déploie une rangée de triples cercles concentriques, dont la dimension augmente ou diminue selon la largeur du diadème; le cercle le plus large se trouve naturellement au milieu. Entre ces triples cercles se trouve, de chaque côté, une rangée de doubles cercles concentriques plus petits, dont le diamètre augmente ou diminue aussi en proportion de la largeur des diadèmes. Aussi bien dans les grands cercles triples, que dans les doubles cercles de dimension moindre, le cercle central ou intérieur a été travaillé au marteau de manière à faire saillie, ce qui donne aux diadèmes un aspect très-riche. A l'une des extrémités de ces diadèmes, il y avait une épingle (ἔμβολον), et à l'autre un tube (αὐλίσκος), qui servaient à les assujettir autour de la tête ; naturellement le plus grand des triples cercles se trouvait placé juste au milieu du front.

J'ai trouvé encore, avec deux des corps, dix croix très-minces en

1. Voyez les figures 282-284.

or (cinq sur chacun des deux corps), composées de feuilles de laurier (fig. 231); je n'en ai trouvé que quatre avec le troisième corps. Chacune de ces croix a 7 pouces $\frac{1}{2}$ (0^m,1875) de long; les feuilles d'or ont 1 pouce $\frac{2}{3}$ (0^m,04) de large. Les bords des feuilles de ces quatorze croix ont été aussi roulés autour de minces fils de cuivre, destinés à leur donner plus de consistance. L'ornementation de ces feuilles est également au repoussé. Cette ornementation consiste en une petite bordure dessinée par une ligne, sur laquelle repose un dessin courant de doubles ovales concentriques, disposés obliquement, et qui sont peut-être destinés aussi à représenter des feuilles. Ainsi, la feuille tout entière est entourée d'une large bande de doubles ovales ou feuilles, et l'espace intermédiaire est rempli par des doubles cercles concentriques.



Fig. 231. — Croix de feuilles de laurier en or. Deuxième tombeau. Au quatre-cinquième de la grandeur réelle.

J'ai trouvé aussi, avec les corps, beaucoup d'objets curieux; par exemple, de petits cylindres de 0^m,375 traversés d'un petit tube dans toute leur longueur; des objets carrés composés de quatre de ces cylindres, dont deux seulement, ceux des deux extrémités, sont

percés. Tous ces objets sont d'un gris blanc et composés d'une matière si friable qu'elle tombe en poussière à la moindre pression de la main. Dans l'intérieur de chaque cylindre il y a un tube transparent d'une matière dure et de couleur bleue. Le professeur Landerer a constaté par l'analyse que ces tubes sont en verre de cobalt.

Le tube bleu contient encore un petit tube très-mince qui brille comme de l'argent. Le professeur Landerer a constaté qu'il se compose d'une substance vitreuse qui contient du plomb (*bleihaltig*). Selon le professeur Landerer, cette découverte prouve que les anciens Mycéniens connaissaient l'art de colorer le verre et celui de revêtir un premier tube de verre d'un second et d'un troisième tube[1]. Il m'assure que l'analyse du verre égyptien a donné le même résultat, et il suppose que l'art de fabriquer des verres de cobalt venait d'Égypte. Il ajoute que, de nos jours, tous les verres bleus sont également des verres de cobalt. Tous ces cylindres et tous ces objets carrés, formés de quatre cylindres, doivent avoir servi à parer les morts.

L'art de fabriquer le verre était évidemment dans l'enfance au temps où ces tombeaux furent construits; mais il semble qu'il n'ait pas fait de progrès dans le pays, car, excepté quelques perles blanches en verre et quelques petits ornements d'une pâte de verre, on n'a trouvé aucun objet en verre, même dans les couches supérieures; et il paraît certain qu'au moment de la prise de Mycènes par les Argiens (468 av. J.-C.), les petites bouteilles de verre, que l'on trouve souvent ailleurs, étaient encore complétement inconnues.

J'ai recueilli aussi une grande quantité de couteaux en obsidienne; — de nombreux fragments d'un grand vase d'argent avec un orifice richement doré et décoré de magnifiques intailles; malheureusement il avait trop souffert du feu du bûcher pour qu'on pût le photographier. Il paraît que les artistes mycéniens trouvaient beaucoup plus facile de plaquer l'or sur le cuivre que

1. Ce procédé s'appelle en allemand *Umfangsmethode*.

sur l'argent; voilà pourquoi ils ont fait l'orifice de ce vase en cuivre; — un grand couteau rouillé en bronze, et un autre plus petit; — une tasse d'argent (φιάλη) avec une seule anse, très-endommagée par le feu; — quatre perles pour collier, de forme oblongue et percées; deux sont en agate et deux d'une composition de verre; — une anse de vase en bronze; — deux idoles de Hèra, en terre cuite, avec des cornes, du type ordinaire; — et enfin beaucoup de fragments d'une belle poterie façonnée à la main et d'une autre très-ancienne. Parmi ces fragments, il y avait un morceau de vase avec deux trous tubulaires de chaque côté, pour qu'on pût le suspendre par une attache, comme les vases de la plus ancienne des cités préhistoriques d'Ilion[1]. Il y a aussi des fragments de trépieds en terre cuite, comme j'en ai trouvé beaucoup à Troie[2], mais très-peu à Mycènes, où presque tous les vases ont le fond plat. J'ai trouvé aussi, dans ce tombeau, un fragment de vase décoré d'un signe, qui n'est autre qu'un 卐 dont les quatre branches ont été converties en spirales.

Les objets les plus importants trouvés dans ce tombeau sont certainement les deux idoles de Hèra, avec des cornes, mentionnées ci-dessus, parce qu'elles nous prouvent que dans l'antiquité reculée à laquelle remonte ce tombeau la déesse était déjà adorée sous cette forme. Comme le même type absolument se retrouve dans toutes les couches de ruines préhistoriques, et même dans les décombres des maisons qui ont immédiatement précédé la dernière cité hellénique, il paraît certain qu'il était encore usité au temps de la prise de Mycènes par les Argiens (468 av. J.-C.), et que, par conséquent, il n'avait subi aucune altération pendant une période de plus de mille ans. Il est vrai que, dans toutes les couches préhistoriques de décombres qui recouvrent les tombes, on trouve aussi des idoles féminines d'un type différent, qu'il est impossible cependant de ne pas attribuer à Hèra; mais, comme le nombre en est trop restreint en compa-

1. Voyez l'*Atlas* des *Antiquités troyennes*, pl. 105, n° 2312.
2. *Ibid.*, pl. 74, nos 1609 et 1613, et pl. 79, nos 1671-1672.

raison de celui des idoles à cornes, on peut être sûr que l'idole à cornes était la plus ancienne et que les Mycéniens s'attachèrent obstinément à cette forme.

Les plus remarquables des terres cuites faites au tour que j'aie trouvées dans cette tombe représentent des oiseaux dont il ne reste que la partie inférieure ; ces oiseaux sont peints en noir



Fig. 232, 233. — Fragment d'un vase très-ancien, fait au tour. Deuxième tombeau. Au tiers environ de la grandeur réelle.

sur un fond jaune clair. J'ai trouvé en outre deux fragments d'un vase façonné à la main : ils appartiennent à la partie supérieure de la panse du vase et sont ornés de deux mamelles de femme ; — un fragment assez important d'un vase très-ancien, fait au tour, décoré, sur un fond jaune clair, d'une belle ornementation de fantaisie, qui se compose de plantes, de cercles ou de lignes ondulées, et qui est peinte en rouge foncé (fig. 232, 233). Dans le dessin de ces plantes l'on reconnaît encore la passion de l'artiste mycénien pour la forme spirale.

Ces deux fragments sont de véritables pièces justificatives pour la communication que M. Ch. T. Newton a faite le 9 juin devant l'Institut royal de Londres : « Il y a dans les décorations de fleurs des vases mycéniens une telle liberté, une telle indépendance, une fécondité qui se prodigue avec tant de caprice, qu'on y reconnaît la facilité de main acquise par une longue pratique. Quant au dessin des animaux, le mouvement en est gauche et contraint; l'artiste, le plus souvent, ignore l'anatomie ou la rend avec la dernière faiblesse. Les dessins de fleurs et d'animaux semblent être le résultat d'impressions naturelles assez vives pour éveiller la faculté d'imitation dans un esprit inculte; mais la main inexpérimentée a été incapable de faire de ces reproductions des images fidèles à la nature. »

J'ai trouvé aussi cinq fragments de vases très-anciens, faits au tour, dont l'ornementation, avec des couleurs pareilles, consiste en réseaux, en lignes ondulées, plantes, lignes de points, etc., et enfin quelques fragments de vases très-anciens faits au tour. Six de ces fragments, qui appartiennent évidemment au même vase, présentent, sur un fond rouge clair, une ornementation de croix cantonnées de quatre points. Un de ces fragments se termine en une pointe qui est percée d'un trou ; peut-être s'en servait-on comme d'une sorte d'entonnoir. Sur un autre de ces fragments on trouve la plus curieuse de toutes les décorations ; à la partie supérieure, on voit un objet qui a pu, dans l'intention de l'artiste, représenter une tête de serpent ; à droite, il y a un cercle entouré de points, et au centre de ce cercle, un croissant accompagné de six points ; à gauche, il y a un autre cercle accompagné de points, à l'intérieur et à l'extérieur.

Encouragé par l'heureux résultat des fouilles pratiquées dans le second tombeau, j'ai fait enlever les deux grandes stèles non sculptées de la troisième ligne, qui étaient presque exactement au sud des précédentes. L'une de ces stèles a 6 pieds 4 pouces (1^{m},90) de long et 4 pieds (1^{m},20) de large ; l'autre a 4 pieds 10 pouces (1^{m},45) de long sur 4 pieds 4 pouces (1^{m},30) de large. Elles étaient si bien consolidées par des blocs carrés, qu'il a fallu les plus grands

efforts pour les arracher. Ces stèles étaient à 13 pieds 4 pouces (4 mètres) au-dessous de la surface du sol, en l'état où je l'ai trouvé quand j'ai commencé mes fouilles. A 2 pieds au-dessous d'elles, par conséquent à 15 pieds 4 pouces (4^{m},60) au-dessous de la surface primitive, j'ai trouvé deux grandes dalles, en forme de monu-

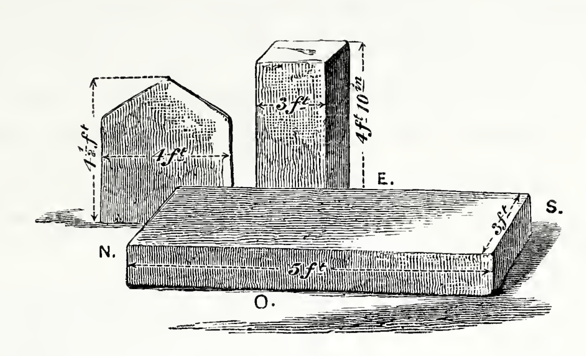


FIG. 234. — Plan des pierres sépulcrales trouvées au-dessus du troisième tombeau. (*Ft* = pied anglais. — *Inch* = pouce.)

ments funéraires, couchées horizontalement. 5 pieds (1^{m},50) plus bas, j'ai trouvé trois autres dalles, dont deux debout et une couchée horizontalement, comme on le voit dans le dessin (fig. 234).

Le sol se composait d'une terre noire, mélangée de fragments d'une poterie faite à la main et d'une autre poterie très-ancienne fabriquée au tour, ainsi que d'une grande quantité de petits couteaux d'obsidienne. Outre quelques idoles de Hèra, j'ai trouvé en cet endroit un objet rond en ivoire massif, de 1 pouce (0^{m},025) de diamètre, en forme de ruche ; la face inférieure, qui est plate, est percée d'un trou tubulaire destiné à passer un fil pour suspendre l'objet ; sur la partie convexe ou globulaire est gravée une croix, ornée de cinq petits clous d'or à tête plate ; chacun de ces clous a la tête percée d'un petit trou au centre (fig. 235) ; — un objet en ivoire de 10 pouces (0^{m},125) de long sur 2 (0^{m},05) de large, orné de spirales très-élégamment sculptées (fig. 222)[1] ; cet objet semble provenir d'une boîte (νάρθηξ) ; — deux morceaux

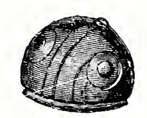


FIG. 235. — Objet en ivoire sculpté (à 5 mèt.). Aux trois quarts de la grandeur réelle.

1. Voyez la vignette qui est en tête de ce chapitre.

de bois d'un beau poli avec des pointes aiguës, très-semblables d'ailleurs à des cônes longs et minces.

En creusant plus profondément, je constatai qu'à une distance de 33 pieds (10 mètres) à partir du côté est de l'enceinte circulaire de l'agora, le rocher descend brusquement, sous un angle de 30 degrés, sur un espace de 30 pieds (9 mètres) de long et de large, la hauteur perpendiculaire de la pente étant de 16 pieds ½ (4^m,95). Plus à l'ouest, le rocher forme une plate-forme de 30 pieds (9 mètres) de long sur 30 pieds (9 mètres) de large, dans laquelle il y a deux tombeaux. Je décrirai d'abord le plus petit, parce que les deux stèles dont j'ai parlé plus haut étaient juste au-dessus de l'ouverture, à une hauteur de 16 pieds ½ (4^m,95). Ce tombeau, désigné dans le plan B par la figure 3, a 16 pieds 8 pouces (5 mètres) de long sur 10 pieds 2 pouces (3^m,05) de large ; il est taillé dans le roc à une profondeur de 2 pieds 4 pouces (0^m,70) du côté ouest, de 3 pieds 4 pouces (1 mètre) du côté sud, de 7 pieds (2^m,10) du côté est, et de 5 pieds (1^m,50) du côté nord[1]. Si ces profondeurs varient, c'est que le rocher est en pente et que la surface en est inégale, car, comme on le pense bien, le fond même du tombeau est parfaitement horizontal. A 9 pieds (2^m,70) environ et juste au-dessus de l'ouverture de ce tombeau, j'ai trouvé sur la pente du rocher, à une profondeur de 21 pieds (6^m,30) au-dessous de la surface primitive du sol, plusieurs squelettes humains ; on voyait clairement qu'ils n'avaient pas été brûlés sur le bûcher funéraire, mais l'humidité les avait tellement détériorés, qu'il a été impossible de recueillir aucun des crânes en entier. Les seuls objets que j'aie trouvés avec ces squelettes sont des couteaux d'obsidienne et cinq vases modelés à la main, d'un travail assez soigné. Deux de ces vases sont d'un jaune clair tout uni ; les trois autres sont d'un vert clair, avec une grossière décoration de couleur noire (fig. 236, 237).

Immédiatement au nord du tombeau en question, par conséquent au centre de l'agora, j'ai découvert le rocher déjà mentionné

1. Voyez le plan BB.

qui est en saillie sur l'esplanade, et qui pourrait avoir servi de plate-forme ou tribune (βῆμα) pour les orateurs. Il avait été fendu et surplombait le grand creux où sont les deux dernières tombes dont j'ai parlé. Au-dessous de ce rocher, à 22 pieds (6^{m},60) au-dessous de la surface, on a trouvé beaucoup d'idoles de Hèra, de fusaïoles et d'autres objets, par exemple une espèce de poignard très-curieux (fig 238) ; ce poignard est formé de deux lames distinctes, chacune à deux tranchants, soudées selon la ligne médiane, de telle sorte que les deux tranchants de chaque côté sont séparés





FIG. 236, 237. — Vases de terre cuite, modelés à la main. — A 20 pieds (6 mèt.) de profondeur. A la moitié de la grandeur réelle.

par un vide d'un quart de pouce de largeur. On se demande si l'entre-deux des lames n'aurait pas servi à mettre du poison pour rendre la blessure mortelle.

Les deux lames ont chacune 10 pouces (0^{m},25) de long; le poignard, y compris le manche, a 13 pouces (0^{m},325). Le manche était évidemment revêtu d'une garniture de bois ou d'os, fixée par trois petits clous de bronze qui subsistent encore.

Comme l'un des rochers qui surplombent me semblait particulièrement dangereux, je faisais mon possible pour en éloigner mes travailleurs. Cependant, comme j'ai l'habitude, afin de rendre mes travailleurs très-attentifs, de leur donner une petite gratification pour tous les objets, même les plus insignifiants, qui pourraient offrir un intérêt quelconque pour la science, et comme on trouvait

une quantité de petits objets sous le rocher dangereux, deux de mes hommes y retournaient continuellement. Voyant que le rocher avait une fente et que cette fente s'élargissait, je fus littéralement obligé d'arracher ces deux hommes à leur position périlleuse ; tout à coup le rocher s'écroula avec un fracas de tonnerre ; nous fûmes renversés tous les trois par des éclats, mais aucun de nous ne fut blessé.

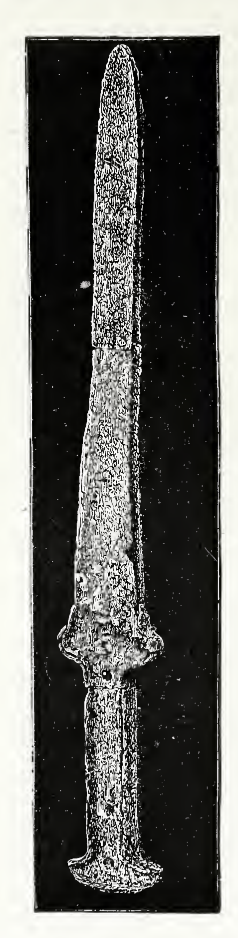


Fig. 238. — Grand poignard de bronze, composé de deux lames distinctes, soudées entre elles selon la ligne médiane (à 6m,50). Au sept-vingtième de la grandeur réelle.

Les quatre parois du tombeau qui nous occupe étaient revêtues de morceaux de schiste de dimensions irrégulières, joints avec de l'argile et formant un mur en biais de 5 pieds (1m,50) de hauteur et de 2 pieds 3 pouces (0m,675) d'épaisseur.

J'ai trouvé dans ce tombeau les restes mortels de trois personnes, qui, à en juger par la petitesse des os et particulièrement des dents, et par la quantité de bijoux féminins trouvés sur place, ne peuvent avoir appartenu qu'à des femmes. Comme les dents de l'un de ces corps, quoique bien conservées, étaient très-usées et très-irrégulières, il y a lieu de croire que le corps était celui d'une très-vieille femme. Les trois corps avaient la tête tournée vers l'est et les pieds vers l'ouest. Comme dans le second tombeau, les corps étaient couchés à 3 pieds l'un de l'autre. Ils étaient recouverts d'une couche de cailloux, et reposaient sur une autre couche de pierres pareilles, sur laquelle les bûchers funéraires avaient été dressés. Cette dernière couche reposait sur le fond même du tombeau, qui, comme on le voit sur le plan BB, était à une profondeur de 29 pieds 8 pouces (8m,90) au-dessous de la surface primitive du sol.

Absolument comme dans le précédent tombeau, les trois corps avaient été brûlés en même temps, mais séparément et à égale dis-

tance l'un de l'autre, à la place même où ils furent trouvés. Cette affirmation est prouvée par les traces visibles du feu sur les cailloux, au-dessous et autour de chacun des corps, par les traces du feu et de la fumée sur les murs à droite et à gauche, et par la quantité de cendres de bois qui couvrent les corps et le terrain qui les avoisine. Les corps étaient littéralement chargés de bijoux, qui tous portaient la marque visible du feu et de la fumée dont ils avaient eu à subir les atteintes sur les bûchers funéraires.

Les ornements les plus nombreux trouvés en cet endroit étaient de grandes plaques d'or rondes, avec d'élégantes décorations au repoussé. J'en ai recueilli sept cent une. Je les ai trouvées en partie sous les corps, en partie dessus et en partie à côté. Il est donc bien évident que l'on avait répandu les unes sur le fond du tombeau avant d'y dresser les bûchers, et que l'on avait déposé les autres sur les corps avant d'allumer le feu. Dans les gravures suivantes[1], je reproduis tous les types différents de ces admirables plaques. Il est difficile de dire comment les orfèvres mycéniens exécutaient le repoussé. Le professeur Landerer pense qu'ils étendaient la feuille d'or sur une masse de plomb et qu'ils y produisaient l'ornementation par le travail du marteau et la pression. La figure 239 présente de larges méandres arrondis qui ressemblent beaucoup à ceux de la quatrième stèle sculptée[2]. La curieuse ornementation du centre, qui est fréquemment répétée sur ces plaques, me semble dérivée du 卐, d'autant plus qu'on y retrouve presque toujours les points qui sont censés représenter les têtes des clous; l'artiste a simplement ajouté deux branches nouvelles et a transformé toutes les branches en spirales. La figure 240 représente une seiche (*octopus*) dont les huit bras ont été transformés en spirales; on distingue nettement la tête et les deux yeux. La figure 241 représente une fleur; la figure 242, une magnifique ornementation spirale; la figure 243, un beau papillon. C'est un sujet qui revient fréquemment. Le papillon est-il ici, comme

1. Toutes ces plaques sont reproduites dans leurs dimensions réelles.
2. Voyez la figure 142.

dans l'art grec postérieur, un symbole de l'immortalité? Ce rap-



Fig. 239. — Plaque d'or. Troisième tombeau.

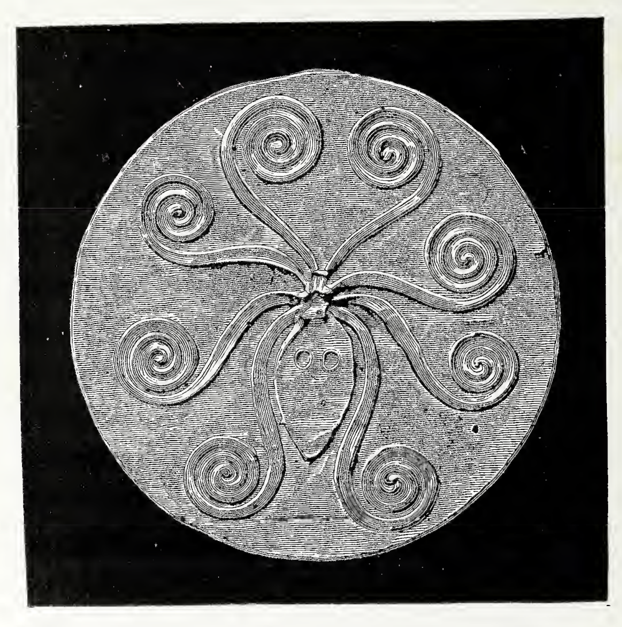


Fig. 240. — Plaque d'or : une seiche. Troisième tombeau.

prochement, qui m'est suggéré par M. Ch. T. Newton, soulève une question que je n'ose pas trancher.

La figure 244 offre une curieuse ornementation de spirales affec-

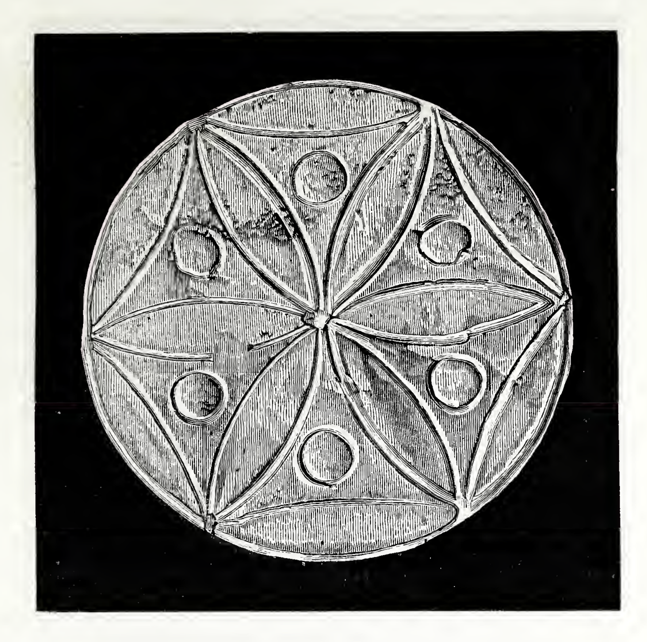


Fig. 241. — Plaque d'or : une fleur. Troisième tombeau.



Fig. 242. — Plaque d'or. Troisième tombeau.

tant la forme de six serpents disposés symétriquement autour d'un cercle central.

Dans la figure 245, nous retrouvons encore l'ornementation de la



Fig. 243. — Plaque d'or : un papillon. Troisième tombeau.



Fig. 244. — Plaque d'or. Troisième tombeau.

stèle funéraire de la figure 142. Nous l'avions déjà revue dans la plaque de la figure 239, qui ressemble beaucoup à celle-ci. La

figure 246 est d'un dessin très-curieux. A l'intérieur d'une large



Fig. 245. — Plaque d'or. Troisième tombeau.



Fig. 246. — Plaque d'or. Troisième tombeau.

bordure circulaire courent six spirales d'un très-beau fini ; chacune d'elles s'enroule autour de sept cercles concentriques ; elles se

réunissent toutes autour d'un ornement central composé également



Fig. 247. — Plaque d'or : feuille. Troisième tombeau.



Fig. 248. — Plaque d'or : feuille. Troisième tombeau.

de sept cercles concentriques, que l'artiste semble avoir vainement essayé de rattacher à la partie supérieure. Chacune des spirales,

prise à part, ressemble beaucoup à nos ressorts de montres, du

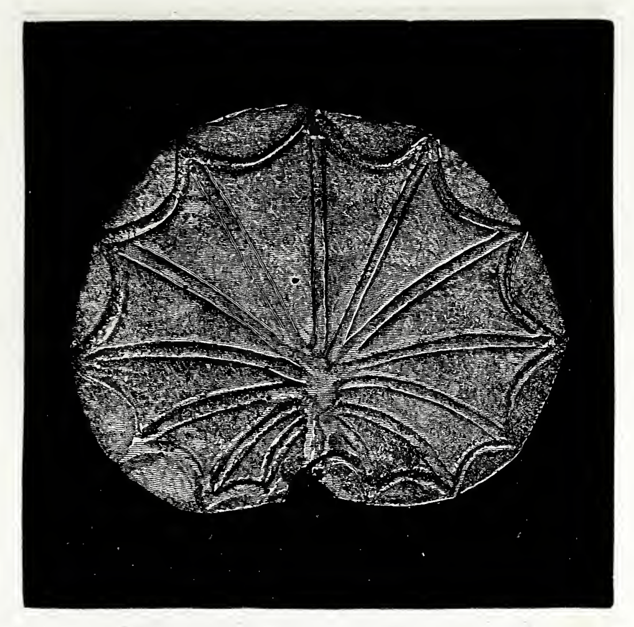


Fig. 249. — Plaque d'or : feuille. Troisième tombeau

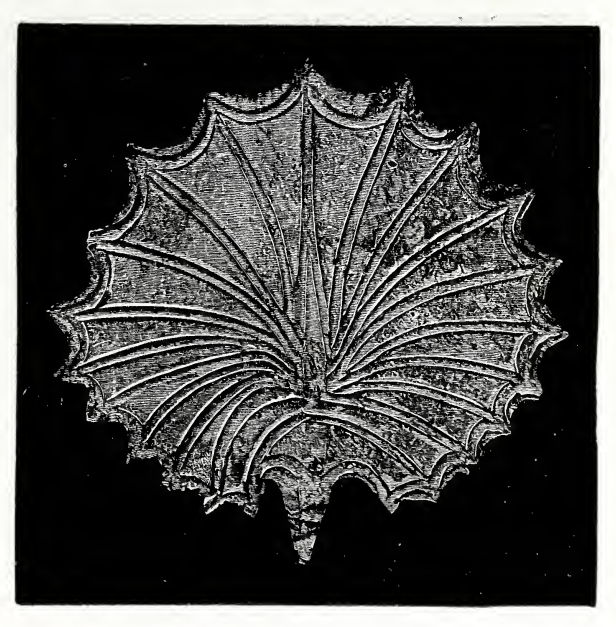


Fig. 250. — Plaque d'or : feuille. Troisième tombeau.

moins à première vue ; mais, quand on y regarde de plus près, on voit que toutes les lignes intérieures forment des cercles séparés.

Les figures 247-250 représentent de belles feuilles dont les types



Fig. 251. — Plaque d'or : *aster*. Troisième tombeau.

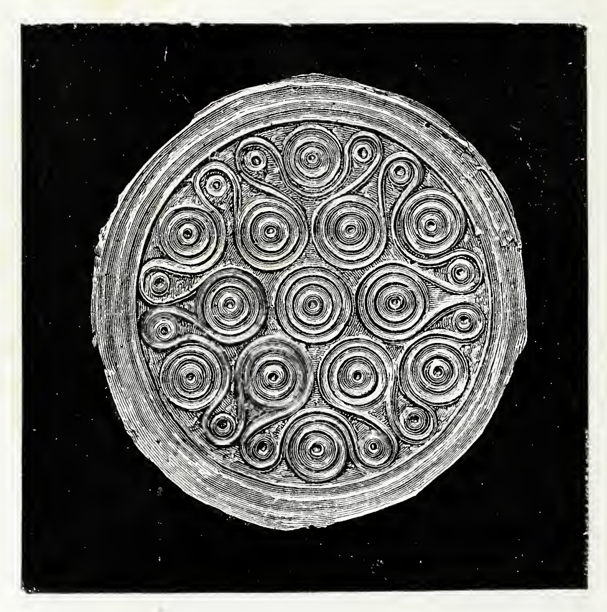


Fig. 252. — Plaque d'or. Troisième tombeau.

ont beaucoup d'analogie entre eux. La figure 251 représente un bel *aster*. La figure 252 offre, dans une bordure de trois cercles,

une magnifique ornementation de spirales et de cercles concentriques, comme nous n'en avons pas encore rencontré sur les antiquités mycéniennes.

Je suppose que toutes ces feuilles d'or sont des copies de boucliers en miniature. Quoique dans certains boucliers le centre se relevât en bosse[1], la plupart cependant présentaient une surface plane (*ἐΐση*)[2]; en outre, la plupart des boucliers étaient ronds (*εὔκυκλος*)[3], et beaucoup, sinon tous, étaient des œuvres d'art et présentaient une magnifique ornementation[4]. Enfin, nous trouvons sur les boucliers homériques une bordure (*ἄντυξ*) qui a pu être quelquefois simple, mais qui d'ordinaire était triple[5]; justement nous rencontrons une bordure du même genre autour des plaques d'or mycéniennes.

En continuant à décrire l'énorme quantité d'autres joyaux qui ont recouvert les corps sur les bûchers, et qui étaient encore en partie sur les squelettes, en partie sur le sol autour d'eux, je commence par trois coulants d'or massif, percés de trous, ornés d'intailles et ayant fait partie d'un ou de plusieurs colliers. Sur le premier (fig. 253) on voit, à ce qu'il semble, Hercule tuant le lion de Némée. Le héros est représenté avec une longue chevelure (*καρηκομόων*) et avec une longue barbe; son vêtement semble ne le couvrir que depuis la ceinture jusqu'au bas des cuisses, et l'on dirait que le reste du corps est nu. La jambe gauche en avant, il s'appuie de tout son poids sur elle pour frapper le lion à mort, avec une épée qu'il brandit dans sa main droite, levée à la hauteur de sa tête, tandis que de sa main gauche il saisit le lion à la gorge. Le lion se dresse devant lui sur ses pattes de derrière; il a saisi entre ses griffes la jambe gauche du héros, et, au moment où il se dispose à lui mor-

1. *Iliade*, XXII, 111, ἀσπίδα ὀμφαλόεσσαν. Cf. *Atlas* des *Antiquites troyennes*, pl. 198.
2. *Ibid.*, III, 357; VII, 250; et beaucoup d'autres passages.
3. *Ibid.*, XIII, 715; XIV, 428; et autres passages.
4. *Ibid.*, XI, 32:

'Αν δ' ἕλετ' ἀμφιβρότην, πολυδαίδαλον ἀσπίδα θοῦριν.

« Alors il prit le solide bouclier, fait de la main d'un habile artiste, et destiné à couvrir l'homme. » Voyez aussi les merveilles dont Héphaïstos orna le bouclier d'Achille, *Il.*, XVIII, 468-608.

5. Voyez, par exemple, *Il.*, XX, 275, et XVIII, 480.

dre la poitrine, il reçoit le coup mortel. Je trouve le corps du lion conforme à la nature; il n'en est pas de même de sa tête, qui ressemble plutôt à une tête d'ours; la crinière est gravée avec un talent réel. J'appelle l'attention du lecteur sur le gros pommeau rond qui termine la garde de l'épée, mais qui n'a malheureusement pas été représenté dans la gravure; dans les autres tombes que je vais décrire, j'ai recueilli beaucoup de pommeaux semblables, en albâtre ou en bois avec des clous d'or, ou bien, souvent, plaqués en or.

L'intaille du coulant suivant (fig. 254), qui est plus petit, représente deux guerriers engagés dans un combat à mort. Celui qui se présente à la gauche du spectateur est un homme jeune,





Fig. 253, 254, 255. — Coulants en or perforés, décorés d'intailles. Troisième tombeau. Grandeur réelle.

grand et vigoureux; il ne porte point de barbe et il a la tête nue; ses cuisses seulement sont recouvertes d'une draperie; le reste du corps est nu. Il pèse de tout le poids de son corps sur sa jambe gauche portée en avant; avec sa main droite levée au-dessus de sa tête, il vient de plonger son épée à double tranchant dans la gorge de son adversaire, qui tombe, mortellement blessé. L'adversaire est représenté avec une longue barbe. Sa tête est couverte d'un casque, au-dessus duquel nous voyons un demi-cercle; ce demi-cercle semble être fixé à la partie antérieure du casque et représenterait alors cette longue corne recourbée qui, comme nous l'avons vu, sort de la partie antérieure du casque des cinq guerriers (fig. 213). La corne ici paraît n'être autre chose qu'un λόφος, dans lequel était implantée la crinière, qu'il me semble bien apercevoir aussi. En admettant que cette conjecture soit erronée, nous ne pourrions expliquer le demi-cercle au-dessus du casque de ce guerrier qu'en supposant que le milieu de la crinière était fixé sur le sommet du φάλος du casque, de sorte qu'il y aurait en réalité deux crinières flottantes.

Le corps de l'homme blessé est protégé par un bouclier rond sur

lequel on voit un cercle de petits points, destinés sans doute à figurer l'éclat du cuivre. Le bouclier se trouvant divisé en deux parties, l'une supérieure, l'autre inférieure ; il se peut aussi que l'artiste ait voulu représenter deux boucliers, le bouclier inférieur étant celui du blessé, qui vient de le laisser tomber, et le bouclier supérieur celui du vainqueur, qui le tient encore de la main gauche. L'anatomie des guerriers est facile à saisir malgré sa rudesse; quoi qu'il en soit, nous ne pouvons décidément concevoir qu'on ait exécuté de pareils travaux sans le secours de la loupe. Je me demande si nous n'avons pas ici sous les yeux, dans la personne de cet homme jeune, beau et vigoureux, Achille, le plus beau guerrier de toute l'armée grecque, et son antagoniste, « Hector au panache ondoyant[1]; » car, conformément à ce que nous voyons représenté sur ce bijou, Achille tua Hector d'un coup à la gorge. Homère, il est vrai, dit que le coup fut porté avec une lance[2], mais l'artiste peut avoir substitué l'épée à la lance, parce qu'il n'avait pas assez d'espace.

Le troisième coulant (fig. 255) représente en intaille bien gravée un lion qui est tombé à genoux sur une pente rugueuse et rocailleuse, et qui tourne la tête à droite; il semble mortellement blessé d'une flèche, que nous reconnaissons dans son omoplate droite. Sans doute, cette intaille, comme les deux autres, est d'un style archaïque et rude, mais le travail n'en est pas mauvais, et l'anatomie de l'animal a été étudiée avec soin. M. Achille Postolaccas me fait observer que le style de ce lion rappelle celui de la partie antérieure du lion qui est sur les statères d'or de Sardes, en Lydie, attribués par Borrel à Crésus (560 av. J.-C.).

La figure 256 représente un papillon d'or, qui a dû servir d'ornement pour la toilette; mais, comme il n'a pas de trou, je ne comprends pas bien comment on a pu le fixer : peut-être a-t-il été fixé avec une colle ou une pâte sur la draperie. J'ai trouvé encore dix sauterelles[3] en or avec des chaînes, semblables aux deux

1. κορυθαίολος Ἕκτωρ. Cf. *Troy and its Remains*, p. 281.

2. *Iliade*, XXII, 326.

3. Plus proprement la sauterelle des arbres (τέττιξ, lat. *cicada*, it. *cigala*, fr. *cigale*); c'est celle dont l'image en or parait la chevelure des Athéniens, pour montrer qu'ils étaient autochthones. C'était probablement le signe symbolique de la parenté des deux races, la race achéenne et l'ancienne race ionienne.

qui sont représentées ici (fig. 259, 260) ; c'étaient, selon toute apparence, des ornements pour la chevelure ou pour la poitrine. J'ai recueilli aussi onze coulants très-curieux, assez gros et en forme de globes; les figures 257 et 258 en montrent deux exemplaires; tous ont, à la partie supérieure, des trous tubulaires, et proviennent évidemment de colliers. Ces ornements, comme les

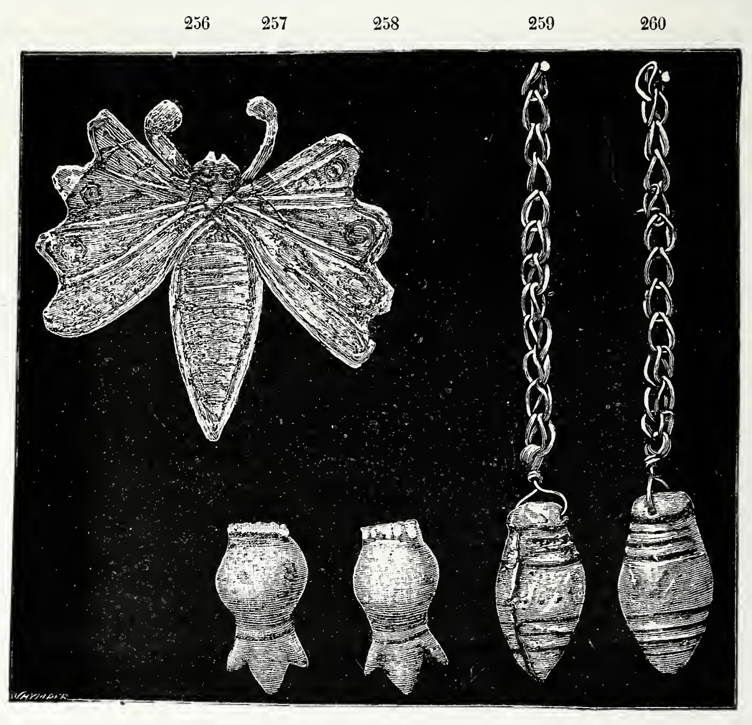


Fig. 256 à 260. — Ornements d'or. Troisième tombeau. Grandeur réelle.

sauterelles, sont au repoussé; ils se composent de deux moitiés soudées ensemble; — trois griffons d'or; la figure 261 représente un de ces griffons; chez ces griffons, la partie supérieure du corps est celle de l'aigle, et la partie inférieure celle du lion; ils ont les ailes décorées de spirales. Chacun de ces objets est percé de trois trous, ce qui prouve clairement qu'on les cousait comme ornements sur les draperies. Les griffons sont des animaux fabuleux qui appartiennent à l'Inde ; c'est de là qu'ils se sont répandus dans l'Occident. Nous trouvons le griffon sur les plus anciens vases de terre cuite d'un style « égyptisant » grossier, en compagnie des

sphinx et des lions ailés. Cet animal fantastique est devenu le centre d'un curieux cycle de légendes, car nous le trouvons déjà mentionné dans Hésiode, dans Hérodote et Pausanias, comme gardien de l'or dans les contrées septentrionales de l'Europe[1]. Pline décrit les *gryphi* comme *ferarum volucre genus*, qui *mira cupiditate* extrait l'or *ex cuniculis* et le garde; il les place aussi dans le nord de l'Europe, c'est-à-dire dans le pays des Scythes[2]. Damis Olear[3] affirme que les griffons sont originaires de l'Inde, et voici la description qu'il en donne : « L'or que les griffons tirent de la terre, ce sont des pierres incrustées de paillettes d'or semblables à des étincelles de feu; les griffons dégagent l'or de la pierre, grâce à la puissance de leur bec. On trouve ces animaux dans l'Inde, où ils sont consacrés au Soleil; voilà pourquoi les peintres indiens représentent Hélios traîné par un attelage de quatre griffons. Le griffon a la taille et la force du lion; mais ses ailes lui donnent sur le lion un grand avantage; il vient à bout même des éléphants et des grands serpents; mais il ne peut venir à bout du tigre, auquel son agilité donne une grande supériorité. » Böttiger[4] explique que ces monstres ont pris naissance tout simplement dans la fabrication des tapis de l'Inde, parce que, depuis la plus haute antiquité, les Indiens se plaisent à *composer* leurs animaux sacrés, c'est-à-dire à représenter les types de plusieurs animaux dans un seul animal. Il paraît certain que le griffon passa de l'Inde en Grèce dans le cortége de Dionysos, et qu'il devint pour cette raison, dans ce dernier pays, le symbole de la sagesse et des lumières.

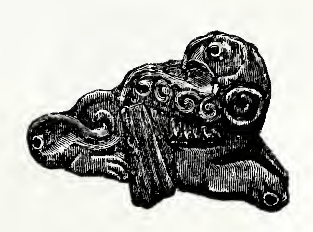


Fig. 261. — Ornement d'or. Griffon. Troisième tombeau. Grandeur réelle.

J'ai trouvé encore, avec les trois corps du troisième tombeau,

1. Hérodote, III, 13, 14; Pausanias, I, xxiv, 5. Milton fait allusion à cette légende (*Paradis perdu*, livre III) : « Ainsi quand le griffon, à travers le désert, planant dans sa course ailée au-dessus de la colline et des marécages de la vallée, poursuit l'Arimaspien, qui furtivement avait dérobé l'or confié à sa garde en trompant son inquiète vigilance. »

2. *Hist. nat.*, VII, 2 ; XXXIII, 4, 21.

3. *Apud* Philostr., *Vit. Apollon. Tyan.*, III, 48, p. 134.

4. *Vasengemälde.*

trois ornements en forme de cœurs; l'un de ces ornements est reproduit ici (fig. 262). Comme ils ne sont pas percés, on les collait évidemment sur la draperie. Quatre autres ornements (fig. 263) représentent des lions couchés; ils sont percés sur le bord, preuve qu'on les cousait sur la draperie ou sur les vêtements. L'exécution laisse beaucoup à désirer; cependant le corps, et surtout la tête, indique une certaine observation de la nature. On retrouve, dans la forme de la queue, la preuve de la passion de l'artiste mycénien pour les spirales.

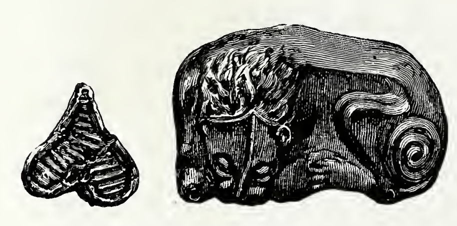


Fig. 262, 263. — Ornements d'or. Cœur et Lion. Troisième tombeau. Grandeur réelle.

J'ajouterai à la liste des objets trouvés sur les trois corps du troisième tombeau douze ornements en or; chacun de ces ornements se compose de deux cerfs couchés, avec de longues cornes à trois branches; les cous de ces animaux s'entre-croisent ou s'appuient l'un contre l'autre, mais toujours de façon que les deux profils des têtes regardent dans des directions opposées, tandis que les cornes se touchent et que les branches forment, par leur disposition, comme une espèce de couronne. Les deux cerfs sont supportés par un palmier-datier à trois feuilles; la feuille du milieu monte tout droit, tandis que les deux autres s'étendent horizontalement sous les cerfs. Deux de ces ornements à deux cerfs étaient soudés ensemble, et, au bas, dans le creux qui les séparait, était enfoncée une grosse tige d'argent, à cannelures horizontales, qui représentait le tronc du palmier et qu'on fixait à l'aide d'un petit clou. On voit, au bas de la figure 264, le trou par où passait la cheville, et, dans la figure 265, une partie de la tige d'argent, avec ses cannelures horizontales, destinées sans doute à simuler les rugosités du tronc du palmier. Nous avons donc sous les yeux une belle broche, représentant de chaque côté deux cerfs couchés sur un palmier. Mais, comme cette broche était assez lourde, la tige d'argent était percée, comme nous le voyons au bas de la figure 265, afin qu'on pût la fixer à l'aide

d'un fil ou de toute autre attache. Deux de ces ornements avaient encore deux autres trous. En admettant qu'il faille deux de ces ornements pour faire une broche, il a été trouvé dans le troisième tombeau six broches représentant deux cerfs de chaque côté, par



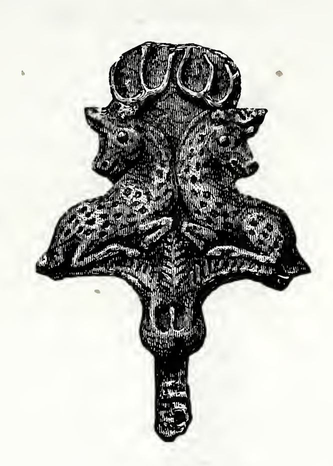


Fig. 264, 265. — Ornements d'or. Troisième tombeau. Grandeur réelle.

conséquent vingt-quatre cerfs en tout ; — plus sept ornements d'or (fig. 266), représentant un palmier, dont les feuilles sont plus grandes ; sur ces feuilles, deux lionceaux sont accroupis face à face ; ils lèvent la tête, et leurs mufles se touchent ; les queues des lionceaux forment des spirales semblables à celles que l'on voit sur les ornements qui portent deux cerfs. Les deux ornements décorés de lionceaux étaient également réunis, soit par une soudure, soit par de petits clous enfoncés dans les trous que nous présente chacun d'eux ; dans le creux du bas était fixée une tige d'argent ; de sorte que cet ornement, comme le précédent, servait de broche (πόρπη) ; — deux ornements d'or (fig. 267 et 268), en forme de femmes, qui représentent peut-être la déesse Aphroditè ; chaque femme a une colombe sur la tête. L'une



Fig. 266. — Ornement d'or. Troisième tombeau. Grandeur réelle.

(fig. 268) a, en outre, une colombe attachée à chaque bras. Le type des deux femmes est le même; elles ont de grands yeux et un long nez pointu, qui chez l'une s'avance en droite ligne à partir du front; toutes les deux portent un diadème. Chacune d'elles a un trou dans la joue gauche, la seule qui soit visible ; toutes les

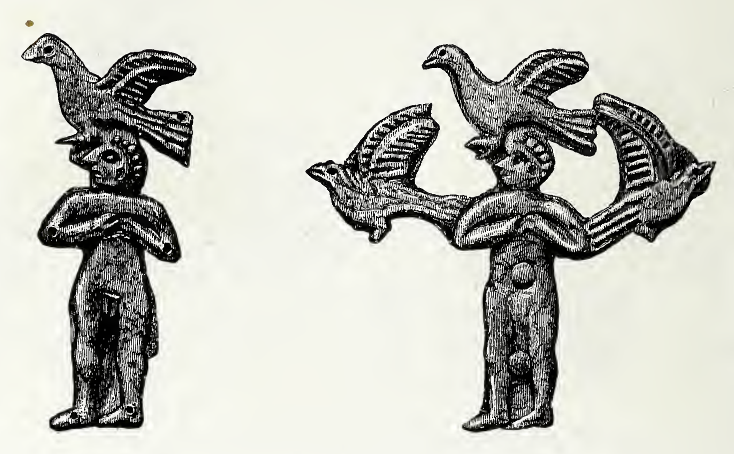


Fig. 267, 268. — Ornements d'or. Femmes avec colombes. Troisième tombeau. Grandeur réelle.

deux ont les mains posées sur la poitrine; ce geste doit être symbolique et signifier *fécondité* ou *abondance*. Je ferai observer aussi combien l'attitude de ces femmes rappelle celle des nombreuses terres-cuites de Chypre, qui représentent des idoles d'Aphroditè, et aussi celle de la statue connue sous le nom de *statue de Niobé*, sur le rocher de Sipylos ; toutes portent leurs deux mains à leur sein. Les quatre colombes sont représentées au vol, les ailes déployées. La première femme (fig. 267) est percée de quatre trous, et son oiseau de deux, qui servaient à coudre l'ornement sur des étoffes ou des draperies. D'un autre côté, la femme aux trois colombes a été fixée évidemment à un objet autre qu'une étoffe à l'aide de deux petites épingles d'or, dont on voit encore les grosses têtes, l'une entre les genoux de la femme, et l'autre sur son ventre ; — plusieurs ornements en or, semblables à la figure 269; l'artiste a-t-il voulu représenter un cheval, un hippo-



Fig. 269. — Ornement d'or. Troisième tombeau. Grandeur réelle.

campe ou un chien? c'est ce qu'il serait difficile de dire ; — vingt-neuf ornements en forme de seiches, pareils à ceux que représentent les figures 270 et 271. Tous ces bijoux sont doubles, c'est-à-dire qu'ils se composent de deux seiches soudées dos à dos. Il y a donc cinquante-huit seiches en tout. L'orfévre mycé-




Fig. 270, 271. — Deux seiches en or. Troisième tombeau. Grandeur réelle.

nien, toujours préoccupé d'introduire partout les spirales, a donné cette forme à tous les bras des seiches, qui forment des volutes très-élégantes. Quelques-unes de ces seiches, comme la figure 270, sont en outre percées de quatre trous pour passer le fil qui servait à les attacher. Je ne puis absolument m'expliquer à quel usage ces ornements pouvaient être employés. La figure 272 représente un griffon volant, en or. Comme celui de



Fig. 272. — Griffon volant, en or. Troisième tombeau. Grandeur réelle.

la figure 261, il a le corps d'un lion avec la tête et les ailes d'un aigle, et il est orné de spirales. N'étant pas percé de trous, il devait être collé sur la draperie.

Voici deux petites figures d'or qui offrent le plus grand intérêt ; l'une est reproduite figure 273. Toutes les deux sont percées de quatre trous, juste aux mêmes endroits ; il est probable qu'elles étaient attachées dos à dos. Elles se ressemblent abso-

lument. On ne peut rien affirmer de bien certain sur le type de ces figures, car il peut être hellénique tout aussi bien qu'asiatique. Rien non plus n'indique si elles représentent des hommes ou des femmes ; cependant, la richesse de leur costume pourrait faire croire que ce sont plutôt des femmes. Toutes les deux ont les mains jointes sur la poitrine, comme Aphroditè ; mais, au-dessous des mains, apparaît un objet en forme de disque qui semble être suspendu au cou. Des deux côtés de la poitrine, aussi bien que sur la jupe, il y a un certain nombre de raies, qui probablement représentent des rubans ou une passementerie d'or, et deux rangées contenant chacune deux petits cercles, destinés certainement à figurer des boutons d'or ornés d'intailles, pareils à ceux qui ont été trouvés en si grande quantité dans deux des tombeaux, comme on le verra plus loin.



Fig. 273. — Ornement d'or. Troisième tombeau. Grandeur réelle.

J'ai recueilli, dans le même tombeau, huit ornements d'or en forme de papillons. La figure 275 représente un de ces papillons. Les uns ont deux trous, les autres en ont quatre ; comme tous ces papillons ont même forme et mêmes dimensions, je suppose qu'ils étaient attachés par paires, avec de petits clous, et que les bijoux ainsi formés présentaient un papillon sur chaque face. Cette supposition semble être confirmée par ce fait que le revers de chaque papillon est creux. Je pense qu'il en a été de même des autres objets représentés ici, et qui ont été trouvés en double, sauf la figure 274, qui représente deux aigles.

La figure 279 est un ornement très-curieux, dont il a été trouvé quatre exemplaires ; deux de ces exemplaires ont des trous, les deux autres n'en ont pas. Tous représentent deux cygnes debout en face l'un de l'autre et dont les têtes se touchent. Il y a, entre les pattes des deux cygnes, quelque chose qui a la forme d'une table, sans que je me rende compte au juste de la nature de l'objet. La figure 280 représente un hippocampe ; j'en ai trouvé

cinq autres pareils. Ces hippocampes ont tous la tête tournée en arrière et la queue recourbée; tous sont percés de trous.

L'ornement de la figure 274, déjà cité, qui représente deux aigles posés face à face avec la tête tournée en arrière, est également percé de trous. La figure 277 représente un sphinx. J'en ai trouvé cinq autres semblables à celui-là. Ces six sphinx sont des lions ailés,

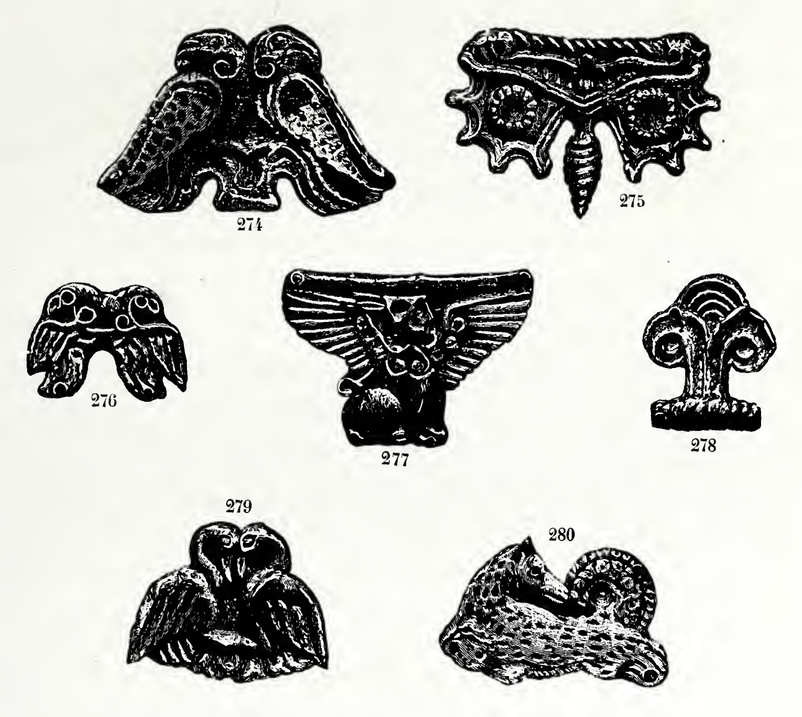


FIG. 274 à 280. — Ornements d'or. Troisième tombeau. Grandeur réelle.

avec une figure humaine imberbe ; ils sont coiffés du bonnet phrygien d'où semble s'élancer un long panache ; mais il est impossible de savoir si l'artiste a voulu représenter un sphinx mâle ou un sphinx femelle. Remarquons ici que, d'après Hésiode, Apollodore et Euripide, Sphinx est fille de Typhon et de l'Ékhidna ou de la Chimère, ou bien d'Orthos et de la Chimère, et que cet animal fabuleux est, dans tous les cas, d'importation égyptienne en Grèce. Mais le sphinx égyptien est mâle, puisqu'il est le symbole des rois, tandis que le sphinx de la légende thébaine d'Œdipe est femelle. L'ornement d'or (fig. 278) qui semble représenter un arbre a été

trouvé à sept exemplaires; tous les sept sont percés de deux trous. Parmi les ornements de petite dimension, je citerai la figure 276; elle représente deux oiseaux dont on ne peut distinguer l'espèce. Ils se tiennent debout en face l'un de l'autre, la tête tournée en arrière; ils sont liés l'un à l'autre par des spirales,

Sur la tête de l'un des trois corps, j'ai trouvé la magnifique couronne d'or (*στέμμα*, fig. 281), l'un des objets les plus intéressants et les plus précieux que j'aie recueillis à Mycènes. Elle a 2 pieds 1 pouce (0^m,625) de long et est couverte à profusion d'ornements, qui ressemblent à des boucliers en miniature. Comme elle est travaillée au repoussé, tous les ornements font saillie et se détachent en bas-relief, ce qui donne à l'ensemble un aspect d'une magnificence indescriptible. L'effet en est encore augmenté par les trente-six grandes feuilles, décorées de la même manière, qu'on y a adaptées. Il faut remarquer que, quand la couronne était attachée autour de la tête, la partie la plus large se trouvait juste au milieu du front; naturellement les feuilles se tenaient droites autour de la partie supérieure de la tête. On ne peut pas imaginer qu'elles fussent dans une autre position, car elles auraient alors formé une espèce de visière qui aurait caché le front et une grande partie de la figure. A chacune des deux extrémités on peut voir un petit trou; on passait un mince fil d'or dans ces deux trous pour attacher la couronne. J'appelle l'attention du lecteur sur les signes curieux qui sont entre les boucliers de la rangée supérieure; cinq de ces signes ressemblent à de belles fleurs; la disposition seule des têtes de ces fleurs suffirait à prouver que la couronne devait être placée avec les feuilles en dessus; c'est du reste dans cette disposition que je l'ai trouvée sur la tête du mort. Les quatre autres signes ressemblent au *κηρύκειον*, ou caducée, la verge de héraut d'Hermès.

Le magnifique diadème d'or (fig. 282) a été trouvé autour de la tête d'un des trois autres morts; une partie du crâne adhérait encore à cet ornement; il est d'un travail très-soigné. La bordure est formée de deux lignes parallèles et d'une rangée de points saillants; cette bordure diminue de largeur depuis le milieu du dia-

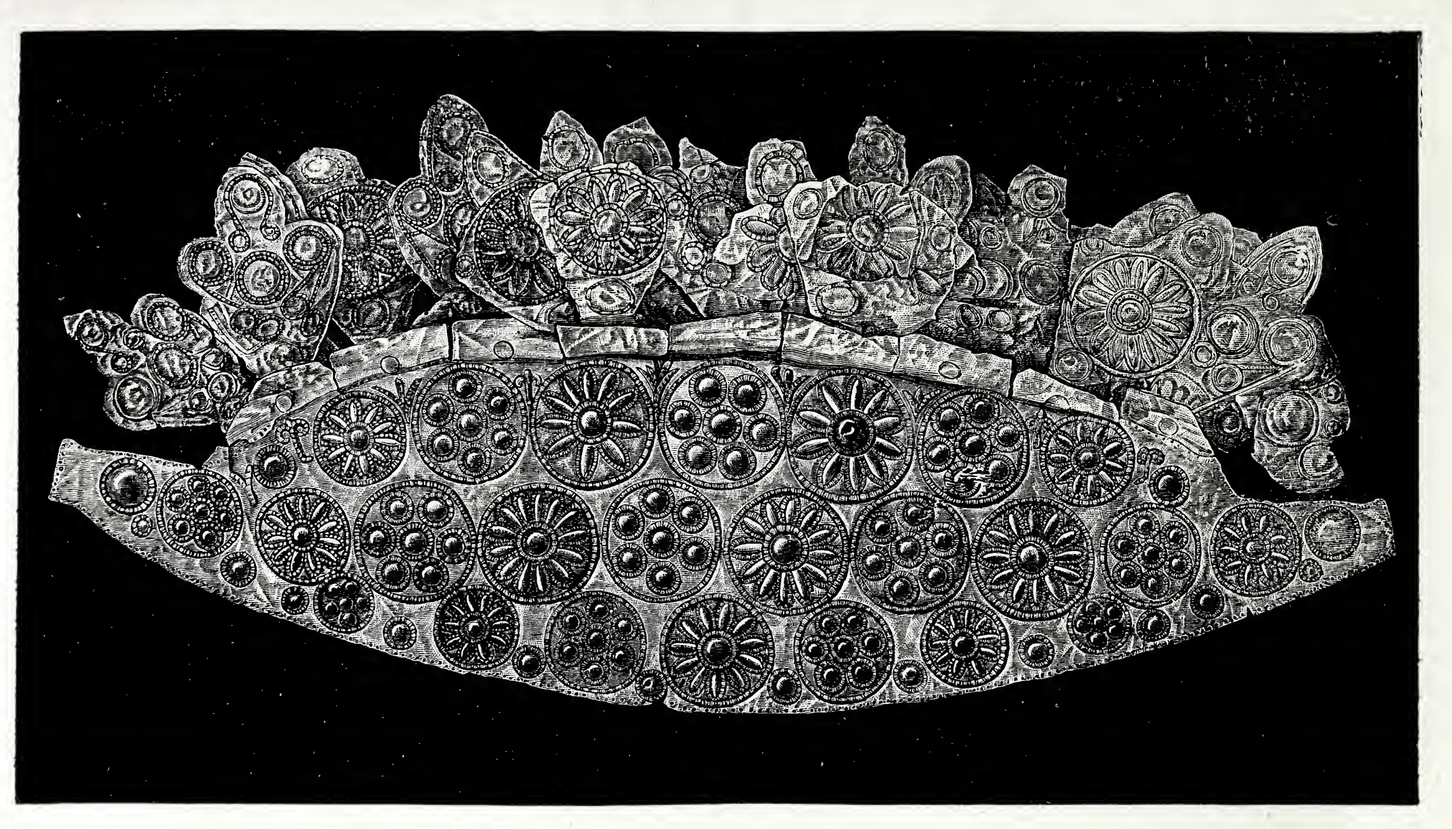


Fig. 281. — Magnifique couronne d'or, trouvée sur la tête d'un des trois personnages enterrés dans le troisième tombeau. Elle est reproduite à un peu plus du quart de la grandeur réelle.

dème jusqu'aux deux extrémités ; elle est décorée de dessins en spirales, accompagnés de petites lignes de points en creux ou en saillie. L'espace compris entre les bordures est rempli par une rangée de boucliers en miniature dont le diamètre varie selon la largeur du diadème, et qui se composent d'un certain nombre de cercles concentriques autour d'une bosse centrale. Dans les cinq grands boucliers, l'espace compris entre les cercles est rempli par une bande circulaire de petites feuilles ou de points saillants. On voit aussi entre les boucliers tout le long de la bordure deux rangées de petites bosses cerclées de points en saillie. A chacune des deux extrémités du diadème il y a un trou ; un mince fil d'or ou de cuivre passé dans ces trous devait servir à attacher le diadème. Comme ce bel ornement est formé d'une plaque d'or assez épaisse, il n'a pas été nécessaire de le soutenir avec une armature de laiton.

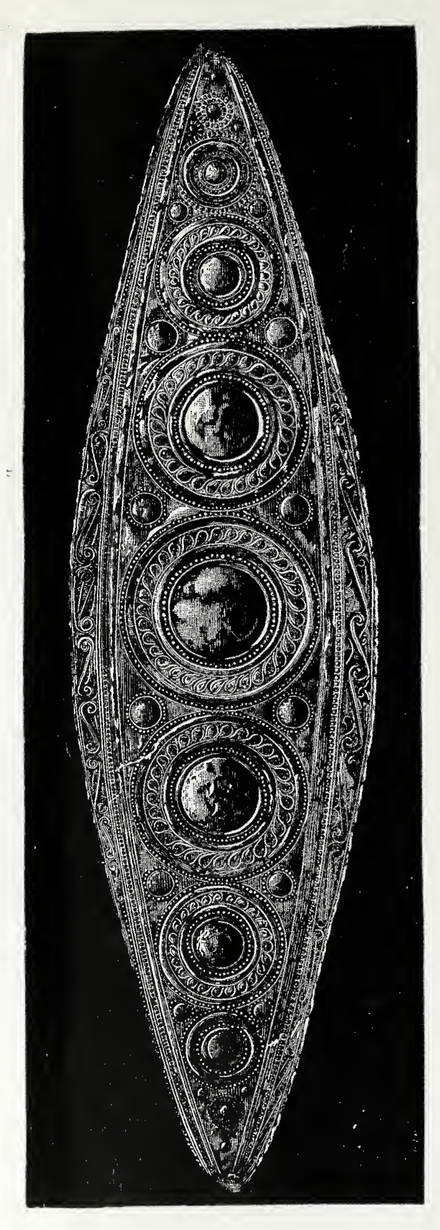


Fig. 282. — Diadème d'or trouvé sur la tête d'un autre personnage du troisième tombeau. Au cinquième environ de la grandeur réelle.

J'ai trouvé encore avec les trois morts cinq autres diadèmes d'or, dont deux sont représentés figures 283 et 284. Deux de ces diadèmes (fig. 283) sont décorés de la même manière

que le précédent, mais avec moins de magnificence. Tous les deux ont leurs bords roulés autour d'un fil de laiton et sont sans



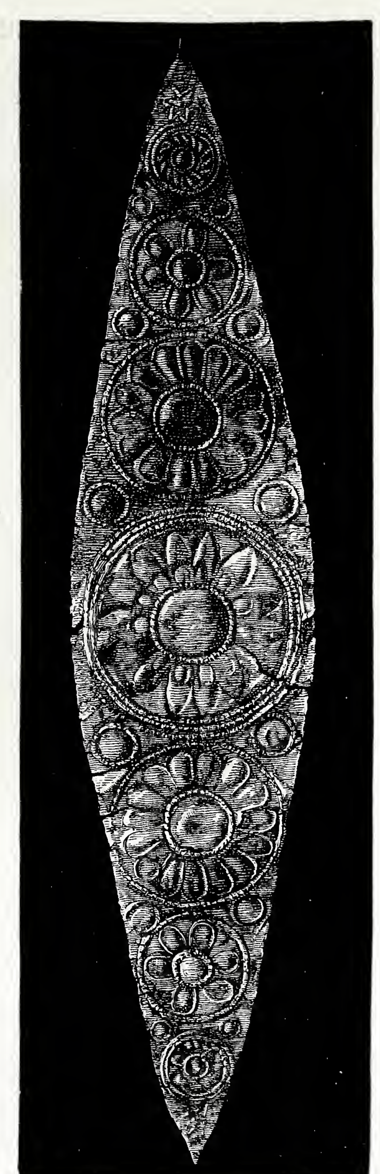


Fig. 283, 284. — Diadèmes d'or. Troisième tombeau. Au deux-neuvième environ de la grandeur réelle.

bordure ; tous les deux se composent de deux moitiés qui semblent avoir été non pas soudées ensemble, mais tout simplement unies par le fil qui forme l'armature. Comme ils ne portent pas de trous

aux extrémités, ils ont dû être munis de minces fils de laiton ou d'or, maintenant brisés, qui servaient à les attacher autour de la tête. Ces deux diadèmes ont beaucoup souffert du feu du bûcher funéraire, qui les a noircis au point que les photographies ne sont pas très-bien réussies. Le diadème de la figure 284, quoique sans armature, n'a pas non plus de bordure ; il est aussi orné de cercles

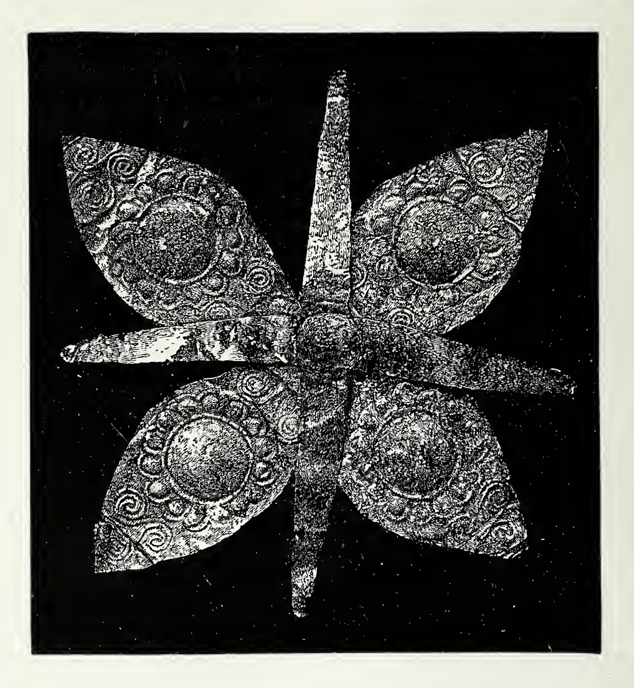


Fig. 285. — Croix d'or. Troisième tombeau. Grandeur réelle.

semblables à des boucliers en miniature et qui représentent de belles fleurs. On voit à chaque extrémité un ornement en forme d'étoile, et des deux côtés, le long des bords, des petites bosses en forme de boucliers, entre les cercles. A l'extrémité de droite tient encore un morceau du fil d'or qui servait à attacher le diadème autour de la tête. Sur ces six diadèmes, on reconnaît les fines cendres noires du bûcher funéraire adhérant encore à la surface de l'or. Je ferai observer ici que nous trouvons des boucliers ronds avec une ornementation de croissants et d'étoiles sur les monnaies macédoniennes ; mais ces monnaies ne peuvent avoir naturellement aucun rapport avec les diadèmes mycéniens, qui les ont précédées proba-

blement de douze siècles. Quoiqu'on n'ait jamais découvert jusqu'ici de diadèmes semblables à ceux-ci avec ornementation de rosettes, on ne peut douter cependant qu'ils n'aient été d'un usage

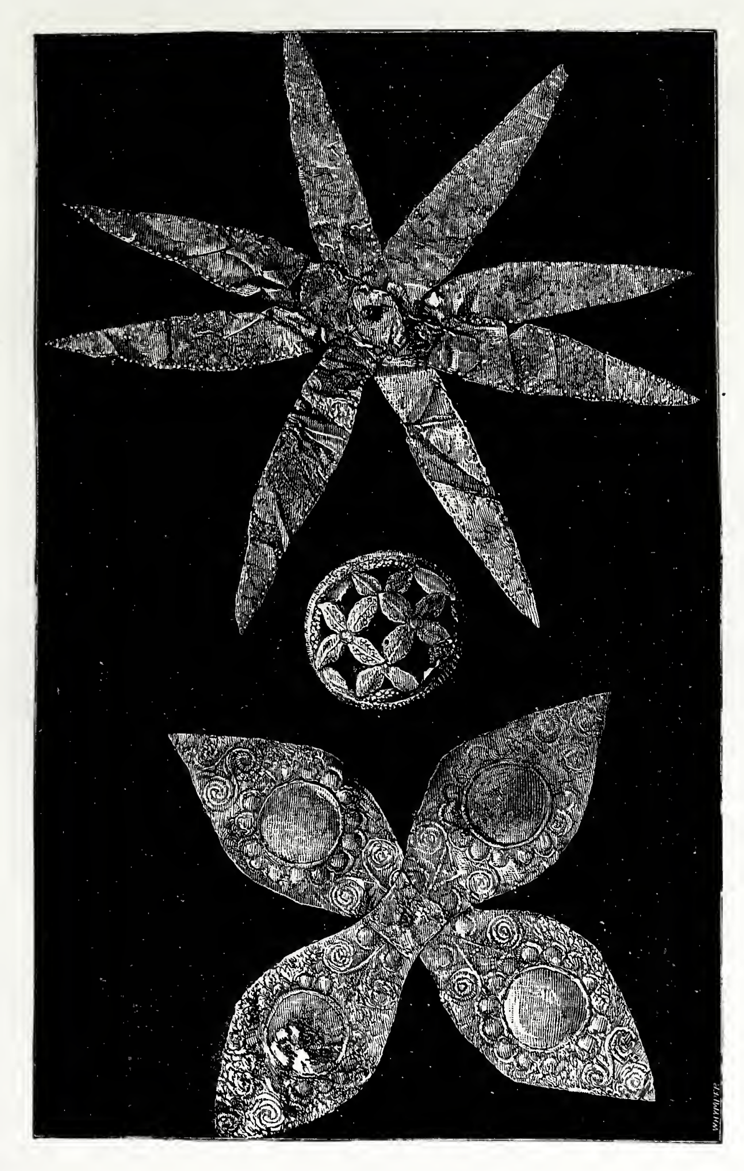


Fig. 286, 287, 288. — Ornements d'or. Troisième tombeau. Aux trois quarts environ de la grandeur réelle.

fort répandu dans l'antiquité. En effet, le Musée Britannique possède six idoles d'Aphroditè, provenant de Chypre, deux en terre cuite et quatre en marbre ; toutes les six ont la tête ornée de diadèmes de cette espèce. Dans la collection assyrienne du même établisse-

ment, je connais aussi quatre figurines d'Hercule, en ivoire; elles ont la tête ornée de diadèmes pareils aux diadèmes mycéniens.

Il y a deux autres diadèmes avec une ornementation de boucliers encore plus simples, décorés au milieu, dans le sens vertical, de

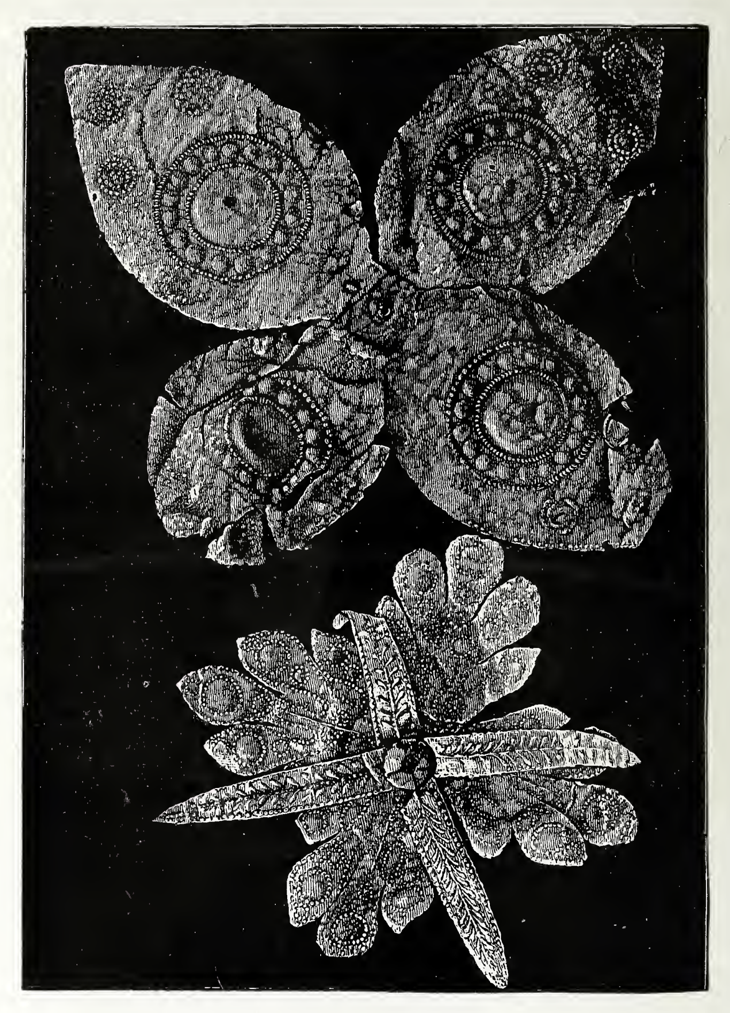


Fig. 289, 290. — Croix d'or. Troisième tombeau. Aux trois quarts de la grandeur réelle.

deux rangées de spirales. Ces diadèmes se composent chacun de deux moitiés qui, selon toute apparence, étaient réunies par l'armature de laiton autour de laquelle étaient roulés les bords du diadème. Les fils minces des deux extrémités ont aussi disparu.

J'ai trouvé encore avec les trois corps du troisième tombeau neuf croix formées de doubles feuilles d'or; j'en représente quatre ici.

C'est la figure 285 qui est la plus richement décorée ; les feuilles ressemblent à des feuilles de laurier et sont ornées de belles fleurs au repoussé ; il y a une décoration de spirales aux deux extrémités de chaque feuille. Au centre de chacune de ces croix est fixée une croix plus petite, faite d'une petite feuille d'or sans ornements. La croix de la figure 286, qui présente la même forme que ces

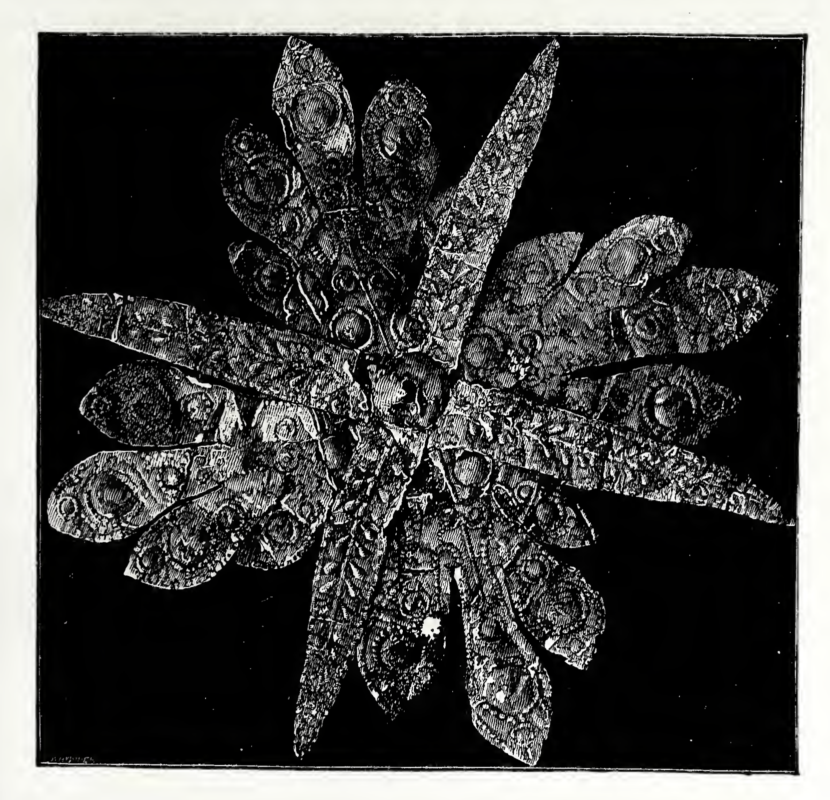


Fig. 291. — Croix d'or. Troisième tombeau. Au quatre-septième environ de la grandeur réelle.

dernières, a probablement été fixée autrefois au centre de l'ornement en forme d'étoile (fig. 288). Mais, comme je n'en suis pas sûr, je donne les deux dessins séparément.

La figure 287 représente un petit ornement d'or composé de trois fleurs. La petite croix d'or de la figure 289 est très-curieuse, les feuilles en sont magnifiquement ornées de cercles et de spirales ; au centre est fixée une autre croix, composée de petites feuilles d'or richement ornées. La grande croix de la figure 290 présente une ornementation de boucliers en miniature ; à l'extrémité de chaque

feuille il y a trois petits cercles qui entourent deux autres cercles intérieurs.

En différentes parties des feuilles de cette dernière croix, on aperçoit de petits trous, ce qui prouve qu'un autre ornement était fixé au centre, probablement une croix comme celle de la figure 285 ou une étoile comme celle de la figure 288.

J'ai trouvé encore dans ce tombeau deux grandes et belles



Fig. 292. — Broche d'or (πόρπη). Troisième tombeau. Grandeur réelle.

étoiles d'or; l'une d'elles est reproduite ici (fig. 291). Elles sont formées de deux croix d'un dessin différent, avec de riches ornements au repoussé; les deux croix sont attachées ensemble par une épingle d'or à tête ronde et plate, qui s'est conservée dans l'étoile reproduite ici. Dans l'autre étoile, il ne reste plus que l'empreinte laissée par la tête de l'épingle, qui a disparu. Il m'est impossible de dire à quel titre ces croix servaient à la parure des morts, parce que je n'en ai pas trouvé une seule en place.

Sur l'un des corps, j'ai trouvé une broche d'or (πόρπη), montée

sur une très-grosse épingle d'argent, de 8 pouces (0^{m},20) de long (la fig. 292); cette épingle, mise probablement en contact avec quelque substance saline, s'est changée en un chlorure d'argent et s'est, par suite, brisée en deux: aussi ne peut-on voir dans la gravure que la partie supérieure de cette épingle. La broche représente une femme qui étend les bras, la face tournée de profil vers la gauche du spectateur; les traits de cette femme ont très-



Fig. 293. — Ornement d'or tiré du troisième tombeau. Au cinq-sixième de la grandeur réelle.

certainement le caractère grec. Son nez, qui est long, continue le front en ligne droite; ses yeux sont grands; ses cheveux ne descendent pas plus bas que le cou, qui est orné d'un collier; ses puissantes mamelles sont bien indiquées. La tête est surmontée d'une ornementation composée de spirales, du milieu de laquelle s'élance un beau palmier; de cet arbre pendent des deux côtés, à droite et à gauche, de longues tresses terminées par des glands en forme de fleurs.

J'ai recueilli dans le même tombeau deux ornements d'or très-curieux (fig. 293); ils sont trop gros et trop lourds pour avoir servi de pendants d'oreilles; c'étaient probablement des

parures pour la poitrine. Chacun d'eux se compose de deux pièces au repoussé, soudées ensemble, de sorte que l'objet présente la même ornementation sur ses deux faces.

La petite croix d'or (fig. 294) a une ornementation de spirales sur chacun de ses bras. Il est à remarquer que les ornements (fig. 291-294), de même que quelques-uns des autres petits ornements de ce tombeau [1], quoiqu'ils soient en or, ont la teinte rougeâtre du bronze. Si je les avais trouvés seuls, je n'aurais pas osé les faire remonter à une antiquité bien reculée; mais, en raison des conditions où ils sont placés dans le tombeau, il est impossible de supposer que les objets trouvés soient d'époques différentes.



Fig. 294.—Croix d'or. Troisième tombeau. Grandeur réelle.

Il a été recueilli aussi sur chacun des trois corps deux ornements d'or (six en tout) qui ont presque la forme de boucles d'oreilles; les figures 295 et 296 représentent deux de ces objets. Mais comme les deux extrémités de chacun d'entre eux se terminent par des spirales qui font quatre ou cinq tours, ils ne peuvent pas avoir servi de boucles d'oreilles; d'ailleurs, ils auraient été beaucoup trop lourds pour être employés à cet usage, attendu qu'ils sont en or massif. Le seul usage, selon moi, auquel on puisse les avoir employés a été de retenir ensemble les boucles de la chevelure; je crois qu'ils peuvent parfaitement expliquer le passage où Homère dit [2] : « Ces boucles, qui auraient pu rivaliser avec la chevelure des Grâces, ces tresses brillantes, retenues par des ornements d'or et d'argent, étaient souillées de sang. »

J'ai aussi recueilli sur les trois corps onze ornements d'or très-curieux; j'en ai fait graver trois (fig. 297, 298 et 299). Tous ont au milieu un tube étroit qui servait à les enfiler, car je ne suppose pas qu'ils aient pu servir à autre chose qu'à composer

1. Comme les figures 262, 264, 265, 266, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 279, 280, 303, 305, 306 et 316.

2. *Iliade*, XVII, 51 et 52:

Αἵματί οἱ δεύοντο κόμαι Χαρίτεσσιν ὁμοῖαι,
πλοχμοί θ', οἳ χρυσῷ τε καὶ ἀργύρῳ ἐσφήκωντο.

des colliers. Voici quelle en est la structure : aux deux extrémités du petit tube, qui, comme on le voit sur la figure, est orné d'incisions circulaires, on soudait un fil d'or délié; on l'enroulait onze

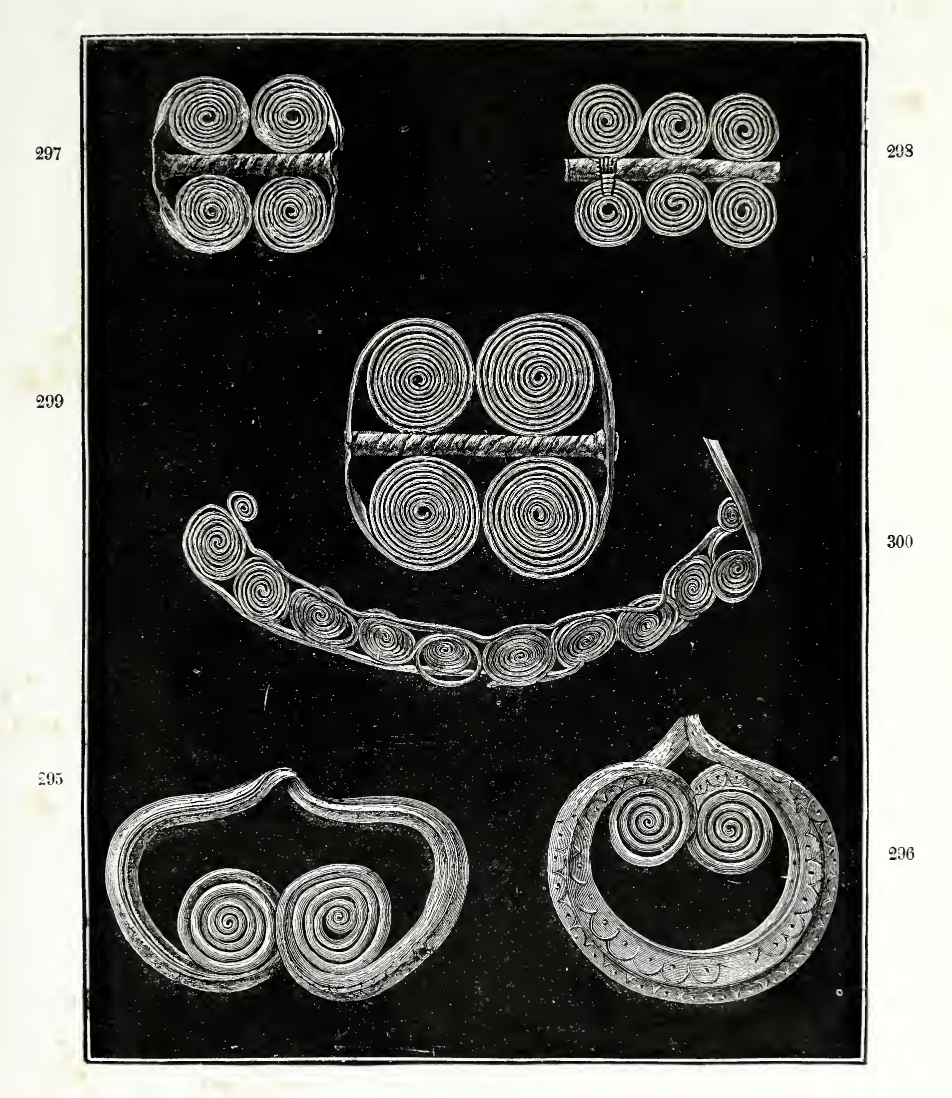


Fig. 295 à 300. — Ornements en or pour tenir les cheveux, bracelets et ornements pour colliers. Au cinq-sixième environ de la grandeur réelle.

fois sur lui-même, et l'on soudait les spirales ensemble; la spirale extérieure de chacun des enroulements était à son tour soudée au tube. J'ai trouvé six bracelets travaillés de la même façon (fig. 300); chacun de ces bracelets se compose de douze spirales

faites d'un même fil d'or mince; pour les assujettir autour du bras, on passait la petite baguette qui est à droite dans la spirale qui est à gauche; cette spirale servait ainsi de fermoir.

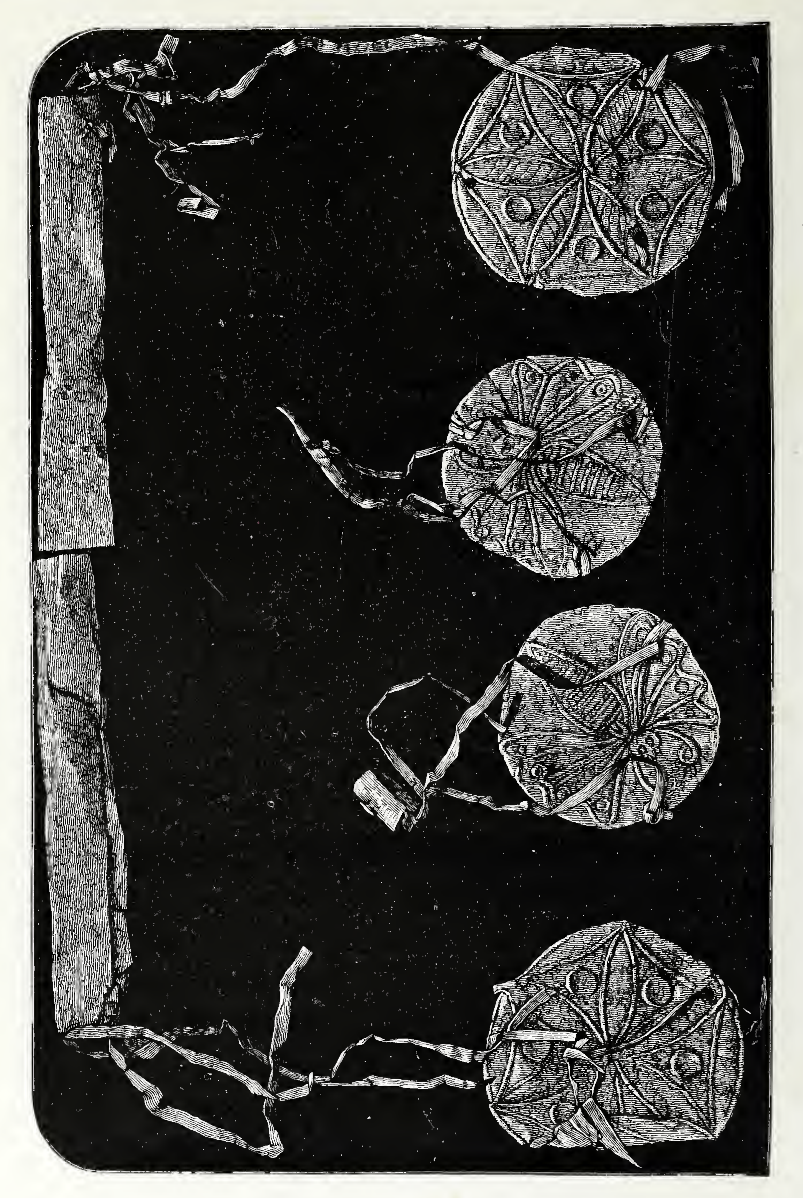


Fig. 301 et 302. — Balances en or (τάλαντα). Troisième tombeau. Au cinq-septième de la grandeur réelle.

Toujours dans le même tombeau, j'ai recueilli deux paires de balances en or (fig. 301 et 302); mais il n'y en a qu'une paire dont j'aie pu photographier le fléau; celui de l'autre paire était

écrasé et n'avait plus de forme. Les deux fléaux sont des tubes formés de plaques d'or très-minces, qui étaient sans aucun doute traversés d'un morceau de bois destiné à leur donner de la consistance; j'ai même retrouvé des débris de bois carbonisé dans plusieurs parties des tubes d'or. Les plateaux étaient reliés aux fléaux par de longs rubans d'or très-minces. Deux des plateaux sont ornés de fleurs, les deux autres de papillons bien dessinés. Il est évident que ces balances n'ont jamais pu servir; elles ont été faites exprès pour accompagner les corps des trois princesses dans leur tombeau et doivent avoir, par conséquent, un sens symbolique. J'appelle l'attention du lecteur sur les balances que l'on trouve dans les peintures murales des tombeaux égyptiens, et où sont pesées les bonnes et les mauvaises actions des morts. Dans tous les cas, ces balances rappellent tout de suite à notre souvenir le beau passage d'Homère[1] où Jupiter prend ses balances d'or et pèse les destinées d'Hector et d'Achille : « Déjà, pour la quatrième fois, ils reviennent près des fontaines, lorsque le père des dieux et des hommes déploie les balances d'or et y pose deux sorts du long sommeil et de la mort, celui d'Achille et celui du fils de Priam, et les soulève en tenant le milieu. Le sort fatal d'Hector l'emporte et descend jusque chez Pluton; alors Apollon l'abandonne. » (Trad. Giguet.)

La plaque d'or (fig. 303) doit avoir été collée sur quelque autre objet, autrement on ne saurait en expliquer l'usage. Elle présente une belle ornementation au repoussé, comme nous n'en avons pas encore vu de pareille à Mycènes. Le masque d'enfant (fig 304) se compose d'une plaque d'or très-mince; on y a découpé des trous pour les yeux, et, quoiqu'il soit tout froissé, on voit encore la légère saillie qui indique la place du nez.

Avec ce masque on a trouvé beaucoup de grands morceaux de feuilles d'or qui ont évidemment jadis couvert le corps d'un enfant;

1. *Iliade*, XXII, 209-213 :

'Αλλ', ὅτε δὴ τὸ τέταρτον ἐπὶ κρουνοὺς ἀφίκοντο,
καὶ τότε δὴ χρύσεια πατὴρ ἐτίταινε τάλαντα·
ἐν δ' ἐτίθει δύο κῆρε τανηλεγέος θανάτοιο,
τὴν μὲν 'Αχιλλῆος, τὴν δ' Ἕκτορος ἱπποδάμοιο·
ἕλκε δὲ μέσσα λαβών· ῥέπε δ' Ἕκτορος αἴσιμον ἦμαρ,
ᾤχετο δ' εἰς 'Αΐδαο· λίπεν δέ ἑ Φοῖβος 'Απόλλων.

d'ailleurs deux de ces morceaux ont parfaitement conservé l'empreinte de ses petites mains; l'enfant portait une grande bague à l'un des doigts. Trois autres morceaux de feuilles d'or ont servi de knémides à l'enfant : ils reproduisent la forme des jambes. Il est donc certain qu'un ou plusieurs enfants ont été brûlés et ensevelis

303 304



305 306

Fig. 303 à 306. — Ornements d'or. Troisième tombeau. A la moitié de la grandeur réelle.

avec les trois femmes; ce fait concorde du reste parfaitement avec la tradition citée par Pausanias[1].

Quatorze objets en plaques d'or, magnifiquement décorés, sont d'un style que je n'ai pas encore rencontré à Mycènes. La figure 305 représente un de ces objets. On voit un trou à la partie supérieure, ce qui donne à supposer que ces ornements auraient pu servir de pendants d'oreilles. La plaque d'or (fig. 306) doit avoir été collée sur quelque autre objet, car on n'y voit pas de trou. Elle représente

1. Pausanias, II, xvi, 6. Voyez le passage cité en entier au chapitre III.

au repoussé, d'un travail très-défectueux, deux hommes : l'un, qui a des ailes et des pieds de cheval, semble jouer de la flûte ; il se tient debout, le pied droit sur la tête de l'autre, dont les bras sont étendus et les jambes écartées. Ces deux hommes ont des cornes sur la tête, et celles de la figure inférieure sont surtout bien marquées. A la droite des deux hommes, et par conséquent à la gauche du spectateur, on voit un étrange ornement qui, à première vue, semble se composer de caractères d'écriture ; en y regardant de plus près, on voit que c'est une simple décoration.

La boule percée, en cristal de roche d'un beau poli, que repré-



Fig. 307 et 308. — Objets en cristal de roche. Troisième tombeau. Grandeur réelle.

sente la figure 307 provient évidemment de la poignée d'un sceptre ou de la garde d'une arme quelconque, car on voit dans le trou une longue tige de métal, qui semble être de l'or, mais qui n'est probablement que du bronze ou de l'argent plaqué d'or.

L'objet représenté figure 308 est encore une boule de cristal de roche d'un beau poli ; elle présente d'un côté une large ouverture, et de l'autre simplement un trou ; l'intérieur est richement décoré de couleurs rouges et blanches. Je ne puis, en aucune façon, me rendre compte de la destination de cet objet.

Je citerai encore : deux objets de bronze, dont l'un paraît être un fragment et l'autre la poignée d'une arme ; — deux objets (fig. 309 et 310) que je crois être des sceptres. La tige d'argent de chacun de ces sceptres a été plaquée d'or, comme on peut le voir sur la partie qui s'enfonce dans les pommeaux de cristal de

roche tournés avec tant d'élégance. La boule de cristal (fig. 309) est ornée de sillons verticaux et percée dans toute sa longueur; à certains signes, on reconnaît qu'un autre objet, probablement en or, a été fixé à sa partie inférieure; justement un ornement d'or qui s'y adapte très-bien a été trouvé à part; je l'ai remis en place dans la gravure (*a*); je me suis cru d'autant plus autorisé à le faire, que l'on voit, aux brisures de sa partie supérieure, qu'il était fixé primitivement à un autre objet et qu'il en avait été séparé. Un des côtés est orné de lions, l'autre de griffons à têtes d'aigle; tout ce travail est d'un beau repoussé.

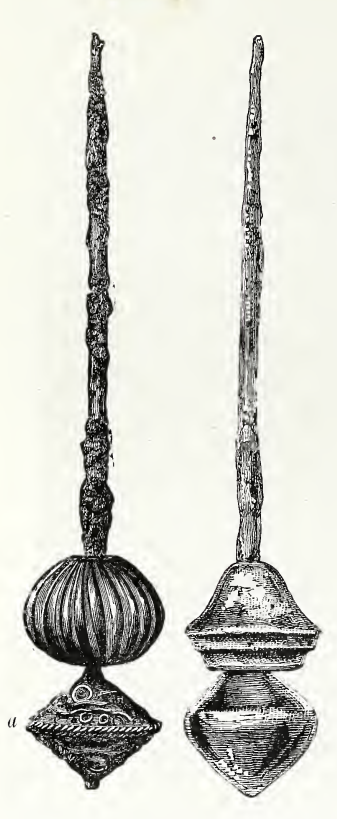


Fig. 309 et 310. — Sceptres d'argent plaqués en or avec poignées en cristal de roche. Troisième tombeau. Au tiers environ de la grandeur réelle.— *a*, boule d'or trouvée à part, mais appartenant à la poignée.

J'appelle l'attention du lecteur sur la dimension de ces sceptres, qui ne sont reproduits ici qu'au tiers de leur grandeur réelle. Je le prie, en outre, d'observer que ces énormes tiges en argent plaqué d'or s'enfonçaient sans nul doute dans des bâtons de bois revêtus de plaques d'or. Qu'il y ait eu une grande quantité de ces bâtons plaqués d'or, on ne peut pas en douter un seul instant quand on voit la grande quantité de tubes d'or qui ont été trouvés dans ces tombeaux, et qui contiennent encore des morceaux de bois, tantôt carbonisés, tantôt même en très-bon état de conservation.

La figure 311 est un coulant d'agate brune, percé, provenant évidemment d'un collier, comme les quatorze autres qui ont été trouvés dans le même tombeau. La figure 312 présente un autre type de perles pour collier; il en a été recueilli beaucoup de pareilles. Sur la magnifique gemme lentoïde en sardoine (fig. 313),

l'artiste a représenté en intaille une femme revêtue d'un riche costume; la robe, ouverte sur la poitrine, est ornée, à la partie supérieure et à la partie inférieure, de deux cercles de points, destinés sans aucun doute à représenter des boutons d'or. La tête est ornée d'une grande couronne ; les traits sont malheureusement trop peu distincts pour qu'on en puisse déterminer le type. Sur la robe, entre les genoux, on voit une fleur renversée. A la gauche de cette femme est assis un homme qui semble être revêtu d'une armure complète et qui porte sur la tête un casque avec un long panache. Son long nez aquilin est très-caractéristique : on dirait qu'il fait le geste de le toucher avec sa main

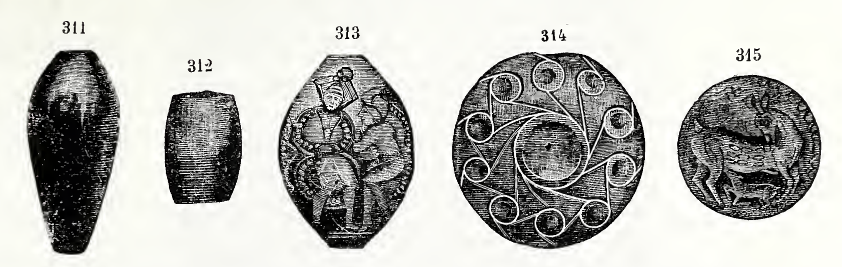


Fig. 311 à 315. — Coulants d'agate et gemmes lentoïdes en sardoine et en améthyste. Troisième tombeau. Grandeur réelle.

gauche. Les pieds de ces deux personnages sont bien indiqués; mais l'artiste semble avoir oublié les bras de la femme. La figure 314 est un ornement d'agate noire, en forme de toupie, avec ornementation de spirales à la partie inférieure; cet ornement n'est pas percé.

La gemme lentoïde en améthyste (fig. 315) est un objet très-curieux; la couleur en est d'un bleu violet transparent. Sur cette gemme est représenté, en intaille, un animal qui tourne la tête pour regarder son petit qu'il allaite. A n'en pas douter, cet animal a le corps, les jambes et même la tête et les cornes d'une biche; mais je dois faire observer que les plus anciens didrachmes de Corcyre représentent, dans un style analogue, une vache qui tourne la tête pour regarder son veau qu'elle allaite.

La figure 316 représente un ornement d'or en forme de roue; il en a été trouvé cinq autres du même type. Comme les roues de

bronze que nous avons passées en revue, ces six roues d'or n'ont que quatre rayons, formant une croix autour du moyeu qui est plein et dont le trou n'est qu'indiqué ; mais ici ces rayons décrivent des courbes, de telle façon que les espaces vides entre les roues sont en forme de demi-cercle. Tous ces rayons sont ornés d'incisions horizontales ; les jantes sont très-larges et portent tout autour un dessin courant de spirales.

J'ai encore recueilli dans ce tombeau un peigne de femme, en or,



Fig. 316. — Roue d'or. Troisième tombeau. Grandeur réelle.

avec dents en ivoire ; mais les dents sont tellement endommagées, que je ne puis les faire reproduire par la gravure ; — une grande bague d'argent à cachet ; cette bague, au contact de quelque sel, s'est décomposée en un chlorure d'argent : aussi la gravure du cachet a-t-elle disparu ; — douze tubes formés de plaques d'or, qui ont évidemment contenu autrefois du bois destiné à les consolider ; dans quelques-uns de ces tubes, on retrouve encore des débris de bois carbonisé. A quoi servaient ces tubes ? Il est difficile de le deviner : peut-être appartenaient-ils à des sceptres ou à des quenouilles ; — un grand nombre de grosses et de petites perles en or provenant de colliers ; et une énorme quantité de perles d'ambre, provenant de colliers également. Ces perles, sans doute

à cause de leur très-grande antiquité, sont devenues d'un brun foncé, et nous les avions prises d'abord pour de la résine; mais l'analyse du professeur Landerer a montré qu'elles sont de l'ambre le plus pur. Nous ne saurons jamais d'ailleurs si cet ambre provenait des bords de la Baltique ou d'Italie, où on le trouve en plusieurs endroits, particulièrement sur les côtes de l'est de la Sicile. Mais il est bien vraisemblable que l'ambre fut introduit en Grèce par les Phéniciens; en effet, en grec, *ambre* se dit *electrum* (ἤλεκτρον); or *elek* signifie *résine* en arabe, et il est probable qu'en phénicien il avait le même sens. L'ambre était très-bien connu d'Homère, qui en parle trois fois dans l'*Odyssée* comme d'une substance que l'on emploie au même usage que les pierres précieuses dans les parures d'or[1].

Autres objets trouvés avec les trois corps, dans le troisième tombeau : un ornement formé d'une feuille d'or quadrangulaire; — deux épingles d'or pour parer la poitrine; — une fleur d'or à tige d'argent; — une quantité considérable de menus ornements en or; — un grand nombre de coulants d'une pierre rouge transparente, provenant de colliers; — une broche de bronze plaquée d'or; — sept ornements d'or représentant des lions, dont deux seulement ont des têtes; — un ornement d'or qui figure un taureau attaqué par deux lions; — une grande quantité de petites feuilles très-minces d'or battu, dont le tombeau était littéralement jonché, au-dessus

1. *Odyssée*, XV, 460 :

Χρύσεον ὅρμον ἔχων, μετὰ δ' ἠλέκτροισιν ἔερτο.

« Portant un collier d'or, monté avec des perles d'ambre. »

Et XVIII, 295-296 :

Ὅρμον δ' Εὐρυμάχῳ πολυδαίδαλον αὐτίκ' ἔνεικεν,
χρύσεον, ἠλέκτροισιν ἐερμένον, ἠέλιον ὥς.

« Il apporta aussitôt à Eurymaque un élégant collier d'or, monté avec des perles d'ambre, un vrai soleil. »

Dans les deux cas, l'emploi du *pluriel* correspond exactement au sens de *perles d'ambre* serties dans une monture d'or.

Le troisième passage, *Odyss.*, IV, 73 :

Χρυσοῦ τ' ἠλέκτρου τε καὶ ἀργύρου ἠδ' ἐλέφαντος,

« L'or et l'électron (l'ambre), l'argent et l'ivoire, »

se trouve dans la description du palais de Ménélas; dans ce vers, l'or et l'*ambre*, qui sont *jaunes*, semblent former une antithèse poétique avec l'argent et l'*ivoire*, qui sont blancs.

et au-dessous des corps ; — la coupe d'or (fig. 317) et la boîte d'or (fig. 318).

La coupe n'a qu'une anse ; la partie extérieure est divisée par une bande horizontale en relief, composée de trois rubans, en deux compartiments, dont l'un est au-dessus de la bande et l'autre au-dessous ; tous les deux sont ornés de poissons en relief, au repoussé, d'un dessin très-naturel. La boîte d'or (fig. 318) est très-curieuse ; elle est munie d'un couvercle bien ajusté, qui était



Fig. 317 et 318. — Coupe et boîte d'or. Troisième tombeau. Au trois-huitième euviron de la grandeur réelle.

attaché à la boîte au moyen de deux fils d'or et de quatre trous ; un trou de chaque côté du couvercle et un trou de chaque côté du bord. On trouve une combinaison semblable dans la boîte qu'Arètè, femme du roi Alcinoüs, remplit de présents pour Ulysse ; car voici les recommandations qu'elle lui adresse : « Regarde maintenant toi-même le couvercle et noue promptement un nœud sur le dessus, de peur qu'on ne te vole pendant le voyage, quand tu te reposeras dans un doux sommeil, une fois embarqué sur le vaisseau noir[1]. »

Homère ajoute dans les vers qui suivent immédiatement :

« Mais aussitôt que le patient, le divin Ulysse, eut entendu ces

1. *Odyssée*, VIII, 443-445 :

Αὐτὸς νῦν ἴδε πῶμα, θοῶς δ' ἐπὶ δεσμὸν ἴηλον,
μήτις τοι καθ' ὁδὸν δηλήσεται, ὁππότ' ἂν αὖτε
εὕδησθα γλυκὺν ὕπνον, ἰὼν ἐν νηῒ μελαίνῃ.

paroles, il ajusta le couvercle et fit promptement par-dessus un nœud compliqué que la vénérable Circé lui avait autrefois prudemment enseigné[1]. »

Ces passages prouvent clairement que les coffres et les boîtes qui se fermaient par de semblables combinaisons étaient d'un usage général au temps d'Homère. Il en était de même à Troie, car j'y ai recueilli des centaines de vases en terre cuite, et même une boîte que l'on fermait par le même procédé[2]. On voit des vases en terre cuite de la même espèce dans la petite collection de poterie préhistorique de l'École française d'Athènes. Ils ont été trouvés dans une cité préhistorique de l'île de Théra, sous une couche de pierre ponce et de cendres volcaniques de 60 pieds (18 mètres) d'épaisseur. Ces pierres et ces cendres avaient été lancées par ce grand volcan central qui, d'après les géologues les plus compétents, doit s'être affaissé dans la mer et y avoir disparu vers 1700-1800 avant Jésus-Christ.

A Mycènes, tous les coffres et toutes les boîtes ont dû avoir le même système de fermeture, c'est-à-dire un fil passé à travers des trous pratiqués dans le couvercle et dans le bord de la boîte, puisque tous les vases d'or munis de couvercles que j'ai trouvés ici se ferment de la même façon. La boîte de la figure 318 est tout unie et sans aucun ornement.

Le beau vase d'or de forme sphérique (fig. 319) a une anse de chaque côté et une troisième sur le couvercle; le couvercle porte encore le fil d'or qui l'attache au vase en passant par le trou du bord. Ce vase n'a pour tout ornement que deux cordes en relief à la naissance du cou. Les deux vases d'or (fig. 320 et 322)

1. *Odyssée*, 446-448 :

Αὐτὰρ ἐπεὶ τόγ' ἄκουσε πολύτλας δῖος 'Οδυσσεὺς,
αὐτίκ' ἐπήρτυε πῶμα, θοῶς δ'ἐπὶ δεσμὸν ἴηλεν
ποικίλον, ὅν ποτέ μιν δέδαε φρεσὶ πότνια Κίρκη.

Dans l'*Odyssée* (II, 354), Télémaque, faisant ses préparatifs pour son voyage à Sparte, ordonne à sa nourrice Euryclée, de remplir de vin douze amphores, et de les fermer avec des couvercles; mais il fallait que ces couvercles fussent bien hermétiquement ajustés quand il s'agissait de liquides :

Δώδεκα δ'ἔμπλησον, καὶ πώμασιν ἄρσον ἅπαντας.

2. Voyez l'*Atlas* des *Antiquités troyennes*, pl. 78, fig. 1661 et 1662; pl. 105, fig. 2313; pl. 129, fig. 3490 *a-b*.

et la boîte d'or (fig. 321) ont aussi des trous dans le couvercle et dans le bord pour passer le fil d'or qui les reliait ensemble.



Fig. 319. — Vase d'or, dont le couvercle est retenu par un fil d'or. Troisième tombeau. Au sept-dixième de la grandeur réelle.

La figure 320 a une petite anse de chaque côté et une plus grande sur le couvercle ; elle est décorée de lignes courbes en



Fig. 320, 321 et 322. — Trois objets en or. Troisième tombeau. Au deux tiers environ de la grandeur réelle.

relief. La jolie boîte de la figure 321 n'a qu'une petite anse sur le couvercle et pas d'ornements. Le beau vase de la figure 322 a une anse de chaque côté, et sur le couvercle une troisième qui est

plus considérable. Il n'a pas d'ornementation. On voit sortir du couvercle le long fil d'or qui rattachait le couvercle au bord du vase. Ces divers objets et tous ceux qui ont été précédemment décrits sont travaillés au repoussé. J'ai trouvé en outre, dans ce tombeau, un vase d'argent uni qui n'a qu'une seule anse.

Dans la partie est du tombeau on a découvert quatre boîtes formées de plaques de cuivre (fig. 323) ; toutes les quatre sont



Fig. 323. — Boîte formée de plaques de cuivre et remplie de bois. Troisième tombeau. Au trois-dixième environ de la grandeur réelle.

remplies de morceaux de bois très-bien conservés, et qui, dans le haut des boîtes seulement ont été en partie carbonisés par le feu du bûcher funéraire. Chacune de ces boîtes a 10 pouces ($0^m,25$) de long, 5 pouces ($0^m,125$) de haut et 4 pouces $\frac{1}{2}$ ($0^m,1125$) de large. Les plaques de cuivre qui forment les côtés sont soudées ensemble ; nulle part on n'y trouve de clous, excepté le long du bord supérieur qui est à découvert et où l'on voit vingt longs clous de cuivre. Ces clous ont été enfoncés de l'extérieur et forment une grande saillie à l'intérieur. On se demande naturellement ce que signifie leur présence en cet endroit. Je ne puis me l'expliquer qu'en supposant qu'il y a eu de ce côté de la boîte une épaisse plaque de bois fixée par les clous de cuivre et qui aurait

été brûlée par le feu du bûcher. Je suppose que ces boîtes de cuivre, remplies de bois, pouvaient servir d'oreillers pour les morts et peut-être même pour les vivants ; car, dans tous les cas, elles ne sont pas plus dures, elles le sont même moins, que les oreillers d'albâtre ou de marbre trouvés dans les tombeaux égyptiens et dont plusieurs sont conservés au Musée Britannique. Je me suis imaginé d'abord que le bois contenu dans ces boîtes était peut-être du bois de santal qui aurait servi à parfumer le tombeau pendant que le bûcher funéraire était en feu ; mais



Fig. 324. — Vase de terre cuite. Troisième tombeau. Au sept-dixième de la grandeur réelle.

j'ai renoncé à cette explication, en songeant qu'il n'eût servi à rien de mettre ce bois odoriférant dans les boîtes et de l'y maintenir renfermé à l'aide de longs clous; d'ailleurs, s'il y avait été mis dans cette intention, il y en aurait eu davantage de brûlé. Peut-être tout simplement le bois précieux avait-il été importé de l'Inde dans ces petites boîtes. Dans l'état où il se trouve présentement, il est absolument impossible de reconnaître de quelle espèce d'arbre il provient. Toutes ces boîtes ont été trouvées près de la tête des morts, mais aucune dessous.

La figure 324 représente un petit vase de terre cuite façonné à la main. Le fond est d'un jaune clair; sur ce fond se dessine en rouge foncé l'ornementation suivante : trois bandes circulaires surmontées d'une spirale qui entrelace huit cercles; chacun de

ces cercles contient une feuille de palmier ; les cercles sont séparés par deux grosses taches rondes : une au-dessus, l'autre au-dessous de la spirale.

La figure 325, qui à première vue semble taillée dans un coquillage, est en réalité un objet d'albâtre ; il représente deux mains juxtaposées qui forment un creux ; tous les doigts sont distincts. Il est difficile d'expliquer quel a pu être l'usage d'un



FIG. 325. — Objet en albâtre. Troisième tombeau. Au sept-dixième de la grandeur réelle.

pareil objet, car il est trop lourd pour avoir servi de cuiller ou de truelle.

Dans le même tombeau j'ai trouvé un troisième morceau de cristal de roche d'un très-beau poli ; il forme un peu plus d'un hémisphère ; le fond est percé d'un trou au milieu ; il y a un autre trou dans chacun des côtés. L'intérieur est orné de peintures d'un rouge brillant. Je ne puis m'expliquer l'usage de cet objet ; sans les peintures, je croirais qu'il provient de la poignée d'un sceptre ; mais les peintures m'empêchent de m'arrêter à cette supposition.

Voici encore d'autres objets trouvés dans ce tombeau : un vase d'argent bien conservé, mais sans aucun ornement ; — un vase

d'argent, brisé, avec ornementation de spirales ; — une coupe d'argent, brisée, tout unie ; — un vase d'argent orné d'une bande horizontale de douze étoiles d'or au repoussé; malheureusement, il est en si mauvais état qu'on n'a pu le photographier; — un grand couteau de bronze à manche de bois; — l'orifice, plaqué de cuivre, d'un grand vase; ce vase, selon l'opinion du professeur Landerer, est une composition d'argent et de plomb; peut-être l'orifice n'a-t-il été plaqué de cuivre que pour que le cuivre pût être ensuite plaqué d'or; — une tasse d'albâtre; — un vase de cuivre réduit en morceaux; — deux grands vases de cuivre à deux anses; — un grand chaudron de cuivre (λέβης) à deux anses ; — et deux autres chaudrons à trois anses; ces chaudrons sont pareils à ceux qui ont été trouvés dans le quatrième tombeau et dont on verra les gravures au chapitre suivant.

On a trouvé aussi, dans le troisième tombeau, une grande quantité de fragments provenant de vases façonnés à la main ou de très-anciens vases de terre cuite fabriqués au tour; — enfin une longue pierre bien polie, de forme presque ovale, qui, selon M. Eustratiadès, peut avoir servi de contre-poids pour faire fermer une porte.



Fig. 326. — Masque d'or en forme de tête de lion. Quatrième tombeau. Au trois-dixième environ de la grandeur réelle.

CHAPITRE VIII

LE QUATRIÈME TOMBEAU DE L'ACROPOLE DE MYCÈNES

Continuation des fouilles dans l'agora aux endroits où il n'y avait pas de stèles pour diriger les recherches. — Découverte d'un autel de construction cyclopéenne; cet autel se trouve au-dessus du centre du grand tombeau, qui est le *quatrième*. — Ce tombeau contient les corps de cinq hommes, brûlés à l'endroit même où ils reposent, chargés de bijoux et recouverts d'une couche d'argile blanche. — Objets découverts. — Chaudrons de cuivre. — Dans un de ces chaudrons, cent boutons plaqués d'or ornés d'intailles. — Ce qu'Homère dit des chaudrons. — Tête de vache en argent, avec des cornes d'or et un soleil d'or sur le front : c'est une image de Hèra. — Têtes de vaches avec des haches entre les cornes. — Épées et lances en bronze. — Fourreaux de bois dorés et gardes d'épée ornées de clous d'or. — Trois masques d'or couvrant le visage des morts. — Quatrième masque représentant une tête de lion. — Deux anneaux à cachet et bracelet, avec ornements. — L'état de l'art correspond à celui que décrit Homère. — Cuirasses d'or sur deux des corps. — Couronne d'or près de la tête d'un autre. — Ornement d'or des jambières. — Le borax servait alors, comme aujourd'hui, pour souder l'or. — Plusieurs exemplaires du δέπας ἀμφικύπελλον, et autres vases d'or et d'argent. — Grande coupe d'or, avec des colombes sur les deux anses ; elle rappelle la coupe de Nestor dans l'*Iliade*. — Vases en terre cuite, à

deux anses, modelés à la main, pareils à ceux de Troie. — Ornements d'albâtre. — Baudriers d'or (τελαμῶνες). — Autres objets trouvés dans le tombeau, en cristal, ambre, albâtre. — — Diadèmes d'or, dont quelques-uns semblent faits pour des enfants; ceinture d'enfant; bandeau ou belle-Hélène, et autres ornements d'or. — Haches d'armes à deux tranchants. — — Les Grecs en faisaient un symbole, particulièrement à Ténédos. — Fourche funéraire en cuivre. — Couvercles de vases en os. — Vase d'argent et de plomb ayant la forme d'un animal. — Boutons de bois, plaqués d'or, avec de magnifiques ornements. — Dessins et exécution de ces ornements. — Centaines de fleurs d'or, de boutons unis, et autres ornements d'or. — Boutons d'or plus grands, magnifiquement ornés. — Feuilles d'or répandues à profusion sous les corps, dessus et autour. — Peigne de bois à manche d'or. — Modèles de temples en or. — Plusieurs seiches en or. — Pommeaux pour gardes d'épées, magnifiquement décorés. — Pointes de flèches en obsidienne. — Dents de sanglier. — Grands vases de cuivre. — Habitude de placer des vases de cette nature dans les tombeaux. — Trépied de cuivre. — Usages divers du trépied dans Homère. — Épées, lances et couteaux de bronze. — Plusieurs épées avec des morceaux de leurs fourreaux de bois, des pommeaux en albâtre, des clous d'or, etc. — Restes de fourreaux en toile. — Écailles d'huîtres et huîtres non ouvertes. — Poterie brisée indiquant une coutume funéraire qui existe encore. — Les os des morts. — Vases d'albâtre. — Poterie modelée à la main et très-ancienne poterie fabriquée au tour. — Fragments de coupe d'une forme caractéristique, tantôt en terre cuite et tantôt en or. — Autre type de coupe. — Deux pierres à aiguiser. — Une poignée d'un travail unique, en or, avec incrustation de cristal de roche : θαῦμα ἰδέσθαι.

Mycènes, 6 décembre 1876.

Encouragé par le succès, je résolus de fouiller le reste de l'espace renfermé par le double cercle parallèle de dalles qui forme l'enceinte de l'agora, et mon attention se porta tout particulièrement sur le terrain qui est immédiatement à l'ouest du dernier tombeau que j'avais fouillé, et cependant aucune stèle ne me signalait cet emplacement. Le sol, bien différent en cet endroit de ce qu'il est partout ailleurs, n'est qu'une terre noire où déjà, à la profondeur de 15 pieds (4^{m},50), on ne trouve que de la poterie façonnée à la main et de la poterie très-ancienne faite au tour : j'en conclus que le terrain n'avait pas été remué depuis une antiquité reculée; cette circonstance accrut l'espoir que j'avais de faire une découverte intéressante.

A une profondeur de 20 pieds (6 mètres) au-dessous de la surface primitive du monticule, j'atteignis une masse presque circulaire de maçonnerie cyclopéenne, qui offrait une grande ouverture circulaire en forme de puits; cette maçonnerie avait 4 pieds (1^{m},20) de haut, et mesurait 7 pieds (2^{m},10) du nord au sud, et 5 pieds $\frac{1}{4}$ (1^{m},575) de l'est à l'ouest[1]. Dans ce curieux monument, je reconnus

1. Voyez le plan F, pour le plan, la vue de l'autel, et une coupe du terrain de l'autel lui-même et du quatrième tombeau.

tout de suite un autel primitif, destiné à la célébration des rites funéraires ; je fus confirmé dans cette opinion par la présence de deux dalles en forme de pierres sépulcrales de 2 pieds $\frac{3}{4}$ (0^{m},825) de long sur 1 pied $\frac{1}{2}$ (0^{m},45) de large, et par celle d'une courte colonne couchée horizontalement au-dessous de l'autel ; cette colonne, selon moi, doit avoir été érigée en cet endroit pour marquer l'emplacement d'un tombeau. Des fragments d'une belle poterie façonnée à la main ou d'une très-ancienne poterie faite au tour, ainsi que des couteaux d'obsidienne, sont les seuls produits de l'industrie humaine que j'aie continué à trouver en cet endroit.

Enfin, à une profondeur de 26 pieds $\frac{1}{2}$ (7^{m},95) et à 4 pieds 7 pouces (1^{m},375) seulement du tombeau que j'ai décrit en dernier lieu, j'en ai trouvé un autre de 24 pieds (7^{m},20) de long, et de 18 pieds $\frac{1}{2}$ (5^{m},55) de large. Ce tombeau avait été taillé dans le roc à une profondeur de 6 pieds (1^{m},80) du côté ouest, de 10 pieds (3 mètres) du côté nord, de 8 pieds (2^{m},40) du côté sud, et de 6 pieds $\frac{1}{2}$ (1^{m},95) du côté est. Le fond de ce tombeau est à 33 pieds (10 mètres) au-dessous de la surface primitive du monticule[1].

Voici un point qui mérite de fixer l'attention : c'est que l'autel funéraire marquait juste le centre de ce tombeau ; il n'est donc pas douteux qu'il n'ait été érigé en l'honneur des morts dont les restes y reposaient.

Tout autour des quatre côtés du fond du tombeau s'élevait, sur une fondation de grosses pierres communes, un mur incliné, de 7 pieds $\frac{2}{3}$ (2^{m},30) de haut, composé de gros morceaux de schiste de forme irrégulière, qui avaient été joints avec de l'argile. Ce mur faisait une saillie de 4 pieds (1^{m},20), et par conséquent diminuait considérablement la dimension du tombeau. Comme dans les autres tombeaux, le fond était recouvert d'un lit de cailloux sur lequel, à distance à peu près égale les uns des autres, gisaient les corps de cinq hommes. Trois d'entre eux avaient la tête du côté de l'est et les pieds du côté de l'ouest ; les deux autres avaient la tête tournée du côté du nord et les pieds du côté du sud.

1. Voyez les plans B, BB, C, et la planche VI.

Évidemment les corps avaient été brûlés à la place même où chacun d'eux reposait; ce qui le prouvait, c'était la quantité de cendres qu'il y avait sur chacun des corps, et à côté de lui, c'étaient aussi les marques laissées par le feu sur les cailloux et sur le mur de schiste. La crémation de tous les corps sur le lit de cailloux, au fond même de ce tombeau aussi bien qu'au fond de tous les autres, a été officiellement constatée par les trois employés du gouvernement envoyés par le directeur général des Antiquités de Grèce, le professeur Panagiotès Eustratiadès, pour m'aider à garder les trésors. Elle a été constatée aussi par le professeur d'archéologie, Phendiklès, qui a passé ici deux semaines avec moi, et enfin par les milliers de personnes qui affluent ici de toutes les parties de l'Argolide pour voir ces merveilles. En conséquence, quiconque éprouverait des doutes sur l'exactitude de mon exposé au sujet de cette crémation, est prié de s'adresser au susdit directeur général ou au ministère de l'instruction publique, à Athènes.

Les cinq corps de ce QUATRIÈME TOMBEAU étaient littéralement ensevelis sous les bijoux, et ces bijoux — comme ceux des autres tombeaux — portent des traces visibles des feux funéraires.

Ici, comme dans le premier et le troisième tombeau, j'ai remarqué que, pour une raison qui m'échappe, les corps brûlés, avec leurs ornements d'or, avaient été recouverts, après la crémation, d'une couche de 3 ou 4 pouces (0^{m},075-0^{m},10) d'épaisseur de la même argile blanche qui avait servi à joindre les morceaux de schiste du mur incliné à l'intérieur du tombeau. Sur cette couche d'argile était placé le second lit de cailloux. Jusqu'à 1 pied environ (0^{m},30) au-dessus du premier lit de cailloux, le travail des fouilles ne présente aucune difficulté ; nous n'avons qu'à indiquer aux travailleurs l'endroit précis où ils doivent creuser. Mais, à partir de ce point, nous sommes forcés de faire le travail nous-mêmes ; c'est une besogne très-difficile et très-pénible pour nous, surtout pendant cette saison pluvieuse; car, pour creuser, il faut absolument que nous soyons à genoux et que nous enlevions soigneusement la terre et les pierres avec nos couteaux, afin de ne détériorer ou de ne perdre aucun des ornements d'or.

En commençant à explorer les couches inférieures de ce tombeau, à partir du côté sud, j'ai découvert tout de suite cinq grands vaisseaux de cuivre (λέϐητες, *chaudrons*). Dans l'un de ces chaudrons il y avait un nombre rond de cent boutons, les uns très-grands, les autres plus petits; ces boutons sont en os, plaqués d'or, avec de magnifiques spirales en intaille et autres ornements. Trois des vases de cuivre mesurent chacun de 14 à 20 pouces (0^{m},35 à 0^{m},50) de diamètre et ont deux anses verticales; le quatrième, de la même forme que les autres, a trois anses; le cinquième est une cruche haute de 1 pied $\frac{3}{4}$ (0^{m},525); elle a deux anses, dont l'une est fixée par des clous à l'orifice et au haut de la panse du vase, tandis que la seconde anse est fixée à la partie inférieure. Ces cinq vases de cuivre étaient debout, près du mur intérieur, du côté sud.

Nous voyons, dans l'*Iliade*, des allusions continuelles aux vases de cuivre (λέϐητες) aussi bien qu'aux trépieds, comme prix dans les jeux ou comme présents[1]. Mais, dans l'*Odyssée*, il en est généralement fait mention comme de bassins où l'on se lavait les mains pendant le sacrifice ou avant le repas[2]. On s'en servait aussi pour le bain de pieds[3]. Il faut remarquer que trois des cinq vases de cuivre, et notamment la cruche, portent des traces non équivoques d'un long service sur le feu. C'est un fait notable, qu'il n'y a de *soudure* dans aucun des grands vases de cuivre provenant soit de ce tombeau, soit de tout autre des tombeaux mycéniens; ces grands vases se composent tout simplement de plaques de cuivre solidement jointes ensemble par d'innombrables petits clous. Toutes les anses sont également attachées aux vases par des clous à large tête.

Près du vase de cuivre qui contenait les boutons d'or, j'ai trouvé une tête de vache en argent, avec deux longues cornes d'or, que je représente dans les figures 327 et 328.

1. *Iliade*, IX, 123, 265; XXIII, 259 et 267; XXIV, 233; *Odyssée*, XIII, 13.
2. *Od.*, I, 137; III, 440.
3. *Od.*, XIX, 386, 469.

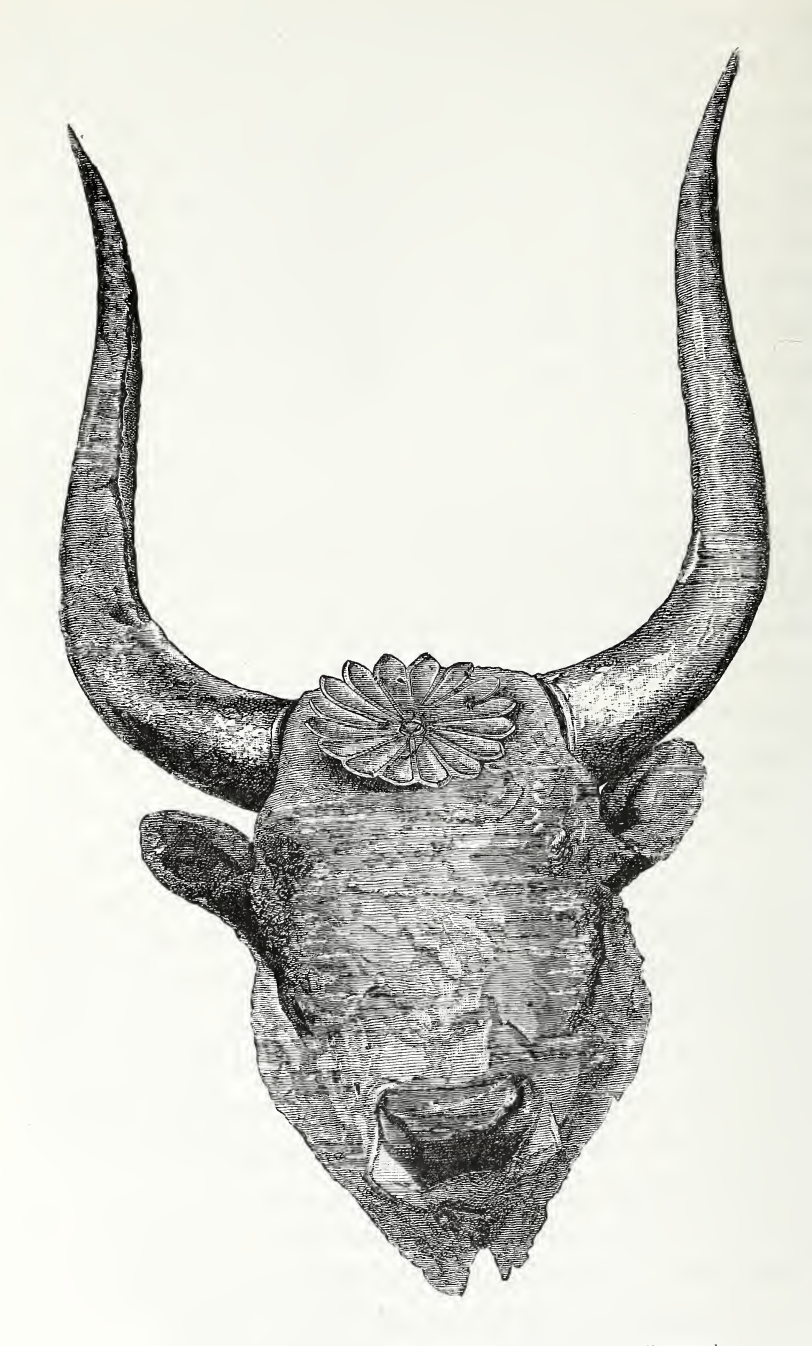


Fig. 327. — Tête de vache en argent, avec cornes d'or. Quatrième tombeau.
Au sept-vingtième environ de la grandeur réelle.

Nota. — La légère différence qu'il y a entre la *dimension* de cette tête et celle de la figure 328 est purement accidentelle ; elle provient de ce que les gravures ont été exécutées par deux artistes différents



Fig. 328. — Autre vue de la tête de vache en argent, avec cornes d'or. Quatrième tombeau.

Cette tête de vache porte sur le front un ornement magnifique : c'est un soleil d'or de 2 pouces $\frac{1}{5}$ (0^{m},055) de diamètre ; sur le milieu de la tête, il y a un trou rond qui peut avoir servi à mettre des fleurs. Je rappelle ici au lecteur que l'Apis égyptien est représenté avec un soleil entre les cornes.

Il est évident que l'orfévre mycénien ne connaissait pas l'art de plaquer l'or sur l'argent; car, toutes les fois qu'il avait à le faire, il commençait par plaquer le cuivre sur l'argent, puis il plaquait l'or sur le cuivre. C'est ce qu'il a fait pour cette tête de vache, dont il avait à plaquer le mufle, les yeux et les oreilles; il a commencé par les plaquer de cuivre, et c'est sur le cuivre qu'il a plaqué l'or. Sur le mufle, le plaqué d'or est très-bien conservé, mais il a presque entièrement disparu des yeux et des oreilles. On ne peut douter que cette tête de vache n'ait été destinée à représenter la déesse Hèra, divinité protectrice de Mycènes.

Dans le même tombeau ont encore été trouvées trente-cinq têtes

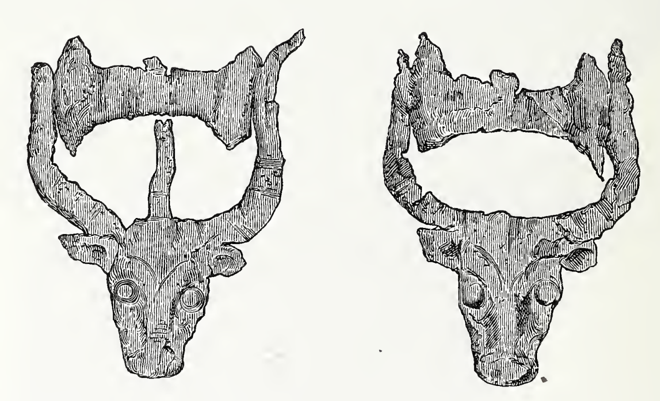


Fig. 329 et 330. — Deux têtes de vaches en or avec des doubles haches. Grandeur réelle.

de vaches, semblables aux figures 329 et 330; formées d'une feuille d'or très-mince, elles ont une double hache entre les cornes. Six de ces têtes de vaches sont assez bien conservées; les vingt-neuf autres sont plus ou moins mutilées. J'ai ramassé en outre une grande masse de débris de têtes de vaches semblables.

Je discuterai plus loin le symbole de la double hache, qui se retrouve à plusieurs reprises dans ces tombeaux. Je voudrais ici

appeler l'attention sur les trois têtes de vaches à longues cornes (dont deux seulement sont en or, et la troisième, à ce qu'il semble, en argent), qui figurent parmi les offrandes, sur les peintures murales d'un tombeau de Thèbes, conservées au Musée Britannique. Les deux têtes d'or sont portées par des Asiatiques, sur des vases d'or, tandis que la tête de vache en argent est offerte par des Égyptiens. J'appelle aussi l'attention sur les *Voyages en Éthiopie*, de M. G.-A. Hoskins (p. 330); on y trouve la reproduction d'une peinture murale tirée d'un tombeau de Thèbes; cette peinture représente une grande procession, dans laquelle, entre autres présents, il y a des anneaux et quatre têtes de vaches avec de longues cornes : tous ces objets semblent être en or.

En poursuivant mes fouilles de l'est à l'ouest, je découvris un monceau de plus de vingt épées de bronze et d'un grand nombre de lances. La plupart des épées avaient eu des fourreaux en bois et des gardes également montées en bois, dont on pouvait voir encore de nombreux débris. Tout le long du monceau d'épées, et dans le monceau même, j'ai trouvé étendues en ligne beaucoup de plaques rondes en or ornées de belles intailles, et des restes de rondelles en bois, qui avaient autrefois formé une ornementation continue de chaque côté des fourreaux d'épée. La plus grande plaque se trouvait à l'extrémité la plus large du fourreau, et la plus petite plaque à l'extrémité opposée. Les gardes en bois des épées avaient été pareillement ornées de grandes plaques rondes couvertes d'un riche travail en intaille. L'espace qui restait entre les plaques a été constellé de petits clous d'or, et l'on peut voir des clous d'or sur les gros pommeaux en bois ou en albâtre des gardes d'épées. Sur les épées et sur les débris des fourreaux, et tout autour, on remarquait en grande quantité une fine poudre d'or, dont la présence prouve évidemment que les gardes et les fourreaux avaient été aussi dorés.

Quelques-unes des hampes de lances semblaient bien conservées; mais elles tombèrent en poussière au contact de l'air. Malheureusement, les crânes des cinq squelettes étaient dans un état

de décomposition si avancé, qu'il a été impossible d'en conserver un seul en entier. Les deux corps dont la tête était tournée vers le nord avaient le visage recouvert de grands masques, faits de plaques d'or grossièrement travaillées au repoussé. Par malheur, un de ces masques a tant souffert du feu funéraire et du poids énorme des pierres et des décombres, de plus la cendre y



Fig. 331. — Masque d'or, trouvé sur la face d'un des morts. Quatrième tombeau. Au tiers environ de la grandeur réelle.

adhérait si fortement, qu'il a été impossible d'en prendre une bonne photographie. Cependant, il suffit de le considérer quelques minutes pour se faire une idée assez juste des traits. Il représente une grande figure ovale, jeune, avec un front élevé, un long nez grec et une petite bouche à lèvres minces; les yeux sont fermés, mais les cils et les sourcils sont bien indiqués.

Le second masque (fig. 331) représente une physionomie tout à fait différente. La face est ronde, les joues pleines et le front peu développé; le nez ne continue pas le front en ligne droite

comme dans l'autre masque; la bouche est petite et les lèvres épaisses; les yeux sont fermés; les cils, ainsi que les sourcils qui se rejoignent, sont assez bien représentés.

Un troisième masque, formé d'une plaque d'or beaucoup plus



Fig. 332. — Masque d'or. Quatrième tombeau. Au trois-huitième environ de la grandeur réelle.

épaisse, a été trouvé couvrant le visage d'un des trois corps qui reposent avec la tête à l'est.

Ce masque, dont je donne la gravure (fig. 332), présente, à son tour, une physionomie complétement différente des deux autres; les rides qui sont au-dessus de la bouche, à droite et à gauche,

l'expression de la bouche, qui est très-grande avec des lèvres très-minces, ne nous permettent pas de douter que nous n'ayons sous les yeux le portrait d'un homme plus avancé en âge. Le front est très-développé, et les yeux très-grands; ils sont ouverts, et l'on n'y voit ni cils ni sourcils; le nez a été déprimé par les pierres, et n'a plus de forme. Dans ce masque est conservée une partie du crâne de l'homme dont il couvrait la figure.

Les physionomies représentées par ces trois masques diffèrent tellement l'une de l'autre, elles sont en même temps si complétement différentes du type idéal des statues de dieux et de héros, qu'on peut affirmer, sans l'ombre d'un doute, que chacun des masques représente le portrait du mort dont il couvrait la figure. S'il en était autrement, tous les masques auraient représenté le même type idéal.

Un quatrième masque d'or massif a été trouvé à la tête d'un autre des trois corps qui avaient la tête tournée vers l'est. Cet objet était plié en deux et ressemblait si peu à un masque, que je l'ai pris tout d'abord pour un casque. C'est comme casque que je l'ai décrit dans une lettre publiée par le *Times* le 27 décembre dernier. Mais, après l'avoir déplié, je m'aperçois qu'il n'a rien de la forme d'une coiffure et qu'on n'a pu avoir d'autre dessein que d'en faire un masque pour couvrir la face du mort; il est probable qu'il avait été dérangé par hasard pendant la crémation. A première vue, la gravure (fig. 326) donne plutôt l'idée d'une blouse que de tout autre objet; mais, en y regardant de plus près, on découvre qu'il représente une tête de lion, dont on distingue nettement les oreilles et les yeux. Comme il est en or pur, il est si peu résistant, qu'il s'en est détaché plusieurs morceaux, par exemple un morceau du sommet de la tête, un autre du nez, un troisième des mâchoires, et un quatrième de la crinière, à la gauche du spectateur. Mais ces morceaux ont été recueillis et pourraient être facilement remis en place par un habile orfévre. Néanmoins, malgré tout ce qui lui manque, en l'état où il est maintenant, on distingue nettement le nez du lion et son énorme mâchoire supérieure. A la droite du spectateur, on voit dans le bord deux petits

trous ronds, et il y a deux trous pareils dans le morceau qui manque du côté gauche. Ces trous ont dû certainement servir à fixer le masque sur un autre objet. Voici un fait sur lequel j'appelle l'attention : les yeux et les oreilles de cette tête de lion sont d'une petitesse disproportionnée et n'offrent qu'une très-grossière représentation de la nature.

Ni dans Homère ni dans aucun des classiques postérieurs on ne trouve aucune allusion à la coutume d'enterrer les morts avec des masques reproduisant leur portrait ou même avec des masques quelconques. On trouve quelquefois dans des tombeaux égyptiens des masques de bois; mais ces masques ne représentent qu'un type idéal et jamais un portrait[1]. Dans un tombeau, près de Kertch, on a aussi trouvé un masque de femme, qui peut représenter un portrait[2]. On a trouvé un masque de bronze à Nola[3].

J'ai trouvé aussi, avec les trois corps dont les têtes étaient



Fig. 333. — A, B. Deux bagues à cachet, en or. Quatrième tombeau. Grandeur réelle.

tournées du côté de l'est, deux grandes bagues à cachet (fig. 333, 334 et 335) et un grand bracelet d'or (fig. 336). Les figures 333 (A et B) montrent l'envers des bagues à cachet. Les surfaces des deux cachets sont légèrement convexes ; l'un (fig. 334) représente, en intaille très-archaïque, un chasseur avec son cocher dans un char traîné par deux étalons, dont les huit pieds sont en l'air et sur une ligne parallèle au sol, pour montrer avec quelle impétuosité ils s'élancent en avant. Leurs queues touffues se

1. Voyez Caylus, *Recueil d'antiquités*, I, 41, pl. XI.

2. *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, pl. I. Il y est fait mention aussi d'un masque d'or trouvé à Olbia.

3. Tischbein, *Recueil de gravures*, II, 1. Il y est fait mention aussi d'un masque de fer provenant d'un tombeau, à Santa Agata dei Goti.

dressent en l'air et sont très-naturelles, ainsi que leurs corps; il n'en est pas de même des têtes qui ressemblent beaucoup plus à des têtes de chameaux qu'à des têtes de chevaux. On n'aperçoit pas de courroies pour attacher les chevaux au char, qui diffère de forme avec ceux que nous voyons dans les sculptures de Mycènes, car ici les côtés sont évidés en forme de croissants, et consolidés par des listels en saillie qui entourent probablement le char, du moins de trois côtés. Mais la roue ressemble exactement à celles des sculptures, car elle n'a que quatre rayons qui forment une croix autour de l'essieu.

Les deux hommes sont nus et portent tout simplement une





Fig. 334 et 335. — Intailles sur les bagues à cachet. Quatrième tombeau. Grandeur réelle.

ceinture autour des reins; comme ils ont la tête nue, on voit que leur chevelure est courte et épaisse; tous les deux portent des boucles d'oreilles. Leurs mâchoires sont très-saillantes, et ils ont des figures très-archaïques, surtout le cocher, dont on voit le corps tout à fait de face pendant que sa tête est tournée de profil vers la droite; ses épaules sont trop larges et trop anguleuses et en disproportion avec le reste du corps. Le chasseur, qui semble beaucoup plus jeune que son compagnon, se penche sur le devant du char, tenant un arc dans sa main gauche. De la main droite il tire la corde à lui et fait le geste de décocher une flèche sur un cerf à longues cornes qui fuit devant le char, et tourne la tête comme s'il était frappé de terreur. On remarquera que le cerf est représenté en l'air et que ses pieds de

derrière sont au niveau des hommes du char, tandis que ses pieds de devant sont encore plus haut. D'ailleurs, le corps de ce cerf ne manque pas de naturel. L'objet que l'on voit juste devant les pieds des chevaux est destiné à représenter la surface du sol, bien que la courbure de l'anneau lui donne plutôt l'apparence d'un arbre. Celui qui est à la fois au-dessus du cerf et au-dessus de l'archer n'est qu'un pur ornement, qui est peut-être destiné à représenter les nuages; M. Newton pense qu'il représente des montagnes.

La scène de bataille représentée sur l'autre bague à cachet offre encore plus d'intérêt (fig. 335); nous y voyons quatre guerriers, et l'un de ces guerriers a évidemment vaincu les trois autres. Un des vaincus, blessé, est assis sur le sol, à la droite du vainqueur, appuyé sur ses mains. Il n'a qu'un casque bas de forme (κυνέη) sur la tête et est d'ailleurs complétement nu. On distingue bien sa barbe, et le graveur mycénien s'est donné beaucoup de peine pour représenter l'anatomie du corps; bien qu'il soit assis avec les jambes étendues de profil pour l'œil du spectateur, néanmoins toute la partie supérieure du corps est vue complétement de face et sans aucun souci des lois de la perspective.

Le second guerrier vaincu semble être également blessé, car il a un genou en terre devant le vainqueur, tandis que son autre jambe est étendue sur le sol; mais il continue de lutter contre son antagoniste, essayant de le frapper avec la longue épée qu'il tient dans sa main droite. J'appelle l'attention sur le gros pommeau qui termine la garde de l'épée.

Le guerrier blessé n'est pas complétement nu, car on voit distinctement qu'il porte une espèce de pantalon, qui d'ailleurs ne descend pas plus bas que le milieu des cuisses. Il aurait eu certainement la tête bien proportionnée si l'artiste n'avait oublié d'enlever une petite parcelle d'or; cette parcelle produit une petite ligne dans la photographie, et cette petite ligne fait que le guerrier semble avoir tout simplement un casque et pas de tête. Supposons que cette ligne a disparu, nous reconnaissons tout de suite les véritables proportions de la tête, avec son petit casque, qui a une partie supé-

rieure (*φάλος*), mais pas de *λόφος* ou *panache*. Quoique ce guerrier soit aussi agenouillé en profil pour le spectateur, on voit néanmoins le corps tout entier absolument de face, au mépris des règles de la perspective.

Le troisième guerrier semble avoir pris la fuite ; on ne voit que sa tête et ses pieds, parce que tout le reste du corps est caché par un énorme bouclier d'une forme particulière ; ce bouclier, si l'homme était tout debout, le couvrirait de la tête aux pieds. On voit une bordure tout autour du bouclier, et il semble porter un ornement, qu'il est du reste difficile de distinguer. Si le guerrier semble n'être pas debout, cela tient seulement à la courbure de l'anneau. Le bouclier nous offre, sans aucun doute, le modèle d'un de ces grands boucliers homériques, d'une si énorme dimension que le poète les compare à des tours[1].

« Ajax s'approcha, portant son bouclier pareil *à une tour*, bardé d'airain, formé de sept peaux de bœuf ; c'était l'œuvre de Tychios, le plus habile de ceux qui travaillent le cuir ; il habitait à Hyla. »

La tête de ce guerrier est couverte d'un casque, avec une large bordure et un grand *φάλος*, auquel est attaché le *λόφος* ; au *λόφος*, flotte un panache (*ἵππουρις*) très-bien dessiné. Il semble s'être arrêté dans sa fuite ; il a tourné la tête et il s'efforce de frapper le vainqueur de sa longue lance. Le vainqueur est d'une taille gigantesque ; il porte sur la tête un casque semblable à celui de l'homme au bouclier « grand comme une tour » ; le panache seul est différent : il se compose de trois bandes qui représentent peut-être des plumes d'autruche. On dirait qu'il porte un large ceinturon, car on voit quatre longues courroies qui pendent de ses cuisses ; son corps est le mieux proportionné des quatre. Il saisit de la main gauche le vaincu qui est devant lui ; de sa main droite levée il lui porte un coup mortel avec une large épée à deux tranchants ; sur la garde de cette épée nous voyons encore un très-gros pommeau,

1. Voyez l'*Iliade*, VII, 219 :

Αἴας δ'ἐγγύθεν ἦλθε φέρων σάκος ἠΰτε πύργον,
χάλκεον, ἑπταβόειον, ὅ οἱ Τυχίος κάμε τεύχων,
σκυτοτόμων ὄχ' ἄριστος, Ὕλῃ ἔνι οικία ναιων.

Voyez aussi XI, 485 ; XVII, 128.

comme nous en trouvons tant ici, soit en albâtre, soit en bois. La pose du vainqueur est d'un naturel parfait. Il a porté le pied gauche en avant, et s'appuie de tout le poids de son corps sur la jambe gauche pour asséner un coup plus terrible. Au-dessus des quatre guerriers, il y a un ornement que M. Newton considère, peut-être avec raison, comme une grossière représentation de montagnes. Je dois ajouter ici que les deux bagues à cachet sont très-petites, et il n'y a que des femmes qui aient pu les porter au doigt.

Au moment où je découvris ces merveilleux cachets, je m'écriai involontairement : « L'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* doit néces-

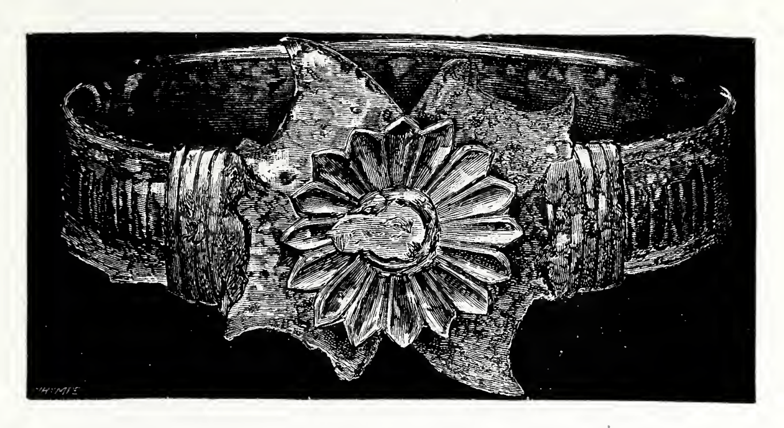


Fig. 336. — Bracelet d'or. Quatrième tombeau. Grandeur réelle.

sairement être né et avoir été élevé au milieu d'une civilisation capable de produire de pareilles œuvres. Un poète qui avait continuellement sous les yeux des objets d'art semblables à ceux-ci a seul pu composer ces poèmes divins. » M. Gladstone a déjà prouvé jusqu'à l'évidence, dans son célèbre ouvrage intitulé *Synchronisme homérique*, qu'Homère était un Achéen, et constamment je découvre dans les profondeurs des tombeaux mycéniens des milliers de preuves nouvelles qui démontrent la parfaite vérité de son assertion.

C'est aussi un objet d'un haut intérêt que le lourd bracelet en or massif représenté par la figure 336. Il forme un remarquable contraste avec les deux bagues à cachet ; en effet, il est de dimensions si énormes, qu'il s'adapterait à la cuisse d'un homme ordinaire. Il

a une ornementation de traits verticaux entre deux marges formées par deux bandes circulaires ; il est décoré en outre d'une belle fleur d'or qui n'est pas soudée directement sur le bracelet : elle est fixée à l'aide d'un clou d'argent sur une plaque du même métal, et c'est cette plaque qui est soudée sur le bracelet. La plaque d'argent, dont une partie a été brisée tout autour, semble avoir représenté quatre fleurs ; il y a des signes qui prouvent qu'elle a été plaquée de cuivre ; ce cuivre, à son tour, devait sans aucun doute avoir été plaqué d'or. En effet, comme je l'ai déjà fait remarquer, les orfévres mycéniens ne connaissaient pas l'art de plaquer l'or sur l'argent.

Les deux corps dont la tête est tournée vers l'est et la figure recouverte de masques d'or avaient aussi de grands plastrons d'or sur la poitrine. L'un de ces plastrons est en or massif, mais sans aucun ornement ; l'autre est fait d'une plaque d'or beaucoup plus mince ; il est décoré au repoussé de deux bordures de petits cercles ; entre ces bordures, il y a cinq rangées d'ornements en forme de boucliers formés de cercles concentriques. Ce dernier plastron porte un trou à chaque extrémité pour l'attacher au corps. Près de la tête d'un autre squelette, j'ai trouvé la belle couronne d'or (*στέμμα*, fig. 337) ; j'avertis le lecteur qu'elle est représentée ici à l'envers ; en effet, du côté qui se trouve être en dessous dans la gravure, étaient attachées avec de très-petits clous, dont six sont encore visibles, une certaine quantité de feuilles dont il reste quelques-unes ; si donc cette couronne avait été fixée autour de la tête dans le sens où elle est représentée ici, les feuilles seraient retombées sur les yeux, ce qui n'a jamais pu avoir lieu[1]. Ainsi, les feuilles étaient attachées à la partie supérieure de cette couronne ; elle avait à la partie inférieure une petite bordure formée de petits traits obliques ; l'espace intermédiaire était rempli, au milieu, de trois rosaces séparées par des rangées verticales de très-petits cercles en forme de boucliers, aux deux extrémités, de cercles semblables entremêlés de cercles plus grands.

1. Cette explication était nécessaire, à cause de la position dans laquelle cette couronne a été photographiée. Pour la remettre dans le vrai sens, il faudrait changer complétement la distribution des ombres et des lumières ; ce travail a été fait par notre artiste à propos de la figure 281 à cause de l'importance de cet objet.

A chaque extrémité il y a un trou très-petit par où l'on passait le

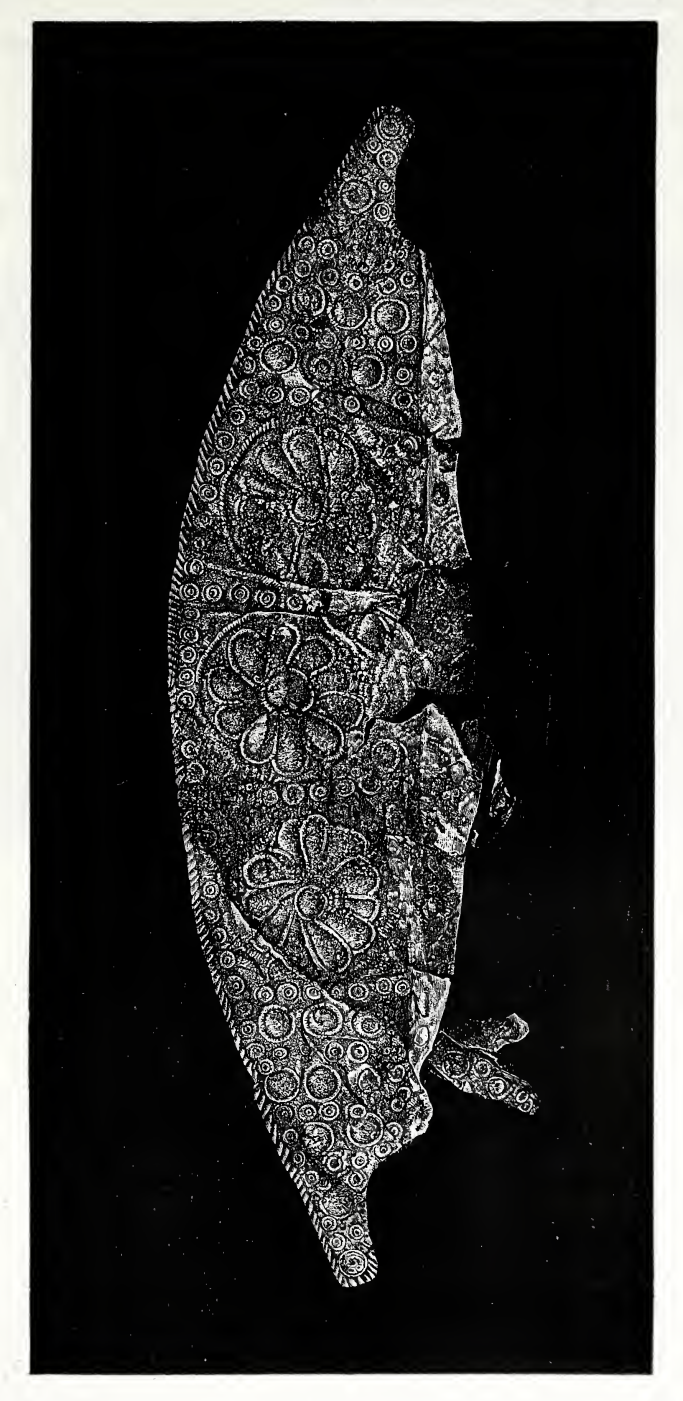


Fig. 337. — Magnifique couronne d'or trouvée près de la tête de l'un des morts. Quatrième tombeau. Au quart environ de la grandeur réelle.

fil d'or pour attacher la couronne. Cette couronne ressemble à celle

qui a été déjà mise sous les yeux du lecteur (fig. 281), mais l'ornementation en est moins riche.

La figure 338 représente le fémur d'un des corps de ce tombeau,



Fig. 338. — Fémur humain, portant encore un ornement d'or pour jambière. Quatrième tombeau. Au quart environ de la grandeur réelle.

autour duquel est encore fixée la bande d'or qui servait tout à la fois à attacher la jambière (κνημίς) et à la décorer. Cette bande se compose de deux parties ; la partie inférieure est horizontale, et la partie supérieure verticale. La première s'attachait avec un mince

fil d'or ; la seconde, au moyen d'un anneau que l'on voit à son extrémité et où devait entrer un bouton fixé au pantalon court dont nous avons vu un spécimen sur la bague de la figure 335. Nous avons déjà vu[1] que les jambières s'attachaient au-dessus du genou, et la présence de cette attache de jambière sur le fémur ne nous permet pas de douter que ce ne fût là une habitude générale. La bande inférieure est décorée tout autour d'une imitation

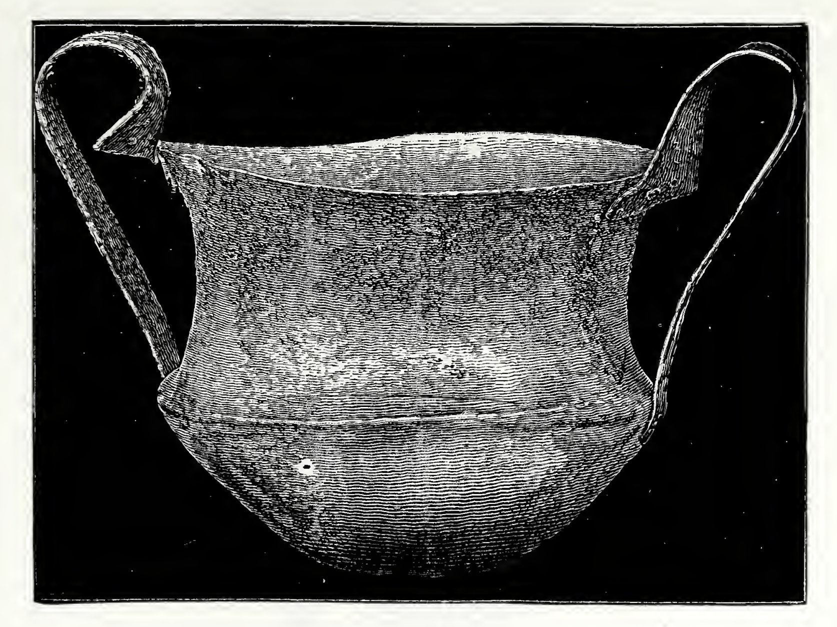


FIG. 339. — Coupe d'or à deux anses (δέπας ἀμφικύπελλον). Quatrième tombeau. Au cinq-huitième environ de la grandeur réelle.

de feuilles et sur le devant de deux rosaces. On voit une bande plus étroite et plus épaisse soudée sur la bande verticale, évidemment pour lui donner plus de consistance.

A propos de soudure, je puis mentionner ici un renseignement que je tiens du professeur Landerer : c'est que les orfèvres mycéniens soudaient l'or avec le borax (borate de soude), et c'est encore le borax que l'on emploie aujourd'hui pour le même usage. Il ajoute qu'il a été assez heureux pour constater la présence de ce sel sur une fausse médaille antique d'Égine, qu'il

1. Voyez la figure 213.

s'appelait dans l'antiquité χρυσόκολλα (mastic d'or) et qu'il fut importé de la Perse et de l'Inde sous le nom de *baurac-pounxa-tin-*



Fig. 340. — Coupe d'or à une seule anse. Quatrième tombeau. Au cinq-huitième environ de la grandeur réelle.

kal. Au moyen âge, les Vénitiens l'apportèrent de la Perse à Venise, où il fut purifié et d'où on l'exportait sous le nom de *borax Venetus*.



Fig. 341. — Flacon d'or (οἰνοχόη) pour le vin. Quatrième tombeau. Au sept-dixième de la grandeur réelle.

J'ai trouvé encore, avec les cinq squelettes de ce tombeau, neuf vases d'or. Le premier de ces vases (fig. 339) est une grande coupe d'or massif à deux anses, par conséquent un δέπας ἀμφικύπελλον

homérique. Il est sans ornements. Les deux coupes d'or, dont une est représentée par la figure 340, appartiennent, comme me l'a fait observer le professeur A. Rhousopoulos, au type que l'on appelle en grec αὐλακωτά (cannelées) ; elles sont toutes les deux cerclées de neuf cannelures parallèles et n'ont qu'une anse. La figure 341 est une belle *œnokhoè*, avec une grande anse, et décorée au repoussé de trois rangées parallèles de spirales reliées entre elles et formant une ornementation en entrelacs qui couvre tout le corps du vase d'une sorte de réseau. Ce dessin est absolument le même en principe que celui qui consiste à remplir le champ de

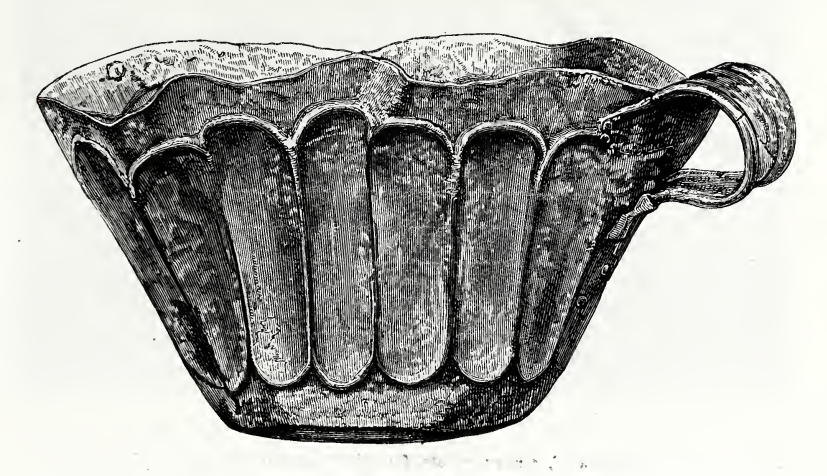


FIG. 342. — Coupe d'or. Quatrième tombeau. Au quatre-cinquième de la grandeur réelle.

méandres ou de spirales combinés dans le sens vertical. Le pied de l'*œnokhoè* est orné de petits traits obliques. J'ai aussi trouvé une coupe d'or à une seule anse (fig. 342) ; le corps de cette coupe est cerclé d'une large bande, composée d'ornements très-simples, au repoussé, qui ressemblent à des lames de couteaux de table. La figure 343 représente une coupe d'or massif sans ornements, d'une nouvelle forme et à une seule anse. Cette anse, comme toutes les autres, est attachée au vase par des clous d'or à large tête convexe, que l'on peut voir à l'intérieur du bord. Si nous enlevons l'anse, nous avons une coupe qui ressemble à nos verres à pied; seulement le récipient est plus grand et le pied plus petit.

Je voudrais ici insister particulièrement sur ce fait que la forme

de cette coupe représente plus ou moins exactement celle de toutes les coupes en terre cuite trouvées à Mycènes (voyez les figures 83, 84 et 88). Il faut noter spécialement aussi que le Musée Britannique, comme je l'ai déjà dit, contient quatorze coupes en terre cuite, exactement de la même forme, trouvées dans le tombeau d'Ialysos. J'insiste aussi sur ce point, que j'ai trouvé des coupes absolument de la même forme à Troie (Hissarlik), à une profon-



FIG. 343. — Coupe d'or massif, sans ornements. Quatrième tombeau. Au deux-cinquième environ de la grandeur réelle.

deur de 50 pieds (15 mètres), dans la plus ancienne des quatre cités préhistoriques[1].

Mais le plus remarquable des vases déposés dans ce tombeau est une énorme coupe d'or massif à une anse du poids de 4 livres (fig. 344). C'est un des plus magnifiques joyaux du trésor de Mycènes ; malheureusement elle a été bosselée par le poids énorme des pierres et des décombres ; le corps a été rabattu sur le pied, de sorte que le spectateur ne peut se faire, d'après la gravure, une idée exacte de la magnificence de cette coupe royale. N'importe quel orfévre pourrait facilement lui rendre sa

1. Voyez l'*Atlas* des *Antiquités troyennes*, pl. 105, fig. 2311.

forme première ; mais je crois qu'il vaudrait beaucoup mieux la laisser dans l'état où elle est, parce qu'elle a ainsi une plus grande valeur pour la science. Règle générale, je puis faire remarquer que moins les bijoux d'or antiques sont touchés et maniés, mieux cela vaut, parce que ce qui fait leur plus grande valeur, c'est l'empreinte laissée par les siècles, la *patine*, que



Fig. 344. — Grande coupe d'or massif à une anse, pesant 4 livres. Quatrième tombeau. A la moitié de la grandeur réelle.

nulle main humaine ne peut imiter, et qui, une fois perdue, ne se retrouve jamais.

Le corps de cette coupe précieuse est cerclé d'une rangée de quatorze magnifiques rosaces, entre une bande supérieure de trois lignes et une bande inférieure qui se compose de deux ; le pied est entouré d'une bande formée de grosses demi-perles. L'anse porte des ornements non-seulement sur le plat, mais encore sur la tranche. On voit très-bien sur cette coupe les têtes des clous d'or qui attachent l'anse au bord et au corps de la coupe.

La figure 345 représente une grande coupe d'or massif, sans ornements, à une seule anse ; le côté qui est tourné vers le spectateur est tout bosselé et tout déprimé ; elle n'a pour tout orne-

ment qu'une bande épaisse et saillante qui fait le tour du corps.

La magnifique coupe d'or massif de la figure 346 est également déformée, parce qu'elle a été pliée par la pression du côté qui est à la gauche du spectateur. Elle a deux anses horizontales, toutes les deux formées de plaques épaisses et reliées entre elles par un petit cylindre. La plaque inférieure de chacune de ces anses est rattachée au grand pied rond par une longue bande d'or

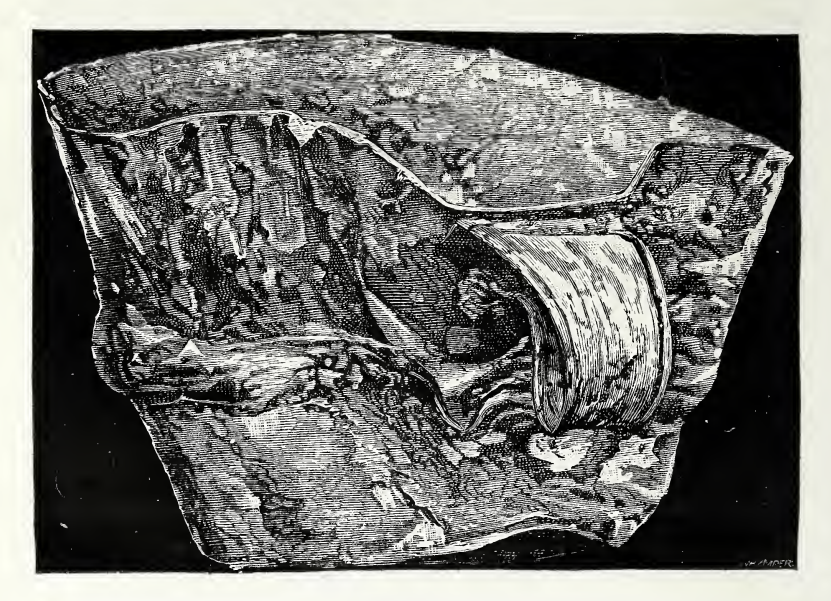


Fig. 345. — Coupe d'or à une anse. Quatrième tombeau. Au onze-douzième environ de la grandeur réelle.

qui est épaisse et large ; la partie supérieure a pour ornement une ouverture de forme allongée dont l'extrémité supérieure forme une pointe, l'extrémité inférieure un rond. La partie inférieure de la bande d'or est, toujours en vue de l'ornementation, travaillée à jour de manière à former trois rubans qui vont se rejoindre au pied de la coupe. L'extrémité inférieure de la bande est attachée au pied de la coupe par deux clous d'or à tête large et plate, que l'on peut voir dans la gravure. Sur chacune des plaques supérieures des deux anses est soudée une jolie petite colombe d'or, moulée selon toute apparence ; ces deux colombes ont le bec tourné vers la coupe, et se regardent l'une l'autre. Cette coupe

évoque dans la mémoire un souvenir vivant de celle de Nestor[1].

La description que donne Homère de cette coupe de Nestor s'applique de tout point à l'objet que nous avons sous les yeux ; seulement la coupe de Nestor est beaucoup plus grande et elle a quatre anses, chacune avec deux colombes, au lieu de deux anses et une colombe seulement sur chacune, comme on le voit dans la



Fig. 346. — Coupe d'or (δέπας ἀμφικύπελλον) avec deux colombes sur les anses. Quatrième tombeau. Au trois-huitième de la grandeur réelle.

gravure. La coupe de Nestor avait deux fonds; la nôtre en a deux également, attendu que par cette expression « deux fonds », il est impossible de comprendre autre chose que le fond de la coupe proprement dite et le fond du pied. L'interprétation ordinaire de la coupe de Nestor, qui consiste à lui attribuer deux récipients, l'un en dessus, l'autre en dessous (forme attribuée également à

1. *Iliade*, XI, 632-635 :

Πὰρ δὲ δέπας περικαλλὲς, ὃ οἴκοθεν ἦγ' ὁ γεραιός,
χρυσείοις ἥλοισι πεπαρμένον · οὔατα δ' αὐτοῦ
τέσσαρ' ἔσαν, δοιαὶ δὲ πελειάδες ἀμφὶς ἕκαστον
χρύσειαι νεμέθοντο · δύω δ' ὑπὸ πυθμένες ἦσαν.

« Elle y mit ensuite une coupe magnifique que le vieillard apporta de son pays ; parsemée de clous d'or, elle avait quatre anses ; sur chacune des anses becquetaient deux colombes d'or ; la coupe avait deux fonds. »

tous les δέπα ἀμφικύπελλα homériques), est complétement erronée. Une coupe de cette forme n'aurait qu'un seul fond commun aux deux récipients et ne remplirait pas par conséquent les conditions de la description homérique. De plus, comme dans une double coupe de cette espèce on ne pourrait jamais, dans tous les cas, remplir qu'un des récipients à la fois, ces deux récipients opposés par le fond et ayant leurs orifices dans des directions opposées n'auraient aucune raison d'être. D'ailleurs toutes les fois qu'une coupe de vin est présentée par un personnage à un autre, Homère donne clairement à entendre que c'est un δέπας ἀμφικύπελλον, c'est-à-dire que cette coupe a deux anses, et que celui qui l'offre la présente par une anse, tandis que celui qui la reçoit la prend par l'autre. Je ferai observer de plus qu'on n'a encore jamais trouvé de coupe à deux récipients opposés, tandis que j'ai trouvé à Troie vingt modèles différents de coupes à deux anses, et à Mycènes également une grande quantité de coupes à deux anses, qui ne peuvent être autre chose que des δέπα ἀμφικύπελλα.

Athénée[1] accorde une grande importance à l'explication de la coupe de Nestor telle qu'elle est présentée par un certain Apelles. Cet Apelles soutenait que ce n'était pas autre chose qu'une coupe avec un pied, des deux côtés duquel étaient soudées deux bandes (de métal) qui avaient une base commune et montaient verticalement à peu de distance l'une de l'autre. Ces deux bandes s'élevaient jusqu'au-dessus de l'orifice de la coupe ; là, elles se repliaient et se rejoignaient de façon à ne former plus qu'une seule bande, qui était soudée au bord. Apelles soutenait que, par les quatre anses de la coupe de Nestor, Homère ne pouvait pas vouloir désigner autre chose que ces anses. En effet, si à proprement parler il n'y en avait que deux, et si pourtant Homère disait qu'il y en avait quatre, c'était tout simplement parce que chacune d'entre elles se divisait en deux parties. Ainsi, comme il n'y avait que deux colombes au point où se réunissaient les deux bandes de métal, la coupe de Nestor n'avait en tout que quatre colombes.

1. *Deipnosophistæ,* XI, 77.

Cette explication d'Apelles concorde, à peu de chose près, avec la forme de la coupe que nous avons sous les yeux.

Voici une interprétation que je voudrais proposer : on peut se figurer la coupe de Nestor parfaitement semblable à celle qui est devant nous, parce que la nôtre a réellement quatre anses, savoir : les deux anses horizontales sur lesquelles sont posées les colombes, et les deux anses inférieures formées par les épaisses bandes verticales qui unissent les deux premières au pied de la coupe. Dans ce cas, la seule différence qu'il y aurait entre les deux coupes, c'est que celle de Nestor aurait une colombe de plus sur chacune de ses doubles anses. Maintenant la question est de savoir en quoi était faite la coupe de Nestor. Il est probable que c'était une coupe de bois ornée de clous d'or ; en effet, si elle avait été en or ou en tout autre métal, on se figure difficilement qu'elle eût été ornée de clous d'or.

Cette coupe merveilleuse (fig. 346) se compose d'au moins onze plaques distinctes réunies par des clous ; ce mode d'assemblage des parties fait tout de suite songer à la description que nous donne Pausanias (III, XVII, 6) de la plus ancienne statue en bronze de Jupiter à Sparte : « A droite du temple d'Athènè Khalkiœkos, se trouve la statue de Jupiter Hypatos, qui représente tout ce qu'il y a de plus ancien en fait d'objets de bronze ; elle n'est pas faite d'un seul morceau, mais elle est composée de différentes plaques, dont chacune a été séparément repoussée au marteau, puis toutes les plaques ont été ajustées ensemble à l'aide de clous. On dit que Kléarchos de Rhégium a fait cette statue et qu'il a été l'élève de Dipœnos et de Skyllis ; d'autres disent qu'il a été le disciple de Dædalos lui-même. »

J'ai recueilli encore dans ce tombeau la grande et belle coupe d'or représentée par la figure 347. L'anse est large et attachée au bord et au corps de la coupe par trois clous à large tête ronde. L'extérieur de cette coupe est divisé par des lignes verticales en sept compartiments, dans chacun desquels est représentée au repoussé une fleur qui remplit tout l'espace compris entre le bord et le fond. J'ai trouvé dans ce tombeau encore une autre grande coupe

d'or, magnifiquement décorée au repoussé; mais, par suite d'une méprise absolument inexplicable, elle n'a pas été photographiée.

La figure 348 représente une belle coupe d'argent massif d'un grand poids, qui est très-bien conservée; elle n'a qu'une seule anse, de la même forme que celle de la figure 346. Cette anse est



FIG. 347. — Grande coupe d'or. Quatrième tombeau. Au quatre-cinquième de la grandeur réelle.

attachée au bord et au corps de la coupe par quatre clous d'or qui ont de grandes têtes plates. Le morceau de métal que l'on voit sur le corps du vase y a été soudé accidentellement par le feu du bûcher funéraire et n'en fait pas partie. Le corps tout entier a été plaqué de cuivre: ce cuivre à son tour a été plaqué d'or, et l'or a été couvert d'une magnifique ornementation d'intailles qui semble bien conservée; mais on n'en peut voir qu'une très-petite partie, à cause de la cendre qui s'est incrustée sur la coupe.

M. A. Postolaccas me rappelle que la bande spirale, dont une



Fig. 348. — Grande coupe d'argent, richement plaquée d'or. Quatrième tombeau. Au quatre-septième de la grandeur réelle.

partie seulement est visible sur la gravure, se rencontre aussi sur les médailles de Tarente et y représente les vagues de la mer.



Fig. 349. — Vase de terre cuite, fabriqué à la main. Quatrième tombeau. A la moitié de la grandeur réelle.

Autres objets trouvés dans le quatrième tombeau :

Trois vases de terre cuite, à deux anses, fabriqués à la main; la figure 349 représente un de ces vases. Cette forme est très-

commune à Troie ; mais les vases de cette espèce sont souvent posés sur trois petits pieds[1].

Les deux objets représentés par les figures 350 et 351 sont, d'après l'opinion de M. Newton, en porcelaine égyptienne ; j'ignore absolument à quoi ils pouvaient servir. Le plus petit de ces objets a une ornementation composée de lignes parallèles blanches et noires ;

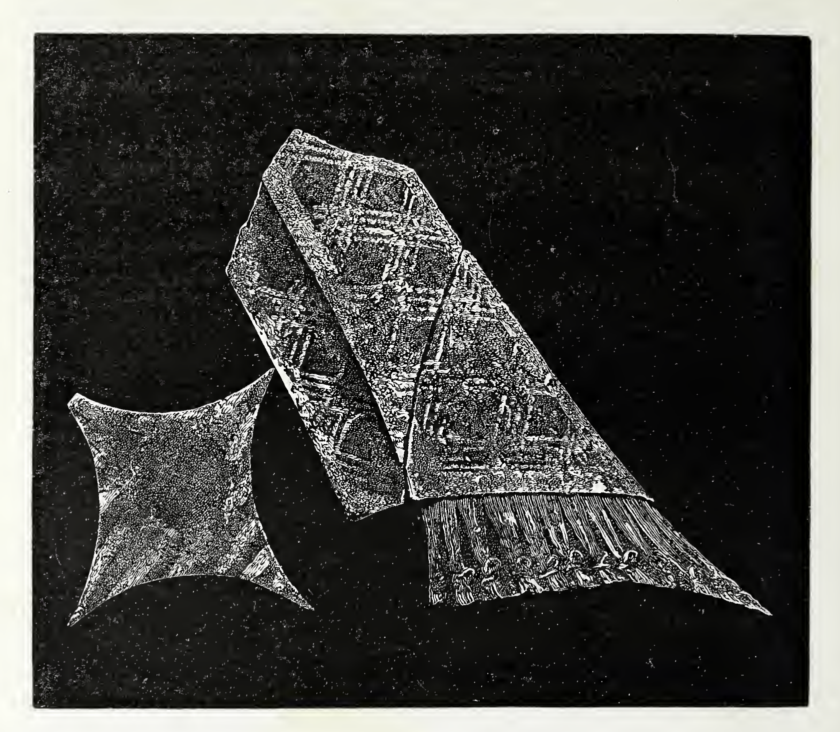


Fig. 350 et 351. — Objets de porcelaine égyptienne. Usage inconnu. Quatrième tombeau. Au deux-cinquième de la grandeur réelle.

l'autre, sur un fond vert, présente des bandes parallèles formées de quatre lignes blanches, qui s'entre-croisent de façon à former un grand nombre de petits carrés. La partie inférieure de la figure 351 a une ornementation imprimée représentant des glands peints en noir ; on voit à chacun de ces glands un nœud coulant parfaitement semblable pour la forme à la figure 352, également en porcelaine égyptienne. La figure 352, représente un de ces ornements qui,

1. Voyez l'*Atlas* des *Antiquités troyennes*, pl. 49, fig. 1200 et 1202 ; pl. 50, fig. 1214 ; pl. 143, fig. 2831.

comme le prouvent les trois trous dont ils sont percés, ont été cloués sur quelque autre objet. Ces espèces d'écharpes ont aussi, sur un fond vert clair, une ornementation, aujourd'hui presque effacée, qui consiste en bandes parallèles formées de deux lignes blanches qui se croisent à angle droit et forment de petits carrés.



Fig. 352. — Modèle en porcelaine égyptienne d'une sorte d'écharpe nouée avec un nœud coulant. Quatrième tombeau. Au deux tiers environ de la grandeur réelle.

Dans chacun de ces deux objets, celui des deux bouts de l'écharpe qui recouvre l'autre porte à son extrémité inférieure des glands d'un relief peu accentué peints en noir. Ces deux écharpes ne peuvent pas être autre chose que des ornements ; mais la question est de savoir à quel genre de décoration ils ont pu servir.

Mycènes doit avoir eu des relations de commerce suivies avec l'Égypte, d'autant plus que, selon Pausanias (IV, xxxv, 2), Nauplia était une colonie égyptienne.

M. Hubert, professeur au gymnase de Posen (Prusse), m'écrit à

ce sujet : « Je lis dans la *Revue allemande*, éditée par R. Fleischer (Berlin, chez Jaake, 2e année, livraison du 7 avril 1878, p. 42), à la fin d'une dissertation sur les mystères des anciens Égyptiens par Brugsch-Bey : « Les Égyptiens initiés (aux mystères) avaient » aussi l'habitude de porter un contre-signe qui consistait en un » ruban ajusté en forme de nœud coulant (comme la gravure ci- » jointe le représente). Quand on visite les musées égyptiens, on » remarque qu'une grande quantité de statues » représentant des rois, des prêtres ou d'autres » grands personnages, portent ce ruban mysté- » rieux à la main pour faire connaître par ce signe » extérieur qu'ils sont initiés aux mystères. » L'idée me vint tout de suite que j'avais vu depuis peu un ruban semblable ailleurs, et mes recherches ont confirmé ma supposition. C'est dans votre ouvrage, *Mycènes* (fig. 351 et 352, Objets de porcelaine égyptienne). Dans votre gravure, il est vrai, le nœud coulant supérieur est plus recourbé, tandis qu'il est représenté tout droit dans l'hiéroglyphe ; la forme des deux objets paraît néanmoins présenter une grande analogie. Les trois trous de la figure 352 pourraient avoir servi justement à fixer avec des clous le nœud à la main d'une statue ; mais aucune main n'a été trouvée dans ce quatrième tombeau.

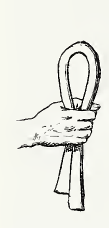


Fig. 352 *a*.

» Il me paraît douteux, mais non impossible, qu'on puisse établir un lien entre ces nœuds et l'objet d'albâtre de la figure 325, représentant deux mains juxtaposées, qui proviennent du troisième tombeau, et qui laissent un creux entre elles. Cependant ce creux pourrait avoir contenu deux nœuds coulants d'albâtre, il serait donc important de constater s'il y a des traces de clous.

» Vous, dans votre livre, et M. Gladstone, dans sa préface, vous démontrez en maints endroits que vos découvertes établissent l'existence de nombreuses relations entre Mycènes et l'Égypte. Vous auriez établi un point capital si vous pouviez démontrer que vos nœuds coulants d'albâtre sont réellement des contre-signes mystiques des Égyptiens. »

Le flacon d'argent, ou *œnokhoè* (fig. 353), qui a une longue anse

verticale, est d'une forme élégante, mais il n'a pas d'ornements, du moins on n'en aperçoit pas ; cependant il est possible qu'il y ait une décoration au repoussé sous la cendre qui s'est incrustée à la surface du vase. Il a été trouvé encore trois baudriers d'or (τελαμῶνες) ; je représente ici un de ces baudriers. Des deux autres, le premier est une bande large, mais mince, sans ornements, et il

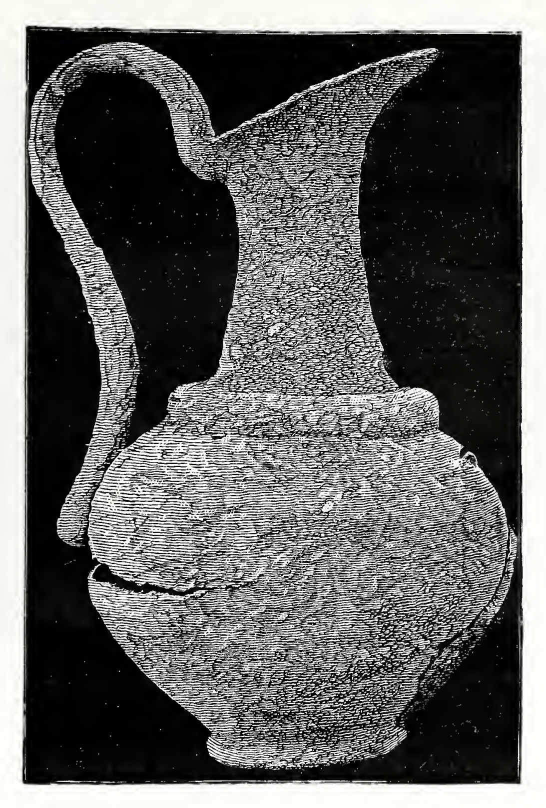


FIG. 353. — Flacon à vin en argent (οἰνοχόη) Quatrième tombeau. A la moitié environ de la grandeur réelle.

semble avoir été fait exprès pour les funérailles, car il n'est pas assez solide pour avoir servi à des hommes vivants ; il a 4 pieds $\frac{1}{2}$ (1m,35) de long sur une largeur qui varie de 2 pouces (0m,05) à 2 pouces $\frac{1}{3}$ (0m,05 $\frac{5}{8}$).

Le baudrier d'or représenté ici par la figure 354 est beaucoup plus épais et plus solide ; il a 4 pieds 1 pouce $\frac{1}{2}$ (1m,23 $\frac{3}{4}$) de long sur 1 pouce $\frac{7}{8}$ (0m,04 $\frac{11}{16}$) de large. Il porte des deux côtés une petite bordure formée par un pli de la plaque d'or ; il est orné d'une

rangée non interrompue de rosaces. A l'une des extrémités, il y a deux ouvertures en forme de trous de serrure ; ces ouvertures servaient à agrafer le fermoir qui était attaché à l'autre extrémité, comme le prouve la présence de deux petites entailles et d'un petit trou. Le troisième baudrier d'or offre exactement le même type et la même ornementation ; on y voit les mêmes ouvertures en forme de trous de serrure à une extrémité, et à l'autre les entailles qui servaient à fixer le fermoir. Seulement, ce baudrier



Fig. 354. — Modèle d'un baudrier d'or (τελαμών). Quatrième tombeau. Au trois-seizième environ de la grandeur réelle.

a beaucoup souffert du feu, ce qui fait que l'ornementation en est moins distincte. Il a été trouvé dans le même tombeau quatorze objets en cristal de roche très-pur, dont l'usage est inconnu, et un disque de porcelaine égyptienne de peu d'épaisseur sur lequel on voit une fleur peinte.

A gauche de la tête d'un des trois corps qui reposaient la tête tournée vers l'est, celui du milieu, j'ai trouvé en un monceau plus de quatre cents perles d'ambre, grosses et petites. Je représente sept de ces perles (fig. 355). J'ai recueilli à peu près le même nombre de perles d'ambre près de l'un des corps dont la tête était tournée vers le nord. Toutes ces perles, évidemment, avaient été

enfilées en forme de colliers, et leur présence dans ces tombeaux, parmi des trésors si considérables d'ornements en or, semble prouver que l'ambre était très-précieux et qu'on le considérait comme une parure magnifique à l'époque des anciens rois de Mycènes.

Parmi les plus beaux objets découverts dans ce tombeau étaient un vase et trois anses d'albâtre, que l'on a rassemblés dans la

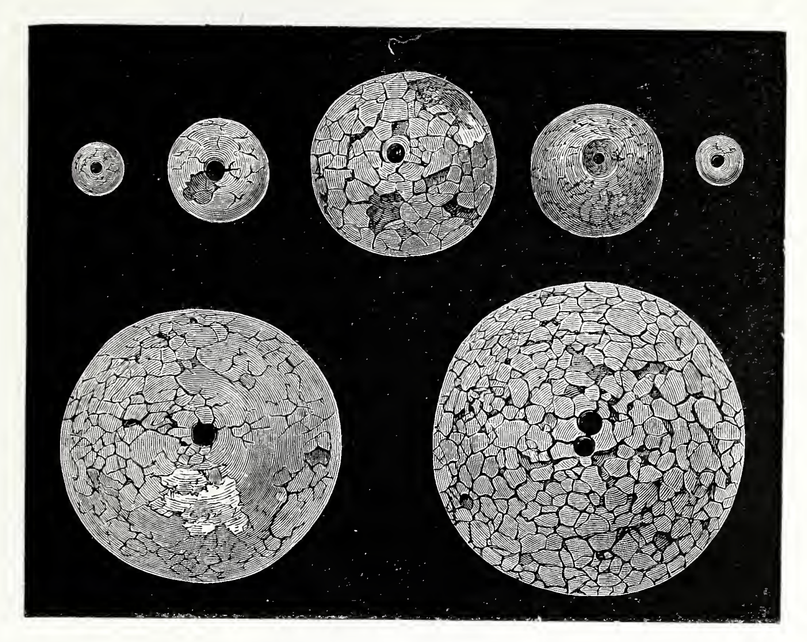


Fig. 355. — Perles d'ambre pour collier. Quatrième tombeau. Grandeur réelle.

gravure 356. Chacune des anses est percée de deux ou trois trous qui servaient pour les attacher au vase, sur lequel on trouve des trous semblables; mais si l'on en juge par la petitesse des trous qui sont juste assez larges pour qu'on y puisse passer des chévilles très-fines, par la fragilité des anses qui sont d'un travail très-soigné, et enfin par le poids du vase lui-même, on arrive à se convaincre que ce vase n'a jamais pu être autre chose qu'un ornement et qu'on n'a jamais pu le soulever par les anses.

J'ai encore trouvé quatre diadèmes d'or, deux grands et deux petits, semblables à ceux qui ont été représentés plus haut[1].

1. Voyez les figures 282, 283, 284.

Le plus grand a 1 pied 8 pouces ½ (0m,5125) de long sur 4 pouces (0m,10) de large, au milieu. Entre deux bordures de lignes en zigzag, il présente une ornementation de doubles cercles en forme de boucliers, travaillés au repoussé ; l'intervalle entre les cercles est rempli, en haut et en bas, de petits cercles du même dessin,



Fig. 356. — Grand vase d'albâtre à trois anses, reconstitué à l'aide des fragments. Quatrième tombeau. A la moitié de la grandeur réelle.

tandis que les deux extrémités sont garnies d'une belle ornementation de spirales. A l'une des extrémités adhère une épingle (*ἔμβολον*), et à l'autre un petit tube (*αὐλίσκος*) qui servaient à attache le diadème autour de la tête. Les petits diadèmes n'ont que 1 pied 5 pouces ½ (0m,4375) de long et 2 pouces ⅘ (0m,07) de large au milieu ; ils semblent avoir été faits pour une tête d'enfant. L'ornementation qui est au repoussé est très-variée et très-curieuse. Entre deux bordures, composées chacune de deux lignes, on voit au centre un grand

cercle entouré de treize autres cercles plus petits ; des deux côtés de cet ensemble de cercles les ornements se succèdent dans l'ordre suivant : deux bandes verticales remplies de petits traits horizontaux ; une rangée verticale de trois cercles ; encore deux bandes verticales remplies de petits traits horizontaux ; une bande verticale de spirales, et deux cercles concentriques, entourés de cercles plus petits du même dessin ; une autre bande verticale remplie de traits horizontaux, et enfin deux bandes verticales de cercles concentriques, entre lesquels une bande horizontale ornée de traits obliques va jusqu'à l'extrémité du diadème. Il ne s'est conservé qu'une des extrémités, qui est percée d'un trou. Il est probable que la seconde extrémité ressemblait à la première et qu'un mince fil d'or servait à assujettir le diadème autour de la tête de l'enfant. Il est vrai qu'on n'a pas trouvé un seul corps d'enfant ; mais la quantité de petits ornements recueillis, qui ne pouvaient convenir qu'à un enfant, me portent à croire qu'il y en a eu un, peut-être même plusieurs, dans ce tombeau. Aucun de ces diadèmes n'avait les bords enroulés autour d'une armature de laiton.

J'ai à signaler encore deux autres diadèmes qui, comme les précédents, se composent d'une plaque d'or très-mince ; mais ils n'ont d'armature ni l'un ni l'autre. Tous les deux sont si petits, qu'ils ne pouvaient convenir qu'à des têtes d'enfants. L'un des deux a 1 pied 4 pouces $\frac{1}{2}$ (0^{m},4125) de longueur, et l'autre 1 pied et $\frac{1}{3}$ de pouce (0^{m}, 31). Le premier est décoré, entre deux bordures de points, de cinq petits cercles en forme de boucliers au milieu ; trois de ces cercles représentent des rosaces, et les deux autres des roues en mouvement. Le reste de l'espace, à droite et à gauche, est rempli de spirales et de petits cercles en forme de boucliers, mêlés à deux cercles plus grands qui représentent encore des roues en mouvement. L'autre diadème a deux bordures de cercles concentriques ; dans l'intervalle, au milieu, est un cercle en forme de bouclier qui représente une roue en mouvement ; à droite et à gauche, des cercles semblables représentant des rosaces. Au-dessus du second cercle, à partir de celui du milieu et à la droite du spectateur, est représenté un oiseau ; vient ensuite une belle ornementation de spirales, très-

symétrique, deux cercles-boucliers représentant des roues en mouvement, puis de nouvelles spirales ou des cercles concentriques. Chacun de ces diadèmes porte aux deux extrémités un fil mince qui servait à les assujettir autour de la tête.

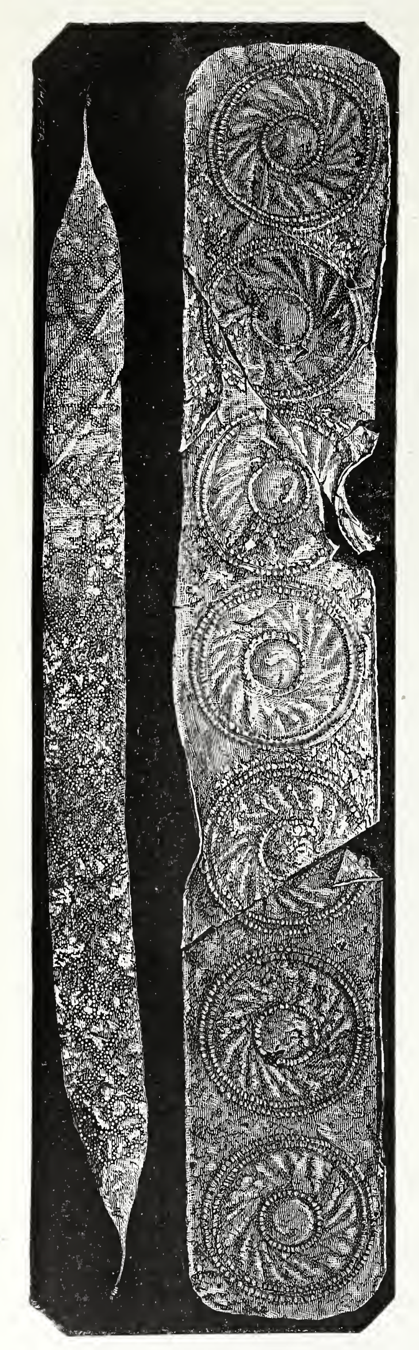


Fig. 357 et 358. — Ceinture et belle-Hélène en or. Quatrième tombeau. Au tiers de la grandeur réelle.

Les figures 357 et 358 représentent une jolie petite ceinture d'or richement ornée et aussi une belle-Hélène ou bandeau en or. Ces deux objets sont formés de plaques assez épaisses; mais ils sont si petits, qu'ils n'ont pu servir de parure qu'à un enfant. Le baudrier est décoré de sept cercles en forme de boucliers, représentant des roues en mouvement; les deux extrémités sont percées de trous pour passer le fil mince qui servait à ajuster la ceinture.

La belle-Hélène est décorée de rosaces et de croix au repoussé; elle a trois trous dans le bord, au milieu et à quelque distance de chacune des deux extrémités; de deux de ces trous pendent encore des fragments de chaînettes très-fines; il est évident qu'une chaîne pareille était fixée à l'autre trou. Les trois chaînettes étaient nécessairement beaucoup plus longues, et j'affirme sans hésitation qu'elles portaient, suspendus

à leurs extrémités, les trois ornements représentés figure 370. Cette belle-Hélène était par conséquent semblable aux diadèmes troyens[1], qui, selon l'opinion très-fondée de M. Gladstone, ne sont autre chose que les πλεκταὶ ἀναδέσμαι d'Homère. A chacune des deux extrémités de ce bandeau est attaché un mince fil d'or pour l'assujettir autour de la tête. A la liste des objets que j'ai recueillis dans ce tombeau, il faut ajouter un petit ornement d'or pour ceinture; — un ornement d'or pour jambière ; — deux rubans d'or, et deux feuilles d'or; tous ces objets sont décorés au repoussé, comme ceux que j'ai si fréquemment décrits; il est donc inutile d'en donner ici les dessins.

Le ruban richement orné de la figure 359 porte à chaque extrémité cinq trous qui servaient soit à le clouer, soit à le coudre sur un autre objet. La décoration forme deux compartiments ; l'un de ces compartiments est divisé par une multitude de lignes verticales en bandes plus ou moins larges. Trois de ces bandes portent une ligne ondulée, accompagnée à droite et à gauche de petits traits qui lui donnent l'apparence d'une plume. Dans le second compartiment, entre deux bordures, formées de trois ou quatre lignes horizontales, il y a deux rangées de belles spirales et deux bandes ornées de petits traits obliques. Les figures 360 et 361 sont de grosses épingles en or massif d'un poids considérable, qui peuvent avoir servi d'ornements soit pour la poitrine, soit pour la chevelure, car les compatriotes d'Homère, les Achéens, portaient les cheveux longs, et c'est pour cela que le poète les appelle καρηκομόωντες Ἀχαιοί. Les têtes de ces deux épingles ont une vague ressemblance avec des casques; chacune d'elles est percée d'un trou vertical, qui peut avoir servi pour placer soit un autre ornement, soit peut-être une fleur. Ces deux épingles semblent très-usées. L'épingle de la figure 362 est beaucoup plus mince; elle a pour ornement un bélier à longues cornes admirablement rendu.

Les anneaux des figures 363, 364 sont aussi en or; le premier, qui est massif et sans aucune ornementation, semble avoir été une bague; le second est un petit ruban orné de dessins, enroulé en

1. Voyez l'*Atlas* des *Antiquités troyennes*, pl. 205 et 206.

cercle et fermé, ce qui en fait un anneau; peut-être s'en est-on servi comme d'une boucle d'oreille; il en a été trouvé deux semblables dans le même tombeau.

La figure 365 est un lionceau d'or massif et très-pesant. Je pense

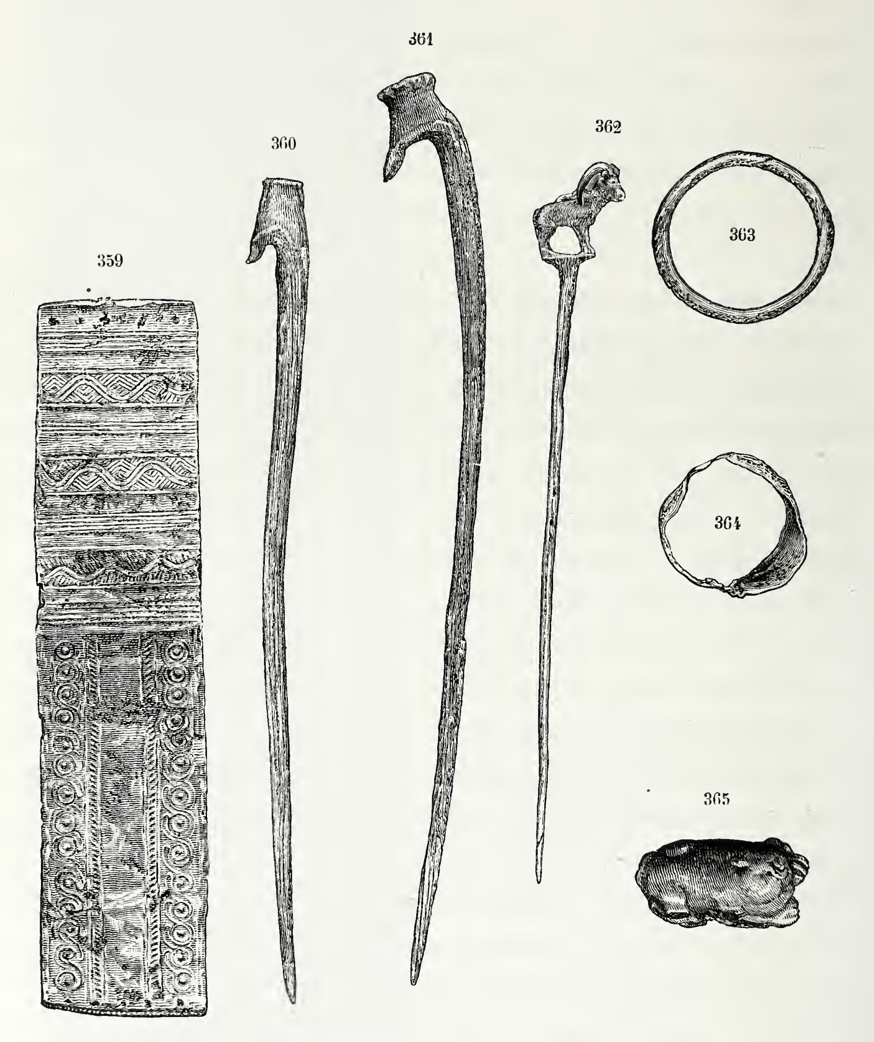


Fig. 359 à 365. — Divers ornements d'or. Quatrième tombeau. Grandeur réelle.

avec M. Newton qu'il a été jeté au moule et ciselé ensuite. Je crois intéressant de rappeler ici que, selon Pausanias (IX, xli, 1), l'honneur d'avoir inventé l'art de jeter des métaux au moule revient à Rhœkos et à Théodoros, de l'île de Samos, qui ont été les premiers à jeter le cuivre au moule.

Le cylindre d'or de la figure 366 provient, sans aucun doute, soit de la poignée en bois d'un sceptre, soit de la garde en bois d'une épée. En effet, on voit au milieu, depuis le haut jusqu'en bas, une rangée de trous destinés à recevoir de petits clous; plus, quatre têtes de clous plates, et au centre la tête d'un très-gros clou; tous ces clous servaient à fixer le cylindre sur le bois. Il est orné aux deux extrémités d'une large bordure de lignes ondulées,



Fig. 366. — Cylindre d'or richement decoré, provenant soit de la poignée d'un sceptre, soit de la garde d'une épée.
Quatrième tombeau. Au quatre-cinquième de la grandeur réelle.

au centre, d'une bande plus étroite ornée de même; l'espace intermédiaire est rempli de spirales entrelacées; tous ces ornements sont en intailles magnifiques.

Dans le même tombeau j'ai recueilli un ornement composé de trois doubles feuilles en or, soudées ensemble par le milieu; le tout représente une magnifique étoile, décorée dans toutes ses parties de cercles concentriques au repoussé, formant comme des boucliers. L'artiste de cette époque primitive n'a pas oublié de décorer les bords avec des petits traits pour donner aux feuilles plus de vérité et de beauté. On a recueilli encore deux autres étoiles, composées chacune de deux doubles feuilles en or, soudées ensemble

par le milieu; les trous dont elles sont percées prouvent qu'on les attachait au moyen d'un clou sur quelque autre objet. Les feuilles de ces deux étoiles sont décorées au repoussé de cercles concentriques en forme de boucliers, entremêlés de dessins en forme de poires; le bord des feuilles est, comme celui des feuilles précédentes, orné de petits traits. Il est difficile de dire à quel genre d'ornementation toutes ces étoiles ont été employées.

Ajoutons au catalogue des objets recueillis soixante-quinze petits anneaux (fig. 367) sur lesquels est imprimée une ornementation de petits cercles; — trente-deux haches d'armes à double tranchant, découpées dans une mince feuille d'or (fig. 368). Outre ces trente-deux haches d'or assez bien conservées, j'ai trouvé une masse de débris de haches pareilles, il est bien évident que toutes ces haches ont figuré jadis entre les cornes de têtes de vaches semblables à celles qui sont représentées sous les figures 329 et 330. Je rappelle ici que j'ai trouvé six de ces têtes de vaches avec des haches en entier et trente-deux têtes de vaches mutilées, sur plusieurs desquelles on voit les débris des haches. La hache qui est représentée ici n'a conservé qu'une partie de son manche. On voit sur toutes les médailles de l'île de Ténédos des haches qui ont exactement la même forme; nous les retrouvons aussi sur quelques-uns des ornements d'or de Mycènes, sur une gemme lentoïde provenant du grand Hèræon, dont il sera parlé plus loin, et entre les cornes de deux petites têtes de vaches découpées dans une feuille d'or, et qui ont été trouvées dans ce même tombeau[1]. M. Postolaccas appelle mon attention sur le passage suivant de Plutarque[2] : « Les habitants de Ténédos ont emprunté la forme de la hache aux crabes qui sont en grande abondance autour de l'endroit appelé Astérion, parce qu'il paraît que le crabe est le seul animal dont la carapace présente la figure d'une hache. » Le même ami me rappelle en outre que la hache d'armes à double tranchant est le symbole de Jupiter Labrandien, qui était adoré à Labranda, et qu'elle est représentée sur les médailles des anciens rois de Carie,

1. Voyez les figures 329-330.
2. *De Pythiæ oraculis* in *Op. Moral.*, éd. Didot, vol. I, p. 488.

par exemple sur celles de Maussolle[1] (353 av. J.-C.), d'Idrieus (344 av. J.-C.), de Pixodaros (336 av. J.-C.) et d'Othomtopatos (334 av. J.-C.). Je trouve aussi dans Plutarque[2] que la hache, πέλεκυς, s'appelait λάβρυς en langue lydienne.

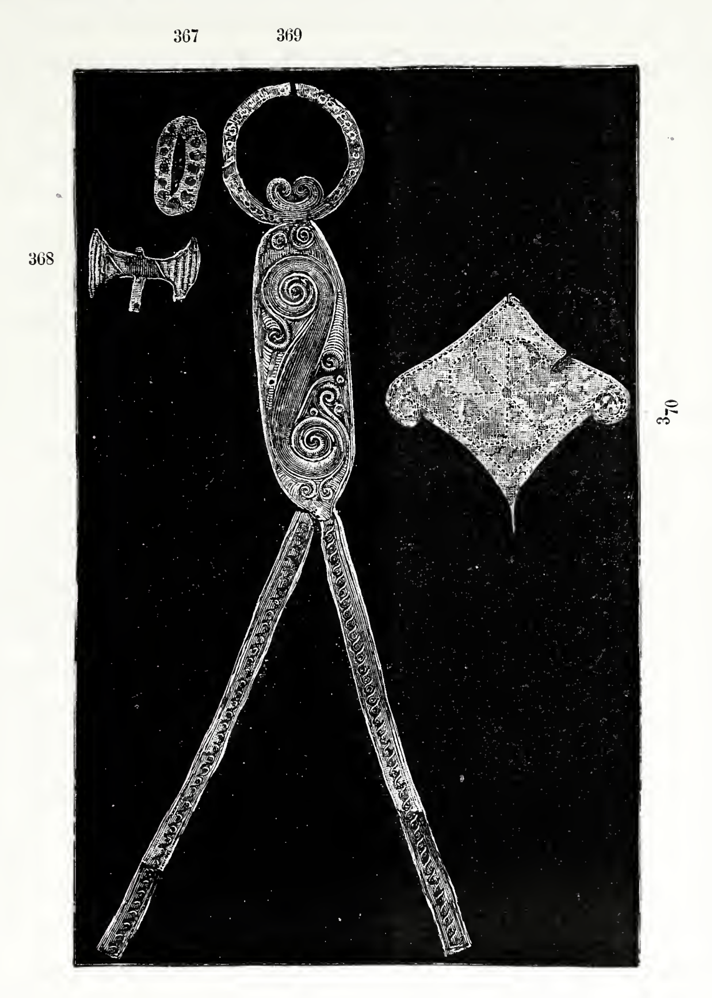


FIG. 367 à 370. — Ornements d'or. Quatrième tombeau. Aux deux tiers de la grandeur réelle.

Le professeur A. Rhousopoulos m'écrit à ce sujet : « Je suppose que la hache à deux tranchants, sur les monnaies de Ténédos, est un emblème de sacrifice ou de guerre. Je suis amené à cette opinion par analogie avec des monnaies d'une plus grande impor-

1. Ce nom est toujours écrit Μαύσσολλος sur les monnaies.
2. *Quæst. Græc.*, p. 45.

tance. On disait proverbialement, dans l'ancienne Grèce, Τενέδιος πέλεκυς (hache de Ténédos), pour désigner les gens qui tranchent les questions avec trop d'âpreté ou de brusquerie. L'Apollon de Ténédos portait à la main la double hache, c'est-à-dire précisément celle qui est représentée sur les médailles de Ténédos; mais on expliquait de deux manières le sens de ce symbole dans l'antiquité. Quelques-uns regardaient la double hache comme le symbole de Tennès; d'autres (par exemple Aristote) soutenaient qu'un certain roi de Ténédos avait fait une loi en vertu de laquelle quiconque surprenait une femme et un homme en flagrant délit d'adultère devait les tuer tous les deux à coups de hache. Or il arriva que son propre fils fut surpris en flagrant délit d'adultère; le père déclara que le jeune homme devait être puni selon la loi commune. A la suite de cet événement, la double hache fut placée sur les médailles de Ténédos, en souvenir de la fin tragique du jeune prince. » Pausanias (X, xiv) raconte l'origine du proverbe sur la hache de la manière suivante : « Les haches sont consacrées par Periclytos, fils d'Euthymakhos de Ténédos, en souvenir d'une ancienne légende. D'après cette légende, Kyknos était fils de Poséidon et roi de Colonée, sur la côte de la Troade, en face de l'île de Leucophrys. Kyknos avait eu une fille appelée Hèmithéa et un fils du nom de Tennès de sa femme Procléia, fille de Klytios et sœur de Kalètor, qu'Homère nous montre dans l'*Iliade* tué par Ajax au moment où il met le feu au navire de Protésilaos. Après la mort de Procléia, la seconde femme de Kyknos, Phylonomè, fille de Kragasos, s'éprit de Tennès; comme Tennès ne répondait pas à son amour, elle raconta à son mari que Tennès avait essayé de la séduire et de lui faire violence. Kyknos ajouta foi à cette fable, et fit renfermer son fils dans un coffre que l'on jeta à la mer. Le coffre aborda sur le rivage de l'île de Leukophrys; Tennès en sortit sain et sauf et donna son nom à l'île, qui fut appelée depuis Ténédos. Plus tard, Kyknos, désabusé, s'embarqua pour aller trouver son fils, afin de lui avouer son erreur et de lui demander pardon. Arrivé à Ténédos, il attacha son navire à un arbre ou à un rocher ; mais Tennès, irrité, coupa les cordes avec sa hache. Par allusion à ce

fait, on dit de celui qui tranche les questions avec trop de brusquerie qu'il les tranche avec la hache de Tennès. »

J'avoue que le récit du professeur Rhousopoulos, emprunté à l'antiquité, me paraît plus vraisemblable que celui de Pausanias. Néanmoins, sur la question de savoir quel était le sens de ce symbole à l'époque reculée à laquelle appartiennent les tombeaux de Mycènes, je n'ose me risquer à exprimer une opinion.

Le magnifique objet d'or de la figure 369 ressemble beaucoup aux ornements dont on se servait communément pour attacher les jambières autour de la cuisse, juste au-dessus du genou; mais il ne peut pas avoir servi à cet usage, parce que la plaque d'or est beaucoup trop épaisse pour cela; d'ailleurs cet ornement est complétement plan, et l'on voit clairement qu'il n'a jamais été courbe. Ce doit donc être autre chose. La forme générale de cet objet rappelle celle des bonshommes que griffonnent les enfants; l'anneau qui est au-dessus de la tête représenterait une couronne. Le magnifique ornement au repoussé qui est sur le corps, nous l'avons déjà vu, quoique moins élégant, sur la bordure de la stèle funéraire[1] de la figure 24. Les jambes présentent, entre deux bordures étroites, des rangées de petits signes qui ressemblent à la lettre *koppa*, que l'on voit sur toutes les médailles de Corinthe.

La figure 370 offre le modèle des trois objets d'or qui étaient jadis suspendus à l'extrémité des chaînettes du bandeau d'or, figure 357. Il ne peut y avoir aucun doute à cet égard; ces trois ornements offrent la même épaisseur et la même décoration (bordure et rosace formées par des points) que la belle-Hélène de la figure 357.

Les figures 371 et 372 représentent deux objets en cuivre. Il est difficile de dire quel pouvait être l'usage du premier; il a un trou quadrangulaire, mais qui n'a pas pu servir à introduire un manche, parce que la plaque de cuivre n'est pas assez épaisse. La figure 372 est une fourche à trois dents recourbées par le bout, avec une douille où s'enfonçait le manche de bois; cette fourche a évidemment servi pour attiser le feu des bûchers funéraires.

1. Voyez la vignette du chapitre III.

Les figures 373 et 374 représentent des objets en os et de forme semblable. Tous les deux ont d'un côté une ornementation de spirales ciselées, une bordure et deux ou trois cercles concentriques; ils sont percés de deux trous; au centre, il devait y avoir un bouton

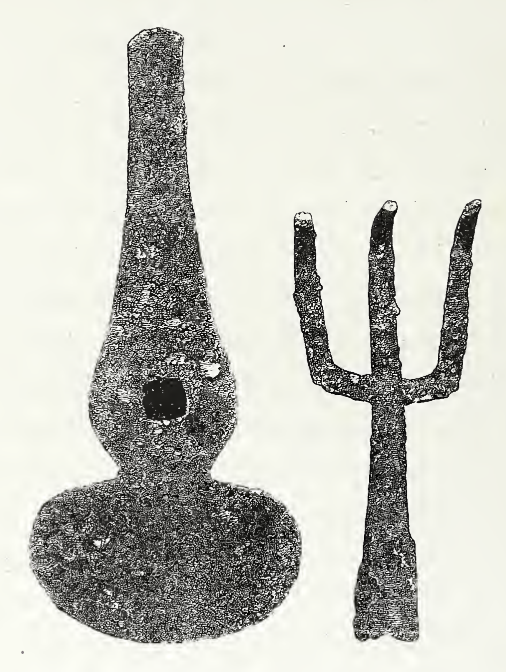


Fig. 371 et 372. — Objets en cuivre. Quatrième tombeau. Au tiers environ de la grandeur réelle.

qui a disparu. A l'envers, dans la bordure, il y a trois proéminences coniques en forme de pieds. La gravure représente la partie supérieure d'un de ces objets et l'envers de l'autre. Il me serait impossible de déterminer l'usage de ces objets si je n'en avais trouvé à Troie de semblables, mais en terre cuite, avec quatre pieds de forme conique; l'un de ces objets était encore en position sur l'orifice d'une grande jarre ou cruche, à laquelle il servait de couvercle.

Les deux trous servaient à assujettir le couvercle au bord du vase, au moyen d'un lien[1]. J'ai trouvé quatre couvercles pareils en os dans le quatrième tombeau.

1. Voyez l'*Atlas* des *Antiquités troyennes*, pl. 21, fig. 583 et 584. Cette circonstance explique comment la nourrice Euryclée assujettit les couvercles des amphores pour Télémaque (Hom., *Odyss.*, II, 354) :

Δώδεκα δ' ἔμπλησον, καὶ πώμασιν ἄρσον ἅπαντας.

La figure 375 représente un fragment provenant d'un vase d'albâtre, décoré d'une belle ornementation ciselée qui offre, entre deux cordons parallèles, une rangée de spirales, et au-dessous une rangée de cannelures verticales.

Dans un vase de cuivre, à l'angle sud-est de ce tombeau, on a

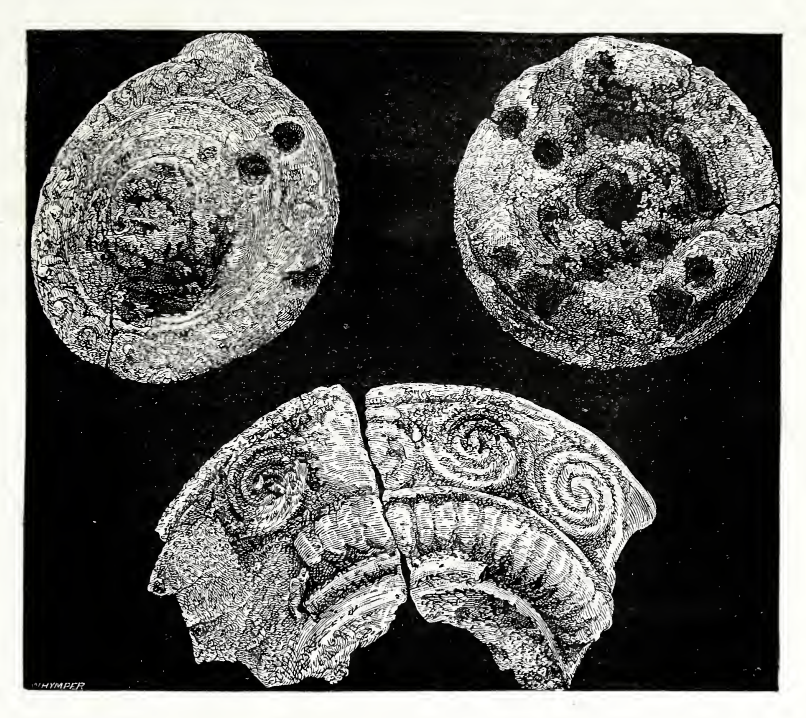


Fig. 373 à 375. — Deux couvercles de jarre en os, et un morceau provenant d'un vase d'albâtre. Quatrième tombeau. Au cinq-sixième de la grandeur réelle.

trouvé un animal (fig. 376). En faisant l'analyse du métal, le professeur Landerer a trouvé que c'est un composé où il entre deux tiers d'argent et un tiers de plomb. Cet animal est creux et semble avoir servi de vase; l'orifice, en forme d'entonnoir, est placé sur le dos. Le corps est lourd et grossier, surtout les jambes, qui ressemblent à celles du bison; la tête suggère l'idée d'une tête de vache; néanmoins, comme cette tête portait deux cornes de cerf dont l'une s'est conservée, il est hors de doute que l'artiste a eu l'intention de représenter un cerf. Ce qui peut lui servir d'excuse pour avoir fait son animal si massif, c'est que, s'il lui avait donné exactement la forme du cerf, son vase aurait été trop fragile. Les

vases en terre cuite affectant des formes d'animaux étaient très-communs à Troie[1].

Les figures 377-386 représentent dix boutons d'os en forme de croix, plaqués d'or, décorés de belles intailles et de riches ornements au repoussé. Il en a été trouvé douze en tout[2]. Le plus grand de ces

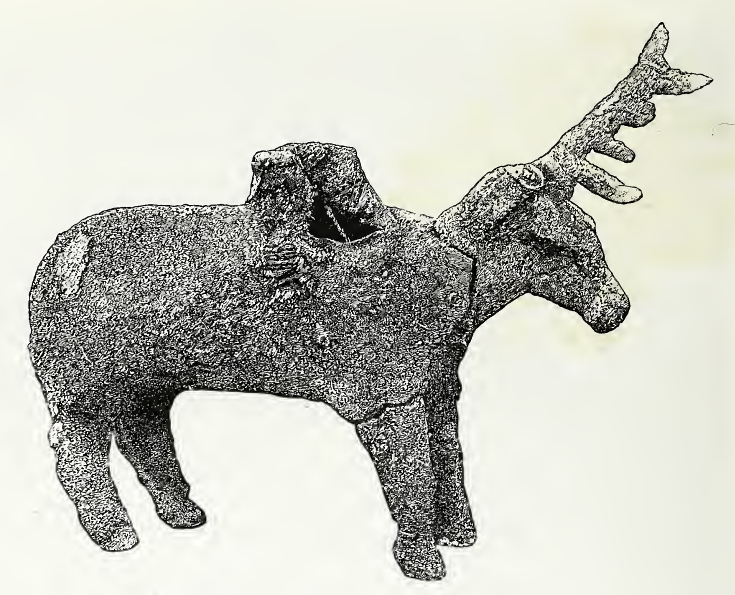


FIG. 376. — Cerf composé d'un alliage d'argent et de plomb. Quatrième tombeau. Au trois-septième environ de la grandeur réelle.

boutons (fig. 377) a un peu plus de 3 pouces $\frac{1}{2}$ ($0^m,08\ \frac{3}{4}$) de long et 2 pouces $\frac{1}{8}$ ($0^m,05\frac{1}{3}$) de large. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que l'os de ces boutons présente exactement les mêmes ornementations que la plaque qui les recouvre, comme on peut le voir sur le grand bouton (fig. 377), à l'endroit où une partie de la plaque a disparu. On se demande naturellement par quels moyens on est arrivé à un pareil résultat. Après mûre réflexion, nous sommes convaincus qu'on ne peut avoir obtenu ce résultat que de la manière suivante. On commençait par donner aux morceaux d'os la forme voulue ; ensuite on y ciselait avec le plus grand soin, en bas-relief, l'ornementation qui apparaît maintenant en repoussé sur la plaque

1. Voyez l'*Atlas* des *Antiquités troyennes*, pl. 91, fig. 1893; pl. 104, fig. 2299; pl. 174, fig. 3380 ; pl. 188, fig. 3450.

2. Les deux autres boutons sont du même dessin que le reste.

d'or. Ensuite on étendait la plaque d'or sur le bouton; une fois qu'on l'avait bien fixée au revers, le travail du marteau commençait; peu à peu, la feuille pénétrait dans les creux, s'arrondissait sur les reliefs, et l'ornementation de l'os se trouvait reproduite sur le métal. Après ce travail commençait celui des intailles; comme la plaque d'or était mince, l'intaille se gravait dans l'os aussi profondément que dans la feuille d'or. Je ne crois pas qu'il y ait moyen d'expliquer autrement ce merveilleux travail.

Tous ces boutons en croix ont la forme du losange ; neuf d'entre eux sont ornés, aux angles aigus aussi bien qu'aux angles obtus, de deux petites pièces rondes, légèrement bombées, faisant saillie des deux côtés de l'angle; chacune de ces petites pièces porte quatre cercles concentriques en intaille. Deux seulement de ces boutons en croix (fig. 382 et 384) ont à chaque angle aigu trois de ces petites pièces au lieu de deux, et un (fig. 380) en a trois aux quatre angles. Le bouton de la figure 378 a, dans l'intérieur du losange, une large bordure ornée de trente-deux jolies petites croix, chacune marquée d'un point au centre; dans le champ que forme cette bordure, il y a deux spirales en forme d'oméga, qui sont opposées l'une à l'autre et sont couronnées de branches qui paraissent être des branches de dattier. A droite et à gauche des deux spirales, il y a de petites rosaces. La bordure du grand bouton (fig. 377) est remplie de petits cercles en intaille. Au milieu du bouton on voit un double cercle, avec ornementation de spirales, également en intaille ; de chaque côté du cercle, il y a une spirale en forme d'oméga, et quelques autres spirales plus petites et différents signes, le tout en intaille. La bordure de la figure 379 se compose simplement de deux lignes; dans le losange circonscrit par ces deux lignes, il y a un cercle avec ornementation de spirales ; dans chacun des deux angles aigus, on voit une spirale en forme d'oméga. Sur ce bouton, la dernière spirale seule est au repoussé ; le reste est en intaille. L'ornementation de la figure 380 est encore plus simple ; la bordure ne se compose que de deux lignes ; l'intérieur est rempli par deux signes en forme d'omégas et par quatre petites fleurs ; les fleurs seules paraissent travaillées au repoussé, le reste est en intaille. Le bouton

de la figure 381 n'a pas de bordure; le champ tout entier est

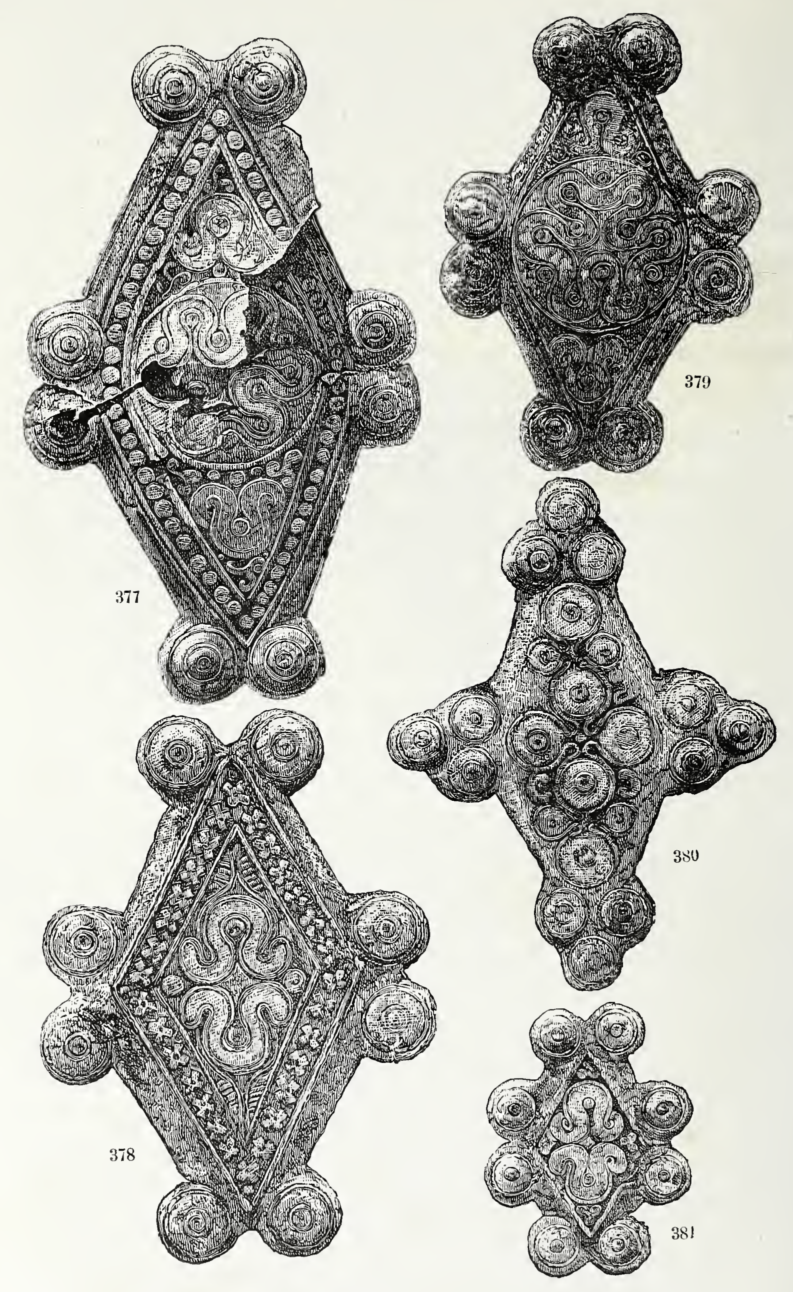


Fig. 377 à 381. — Boutons d'os recouverts de plaques d'or, avec de riches ornements. Quatrième tombeau. Grandeur réelle.

rempli de cercles concentriques en intaille, avec deux ou trois petites décorations seulement, exécutées au repoussé.

Au contraire, toute l'ornementation du bouton de la figure 382

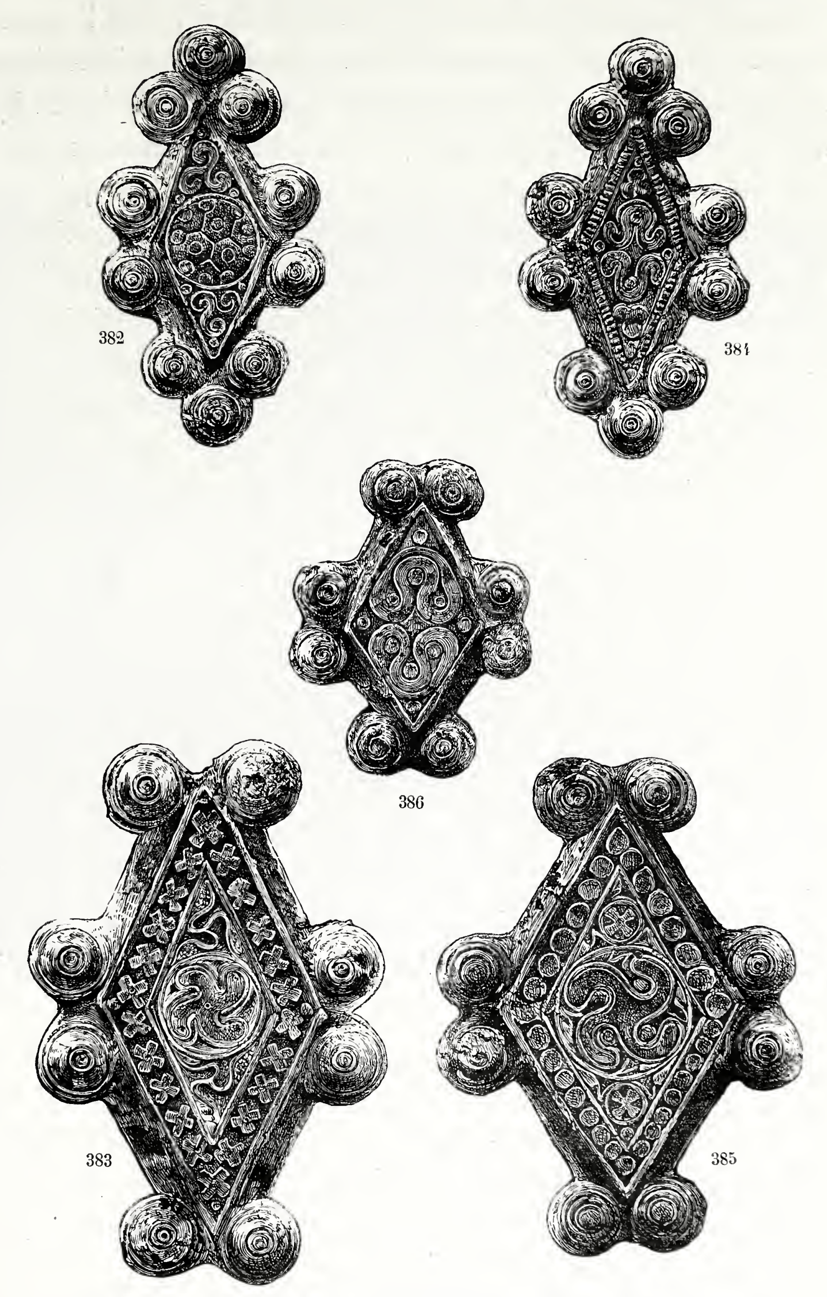


Fig. 382 à 386. — Boutons d'os recouverts de plaques d'or, avec de riches ornements. Quatrième tombeau. Grandeur réelle.

est au repoussé, même la ligne qui borde le losange intérieur; on voit dans l'intérieur de ce losange un grand cercle rempli de cercles

plus petits, et dans les deux angles aigus un signe curieux qui est fréquemment reproduit sur les fusaïoles de Troie. Sur le grand bouton de la figure 383, on retrouve une bordure garnie de vingt-huit croix, au centre du losange intérieur un double cercle, un 卍 dont les bras sont en ligne courbe; sur chacun des bras et au centre sont dessinés des points pour marquer la place des clous qui assujettissaient les deux morceaux de bois destinés à la production du feu sacré. Les deux angles aigus sont remplis par les mêmes signes que nous avons trouvés à la même place dans la figure précédente. La bordure de croix est au repoussé, le cercle et le 卍 en intaille.

Dans la figure 384, la bordure du losange intérieur est décorée de traits horizontaux. Au centre du losange, il y a deux spirales en forme d'omégas, qui sont opposées l'une à l'autre, et dans chacun des angles aigus, un petit ornement qui peut être une fleur. La bordure et la fleur seules sont au repoussé, le reste est en intaille. Le bouton de la figure 386 a la même ornementation en forme d'omégas opposés l'un à l'autre. Enfin le grand bouton de la figure 385 a une large bordure remplie de vingt-huit petits cercles au repoussé ; la petite croix inscrite dans un cercle qui se trouve à chaque angle aigu est également au repoussé, tandis que le grand cercle avec le 卍 au centre est en intaille.

A l'envers de ces boutons, l'artiste a travaillé l'os de manière à lui donner une forme qui se rapproche de celle de nos doubles boutons de chemise; la seule différence, c'est qu'ici la partie inférieure est de forme ovale. Ainsi on ne peut pas douter que tous ces boutons n'aient servi à orner les vêtements; seulement on ne pouvait pas évidemment les employer aux mêmes usages que des boutons réels. Ils portent tous des traces visibles du feu du bûcher funéraire; mais, comme l'os a pu résister, il est certain que ce feu n'était pas destiné à réduire les corps en cendres non plus qu'à détruire les ornements dont ils étaient chargés.

On a encore trouvé avec les cinq corps de ce tombeau cent dix petites fleurs d'or, semblables aux quatre qui sont représentées par les figures 387-390 ; — soixante-huit boutons d'or sans ornements, comme les figures 391 et 392 ; — cent trente-quatre ron-

delles d'or avec des bordures (fig. 395 et 396) ; — quatre-vingt-dix-huit grandes rondelles, semblables à des boucliers en miniature, et travaillées au repoussé, avec double bordure en cordelières (fig. 402). Sur aucun de ces quatre cent dix objets on ne trouve rien qui indique qu'ils aient été fixés sur des boutons



Fig. 387 à 401. — Plaques d'or. Quatrième tombeau. Grandeur réelle.

d'os ; il en faut conclure qu'ils étaient simplement fixés avec une colle sur les vêtements et les draperies des morts.

Au même endroit j'ai recueilli cent dix-huit boutons d'or ornés d'intailles de dix-sept modèles différents ; ils sont reproduits par les figures 393-401 et 403-413. Tous se composent d'une plaque d'or fixée soit sur des boutons d'os semblables à nos doubles boutons de chemise, soit sur de simples rondelles d'os ; le plus souvent l'os a disparu, et il ne reste que la plaque d'or. Comme le lecteur a les dessins sous les yeux, je n'entreprendrai pas de

les décrire en détail. Cependant je voudrais appeler l'attention sur les belles intailles du bouton de la figure 397; elles représentent quatre couteaux à larges lames, dont les manches se prolongent en spirales.

J'ai trouvé encore dans le même tombeau cent trente grands boutons d'or avec de magnifiques intailles (fig. 414-420) qui



Fig. 402 à 413. — Boutons d'or. Quatrième tombeau. Grandeur réelle.

représentent de belles étoiles, des fleurs ou des croix. D'autres, comme la figure 421, ont de belles ornementations de spirales. Ces grands boutons sont dans le même cas que les petits dont il a été question plus haut; beaucoup ont encore leur monture d'os qui ressemble à nos doubles boutons de chemise; beaucoup d'autres sont montés sur de simples rondelles d'os; dans bien des cas, l'os a disparu, et il ne reste que la plaque d'or.

Enfin j'ai recueilli huit boutons d'or de grande dimension, avec



FIG. 414 à 422 *a*. — Boutons d'or. Quatrième tombeau. Grandeur réelle.

de belles intailles. Je donne (fig. 422 et 422*a*) les dessins de deux de ces boutons. Le premier représente un soleil qui porte au centre un beau 卐 dont les bras sont transformés en spirales et où est conservé, sous forme de points creux, le souvenir des clous qui servaient à fixer les branches de l'objet réel. Le second représente aussi un soleil rayonnant, au centre duquel est l'ornementation de spirales qui nous a si souvent déjà passé sous les yeux.

Ces huit grands boutons sont montés sur de simples rondelles d'os. Comme je trouve souvent des boutons de ce modèle disposés en ligne droite, et dont la dimension va en diminuant régulièrement; comme ces rangées se rencontrent souvent à côté des épées, je suis certain que ces boutons étaient collés à la file sur les fourreaux de bois, le bouton le plus large à l'endroit le plus large de l'épée, et les autres diminuant graduellement avec la largeur du fourreau[1]. Voici encore un fait qui mérite une attention particulière ; toutes les fois que les boutons d'or ont conservé leur monture d'os, qu'elle soit une simple rondelle ou une sorte de bouton de chemise, cette monture reproduit sans exception exactement les mêmes intailles que l'on voit sur la plaque d'or. Il est donc bien certain que le travail des intailles ne se faisait que quand la plaque était fixée sur le moule, et que l'intaille de la plaque d'or s'imprimait dans l'os par la pression de la main de l'artiste.

L'immense tombeau était jonché dans toute son étendue de petites feuilles d'or; ce que j'en ai recueilli pèse environ 200 grammes, ou plus d'une demi-livre anglaise. Je les ai ramassées en grande quantité jusque sous les corps, d'où je conclus qu'on en avait jonché le fond du tombeau avant d'y dresser les bûchers funéraires.

Voici encore une série d'objets trouvés dans le même tombeau : deux gobelets d'argent; — deux coupes d'argent; — dix vases d'argent réduits en pièces; — trois grands vases d'argent et un autre plus petit, qui sont plaqués de cuivre et de forme très-aplatie. Je suppose donc qu'on s'en servait comme de cuvettes ou sou-

1. Voyez la figure 460.

coupes pour des vases d'argent de plus grande dimension ; — un peigne en bois, avec un grand manche en or, recourbé ; ce peigne a dû se placer sur le front pour rejeter les cheveux en arrière.

Les plus curieux peut-être de tous les objets recueillis dans les tombeaux sont cinq petits édifices en or, travaillés au repoussé, dont trois ont été trouvés dans le quatrième tombeau et deux dans le troisième. La figure 423 représente un de ces édifices.



Fig. 423. — Modèle d'un temple, en or. Quatrième tombeau. Grandeur réelle.

Ils offrent un aménagement trop incommode pour qu'on y voie des maisons d'habitation ; il est donc naturel de supposer que ce sont de petits modèles de temple ou de sanctuaires. Ce qui me confirme dans cette opinion, ce sont les quatre cornes qui forment le couronnement de la tour, les colombes aux ailes déployées qui sont perchées de chaque côté, et les trois colonnes à chapiteaux qui sont représentées dans les trois niches en forme de portes. Je prie le lecteur de remarquer la ressemblance de ces colonnes avec celle qui est entre les deux lions de la porte des Lions. Une circonstance qui doit aussi frapper tout particulièrement, c'est que les lignes obliques qui sont à droite et à gauche des colonnes donnent à ces niches une ressemblance frappante avec l'intérieur des tombeaux,

qui sont aussi revêtus de murs inclinés. Au-dessous des niches sont nettement indiquées quatre assises de maçonnerie formées de grosses pierres de taille; par contre, toute la partie supérieure nous semble représenter un édifice en bois. C'est aussi un objet du plus haut intérêt que l'espèce de tour qui domine la niche du centre; au milieu de cette construction on aperçoit trois signes curieux qui ressemblent à des lettres. Je voudrais aussi rappeler au lecteur les monnaies de Paphos, sur lesquelles est représenté un temple d'Aphroditè, avec une colombe perchée sur chaque pignon.

J'ai recueilli encore dans le quatrième tombeau jusqu'à cin-

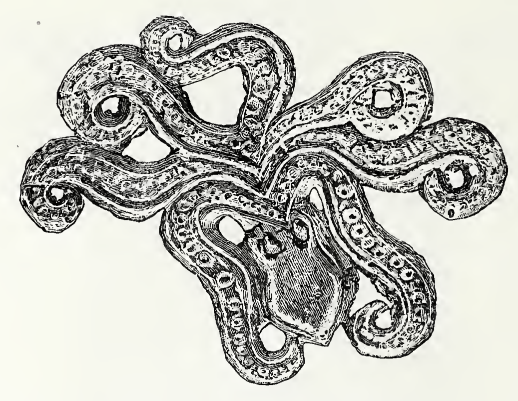


Fig. 424. — Seiche en or. Quatrième tombeau. Grandeur réelle.

quante-trois seiches d'or. La figure 424 représente une de ces seiches. Elles sont toutes absolument pareilles et portent en relief une curieuse ornementation qui représente des spirales; tous leurs bras se recourbent également en spirale. Il est assez difficile de déterminer de quelle manière ces seiches étaient employées comme ornement : probablement elles étaient assujetties par un procédé quelconque sur les étoffes et les draperies. Il semble qu'elles aient été toutes jetées dans le même moule; autrement, on ne comprendrait pas pourquoi elles sont exactement pareilles.

Je ne puis m'expliquer l'usage de deux objets (fig. 425-426) formés d'épaisses plaques d'or et qui ressemblent à des toupies; chacun de ces objets se compose de deux moitiés.

Les figures 427-434 représentent huit plaques d'or (il y en

a dix en tout) avec de belles intailles; ces plaques étaient destinées à recouvrir de grands pommeaux d'épée en bois ou en

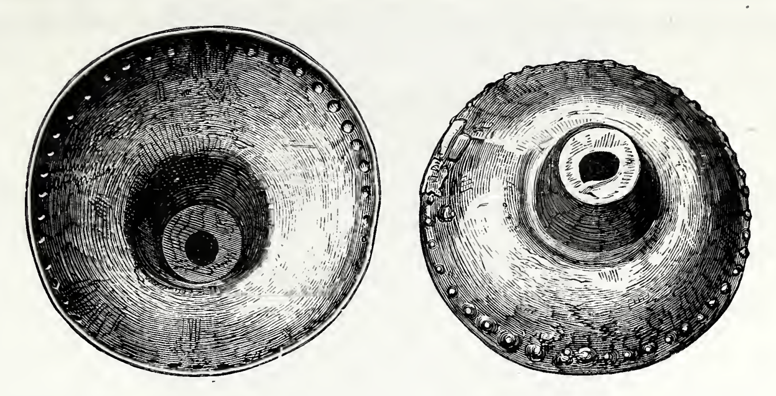


Fig. 425 et 426. — Les deux moitiés d'un objet en forme de fusaïole, formé d'une épaisse plaque d'or. Quatrième tombeau. Grandeur réelle.

albâtre. La figure 427 représente un lion. La figure 428 est ornée à profusion d'une magnifique décoration d'intailles; on n'y découvrirait pas un quart de pouce ($\frac{5}{8}$ de cent. carré) qui ne soit

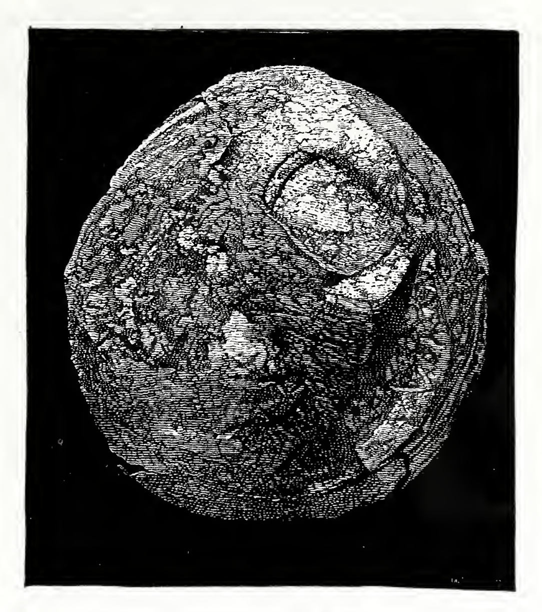


Fig. 427. — Revêtement en or pour le pommeau d'une garde d'épée. Quatrième tombeau. Grandeur réelle.

couvert d'ornements. Au centre, on voit un double cercle contenant cette belle spirale que l'on rencontre souvent à Mycènes, mais qui est représentée ici avec de sextuples lignes. Autour du

cercle double, il y en a un autre; l'espace compris entre le premier cercle et le second est rempli de petits cercles en miniature. Suit un nouveau cercle élégamment orné de spirales; enfin un troi-



Fig. 428. — Revêtement en or pour le pommeau d'une garde d'épée. Quatrième tombeau Grandeur réelle.

sième cercle, rempli de petites spirales séparées, puis une bordure de trois lignes et un quatrième cercle de spirales très-curieuses; ensuite une nouvelle bande circulaire de trois lignes, et, pour finir un large cercle de spirales. L'objet en or de la figure 429 appartient évidemment à la partie supérieure de la garde. La plaque d'or de la figure 430 provient aussi d'un pommeau d'épée; nous y voyons les trous ronds par où passaient les clous d'or destinés à l'assujettir; elle est ornée d'intailles qui représentent de belles spirales.



Fig. 429. — Revêtement en or pour le pommeau d'une garde d'épée. Quatrième tombeau. Grandeur réelle.

Les revêtements de pommeaux d'épée des figures 431 et 432 ne sont pas moins magnifiques. Le premier est orné d'une quantité de cercles concentriques et de spirales en intaille; le second présente, en intaille aussi, une bordure de jolies petites spirales et

plusieurs cercles concentriques; le dernier de ces cercles à l'inté-

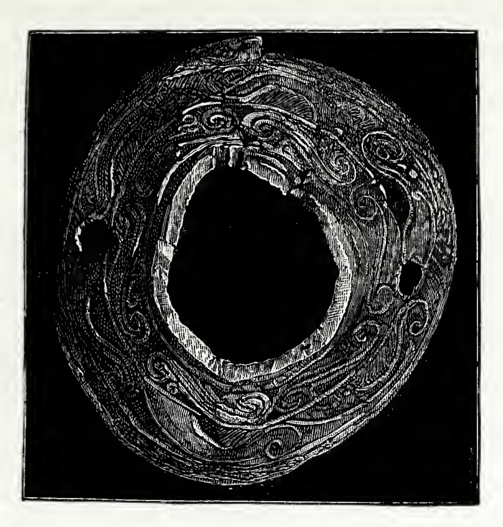


Fig. 430. — Revêtement d'or pour le pommeau d'une garde d'épée. Quatrième tombeau. Grandeur réelle.

rieur a une bordure de spirales en forme de poisson; le centre de



Fig. 431 à 434. — Revêtements d'or pour pommeaux d'épée. Quatrième tombeau. Grandeur réelle.

la plaque est rempli d'ornements en forme de fer à cheval. Les

objets représentés par les figures 433 et 434 ont servi également à revêtir des pommeaux d'épée; le premier est orné de deux cordes en bordure, le second de cannelures verticales.

Trente-cinq pointes de flèche en obsidienne ont été trouvées en un seul tas; elles étaient probablement emmanchées de hampes

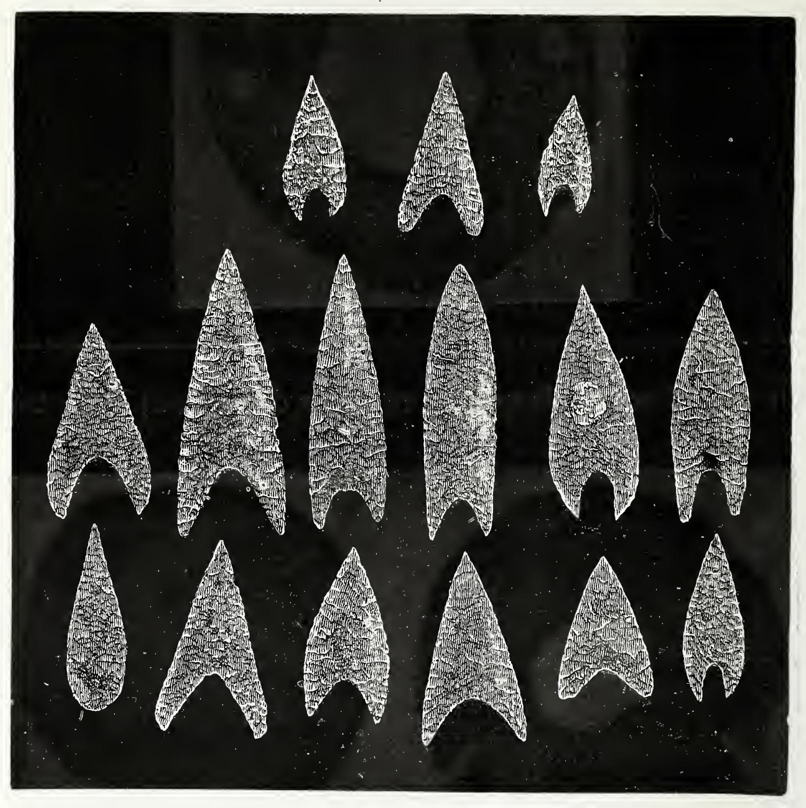


FIG. 435. — Pointes de flèche en obsidienne. Quatrième tombeau. Grandeur réelle.

en bois et contenues dans un carquois en bois qui aura disparu. La figure 435 représente les quinze types différents de ces pointes de flèche. Rien ne peut mieux donner idée de la grande antiquité de ces tombeaux que la présence de ces pointes de flèche en pierre, car l'*Iliade* ne semble connaître que les pointes de flèche en bronze[1]. On avait probablement aussi déposé des arcs dans ce tombeau; mais, comme ces objets étaient en bois, ainsi que les car-

1. Voyez par exemple l'*Iliade*, XIII, 650 et 662.

quois et les hampes de flèche, ils seront tombés en poussière.

J'ai recueilli encore soixante-dix dents de sanglier ; le revers de chacune de ces dents est taillé à plat et percé de deux trous, qui devaient servir à la fixer sur un autre objet, peut-être sur des harnachements de chevaux. Mais nous voyons aussi dans l'*Iliade* qu'on en mettait sur les casques soit pour les orner, soit pour parer les coups[1].

Il y avait aussi une grande quantité de morceaux plats quadrangulaires, taillés dans des dents de sanglier. Ces morceaux ont de 1 à 2 pouces ($0^m,025$ à $0^m,05$) de long et de $\frac{1}{2}$ pouce à $\frac{3}{4}$ de pouce ($0^m,01\frac{1}{4}$ — $0^m,01\frac{7}{8}$) de large; ils sont percés à chaque extrémité d'un trou qui servait à les fixer sur d'autres objets, peut-être sur des harnachements de chevaux. On ne peut douter que ces sortes d'objets en os ou en ivoire n'aient servi à l'ornementation des harnachements; on semble avoir eu l'habitude de les teindre avec de la pourpre pour leur donner plus de richesse, car nous lisons dans l'*Iliade* (IV, 141-145) : « Tel est l'ivoire qu'une femme de Méonie ou de Carie a coloré de pourpre, et qui doit orner le frontail des coursiers; elle l'étale dans sa demeure, joyau convoité par la multitude, mais réservé aux rois; parure de l'attelage, honneur du cavalier[2]. » (Traduction Giguet.) J'ai trouvé aussi un morceau d'os, plat et presque circulaire; il est percé d'un trou rond au centre et de six autres petits trous; j'ignore à quoi il pouvait servir.

J'ai recueilli dans le même tombeau deux grandes anses de cuivre; on reconnaît à des marques non équivoques qu'elles ont été

1. X, 261-265 :

.....ἀμφὶ δέ οἱ κυνέην κεφαλῆφιν ἔθηκεν,
ῥινοῦ ποιητήν · πολέσιν δ' ἔντοσθεν ἱμᾶσιν
ἐντέτατο στερεῶς · ἔκτοσθε δὲ λευκοὶ ὀδόντες
ἀργιόδοντος ὑὸς θαμέες ἔχον ἔνθα καὶ ἔνθα
εὖ καὶ ἐπισταμένως.

« Il couvre sa tête d'un casque de peau, doublé de courroies solides, entouré des dents blanches d'un sanglier, rangées de tous côtés avec art. » (Traduction GIGUET.)

2. Ὡς δ' ὅτε τις τ' ἐλέφαντα γυνὴ φοίνικι μιήνῃ
Μῃονὶς ἠὲ Κάειρα παρήϊον ἔμμεναι ἵππων ·
κεῖται δ' ἐν θαλάμῳ, πολέες τέ μιν ἠρήσαντο
ἱππῆες φορέειν · βασιλῆϊ δὲ κεῖται ἄγαλμα,
ἀμφότερον, κόσμος θ' ἵππῳ, ἐλατῆρί τε κῦδος.

plaquées d'or ; il est donc probable qu'elles ont appartenu à un grand vase d'argent.

Outre les cinq grands vases de cuivre trouvés, comme je l'ai déjà dit, à l'extrémité sud du tombeau, j'en ai découvert cinq autres du côté est, derrière les têtes des morts, dix autres du côté ouest, à leurs pieds, et douze à l'extrémité nord, vers laquelle étaient tournées les têtes de deux des morts. Ainsi, le tombeau contenait en tout trente-deux vases de cuivre, dont quelques-uns, cependant,

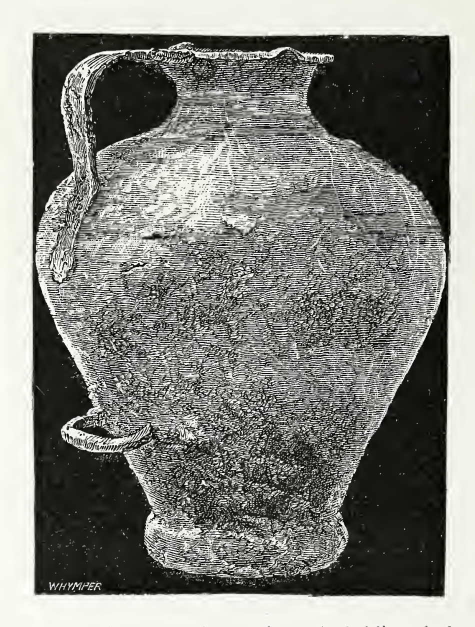


Fig. 436. — Grand vase de cuivre. Quatrième tombeau. Au huitième de la grandeur réelle.

étaient en trop mauvais état pour être conservés. Les gravures qui suivent reproduisent les principaux types de ces vases de cuivre.

La figure 436 représente une grande cruche qui a 1 pied 8 pouces ($0^{m},50$) de profondeur et 1 pied 4 pouces ($0^{m},40$) de diamètre. Elle a deux anses : l'une verticale, l'autre horizontale ; l'anse verticale unit le bord au ventre de la cruche ; l'anse horizontale est placée à la partie inférieure. Les deux anses sont assujetties au vase par des clous à grande tête plate. Parmi les vases trouvés dans le quatrième tombeau, il y en a sept qui ont la même forme.

La figure 437 représente une autre cruche exactement pareille à

celle de la figure 436; mais on n'en peut voir que la partie supérieure, parce que le reste du vase disparaît dans un vase plus grand et y adhère fortement; il est probable que c'est le feu du bûcher funéraire qui a ainsi soudé ces deux vases. Il a été trouvé sept autres vases semblables à celui où l'autre est enfoncé; ils ont



Fig. 437. — Deux grands vases de cuivre soudés ensemble. Quatrième tombeau. Au huitième environ de la grandeur réelle.

deux anses verticales attachées au bord par quatre gros clous à grande tête plate.

La figure 438 représente un vase large et profond, à trois anses verticales, assujetties au bord comme les précédentes au moyen de gros clous; parmi les vases recueillis, il y en a quatre de ce modèle, outre deux spécimens de la même forme, mais qui n'ont que deux anses. La figure 439 représente un grand vase à deux anses verticales. Il en a été trouvé huit ou neuf de la même forme.

Voici d'autres types dont les dessins ne sont pas reproduits ici: d'abord une bassine ou casserole profonde, avec une seule anse en

forme de douille où s'enfonçait un manche de bois; ce vase a 2 pieds (0^m,60) de diamètre; — une grande chaudière à trois



Fig. 438. — Grand vase de cuivre à trois anses. Quatrième tombeau. Au huitième de la grandeur réelle.

anses verticales, de 2 pieds 6 pouces (0^m,75) de diamètre; les trous dont le bord du fond est percé prouvent que le fond a été adapté à

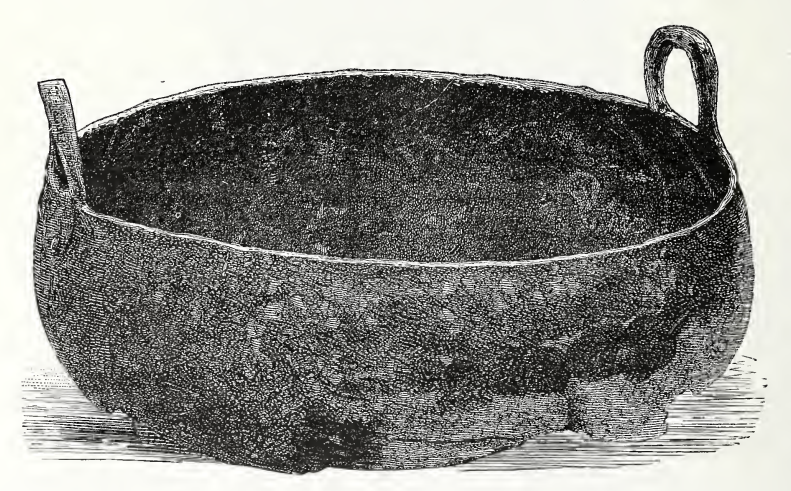


Fig. 439. — Grand vase de cuivre à deux anses. Quatrième tombeau. Au quart de la grandeur réelle.

l'aide de clous. Ce vase est tellement grand, qu'il ne peut avoir servi qu'à faire chauffer de l'eau pour le bain; on devrait donc l'appeler λέϐης λοετροχόος; seulement, le poète donne toujours trois pieds à

ces vases, quand il a occasion d'en parler, et les appelle en conséquence τρίπους λοετροχόος[1]. Il y avait aussi un élégant bassin de cuivre de forme ovale : il avait probablement deux anses aux deux endroits où le bord est brisé. On n'a trouvé qu'un seul exemplaire de chacun de ces trois derniers types.

Sur la plupart de ces vaisseaux de cuivre, chaudrons, bassins ou cruches, il y a des marques qui prouvent jusqu'à l'évidence qu'ils ont fait un long service sur la flamme du foyer ; quelques-uns ont l'air de n'avoir jamais servi.

L'habitude de déposer dans les tombeaux une quantité de chaudrons ou de grands vases de cuivre remonte à une antiquité reculée. Le musée du Warwakéion à Athènes possède sept urnes funéraires en cuivre, avec des couvercles qui tournent sur des charnières, et qui contenaient les cendres des morts. Pour qu'on ait trouvé si peu de ces urnes, il faut que les vases de cuivre aient été bien peu employés en Grèce pour cet usage; mais un fait sans précédent dans l'histoire des tombes grecques, c'est qu'on y ait déposé un surcroît de chaudrons de cuivre, simplement pour honorer les morts. Telle était pourtant la coutume dans l'antiquité la plus reculée, comme le prouvent les tombeaux de Mycènes, le tombeau de Corneto et le tombeau nouvellement découvert de Palestrina, dont j'aurai occasion de parler plus loin. Des vases de cuivre, déposés comme ornements dans les tombes, ont été trouvés dans le cimetière de Hallstatt, en Autriche[2], qui appartient cependant à une époque beaucoup plus récente que les tombes de Mycènes.

Le trépied de la figure 440 est un objet du plus haut intérêt. Il a trois anses, deux horizontales et une verticale, et une sorte de bec qui est à la droite du spectateur. Le trépied joue un grand rôle dans les temps homériques. Dans l'*Odyssée*[3] et dans l'*Iliade*[4], c'est un présent d'honneur. Dans l'*Iliade*[5], on le donne comme prix dans

1. *Iliade,* XVIII, 346; *Odyssée,* VIII, 435.
2. Voyez Edward Freiherr von Sacken, *das Grabfeld von Hallstatt.*
3. XIII, 13; XV, 84.
4. VIII, 290; IX, 122.
5. XI, 700; XXIII, 264, 485, 513, 718.

les jeux; c'est un ornement pour les habitations[1]; on s'en sert aussi pour chauffer l'eau et faire la cuisine[2]. Quand Homère le fait servir à cet usage[3], il lui donne l'épithète de ἐμπυριβήτης.

J'ai recueilli dans ce tombeau une grande quantité de petites rondelles de cuivre, percées de trous sur les bords, ce qui prouve qu'on les employait comme ornements, peut-être dans le harna-



Fig. 440. — Trépied de cuivre. Quatrième tombeau. Au tiers de la grandeur réelle

chement des chevaux; j'ai trouvé aussi une anse de vase en cuivre, plaquée d'or.

J'ai recueilli dans ce tombeau quarante-six épées de bronze plus ou moins détériorées, quatre lances et six couteaux longs. Je ne décrirai que les plus remarquables de ces objets. La figure 441 représente une des lances; comme toutes les lances mycéniennes, elle a une douille où s'enfonçait la hampe; il y a ici, par exception,

1. *Iliade*, XVIII, 373.
2. *Odyssée*, VIII, 434; *Iliade*, XVIII, 344.
3. *Iliade*, XXIII, 702; XXII, 164. Dans ce dernier exemple, il est appelé τρίπος, au lieu de conserver la forme ordinaire τρίπους.

un anneau de chaque côté; ces anneaux servaient à assujettir, au moyen d'une corde, la pointe de la lance à la hampe pour l'empêcher de tomber. Comme je l'ai déjà dit, toutes les lances homériques paraissent avoir eu une douille semblable pour recevoir la hampe. A la partie extérieure de la douille, on voit encore la large tête plate du clou qui fixait la pointe de la lance à la hampe.

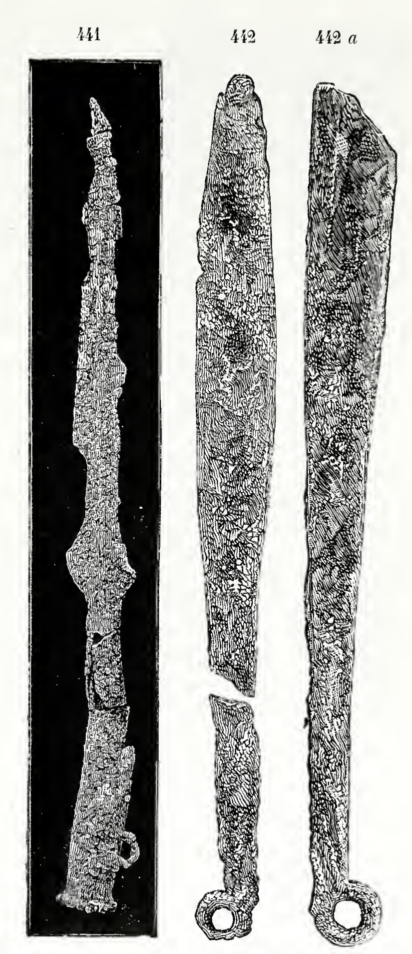


Fig. 441. — Pointe de lance en bronze Quatrième tombeau. Au cinquième environ de la grandeur réelle.

Fig. 442 et 442 *a*. — Petites épées de bronze à un seul tranchant. Quatrième tombeau. Au trois-seizième environ de la grandeur réelle.

Parmi les épées, il y en a dix qui sont courtes et n'ont qu'un seul tranchant. Les figures 442 et 442 *a* représentent deux de ces épées. Elles se composent d'un seul morceau de bronze massif et mesurent, quand elles sont conservées dans leur entier, de 2 pieds à 2 pieds 3 pouces (0^m,60 à 0^m,675) en longueur. La poignée est trop épaisse pour avoir reçu une garniture de bois; elle a dû servir telle qu'elle est. L'extrémité forme un anneau qui servait à suspendre l'épée soit au baudrier (τελαμών), soit au ceinturon (ζωστήρ ou ζώνη). Comme ces petites épées ne sont à proprement parler que de longs couteaux, elles représentent évidemment l'objet désigné par le mot homérique φάσγανον, pris dans son acception primitive[1]. En effet, le mot φάσγανον est dérivé, par une transposition de lettres euphonique, de la même racine que σφάγη et

1. Φάσγανον pour σφάγανον, de la racine σφαγ. Il y avait aussi un verbe φασγάνω, tuer avec l'épée. (Hesych., *Lex.*, s. v.)

σφάζω (*égorger*) ; par conséquent cette arme doit avoir primitivement servi surtout pour égorger les animaux, peut-être aussi pour tuer un ennemi dans un combat corps à corps ; mais peu à peu le mot perdit sa signification première, et dans Homère il est absolument synonyme de ξίφος et de ἄορ.

J'éprouve quelque embarras à décider quelle est la nature d'une autre arme à double tranchant, qui se termine par un long tube (αὐλός) ; le tube est si étroit, qu'il ne semble guère possible qu'on ait pu y introduire la hampe d'une lance; ce serait donc plutôt, selon moi, une sorte de long poignard dont le manche serait creux, tout simplement pour que l'arme soit moins lourde. La figure 443 est un fragment de lame d'épée, en bronze, à deux tranchants, dont l'arête est dentelée des deux côtés ; peut-être cette dentelure était-elle un simple ornement, peut-être les dents de scie avaient-elles pour objet de rendre les blessures plus dangereuses. Une autre arme (fig. 444) est formée de deux ou trois plaques de bronze, longues, étroites et épaisses, soudées ensemble. La partie inférieure est ronde ; dans l'intérieur on voit une grande quantité de petits clous de bronze, dont la présence est aussi difficile à expliquer que l'usage même de l'arme. A partir du point où finit la fente inférieure, l'arme est quadrangulaire, mais elle va en diminuant graduellement d'épaisseur jusqu'à l'extrémité, qui forme une lame étroite, plate et acérée. Il y a seize marques de petits clous ou épingles au bord gauche de la fente inférieure; ce qui m'amène à penser que peut-être la partie inférieure de l'arme a été assujettie à un manche

443 444

FIG. 443 et 444.— Fragment d'une épée de bronze à deux tranchants. Autre arme, qui était probablement un poignard. Quatrième tombeau. Demi-grandeur.

de bois ou d'os et qu'on a pu s'en servir comme d'un poignard. Je rappellerai ici que le trésor de Troie contenait deux armes de la même forme, mais composées d'un seul morceau massif de métal[1].

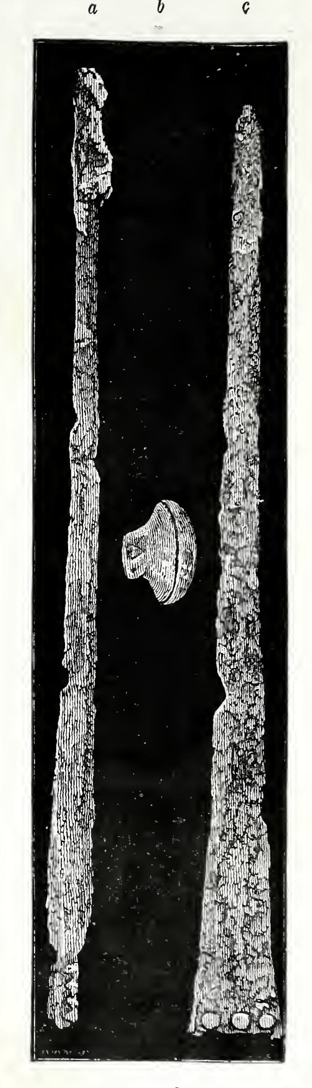


FIG. 445 *a, b, c*. — Épées de bronze à deux tranchants et pommeau d'épée en albâtre. Quatrième tombeau. Au sixième de la grandeur réelle.

J'ajoute à la liste : une pointe de lance avec douille pour fixer la hampe, mais dépourvue des anneaux que l'on voit sur la lance de la figure 441 ; — un fragment très-intéressant d'épée à double tranchant, dont l'arête forme une saillie très-remarquable ; — fragment de la lame d'une courte épée à deux tranchants, où l'on voit encore des restes du fourreau de bois ; à l'extrémité inférieure, il y a des deux côtés trois grosses têtes de clous, rondes et plates en or, qui servaient à fixer la lame à la garde ; — fragments de trois lames d'épée à deux tranchants, très-longues, dont deux ont gardé des fragments de leurs fourreaux de bois. La première a 2 pieds (0^{m},60) de long, la seconde 2 pieds ½ (0^{m},75), la troisième 1 pied 9 pouces (0^{m},525) ; mais, quand elles étaient dans leur entier, chacune d'elles a eu probablement plus de 3 pieds (0^{m},90) de long. On retrouve sur toutes les trois, des deux côtés de l'extrémité inférieure, les têtes plates des clous qui les fixaient à la poignée. Dans toutes les trois on voit l'arête, qui est proéminente.

Les figures 445 *a*, *b*, *c* représentent deux lames d'épée et un pommeau d'épée en albâtre, orné de deux larges têtes plates de clous en or. J'ai trouvé à Troie des

1. Voyez l'*Atlas* des *Antiquités troyennes*, pl. 193, fig. 3495 ; et pl. 201, fig. 3600 *b*.

pommeaux d'albâtre absolument semblables, mais sans clous d'or; je ne savais pas alors qu'ils provenaient de gardes d'épée, et je m'imaginais qu'ils avaient pu servir de boutons de portes ou de pommes de canne[1]. La lame d'épée à deux tranchants (fig. 445 *a*), à la pointe de laquelle adhèrent encore des fragments du fourreau de bois, a 2 pieds 7 pouces (0^{m},775) de long. Des deux côtés de son extrémité inférieure on voit les quatre clous de bronze à tête plate qui la fixaient à la garde. L'extrémité inférieure de la lame d'épée de la figure 445 *c* est ornée de trois têtes plates de clous d'or de chaque côté.



Fig. 446. — Épée de bronze à deux tranchants. Quatrième tombeau. Demi-grandeur.

Je citerai en outre : un long couteau, qui a encore une partie de son manche en os, dont l'extrémité avait dû évidemment être recourbée; — la lame d'une courte épée à deux tranchants, ornée de chaque côté de son extrémité inférieure de quatre têtes plates de clous d'or (fig. 446); une plaque d'or s'étend sur tout le milieu de la lame, des deux côtés, et des débris du fourreau de bois sont encore visibles au milieu et à l'extrémité; — les fragments de quatre lames d'épée à deux tranchants. L'arête d'une de ces épées est découpée en dents de scie tout du long. L'extrémité inférieure d'une autre est, des deux côtés, plaquée d'or et ornée de trois larges têtes de clous en or; on distingue très-bien la partie plaquée d'or. La figure 447 représente un des nombreux pommeaux d'épée en

1. Voyez l'*Atlas* des *Antiquités troyennes*, pl. 199, fig. 2158 et 2171.

albâtre, tous décorés de deux clous en or. Les figures 448 et 449 sont des lames d'épée, dont la plus longue (fig. 448) est très-bien conservée; elle a 2 pieds 10 pouces (0^m,85) de long. La figure 449 a conservé un morceau de sa garde, qui était plaquée d'or et assujettie à l'aide de clous d'or; tout le long de la lame on voit des lignes verticales en intaille qui rehaussent la beauté de l'arme.

448

449

447

Fig. 447 à 449. — Deux épées de bronze et un pommeau d'épée en albâtre. Quatrième tombeau. Au huitième environ de la grandeur réelle.

Un autre fragment qui provient d'une grande et belle épée de bronze est plaqué d'or dans toute sa longueur; la garde, qui est aussi recouverte d'une épaisse plaque d'or, est ornée de magnifiques intailles. Mais elle a tant souffert du feu du bûcher, elle est tellement défigurée par la fumée et les cendres, que l'ornementation n'est pas visible sur la photographie; je n'en puis donc donner ici la gravure.

Je ferai observer au lecteur combien toutes les épées mycéniennes sont étroites et combien en même temps la plupart d'entre elles sont longues, puisqu'elles semblent le plus souvent avoir dépassé une longueur de 3 pieds (0^m,90); tandis qu'elles ne sont pas généralement plus larges que nos rapières. Autant que je sache, on n'a encore jamais trouvé d'épées de ce modèle.

Voici une remarque très-juste de M. Newton à propos de ces épées mycéniennes : « L'arête ou filet de ces épées forme au centre de la lame un relief assez considérable pour faire penser que cette arme servait, comme la rapière, uniquement à pointer. »

Avec quelques-unes des épées, j'ai trouvé des traces d'une toile d'un beau tissu, dont quelques parcelles adhéraient encore aux

lames; on peut donc affirmer que beaucoup de ces épées avaient des fourreaux de toile.

J'ai recueilli en outre dans ce tombeau une grande quantité d'écailles d'huîtres, et beaucoup d'huîtres qui n'avaient pas été ouvertes : d'où je conclus qu'à Mycènes, comme dans l'ancienne Égypte, l'habitude de déposer de la nourriture pour les morts, dans leurs tombeaux, faisait partie des rites funéraires. Il y avait dans ce tombeau aussi bien que dans les autres une grande quantité de poterie brisée. A ce sujet, M. Panagiotès Eustratiadès, directeur général des antiquités en Grèce, m'a rappelé l'usage, encore répandu en Grèce, de briser des vases remplis d'eau sur les tombeaux des amis que l'on a perdus. M. Eustratiadès m'a encore fait savoir que les chaudrons et les vases de cuivre avaient été la grande parure des maisons, non-seulement dans l'antiquité, mais encore pendant tout le moyen âge et jusqu'à l'époque de la révolution grecque. Voilà un fait admis; mais, excepté dans les tombeaux de Mycènes et dans ceux du cimetière d'Hallstatt, de Corneto et de Palestrina, on n'a pas encore trouvé d'exemple qui prouve que ces objets aient aussi servi d'ornements à la demeure des morts.

L'anse d'un vase de terre cuite façonné à la main attira surtout mon attention, à cause des six trous dont elle était percée; l'un de ces trous était assez large pour qu'on y pût passer une attache; on s'en servait peut-être pour suspendre le vase; mais les cinq autres trous étaient trop étroits pour donner passage même au fil le plus mince; donc on ne s'en servait pas pour suspendre le vase; peut-être y plaçait-on simplement des fleurs, comme ornements.

Quant aux ossements des cinq corps de ce tombeau et de ceux qui ont été trouvés dans les autres, j'ai recueilli tous ceux qui n'étaient pas en trop mauvais état; ils seront exposés avec les trésors au Musée national d'Athènes. Naturellement on placera ensemble les objets trouvés dans chaque tombeau, et l'on formera ainsi des groupes séparés. Je ne mets ici sous les yeux du lecteur que la mâchoire la mieux conservée (fig. 450); elle a encore treize dents en bon état de conservation; il n'en manque que trois.

J'ai recueilli encore deux vases d'albâtre brisés en morceaux, un piédestal d'albâtre sur lequel on plaçait des vases et une grande quantité de fragments provenant d'une poterie façonnée à la main ou d'une très-ancienne poterie faite au tour. A la première catégorie appartient un vase dont la surface est très-brillante pour avoir été polie à la main. Il a eu deux anses, mais il ne s'en est



FIG. 450. — Mâchoire humaine. Quatrième tombeau. Aux trois quarts de la grandeur réelle.

conservé qu'une. Un autre vase est un beau spécimen de l'ancienne poterie mycénienne faite au tour. Il a quatre anses et porte sur un fond jaune clair une décoration d'un rouge foncé qui représente des spirales, des bandes circulaires et des cercles avec un réseau de lignes.

Dans ce tombeau, comme dans les quatre autres, on a trouvé des fragments de cette espèce de coupe en terre cuite, dont la forme s'était conservée sans altération à Mycènes pendant plus de mille

ans. La couleur seule et le mode de fabrication variaient. En effet, tandis que dans les tombeaux elle est d'un vert clair avec une belle décoration de spirales en noir, nous la trouvons plus tard, toujours avec une couleur d'un vert clair, mais sans ornementation ; dans les deux cas, elle est toujours modelée à la main. A une époque plus récente, elle a une couleur uniforme d'un rouge foncé très-brillant, sans ornements, ou bien le fond est d'un jaune clair, avec une décoration de bandes de couleur noire ou d'un rouge foncé, comme on le voit dans quelques-unes de nos gravures précédentes[1]. Enfin, dans des temps encore plus rapprochés, ces coupes n'ont plus d'autre couleur que la teinte jaunâtre ou blanche de l'argile elle-même[2]. On a dû se servir à Mycènes de ces sortes de gobelets pendant de longs siècles et jusqu'à la prise de la cité, parce qu'on en trouve les fragments par quantités énormes ; j'aurais pu, comme échantillons, recueillir par milliers les pieds de ces coupes. Nous avons aussi quantité de coupes de ce même modèle en or, semblables à celle que représentent les figures 343 et 528. A Troie j'ai retrouvé exactement le même modèle dans la première et la plus ancienne des cités préhistoriques, à une profondeur d'environ 50 pieds (15 mètres)[3].

Comme spécimen du seul autre type de coupe en terre cuite, je citerai au lecteur celle qui a déjà été citée comme ayant été découverte dans le premier tombeau[4]. C'est la partie inférieure d'une grande coupe d'un noir brillant, avec un pied creux orné au milieu de cannelures horizontales. Mais il a été aussi trouvé des fragments de cette espèce de coupes dans les quatre autres tombeaux. Rarement on les trouve ailleurs que dans les tombeaux ; en tout autre endroit, on ne les rencontre que clair-semées et dans les couches inférieures. Mais je l'ai rencontrée dans les ruines de la plus ancienne cité préhistorique de Troie.

Dans ce quatrième tombeau on a recueilli deux pierres à aiguiser

1. Voyez les figures 84, 88.
2. Figure 83.
3. Voyez mon *Atlas* des *Antiquités troyennes*, pl. 105, fig. 2311
4. Voyez la figure 230.

d'un grès fin et dur. Toutes les deux ont, à leur extrémité, un trou par où l'on passait l'attache pour les suspendre.

Je dois ajouter à la liste des objets recueillis dans le quatrième tombeau un beau cylindre d'or(fig. 451) et une magnifique poignée en or qui se termine en tête de dragon (fig. 452). Il est certain que ces deux fragments proviennent du même objet, qui était peut-être



FIG. 451 et 452. — Cylindre d'or et dragon d'or avec incrustation de cristal de roche, provenant probablement d'une poignée de sceptre. Quatrième tombeau. Aux trois quarts de la grandeur réelle.

la poignée d'un sceptre ou d'un bâton augural ou de quelque autre insigne aussi important; en effet, ce sont les seuls objets que j'aie trouvés, parmi les antiquités de Mycènes, où l'or soit incrusté d'une sorte de mosaïque de cristal de roche. Examinons d'abord le cylindre d'or (fig. 451) ; il se compose de fleurs à quatre pétales, qui se touchent par leurs pointes. Chacun des pétales est formé d'un morceau oblong de cristal de roche, enchâssé dans un creux également oblong et de peu de profondeur, où il s'adapte parfaitement. Dans l'entre-deux des fleurs, il y a des espaces carrés, dont les côtés forment des lignes courbes et qui sont garnis, eux

aussi, de morceaux de cristal parfaitement ajustés. Dans la gravure que le lecteur a sous les yeux, un seul de ces morceaux de cristal est en place et visible au milieu du côté droit du cylindre; les autres morceaux, conservés pour la plupart, seront replacés aussitôt que la Société archéologique d'Athènes sera en mesure d'exposer sous les yeux du public la collection mycénienne.

L'aspect du cylindre, lorsque tous les morceaux de cristal étaient en place, devait être d'une merveilleuse beauté. La poignée d'or à tête de dragon (fig. 452), qui appartient au cylindre, est creuse et contient encore des fragments du bois sur lequel elle était montée. On distingue très-nettement la tête du dragon, avec ses grands yeux, dont un seul est visible dans la gravure, et sa gueule ouverte. Les écailles ont été imitées, avec une rare perfection, à l'aide de petits morceaux de cristal si habilement taillés, si adroitement enchâssés dans l'or, que jusqu'ici il ne s'en est encore détaché qu'un seul. Cela est d'autant plus surprenant, que la poignée porte des traces visibles du feu auquel elle a été exposée sur le bûcher funéraire. Si Homère avait vu cette merveilleuse poignée quand elle était dans son entier, il l'aurait sans aucun doute attribuée à la main ingénieuse d'Hèphaïstos et aurait exprimé son admiration pour une si belle œuvre par l'expression, *θαῦμα ἰδέσθαι* « merveille à contempler ».

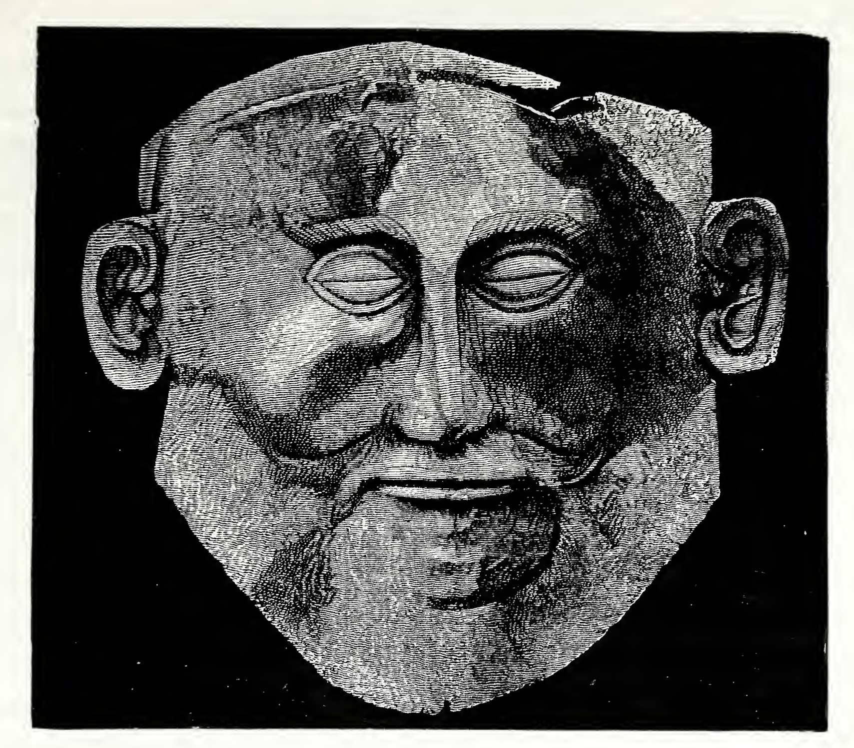


Fig. 474. — Masque d'or massif du mort placé à l'extrémité sud du cinquième tombeau
Au tiers environ de la grandeur réelle.

CHAPITRE IX

LE CINQUIÈME TOMBEAU ; LES FOUILLES REPRISES DANS LE PREMIER.

Après de longs siècles, il y a de nouveau une garnison et des feux de bivouac sur l'acropole de Mycènes. — Exploration du *cinquième tombeau*. — Ses stèles funéraires. — Description du tombeau. — Il ne contient qu'un seul corps. — Diadème d'or et autres objets trouvés dans ce tombeau. — Vases de terre cuite modelés à la main ; l'un d'eux est orné de mamelles de femme, comme les vases préhistoriques de Santorin et de Troie. — Poterie faite au tour. — Achèvement des fouilles du *premier tombeau*. — Sa position et sa construction. — Il contient trois corps ; celui du milieu a été dérangé et dépouillé de ses ornements. — Grande taille des corps. — Masque d'or et état du premier des cadavres. — Merveilleuse conservation du troisième. — Son lourd masque d'or, sa face, ses dents. — Description du corps. — État singulier où l'a réduit la compression. — Cuirasse d'or et feuilles d'or sur le front, les yeux et la poitrine. — Émotion causée par cette découverte. — Mesures prises pour conserver et enlever ce corps. — Son baudrier, son épée de bronze avec ornement de cristal, et disques d'or pour le fourreau ; tous ces objets ont été faits spécialement pour servir d'ornements funéraires et non pour être employés aux usages ordinaires. — Description des cuirasses d'or de ce corps et du premier. — Épées de bronze magnifiquement ornées, et autres objets trouvés avec le troisième corps. — Feuilles d'or décorées d'ornements, peigne

de bois et épées de bronze trouvés avec le second corps. — Amas considérable de débris d'épées de bronze, avec des couteaux et des lances. — Autres armes, généralement brisées. — Perles d'ambre et d'or, et différents objets d'or et d'argent. — Vase d'albâtre. — Admirables plaques d'or. — Les deux masques d'or massif de la première tombe. — La perfection du travail dénote une école d'artistes en possession d'une longue tradition. — Plusieurs grandes coupes d'or et d'argent. — Objets trouvés dans ce tombeau. — Vase d'argent, plaqué de cuivre sur l'argent et d'or sur le cuivre. — Coupe à boire en albâtre. — Plaques d'or en forme de doubles aigles, etc. — Fragments de vases d'argent ; l'un d'eux a un orifice et une anse en or. — Plaque d'or richement décorée, qui recouvre un cylindre de bois carbonisé. — Centaines de plaques de boutons en or, grandes et petites, avec des ornements variés. — Nouveaux types. — Plaques d'or, rubans et ornements de jambières. — Tubes et boutons en os ; à quoi ils servaient probablement. — Plaque d'ivoire et objet curieux en porcelaine égyptienne vernie. — Poterie faite à la main et au tour. — Sept grands vaisseaux de cuivre, chaudrons et cruches. — Boîte quadrangulaire en bois, avec des reliefs très-intéressants.

Mycènes, 6 décembre 1876.

Pour la première fois depuis la prise de Mycènes par les Argiens en 468 avant Jésus-Christ, par conséquent pour la première fois depuis deux mille trois cent quarante-quatre ans, l'acropole de Mycènes a une garnison dont les feux de bivouac, aperçus pendant la nuit de tous les points de la plaine d'Argos, rappellent à l'imagination l'homme de garde qui guettait l'arrivée d'Agamemnon à son retour de Troie, et le signal qui avertit de son approche Clytemnestre et son amant[1]. Mais cette fois l'objet de cette occupation militaire est d'un caractère plus pacifique, car elle est destinée tout simplement à tenir les paysans en respect et à les empêcher soit de pratiquer des fouilles clandestines dans les tombeaux, soit d'en approcher quand nous sommes au travail.

Tout en m'occupant des fouilles du quatrième grand tombeau, dont j'ai fait connaître les résultats, j'ai exploré le *cinquième et dernier tombeau*, qui est immédiatement au nord-ouest du quatrième (voy. les plans B et C, et l'ichnographie, pl. VI). Ce tombeau est celui dont l'emplacement était marqué par la grande stèle, ornée de frettes ou méandres sculptés, en forme de serpents, et par une seconde stèle sans sculptures. Ces deux stèles avaient été trouvées à 11 pieds 8 pouces (3^m,50) au-dessous de la surface du sol, dans l'état où il se trouvait quand j'ai commencé mes travaux. A une profondeur de 10 pieds (3 mètres) au-dessous des deux stèles funé-

1. Voyez la première scène de l'*Agamemnon* d'Eschyle.

raires, par conséquent à 21 pieds 8 pouces ($6^m,50$) au-dessous de la surface primitive du sol, j'ai trouvé deux stèles sans sculptures, évidemment de beaucoup plus anciennes que les précédentes. A 3 pieds 4 pouces (1 mètre) seulement au-dessous des dernières stèles, j'ai découvert un tombeau de 11 pieds 6 pouces ($3^m,45$) de long sur 9 pieds 8 pouces ($2^m,90$) de large, qui avait été taillé dans le rocher calcaire à 2 pieds de profondeur seulement; de sorte que le fond de ce tombeau est à 27 pieds ($8^m,10$) au-dessous de la surface du sol. Il différait des tombeaux précédents en ce que les quatre côtés intérieurs n'étaient point revêtus de murs, mais simplement de gros morceaux de schiste, qui étaient posés obliquement le long du rebord peu élevé de la tombe et n'étaient point joints avec de l'argile.

Le fond du tombeau, comme d'habitude, était recouvert d'un lit de cailloux sur lequel j'ai trouvé les restes mortels d'un seul personnage, dont la tête était orientée à l'est; comme les corps des autres tombeaux, il avait été brûlé à la place même où il reposait. En effet, les cailloux étaient calcinés sous le corps et à côté de lui; le corps lui-même était couvert de cendres qui n'avaient point été dérangées de leur place; enfin le feu du bûcher avait laissé des traces sur les parois du tombeau. Autour du crâne, qui était malheureusement trop fragile pour être conservé, j'ai trouvé un diadème d'or, semblable à ceux qu'on a déjà vus plus haut. L'ornementation, au repoussé, représente, au milieu du diadème, trois cercles en forme de boucliers, avec des fleurs et une roue en mouvement; le reste de l'espace est rempli par de belles spirales.

A la droite du corps j'ai trouvé une pointe de lance, avec un anneau de chaque côté, et semblable à celle qui a été représentée plus haut[1]; deux petites épées de bronze et deux longs couteaux du même métal. A sa gauche a été trouvée la coupe d'or représentée par la figure 453. Elle n'a qu'une anse; l'ornementation, travaillée au repoussé, se compose de quatre bandes horizontales réunies deux par deux; ces bandes sont décorées de traits obliques, qui conver-

1. Voyez la figure 441.

gent vers la ligne de séparation des bandes et forment à cet endroit des angles ou coins. L'ensemble de deux bandes donne une décoration en arêtes de poisson. Pour rehausser l'effet des doubles bandes en y introduisant un nouvel élément de variété, l'artiste a tourné les angles ou coins de chacune des doubles bandes dans une direction opposée à ceux de l'autre bande. Toute la partie supérieure est décorée d'une série d'arcatures ogivales, dont les



Fig. 453. — Coupe d'or richement décorée. Cinquième tombeau. Au neuf-dixième de la grandeur réelle.

colonnes sont ornées de neuf traits horizontaux. L'anse est fixée par quatre clous au bord et au corps de la coupe. Avec les épées, j'ai trouvé de petits morceaux de toile d'un beau tissu, qui proviennent, sans aucun doute, des fourreaux de ces épées.

Dans le même tombeau, j'ai recueilli un vase d'un vert clair, brisé en morceaux; ce vase, qui a 6 pouces $\frac{1}{2}$ (0^m,16 $\frac{1}{4}$) de haut, est en porcelaine égyptienne; il est décoré de deux rangées de bosses d'un certain relief; il y a trois bosses à chaque rangée. J'ai trouvé aussi des fragments provenant d'un vase en terre cuite, d'un rouge clair, décoré de spirales noires et de deux mamelles de femme entourées de cercles formés de traits noirs. Le professeur Landerer,

qui a examiné et analysé un fragment du premier de ces deux vases, m'écrit que la porcelaine en est très-calcaire et qu'on l'appellerait en minéralogie *Thonmergel-schiefer* (schiste de marne argileuse); que les bords, examinés au microscope solaire, laissent apercevoir un vernis doré et argenté, produit par un vernis de plomb dont le vase avait été recouvert, et qui par la cuisson avait pénétré dans la pâte.

A propos du vase orné de deux mamelles de femme, je rappellerai que des vases semblables ont été découverts dans les îles de Thèra (Santorin) et de Thèrasia. On les a retirés des ruines de deux cités préhistoriques dont j'ai déjà parlé. Ces villes avaient été ensevelies par une éruption du grand volcan central qui, d'après les géologues les plus autorisés, se serait effondré et aurait disparu vers 1700 ou 1800 avant Jésus-Christ. On en rencontre aussi beaucoup de pareils dans les ruines de Troie; ces derniers, cependant, outre les deux mamelles de femme, portent aussi un nombril et une tête de chouette [1].

Ce tombeau contenait encore, outre une masse de fragments de poterie façonnée à la main, des fragments d'une belle poterie fabriquée au tour, décorés de plantes contournées en spirales, et d'autres fragments encore où l'on voit, sur fond jaune clair, une magnifique décoration de spirales d'un rouge foncé.

Comme le beau temps avait séché la boue dans le *premier tombeau*, celui dont l'emplacement était marqué par les trois stèles ornées de bas-reliefs, j'ai pu reprendre les fouilles commencées et arriver enfin au fond de ce tombeau, qui a été creusé dans le roc à une profondeur de 17 pieds ½ (5m,25) du côté nord et de 17 pieds (5m,10) du côté sud-est. Mais, à partir de ces deux points, la pente du rocher est si rapide que, bien que la largeur de l'ouverture du tombeau ne dépasse pas 10 pieds 10 pouces (3m,25), il a suffi, pour la plus grande partie du côté ouest, de creuser le roc à une profondeur de 11 pieds (3m,30) pour atteindre le niveau du fond. Ce côté est proche du mur cyclopéen qui supporte les deux cercles parallèles de dalles calcaires qui forment la clôture et les

1. Voyez l'*Atlas* des *Antiquités troyennes*, pl. 54, fig. 1275; pl. 59, fig. 1355 et 1366.

bancs de l'agora et s'élèvent juste dans la verticale au-dessus du tombeau (voy. les plans B et C). Pour toutes ces raisons, je m'étais imaginé, en commençant à fouiller ce tombeau, que le mur cyclopéen devait le traverser à l'angle nord-ouest. Mais, en étayant avec des planches et des poutres la terre et les pierres qui adhèrent au mur et surplombent l'angle nord-ouest du tombeau, je suis parvenu à le déblayer dans toute sa longueur, et les visiteurs constateront que le mur ne coupe pas le tombeau, mais qu'il en effleure simplement le bord à l'angle nord-ouest.

La longueur du tombeau est de 21 pieds 6 pouces (6^m,45) ; sa largeur, au fond, est de 11 pieds 6 pouces (3^m,45) ; elle excède donc de 8 pouces (0^m,20) celle de l'ouverture. Les quatre parois latérales étaient bordées d'un mur cyclopéen de 3 pieds (0^m,90) de haut sur 2 pieds (0^m,60) de large ; ce premier mur était recouvert d'un second mur incliné, formé de plaques de schiste maçonnées avec de la terre glaise, haut de 6 pieds $\frac{1}{2}$ (1^m,95) et faisant dans toutes ses parties une saillie de 1 pied (0^m,30) sur le mur cyclopéen; la saillie des deux murs réunis était donc de 3 pieds (0^m,90) au fond du tombeau. Le fond était couvert, suivant l'usage, d'un lit de cailloux qui formaient cependant une couche moins régulière que dans les autres tombeaux, car il y avait des endroits où les cailloux faisaient complétement défaut. Je m'étais même figuré d'abord, à cause de cette circonstance, qu'il n'y avait pas de lit de cailloux dans ce tombeau. Mais, en y regardant de près, j'ai vu qu'il y en avait un, et même que, sous les corps, il était absolument aussi régulier que dans les autres. Cette circonstance semble prouver une fois de plus que les lits de cailloux n'avaient pas d'autre destination que de favoriser la circulation de l'air sous les bûchers.

Les trois corps que contenait ce tombeau étaient couchés à 3 pieds (0^m,90) environ l'un de l'autre et avaient été brûlés à l'endroit même où ils reposaient. Il m'était impossible d'en douter en voyant les traces du feu sur les cailloux et sur le rocher, audessous des corps et tout autour, sur les parois à droite et à gauche, et en constatant que les cendres n'avaient pas été remuées.

Cependant cette dernière assertion serait inexacte en ce qui concerne le corps du milieu. Les cendres avaient certainement été dérangées; l'argile qui recouvre les deux autres corps et leurs ornements, et le second lit de cailloux qui recouvre l'argile avaient été écartés de ce corps. D'autre part, comme il a été trouvé presque sans aucun ornement d'or, il est évident qu'il avait été dépouillé de ceux qui servaient à le parer. Cette opinion est confirmée par ce fait que douze boutons d'or, des petites plaques d'or et un grand nombre de petits objets en os ont été découverts pêle-mêle avec de petites quantités de cendres noires, à différentes profondeurs au-dessous des trois stèles sculptées qui ornaient ce tombeau. Elle est corroborée par cette circonstance que des fragments de la poterie mycénienne en usage à une époque postérieure étaient mêlés dans ce tombeau avec des vases très-anciens, façonnés à la main ou au tour. Probablement quelqu'un aura creusé un puits pour explorer le tombeau; il aura rencontré le corps en question et l'aura dépouillé à la hâte; craignant d'être surpris, il aura emporté son butin avec une telle précipitation, qu'il ne songea qu'aux ornements d'or massif, comme le masque, le plastron, les diadèmes, et aux épées de bronze. En remontant à la surface du sol, il aura laissé tomber beaucoup de menus objets, comme les douze boutons d'or, etc., que j'ai trouvés à différentes profondeurs dans le travail des fouilles. Il n'est guère douteux que ce vol n'ait été commis *avant* la prise de Mycènes par les Argiens (468 av. J.-C.), car, s'il avait eu lieu pendant que la dernière cité grecque s'élevait sur le monceau de ruines préhistoriques, j'aurais aussi rencontré des fragments de poterie grecque dans ce tombeau, et je n'en ai pas trouvé trace.

Les trois corps de ce tombeau étaient étendus, la tête à l'est et les pieds à l'ouest. Tous les trois étaient de grande taille, et il semble qu'on ait été obligé d'employer la violence pour les faire entrer dans l'étroit espace de 5 pieds 6 pouces ($1^{m},65$) qu'on leur avait ménagé entre les murs intérieurs. Les os des jambes, qui sont bien conservés, sont d'une grandeur extraordinaire. Quoique la tête du premier personnage, à partir du côté sud, fût recouverte d'un masque

d'or massif, le crâne tomba en poussière au contact de l'air; je n'ai pu recueillir que quelques os, outre ceux des jambes. Il en a été de même pour le second corps, celui qui avait été dépouillé dans l'antiquité.

Le troisième corps, au contraire, celui qui était couché à l'extrémité nord du tombeau, avait encore la figure avec tout son relief et toute sa chair, qui s'était merveilleusement conservée sous son pesant masque d'or. Il n'y avait plus trace de cheveux, de barbe, de cils ni de sourcils, mais les yeux étaient parfaitement visibles; à cause du poids énorme qui avait comprimé la figure, la bouche était grande ouverte et montrait trente-deux belles dents. Examen fait de ces dents, tous les médecins qui sont venus voir le corps ont conclu que l'homme ne devait pas avoir plus de trente-cinq ans lorsqu'il est mort. Le nez avait complétement disparu. Comme l'espace laissé entre les murs intérieurs était insuffisant, la tête avait été pressée contre la poitrine avec tant de violence, que la ligne supérieure des épaules se trouvait de niveau avec le sommet de la tête. Malgré le grand plastron d'or, il s'était conservé si peu de chose de la poitrine, que l'on voyait en plusieurs endroits la partie intérieure de l'épine dorsale. Comprimé et mutilé comme il l'était, ce corps ne mesurait que 2 pieds 4 pouces $\frac{1}{2}$ ($0^m,71\frac{1}{2}$) depuis le sommet de la tête jusqu'à la naissance des reins; la largeur des épaules ne dépassait pas 1 pied 1 pouce $\frac{1}{4}$ ($0^m,33$) et la largeur de la poitrine 1 pied 3 pouces ($0^m,37\frac{1}{2}$); mais la grandeur des fémurs ne laisse aucun doute sur les proportions réelles de ce corps. La pression des pierres et des débris avait été telle, que le corps avait été réduit à une épaisseur qui varie de 1 pouce à 1 pouce $\frac{1}{2}$ ($0^m,02\frac{1}{2}$ à $0^m,03\frac{3}{4}$). Pour la couleur, ce corps ressemblait beaucoup à une momie égyptienne. Le front était orné d'une feuille d'or ronde, sans ornements; une feuille encore plus grande était appliquée sur l'œil droit. J'ai remarqué encore une grande et une petite feuille d'or sur la poitrine, par-dessous le grand plastron d'or; il y en avait encore une grande juste au-dessus de la cuisse droite.

Le bruit s'étant répandu avec une rapidité incroyable à travers

toute l'Argolide que l'on venait de découvrir, chargé d'ornements d'or, le corps assez bien conservé d'un homme des âges fabuleux et héroïques, les curieux affluèrent par milliers d'Argos, de Nauplie et des villages pour voir cette merveille. Mais, comme personne n'était en état de donner conseil sur la meilleure manière de con-



Fig. 454. — Partie supérieure d'un corps trouvé dans le premier tombeau. D'après une peinture à l'huile, exécutée immédiatement après la découverte.

server le corps, j'envoyai chercher un peintre pour en garder du moins un portrait à l'huile, car je craignais de voir ces restes tomber en poussière. Je puis donc donner une image fidèle de ce corps, dans l'état où il se trouvait après avoir été dépouillé de ses ornements d'or. Mais, à ma grande joie, le corps résista pendant deux jours au contact de l'air; au bout de ces deux jours un pharmacien d'Argos, nommé Spiridon Nicolaou, le rendit dur et solide

en versant dessus de l'alcool dans lequel il avait fait dissoudre de la sandaraque.

Comme on ne voyait pas de cailloux sous le corps, on supposa qu'il serait possible de l'enlever sur une plaque de fer; on reconnut bien vite qu'on s'était trompé, que le corps était couché, comme tous les autres, sur un lit de cailloux. Mais, comme tous ces cailloux, à cause de la masse énorme qui avait pesé sur eux pendant des siècles, avaient pénétré plus ou moins profondément dans la roche tendre, tous les efforts que l'on fit pour passer une plaque de fer par-dessous afin de les enlever avec le corps échouèrent complétement. Il ne restait d'autre alternative que de tailler une petite tranchée dans le rocher tout autour du corps, de pratiquer une section horizontale, de manière à détacher une dalle de 2 pouces ($0^m,05$) d'épaisseur, d'enlever la dalle avec le corps et les cailloux, de placer le tout sur une planche épaisse, de construire autour de cette planche une caisse solide et d'expédier la caisse au village de Charvati, d'où elle sera envoyée à Athènes aussitôt que la Société archéologique aura un local convenable pour les antiquités mycéniennes. Avec les misérables outils que nous avions sous la main, ce ne fut pas une tâche facile que de détacher la dalle horizontale du rocher; mais ce fut une entreprise bien plus difficile encore d'amener la caisse et son contenu du fond de cette fosse profonde à la surface du sol, et de la faire transporter sur les épaules de nos hommes jusqu'à Charvati, qui est à plus d'un mille de distance. Cependant l'intérêt capital qu'avait pour la science ce corps contemporain de l'antiquité héroïque, et l'espoir mélangé d'inquiétude que nous avions de le conserver nous a fait passer légèrement sur toutes les difficultés d'un pareil travail[1].

Ce corps, aujourd'hui presque momifié, était paré d'un baudrier d'or (τελαμών) de 4 pieds ($1^m,20$) de long et de 1 pouce $\frac{3}{4}$ ($0^m,04\ \frac{3}{8}$) de large. Ce baudrier, pour une raison ou pour une autre, n'était pas à sa place, car il traversait le bas des reins et s'étendait en

1. Je me fais un devoir de constater ici que la Société archéologique d'Athènes s'est donné toute la peine et a pris à sa charge toutes les dépenses nécessaires pour momifier le corps de façon à le rendre dur et solide, pour le faire hisser du fond du tombeau et pour le faire transporter à Charvati. Je n'ai eu de ce chef ni démarches ni dépenses à faire.

ligne droite à une assez grande distance du corps, à sa droite. Au milieu de ce baudrier est suspendu et solidement fixé le fragment d'une épée de bronze à double tranchant (fig. 455); à ce fragment d'épée adhérait par hasard un objet en cristal de roche,



FIG. 455. — Baudrier d'or (τελαμών), avec un fragment d'épée à deux tranchants. Premier tombeau. Au quart de la grandeur réelle.

d'un beau poli, percé, ayant la forme d'une cruche (πίθος) et orné de deux anses d'argent. Il est traversé dans toute sa longueur par une épingle d'argent. Ce petit objet s'est malheureusement détaché quand on a transporté le trésor de Charvati à Athènes; je le représente donc à part (fig. 456). Avec le baudrier et la petite cruche de cristal on a trouvé un autre petit objet en cristal de roche (fig. 457), qui a la forme d'un entonnoir. A l'extrémité du baudrier,

à la gauche du spectateur, on distingue deux trous; il y a eu probablement un fermoir à l'autre extrémité, car on n'y voit pas de trous; sur le fragment d'épée, on remarque un de ces petits disques en forme de boucliers ou de boutons d'or, avec décoration au repoussé, qui ornaient les fourreaux d'épée en files continues, et dont le diamètre variait avec la largeur du fourreau. Celui que nous avons sous les yeux est divisé par trois cercles concentriques en trois compartiments ou bandes circulaires. Celle du milieu et celle du bord portent des ornements qui ressemblent à des fers à cheval. Il suffit de jeter un coup d'œil sur ce baudrier pour voir qu'il est beaucoup trop mince et trop fragile pour avoir servi réellement. D'ailleurs je suis certain que jamais guerrier n'a marché au combat avec une épée sur le fourreau de bois de laquelle les rangées de plaques d'or auraient été simplement collées. Aussi pouvons-nous considérer comme certain qu'une grande partie de ces ornements d'or a été fabriquée exprès pour servir aux cérémonies funéraires. Avec les objets précédents j'ai trouvé aussi un disque d'albâtre sur lequel on plaçait un vase.



Fig. 456. — Petite cruche en cristal de roche. Premier tombeau. Grandeur réelle.

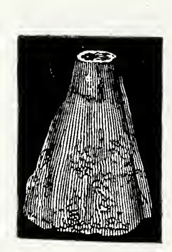


Fig. 457. — Objet de cristal de roche, en forme d'entonnoir. Premier tombeau. Grandeur réelle.

La cuirasse d'or massif de ce même corps est tout unie; il est donc inutile d'en donner un dessin. Elle a 15 pouces $\frac{3}{5}$ (0^m,39) de long et 9 pouces $\frac{1}{2}$ (0^m,23 $\frac{3}{4}$) de large; elle n'a pour toute ornementation que deux mamelles en relief que l'on distingue aisément; elles ne sont pas, il est vrai, à leur place naturelle, mais rejetées vers la droite du spectateur. Puisque je parle de cuirasse, je puis aussi bien donner ici la cuirasse du corps qui est à l'extrémité sud de ce premier tombeau (fig. 458). Elle a 1 pied 9 pouces (0^m,52 $\frac{1}{2}$) de long et 1 pied 2 pouces $\frac{3}{5}$ (0^m,36 $\frac{1}{2}$) de large. Les deux mamelles y sont nettement représentées par deux bosses saillantes en forme

de bouclier; tout le reste de la cuirasse est décoré de belles spirales travaillées au repoussé.

Les parties les mieux conservées de ce même corps (celui qui est

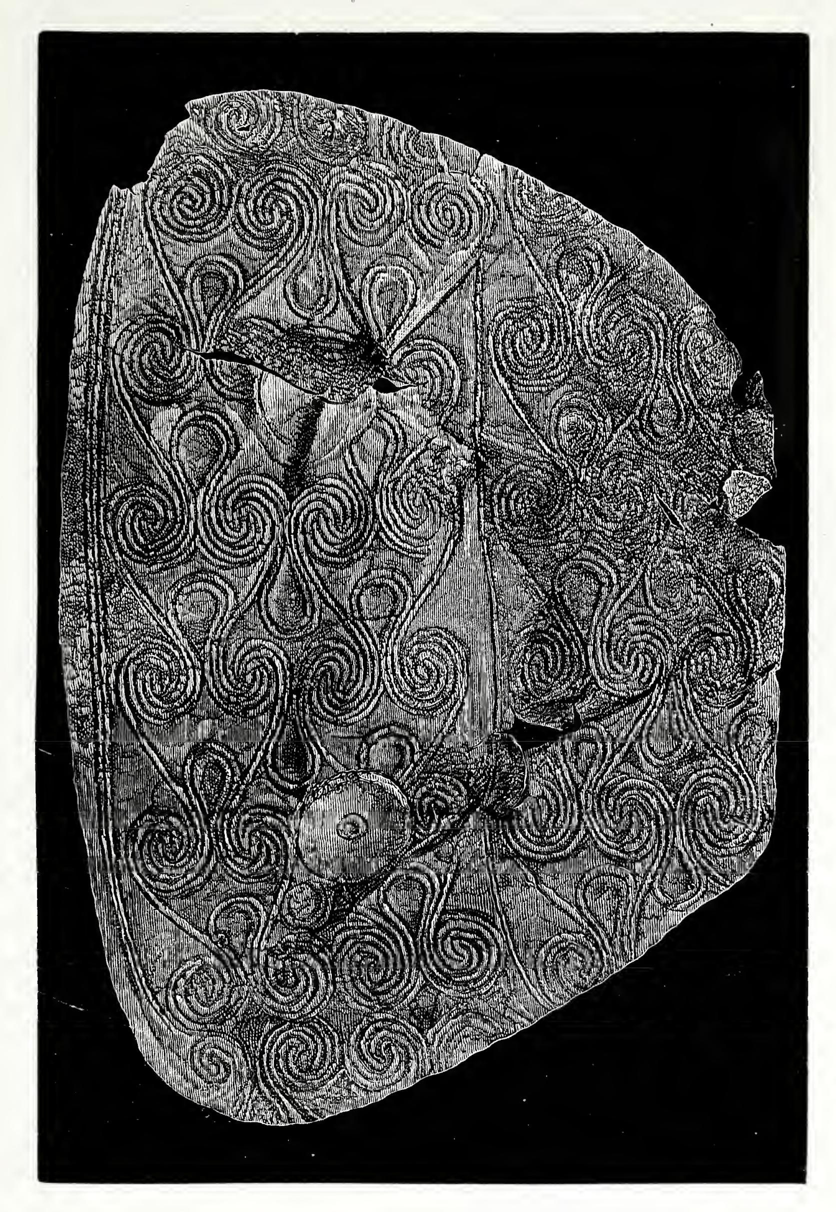


FIG. 458. — Cuirasse en or massif, décorée de dessins. Premier tombeau. Au vingt-six-centième environ de la grandeur réelle.

à l'extrémité sud du tombeau) sont deux grands os et un petit. Sur ce dernier, qui est probablement un humérus, est encore attaché un large ruban d'or, avec une magnifique ornementation au

repoussé (fig. 459). Je reviens au corps de l'extrémité nord. A sa droite étaient les deux épées de bronze représentées par la figure 460, et près d'elles les autres objets dans l'état même où la gravure les représente. La garde de l'épée du dessus est en bronze, mais le bronze est recouvert d'une épaisse plaque d'or, sur laquelle sont de magnifiques intailles qui forment les dessins les plus variés. A la partie supérieure de la garde, à l'endroit où commence la lame, est fixée une large plaque d'or convexe ornée de magnifiques intailles; elle ressemble à celles qui sont représentées par la figure 462; c'est ici, pour la première fois, que nous reconnaissons la véritable destination de ces sortes de plaques. Cette épée a eu certainement un fourreau de bois qui a dû être décoré de la longue plaque d'or que l'on voit à sa droite; elle se termine par un anneau et présente vaguement la forme d'un homme. Cette plaque d'or offre de l'analogie avec celle qui est représentée par la figure 369. Le fourreau doit avoir été orné en outre du bouton d'or où sont gravés des cercles concentriques et que nous voyons près de la lame. Il est évident que la décoration de l'autre épée de bronze a été encore plus riche; en effet, son fourreau de bois a dû être décoré, dans toute sa longueur et des deux côtés, d'une série de ces grands boutons d'or à spirales en intaille que l'on voit au-dessous de l'épée et à sa droite. La plaque d'or tubulaire ornée de spirales en intaille dans laquelle la lame est encore engagée a dû être aussi un des ornements du fourreau.



Fig. 459. — Petit os, avec le fragment du ruban d'or très-richement décoré. Premier tombeau. Au trois-huitième de la grandeur réelle.

La garde de cette épée a dû être en bois, parce qu'elle a entièrement disparu; nécessairement elle a été ornée des deux plaques d'or quadrangulaires que l'on voit, sur le sol, encore unies l'une à

l'autre, à la place même où aurait dû être le pommeau de l'épée; seulement, sur l'un des petits côtés, celui qui est tourné vers le spectateur, il y a une légère solution de continuité entre les deux plaques. Par leur dimension et par leur forme, elles sont parfaitement semblables à celle qui est représentée plus loin par la figure 472. C'est exactement, de part et d'autre, la même ornementation de spirales entrelacées, au repoussé; ici, comme dans la figure 472, on voit, le long des grands côtés, les marques d'une quantité de petits clous. Ces clous doivent avoir servi à fixer les deux plaques à un morceau de bois pris entre les deux, et dont il reste quelques débris. Il faut que cette plaque de bois ait été très-mince; autrement, quand le bois est tombé en poussière, la plaque supérieure n'aurait pu retomber sur l'autre avec assez de précision pour avoir l'air d'être encore unie avec elle. Il est certain qu'elles ont dû servir d'ornement à la garde de l'épée, mais je ne puis m'expliquer comment. Je trouve impossible de supposer que la garde se



FIG. 460. — Deux épées de bronze à gardes d'or; boutons d'or provenant des **fourreaux** de bois qui ont été détruits; deux plaques d'or, etc. Ces objets ont été trouvés près d'un des corps du premier tombeau. Au tiers environ de la grandeur réelle.

soit terminée par une plaque de bois assez mince pour avoir pu être fixée entre les deux plaques; cette supposition d'ailleurs est contredite par le relief de leurs bords. A côté des deux plaques on voit une perle d'ambre dont la présence ne peut être qu'accidentelle, car naturellement elle ne peut rien avoir de commun avec les épées.

Fig. 461. — Gland d'or pour épée. Premier tombeau. Au cinq-huitième de la grandeur réelle.

Le gland d'or (fig. 461) trouvé près des épées a été sans doute attaché à l'une d'elles. Probablement toutes ces armes étaient suspendues à un baudrier brodé, qui a disparu.

A droite du corps, à la distance de 1 pied ($0^m,30$) à peine, j'ai trouvé onze épées de bronze; neuf de ces épées ont souffert plus ou moins de l'humidité, mais les deux autres sont très-bien conservées. L'une d'elles atteint la longueur énorme de 3 pieds 2 pouces ($0^m,95$) et l'autre celle de 2 pieds 10 pouces ($0^m,85$). Avec ces épées, j'ai trouvé les deux plaques d'or représentées par la figure 462; toutes les deux ont appartenu à des gardes d'épée. Celle de gauche ornait la partie supérieure de la garde, à laquelle elle était fixée par douze petits clous d'or au moins, dont les têtes arrondies se voient encore au nombre de cinq. Cet objet est tellement incrusté des cendres du bûcher, que l'on distingue très-peu de chose de son ornementation de spirales en intaille. L'autre plaque d'or servait à couvrir le pommeau en bois de l'épée; elle est exactement semblable à celles que nous avons déjà passées en revue en décrivant les objets découverts dans le quatrième tombeau (voy. fig. 430 et 431).

J'ai trouvé avec les épées trois tubes formés de plaques d'or ; le premier a 12 pouces ½ (0m,31 ¼) de long, le second 10 pouces ½ (0m,26 ¼) ; tous les deux contiennent des débris de bois ; le troisième n'a que 5 pouces ⅗ (0m,14). Il y avait aussi cent vingt-quatre gros boutons d'or, ronds, soit unis, soit décorés de magnifiques intailles ; deux de ces boutons ont jusqu'à 2 pouces (0m,05) de diamètre, et quatre sont larges comme des pièces de 5 francs ; les cent dix-huit autres sont plus petits ; — de plus, cinq gros boutons d'or magnifiquement ornés, en forme de croix ; trois de ces boutons

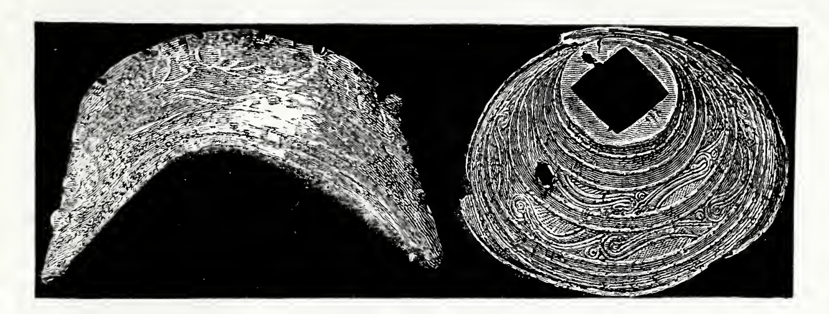


Fig. 462. — Revêtements en or pour gardes d'épées, avec ornementations d'intailles. Premier tombeau. Au quatre-neuvième de la grandeur réelle.

ont 3 pouces (0m,07 ½) de long et 2 pouces ¼ (0m,05 ⅝) de large. Tous ces boutons sont ou bien de simples rondelles de bois recouvertes de plaques d'or, et dans ce dernier cas ils ont été invariablement collés ou soudés comme ornements sur les fourreaux d'épée ou autres objets, ou bien ce sont de vrais boutons en bois, semblables à nos doubles boutons de chemise, plaqués d'or et évidemment employés pour orner les vêtements. La beauté des intailles de ces deux espèces de boutons nous prouve clairement quelle importance on y attachait. Je puis ajouter que, dans ce tombeau, non-seulement les boutons d'or en croix, mais aussi les grands boutons d'or de forme ronde, ont en dessous un morceau de bois plat.

Avec le corps qui occupe le milieu du tombeau on a trouvé quelques feuilles d'or rondes et portant des ornements imprimés, plus les débris d'un peigne de bois. Avec le corps qui est à l'extrémité sud du tombeau, j'ai trouvé quinze épées de bronze, dont dix

étaient aux pieds du mort. Huit d'entre elles sont d'une très-grande dimension et en assez bon état de conservation.

Entre le corps de l'extrémité sud et celui du milieu il y avait du côté ouest un amas considérable d'épées de bronze, plus ou moins

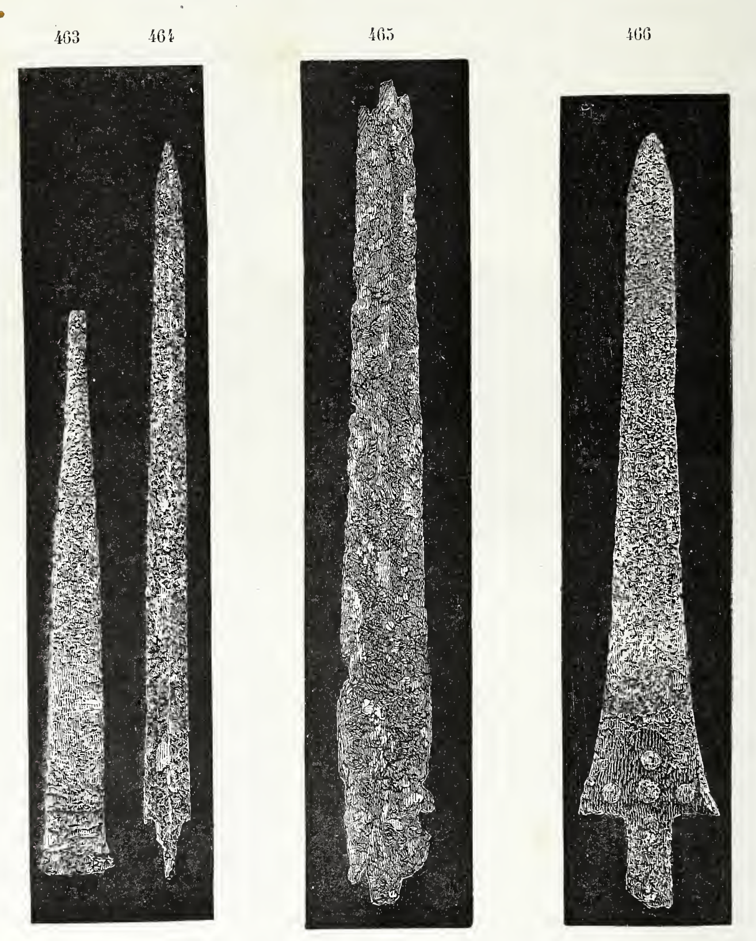


FIG. 463 à 466. — Hache d'armes et épées en bronze. Premier tombeau. Au quart environ de la grandeur réelle.

détériorées; ces débris pouvaient représenter l'équivalent d'une soixantaine d'épées entières; il y avait aussi quelques couteaux de bronze et des lances. La hache de combat (fig. 463) est un objet très-remarquable, car je n'ai pas encore rencontré ici de haches de cette forme, quoique j'en aie trouvé beaucoup à Troie; le trésor de Troie en contenait quatorze[1]. Mais cette forme de

1. Voyez l'*Atlas* des *Antiquités troyennes*, pl. 193, fig. 3491, 3494, 3495-*b*, 3495-*g*.

hache de combat était usitée en Égypte ; on en voit au Louvre dans la collection égyptienne, salle V. Elle l'était aussi dans l'ancienne Babylonie, car on en voit plusieurs exemplaires dans la collection babylonienne du Musée Britannique, à Londres.

La différence entre nos haches modernes et les haches d'armes de Mycènes et de Troie, c'est que ces dernières n'ont pas de trou au milieu pour y fixer le manche. Il est donc évident qu'on les fixait dans ou sur le manche par un moyen quelconque, au lieu d'y introduire le manche. On voit sur quelques-unes des épées des traces qui prouvent qu'elles ont été dorées; plusieurs portent des clous d'or à la garde. Les autres armes représentées par les figures 464, 465 et 466 sont de courtes épées. Au bas de la figure 465, on voit des restes de plaqué d'or.



Fig. 467. — Garde d'épée, plaquée d'or et richement décorée. Premier tombeau. A la moitié de la grandeur réelle.

J'ai trouvé aussi avec le corps de l'extrémité sud la grande poignée et le fragment d'épée de bronze que représente la figure 467. Cette garde est recouverte d'une épaisse plaque d'or richement décorée d'intailles; ces intailles sont encore assez visibles, quoique la garde ait été très-altérée par la fumée et les cendres du bûcher funéraire. L'ornementation est exactement la même des deux côtés. Dans le creux de la garde on retrouve encore une partie de la monture en bois qui la remplissait.

J'ai trouvé aussi avec le corps de l'extrémité sud une grande quantité de perles d'ambre et six petits cylindres unis formés de plaques d'or (dans l'un desquels il reste encore un morceau de bois); ces cylindres ont évidemment recouvert un bâton, peut-être

un sceptre; — sept pommeaux d'épées en albâtre et en bois, tous ornés de clous d'or; — un petit objet en or, qui ressemble à la barrette d'une chaîne de montre (fig. 468), et qui ne peut être autre chose qu'une espèce de fermoir pour baudrier (τελαμών) ; — trente-sept feuilles rondes en or de différentes dimensions; — vingt et un fragments de feuilles d'or; — deux vases d'argent mis en pièces; — une paire de pinces ou pincettes en argent (fig. 469); — un grand vase d'albâtre, dont l'orifice est en bronze plaqué d'or. Les trous que l'on voit à la partie supérieure de la panse du vase prouvent clairement qu'il avait trois anses; le grand trou rond entouré de trous plus petits, à la partie antérieure du corps, montre bien qu'il avait un tuyau. J'ai trouvé dans ce vase trente-deux petits et trois grands boutons d'or de forme ronde, ornés de beaux dessins en intaille; — deux autres boutons d'or en forme de croix, chacun avec deux anses très-petites en or; — enfin un grand bouton d'or de forme conique et un tube d'or qui a la forme d'un coin.

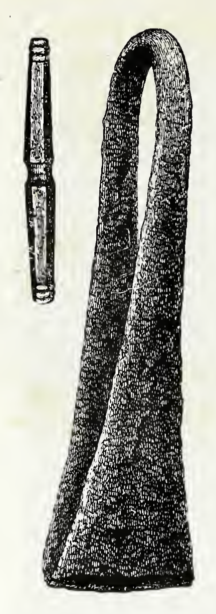


FIG. 468 et 469. — Objet curieux en or. Pinces d'argent. Premier tombeau Grandeur réelle.

Les gravures suivantes représentent encore trois de ces admirables plaques d'or, dont nous avons déjà parlé en décrivant les objets que représente la figure 460. J'en ai trouvé douze en tout, à droite et à gauche du corps qui est à l'extrémité nord du tombeau. La figure 470 représente un lion qui donne la chasse à un cerf; les quatre pattes du lion sont sur une même ligne horizontale, pour marquer la rapidité de sa course; il vient d'atteindre le cerf qui s'affaisse devant lui, et il ouvre la gueule toute grande pour le dévorer. La tête du lion et la crinière sont très-bien représentées. Au contraire, le cerf, dont l'artiste, faute d'espace suffisant, a rejeté les cornes en arrière, est d'un dessin grossier et confus. Préoccupé de ne point laisser de vides dans le champ de son dessin, l'artiste a multiplié les ornements. C'est ainsi qu'on voit entre la tête du

lion et celle du cerf un objet à trois pointes dont il est difficile de déterminer la nature, et qui est peut-être un ornement de pure fantaisie, dont la forme aurait été déterminée par celle du vide à



FIG. 470. — Plaque d'or où est représenté en intaille un lion chassant un cerf. Premier tombeau. Grandeur réelle.

remplir. Au-dessus du lion on voit deux feuilles de palmier, et au-dessus les couronnes de deux palmiers et une autre feuille de palmier.

La figure 471 représente à peu près le même sujet; on y voit



FIG. 471. — Plaque d'or où est représenté en intaille un lion qui saisit un cerf. Premier tombeau. Grandeur réelle.

encore un lion qui s'élance de toute la vitesse de ses pattes et qui saisit un cerf. Le cerf est tourné vers son ennemi et détourne la tête; il est debout sur ses pattes de derrière, que le lion saisit dans sa gueule ouverte; le cerf lève ses deux pattes de devant, dont le bas se replie en formant un angle droit à partir du genou. Juste

en face du poitrail de ce cerf, nous voyons la bouche toute grande ouverte d'une grosse tête de vache qui a deux cornes en croissant et deux yeux énormes, sur lesquels j'appelle particulièrement l'attention. Entre les deux grandes cornes il y en a deux plus petites, et l'espace intermédiaire entre les quatre cornes est rempli de petits objets qui ressemblent à des figues. Quoique l'artiste ait représenté de face la tête de vache, la bouche est cependant vue de profil. A la droite de la tête de vache, il y a cinq feuilles de palmier de forme allongée; au-dessous des feuilles de palmier, dans l'angle qui est à la droite du spectateur, se trouve un objet dont je ne devine pas la nature; il ressemble à une patte d'oiseau.

L'ensemble de la scène me paraît évidemment symbolique.

Je crois qu'on ne peut raisonnablement douter que la tête de vache ne représente Hèra Boôpis[1], la divinité protectrice de Mycènes; il est certain aussi que, quand plus tard on donna à la déesse la figure d'une femme, les grands yeux lui ont été conservés comme le seul souvenir de sa forme primitive, parce que l'épithète βοῶπις, la seule qui la caractérise, consacrée par un long usage à travers les siècles, fut désormais employée indistinctement pour désigner soit les déesses, soit les simples mortelles qui avaient de grands yeux. Ainsi, par exemple, Clymène, une des suivantes d'Hélène, est appelée par Homère[2] Clymène *aux yeux de vache* (βοῶπις). En représentant ici Hèra, avec une double paire de cornes accompagnées de fruits, on ne peut, je pense, avoir eu d'autre intention que de lui rendre hommage. Je suppose encore que le lion représente la maison des Pélopides, peut-être Agamemnon lui-même, que le cerf est l'image d'un sacrifice offert par le lion (soit la maison des Pélopides, soit Agamemnon en personne) à la divinité protectrice de la ville. En représentant cette tête de vache la bouche ouverte, on a peut-être voulu montrer que la divinité accepte le sacrifice avec bienveillance.

1. C'est la βοῶπις πότνια Ἥρη d'Homère, « la vénérable Junon à la tête de vache », puis « à figure de vache », puis « qui a de grands yeux comme la vache », ou « aux yeux de vache ». Voyez la note qui est à la fin du chapitre Ier.

2. *Iliade*, III, 144.

La dernière plaque (fig. 472) porte la même ornementation de spirales que nous avons déjà si souvent rencontrée.

A propos de ces plaques d'or, M. B.-A. Irving, professeur au collége de Windermere en Angleterre, me suggère l'idée qu'elles étaient peut-être des décorations militaires, des *insignia*, analogues, dans une certaine mesure, aux insignes, qui, de nos jours, distinguent les dignitaires dans les ordres de chevalerie. Dion Cassius (LVI, 42) dit, en décrivant les obsèques d'Auguste, que, « quand le corps eut été placé sur le bûcher funéraire, tous les prêtres, magistrats, chevaliers et légionnaires, défilèrent devant

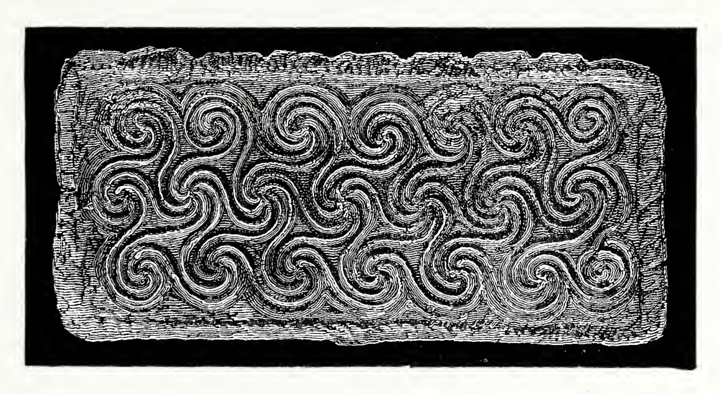


Fig. 472. — Plaque d'or, avec décoration de spirales, en intaille. Premier tombeau. Grandeur réelle.

le bûcher; alors toutes les décorations triomphales qu'ils avaient reçues de lui pendant ses glorieuses expéditions furent jetées sur son corps; puis le bûcher fut allumé. » M. Irving ajoute : « Les coutumes ou cérémonies funéraires se conservent pendant de longs siècles, et quelques nations européennes observent encore des rites funéraires que leurs ancêtres pratiquaient probablement avant la guerre de Troie. Par analogie, on peut croire que les rites, observés aux funérailles d'Auguste, avaient pu l'être à celles d'Agamemnon, à un intervalle de douze ou treize cents ans.

Au revers de ces admirables plaques d'or adhère, en assez grande quantité, une substance noirâtre, qui était peut-être une espèce de mastic, destiné à coller les plaques d'or sur les deux faces des plaques de bois.

Cette opinion semble confirmée par les marques de clous que

l'on voit sur les bords des plaques ; en effet, on n'a dû se servir de clous que pour fixer les plaques de métal sur une matière moins dure que le métal.

La figure 473 représente le masque d'or massif du corps qui est à l'extrémité nord du premier tombeau[1]. Malheureusement la partie inférieure du front a été si fortement pressée contre les yeux et le nez, que la face est défigurée et qu'on n'en peut pas bien distinguer les traits. Cependant il y a beaucoup de caractère dans cette tête ronde très-développée, dans cet énorme front et dans cette petite bouche à lèvres minces.

Au contraire, le masque d'or massif du mort qui est à l'extrémité sud est dans un état de parfaite conservation (fig. 474)[2]. Les traits sont absolument helléniques, et j'appelle surtout l'attention sur le nez long et mince qui continue directement la ligne du front ; le front est assez petit. Les yeux, qui sont représentés fermés, sont grands, et les paupières en indiquent bien la forme ; la bouche, qui est grande, avec des lèvres bien proportionnées, est très-caractéristique. La barbe aussi est bien représentée, et particulièrement les moustaches, dont les pointes sont relevées en croissant[3]. Cette circonstance semble prouver clairement que les Mycéniens employaient l'huile ou une sorte de pommade pour les cheveux et la barbe. Les deux masques sont travaillés au repoussé, et il ne viendra à l'idée de personne qu'ils ne fussent pas destinés à représenter le portrait des morts dont ils ont recouvert la figure pendant des siècles.

Ici se présente tout naturellement la question de savoir s'ils ont été faits du vivant des personnages ou seulement après leur mort. Ils ont été faits probablement après leur mort ; mais alors on se demande avec étonnement comment ils ont pu être faits si vite, parce qu'ici, comme dans tous les climats chauds, on enterre les morts dans les vingt-quatre heures qui suivent le décès, et cette coutume doit avoir existé de tout temps à Mycènes. Si Homère laisse

1. Voyez la vignette du chapitre X.
2. Voyez la vignette du chapitre IX.
3. « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. »

les corps de Patrocle et d'Hector pendant dix ou douze jours sans sépulture, cette dérogation à l'usage tient à des circonstances particulières; si ces deux corps ont pu se conserver si longtemps, c'est que Thétis avait versé de l'ambroisie dans les veines du premier, et Apollon dans celles du second. Sans préjuger ce qui a pu se passer à propos des corps que nous avons sous les yeux, nous sommes émerveillés de l'habileté des anciens orfévres mycéniens, qui pouvaient modeler des portraits dans des plaques d'or massif et,



Fig. 475. — Grande coupe d'or. Premier tombeau. Au trois-septième environ de la grandeur réelle.

par conséquent, pouvaient faire tout ce que nos orfévres modernes seraient capables de faire eux-mêmes.

Mais cette habileté des orfévres mycéniens dénote une grande pratique de ce genre de travail; on peut être sûr, par conséquent, qu'ils avaient été précédés d'une école d'artistes qui avait été florissante pendant des siècles avant d'avoir pu pousser l'art jusqu'à cette perfection.

A la droite du mort qui reposait à l'extrémité nord a été trouvée la grande coupe d'or à une anse qui est représentée par la figure 475. Elle a 6 pouces (0m,15) de diamètre et 6 pouces (0m,15) de hauteur; elle est décorée d'une belle ornementation au repoussé divisée en deux compartiments par une bande horizontale qui

représente une corde. Dans le compartiment supérieur, il y a une rangée d'arcatures qui reposent sur ce qu'on pourrait appeler de grands pilastres de pierres taillées en cubes; l'ensemble du dessin donne l'idée d'un aqueduc romain. Le compartiment inférieur est décoré de lignes brisées qui composent une ornementation en forme d'angles ou de coins.

Dans le même tombeau j'ai trouvé une autre coupe d'or, de



Fig. 476. — Grande coupe d'or. Premier tombeau. A la moitié environ de la grandeur réelle.

dimensions considérables, qui n'a aussi qu'une anse très-grande et très-large (fig. 476). Elle a 5 pouces $\frac{3}{5}$ ($0^{m},14$) de diamètre; elle est divisée, comme la précédente, en deux compartiments par une bande horizontale; ces deux compartiments sont ornés, dans le sens horizontal, de deux rangées parallèles de belles spirales, travaillées au repoussé. On y voit un nombre considérable de ces curieuses croix que l'on rencontre si souvent dans les ruines de Troie, et que l'on regarde comme le symbole du feu sacré, l'*arani* des brahmanes[1].

La figure 477 représente une magnifique coupe d'or massif,

1. Voyez l'*Atlas* des *Antiquités troyennes*, pl. 121, fig. 2377 et 2385.

trouvée dans le même tombeau. Elle est décorée au repoussé de trois lions qui sont représentés courant avec une grande rapidité. Cette coupe reproduit encore le type de toutes les coupes en terre cuite de Mycènes, avec une seule exception (fig. 83, 84, 88). Les anses de toutes ces coupes d'or sont fixées au bord et au corps à l'aide de clous d'or dont les têtes sont larges et plates.



Fig. 477. — Coupe d'or. Premier tombeau. Au sept-dixième environ de la grandeur réelle.

J'ai à signaler encore deux autres coupes d'or; l'une d'entre elles est massive comme les précédentes, ce qui ne l'empêche pas d'être toute bosselée; elle a une belle anse massive, d'une forme que nous avons souvent décrite à propos des vases du quatrième tombeau. L'autre coupe d'or a une ornementation, au repoussé, de deux doubles bandes parallèles en forme de cordes. Le compartiment supérieur présente une ligne horizontale en zigzag, unie par des bandes verticales de traits horizontaux à la double bande supérieure qui est en forme de corde. Cette ornementation a une

remarquable ressemblance de forme avec les passages en ogives de Mycènes et de Tirynthe. A l'intérieur de cette coupe adhère



Fig. 478. — Partie supérieure et partie inférieure d'un grand vase d'argent. Premier tombeau. Au quatre-dixième environ de la grandeur réelle.

une autre coupe d'or très-mince, beaucoup plus petite et toute bosselée.

Sur quatre coupes d'argent trouvées dans le premier tombeau, la première a une anse, mais pas d'ornementation ; la seconde a une ornementation au repoussé ; ce sont des bandes composées de

doubles lignes et qui forment des arcs à la partie supérieure. Les deux autres sont très-grandes, mais elles sont brisées et le dessin en est effacé; l'une d'entre elles, qui a pour toute ornementation une bande horizontale en relief, est encore pleine des cendres du bûcher funéraire. La seconde est décorée d'une quantité de bandes horizontales en forme de sillons; une coupe plus petite en argent y adhère à l'intérieur. Sous le fond de cette coupe est encore attaché un des cailloux qui jonchaient le fond du tombeau.



Fig. 479. — Grande coupe en albâtre. Premier tombeau. Au trois-huitième environ de la grandeur réelle.

Près du corps en question, il a été trouvé aussi un vase d'argent plus grand que ceux qui précèdent; il a 2 pieds 6 pouces ($0^{m},75$) de hauteur et 1 pied 8 pouces ($0^{m},50$) de diamètre à la partie la plus large de la panse; malheureusement, il s'est trouvé en contact avec quelque substance saline, qui a converti l'argent en chlorure d'argent; aussi le vase s'est-il brisé en morceaux. La figure 478 représente la partie supérieure et la partie inférieure de ce vase rapprochées l'une de l'autre. Le corps tout entier était décoré d'une ornementation au repoussé représentant des spirales entrelacées; la partie inférieure était ornée de cannelures horizontales, mais je ferai observer au lecteur que le dessin représente seulement la paroi *intérieure* de cette partie. L'orifice ainsi que la bande ornée de trous qui est à la partie supérieure du corps sont plaqués de cuivre, et ce cuivre avait été plaqué d'or. Le fond est tout entier en cuivre, sans doute pour que le vase soit plus solide. Il est probable que le bord de ce fond de cuivre avait été également plaqué d'or. On peut donc dire

à propos de ce vase que l'artiste avait fait tous ses efforts pour y réunir l'élégance à la solidité.

La figure 479 représente une grande coupe d'albâtre; elle a 10 pouces et $\frac{1}{4}$ (0^{m},25 $\frac{5}{8}$) de hauteur, et sa forme rappelle celle de nos verres à pied.

Aux découvertes précédentes j'ajouterai cinq plaques d'or en

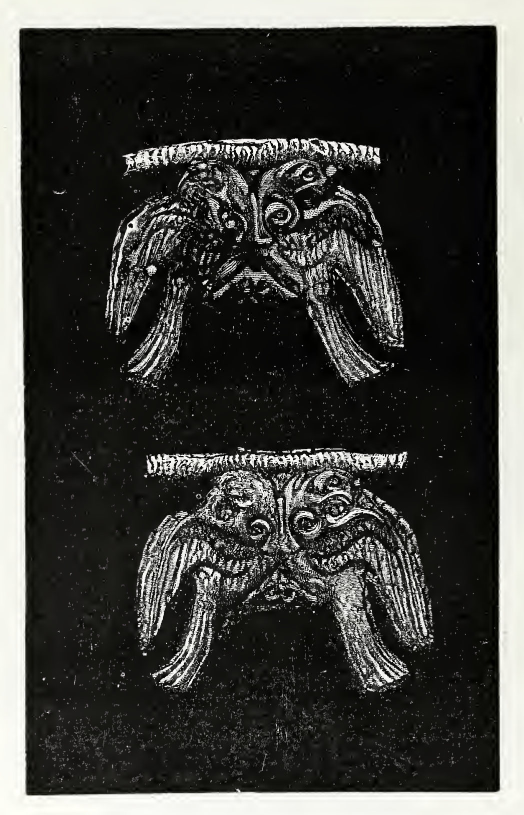


Fig. 480. — Doubles aigles d'or. Premier tombeau. Grandeur réelle.

forme de doubles aigles. La figure 480 représente deux de ces plaques; elles sont toutes au repoussé, et ont exactement la même forme et la même dimension.

L'image des aigles reproduit fidèlement la nature, sauf une spirale en relief qu'ils portent sur le cou; immédiatement au-dessous de la spirale on voit un long serpent en travers du corps des deux aigles; il est possible que le serpent et la spirale aient eu un sens symbolique. Les aigles sont appuyés l'un contre l'autre, dans toute

la longueur du corps, y compris les griffes, mais leurs têtes sont tournées en sens inverse. Au-dessus de leurs têtes on voit un long tube, qui a dû servir à passer un fil, pour faire concourir ces ornements à la décoration d'un collier.

J'ai recueilli encore cinq grands disques, en forme de boucliers, et un sixième qui est plus petit; ces disques sont des plaques d'or



Fig. 481. — Plaque d'or avec dessin au repoussé. Premier tombeau. Grandeur réelle.

décorées d'une ornementation au repoussé; au centre il y a une étoile; autour de l'étoile, dans une bordure formée de deux doubles cercles de points, se déroule une ornementation de spirales (fig. 481).

J'ignore l'usage de deux objets creux en or qui ressemblent à des fusaïoles et qui s'adaptent l'un à l'autre. Des objets exactement semblables ont été représentés par les figures 425 et 426. Les figures 482 et 483 représentent l'élégant orifice en or et l'anse en or d'un vase d'argent, brisé en morceaux; ces deux fragments portent une décoration travaillée au repoussé. Le long du cercle

de l'orifice, on voit les six trous des clous qui le fixaient sur le col du vase d'argent, dont un fragment adhère encore à l'anse. Ajou-



Fig. 482. — Orifice d'or d'un vase. Premier tombeau. Au cinq-septième environ de la grandeur réelle.

tons à la liste : deux vases en argent uni, réduits en pièces; — la moitié inférieure d'un de ces vases est bien conservée; — un vase d'argent en morceaux, avec un fond et un orifice en cuivre, qui doit avoir été plaqué d'or; — un grand vase d'argent en morceaux, orné de spirales au repoussé; — deux grands disques de cuivre, plaqués d'argent, qui doivent provenir de deux vases d'argent; — le petit cylindre formé d'une plaque d'or (fig. 484), qui est orné d'intailles à profusion, et contient encore un morceau de bois carbonisé; la plaque d'or était fixée sur le morceau de bois par trois clous d'or; la tête d'un de ces clous est encore visible, à la droite du spectateur. Si nous examinons le cylindre en commençant par le haut, nous voyons que la partie supérieure est divisée en quatre compartiments par des bandes horizontales formées de

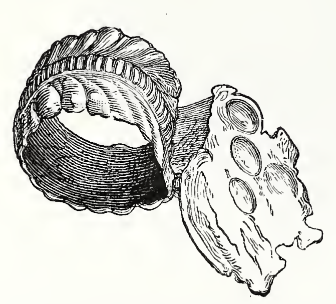


Fig. 483. — Anse de vase en or. Premier tombeau. Grandeur réelle.

trois ou quatre lignes; le premier compartiment ou compartiment supérieur est orné de petits cercles concentriques[1]; le second, de traits verticaux; le troisième, comme le premier, de cercles concentriques; et le quatrième, comme le second, de traits verticaux; de chaque côté de ce compartiment il y avait des clous d'or; un seul, celui qu'on voit à droite, est encore à sa place. L'espace inférieur est divisé par des bandes verticales en trois compartiments; le compartiment de droite et celui de gauche sont remplis par une ornementation de spirales, la bande du milieu offre une décoration qui ressemble à un arbre; du sommet de l'arbre se projettent, à droite et à gauche, comme des branches, deux spirales qui forment chacune un cercle, dans l'intérieur duquel s'enroulent des spirales plus petites; le reste de l'espace est rempli par d'autres spirales et des ornements en forme de coins très-serrés les uns contre les autres. Ainsi, on voit que, sur ce cylindre, il n'y a pas la dixième partie de 1 pouce ($2^{mm},5$) qui ne soit couverte d'ornements.



FIG. 484. — Cylindre formé d'une plaque d'or. Premier tombeau Grandeur réelle.

En y comprenant les boutons d'or déjà décrits, il en a été trouvé en tout, dans le premier tombeau, trois cent quarante, dont la plupart avaient perdu leur moule d'os; de sorte qu'il ne restait plus que les plaques d'or. Quatre-vingt-quatre de ces boutons sont unis et sans aucune ornementation; entre autres, trente-cinq boutons de grande dimension, puisqu'ils ont 2 pouces ($0^{m},05$) de diamètre; trente-six d'un modèle plus petit, mesurant 1 pouce $\frac{1}{2}$ ($0^{m},03\frac{3}{4}$) de diamètre, et treize petits qui ont 1 pouce ($0^{m},02\frac{1}{2}$) ou au-dessous. Les deux cent cinquante-six autres sont ornés d'intailles. Ces deux cent cinquante-six boutons peuvent se classer ainsi qu'il suit : treize boutons d'une très-grande dimension, 2 pouces

1. A cause des cendres et des traces de fumée qui recouvrent le cylindre, la première rangée de cercles ne se voit pas sur la photographie.

($0^m,05$) de diamètre; trente-neuf de 1 pouce $\frac{1}{2}$ ($0^m,03\ \frac{3}{4}$); environ cent quatre-vingt-quatorze de 1 pouce ($0^m,02\ \frac{1}{2}$) ou au-dessous; huit grands et deux petits en forme de croix; ce qui donne en tout dix boutons en croix, qui ont conservé leurs moules d'os. Comme je l'ai déjà dit, deux des grands boutons en croix ont chacun deux petites anses en or. Pour ne pas fatiguer le lecteur, je ne reproduis pas ici les boutons unis; et même, parmi ceux qui sont richement décorés, je ne donne que ceux dont l'ornementation diffère des modèles du quatrième tombeau. Le lecteur peut donc être sûr que, parmi les grands boutons du quatrième tombeau, ceux qui sont



Fig. 485 et 486. — Boutons d'or avec ornements. Premier tombeau. Grandeur réelle

reproduits sous les figures 485-491 sont les seuls où l'ornementation offre quelque chose de nouveau.

La figure 485 se compose des ornements suivants : au centre, trois cercles concentriques ; entre le dernier de ces cercles et la bordure du bouton, composée de deux cercles, une ornementation qui figure une étoile à lignes courbes et à pointes arrondies, chacune de ces pointes renfermant un petit cercle ; l'espace compris entre les rayons de l'étoile et la bordure est orné d'un croissant à pointes arrondies et d'un petit cercle. La figure 486 a une large bordure de six cercles concentriques; dans l'espace que limite cette bordure se déroule une magnifique ornementation de spirales qui offrent à l'œil une combinaison nouvelle. Il y a dans la bordure une rangée non interrompue de signes qui ressemblent à la lettre *koppa*.

Au centre de la figure 487 on voit deux spirales opposées l'une à l'autre; elles sont entourées de cinq cercles concentriques; vient ensuite une bande composée de quatre signes en forme de cornes d'abondance; quatre autres cercles forment la bordure.

Le milieu de la figure 488 est occupé par une figure à peu près



Fig. 487 à 491. — Boutons d'or avec ornements. Premier tombeau. Grandeur réelle.

ovale, dans l'intérieur de laquelle sont des spirales qui échappent à la description; le reste de l'espace est rempli par une petite bordure, un grand nombre de lignes courbes et deux signes qui ressemblent à de petites scies à main, dont les manches seraient contournés en spirales. La figure 490 représente un cercle central entouré de deux larges bordures circulaires; la première, celle qui est la plus voisine du bord du bouton, se compose d'une rangée

circulaire de doubles cercles; la seconde, celle qui touche au cercle central est remplie d'ornements qui font songer à des frondes dans chacune desquelles il y aurait une pierre. La figure 491 est très-belle, mais l'ornementation en est si compliquée, que je renonce à la décrire.

Parmi les boutons de la deuxième grandeur, le seul qui offre un dessin nouveau est la figure 489; au centre, une belle spirale représente un serpent replié sur lui-même, dont on distingue bien la tête; autour de cet ornement, il y a trois cercles concentriques et une bordure remplie par une ornementation qui donne l'idée d'une rangée de figures.

Les figures 492-499 et 501-512 représentent de petits boutons d'un type nouveau. J'en ai cependant ajouté deux d'un type déjà connu du lecteur, parce que dans ces exemplaires le dessin est d'une beauté supérieure. La figure 492 offre, dans une petite bordure de deux cercles, un ornement qui donne l'idée d'une fleur à trois pétales, avec trois petits cercles sur les trois pétales et trois autres à l'extérieur, dans les intervalles. La figure 493 a une bordure formée de signes ronds ou carrés, et au centre une spirale en forme de serpent. La figure 494 offre deux cercles concentriques denticulés, séparés par une bande unie. On voit dans la figure 495 un ornement en spirale, qui se rencontre très-fréquemment à Mycènes et à Troie. La figure 496 se compose de deux cercles concentriques formés de petits triangles. La figure 497 représente une fleur à cinq pétales. La figure 498 est un bouton d'or massif sur lequel s'épanouit une belle fleur avec une double rangée de pétales, onze grands et onze petits. Comme il est percé, il est possible qu'il n'ait jamais été employé comme bouton, mais qu'il ait servi de couvercle à une petite cruche ou à une petite bouteille d'or. Dans la figure 499 on distingue la forme d'une belle fleur, avec deux cercles denticulés. La figure 501 représente exactement le même ornement que la figure 495, seulement moins compliqué. Les figures 502 et 503 sont des fleurs. L'ornementation du bouton de la figure 504 est difficile à décrire; si l'on tourne la figure à droite, elle ressemble, de fort loin d'ailleurs, au buste d'un

homme. Dans la figure 505, nous voyons deux spirales d'une nouvelle forme. Nous retrouvons encore une fleur dans la figure 506.

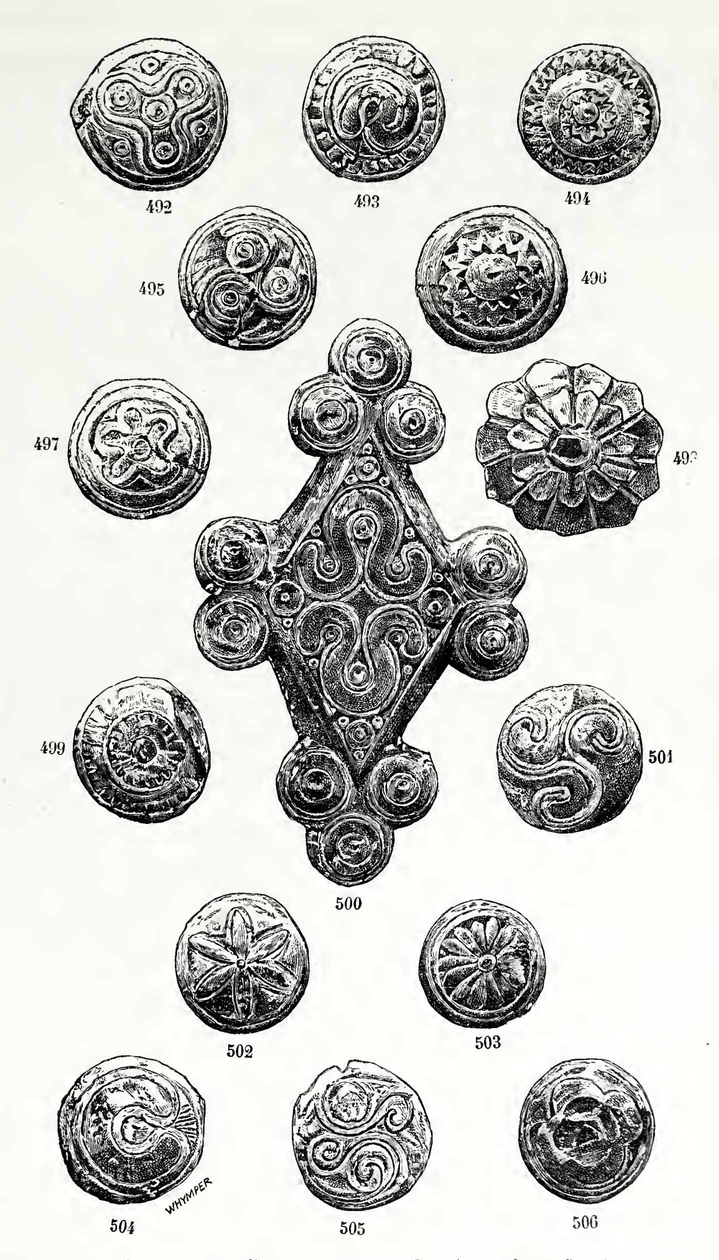


FIG. 492 à 506. — Boutons d'or avec ornements. Premier tombeau. Grandeur réelle.

La figure 507 représente un triple 卍, dont les bras sont convertis en spirales; chacune des spirales se termine par un point rond ; ce

point rond est réuni par un trait à un autre point rond qui marque la place habituelle des têtes des quatre clous de ce signe. La figure 508 n'offre pas d'autre ornement que quatre cercles concentriques. Dans la figure 509, nous retrouvons pour tout ornement le 卍 avec les bras en spirales et la marque des quatre clous. Dans la figure 510, la décoration se compose de trois couteaux avec des manches contournés en spirales. La figure 511 est exactement semblable à la figure 501. La figure 512 porte une ornementation toute pareille à celle de la figure 507; seulement, dans la figure 507, les lignes sont triples au lieu d'être simples, et les points terminaux des bras sont unis par un trait avec ceux qui représentent les têtes de clous.

Quant aux dix grands boutons en forme de croix, il n'y en a qu'un seul d'un nouveau dessin; il est représenté par la figure 500. Comme nous l'avons vu à propos des grands boutons en croix du quatrième tombeau, les moules d'os reproduisent sous la plaque d'or exactement les mêmes intailles que porte la plaque elle-même. Donc le travail des intailles avait lieu quand la plaque d'or était déjà fixée sur le moule d'os, et la gravure faite sur la plaque se reproduisait sur l'os par la pression de la main de l'artiste. Voici quelle est l'ornementation du bouton en croix (fig. 500). A chaque angle aigu du losange il y a deux protubérances arrondies et trois à chaque angle obtus, toutes ornées de cercles concentriques; dans l'intérieur du losange, deux spirales en forme d'*oméga*, opposées l'une à l'autre; les quatre angles sont remplis de petits cercles.

Voici les types des autres boutons en croix, qui ne diffèrent pas assez de ceux que nous connaissons pour être reproduits ici en gravure. L'un de ces boutons porte à chaque angle trois protubérances arrondies; mais il n'a pour toute ornementation que des cercles disposés de manière à figurer des fleurs. Un autre n'a que deux protubérances arrondies à chaque angle; le losange est bordé d'une large bande sur laquelle il y a une rangée continue de petits cercles; au centre, il porte un double cercle rempli de spirales, semblables à celles que nous avons déjà décrites tant de fois.

L'espace demeuré vide dans chaque angle aigu est rempli par une

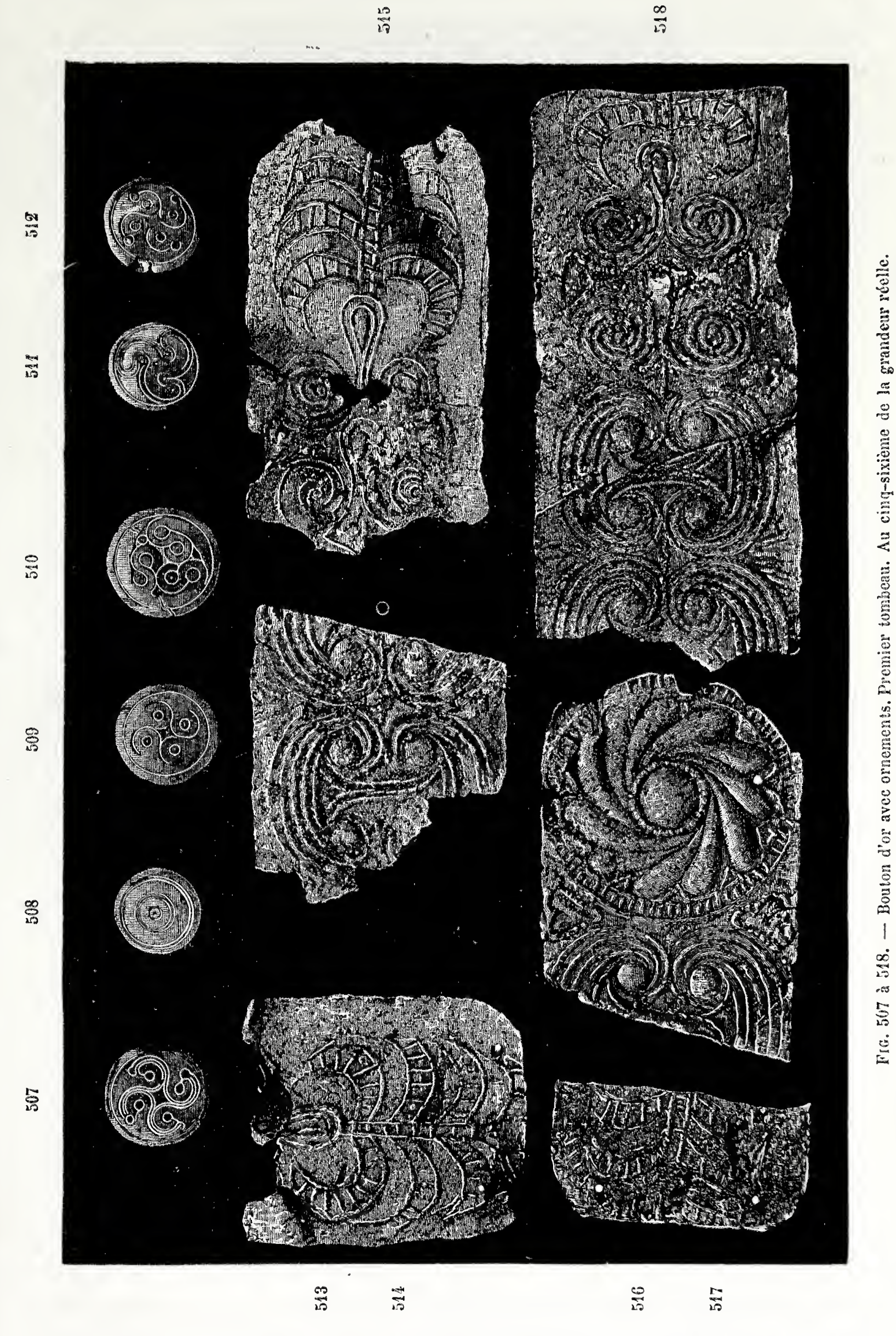


Fig. 507 à 518. — Bouton d'or avec ornements. Premier tombeau. Au cinq-sixième de la grandeur réelle.

spirale en forme d'*oméga*, et trois petites figures semblables à celles

de la figure 501. Nous retrouvons une ornementation identique

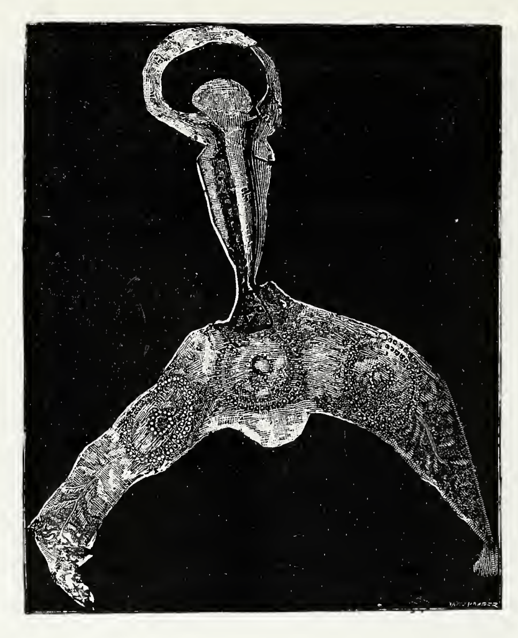


Fig. 519. — Ornement d'or pour les jambières. Premier tombeau. Au dix-treizième de la grandeur réelle.

dans un troisième bouton en forme de croix ; la seule différence, c'est que la bordure de ce dernier est plus large, et au lieu du signe

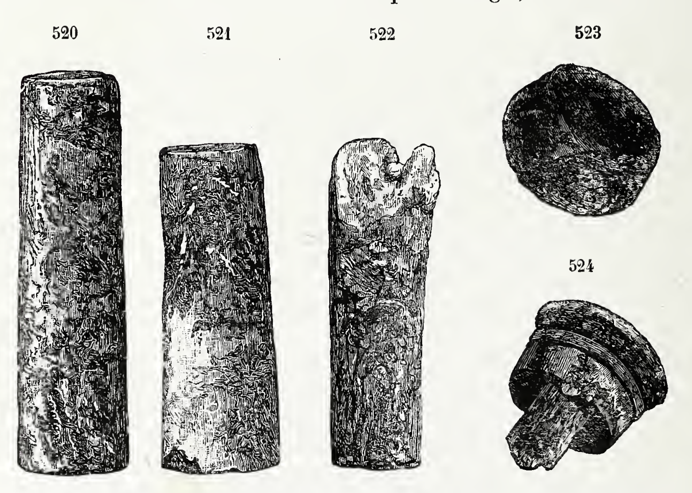


Fig. 520 à 524. — Tubes et boutons d'os. Premier tombeau. Grandeur réelle.

que l'on retrouve dans la figure 500, il n'a qu'un petit cercle dans chaque angle aigu du losange intérieur. Je n'ai rien à dire des

autres boutons en croix, parce que les dessins en sont pareils à ceux que nous avons déjà représentés.

J'ai trouvé dans le même tombeau les larges rubans d'or que représentent les figures 513-518, et qui sont décorés d'une magnifique ornementation au repoussé; — une plaque d'or, ronde, portant au centre une étoile entourée de trois cercles concentriques, d'une bande circulaire de petits ornements en spirales et d'une bordure de trois cercles; — une autre plaque d'or double, qui a probablement formé un cylindre.



Fig. 525.— Morceau d'ivoire : peut-être le manche d'un poignard. Premier tombeau. Grandeur réelle.

En fait d'objets d'or, j'ai trouvé dans ce tombeau deux ornements pour jambières (κνημίδες); la figure 519 représente un de ces ornements. Il se compose de deux bandes d'or : l'une perpendiculaire, rattachée à angle droit avec l'autre, qui est horizontale. La bande supérieure se termine par un anneau qui devait s'accrocher à un bouton; la bande horizontale, comme les diadèmes, est large au milieu et va en diminuant vers les extrémités, qui ont servi à attacher l'ornement autour de la cuisse. La bande supérieure n'a pas d'ornements; on y voit seulement une plaque d'or plus épaisse, en forme de tube. Soudée au bord de l'anneau, cette plaque va en diminuant de grosseur à mesure qu'elle descend et est fixée par de petits clous à la partie inférieure de la bande perpendiculaire pour lui donner plus de consistance. La bande horizontale est décorée au repoussé. Au milieu il y a trois ornements qui consistent en trois cercles concentriques de points en relief; à chaque extrémité il y a une branche avec des feuilles.

Je citerai encore, parmi les objets trouvés dans ce tombeau, les trois tubes en os des figures 520, 521, 522, et les deux boutons d'os

des figures 523 et 524. La figure 524 conserve encore un fragment de la tige en os, qui a dû jouer le rôle de piston dans les trois tubes, primitivement fixés bout à bout, selon toute probabilité. Il est donc permis de supposer que nous avons sous les yeux une ancienne seringue mycénienne.

L'objet de la figure 525 est un morceau d'ivoire massif et aplati, qui peut avoir servi de manche à un poignard de parade. La partie supérieure, au profil arrondi, est légèrement concave; on voit,



Fig. 526. — Objet en porcelaine égyptienne. Premier tombeau. Grandeur réelle.

gravée dans un double cercle, une décoration composée de ces belles spirales que l'on rencontre si fréquemment à Mycènes. Au-dessous de cette décoration, il y en a une seconde composée de quatre triples cercles concentriques soulignés par une bande horizontale composée de trois lignes.

L'objet que représente la figure 526 et qui a la forme d'un fer à cheval est, selon le professeur Landerer, en porcelaine égyptienne. Cette porcelaine, avant d'être mise au four, a été frottée d'un vernis de plomb; cette opération lui a donné une couleur verdâtre très-brillante ; l'envers est creux; par conséquent l'objet a dû être appliqué ou fixé sur un autre objet. Cet

objet ainsi que les trois qui précèdent ont évidemment beaucoup souffert du feu du bûcher.

Ce tombeau contenait, en quantités considérables, des fragments de belles poteries, fabriquées soit à la main, soit au tour. Parmi les vases façonnés à la main, je citerai tout particulièrement les suivants : coupes du type mycénien ordinaire, mais d'un vert clair avec spirales en noir; — coupes beaucoup plus grandes, noires, avec un grand pied creux, décoré au milieu de profondes



Fig. 527. — Vase de terre cuite, fait au tour. Premier tombeau. Au tiers environ de la grandeur réelle.

cannelures horizontales; — les petits vases faits à la main, rouges ou noirs, monochromes, d'une forme très-élégante, d'une fabrication beaucoup plus soignée que tous les vases peints, travaillés au tour, que l'on rencontre ici; — les vases d'un vert clair, avec spirales noires, façonnés aussi à la main; le travail en est grossier et l'ornementation peinte encore plus grossière. J'ai trouvé des fragments de ces derniers vases dans toutes les tombes, et parmi les pierres des murs cyclopéens du mont Eubœa. Parmi les vases peints faits au tour, les plus intéressants sont ceux qui ont des ornements d'un rouge foncé sur un fond rouge clair ou jaune clair. La figure 527 en offre un spécimen.

Je n'ai trouvé que sept grands vases de cuivre dans ce tombeau, et tous du côté ouest. L'un de ces vases est un λέβης λοετροχόος, ou chaudron pour faire chauffer l'eau du bain; il ressemble à celui qui a été représenté sous la figure 438. Il a trois anses verticales et mesure 22 pouces (0^{m},55) de diamètre. Il y en a un second, plus petit que le premier, mais de la même forme et pourvu aussi de trois anses verticales; il y en a trois autres de la même forme, mais qui n'ont que deux anses; les deux autres vases sont deux énormes cruches à deux anses : l'une des anses va du bord au corps de la cruche, l'autre est fixée plus bas. Comme j'ai déjà mis sous les yeux du lecteur (fig. 436 et 437) des cruches semblables trouvées dans le quatrième tombeau, je ne les reproduirai pas ici.

Autres objets trouvés dans le même tombeau : le fond d'un vase, en cuivre; — un disque de marbre qui peut avoir servi de fond à un vase d'albâtre; — une grosse pierre à aiguiser, en grès d'un grain très-fin; — seize morceaux d'os plats et quadrangulaires, percés de deux trous à chaque extrémité; ils ont 1 pouce $\frac{10}{12}$ (0^{m},04 $\frac{57}{100}$) de long et $\frac{7}{12}$ de pouce (0^{m},01 $\frac{46}{100}$) de large; ils doivent avoir servi d'ornements, probablement pour des harnais de chevaux. Ce qui distingue ce tombeau de tous les autres, c'est la grande quantité de bois qu'il contenait. Outre un grand nombre de morceaux de bois à demi consumés provenant des bûchers funéraires, j'y ai trouvé un morceau de bois de cyprès, de 9 pouces (0^{m},22 $\frac{1}{2}$) de long sur 4 $\frac{1}{2}$ (0^{m},11 $\frac{1}{4}$) de large, qui n'avait pas été atteint par le feu, quoique, selon toute apparence, il eût fait partie du bûcher. On y a recueilli aussi une très-grande quantité de morceaux de bois fendu, qui étaient des outils ou des manches d'outils, et trois couvercles de boîtes en bois, ainsi que des fragments de fourreaux d'épées et d'ustensiles domestiques.

Un objet plus important peut-être et plus intéressant que tous les bijoux recueillis dans ce tombeau, c'est une petite boîte carrée en bois (νάρθηξ), dont j'ai retrouvé deux côtés, sur chacun desquels une sculpture en relief représente un lion et un chien; à présent ces animaux sont détachés; mais il y a apparence qu'ils faisaient jadis

partie intégrante de la boîte, puisqu'ils étaient sculptés sur le bois même dont elle est formée.

Si petites que soient ces sculptures, elles n'en sont pas moins d'un très-grand intérêt pour la science, puisqu'elles suffisent à prouver que la sculpture sur bois était florissante en ces temps fabuleux et héroïques.

Au moment où on l'a retiré du tombeau, tout ce bois était humide et spongieux; maintenant il est sec, il a repris de la consistance, et j'espère qu'avec des soins particuliers on parviendra à le conserver. J'ai trouvé aussi une certaine quantité de morceaux de liége de toutes les dimensions; quelques-uns avaient le bord en ligne courbe, d'où je conclus qu'ils doivent avoir appartenu à des boucliers; sinon, je ne puis m'en expliquer l'usage. Il semble que l'on ait aussi déposé de la nourriture avec les trois corps de ce tombeau, car j'y ai recueilli une grande quantité d'écailles d'huîtres, et parmi ces écailles, plusieurs huîtres qui n'avaient pas été ouvertes. Il y avait aussi une grande quantité de dents de sanglier.

La présence des bûchers funéraires au fond des tombeaux de Mycènes nous donne l'explication du mot *πυρά*, dont plusieurs poëtes posthomériques, entre autres Sophocle (*Électre*, 901), se servent pour désigner un tombeau. Ils employèrent cette expression au sens propre, et non comme un synonyme poétique; la meilleure preuve, c'est cette coutume achéenne de brûler les corps au fond des tombeaux et d'y laisser les squelettes, sans y toucher, après l'extinction des flammes du bûcher.



FIG. 473. — Masque d'or massif du corps placé à l'extrémité nord du premier tombeau. Au cinquième environ de la grandeur réelle[1].

CHAPITRE X

RAPPORT ENTRE LES CINQ TOMBEAUX ET LA MAISON ROYALE DES PÉLOPIDES. — DATE DE L'AGORA.

Discussion sur ce point : les cinq tombeaux sont-ils les mêmes que mentionne Pausanias comme les sépultures d'Agamemnon et de ses compagnons ? — Opinions des savants au sujet de la guerre de Troie. — Les anciens sont unanimes à affirmer qu'elle a réellement eu lieu. — C'est parce que l'auteur avait foi dans les traditions qu'il a été amené à découvrir Troie et les cinq tombes royales de Mycènes. — La civilisation était plus avancée à Mycènes qu'à Troie. — Dans les deux cités, la poterie est très-primitive. — L'écriture alphabétique était connue à Troie, inconnue à Mycènes. — Les deux civilisations, malgré leur différence, peuvent avoir été contemporaines. — La disposition et l'apparence de toutes choses dans les tombeaux prouve que certainement ceux qui reposent ensemble dans le même, et probablement tous ceux qui reposent dans les cinq, sont morts en même temps. — Vénération traditionnelle

1. Ce masque a été décrit précédemment. J'insiste tout particulièrement sur ce fait : que la gravure représente le masque seulement au cinquième de sa grandeur réelle.

pour ces tombeaux. — On élève à plusieurs reprises des monuments sur ces sépultures. — Il n'y a pas de tombeaux entre les deux rangées circulaires de dalles obliques qui formaient à la fois la clôture et les bancs de l'agora. — L'agora fut probablement construite lorsque l'on renouvela les stèles funéraires ; et l'autel fut bâti au-dessus du quatrième tombeau, sous l'influence de l'enthousiasme excité par les chants des rhapsodes. — Ces monuments furent ensevelis dans la suite des siècles, mais le souvenir de l'emplacement se conservait encore par la tradition, longtemps après la destruction de la nouvelle cité de Mycènes. — Témoignage de Pausanias. — L'énorme richesse des trésors prouve que ce sont bien là des sépultures *royales ;* or la royauté, à Mycènes, prit fin avec l'invasion dorienne. — Cette invasion doit être antérieure à la date généralement reçue (1104 av. J.-C.). — Réponse à une objection. — Honneurs rendus aux princes tués, même par leurs meurtriers. — Coutume d'ensevelir les morts avec leurs trésors. — Le trésor sépulcral de Palestrina. — Le tombeau de Nitocris à Babylone. — Pyrrhus et les sépultures royales à Ægeæ. — Le tombeau de Corneto.

Après avoir décrit les cinq tombeaux et les trésors qu'ils contenaient, je vais maintenant discuter la question de savoir si l'on peut affirmer que ces tombeaux sont bien ceux que Pausanias, suivant la tradition, attribue à Agamemnon, à Cassandre, à Eurymédon et à leurs compagnons.

Beaucoup de savants distingués ont pendant longtemps regardé la guerre de Troie comme un mythe, dont, d'ailleurs, ils ont vainement essayé de trouver l'origine dans le Rig-Vêda. Mais, dans toute l'antiquité, on a considéré le siége et la prise d'Ilion par l'armée grecque, sous la conduite d'Agamemnon, comme un fait historique hors de doute ; c'est bien comme un fait historique que l'accepte un historien aussi autorisé que Thucydide[1]. La tradition a même conservé le souvenir de beaucoup de détails de cette guerre, qui avaient été omis par Homère. Pour ma part, j'ai toujours cru fermement à la guerre de Troie ; ma foi dans Homère et dans la tradition n'a jamais été ébranlée par la critique moderne ; et c'est à cette foi inébranlable que je dois la découverte de Troie et de son trésor.

Cependant, comme les bijoux de Troie sont sans aucune ornementation, comme la poterie troyenne est façonnée à la main, sans couleur, et ne porte que des décorations imprimées ou gravées, comme le fer et le verre font absolument défaut, je suis convaincu que les ruines de Troie remontent à une assez haute antiquité pour être antérieures de bien des siècles aux ruines de Mycènes, dont j'ai

1. Thucydide, I, 8-10.

cru pouvoir fixer la date, d'après les observations faites dans les trente-quatre puits que j'ai creusés dans l'acropole, en février 1874. Je pensai donc qu'Homère n'avait eu connaissance du siége et de la destruction de Troie que par une ancienne tradition, conservée par des poëtes antérieurs, et qu'en reconnaissance de certaines faveurs dont il aurait été l'objet, il avait introduit ses contemporains comme acteurs dans sa grande tragédie. Mais je n'ai jamais douté un instant qu'un roi de Mycènes nommé Agamemnon, son écuyer Eurymédon, une princesse Cassandre et leurs compagnons n'eussent été tués par trahison, soit par Égisthe à un banquet, « comme un bœuf à la crèche, » selon l'expression d'Homère[1], soit par Clytemnestre, dans le bain, comme le racontent les poëtes tragiques plus modernes[2]. J'ajoutai une foi pleine et entière au récit de Pausanias[3], quand il disait que les victimes avaient été enterrées dans l'acropole, en quoi je me séparais, comme je l'ai déjà dit, de Leake, de Dodwell, de O. Müller, de E. Curtius, de Prokesch et autres explorateurs du Péloponnèse, qui tous avaient mal compris le récit de Pausanias et pensaient que les victimes avaient été ensevelies dans la basse ville.

C'est parce que j'avais une foi entière dans la tradition que j'ai entrepris mes dernières fouilles dans l'acropole et que j'ai été amené à la découverte des cinq tombeaux et de leurs immenses trésors. Quoique j'aie trouvé, au point de vue technique, dans ces tombeaux les preuves d'une civilisation très-avancée, néanmoins, ici comme à Ilion, je n'ai recueilli que de la poterie façonnée à la main ou de la très-ancienne poterie fabriquée au tour, et pas de fer. D'autre part, l'écriture était connue à Troie, car j'y ai trouvé quantité de courtes inscriptions en caractères cypriotes très-anciens et, autant que nous en pouvons juger, dans une langue qui est essentiellement la même que le grec[4]; tandis que nous avons maintenant la certitude que l'alphabet était inconnu à Mycènes. S'il avait été connu, les orfévres mycéniens, toujours

1. *Odyssée*, IV, 530-535; XI, 409-411.
2. Eschyle, *Agamemnon*, 1438; Euripide, *Oreste*, 26.
3. Pausanias, II, XVI, 6.
4. Voyez *Troie et ses ruines*, pages 363-372.

en quête de quelque nouvelle décoration, auraient profité avec empressement de cette nouveauté pour introduire les caractères étrangers dans leur ornementation. D'ailleurs, dans l'antiquité reculée à laquelle se rapportent les rhapsodies homériques et la tradition des tombeaux mycéniens, il n'y avait pas encore de relations commerciales entre les peuples. Personne ne voyageait, sinon pour accomplir des exploits de guerre ou de piraterie. Il pouvait donc y avoir à Mycènes une civilisation très-avancée pendant qu'à la même époque les arts étaient dans leur première enfance à Troie; mais cela n'empêche pas que l'écriture en caractères cypriotes ait pu être usitée à Troie plus de mille ans avant que l'alphabet ait été connu en Grèce.

Je ne vois pas la moindre objection à admettre l'exactitude et la vérité de la tradition qui désigne les tombes de l'acropole comme celles d'Agamemnon et de ses compagnons, traîtreusement assassinés à leur retour d'Ilion par Clytemnestre ou par Égisthe, son amant. J'incline d'autant plus à la croire parfaitement correcte, que nous savons avec certitude, pour ne rien dire de plus, que les corps de chaque tombeau ont été ensevelis en même temps : ce fait est prouvé jusqu'à l'évidence par cette circonstance que les cailloux sont calcinés sous chacun des morts, que le feu a laissé des traces à droite et à gauche sur les murs intérieurs des tombeaux, que les cendres étaient encore en l'état ainsi que le bois carbonisé sur les corps et autour d'eux. Si l'on considère l'énorme profondeur des tombeaux et le peu de distance qui sépare les corps, on verra qu'il est impossible que l'on ait dressé trois et surtout cinq bûchers dans le même tombeau, à des époques différentes.

L'identité du mode d'ensevelissement, la parfaite ressemblance de toutes les tombes, qui sont en outre si voisines l'une de l'autre, l'impossibilité d'admettre que trois et surtout cinq personnages d'une immense richesse, qui seraient morts de mort naturelle à de longs intervalles, auraient été jetés pêle-mêle dans la même tombe; et, enfin, la grande ressemblance entre tous les ornements, qui sont exactement du même style et de la même époque ; tous ces faits sont autant de preuves que les douze hommes, les trois femmes

et probablement deux ou trois enfants, avaient été assassinés et brûlés ensemble.

La véracité de la tradition semble encore confirmée par la vénération que non-seulement les Mycéniens, mais encore les habitants de l'Argolide ont toujours témoignée pour ces cinq tombeaux. Les bûchers funéraires n'étaient pas encore éteints quand on les a recouverts d'une couche d'argile, puis d'un lit de cailloux, sur lequel on a immédiatement jeté de la terre. C'est à cette circonstance que nous devons la conservation d'une si grande quantité de bois, et aussi celle des corps, qui est relativement si satisfaisante. Dans aucun cas les os n'ont été consumés, et même dans plusieurs corps qui étaient recouverts de masques et d'épaisses cuirasses d'or, une grande partie de la chair s'est conservée. L'emplacement de chaque tombeau était indiqué par des stèles funéraires, et quand les premières eurent disparu, ensevelies sous la poussière des siècles, on en érigea d'autres sur le nouveau terrain, et toujours au-dessus de l'endroit où les anciens monuments étaient enfouis. Sur le grand tombeau seulement, celui qui contient les cinq corps, on avait élevé, au lieu de stèles, un autel pour les sacrifices, de forme presque circulaire.

Comme je l'ai expliqué précédemment, le premier tombeau, selon toute apparence, avait été décoré d'un monument considérable, d'où proviennent les trois stèles ornées de bas-reliefs; ces trois stèles en ont été probablement tirées pour être érigées sur le nouveau terrain.

J'avais pris d'abord pour des pierres sépulcrales, destinées à indiquer des sépultures, chacune des grandes dalles de la double rangée circulaire qui forment l'enceinte et les bancs de l'agora; mais il n'en était rien. Il n'y a réellement de tombeaux ni entre les deux rangées, ni à leur droite, ni à leur gauche. Les douze récipients quadrangulaires en forme de tombeaux, qui forment une partie de la clôture de l'agora (côté nord) ne sont pas autre chose que des petits réservoirs ou citernes. Je les ai trouvés remplis de débris domestiques et d'os d'animaux. Dans tous les cas, l'agora semble avoir été construite en l'honneur des morts qui avaient été

enterrés dans les cinq tombeaux, mais évidemment à une époque postérieure, quoique cette époque ait certainement précédé de plusieurs siècles la prise de Mycènes par les Argiens. Ce qui me porte à faire cette induction, c'est l'architecture irrégulière et peu soignée du mur cyclopéen qui supporte la double rangée de dalles, dans la partie inférieure de l'acropole, et le nombre de dalles semblables à celles de l'enceinte que l'on voit dans ce mur.

Voici encore une autre preuve; entre les pierres du mur, de même qu'entre les deux rangées circulaires de dalles qui forment la clôture et les bancs de l'agora, de même que dans les citernes en forme de tombeaux, je ne rencontre que des fragments de la poterie ordinaire de Mycènes, et aucune trace de l'ancienne poterie façonnée à la main ou faite au tour que j'ai trouvée dans les tombes royales. Je crois donc très-probable que l'agora a été construite en même temps que l'on posait de nouvelles stèles sur le premier, le second, le troisième et le quatrième tombeau, et que l'on construisait l'autel destiné aux sacrifices sur le quatrième tombeau; je pense que ce renouvellement des stèles a eu pour cause l'immense enthousiasme excité parmi le peuple pour les héros de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* par les rhapsodes, quand ils s'en allaient de maison en maison chantant les hymnes homériques. Très-probablement les glorieux exploits du roi des hommes, Agamemnon, et de ses compagnons furent fréquemment célébrés à Mycènes, dans l'agora où étaient leurs tombeaux. Je ferai observer que, tandis que toute l'acropole est couverte de ruines de murs de maisons cyclopéens, il n'y a pas trace d'une construction préhistorique dans l'enceinte sacrée de l'agora circulaire.

Mais, néanmoins, les décombres continuaient à s'accumuler, et dans la suite des temps les nouvelles stèles et l'agora elle-même furent enfouies et disparurent, tandis que les habitants gardaient toujours le souvenir de l'emplacement des tombeaux. Je crois donc que, malgré les changements survenus dans la configuration du terrain, on peut admettre comme un fait certain que l'agora continua à servir de lieu d'assemblée à la nation jusqu'à la prise de Mycènes par les Argiens (468 av. J.-C.). Il y avait à cela deux

raisons : d'abord les Mycéniens étaient attachés à cette enceinte sacrée par les souvenirs les mieux faits pour toucher leur cœur et flatter leur orgueil; ensuite parce que c'était le plus bel emplacement de toute la cité, parce que de là le peuple assemblé avait sous les yeux non-seulement la basse ville, mais encore la plaine tout entière, avec Argos, Tirynthe, Nauplie et le magnifique golfe de Nauplie. Il est donc également certain que jusqu'à l'an 468 avant Jésus-Christ l'agora demeura en bon état, et que l'accumulation des décombres commença seulement après que les Mycéniens eurent été contraints d'émigrer. Je crois avoir prouvé par les citations tirées d'Euripide[1] que ce poëte doit nécessairement avoir visité Mycènes; car il avait été frappé du caractère particulier de l'architecture de ses murailles cyclopéennes; il connaissait très-bien l'agora située dans l'acropole, et il n'ignorait pas que tout près de l'agora se trouvait l'édifice qui a été mis à découvert par mes fouilles et que la tradition désignait comme le palais des rois. Aux témoignages précédents on peut ajouter le passage où le messager dit à Oreste, « même en pénétrant dans l'intérieur des murs (de l'acropole) tu ne pourrais » (tuer Égisthe)[2]; et encore le passage où le messager dit à un des personnages qu' « il vient rarement à la ville (Mycènes) et dans le cercle de l'agora[3]. »

Le premier de ces deux passages nous donne une nouvelle preuve qu'Euripide savait que le palais d'Égisthe était dans l'acropole ; le second prouve une fois de plus que le poëte savait que l'agora était de forme circulaire. Voici encore un passage qui nous semble prouver qu'Euripide connaissait Mycènes : « Je vois le peuple venir et s'asseoir sur la hauteur (évidemment l'acropole) où, selon la tradition, Danaos pour la première fois assembla le peuple sur des siéges communs, quand il fut mis en jugement pour le crime dont Ægyptos

1. *Iphigénie en Tauride*, 845 ; *Iphigénie à Aulis*, 152 et 1498-1499 ; *Hercule furieux*, 944 ; *Oreste*, 1246-47 ; *les Troyennes*, 1088 ; *Électre*, 710-712 et 1158.

2. *Électre*, 615 :

Τειχέων μὲν ἐλθὼν ἐντὸς οὐδὲν ἂν σθένοις.

3. *Oreste*, 919 :

Ὀλιγάκις ἄστυ κἀγορᾶς χραίνων κύκλον.

demandait vengeance[1]. » M. Newton pense que le poëte parle ici d'Argos, et on est tenté d'abord de le croire en voyant les noms d'Ægyptos et de Danaos, qu'aucune tradition ne fait venir à Mycènes, et en se souvenant que les murs de l'acropole d'Argos étaient attribués à Danaos. Mais, après avoir lu tout ce qui précède, je crois que ce passage ne peut absolument se rapporter qu'à l'acropole de Mycènes. Du reste, quoi qu'il en soit, il nous montre une fois de plus que, dans l'agora, le peuple était *assis*.

Il est impossible de dire combien d'années après la prise de Mycènes par les Argiens (468 av. J.-C.) Euripide visita cette ville. Euripide était né en 480 et mourut en 402 avant Jésus-Christ. Mais les détails très-précis qu'il nous donne sur l'agora, ainsi que ses allusions au palais, semblent prouver clairement qu'il a vu ces monuments et que par conséquent ils n'étaient pas encore complétement enfouis sous les décombres quand il visita l'acropole. D'un autre côté, mes fouilles ont prouvé que l'agora était déjà couverte d'une épaisse couche de décombres quand la cité grecque postérieure fut bâtie par-dessus ; et pour les différentes raisons que j'ai fournies[2], il est certain que la nouvelle ville fut bâtie environ 400 ans avant Jésus-Christ. Mais, comme tous les décombres qui couvraient l'agora ne pouvaient y avoir été déposés que par les pluies qui les avaient amenés des cinq terrasses naturelles ou artificielles de la partie supérieure de l'acropole, nous sommes conduits à conclure que quand Euripide visita Mycènes, il était encore tout jeune, et que c'était, par conséquent, peu de temps après la prise de la ville ; si l'on plaçait son voyage plus tard, on ne pourrait s'expliquer qu'en l'an 400 avant Jésus-Christ l'accumulation des décombres fût si considérable.

Mais, quoique les tombes fussent profondément enfouies au-dessous de la nouvelle ville, les habitants de l'Argolide se souvenaient très-bien de l'emplacement de chacune d'elles. Après une

1. *Oreste*, 871-873 :

> Ὁρῶ δ' ὄχλον στείχοντα καὶ θάσσοντ' ἄκραν
> οὗ φασι πρῶτον Δάναον Αἰγύπτῳ δίκας
> διδόντ' ἀθροῖσαι λαὸν εἰς κοινὰς ἕδρας.

2. Chapitre III, page 109.

durée d'environ deux cents ans, la nouvelle cité, pour une cause inconnue, fut de nouveau abandonnée, et cette fois pour toujours. Malgré cela, la tradition se conserva si fidèlement, qu'environ quatre cents ans après la destruction de la ville, on montra à Pausanias l'emplacement de chacun des tombeaux. Bien plus, l'intérêt que les habitants du Péloponnèse portaient à ces sépultures était encore tel, seize ou dix-huit siècles après la mort tragique d'Agamemnon et de ses compagnons, que les Lacédémoniens d'Amyclées disputaient aux Mycéniens l'honneur de posséder le tombeau de Cassandre, qu'ils croyaient avoir dans leur cité. Quoi qu'il en soit, Pausanias[1] dit que les Amycléens avaient dans leur village le sanctuaire et la statue d'Alexandra qui pour eux était le même personnage que Cassandre.

Les cinq tombeaux de Mycènes, ou tout au moins trois d'entre eux, contenaient des trésors si considérables, qu'ils ne peuvent être attribués qu'à des membres de la famille royale. Mais la période des rois de Mycènes appartient à une antiquité très-reculée. Il n'y eut plus de rois à Mycènes à partir de l'invasion dorienne, dont on a toujours fixé la date à 1104 avant Jésus-Christ. Thucydide dit que l'invasion dorienne eut lieu quatre-vingts ans après la guerre de Troie, et jusqu'ici on a toujours supposé que cette guerre s'était terminée en 1184 avant Jésus-Christ. Mais, d'accord avec tous les archéologues, je persiste à conclure, d'après le témoignage des monuments de Troie, que la prise et la destruction de cette ville, et par conséquent l'invasion dorienne, doivent avoir eu lieu à une date bien antérieure.

On a objecté qu'il était impossible que ces tombeaux fussent ceux d'Agamemnon, d'Eurymédon, de Cassandre et de leurs compagnons, par la raison que ces personnages avaient été tués par leurs ennemis Égisthe et Clytemnestre ; que ces ennemis ayant usurpé le pouvoir ne les auraient pas enterrés et n'auraient pas permis à d'autres de les enterrer avec d'immenses trésors. Mais cette objection tombe devant le témoignage d'Homère. Il dit, en

1. Pausanias, III, xix, 6.

effet, que même celui qui tuait son ennemi le brûlait avec son armure complète et toutes ses armes. Ainsi, par exemple, Andromaque dit à Hector[1] : « Je n'ai plus mon père ni mon auguste mère. Le divin Achille, après avoir dévasté la célèbre ville des Ciliciens, Thèbes aux superbes portes, tua mon père Èétion. Mais une crainte religieuse lui défendit d'enlever ses dépouilles. Il brûla, dans ses armes merveilleuses, le corps du roi; et, sur lui, il éleva une tombe... » (Traduction Giguet.)

Il suffit de lire Homère pour voir que c'était l'usage dans les temps héroïques d'enterrer avec les morts les objets qu'ils avaient aimés pendant leur vie. L'ombre d'Elpénor demande à Ulysse d'enterrer son corps avec ses armes, et d'élever un tertre par-dessus[2]. Selon Scylax (*Périple*, 8), on montrait ce tombeau d'Elpénor dans le Latium.

Mon honorable ami, le professeur Sémitèlès me rappelle qu'Ajax, dans la tragédie de Sophocle, demanda à être enterré avec ses armes[3].

Il semble donc que les meurtriers, en enterrant les quinze personnages royaux avec d'immenses trésors, ne faisaient que se conformer à un antique usage et par conséquent accomplir un devoir sacré. On ne peut conserver là-dessus l'ombre d'un doute, si l'on

1. *Iliade*, VI, 413-419 :

.... οὐδέ μοί ἐστι πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ.
ἤτοι γὰρ πατέρ' ἁμὸν ἀπέκτανε δῖος 'Αχιλλεύς,
ἐκ δὲ πόλιν πέρσεν Κιλίκων εὐναιετάωσαν,
Θήβην ὑψίπυλον · κατὰ δ' ἔκτανεν 'Ηετίωνα
οὐδέ μιν ἐξενάριξε · σεβάσσατο γὰρ τόγε θυμῷ ·
ἀλλ' ἄρα μιν κατέκηε σὺν ἔντεσι δαιδαλέοισιν,
ἠδ' ἐπὶ σῆμ' ἔχεεν.

2. *Odyssée*, XI, 72-76 :

Μή μ' ἄκλαυτον, ἄθαπτον, ἰὼν ὄπιθεν καταλείπειν
νοσφισθείς, μή τοί τι θεῶν μήνιμα γένωμαι·
ἀλλά με κακκεῖαι σὺν τεύχεσιν, ἅσσα μοί ἐστιν,
σῆμα τέ μοι χεῦαι, πολιῆς ἐπὶ θινὶ θαλάσσης.

« Ne la quitte pas (l'île d'Éa) pour continuer ta route, sans pleurer sur moi, sans m'inhumer, de peur que je ne devienne pour toi, de la part des dieux, un sujet de colère; mais fais-moi brûler avec toutes mes armes, élève-moi une tombe au bord de la mer. » (Trad. Giguet.)

3. Soph., *Ajax*, 555 :

Τὰ δ' ἄλλα τεύχη κοίν' ἐμοὶ τεθάψεται.

« On enterrera mes autres armes avec moi. »

relit le passage d'Homère (*Od.*, III, 306-310) où Oreste, après avoir tué les assassins de son père Agamemnon, Clytemnestre et Égisthe, leur fait des obsèques solennelles et offre au peuple un banquet funéraire.

D'un autre côté, la coutume de l'époque semble avoir laissé pleine et entière liberté aux meurtriers de donner au tombeau la forme qu'il leur plairait, et à la cérémonie le caractère qu'ils voudraient; voilà pourquoi ils rendirent l'un et l'autre aussi ignominieux que possible. Aussi les tombeaux ne sont-ils que des trous profonds dont la forme quadrangulaire est irrégulière et mal dessinée; et les victimes royales y furent jetées pêle-mêle trois et même cinq ensemble, elles furent brûlées au fond même des tombeaux, mais à distance les unes des autres pour empêcher les ossements de se mêler.

Je partage complétement l'opinion de M. Newton, et je pense avec lui que les cinq immenses et magnifiques trésors de la basse ville et du faubourg sont nécessairement beaucoup plus anciens que les cinq tombes royales de l'acropole. Si donc nous songeons que ces princes, qui se servaient de ces magnifiques palais souterrains pour y conserver leurs richesses ont été jetés, comme des animaux immondes, dans de misérables trous, nous trouverons dans cette forme ignominieuse d'ensevelissement un puissant argument en faveur de la tradition; nous penserons qu'elle est vraie quand elle désigne ces tombeaux comme ceux d'Agamemnon, roi des hommes, et de ses compagnons traîtreusement mis à mort par Égisthe et par Clytemnestre, à leur retour d'Ilion.

Le professeur Paley me rappelle une remarque d'une excellente helléniste, Mlle A. Swanwick, qui a donné, entre autres traductions, celle de l'*Orestie* d'Eschyle. Mlle Swanwick a déjà fait observer que, selon la tradition antique, Agamemnon fut enseveli *en silence*, et avec *ignominie*. Le même ami appelle aussi mon attention sur les passages suivants des poëtes tragiques pour montrer qu'ils sont tous d'accord sur ce point. Ainsi nous lisons dans Eschyle : « C'est par nos mains qu'il est tombé et qu'il est mort, et c'est nous qui l'enterrerons sans qu'il soit honoré des lamentations de ceux de sa

maison[1]. » Nous voyons continuellement dans Homère que les *lamentations* des *parents* et de ceux qui appartiennent à la maison sont considérées comme un honneur absolument dû au mort et une cérémonie nécessaire à son repos. Par exemple, nous lisons dans l'*Iliade*[2] : « A ces mots, elle (Briséis) sanglote, et les autres captives gémissent, en apparence sur Patrocle, mais réellement sur leurs propres malheurs. » (Trad. Giguet.)

Nous lisons encore dans Eschyle : « O mère insolente, ce sont les funérailles d'un ennemi que tu as osé faire à ton seigneur; roi, il a été privé des larmes des citoyens; époux, de celles de son épouse[3]. » Et plus loin : « O mon père, toi qui n'es pas mort en roi[4]. » Sophocle dit : « Après l'avoir assassiné ignominieusement comme un ennemi, elle a mutilé son corps[5]. » Et Euripide : « Oui, comme un criminel, tu seras enterré ignominieusement de nuit, et non à la lumière du jour[6]. »

Je ferai observer ici que Eschyle n'a probablement jamais visité Mycènes, car il s'imaginait que le tombeau d'Agamemnon avait la forme d'un tertre[7] : « Sur le tertre de son tombeau, je crie à mon père de m'entendre. »

Le témoignage de différents auteurs classiques prouve que c'était

1. *Agamemnon*, 1552-1554 :

. . . . πρὸς ἡμῶν
κάππεσεν, κάτθανε, ἡμεῖς καὶ καταθάψομεν
οὐχ ὑπὸ κλαυθμῶν τῶν ἐξ οἴκων.

2. *Iliade*, XIX, 301-302 :

Ὣς ἔφατο (Βρισηΐς) κλαίουσ' · ἐπὶ δὲ στενάχοντο γυναῖκες,
Πάτροκλον πρόφασιν, σφῶν δ' αὐτῶν κήδε' ἑκάστη.

3. *Choëphores*, 430-433 :

Πάντολμε μᾶτερ, δαΐαις ἐν ἐκφοραῖς
ἄνευ πολιτᾶν ἄνακτ',
ἄνευ δὲ πενθημάτων
ἔτλας ἀνοίμωκτον ἄνδρα θάψαι

4. *Ibid.*, 479 :

Πάτερ, τρόποισιν οὐ τυραννικοῖς θανών.

5. *Électre*, 444 :

Ὑφ' ἧς θανὼν ἄτιμος, ὥστε δυσμενὴς,
ἐμασχαλίσθη.

6. *Troyennes*, 446 :

Ἦ κακὸς κακῶς ταφήσει νυκτὸς, οὐκ ἐν ἡμέρᾳ.

7. *Choèphores*, 4 :

Τύμβου δ' ἐπ' ὄχθῳ τῷδε κηρύσσω πατρὶ
κλύειν.

l'usage, dans une antiquité reculée, d'enterrer les rois avec leurs trésors. Nous voyons, par exemple, dans Diodore de Sicile[1], que Sardanapale, dernier roi d'Assyrie, fit élever dans une de ses cours un immense bûcher, sur lequel il se brûla lui-même, avec tous ses trésors, ses ornements royaux, ses femmes et ses eunuques.

D'un autre côté, nous lisons dans Hérodote[2] : « Cette même reine, Nitocris, imagina la tromperie que voici. Au-dessus de la porte la plus fréquentée de la ville (Babylone), elle se fit construire un tombeau, qui faisait saillie sur la partie supérieure de la porte. Sur ce tombeau elle fit graver l'inscription suivante : « Parmi les rois de » Babylone, mes successeurs, celui qui se trouvera dans un pres- » sant besoin d'argent n'aura qu'à ouvrir le tombeau et pourra y » prendre autant d'argent qu'il voudra; mais qu'il ne l'ouvre pas » sans avoir réellement besoin d'argent : autrement il ne s'en » trouvera pas bien. » Le tombeau resta intact jusqu'au règne de Darius. Mais ce prince était irrité de ne pouvoir jamais passer sous cette porte et de ne pouvoir mettre la main sur les trésors qui étaient dans le tombeau et qui semblaient cependant l'inviter à les prendre. S'il ne pouvait passer sous cette porte, c'est qu'en la franchissant il aurait eu un corps mort au-dessus de la tête. Or, s'étant décidé à ouvrir ce tombeau, il n'y trouva point de trésors, mais seulement le corps de la reine et l'inscription suivante : « Si tu n'étais pas insatiable et avide de trésors, tu n'aurais pas » ouvert les tombeaux des morts. »

Ce récit d'Hérodote prouve deux choses : la première, c'est que l'usage, à Babylone, était d'enterrer les morts de race royale avec leurs trésors; la seconde, c'est qu'une crainte religieuse empêchait de piller les tombeaux.

Nous lisons encore dans Diodore[3] : « Lorsque Pyrrhus eut pillé Ægéæ, qui était la résidence des rois macédoniens, il y laissa les Galates. Ayant ouï dire que, d'après une ancienne coutume, on enterrait avec les morts des trésors considérables dans les tombeaux

1. II, 21-28.
2. I, 187.
3. IV, 22, 23.

des rois, les Galates fouillèrent tous les tombeaux, les mirent au pillage, se partagèrent les trésors et jetèrent les os des morts. Pyrrhus les réprimanda de cet acte sacrilége, mais il ne les punit pas, parce qu'il avait besoin de leurs services pour ses guerres. » Nouvelle preuve que c'était aussi en Macédoine une ancienne coutume d'enterrer des trésors avec les morts de race royale et qu'une crainte religieuse protégeait ces trésors contre les voleurs ; en effet, il était depuis longtemps de notoriété publique que ces tombeaux renfermaient des trésors, et cependant personne n'avait osé les piller.

Il me semble que la présence du mot *τυμβωρύχος* (pilleur ou voleur de tombeaux) dans la langue grecque prouve jusqu'à l'évidence que les Grecs enterraient des trésors dans les tombeaux, puisqu'on avait créé un mot spécial pour désigner ceux qui violaient les sépultures afin de voler les trésors.

Je rappellerai ici au souvenir du lecteur les riches trésors de vases d'or et d'argent, de bijoux, de vaisseaux et de vases de bronze, etc., si savamment travaillés, que l'on a récemment découverts en Italie, à Palestrina (l'ancienne Préneste), et que l'on fait remonter au septième siècle avant Jésus-Christ, époque où l'influence de la civilisation et de l'industrie orientale dominait dans l'Étrurie et dans le Latium avant que ces contrées eussent subi l'ascendant du génie hellénique. C'est l'époque où les deux courants du luxe et des idées d'Assyrie et d'Égypte avaient, en se mêlant ensemble, produit leur effet sur le développement de l'art. Ils avaient pris leur cours vers les pays de l'Occident, grâce aux artistes et aux trafiquants phéniciens qui y apportaient leurs productions, décorées d'après les idées qu'ils avaient reçues d'une part des bords de l'Euphrate et, d'autre part, des rives du Nil.

J'appelle aussi l'attention sur le tombeau de Corneto; les objets qu'on y a découverts ont été, comme je l'ai déjà dit, transportés au musée de Berlin. Ce tombeau, qui remonte à une époque où l'influence de la civilisation grecque ne s'était pas encore fait sentir en Italie, par conséquent antérieure au septième siècle avant Jésus-Christ, contenait non-seulement l'armure et les armes d'un riche

guerrier, mais encore un assortiment complet d'objets domestiques, chaudrons de cuivre, vases à boire, etc. Je n'ai pas besoin de rappeler au lecteur que c'était l'usage dans l'ancienne Égypte d'enterrer les morts avec leurs trésors, puisque la plupart des collections d'antiquités égyptiennes du monde entier proviennent de tombeaux égyptiens.

Mon savant ami, le docteur Karl Blind, dans son excellente brochure intitulée : *De l'usage de brûler les morts* (Fire Burial), cite la loi scandinave d'Odin dont voici la teneur : « Odin ordonna de brûler les morts et d'apporter sur le bûcher funéraire tout ce qui leur avait appartenu. Il dit que chacun arriverait au Walhalla avec toutes les richesses que l'on aurait pu entasser sur son bûcher et qu'il jouirait aussi dans le Walhalla de tout ce qu'il aurait caché dans la terre. Les cendres seraient jetées à la mer ou profondément enterrées dans le sol ; pour les hommes illustres seulement on élèverait un tertre qui perpétuerait leur mémoire. »

Dans la même brochure, le docteur Blind donne la description des funérailles de Beowulf, pour prouver que c'était aussi l'usage, chez les Anglo-Saxons, de brûler les morts avec des trésors.

« Les hommes de Geatland lui élevèrent alors un large bûcher, très-solidement construit ; ils l'ornèrent de casques et y suspendirent des boucliers de guerre et des armures brillantes, comme il le leur avait commandé. Ces héros en deuil placèrent au milieu leur chef puissant, leur seigneur bien-aimé. »

Nous avons donc la preuve que dans une antiquité reculée c'était l'usage à Babylone, en Égypte, en Italie, en Macédoine, en Scandinavie et en Germanie d'enterrer les riches avec leurs trésors, et mes fouilles ont prouvé que cet usage existait aussi à Mycènes au temps des Atrides.

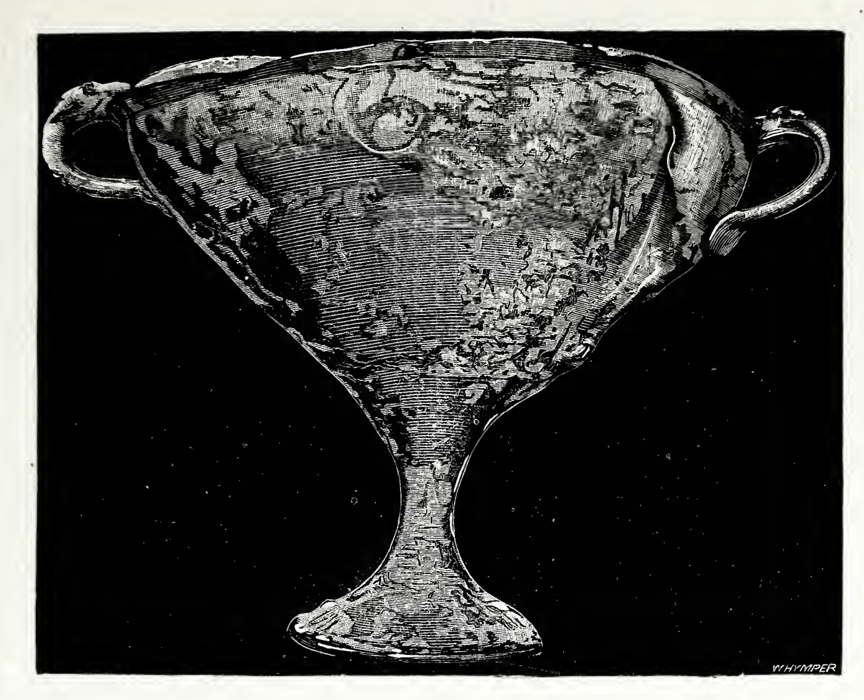


Fig. 528. — Coupe d'or (δέπας ἀμφικύπελλον) avec des anses ornées de têtes de chien. Tombeau situé au sud de l'agora. A la moitié de la grandeur réelle.

CHAPITRE XI

TRÉSOR DU TOMBEAU SITUÉ AU SUD DE L'AGORA.

Découverte et description d'un autre tombeau situé dans l'acropole au sud de l'agora. — La maçonnerie cyclopéenne de ses parois ressemble à celle des cinq autres tombeaux. — Bijoux d'or trouvés dans ce tombeau. — Gobelets à deux anses. — Coupe d'or sans ornements (φιάλη). — Spirales et anneaux en fils d'or et d'argent semblables à ceux des tombeaux égyptiens. — Bague à cachet couverte d'intailles. — Description complète du cachet. — Les objets qui protégent les figures des femmes prouvent que les masques n'étaient pas réservés uniquement pour les morts. — Figure destinée à représenter un *palladium*. — Six autres figures grossières qui ressemblent à des idoles troyennes. — Elles rappellent le « casque corinthien » d'Athènè. — Le travail de cet anneau fait songer à la description du bouclier d'Achille dans Homère. Opinion de M. Sayce. — Bague à cachet plus petite avec quatre *palladia* et trois idoles de Hèra. — Un beau lion en or massif. — Coulants d'or provenant d'un collier. — Os d'animaux trouvés dans cette tombe. — Les restes humains ont été probablementen levés quand on a construit la conduite d'eau, mais le petit coin où étaient enfouis les bijoux n'a pas été pillé. — Trois curieuses gemmes lentoïdes pour colliers, trouvées : l'une sur l'emplacement de Phœniké, les deux autres près de l'ancien Hèræon. — La première représente des figures phéniciennes.

— Description des deux autres. — Fondations cyclopéennes de l'ancien Hèræon ; elles sont probablement aussi anciennes que les murs de Tirynthe et de Mycènes. — L'ancien Hèræon a été détruit par le feu en 423 avant Jésus Christ, et l'emplacement en a été abandonné. — Lettre de M. Sayce. — Lettre de M. Burnouf. — Télégramme au roi de Grèce, et réponse du roi. — Conclusion.

Athènes, 1er mars 1877.

Mon ingénieur, le lieutenant Vasilios Drosinos, de Nauplie, est venu le 20 janvier à Mycènes, en compagnie du peintre D. Tountopoulos, qui avait à faire pour moi une ichnographie des cinq grands tombeaux et de l'agora qui les entoure. En vérifiant les plans qu'il avait dressés pour moi, le lieutenant Drosinos a reconnu, juste au sud de l'agora, la forme d'un tombeau, dont l'emplacement est marqué par la lettre P, dans le plan B, et dont je donne un plan séparé dressé avec le plus grand soin[1]. En jetant les yeux sur ce plan, on verra que la construction de ce tombeau diffère de celle des cinq tombeaux de l'agora; ainsi, du côté nord, le roc est taillé verticalement sur une longueur de 2 mètres seulement (6 pieds 8 pouces), tandis que du côté sud, le roc est taillé sur une longueur double de celle que demanderaient les proportions du tombeau, la hauteur verticale du rocher étant de 1m,70 (5 pieds 8 pouces). Le rocher (côté de l'est) qui est taillé verticalement est bordé d'un mur grossièrement construit en pierres unies sans ciment; il en est de même du rocher (côté du nord); mais de ce côté le mur cyclopéen continue en droite ligne pendant 6 mètres (20 pieds), par conséquent encore 4 mètres (13 pieds 4 pouces) à l'ouest plus loin que le bord du rocher. Des deux côtés, ouest et sud, il n'y a pas de rocher, mais tout simplement le même mur grossièrement construit. Le plan en est si irrégulier que, tandis que le côté nord du tombeau a 20 pieds (6 mètres) de long et le côté est 13 pieds 4 pouces (4 mètres), le côté sud a 17 pieds 4 pouces de long (5m,20) et le côté ouest 12 pieds (3m,60). Dans le coin sud-est du tombeau, la maçonnerie cyclopéenne a été démolie sur une longueur de 1m,80 (6 pieds), probablement par ceux qui ont construit la conduite d'eau, bâtie sans ciment avec des pierres non taillées, qui court

1. Voyez le plan G. Tombeau situé au sud de l'agora.

le long du côté est et tourne ensuite à angle droit pour suivre le côté nord. Il est évident que cette conduite d'eau est plus moderne que le tombeau.

Comme on peut le voir sur le plan G, j'avais fouillé cet emplacement jusqu'à une profondeur de $6^m,70$ (22 pieds 4 pouces), et j'avais pénétré d'un côté à 5 pieds et de l'autre à 5 pieds 4 pouces de profondeur dans l'intérieur des murs du tombeau, où j'avais laissé une couche de décombres de 1 pied 10 pouces ($0^m,55$) seulement d'épaisseur. Mais comme cette tombe se trouve immédiatement à l'est de la grande maison cyclopéenne dont j'avais fouillé plusieurs chambres jusqu'au rocher sans rien trouver d'intéressant, j'avais considéré ce tombeau comme une dépendance de la maison, et je n'avais pas pris la peine de fouiller la mince couche de décombres qui recouvrait encore le fond.

Mais mon excellent ingénieur fut plus clairvoyant que moi. Frappé de la physionomie des murs, dont l'appareil est beaucoup plus grossier que celui des murs de la maison cyclopéenne, il reconnut tout de suite que la maçonnerie était identique à celle des cinq grands tombeaux. Ayant remarqué que le mur du nord s'appuyait en partie et le mur de l'est entièrement contre une paroi de rocher, il eut la ferme conviction que ce devait être un tombeau. Aussi, de retour à Nauplie, il communiqua son importante découverte à un employé du gouvernement ; ce dernier était arrivé le jour même à Nauplie, dépêché par le directeur général, M. P. Eustratiadès, avec mission de choisir dans l'acropole de Mycènes un emplacement pour y bâtir une hutte en bois destinée aux gardiens. M. Drosinos lui indiqua sur mes plans l'emplacement précis du tombeau, et lui donna des instructions si minutieuses, que l'employé trouva tout de suite la place. Il fit venir un des ouvriers ; dès le premier ou le second coup de pioche, on vit sortir de terre un vase d'or, et en moins d'une demi-heure on recueillit les objets suivants : d'abord quatre grands gobelets d'or à deux anses ; la vignette qui est en tête de ce chapitre représente un de ces gobelets (fig. 528). Les quatre gobelets ont exactement la même forme et presque la même dimension. Tous représentent le δέπας ἀμφικύπελλον d'Homère, puisque

tous ont deux anses. Ces anses sont fixées au bord et au corps du gobelet par des clous d'or; elles se terminent toutes par des têtes de chiens qui tiennent le bord dans leur gueule et semblent boire dans

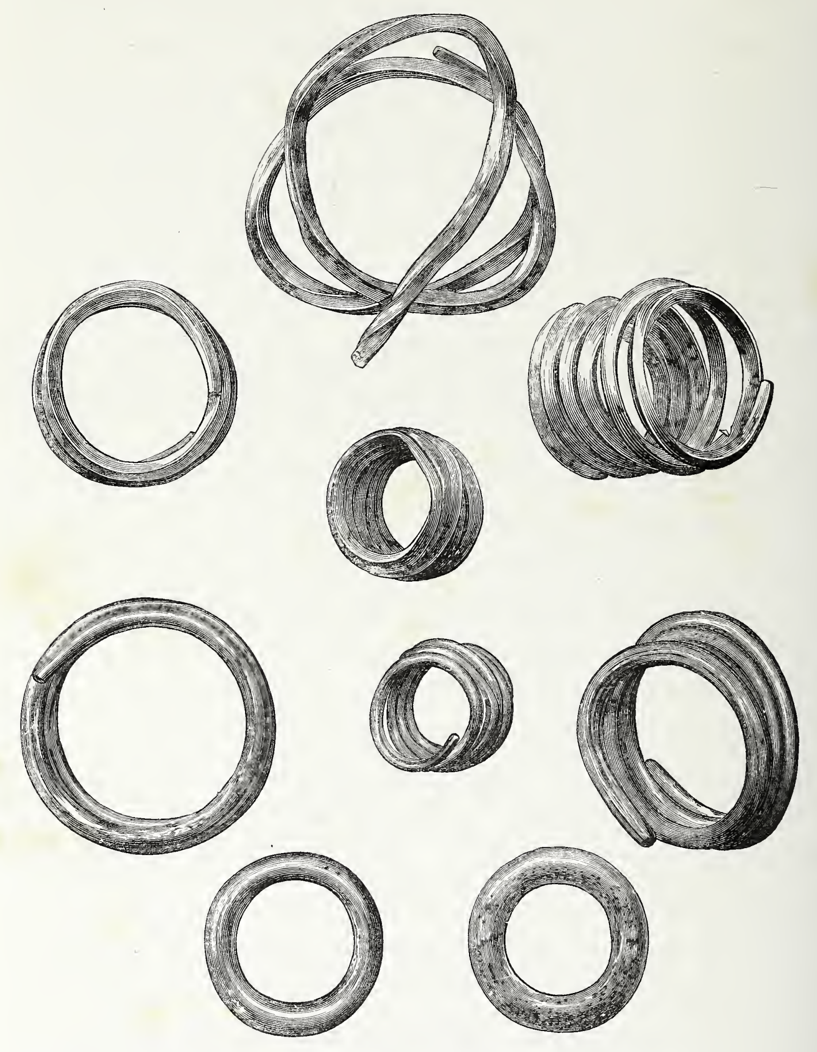


Fig. 529. — Anneaux d'or; fils d'or (ronds et quadrangulaires) en spirales; anneau d'argent. Tous ces objets sont au double de la grandeur réelle.

le gobelet. Ces gobelets n'ont pas d'autres ornements que les têtes de chien, et la forme en est identique à celle de la figure 343; il n'y a qu'une différence, c'est que le gobelet (fig. 343) est à une seule anse.

Avec ces quatre gobelets, il a été trouvé une grande coupe

tout unie (φιάλη). Elle n'a qu'une anse, qui tient au bord et au corps du vase par quatre clous d'or à larges têtes plates ; — quatre spirales d'un gros fil d'or quadrangulaire et sept d'un gros fil d'or rond ; — cinq anneaux d'or sans ornements ; — un anneau de même forme en argent ; la figure 529 représente des modèles choisis parmi ces différents objets. Je rappelle au lecteur que l'on voit dans les peintures murales des tombeaux égyptiens des spirales semblables et des anneaux d'un gros fil d'or. On suppose que ces objets ont été employés soit comme présents, soit comme moyen d'échange.

Dans ce tombeau, il a été encore trouvé une bague à cachet de la



Fig. 530. — Bague à cachet, tirée du tombeau au sud de l'agora. Au double de la grandeur réelle.

même forme, mais deux fois plus grande que celles que j'ai découvertes dans le quatrième tombeau. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la gravure qui représente au double de la grandeur réelle le sceau de cette bague, pour voir qu'il est entièrement couvert d'intailles (fig. 530). A la gauche du spectateur est représenté un arbre, dont le tronc ressemble certainement à celui du palmier ; il a quinze branches assez courtes, sur lesquelles on ne voit pas de feuilles, mais seulement de grosses grappes composées de petits fruits, et qui ressemblent à des pommes de pin. Sous l'arbre une figure féminine, de petite taille, se tient debout ; elle est légèrement penchée en arrière, et étend les deux mains juste au-dessous de la grappe la plus basse, comme si elle était en train de la cueillir. Mon honorable

ami le professeur de botanique, M. T. Orphanidès (d'Athènes), dit que, de tous les arbres de la Grèce, celui auquel le nôtre ressemble le plus, c'est le pin ; mais que, comme la petite femme se dispose à cueillir un des fruits, il faut que ce fruit soit bon à manger; il en conclut que l'arbre représenté ici doit être l'arbre à pain, parce que de tous les fruits de l'Inde c'est l'arbre à pain qui ressemble le plus à celui que nous avons sous les yeux. Mais je ne me souviens pas d'avoir jamais vu d'arbre à pain dans l'Inde ; je n'en ai rencontré que dans l'Amérique centrale. Un autre de mes amis, l'honorable professeur de botanique, von Heldreich (d'Athènes), suppose que l'artiste mycénien a voulu tout simplement représenter un pied de vigne chargé de ses grappes de raisin, et que c'est uniquement par gaucherie et par ignorance qu'il a représenté la vigne comme un gros arbre ; je partage son opinion.

Deux longues tresses de cheveux descendent de la tête de la petite femme et pendent derrière son dos ; son vêtement, au-dessous de la ceinture, est divisé par deux bandes horizontales en trois compartiments, probablement pour donner idée de sa richesse ; de ses bras descendent deux bandes qui sont peut-être destinées à représenter les manches.

De l'autre côté de l'arbre, le bras droit appuyé contre le tronc, est assise une femme de grande taille, qui a les nobles traits de la race grecque. Les yeux sont grands, le nez continue la ligne du front, comme on le voit dans les sculptures du Parthénon ; elle a la tête couverte d'un turban qui se termine en pointe ; de dessous ce turban une tresse de cheveux descend sur le dos de la femme ; au-dessus de la tresse, le turban porte deux ornements. Je signale à l'attention du lecteur le signe curieux qui se trouve au-dessus du front, et qui est sans doute destiné à représenter le diadème ; mais je n'ai trouvé de diadème de cette forme dans aucun des cinq tombeaux. La partie supérieure du vêtement est très-étroitement ajustée, ce qui n'empêche pas les deux mamelles de la femme d'être très-saillantes. La partie inférieure est ornée d'un grand nombre de bandes horizontales ; on dirait un large pantalon qui se termine en forme de croissant à la hauteur des chevilles. La main droite

repose sur la ceinture ; la main gauche, qui est levée à la hauteur du visage, tient trois pavots, que le personnage semble offrir à une femme de haute taille, richement vêtue ; cette seconde femme est debout en face de la première, et elle étend la main droite vers les fleurs.

Cette grande femme a pour coiffure une espèce de turban, qui ressemble d'une manière frappante à ceux que l'on porte aujourd'hui dans l'Inde. Cependant il en diffère en quatre points : 1° le turban représenté ici se termine à la partie postérieure par une pointe, d'où pend un long ornement qui descend le long du dos de la femme ; 2° à la partie antérieure du turban une sorte de masque qui fait saillie, et où l'on distingue clairement les trous des yeux et la forme du nez ; mais comme ce masque est levé, on aperçoit par dessous les yeux de la femme ; 3° du côté droit, par conséquent à la gauche du spectateur, pend une bande qui doit aussi être un ornement ; 4° il y a au-dessus du front un ornement étrange, qui doit être une espèce de diadème. Les traits de cette femme ont certainement quelque chose de masculin, et elle porte les cheveux courts ; mais l'artiste, pour ne laisser aucun doute sur son sexe, lui a donné deux mamelles très-développées et très-saillantes. Au-dessus des mamelles, il y a deux bandes horizontales qui sont probablement destinées à figurer des colliers ; n'oublions pas une longue bande qui pend de l'épaule droite. La partie inférieure du costume semble aussi représenter un pantalon d'une largeur énorme. A partir des cuisses jusqu'en bas, on voit le long de chacune des jambes du pantalon cinq larges bandes parallèles, en ligne courbe, qui n'ont peut-être pas d'autre objet que de représenter la richesse et la magnificence du costume. A mesure que les bandes se rapprochent du bas, la courbure de la ligne s'accentue, et la dernière présente exactement la forme d'un croissant. Au-dessous de l'extrémité inférieure du pantalon, on aperçoit le bas d'un caleçon qui est fixé par des fermoirs. On ne peut discerner la nature de l'ornement que porte cette femme, comme la précédente, au-dessus de la partie antérieure du turban.

Sous son bras droit, qui est étendu, il y a une autre petite

figure féminine : c'est peut-être une enfant ; cette figure tient dans chacune de ses mains étendues un objet que je ne puis bien distinguer, et qu'elle semble offrir à la femme assise. Cette enfant a sur la tête un turban ; on voit quelque chose qui peut être ou une longue tresse de cheveux ou quelque ornement, et qui lui pend dans le dos. Elle porte un collier, et son vêtement est divisé par des bandes horizontales parallèles en trois ou quatre compartiments. La physionomie de cette enfant est très-expressive.

Au-dessus de la main droite de la grande femme il y a deux doubles haches montées sur un seul manche. Elles ressemblent exactement à celles des médailles de Ténédos et à celles qui sont entre les cornes des vaches (fig. 329, 330) ; mais elles sont richement décorées. La seconde double hache, plus large que l'autre, se profile nettement des deux côtés de la première, derrière laquelle elle est placée. Le seul manche visible de ces deux haches se termine en pointe et est travaillé avec art.

Derrière la grande femme qui est debout, une autre se tient debout également. Je ne décrirai pas son costume, puisqu'il ressemble de tout point à celui de sa compagne, y compris l'étrange ornement qui est au-dessus de la partie antérieure du turban et dont je ne puis reconnaître la nature. On distingue très-nettement son turban indien qui se termine en pointe, et d'où part un ornement en forme de bande qui lui descend derrière le dos. Le masque qui fait saillie à la partie antérieure du turban lui couvre la partie supérieure du visage et du nez; il a des trous pour les yeux, car l'œil gauche de la femme, qui est grand, regarde à travers le trou. J'insiste sur la présence de ces deux appendices au front des deux femmes, parce qu'elle nous prouve jusqu'à l'évidence que l'on ne réservait pas les masques pour les morts seulement, mais que les vivants en portaient aussi. Elle tient dans sa main droite, qui est levée, trois objets, dont la forme rappelle beaucoup celle de l'ornement qui est à la partie antérieure du turban de la femme assise. Elle a dans sa main gauche deux fleurs à longues tiges, que le professeur Orphanidès croit être deux lys. Deux bandes flottent de son épaule gauche, et une troisième part du coude gauche. Comme

la grande femme qui est devant elle, elle a les pieds nus, mais elle porte un caleçon; on distingue nettement sur son pied droit l'ornement qui sert à attacher le bas du caleçon.

Au-dessus des objets étranges qu'elle tient dans sa main droite, on voit une curieuse figure en forme de gourde; cette figure porte un long bâton qui est peut-être une lance; la tête est vue de profil; le reste du corps, qui est représenté de face, se compose de deux cercles, le premier représentant le torse et le second le reste du corps, de la ceinture jusqu'aux cuisses; cette figure est sans jambes et on ne lui voit qu'un bras; deux longues bandes flottent par derrière, à partir du cou. Les deux cercles qui forment le corps ont des bordures et ressemblent tout à fait à deux boucliers. Néanmoins l'intention de l'artiste n'était pas d'en faire deux boucliers, puisque les mamelles sont indiquées par deux points, comme sur les cuirasses.

Cette figure si grossièrement représentée à côté des femmes où l'artiste a déployé toutes les ressources de son art, ne peut être autre chose, selon moi, qu'un *palladium* d'un type très-ancien et très-primitif. Comme celui des idoles de Hèra, idoles à cornes ou à tête de vache, le respect religieux qui s'y attachait le maintenait en dehors des caprices de la mode; il traversait les siècles sans subir la moindre altération.

Le bord du sceau, entre le *palladium* et les pieds de la seconde des deux grandes femmes est rempli par six objets d'une forme étrange, qui ont des têtes et des yeux et portent une espèce de casque; comme ces objets ressemblent beaucoup à des idoles troyennes[1], nous sommes portés à croire que ce sont encore des *palladia*. Mais le professeur Rhousopoulos me fait observer que ces figures ressemblent beaucoup au κράνος Κορινθιακόν ou casque corinthien de Pallas Athènè, tel qu'il est représenté sur les monnaies corinthiennes du quatrième siècle avant Jésus-Christ, tel qu'on le voit encore sur trois bustes en bronze de la déesse, grands comme nature, dont l'un est au Musée Britannique, le

1. Voyez l'*Atlas* des *Antiquités troyennes*, pl. 20.

second au Ministère de l'instruction publique, à Athènes, et le troisième dans une maison particulière du Pirée. Sur les monnaies corinthiennes et sur les bustes de la déesse, la partie antérieure du casque est levée, parce qu'elle ne la baissait que pour combattre. Sur cette partie antérieure du casque on voit les deux yeux, le nez et la bouche ; c'est donc un véritable masque : nouvelle preuve que l'on avait l'habitude de porter des masques.

La ressemblance est certainement frappante entre ces six figures et le *κράνος Κορινθιακόν* ; il est évident que l'invention de ce casque ne date pas du quatrième siècle, mais qu'il a été copié sur quelque idole antique ; et je suis absolument convaincu que ces six figures sont des représentations de cette même idole.

Enfin on voit à la partie supérieure de l'écusson deux lignes ondulées qui ne peuvent représenter autre chose que la mer ; c'est ainsi qu'elle est représentée sur les monnaies de Tarente. Du sein de la mer, à gauche, se lève le soleil dans toute sa splendeur ; les rayons sont très-nettement indiqués ; à gauche du soleil, par conséquent à droite du spectateur, on aperçoit le croissant de la lune. A la vue de ce merveilleux anneau, nous nous sommes écriés involontairement, M[me] Schliemann et moi : « Il faut qu'Homère ait vu cet anneau avant de décrire toutes les merveilles qu'Hèphaïstos avait ciselées sur le bouclier d'Achille[1]. »

M. Sayce m'écrit que, selon lui, la femme assise est dans l'acte d'adoration ; que les deux grands personnages sont des hommes revêtus du costume caractéristique des prêtres babyloniens primitifs, et que le soleil et la demi-lune qu'on voit en haut sont le

1. *Iliade*, XVIII, 483-489 :

Ἐν μὲν γαῖαν ἔτευξ', ἐν δ' οὐρανὸν, ἐν δὲ θάλασσαν,
ἠέλιόν τ' ἀκάμαντα, σελήνην τε πλήθουσαν,
ἐν δὲ τὰ τείρεα πάντα, τάτ' οὐρανὸς ἐστεφάνωται,
Πληϊάδας θ' Ὑάδας τε, τό τε σθένος Ὠρίωνος,
Ἄρκτον θ', ἣν καὶ ἅμαξαν ἐπίκλησιν καλέουσιν,
ἥτ' αὐτοῦ στρέφεται, καὶ τ' Ὠρίωνα δοκεύει.
οἴη δ' ἄμμορός ἐστι λοετρῶν Ὠκεανοῖο.

« Il représente la terre, le ciel, la mer, le soleil infatigable et la pleine lune ; il représente tous les signes dont le ciel est couronné : les Pléiades, les Hyades et le fort Orion ; l'Ourse, que l'on appelle aussi le *Chariot*, qui tourne aux mêmes lieux en regardant Orion, et seule n'a point de part aux bains de l'Océan. » (Trad. Giguet.)

symbole babylonien archaïque ordinaire. Il affirme en outre que les figures, leur pose et l'ensemble de leurs personnes reproduisent ce que nous voyons sur les pierres gravées babyloniennes de l'époque la plus reculée ; il en conclut que cet anneau appartient à la même époque. Selon lui, cette époque (en tant qu'il s'agit de son influence sur l'art des peuples étrangers) se termine au treizième siècle avant Jésus-Christ, quand l'Assyrie devient prépondérante.

J'appelle ici l'attention sur les personnages babyloniens représentés aux pages 318 et 319 de l'*Hérodote* de Rawlinson ; ils por-

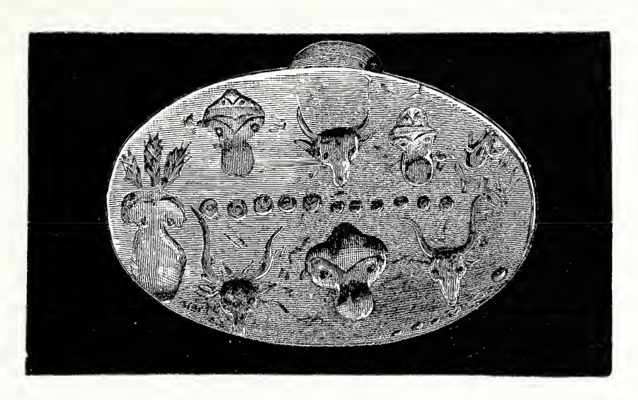


Fig. 531. — Seconde bague à cachet, trouvée dans le premier tombeau. Au double de la grandeur réelle.

tent aussi des turbans et des vêtements semblables à ceux des figures de notre anneau (fig. 530). Il paraît qu'à Babylone on se servait de verres grossissants pour graver les pierres fines ; dans tous les cas, on en faisait déjà usage à Ninive (voy. l'*Hérodote* de Rawlinson, I, 512).

Avec le premier anneau, il en a été trouvé un second en or, un peu plus petit. Il est représenté également au double de la grandeur réelle (fig. 531). On y voit, en bonnes entailles, jusqu'à quatre *palladia* et trois idoles de Hèra. Les *palladia* ressemblent tout à fait aux idoles troyennes de Pallas Athènè[1] ; il n'y a guère de différence que dans la forme de la tête, qui est ici un peu plus allongée ; c'est peut-être parce que l'artiste a eu l'intention de la représenter couverte

1. Voyez l'*Atlas* des *Antiquités troyennes*, pl. 20.

d'un casque. Le *palladium* de la seconde rangée, à gauche, est exactement semblable aux idoles troyennes; seulement, il est un peu effacé; on voit au-dessus trois épis de blé. Quant aux idoles de Hèra, en forme de têtes de vache ornées de cornes, il y en a une dans la première rangée et deux dans la seconde. Les cornes des deux dernières sont remarquables par leur longueur; dans la tête qui est la première à la droite du spectateur il y a deux cornes plus petites entre les deux grandes; elle a donc quatre cornes en tout. Le dernier dessin à droite de la première rangée représente un objet curieux que je ne puis pas bien distinguer; en tournant la gravure à droite, on le prendrait pour un oiseau. Entre les deux rangées de *palladia* et d'idoles de Hèra, il y a douze signes qui ressemblent à des yeux.

A propos des idoles de Héra en forme de têtes, M. A. H. Sayce me fait observer que l'expression homérique βοῶπις πότνια Ἥρη doit être d'une antiquité beaucoup plus reculée que l'expression λευκώλενος Ἥρη, parce qu'elle indique la prononciation de Ἥρη avec un digamma initial. Il ajoute que Hèrè était dans l'origine *Swârâ* (la luisante) ; si donc l'expression remonte à une antiquité aussi reculée, on n'a plus à objecter que βοῶπις ne peut pas signifier « à figure de vache », sous prétexte que les Grecs de la période historique ne représentaient pas leurs divinités avec des têtes d'animaux.

En même temps que les deux bagues, j'ai recueilli le beau lion d'or massif qui est représenté au double de la grandeur réelle (fig. 532). Il est fixé sur un gros fil d'or, couché, et la tête tournée du côté du spectateur; cette tête, comme tout le reste du corps, est une reproduction très-fidèle de la nature. Je crois, avec M. Newton, que ce lion a été d'abord jeté dans un moule et ciselé ensuite.

J'ai encore recueilli quatorze coulants d'or provenant d'un collier; j'en reproduis seulement six (fig. 533-538); ils sont tous décorés de quatre rangées de protubérances en forme de perles.

Comme on le voit sur le plan G, tous les bijoux que je viens de décrire ont été trouvés au même endroit, sur un espace de deux pieds ($0^m,60$) de long sur 8 pouces ($0^m,20$) de large ; juste à $6^m,90$

(ou 23 pieds) au-dessus de la surface du sol telle qu'elle était avant le commencement des fouilles, et à 8 pouces ($0^m,20$) seulement au-dessous du point où j'avais laissé les fouilles le 6 décembre dernier. Le plan G montre en outre qu'il restait encore 1 pied



Fig. 532. — Lion d'or. Même tombeau. Au double de la grandeur réelle.

2 pouces ($0^m,35$) de décombres au-dessous de l'endroit où les bijoux ont été découverts.

On avait aussi trouvé des os dans ce tombeau, et nous avions tous cru d'abord que c'étaient des os humains; mais mon honorable ami le docteur Théodoros Arétæos, le célèbre chirurgien athénien, déclare, après examen, que ce sont des os d'animaux. Comme je

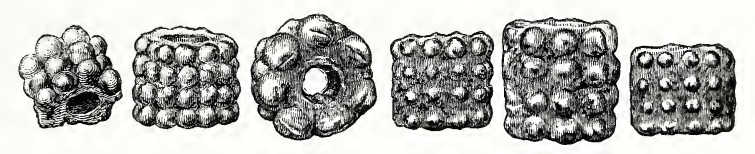


Fig. 533 à 538. — Coulants d'or d'un collier. Même tombeau. Au double de la grandeur réelle.

l'ai déjà dit plus haut, la conduite d'eau cyclopéenne, représentée dans le plan G, a été évidemment construite à une époque préhistorique postérieure à celle du tombeau; et les constructeurs, qui ont eu à fouiller le tombeau jusqu'au roc vif, ont certainement volé ce qu'il contenait et jeté les os du squelette. Heureusement le petit coin qui avoisine le mur (2 pieds ($0^m,60$) de long, 8 pouces ($0^m,20$) de large) et où se trouvaient les bijoux, a échappé à leurs recherches; et c'est grâce à cette circonstance que les bijoux ont été conservés pour la science[1].

1. L'endroit où ont été trouvés ces bijoux est indiqué par la lettre *a* sur le plan et sur la coupe (Plan G.)

Enfin je mets sous les yeux du lecteur trois gemmes lentoïdes provenant de colliers. Je les ai achetées à Chonika, village de la plaine d'Argos, tout près de l'emplacement de l'ancienne ville de Phœnikè (Φοινίκη), à la distance d'un mille anglais de l'ancien Hèræon. Je ferai observer au lecteur que ce nom de Chonika n'est qu'une corruption du mot Φοινίκη.

Les deux paysans qui m'ont vendu ces trois gemmes lentoïdes m'ont dit qu'ils avaient trouvé celle du milieu en travaillant sur l'emplacement de Phœnikè, et les deux autres près de l'emplacement de l'ancien Hèræon. Je n'ai aucune raison de révoquer en doute l'exactitude de leur renseignement; car, comme son nom le prouve, Phœnikè était une colonie phénicienne, et la gemme du







Fig. 539 à 541. — Trois gemmes lentoïdes, de serpentine et d'agate, ornées d'intailles, trouvées sur l'emplacement de Phœnikè et sur celui de l'Hèræon. Grandeur réelle.

milieu (fig. 540) qu'ils affirment avoir trouvée en cet endroit, représente très-certainement deux figures phéniciennes, qui doivent être de très-anciens types d'idoles. Leurs têtes ne sont indiquées que par des creux horizontaux, sans trace de visages; les cous sont très-longs, et les épaules, qui, comme tout le reste du corps, sont d'un dessin rectiligne, sont d'une largeur énorme. Rien de plus caractéristique que leurs longues jambes et leurs pieds, qui ressemblent plutôt à des sabots de chevaux qu'à des pieds humains. Un de ces hommes tient dans la main droite et l'autre dans la main gauche un zigzag qui doit être un symbole du feu, peut-être même la foudre. L'homme qui est à la gauche du spectateur lève son bras gauche qui est très-court et semble soulever quelque chose; le bras gauche de l'autre figure est très-long et la main touche presque le sol. Au-dessus de l'épaule droite de l'homme qui est à la gauche du spectateur, il y a un signe étrange, qui est peut-être un caractère d'écriture; et l'on voit près du cou de l'autre homme un signe en

forme de flèche ; j'appelle particulièrement l'attention sur ces deux signes. Cette gemme lentoïde est en agate d'un rouge foncé, et hémisphérique ; elle est percée d'un trou horizontal.

La gemme lentoïde qui est à la gauche de cette dernière (fig. 539), dans la position où elles sont sous les yeux du spectateur, est en serpentine verdâtre. Elle est convexe des deux côtés et percée d'un trou horizontal. Elle représente, en intaille, deux chevaux dressés sur leurs jambes de derrière, en face l'un de l'autre, mais détournant la tête en sens inverse. La queue du cheval qui est à la gauche du spectateur est représentée par une simple bande ; celle de l'autre est touffue ; sur la tête de chacun des chevaux se dresse un ornement, qui faisait sans doute partie du harnachement. Entre les têtes des chevaux apparaissent deux figures humaines ; celle qui est à la gauche du spectateur est coiffée d'un bonnet phrygien ; elle étend les mains vers l'autre figure qui semble avoir la tête nue, et qui tient un objet rond dans la seule de ses deux mains qui soit visible.

La troisième gemme (fig. 541) est une agate jaspée de blanc et de brun ; elle est également convexe et percée d'un trou horizontal. Les intailles en sont bien plus artistiques. Elle représente une idole de Hèra ; c'est une tête de vache, à longues cornes, qui reproduit fidèlement la nature. Entre les deux cornes on voit, renversée, une hache à deux tranchants, embellie d'ornements. L'extrémité du manche porte deux ornements qui sont ou des anneaux ou des boutons tournés. A droite et à gauche de la tête de vache, il y a un objet très-élégamment orné, dont nous ne pouvons expliquer la nature ; ces deux objets ressemblent à des cornes d'abondance.

Je rappelle au lecteur que cette gemme lentoïde et celle où sont représentés les deux chevaux ont été trouvées près de l'ancien Hèræon, dont on voit encore les fondations. Elles se composent de différentes assises de maçonnerie cyclopéenne, formées d'énormes blocs non taillés ; ces fondations sont probablement aussi anciennes, peut-être même plus anciennes que les murs de Mycènes et de Tirynthe. Les fouilles que j'ai pratiquées sur cet emplacement, en février 1874, ont montré que l'accumulation de décombres n'y

dépasse pas une épaisseur qui varie entre 1 pied et demi et 3 pieds (0^{m},45 à 0^{m},90), par conséquent il n'y a rien à chercher de ce côté. L'ancien Hèræon fut accidentellement détruit par le feu en 423 avant Jésus-Christ, et l'emplacement a été abandonné, parce que le nouvel Hèræon était bâti sur la pente, 50 pieds (15 mètres) plus bas que l'ancien.

M. A. H. Sayce m'écrit : « J'incline à croire que les antiquités » de Mycènes sont d'une date bien antérieure à celle que vous leur » attribuez. Je ferais remonter les plus anciennes à l'époque où » l'influence babylonienne commença à prévaloir dans le bassin » ouest de la Méditerranée, à la suite des conquêtes du roi » chaldéen Naram Sin d'Agané (dont le second successeur était » le conquérant élamite Khamuragas, qui étendit son pouvoir » jusqu'aux bords de la Méditerranée, 2000-1700 avant Jésus- » Christ). En outre je crois que les trésors, la porte des » Lions, etc., sont postérieurs aux tombaux et aux murailles cyclo- » péennes. La civilisation assyro-babylonienne est venue en Grèce » non-seulement par la Phénicie, mais aussi par l'Asie Mineure. » Les dessins de M. Perrot et de plusieurs autres explorateurs » sont comme les anneaux de la chaîne qui rattache l'ancien art » grec à l'art assyrien (ou plutôt babylonien). Peut-être en » explorant Sardes y trouverait-on un art et des types semblables » à ceux de Mycènes. Mais le grand centre d'où cet art se répan- » dit par l'Asie Mineure était Karkhémish, la riche capitale des » Hittites, dont les ruines ont été découvertes, à Jerablûs (près » de Birajik sur l'Euphrate), par MM. Skene et George Smith. » En pratiquant des fouilles, on y trouverait une seconde Ninive, » avec des sculptures qui montreraient la transition de l'art assy- » rien à la forme que l'on pourrait appeler forme grecque ou » forme de l'Asie Mineure. Ce ne sont pas là de vaines conjec- » tures, car on y a déjà découvert des morceaux de sculpture » qui présentent ce caractère. La domination hittite s'étendait » sur la Cilicie et la Lycaonie ; on en a pour preuves les scul- » ptures récemment découvertes, et tout particulièrement celle » qui a été trouvée à Ibreez, et qui porte une inscription en

» hiéroglyphes hittites. Ce fait, que j'ai signalé à M. Gladstone, » confirme les preuves qu'il a fournies de l'identité des Hittites » et des Kétéiens (Κήτειοι).

» J'aperçois dans les antiquités de Mycènes un point d'une » importance capitale : l'art de graver sur la pierre dans l'Asie » occidentale et en Europe est venu de la Babylonie, où la pierre » était rare et précieuse. Dans la Babylonie archaïque (antérieure » au seizième siècle avant Jésus-Christ), la civilisation avait fait » de grands progrès, et cependant elle était encore dans l'âge du » bronze. Le fer n'était pas employé en Babylonie, et probable» ment il y était inconnu. Comment alors pourrions-nous expli» quer l'état relativement avancé de la civilisation dans l'an» cienne Mycènes, quoique le fer y fût inconnu, sans supposer » que cette civilisation était née de celle de la *Babylonie ar» chaïque* ou qu'elle s'y rattachait par des liens quelconques. » Si elle était parente de la civilisation de l'Assyrie, de l'Égypte » ou de la Babylonie postérieure au seizième siècle avant Jésus» Christ, nous aurions assurément trouvé à Mycènes trace de la » connaissance du fer. »

M. A. H. Sayce appelle en outre mon attention sur le savant article de J. P. Mahaffy, professeur au Trinity College de Dublin. Cet article, publié dans l'*Hermathéna*, V, a pour titre : *Sur la date de la prise de Mycènes par les Argiens*. J'en donne ici la traduction : « Il semble que personne n'ait trouvé de difficultés dans le récit de Diodore répété par Pausanias, où il est dit que la ville de Mycènes fut détruite par le peuple d'Argos *après les guerres Médiques*. Je crois cependant que la plupart des savants, en y regardant de plus près, s'étonneront, dès le premier abord, que l'ancienne ville de Mycènes ait pu exister aussi longtemps dans le voisinage immédiat d'Argos, et que son rôle ait été si peu important dans l'histoire grecque. Mais l'étonnement cessera, et tous les doutes seront levés si l'on se reporte au texte d'Hérodote. Hérodote, en effet, rapporte que quatre-vingts Mycéniens rejoignent les Grecs aux Thermopyles, et il cite d'autre part les Tirynthiens et les Mycéniens parmi les villes ou tribus des Grecs

inscrites sur le piédestal du trépied de Delphes, pour avoir contribué à repousser l'invasion des Perses. Le piédestal qui est aujourd'hui à Constantinople confirme le récit d'Hérodote, car on lit dans la liste le mot Μυκᾶνες; d'où il faut nécessairement conclure que les Mycéniens existaient encore en l'an 470 avant Jésus-Christ. Néanmoins, je doute sérieusement que ces différents historiens nous aient donné des faits un récit véridique, et je propose en conséquence l'hypothèse suivante pour provoquer une discussion. Je citerai d'abord tous les récits de Pausanias sur le point en litige ; mais, pour faciliter la discussion, je les grouperai en deux classes sans tenir compte de l'ordre dans lequel l'auteur les présente. Pausanias, II, xv, 4 : ...ἐγὼ δὲ αἰτίαν τε γράψω τοῦ οἰκισμοῦ καὶ δι' ἥντινα πρόφασιν Ἀργεῖοι Μυκηναίους... ἀνέστησαν (...mais je dirai la cause de la colonisation et quel prétexte saisirent les Argiens pour détruire la ville des Mycéniens). Paus., II, xvi, 5 : Μυκήνας δὲ Ἀργεῖοι καθεῖλον ὑπὸ ζηλοτυπίας· ἡσυχαζόντων γὰρ τῶν Ἀργείων κατὰ τὴν ἐπιστρατείαν τοῦ Μήδου, Μυκηναῖοι πέμπουσιν εἰς Θερμοπύλας ὀγδοήκοντα ἄνδρας, οἳ Λακεδαιμονίοις μετέσχον τοῦ ἔργου· τοῦτο ἤνεγκέ σφισιν ὄλεθρον τὸ φιλοτίμημα παροξῦναν Ἀργείους. (Les Argiens détruisirent Mycènes par jalousie; car les Argiens restèrent tranquilles pendant l'invasion des Mèdes, tandis que les Mycéniens envoyèrent aux Thermopyles quatre-vingts hommes qui assistèrent les Lacédémoniens; c'est ce qui leur porta malheur, en excitant l'ambition des Argiens.)

» Vient ensuite le fameux passage sur les ruines et les tombeaux d'Agamemnon et de ses compagnons, sur lequel le docteur Schliemann vient d'attirer si vivement l'attention.

» Pausanias, V, xxiii, 2 (dans la liste des cités inscrites sur le monument commémoratif de la défaite des Perses, que Pausanias vit à Olympie, et qui ne paraît pas avoir été un duplicata exact de celle de Delphes) : ἐκ δὲ χώρας τῆς Ἀργείας Τιρύνθιοι, Πλαταιεῖς δὲ μόνοι Βοιωτῶν, καὶ Ἀργείων οἱ Μυκήνας ἔχοντες... τούτων τῶν πόλεων τοσαίδε ἦσαν ἐφ' ἡμῶν ἔρημοι. Μυκηναῖοι μὲν καὶ Τιρύνθιοι τῶν Μηδικῶν ὕστερον ἐγένοντο ὑπὸ Ἀργείων ἀνάστατοι. (De l'Argolide les Tirynthiens, de la Béotie les seuls Platéens, et parmi les Argiens ceux qui habi-

taient Mycènes... De ces villes, les suivantes étaient de notre temps désertes. Les Mycéniens et les Tirynthiens furent, après les guerres Médiques, expulsés par les Argiens.)

» Pausanias, VII, xxv, 5 : *Μυκηναίοις γὰρ τὸ μὲν τεῖχος ἁλῶναι κατὰ τὸ ἰσχυρὸν οὐκ ἐδύνατο ὑπὸ Ἀργείων (ἐτετείχιστο γὰρ κατὰ ταὐτὰ τῷ ἐν Τίρυνθι ὑπὸ τῶν Κυκλώπων καλουμένων), κατὰ ἀνάγκην δὲ ἐκλείπουσι Μυκηναῖοι τὴν πόλιν ἐπιλειπόντων σφᾶς τῶν σιτίων, καὶ ἄλλοι μέν τινες ἐς Κλεωνὰς ἀποχωροῦσιν ἐξ αὐτῶν, τοῦ δήμου δὲ πλέον μὲν ἥμισυ ἐς Μακεδονίαν καταφεύγουσι παρὰ Ἀλέξανδρον, ᾧ Μαρδόνιος ὁ Γωβρύου τὴν ἀγγελίαν ἐπίστευσεν ἐς Ἀθηναίους ἀπαγγεῖλαι· ὁ δὲ ἄλλος δῆμος ἀφίκοντο ἐς τὴν Κερύνειαν, καὶ δυνατωτέρα τε ἡ Κερύνεια οἰκητόρων πλήθει καὶ ἐς τὸ ἔπειτα ἐγένετο ἐπιφανεστέρα διὰ τὴν συνοίκησιν τῶν Μυκηναίων.* (Les Argiens ne parvenaient pas à prendre la forte citadelle de Mycènes (comme celle de Tirynthe, elle avait été bâtie par les Cyclopes) ; néanmoins le manque de vivres força les Mycéniens à quitter leur ville ; un petit nombre d'entre eux émigra à Cléonée ; plus de la moitié de la population se réfugia en Macédoine près d'Alexandre, le même auquel Mardonius, fils de Gobryas, confia son message aux Athéniens ; le reste de la population émigra à Kérynéa. Par cet accroissement de population, Kérynéa devint plus puissante, et sa gloire brilla d'un plus vif éclat dans l'avenir, parce qu'elle avait adopté les Mycéniens.)

» Rien de plus précis que ce qui précède. Évidemment Pausanias était parfaitement sûr des faits, bien qu'un de ces faits — la participation des Mycéniens à la bataille des Thermopyles — fût controuvé, d'après le témoignage d'Hérodote. Les Mycéniens allèrent aux Thermopyles, mais ils se retirèrent avec les autres Grecs, laissant les Spartiates et les Thespiens avec Léonidas. Quoi qu'il en soit, il paraît qu'alors les Argiens furent si jaloux de la gloire de Mycènes, à cause de cette glorieuse bataille (à laquelle les Mycéniens n'avaient pris aucune part), qu'ils entreprirent le siége de la grande citadelle cyclopéenne. Ayant affamé la population de la place, qu'ils ne pouvaient prendre d'assaut, ils en chassèrent les habitants, qui se réfugièrent à Cléonée, à Kérynéa et en Macédoine. Pour la même raison, les Tirynthiens subirent le même

traitement; il est vrai que Pausanias ne donne aucun détail sur le siége de leur citadelle, quoiqu'elle fût assez remarquable pour avoir excité en lui un vif sentiment d'admiration.

» Hérodote confirme ce fait que Mycènes et Tirynthe concoururent aux guerres Médiques, et dit que ces deux villes réunies équipèrent et fournirent quatre cents hommes à l'armée grecque qui combattit à Platées. Il garde le silence sur les conséquences de cet acte. Examinons à présent un passage fort différent.

» Pausanias, VIII, XXVII, 1 : Συνῆλθον δὲ ὑπὲρ ἰσχύος ἐς αὐτὴν οἱ Ἀρκάδες, ἅτε καὶ Ἀργείους ἐπιστάμενοι τὰ μὲν ἔτι παλαιότερα μόνον οὐ κατὰ μίαν ἡμέραν ἑκάστην κινδυνεύοντας ὑπὸ Λακεδαιμονίων παραστῆναι τῷ πολέμῳ, ἐπειδὴ δὲ ἀνθρώπων πλήθει τὸ Ἄργος ἐπηύξησαν καταλύσαντες Τίρυνθα καὶ Ὑσιάς τε καὶ Ὀρνεὰς καὶ Μυκήνας καὶ Μίδειαν καὶ εἰ δή τι ἄλλο πόλισμα οὐκ ἀξιόλογον ἐν τῇ Ἀργολίδι ἦν, τά τε ἀπὸ Λακεδαιμονίων ἀδεέστερα τοῖς Ἀργείοις ὑπάρξαντα καὶ ἅμα ἐς τοὺς περιοίκους ἰσχὺν γενομένην αὐτοῖς. (Les Arcadiens se réunirent (à Mégalopolis) dans l'intention d'augmenter leur puissance, car ils savaient que jadis les Argiens étaient chaque jour en danger de succomber dans une guerre contre Lacédémone, et que, par la destruction de Tirynthe, Hysiée, Ornée, Mycènes, Midéa et autres villes de peu d'importance de l'Argolide, les Argiens avaient augmenté la population d'Argos, et que non-seulement ils étaient devenus indépendants des Lacédémoniens, mais encore avaient acquis plus de puissance sur leurs voisins.)

» Ce passage est confirmé par Pausanias (II, XXV, 6 et 8), qui parle en termes presque semblables de la destruction d'Ornée et de Tirynthe. Ainsi, dans le paragraphe 8 : Ἀνέστησαν δὲ καὶ Τιρυνθίους Ἀργεῖοι, συνοίκους προσλαβεῖν καὶ τὸ Ἄργος ἐπαυξῆσαι θελήσαντες. (Les Argiens détruisirent Tirynthe, parce qu'ils voulaient augmenter la population et la puissance de la ville d'Argos.)

» Il semble que ce récit n'est pas seulement en désaccord avec le précédent, mais qu'il le contredit de tout point. Dans le premier, les habitants de Mycènes sont chassés, et s'en vont augmenter la puissance des autres villes; dans le second, les Argiens s'attaquent à Mycènes avec le projet d'augmenter le nombre des citoyens

d'Argos, et d'agrandir et de consolider son pouvoir. Si l'on considère avec soin les termes du problème, on n'hésitera pas à préférer le dernier récit (qui témoigne d'une idée politique très-juste) au conte sentimental de la jalousie argienne. Le συνοικισμός du territoire argien était semblable à celui de Thèbes, d'Athènes ou de Mégalopolis, et l'on ne peut douter que l'importance d'Argos dans l'histoire grecque ne soit entièrement due à ce qu'elle a pu, dans un temps fort reculé, accomplir cette révolution tout à la fois très-difficile et très-impopulaire.

» Mais est-il possible que cette révolution se soit accomplie *après* les guerres Médiques? Je ne le crois pas. Après la conduite si patriotique de Tirynthe et de Mycènes, et au moment où Argos était le plus impopulaire dans toute la nation, le seul dessein de détruire des villes grecques libres aurait provoqué l'intervention de toute la Grèce. D'ailleurs, les anciens historiens gardent le silence sur ce point. Hérodote et Thucydide n'y font jamais allusion. Mais, ce qui est encore plus remarquable, Eschyle, qui composait des tragédies dont Mycènes était le théâtre obligé, ne fait pas une seule fois mention de Mycènes, et transfère le palais d'Agamemnon à Argos. Il paraît pourtant que cette erreur a déjà été remarquée par des critiques très-anciens, puisque Sophocle et Euripide citent les deux villes, et les distinguent l'une de l'autre, tout en paraissant en confondre les habitants. Étant sur les lieux, je n'ai pu reconnaître le tableau qu'on voit au commencement de l'*Électre* de Sophocle, et cependant ce tableau semblerait avoir été peint d'après nature; mais il est plus que probable que c'est une œuvre de pure fantaisie; du moins Mycènes y occupe une place éminente. Sophocle a même écrit une pièce ayant pour titre : Ἀτρεὺς ἢ Μυκηναῖαι.

» Si l'ancienne ville de Mycènes, dont les habitants avaient combattu aux côtés d'Eschyle dans la grande lutte contre les Perses, n'eût perdu son indépendance qu'à l'époque de l'âge mûr d'Eschyle, serait-il alors possible de concevoir une ignorance aussi inexplicable que la sienne? Je pense donc que le συνοικισμός du territoire argien eut lieu longtemps avant, et que Pausanias, induit en

erreur par les monuments de la guerre Médique, l'a placé à une époque où cet événement n'aurait pu se produire.

» Si nous remontons dans l'histoire primitive, et si nous recherchons à quelle époque Argos attendait journellement une attaque de Sparte et se trouvait par conséquent dans la nécessité de fortifier son pouvoir, nous serons naturellement conduits à placer cette époque non pas immédiatement après les guerres Médiques, *mais immédiatement après les guerres de Messénie, c'est-à-dire après la seconde des guerres de Messénie qui se termina dans la XXIXe olympiade.* D'après notre chronologie revisée, le développement du pouvoir de Pheidon à Argos se place à peu près dans ce temps-là, c'est-à-dire probablement dans la XXVIIIe olympiade, que Pheidon célébra à Olympie avec les Pisatains, à l'exclusion des Éléens. Naturellement les Spartiates furent obligés d'intervenir; mais la guerre de Messénie dut paralyser leur action, du moins en partie. Lorsque, après la guerre, Sparte eut accru son territoire et augmenté son prestige, les Argiens durent s'attendre à être attaqués les premiers. C'est donc à Pheidon et à sa politique que j'attribue l'absorption de toutes les petites villes par Argos, et peut-être l'exécution de ce dessein a-t-elle été le secret de sa grandeur.

» Mais comment alors pourrions-nous expliquer l'existence de Tirynthe et de Mycènes pendant les guerres Médiques? Voici ce que je suppose : ces villes, quoiqu'elles eussent été conquises et que leurs dieux pénates eussent été transférés à Argos, continuaient néanmoins d'exister comme κῶμαι ou villages : seulement elles étaient habitées par des citoyens argiens. En conséquence, ces descendants des anciens habitants qui embrassèrent la cause patriotique, parce qu'ils n'avaient pas oublié leur histoire, se joignirent à l'armée hellénique sous ces dénominations surannées, que la nation sanctionnait avec joie afin de montrer son dédain pour les Argiens neutres [1].

» Ce qui confirme cette opinion, c'est le très-petit nombre

1. Il n'est pas le moins du monde nécessaire que les troupes auxiliaires soient venues directement de Mycènes et de Tirynthe; elles peuvent très-bien avoir été composées d'exilés qui se seraient réunis sous les noms de leurs anciennes villes.

d'hommes qu'ils étaient à même d'équiper (quatre-vingts de Mycènes, aux Thermopyles; quatre cents de Mycènes et de Tirynthe réunies, à Platées); car, à cette époque, les plus petites villes grecques elles-mêmes avaient une population armée considérable. — Platées, par exemple, pouvait mettre sur pied six cents hommes. Il est fort probable que les Argiens furent piqués de cette bravade et se décidèrent à détruire complétement ces cités. Ce changement était *très-insignifiant*, puisque le συνοικισμός réel était depuis longtemps un fait accompli; aussi, à l'époque même, attira-t-il à peine l'attention; mais, dans la suite des temps, il prêta à de fausses interprétations et induisit les historiens en erreur.

» Voici, pour conclure, un fait analogue : Pausanias (IV, xxvii, 10) dit que les Minyens d'Orchomène furent chassés par les Thébains après la bataille de Leuctres. Or nous savons très-bien que la puissance d'Orchomène s'était depuis longtemps évanouie; Thèbes, dont la puissance s'était fort accrue, eut à se plaindre de la conduite qu'avait tenue sa vassale pendant que les armées thébaines luttaient contre Sparte; elle forma donc le dessein de raser Orchomène. Il ne s'agissait pas de faire un siége en règle et de triompher d'une ville libre, puisque Orchomène était depuis longtemps abattue et soumise. Par analogie, je crois que la prise de la grande citadelle de Mycènes avait probablement eu lieu longtemps avant les guerres Médiques.

» Le passage explicite de Diodore (XI, lxv), qui, à première vue, semble confirmer absolument l'opinion généralement adoptée, n'est pour moi qu'une raison de plus de croire qu'elle est fausse. Diodore indique la date avec précision. Il dit que, dans la LXXVIIIe olympiade (468-464 av. J.-C.), pendant que les Spartiates luttaient contre de grandes difficultés, à cause d'un tremblement de terre qui les avait éprouvés et d'une insurrection des Hélotes et des Messéniens, les Argiens profitèrent de l'occasion pour assaillir Mycènes. Mais s'ils agissaient ainsi, c'est parce que Mycènes, *seule parmi les villes de leur territoire*, ne voulait pas se soumettre à eux. Ce fait prouve clairement que toutes les autres villes, telles que Tirynthe, Midéa, etc., avaient été depuis longtemps subju-

guées, et par conséquent il dément les assertions de Pausanias. Diodore énumère ensuite les divers titres de Mycènes aux anciens priviléges sur l'Hèræon et les jeux néméens, et il ajoute, en conformité avec Pausanias, que seuls, parmi les villes argiennes, ils ont fait cause commune avec les Grecs aux Thermopyles. Les deux auteurs semblent ignorer que Tyrinthe a pris part, avec Mycènes, à la bataille de Platées. C'est après avoir attendu lontemps l'occasion que les Argiens réunirent alors une grande force tirée d'Argos et des cités alliées, et firent la guerre à Mycènes. Or Mycènes et Tirynthe, en réunissant leurs contingents, avaient envoyé en tout quatre cents hommes à Platées, et Mycènes, réduite à ses propres forces, n'avait pu envoyer que quatre-vingts combattants aux Thermopyles! Les Argiens les défirent d'abord dans une bataille, et ils assiégèrent ensuite la citadelle ; au bout de quelque temps, la citadelle n'ayant plus assez de défenseurs (ce qui se comprend facilement), fut prise d'assaut. Ce fait encore contredit les assertions de Pausanias. Diodore conclut en disant que les Argiens asservirent les Mycéniens, consacrèrent la dîme du butin et rasèrent la ville.

» Je pense que mon hypothèse est parfaitement compatible avec les conclusions que la critique pourrait tirer de ce passage. Il est probablement vrai, je pourrais dire certainement vrai, que les Argiens rasèrent Mycènes dans la LXXVIIIe olympiade ; mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est qu'ils rasèrent alors une ville déjà soumise. S'ils en asservirent les habitants, cette mesure fut probablement prise pour punir une ville assujettie d'avoir osé envoyer un contingent indépendant à une guerre dans laquelle la ville souveraine avait décidé d'observer une stricte neutralité. Il me semble presque incroyable que les faits racontés par Diodore n'aient pas provoqué de tous côtés des observations critiques, ou bien qu'aucun écho de ces observations ne nous soit parvenu. Il est possible de trouver une confirmation du récit de Diodore, quand il affirme que Mycènes fut la dernière conquise des villes assujetties, en parcourant le catalogue homérique dans lequel Tirynthe est déjà mentionnée comme soumise à Argos, tandis que Mycènes est encore la capitale d'Agamemnon. Mais, même au

temps où ce catalogue fut compilé, Argos avait déjà conquis tout le rivage de la péninsule argolique, et Mycènes est située dans l'extrême sud du territoire (principalement corinthien et sicyonien), qui était assigné à Agamemnon. Peut-être les traditions étaient-elles encore trop fortes pour que le poëte osât faire de Mycènes la sujette d'Argos! »

M. A. H. Sayce appelle encore mon attention sur un passage d'Homère, qui — dans son opinion — semble aussi favoriser cette hypothèse, et qui paraît contredire catégoriquement les récits que Pausanias et Diodore ont empruntés à Éphoros[1]. Ce dernier a apparemment fait une erreur sur l'époque de Pheidon. Le passage signalé par M. Sayce est dans l'*Iliade*, IV, 50-56 :

Τὸν δ'ἠμείβετ' ἔπειτα βοῶπις πότνια Ἥρη·
Ἤτοι ἐμοὶ τρεῖς μὲν πολὺ φίλταταί εἰσι πόληες,
Ἄργος τε Σπάρτη τε καὶ εὐρυάγυια Μυκήνη·
τὰς διαπέρσαι, ὅτ' ἄν τοι ἀπέχθωνται περὶ κῆρι·
τάων οὔτοι ἐγὼ πρόσθ' ἵσταμαι οὐδὲ μεγαίρω.
Εἴπερ γὰρ φθονέω τε καὶ οὐκ εἰῶ διαπέρσαι,
οὐκ ἀνύω φθονέουσ', ἐπειὴ πολὺ φέρτερός ἐσσι.

(La vénérable Hèrè aux grands yeux répondit à Jupiter : En vérité, trois villes me sont extrêmement chères : Argos, Sparte et Mycènes aux larges rues; détruis ces villes, si tu les hais profondément dans ton cœur; je ne les protégerai pas et je ne t'empêcherai pas de les détruire, car si je te l'interdis et te défends de les détruire, je ne réussirai pas à t'en empêcher, puisque tu es beaucoup plus fort que moi.) Dans l'opinion de M. Sayce, il est évident qu'Homère a voulu désigner dans ce passage la destruction d'au moins une des trois villes qu'il cite, et comme Argos et Sparte n'étaient pas détruites, la ville détruite ne pouvait être que Mycènes. M. Sayce croit pouvoir conclure du mot διαπέρσαι que la destruction de Mycènes devait être complète. S'il en est ainsi, rien ne pourrait mieux prouver la haute antiquité de cet événement que cette citation d'Homère.

1. Selon Sayce, qui a soigneusement étudié les fragments d'Éphoros, ces fragments et certaines autres indications prouvent que Diodore a presque calqué ses récits sur ceux d'Éphoros, et qu'il n'a fait que reproduire une très-grande partie de ce qu'Éphoros avait écrit.

Je dois dire que cette hypothèse de MM. Sayce et Mahaffy, en vertu de laquelle Mycènes aurait été déjà détruite dans une haute antiquité, n'est que trop confirmée par les monuments. Je rappelle d'abord ce que j'ai dit à cet égard vers la fin du chapitre IV.

« Du côté ouest, le mur cyclopéen de ceinture a été démoli sur » une longueur de 46 pieds (13^{m},80), et du côté intérieur l'on a bâti, » pour en soutenir les ruines, un mur de petites pierres cimentées » avec de la terre. On ne peut émettre absolument que des conjec- » tures quant à l'époque où fut détruit le mur cyclopéen, et celle où » fut bâti le mur en petites pierres ; mais, dans tous les cas, ces » deux faits doivent s'être passés des siècles avant la prise de » Mycènes par les Argiens en 468 avant Jésus-Christ, car le petit » mur était profondément enfoui dans les décombres préhisto- » riques. »

Je rappelle en outre que l'inscription suivante, qui, nous en

TOBEROO{)EM

avons la certitude, appartient au sixième siècle avant Jésus-Christ, est gravée sur un tesson de cette poterie grecque noire, qui semble être au moins de trois siècles postérieure à la poterie mycénienne archaïque, même la plus moderne, que l'on trouve à Mycènes immédiatement au-dessous de la couche des décombres de la ville macédonienne.

J'appelle en outre l'attention particulière des archéologues sur la masse immense d'idoles en forme de vaches ou de femmes à cornes ou à têtes de vache, que j'ai recueillies à Mycènes (voyez, par exemple, figures 2-11, 111-119, 212, 327-330, 531). Ce sont sans contredit les types d'idoles les plus archaïques qu'on ait encore trouvés en Grèce. On rencontre tous ces types d'idoles jusqu'à la surface des couches de décombres archaïques ; il est donc bien certain qu'ils étaient encore en usage lors de la prise de Mycènes. Mais il nous paraît parfaitement impossible que Hèrè, la divinité tutélaire de Mycènes, ait encore été représentée au cinquième siècle avant Jésus-Christ sous la forme de la vache

ou sous celle d'idole présentant les signes caractéristiques de la vache.

Il est évident que dans les poëmes homériques Hèrè est femme, sans aucun des signes caractéristiques de la vache ; elle n'en a gardé que l'épithète βοῶπις, épithète consacrée par l'usage des siècles, mais qui dans Homère ne peut signifier que la déesse *aux grands yeux*.

Il nous paraît donc certain qu'à l'époque d'Homère l'usage de représenter Hèrè sous la forme d'une vache ou avec les signes caractéristiques de la vache, était déjà tombé en désuétude et abandonné, et que, par conséquent, la catastrophe de la grande destruction de Mycènes doit être reportée à une époque antéhomérique ; même, en considérant le caractère des monuments que j'ai découverts, je ne vois aucune objection à ce qu'elle soit attribuée à l'époque de l'invasion des Héraclides. En effet, la destruction de Mycènes par les Héraclides expliquerait aussi ce fait étrange qu'Oreste n'a jamais régné à Mycènes.

Dans l'art de Mycènes je ne puis découvrir aucune trace d'influence égyptienne ; mais une foule d'objets qui proviennent certainement de l'Égypte : par exemple la masse énorme de têtes de vache en or, l'œuf d'autruche, les sphinx (voy. fig. 277) et les objets de porcelaine égyptienne (fig. 350-352), nous amènent à conclure qu'il y a eu des relations suivies entre l'Égypte et Mycènes. Ce qui prouve avec le plus d'évidence que ces relations ont existé, c'est le culte de la divinité-vache lunaire Hèra, dont j'ai prouvé (voyez la note Hèra Boôpis à la fin du chapitre I[er]) l'identité avec la déesse égyptienne Isis, qui était également vénérée en Égypte comme femme avec des cornes de vache (Hérodote, II, 41) ; je rappelle en outre que Isis était née à Argos (Diod. Sic., I, XXIV, 25 ; Apollod., II, I, 3), et que Apis, petit-fils du fleuve argien Inakhos et neveu de la déesse-vache lunaire Io, était d'abord roi d'Argos ; que, de son nom, cette ville et tout le Péloponnèse furent appelés Apia ; que cet Apis céda à son frère sa souveraineté en Grèce et qu'il devint roi d'Égypte (Eusèbe, *Chron.*, I, 96, 127, 130, éd. Aucher ; Augustin, *de Civ. Dei*, XVIII, 5) ; qu'après sa mort il

fut adoré en Égypte sous le nom de Sérapis et sous la forme d'un bœuf. De même le mythe grec fait émigrer la déesse-vache argienne Io en Égypte; là elle mit au monde Épaphos, qui n'est qu'un second nom du dieu-bœuf Apis. Mais, selon Diodore de Sicile (I, XXIV, 25), Apollodore (II, I, 3) et Hygin (145), Io était la même divinité que Isis. Tous ces mythes grecs semblent prouver, non pas que le culte de la déesse-vache lunaire est venu de l'Égypte en Argolide, mais, au contraire, qu'il a été importé de Mycènes ou d'Argos en Égypte, et peut-être les égyptologues, en constatant l'époque à laquelle le culte d'Isis a commencé en Égypte, pourraient-ils nous donner une idée de l'antiquité des relations entre Mycènes et l'Égypte. En effet, le culte de la déesse vache lunaire ne peut pas avoir été importé d'Égypte à Mycènes, mais il doit nécessairement avoir été introduit de Mycènes en Égypte, puisque Io était éminemment une déesse pélasgique ; elle avait un temple célèbre à Byzance, et le mythe attribue même la fondation de cette ville à sa fille Kéroessa, autrement dit, *celle qui porte des cornes*. Le culte d'Io semble avoir été apporté d'Asie par les Pélasges; dans tous les cas, ils l'ont importé, à une époque fort reculée, en Argolide. Je rappelle que l'on continua, même dans les temps classiques, de donner à la lune le nom d'Io dans les mystères religieux d'Argos, et que ce nom est purement grec. (Voy. la note Hèra Boôpis à la fin du premier chapitre.)

Pour conclure, je ferai remarquer qu'un sixième tombeau ayant été découvert dans l'agora de Mycènes après mon départ, on s'est efforcé de nier l'identité de ces sépulcres avec ceux que la tradition, dont Pausanias se fait l'écho, désignait comme ceux d'Agamemnon, de Cassandre, d'Eurymédon et de leurs compagnons. Mais il suffit de relire le fameux passage de Pausanias (II, XVI, 6) pour voir qu'il ne désigne pas clairement le nombre des tombeaux; il parle distinctement de six, mais on peut admettre qu'il y en avait même plus de six, sans faire violence au texte de Pausanias : *τάφος δὲ ἔστι μὲν Ἀτρέως, εἰσὶ δὲ καὶ ὅσους σὺν Ἀγαμέμνονι ἐπανήκοντας ἐξ Ἰλίου δειπνίσας κατεφόνευσεν Αἴγισθος.*

Mon honorable ami, le célèbre orientaliste M. Émile Burnouf,

directeur honoraire de l'École française d'Athènes, m'écrit : « Je ne crois pas difficile de prouver que les tombeaux de Mycènes sont bien ceux des Pélopides ; leur place dans l'acropole et la masse des objets précieux qu'ils renfermaient montrent clairement que ce sont des tombes royales et non celles de particuliers. L'enceinte circulaire, construite à un niveau supérieur, dans un temps où ces princes étaient passés à l'état de héros tutélaires, prouve la même chose ; elle a pu servir d'*agora* comme les textes l'indiquent ; mais elle a été certainement aussi une enceinte funéraire où ont été célébrés des sacrifices en l'honneur des morts placés au-dessous ; vous y avez trouvé la trace de ces cérémonies nationales. Je ne crois pas qu'on puisse voir dans les squelettes les restes des dynasties antérieures aux Pélopides : elles n'ont aucun caractère historique et appartiennent totalement à la mythologie des peuples aryens. On peut objecter qu'une partie notable de la légende des Pélopides est elle-même mythologique ; mais ce fait est commun à toutes les dynasties préhistoriques chez les peuples aryens, dynasties dont la réalité n'est cependant contestée par aucun savant. Celle-ci d'ailleurs touche à l'histoire, puisqu'elle a été éteinte par l'invasion dorienne, dont la date peut être fixée avec une grande approximation.

» Vous me demandez aussi mon sentiment sur les objets trouvés par vous à Mycènes. Il y en a de plusieurs catégories, qu'il serait imprudent de confondre en une seule ; car ces catégories portent les marques d'origines différentes. On ne peut pas méconnaître le caractère assyrien ou assyro-babylonien des objets d'or fournis en si grand nombre par vos belles excavations ; ces ornements sont identiques à ceux que l'on voit sur les sculptures assyriennes des musées de Londres et de Paris ; ils ne ressemblent en rien aux parures égyptiennes. Deux d'entre ces bijoux sont caractéristiques et pourraient donner lieu à d'importantes dissertations ; ce sont les deux cachets d'or que vous avez publiés sous les figures 530 et 531. Le premier représente une scène religieuse, celle de la récolte de la plante sacrée ; tout y est assyrien, le soleil avec le croissant de la lune et les eaux célestes, les six jours, l'arbre, les costumes

des personnages. Le second est une sorte d'hiéroglyphe asiatique comme on en rencontre souvent sur les cylindres et les pierres gravées des pays de l'Euphrate et du Tigre ; il se rapporte certainement à un fait qui s'accomplissait dans le premier des grands mois de l'année, c'est-à-dire après l'équinoxe du printemps; l'objet placé à gauche paraît signifier qu'il s'agit d'une opération agricole, récolte ou semailles. Quoi qu'il en soit, ces deux cachets me semblent venus à Mycènes d'un pays asiatique, peut-être des rives de l'Euphrate ou du Tigre.

» Je n'ai rien à vous dire sur la masse de poteries brisées que vous avez retirées des excavations. Elles présentent les plus grandes analogies avec celles que fournissent presque tous les rivages méditerranéens. On les attribue maintenant au commerce des Phéniciens ou, plus précisément, des Sidoniens; peut-être y a-t-il ici quelque exagération. Il n'est pas probable que Sidon ait fourni de poterie toute la Méditerranée; en outre la nature de la terre employée par les fabricants varie d'un lieu à un autre; mais les procédés de fabrication sont à peu près les mêmes et le genre d'ornementation varie peu. On est ainsi conduit à penser que l'art du potier est venu de l'Orient de la Méditerranée, mais que de très-bonne heure il s'est établi presque partout des fabriques locales.

» Les idoles et les vaches, trouvées par vous en si grand nombre dans les ruines de Mycènes, sont évidemment des produits locaux. Si ces statuettes grossières étaient phéniciennes et représentaient Astoreth, ce n'est pas Hèra, mais Aphroditè, qui aurait été la déesse principale de l'Argolide; on aurait eu, non un Hèræon, mais un Aphrodision. D'ailleurs la coiffure de beaucoup d'idoles mycéniennes caractérise Hèra dans tous les siècles suivants ; et, comme vous le remarquez très-justement, la forme de croissant de plusieurs autres indique cette vieille divinité lunaire qui portait le nom d'Io et qui, au fond, était identique à Hèra. J'en dirai autant des vaches de terre cuite; c'est une erreur manifeste que de les identifier au bœuf égyptien. Les musées de l'Europe possèdent un nombre immense d'Apis; ils ont des formes et des marques bien

distinctes, qui ne manquent à aucun d'entre eux; ce sont surtout les trois grandes taches noires sur la croupe, le dos et la partie antérieure du corps; les vaches de Mycènes sont le plus souvent jaunes rayées de rouge. Il est vrai qu'elles n'ont pas de mamelles, mais elles n'ont pas non plus l'organe masculin. A ce propos, permettez-moi de rectifier une erreur devenue classique; les mots βοῦς et *bos* de la mythologie grecque et latine sont presque toujours traduits par *bœuf;* cependant ils sont généralement au féminin dans les auteurs et par conséquent désignent des vaches, les vaches du soleil, les vaches enlevées par Cacus, *abstractæque boves, abjuratæque rapinæ* (Virg.); nous connaissons aussi la *vache* suprême des hymnes indiens, c'est-à-dire le ciel considéré comme source de la vie cosmique et identique à l'Hèra des traditions grecques. Je ferai observer que les anciens peuples agriculteurs d'Asie et d'Europe élevaient non des bœufs, mais des vaches; qu'ils attelaient des taureaux à la charrue et que le bœuf était presque inusité chez eux. Ainsi l'absence de sexe dans les terres cuites mycéniennes ne laisse le choix qu'entre la vache et le taureau; or la tradition religieuse, ainsi que l'épithète βοῶπις, signale constamment la vache comme symbole de Junon. C'est donc cette divinité qui est figurée par ces terres cuites. Et comme vous les avez trouvées en très-grand nombre dans les excavations, c'est là une preuve nouvelle de l'importance attribuée dès lors en Argolide à cette divinité. Ces conclusions sont d'ailleurs en parfait accord avec les textes homériques et avec les traditions religieuses de toute l'antiquité grecque. J'ajoute qu'elles viennent à l'appui de l'assertion, souvent combattue, qui donne aux idoles troyennes la signification d'Athèna glaucôpis : la vache mycénienne et la chouette troyenne sont deux faits du même ordre, qui occupent deux places correspondantes dans la mythologie grecque et se rapportent à la même époque du développement linguistique dans la symbolique religieuse de l'antiquité. »

M. Burnouf me fait en même temps savoir qu'il a adressé à la *Revue des Deux-Mondes* un article développé sur les fouilles de Mycènes.

Après la découverte des trésors des sépultures royales, j'eus

l'honneur d'adresser un télégramme à S. M. le roi des Hellènes; je l'insère ici avec la gracieuse réponse de Sa Majesté[1].

« A Sa Majesté le roi George des Hellènes, Athènes.

» Avec une extrême joie j'annonce à Votre Majesté que j'ai découvert les tombeaux que la tradition, dont Pausanias se fait l'écho, désignait comme les sépulcres d'Agamemnon, de Cassandre, d'Eurymédon et de leurs camarades, tous tués, pendant le repas, par Clytemnestre et son amant Égisthe. Ils étaient entourés d'un double cercle parallèle de plaques, qui ne peut avoir été érigé qu'en l'honneur desdits grands personnages. J'ai trouvé dans les sépulcres des trésors immenses en fait d'objets archaïques en or pur. Ces trésors suffisent à eux seuls à remplir un grand musée, qui sera le plus merveilleux du monde, et qui, pendant les siècles à venir, attirera en Grèce des milliers d'étrangers de tous les pays. Comme je travaille par pur amour pour la science, je n'ai naturellement aucune prétention à ces trésors, que je donne, avec un vif enthousiasme, intacts à la Grèce. Que Dieu veuille que ces trésors deviennent la pierre angulaire d'une immense richesse nationale.

» Henri Schliemann.

» Mycènes, 28 novembre 1876. »

Réponse de Sa Majesté :

« Monsieur le Docteur Schliemann, Argos.

» J'ai l'honneur de vous annoncer que Sa Majesté le Roi, ayant reçu votre dépêche, a daigné me charger de vous remercier de votre zèle et amour pour la science, et de vous féliciter de vos importantes découvertes, et Sa Majesté espère que vos efforts seront toujours couronnés d'aussi heureux succès.

» Le Secrétaire de Sa Majesté Hellénique,

» A. Calinskis. »

1. Les deux télégrammes sont en français dans le texte. (*Note du traducteur.*)

Je ne veux pas terminer sans citer les noms de mes honorables amis, MM. les professeurs Euthymios Kastorkhès, Stéphanos Koumanoudes, et Kokkidès, d'Athènes, et sans les remercier publiquement des bontés qu'ils ont eues pour moi pendant les fouilles si laborieuses que j'ai faites à Mycènes.

C'est aussi pour moi un devoir agréable de remercier publiquement mon excellent ingénieur, le lieutenant Vasilios Drosinos, pour sa sagacité, pour le soin scrupuleux et l'attention qu'il a apportés à dresser mes plans de Mycènes et pour le grand service qu'il a rendu à l'archéologie, en indiquant avec tant d'empressement à l'employé du gouvernement grec le tombeau qu'il avait découvert au milieu de mes fouilles, et dont le contenu, grâce à lui, a pu être conservé pour la science.

APPENDICE

ANALYSE DES MÉTAUX DE MYCÈNES

M. P. Eustratiadès, directeur des antiquités d'Athènes, ayant eu l'obligeance de me donner quelques échantillons des métaux de Mycènes, je ne crus pouvoir mieux faire que de prier le docteur Percy, de Londres, si connu comme chimiste et comme métallurgiste, de vouloir bien en faire l'analyse. Je ne lui témoignerai jamais assez combien je lui suis reconnaissant de l'inappréciable rapport qu'il a bien voulu rédiger à ce sujet. J'appellerai particulièrement l'attention du lecteur sur les faits suivants prouvés par l'analyse : on faisait grand usage à Mycènes du métal qui est probablement l'*or natif;* on y employait cet *alliage d'or et d'argent* où l'argent entre dans des proportions considérables, et qui devient le fameux *électrum*, quand on y augmente les proportions de l'argent (j'ai trouvé plusieurs coupes d'*électrum* dans les ruines de la Troie préhistorique); enfin l'analyse a jeté une lumière nouvelle sur la question du χαλκός homérique, si amplement discutée par M. Gladstone, en prouvant que *le cuivre et le bronze étaient simultanément* en usage dans les temps héroïques de Mycènes, mais que le bronze servait pour fabriquer les armes et certains vases, tandis que les ustensiles domestiques, par exemple les chaudrons, étaient en cuivre. Ainsi le métal d'une épée provenant des tombes royales contient un peu plus de 86 pour 100 de cuivre et plus de 13 pour 100 d'étain ; celui d'une anse de vase contient presque 90 pour 100 de cuivre, et plus de 10 pour 100 d'étain; tandis que le métal d'un des chaudrons contient

98, 47 pour 100 de cuivre, et quelques traces seulement d'étain. Je rappellerai au lecteur que, parmi les haches d'armes en bronze trouvées à Troie, l'une ne contenait que 4 pour 100 d'étain, la seconde 8 pour 100 et la troisième 9 pour 100[1].

Dans la lettre suivante, qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire, le docteur Percy indique la marche qui a été suivie pour faire cette analyse.

Londres, 10 août 1877.

CHER DOCTEUR SCHLIEMANN,

J'ai le plaisir de vous communiquer les résultats de l'analyse des divers échantillons de métal que vous m'aviez confiés à cet effet. Il a fallu beaucoup de temps et beaucoup de soin pour parfaire ce travail; je vous serai très-obligé de vouloir bien faire savoir au public que, sauf dans deux cas, les recherches de l'analyse ont été complétement dirigées par mon savant aide, M. Richard Smith, dans le laboratoire métallurgique de l'École royale des mines, à Londres. M. Smith, je puis vous en donner l'assurance, a montré, dans ce travail d'investigation, beaucoup de conscience et beaucoup d'ardeur; c'est donc à lui que l'honneur en doit revenir. Quelques-uns des résultats sont, je crois, à la fois nouveaux et importants pour la métallurgie aussi bien que pour l'archéologie.

Je suis toujours votre bien dévoué,

JOHN PERCY, M. D., F. R. S.
Professeur de métallurgie à l'École royale des mines
de Londres, etc.

I. — FEUILLE D'OR ARGENTIFÈRE (FIG. 542).

L'échantillon pesait en tout 1 grain 177, et son épaisseur variait de $\frac{1}{[illegible]}$ à $\frac{1}{[illegible]}$ de pouce. C'était une des feuilles d'or dont le fond des tombeaux était abondamment jonché autour des corps. Elle était toute chiffonnée, d'un jaune rougeâtre, et les deux faces semblaient avoir été vernies ou laquées. Une esquisse de l'échantillon, de la grandeur même de l'objet, est reproduite ci-contre. Quand on le chauffe, le métal devient d'une couleur beaucoup plus pâle et prend une teinte d'un jaune verdâtre; en même temps il s'en dégage une substance volatile, probablement organique. La couleur du métal ne s'altère pas quand on le plonge dans un bain chaud d'alcool, d'éther ou de benzine; mais, quand on le fait bouillir dans une forte solution aqueuse de potasse caustique, il perd sa teinte rouge et devient plus pâle, moins pâle cependant que quand on le chauffe. $\frac{1}{108}$ de grain du métal, nettoyé avec de l'eau chaude, une solution

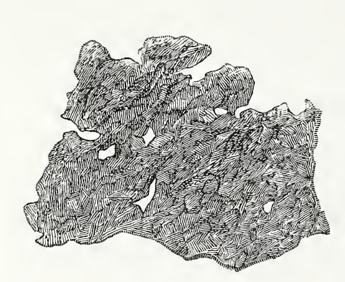


FIG. 542. — Morceau d'une feuille d'or argentifère. Quatrième tombeau; grandeur réelle.

1. Voyez *Troie et ses ruines*, p. 361.

d'acide chlorhydrique, et soumis à un frottement doux, a perdu 15 millièmes de grain, soit 1,28 pour 100. Le $\frac{153}{1000}$ de grain du métal nettoyé soumis à l'analyse a donné les résultats suivants :

COMPOSITION POUR 100	
Or	73.11
Argent	23.37
Cuivre	2.22
Plomb	0.35
Fer	0.24
	99.29

D'après la composition du spécimen, on peut inférer qu'il provenait d'un alliage artificiel ; car la proportion du cuivre et du plomb y dépasse de beaucoup celle qu'on trouve dans l'*or natif*, quelle qu'en soit la provenance. La présence du plomb est due probablement à ce fait, que l'argent employé pour l'alliage avait été raffiné, quoique imparfaitement, à l'aide du plomb. Si la proportion d'argent est si considérable, c'est peut-être qu'on avait employé l'argent pour économiser l'or. Un alliage composé de 75 pour 100 d'or et de 25 pour 100 d'argent a une couleur marquée d'un jaune d'or. Mais quand l'argent est dans la proportion de 33,33 pour 100, l'alliage est d'une couleur beaucoup plus pâle ; un alliage où l'argent entrerait dans des proportions plus considérables ne pourrait plus être appelé de l'or ; la présence du cuivre empêcherait l'or de prendre la teinte pâle que lui donne l'argent.

L'altération de couleur qui se produit quand on chauffe le métal peut provenir non-seulement de ce que l'on enlève de la surface un enduit de matière organique, mais encore de l'action suivante. C'est un fait bien connu que dans un alliage d'argent et d'or, lorsque l'argent est en proportion assez considérable pour donner sa propre couleur à l'alliage, on peut rendre à l'alliage la couleur de l'or, en éliminant l'argent à la surface. On peut arriver à ce résultat par plusieurs procédés, dont quelques-uns, il y a lieu de le croire, étaient connus des anciens. Quand les alliages d'argent et d'or semblables à ceux dont nous venons de parler ont repris la couleur de l'or par un des procédés en question, et qu'on les chauffe jusqu'au rouge pendant un certain temps, ils reprennent leur première couleur d'argent. Les grandes monnaies ovales des Japonais, qui ressemblent à des médailles, fournissent une excellente démonstration de ce fait. Dans le laboratoire de l'École royale des mines, on a trouvé qu'une de ces pièces se compose, au poids, de deux parties d'argent et d'une partie d'or. Quand on chauffe suffisamment cet alliage, il devient presque aussi blanc que l'argent ; si on le traite ensuite par l'acide sulfurique chaud, il reprend sa première couleur d'or.

II. — OR EN FEUILLE (Fig. 543).

L'échantillon pesait en tout 1 grain $\frac{702}{1000}$; son épaisseur était d'environ $\frac{1}{100}$ de pouce. Sa densité spécifique à 60 degrés F. était 18,867. Une esquisse, de la grandeur de l'objet, est reproduite ci-contre. Cet échantillon était jaune, mou, ductile, et portait à la surface des marques ou indentations ; la surface paraissait légèrement ternie. Après avoir procédé au nettoyage, en employant l'eau chaude, la solution d'acide chlorhydrique et le frottement doux, j'ai trouvé que le métal pesait 1 grain $\frac{698}{1000}$; il avait donc perdu au nettoyage 0,235 pour 100. L'analyse d'un grain $\frac{4}{10}$ du métal nettoyé a donné les résultats suivants :



Fig. 543. — Morceau d'or en feuille. Quatrième tombeau, grandeur réelle.

COMPOSITION POUR 100

Or	89.36
Argent	8.55
Cuivre	0.57
Fer	0.20
	98.68

L'absence de plomb donne à penser que le métal est peut-être de l'or natif ou a été préparé avec de l'or natif, dont l'argent, dans des proportions variables, est toujours un des éléments constitutifs.

III. — MORCEAU D'UN VASE D'ARGENT (Fig. 544, 545).

L'esquisse, de la grandeur de l'objet, est reproduite ci-après. Ce fragment avait une courbure très-marquée, parce qu'il provenait d'un vase creux à parois minces.

L'échantillon pesait en tout 44 grains $\frac{36}{10}$. Le métal était très-corrodé sur les deux faces. La surface convexe ou extérieure était complétement couverte d'une croûte assez irrégulière, tandis que la surface concave ou intérieure n'était qu'en partie couverte d'une croûte semblable, et en partie d'une pellicule jaunâtre qui se ternissait. Quand on casse la croûte en travers, on voit, à l'inspection de la cassure, que la croûte, des deux côtés du métal, se compose de deux couches distinctes; la couche la plus voisine du métal est noire, terne, un peu sectile et facile à casser; tandis que la couche extérieure était d'un gris clair, molle, sectile et semblable à de la cire. En plusieurs endroits le métal était complétement rongé. La croûte a été enlevée par l'emploi de l'eau chaude contenant de l'ammoniaque et par un frottement doux; le métal qui est resté était cassant,

plein de trous à la surface, d'un blanc terne à la cassure et rempli de petites cavités irrégulières; même en employant le microscope on n'a constaté ni fibres ni structure cristalline. En recuisant le métal on lui a rendu à un degré sensible

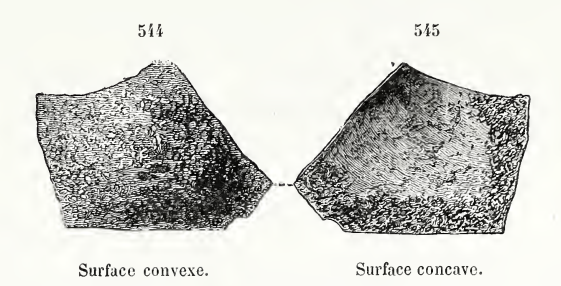


Fig. 544, 545. — Fragment d'un vase d'argent. Quatrième tombeau ; grandeur réelle.

sa mollesse et sa malléabilité. L'épaisseur du spécimen, en y comprenant la croûte d'un seul côté, était de $\frac{1}{35}$ de pouce ; dans les endroits où la croûte était le plus épaisse, l'épaisseur du spécimen était de $\frac{1}{25}$ de pouce. L'épaisseur du métal après l'enlèvement complet de la croûte par l'opération indiquée plus haut était de $\frac{1}{40}$ de pouce.

On a pris, pour l'analyser, une partie de l'échantillon à laquelle la croûte adhérait seulement du côté extérieur ou convexe, tandis qu'elle avait à peu près disparu de l'autre côté; la quantité sur laquelle on devait opérer était de 15 grains $\frac{786}{1000}$. En renouvelant à plusieurs reprises le lavage dans une eau chaude ammoniacale de concentration moyenne, le frottement doux et le lavage dans l'eau chaude, on a pu enlever aisément la croûte; une grande partie de cette croûte était dissoute par l'eau ammoniacale qui devenait d'un bleu pâle ; tandis que la partie insoluble demeurait sous la forme d'une poudre d'un brun noir, mélangée de quelques parcelles d'argent métallique. Le métal, séché après l'opération, pesait 11 grains $\frac{823}{1000}$. Le métal lui-même (1), la portion de la croûte soluble dans l'eau ammoniacale (2) et le résidu insoluble dans l'eau ammoniacale (3) furent l'objet de trois analyses séparées, dont voici les résultats :

COMPOSITION POUR 100

1. *Métal.*	Argent	71.60
	Or.	0.22
	Cuivre	2.42
	Plomb	0.33
	Fer.	0.09
	Chlore	traces
		74.66
A reporter.		74.66

Report	. . . .		74.66
2. *Croûte.* Portion insoluble dans l'eau ammoniacale.	Chlorure d'argent	19.98	
	Protoxyde de cuivre (Oxyde noir).	0.56	
	Chlore	0.15	
	Cuivre	0.13	
	Acide sulfurique	traces	
	Acide carbonique, Eau.	1.15	
			21.97
3. *Croûte.* Portion insoluble dans l'eau ammoniacale.	Or	0.05	
	Argent	1.36	
	Protoxyde de cuivre (Oxyde noir).	0.09	
	Carbonate de chaux	1.36	
	Silice, Peroxyde de fer, Alumine.	0.30	
			3.16
			99.79

La composition pour 100 du métal, sans y comprendre la croûte, telle qu'elle a été analysée précédemment, est donnée ci-dessous; mais on ne peut pas en inférer avec certitude que le métal primitif offrait exactement la même composition que celle qui résulte de l'analyse, parce que quelques-uns des éléments qui y entraient peuvent n'avoir pas été éliminés pendant la corrosion dans les mêmes proportions relatives où ils existaient dans l'alliage primitif.

COMPOSITION POUR 100

Argent	95.59
Or	0.30
Cuivre	3.23
Plomb	0.44
Fer	0.12
	99.68

Une portion de la croûte chauffée dans un tube de verre a donné de l'eau, et il y a eu des taches jaunes sur le verre.

Une portion de la croûte traitée par une solution d'acide chlorhydrique entra en effervescence, l'acide devint d'un bleu pâle, et l'on constata qu'il contenait du cuivre et de la chaux.

La croûte a été examinée au microscope; mais on ne put y découvrir aucune trace de structure cristalline. L'analyse qualitative d'une portion de la croûte intérieure montra que la composition était semblable à celle de la croûte extérieure.

IV. — MORCEAU D'UNE ÉPÉE DE BRONZE (Fig. 546).

Le poids de l'échantillon, y compris l'incrustation, était de 585 grains ; il avait 1 pouce [illegible] de long, et l'épaisseur variait de [illegible] à [illegible] de pouce.

Le lecteur trouvera ci-contre une esquisse de la section du spécimen. Le fragment tout entier était revêtu d'une ou plusieurs couches irrégulières d'une certaine substance, qui varient dans leurs caractères chimiques et physiques aussi bien que dans leur épaisseur. Au centre, quand la croûte eut disparu, l'épaisseur du métal solide variait entre quatre et cinq huitièmes de pouce.

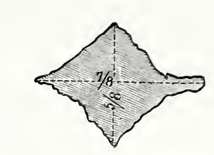


Fig. 546. — Fragment d'une épée de bronze. — Quatrième tombeau. Les dimensions sont indiquées en fractions de pouce.

Un côté était principalement incrusté de taches irrégulières d'une substance terne, terreuse, non cristallisée, dont les teintes variaient du vert au brun ; cette substance se composait de carbonate vert et d'oxychlorure de cuivre en proportions différentes ; on remarqua sur l'autre face quelques menus cristaux d'un vert pâle, semblables à des aiguilles ; on observa aussi de minces couches irrégulières ou taches de cristaux verts et bleus qui variaient de nuance et d'éclat. On reconnut que les cristaux verts étaient du carbonate vert de cuivre, contenant par places plus ou moins d'oxychlorure de cuivre, et que les cristaux bleus étaient du carbonate bleu de cuivre. Une extrémité du spécimen était couverte d'une croûte vert foncé d'un lustre velouté ; on reconnut qu'elle se composait de menus cristaux transparents d'oxychlorure de cuivre ; l'extrémité opposée qui était plate et semblait avoir été coupée ou frottée était recouverte principalement d'un oxyde rouge de cuivre non cristallisé, d'un rouge foncé ; une dépression de la surface était bordée d'une croûte d'un vert sombre velouté ; sur les bords, là où la partie extérieure de la croûte avait été brisée et avait disparu, il y avait une couche opaque d'un blanc terne de bioxyde d'étain, et des deux côtés de cette couche il y avait d'autres couches d'un oxyde rouge de cuivre compact et d'un rouge foncé ayant de place en place des cavités remplies de cristaux de la même substance, transparents et d'un rouge rubis. Quand l'incrustation extérieure eut été ensuite enlevée, on trouva que ces substances s'étendaient plus ou moins loin sur la surface qui était dessous.

Le spécimen fut coupé en travers, au centre, quand des portions de l'incrustation eurent été détachées ; de la sorte, la structure du spécimen et la nature des substances qui formaient l'incrustation pouvaient être bien observées. Les substances se sont généralement présentées dans l'ordre suivant, en allant du dedans au dehors :

I. — Métal solide.

II. — Parcelles de métal ressemblant à de la limaille, et plus ou moins mélangées d'une substance d'un gris verdâtre terne qui contenait du chlore, du cuivre et de l'étain.

III. — Une couche compacte, molle et d'un vert pâle terne, qui se composait principalement de carbonate de cuivre, contenant du chlore, probablement en combinaison comme oxychlorure de cuivre, et un peu de bioxyde d'étain.

IV. — Oxyde rouge de cuivre, dont la couleur variait du rouge brique au rouge foncé, compacte, terne et opaque, et en partie cristallisé.

V. — Bioxyde d'étain ; en l'examinant au microscope, on découvrit qu'il était veiné de petites couches minces d'oxyde de cuivre rouge.

VI. — Oxyde rouge de cuivre, ayant les mêmes caractères que celui du numéro IV.

VII. — Taches irrégulières de substances amorphes et cristallisées de nuances variées, vertes, bleues et brunes, comme celles qui ont été décrites précédemment.

Cet ordre de superposition n'était pas toujours observé ; ainsi, à plusieurs places, il y avait une couche d'oxyde de cuivre rouge dans le numéro III.

Quand on eut fait disparaître l'incrustation en sciant le spécimen par le milieu et en le limant, on constata que le métal était pur et sans cavités. La cassure était d'un rouge de cuivre tirant sur le jaune, et présentait de fines granulations.

Des portions de métal absolument débarrassées d'incrustations furent choisies pour l'analyse.

COMPOSITION POUR 100

	I	II	Moyenne.
Cuivre.	86.41	86.31	86.36
Étain.	13.05	13.07	13.06
Plomb	—	0.11	0.11
Fer	0.17	—	0.17
Nickel	0.15	—	0.15
Cobalt	traces	—	traces
			99.85

Le poids spécifique du métal était 8,858 à 60 degrés F.

On employa pour l'expérience une portion de métal pur et solide pesant 24 grains $\frac{103}{181}$.

Les substances qui formaient l'incrustation n'ont pas pu être assez parfaitement isolées les unes des autres pour qu'il fût possible de les analyser à part.

V. — FRAGMENT D'UNE ANSE DE VASE EN BRONZE (Fig. 547 à 549).

Des esquisses de la grandeur de l'objet sont reproduites par les figures 547-549. Cette anse est en ligne courbe ; sur la partie convexe, il y a trois lignes en creux, qui, sans aucun doute, devaient faire partie d'une ornementation. Elle était recouverte partout d'une incrustation qui s'était formée sous l'action des influences atmosphériques. Sur la surface convexe, la couleur dominante était

le vert, entremêlé çà et là de taches d'un gris bleu ou d'un bleu foncé ; sur la surface convexe, la croûte était beaucoup plus mince et d'un vert plus uniforme.

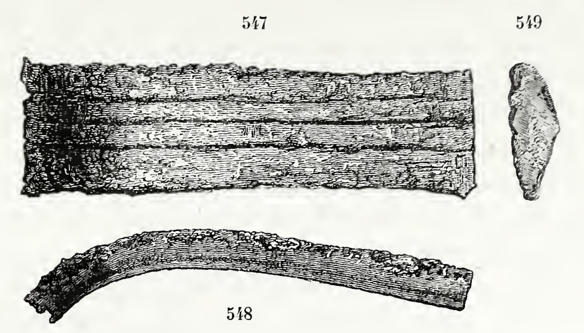


FIG. 547 à 549. — Anse de vase en bronze. Plan (547). — Élévation en côté (548). Élévation à l'extrémité (549); grandeur réelle.

Il est impossible de décrire ces apparences. La partie à analyser avait été débarrassée avec la lime de ses incrustations. L'analyse a été faite dans le laboratoire de l'École royale des mines par M. W.-F. Ward.

COMPOSITION POUR 100

Cuivre.	89.69
Étain.	10.08
	99.77

C'est là la composition la plus ordinaire du bronze antique. Ici le métal paraît avoir été d'une pureté exceptionnelle.

VI. — FRAGMENT D'UN CHAUDRON DE CUIVRE

PROVENANT DU QUATRIÈME TOMBEAU.

Ce spécimen était d'un seul morceau, tout bosselé, de forme irrégulière, avec des bords déchiquetés ; il pesait environ 800 grains ; son épaisseur variait d'un vingt-cinquième à un trentième de pouce. Il y avait trois rivets de métal, dont les bouts ressortaient d'un côté d'environ un huitième de pouce ; il n'y avait qu'un trou sans rivet. En donnant quelques coups de lime, on constata que le métal du rivet semblait avoir la même couleur que celui du fragment. Il n'y avait pas trace de l'objet qui avait été fixé au chaudron par ces rivets. Une des surfaces du spécimen semble avoir été originairement incrustée d'une substance bleue et grise ; entre cette substance et le métal, il y avait, comme d'habitude, un mince revêtement d'oxyde de cuivre rouge ; sur l'autre surface, celle où apparaissent les pointes saillantes des rivets, le métal était recouvert d'abord d'oxyde rouge de cuivre et ensuite d'une substance brune d'un vert foncé,

entremêlé çà et là de taches vert clair, bleu foncé, et vert foncé surtout autour du bout des rivets.

Certaines parties de la feuille de métal ont été chauffées au rouge dans un courant d'hydrogène où elles ont acquis la couleur et l'éclat du cuivre. L'eau qui s'est dégagée pendant cette opération contenait du cuivre et du chlore, indiquant ainsi la présence de l'oxychlorure de cuivre dans la substance incrustante, une partie du chlorure cuivreux ayant échappé à la décomposition par l'hydrogène. On fit bouillir un morceau de métal, dégagé des incrustations, dans un flacon contenant de l'acide chlorhydrique et du perchlorure de fer ; la vapeur qui se dégageait fut condensée dans un vase refroidi ; il se produisit un liquide, dans lequel on trouva de l'arsenic en quantité considérable. Cette opération avait pour but la détermination quantitative de l'arsenic sous forme d'arséniate ammoniaco-magnésien ; elle fut répétée plusieurs fois, et le résultat fut toujours le même. Le métal choisi pour l'analyse fut celui qui avait été chauffé dans l'hydrogène, comme il a été dit plus haut. L'analyse a été faite dans le laboratoire de l'École royale des mines par M. W.-F. Ward.

COMPOSITION POUR 100

Cuivre	98.47
Étain	0.09
Plomb	0.16
Bismuth	traces
Argent	0.013
Fer	0.03
Nickel	0.19
Arsenic	0.83
	99.783

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

HISTOIRE DE MYCÈNES ET DE LA FAMILLE DE PÉLOPS

LES TOMBEAUX D'AGAMEMNON ET DE SES COMPAGNONS

CHAPITRE IV

FOUILLES DANS LA CITADELLE DE MYCÈNES (*suite*)

CHAPITRE V

FOUILLES DANS L'ACROPOLE ET LE TRÉSOR (*suite*). — LA PORTE DES LIONS ET L'AGORA

CHAPITRE VI

LE SECOND GRAND TRÉSOR

ACROPOLE ET RUINES CYCLOPÉENNES DES ENVIRONS DE MYCÈNES

CHAPITRE VII

PRE IER, SECOND ET TROISIÈME TOMBEAU, DANS L'ACROPOLE

CHAPITRE VIII

LE QUATRIÈME TOMBEAU DE L'ACROPOLE DE MYCÈNES

CHAPITRE IX

LE CINQUIÈME TOMBEAU ; LES FOUILLES REPRISES DANS LE PREMIER

CHAPITRE X

RAPPORT ENTRE LES CINQ TOMBEAUX ET LA MAISON ROYALE DES PÉLOPIDES DATE DE L'AGORA

CHAPITRE XI

TRÉSOR DU TOMBEAU SITUÉ AU SUD DE L'AGORA

APPENDICE

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

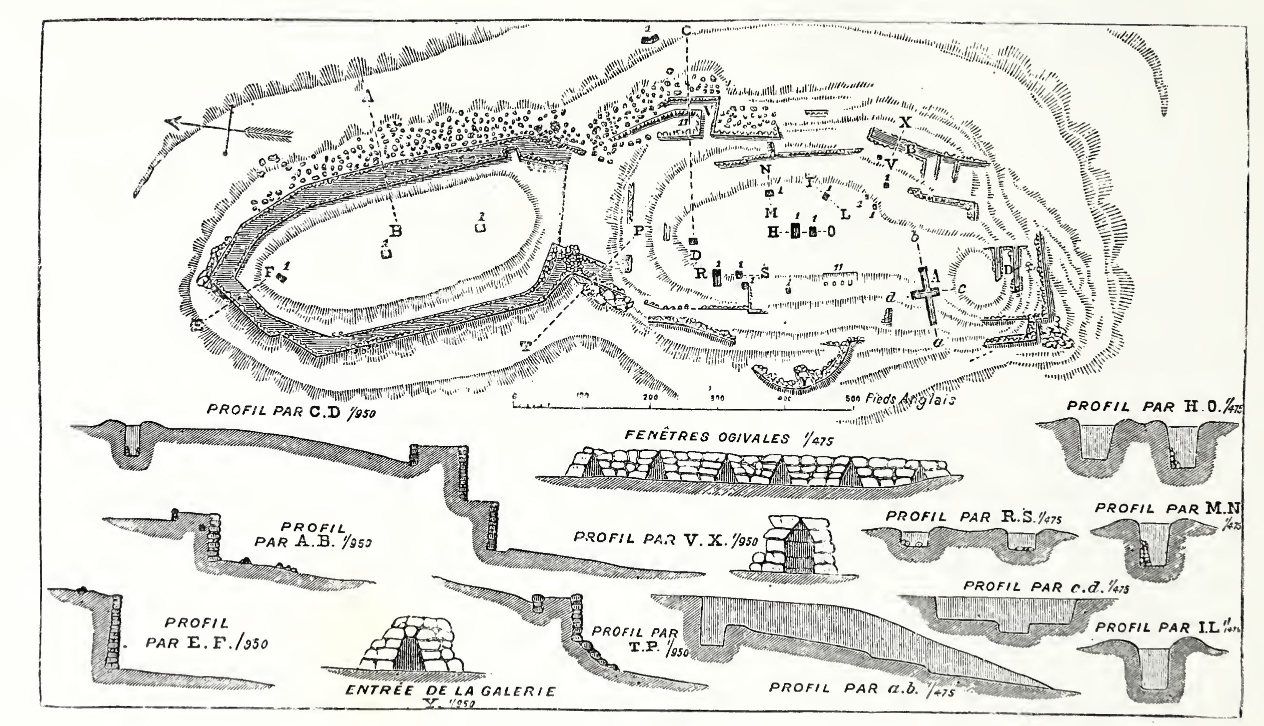
TABLE DES GRAVURES

PLANCHES

PLANS

FIN

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.



ACROPOLE DE TIRYNTHE.

I. I. — Puits creusés par M. Schliemann.
A. — Tranchée en croix creusée par M. Schliemann.

B. — Galerie ogivale.
D. — Ruines de deux galeries ogivales parallèles.

H. — La tour.
G. — Galerie ogivale.
V. — Porte de l'acropole.

PORTE des LIONS
AQUEDUC
AQUEDUC
1r TOMBEAU
2me TOMBEAU
3me TOMBEAU
4me TOMBEAU
5me TOMBEAU
AQUEDUC
AQUEDUC
100 Pieds Anglais

ACROPOLE DE MYCÈNES.
Agora circulaire et les cinq tombeaux royaux.

ACROPOLE DE MYCÈNES.
Profil montrant la profondeur des cinq tombeaux.

LÉGENDE DES PLANS B ET C.

I. II. III. IV. V. — Murs cyclopéens de l'enceinte intérieure séparant l'agora et les constructions adjacentes du reste de l'acropole.

VI. VII. VIII. IX. — Portion du mur cyclopéen circulaire qui entoure toute la citadelle.

a, *a*, *a*. — Double cercle de dalles formant l'enceinte et le banc de l'agora (A, A, A. — sur le plan C).

A, A, A. — Habitations cyclopéennes,

B, B, B. — Citernes cyclopéennes.

P. — Trésor funéraire où ont été trouvés les ornements d'or.

b. — Ruines d'une tour quadrangulaire.

LÉGENDE SPÉCIALE DU PLAN C.

M, N. — Vestiges d'une rue conduisant à la porte des Lions.

I, I, I. — Puits creusés par M. Schliemann.

4. — Constructions cyclopéennes.

5. — Citernes.

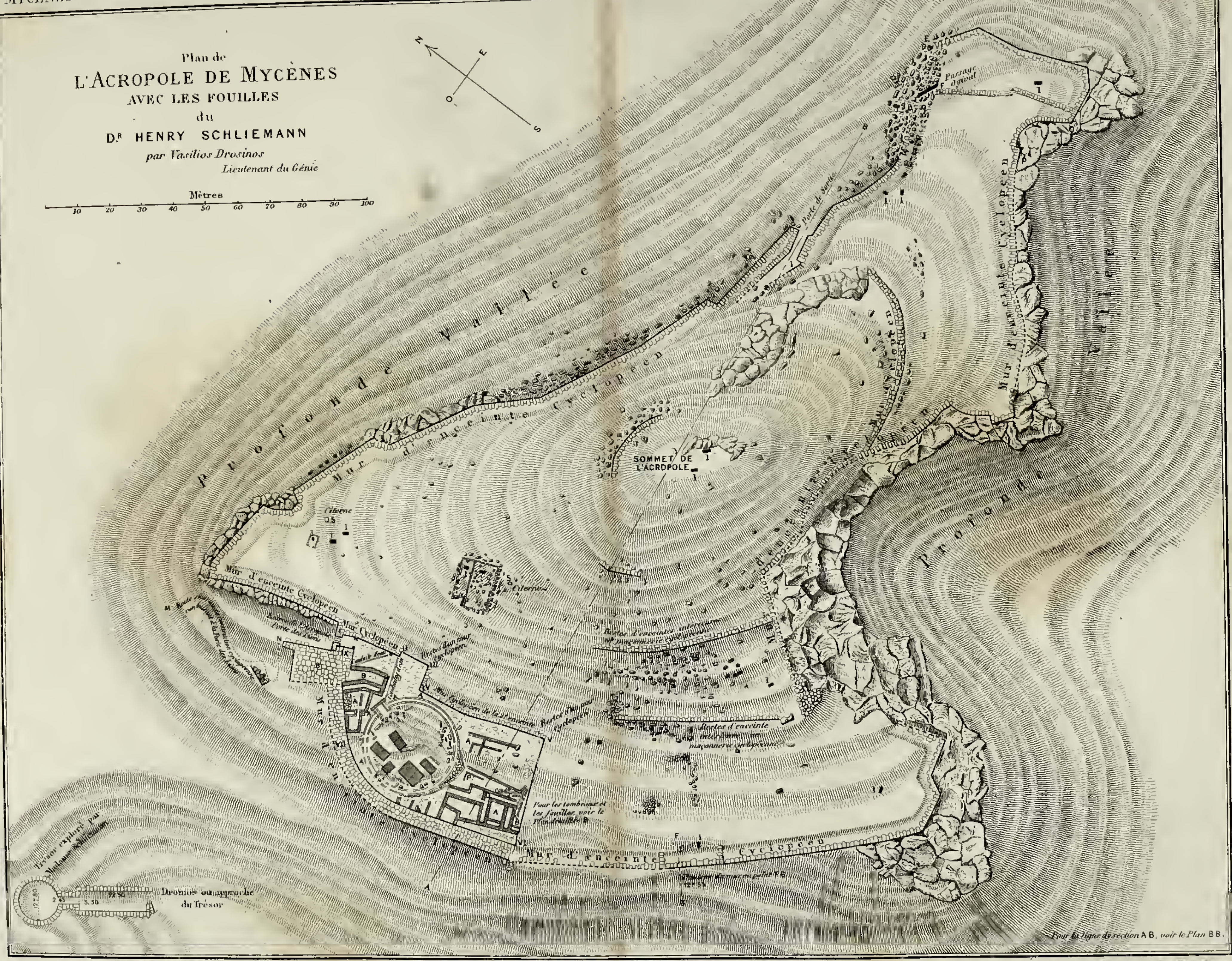
8. — Trésors en dehors de la porte des Lions.

LIGNES PONCTUÉES.

A, B. — Profil de l'acropole (voyez plan BB).

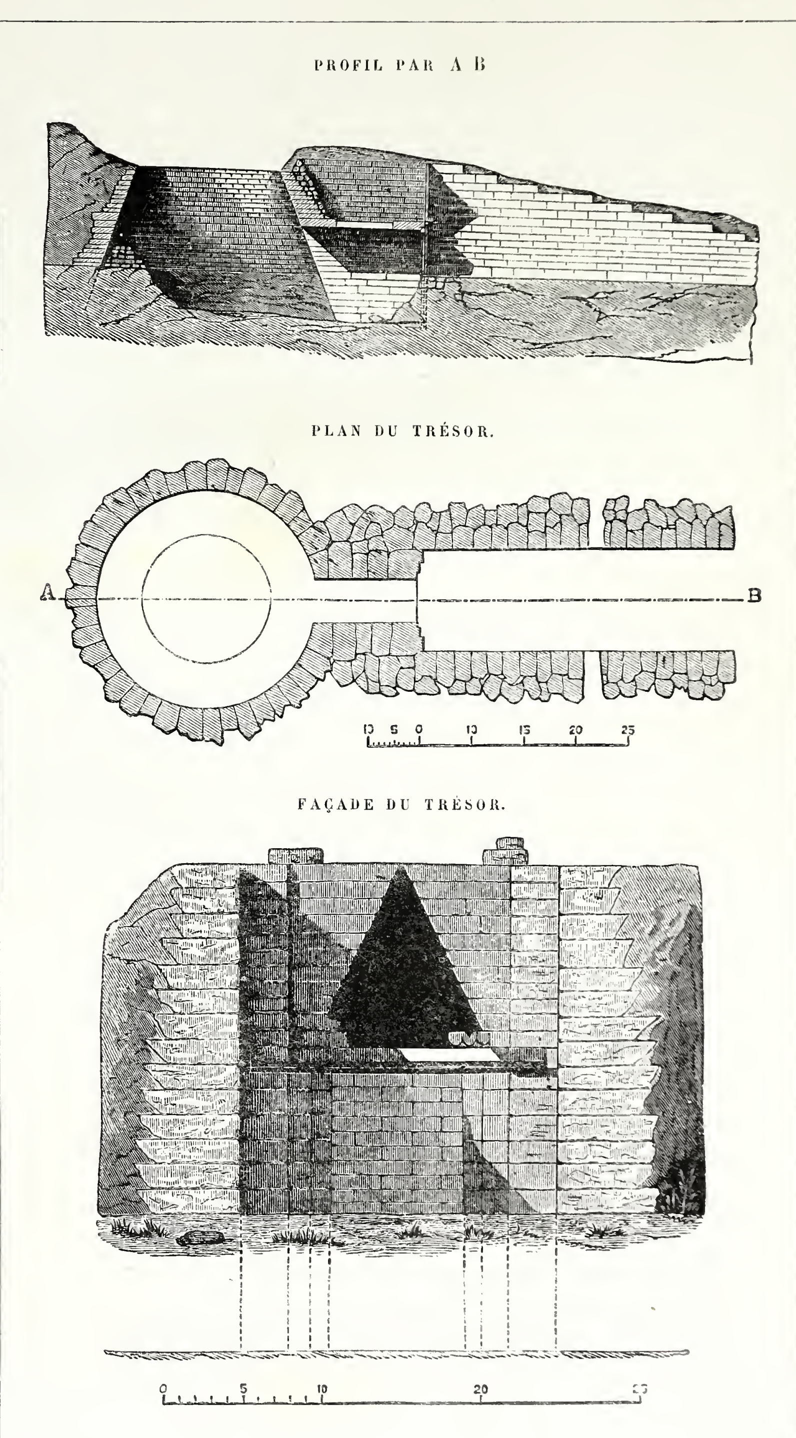
a', b', c', d'. — Profil des tombeaux (voyez plan BB).

HACHETTE & Cie PARIS

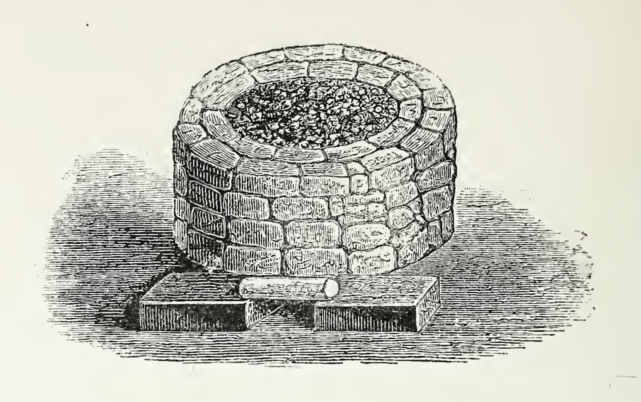


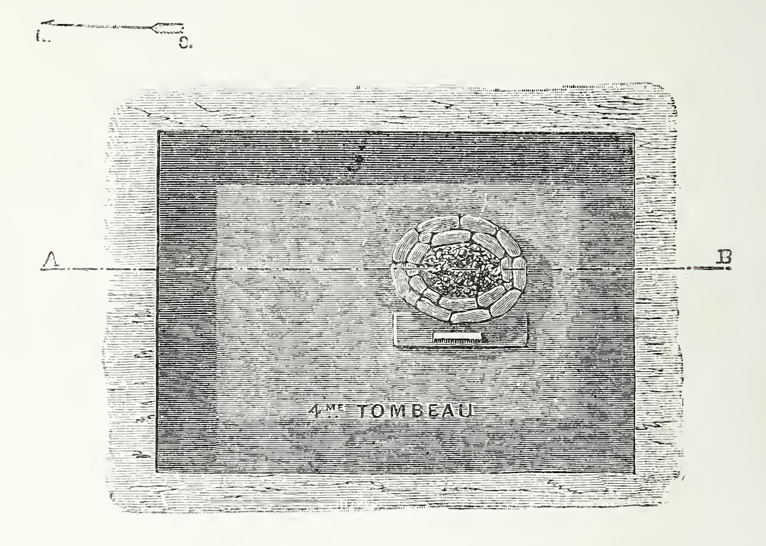
Pour les fouilles du Dr Schliemann comprises entre les numeros I et IX, voir le Plan B


MYCÈNES
PLAN D.
HACHETTE & Cie PARIS
Premier Pic du Mont Euboea couronné par une Chapelle ouverte, du Prophète Elie 750m
Limites de l'Ancienne Cité de Mycènes
Profonde Vallée
ACROPOLE DE MYCÈNES
Fouilles de l'Acropole
Fontaine Perseia
Ruines d'un grand Edifice Cyclopéen
Ruines d'un Trésor
Ruines d'Edifices Cyclopéens
Puits d'Exploration
Trésor d'Atrée
Ruines d'un Edifice Cyclopéen
Second Pic du Mont Euboea
Puits
Plan de l'ensemble
DE LA CITÉ DE MYCÈNES
par Vasilios Drosinos
Lieutenant du Génie
Mètres
10 20 30 40 50 100 200 300 400



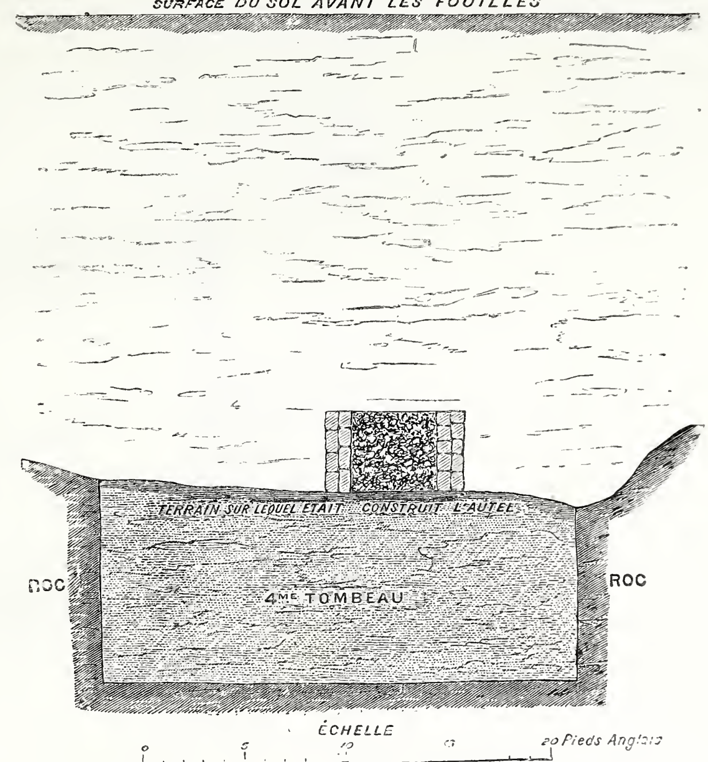
FAÇADE, PLAN ET PROFIL DU TRÉSOR PRÈS DE LA PORTE DES LIONS.



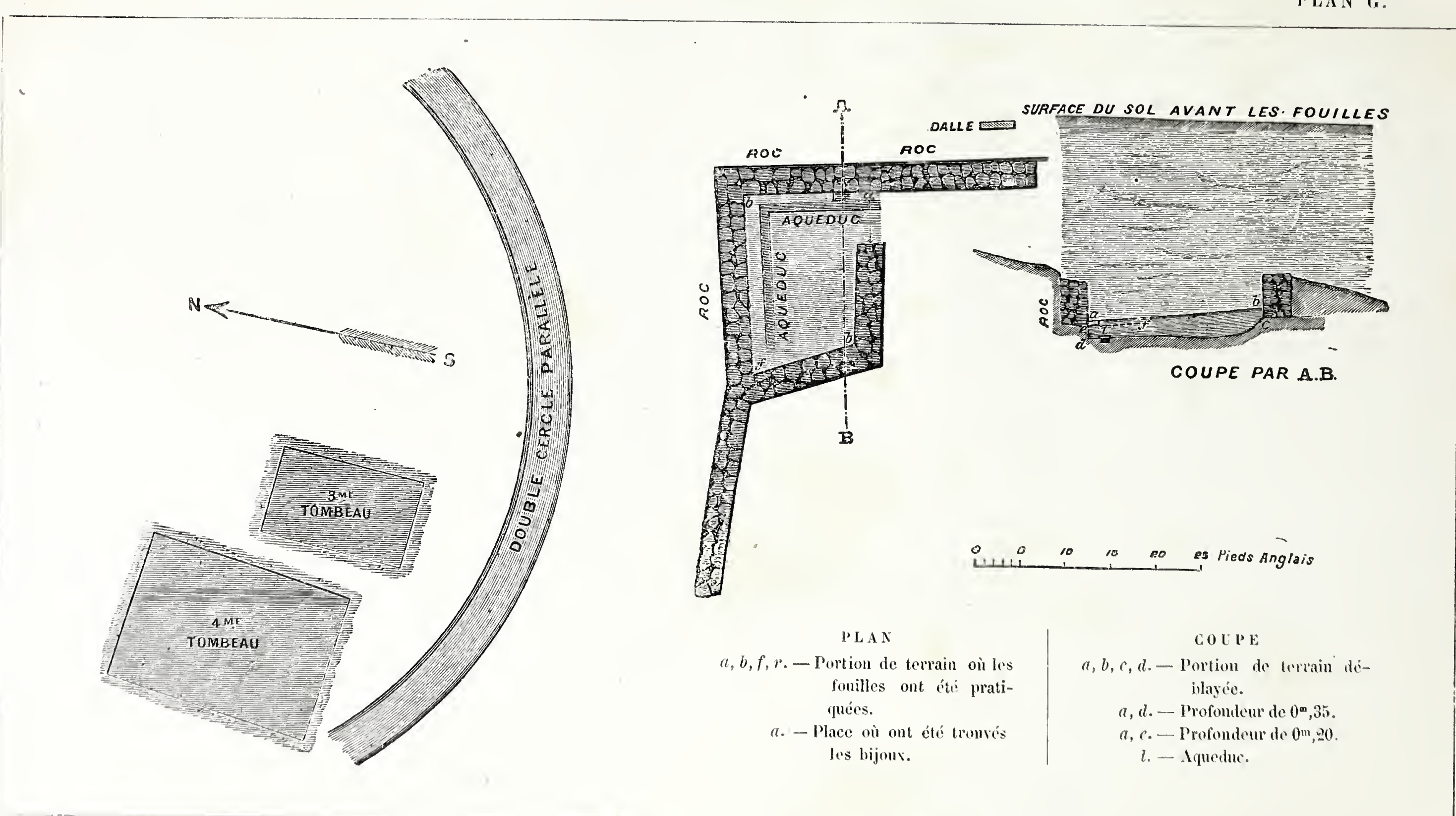


PLAN SUR LE SOL

AUTEL FUNÉRAIRE CONSTR



T SUR LE QUATRIÈME TOMBEAU.



PLAN

a, b, f, r. — Portion de terrain où les fouilles ont été pratiquées.

a. — Place où ont été trouvés les bijoux.

COUPE

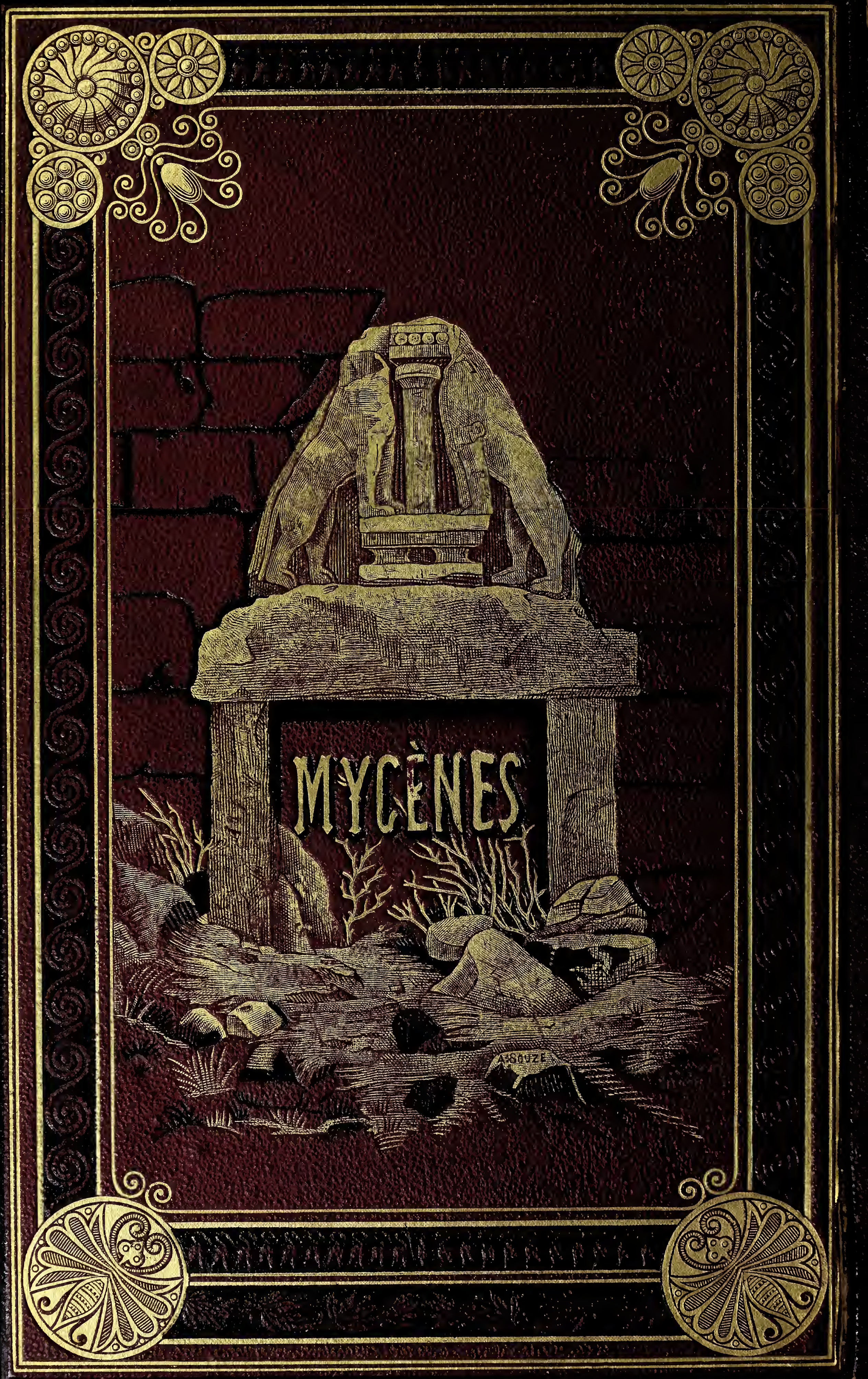
a, b, c, d. — Portion de terrain déblayée.

a, d. — Profondeur de 0m,35.

a, e. — Profondeur de 0m,20.

l. — Aqueduc.

ACROPOLE DE MYCÈNES.
Plan et coupe du tombeau sud.


MYCÈNES